



HAL
open science

Pas sans l'obéissance : nouages du sujet dans le lien social

Sophie Darne

► **To cite this version:**

Sophie Darne. Pas sans l'obéissance : nouages du sujet dans le lien social. Psychologie. Université Rennes 2, 2022. Français. NNT : 2022REN20020 . tel-03813750

HAL Id: tel-03813750

<https://theses.hal.science/tel-03813750v1>

Submitted on 13 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THESE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE RENNES 2

ECOLE DOCTORALE N° 603
Education, Langues, Interaction, Cognition, Clinique
Spécialité : « *Psychologie* »

Par

Sophie DARNE

Pas sans l'obéissance

Nouages du sujet dans le lien social

Thèse présentée et soutenue à Rennes, le 21 janvier 2022

Unité de recherche : RP Psy

Rapporteurs avant soutenance :

Sidi Askofaré Professeur des universités émérite, Université Toulouse Jean Jaurès
Anne Brun Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2

Composition du Jury :

Président :	Jean-Luc Gaspard	Professeur des universités, Université Rennes 2
Examineurs :	Sidi Askofaré Anne Brun	Professeur des universités émérite, Université Toulouse Jean Jaurès Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2
Dir. de thèse :	Alain Abelhauser	Professeur des universités, Université Rennes 2
Co-dir. de thèse :	Marilia Etienne Arreguy	Professeur, Universidade Federal Fluminense

THESE DE DOCTORAT DE

L'UNIVERSITE RENNES 2

ECOLE DOCTORALE N° 603
Education, Langues, Interaction, Cognition, Clinique
Spécialité : « *Psychologie* »

Par

Sophie DARNE

Pas sans l'obéissance

Nouages du sujet dans le lien social

Thèse présentée et soutenue à Rennes, le 21 janvier 2022

Unité de recherche : RP Psy

Rapporteurs avant soutenance :

Sidi Askofaré Professeur des universités émérite, Université Toulouse Jean Jaurès
Anne Brun Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2

Composition du Jury :

Président :	Jean-Luc Gaspard	Professeur des universités, Université Rennes 2
Examineurs :	Sidi Askofaré Anne Brun	Professeur des universités émérite, Université Toulouse Jean Jaurès Professeur des universités, Université Lumière Lyon 2
Dir. de thèse :	Alain Abelhauser	Professeur des universités, Université Rennes 2
Co-dir. de thèse :	Marilia Etienne Arreguy	Professeur, Universidade Federal Fluminense

Citation

« Là-bas là-haut quelque chose de moi essaie de se soulever d'entre les années – à distance d'oubli mais vibrant encore la corde de l'arc depuis longtemps partie la flèche...partie où ? partie d'où ? C'est cela que je veux savoir. »¹
- Henri Maldiney

¹ Henri MALDINEY, « *In Media Vita* », Comp'Act, 1988, p23.

REMERCIEMENTS

Merci à Monsieur Alain Abelhauser, pour avoir permis ce travail, pour avoir été là à le soutenir et le structurer, tout en me laissant le champ libre.

Merci à Marilia Etienne-Arriguy
pour ses lectures précises et son engagement chaleureux.

Merci à Anne Brun et à Sidi Askofaré
d'avoir bien voulu être rapporteurs et membres du jury.

Merci à Jean-Luc Gaspard d'avoir accepté
d'être président du Jury.

À mes trois enfants, Nathanaël, Salomé, Hannah,
pour leur indéfectible soutien et leur accompagnement au pas-à-pas, dans leur affection et dans le concret de tous les aspects de la réalisation de ce travail et ce, tout au long de ce parcours, grand merci.

À ma chère amie Judith Schneider,
toute ma reconnaissance d'avoir toujours été là, interlocutrice et lectrice infatigable, même dans nos longues soirées de travail fatigant.

Ma reconnaissance aussi à Elisabeth Liotard,
pour ses lectures immédiates, notre belle amitié et notre compagnonnage passionnant sur les routes des institutions et dans la perspective de belles directions.

Un grand merci à ma chère Edith Thibault
pour notre profonde amitié, sa présence et sa pertinence subtile.

Grand merci aussi à Mathilde Ferlay-Riou
pour sa belle amitié, sa spontanéité et ses retours très constructifs.

Merci bien-sûr à Annick Hubert-Barthélémy,
pour nos échanges fructueux, nos rendez-vous de travail commun et d'échanges profonds,
pour notre amitié. Et merci d'abord de m'avoir orientée pour trouver les conditions me
permettant d'effectuer cette thèse.

Merci de même à mon amie Françoise Crozat
pour ses lectures et son soutien plein d'entrain. Merci à Jean-Pierre aussi.

Merci à Annie Delannoye et à Cyrille Noirjean
d'avoir répondu présents sans hésiter quand j'en avais besoin.

Merci à Pierre Sorel, qui n'est plus là,
d'avoir soutenu ce travail au pas à pas durant tous les débuts.

Merci à Eric Julliand pour son accompagnement dans ce travail.

Merci de même à Michel Boutin.

Merci à mon jeune ami Robin Sabot
et à son enthousiasme réconfortant.

Merci à Marie Allègre
pour nos belles discussions vivifiantes et les traductions ajustées.

Merci à ma chère Maud
pour ses remarques et sa vivacité.

Merci à mon frère pour nos échanges et ses relectures précises ainsi qu'à ma sœur et à nos
parents pour leur mobilisation et leurs réponses inconditionnelles à mes sollicitations.

Merci à Jacques et Emmanuel pour leur présence.

Merci aussi à Serge pour son soutien.

Toute ma reconnaissance à ma précieuse amie Hélène Duplan,
pour ses mots justes et sa vigilance,
pour nos échanges qui ont nourri ma réflexion,
depuis toujours.

Et bien sûr merci à mes collègues
qui ont nourri ce travail avec leur belle énergie et formidable motivation qui fait toute mon
admiration, et un grand merci pour leur confiance,
à Brigitte, Isabelle, Fabienne, Antonin, Armelle et aussi Delphine,
mais surtout dans ce travail, à Oumar, Rachid, Hadda, Stéphane, Moussa, Hamida, Saïd,
Laura, Élise, Hélène, Annabelle, Vincent.

SOMMAIRE

<u>INTRODUCTION GÉNÉRALE</u>	12
<u>PREMIÈRE PARTIE – DES ÉLÈMENTS ORGANISATEURS DU CHAMP SOCIAL</u>	20
1.1. L’OBÉISSANCE À L’AUTORITÉ	21
1.1.1. L’Autorité dans l’espace	23
1.1.2. L’Autorité dans le temps	34
1.1.3. La personnification de l’autorité	46
1.1.4. La reconnaissance, un élément indispensable à l’autorité	54
1.2. L’OBÉISSANCE À LA DOMINATION	66
1.2.1. Les dominations dans l’Histoire	67
1.2.2. La domination et le Grand Autre	75
1.2.3. La domination et le surmoi	80
1.2.4. La domination et les instances du moi	85
1.2.5. La domination et les affects	94
1.3. LE POUVOIR COMME PRAXIS	103
1.3.1. Une diversité de définition	104
1.3.2. L’exercice du pouvoir	108
1.3.3. La pulsion et le pouvoir	113
1.3.4. Désir, transfert et obéissances : les ressorts du pouvoir	119
1.3.5. Deux pouvoirs et deux obéissances	131
CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE	143
<u>DEUXIEME PARTIE – DES ÉLÈMENTS ORGANISATEURS DU CHAMP SUBJECTIF</u>	145
2.1. LES POSITIONS SUBJECTIVES FACE À L’AUTORITE	147
2.1.1. L’enjeu de l’objet <i>A</i>	148
2.1.2. Les philosophes grecs et la dialectique	158
2.1.3. Obéissance active et position dans le social	164
2.2. LES POSITIONS SUBJECTIVES FACE À LA DOMINATION	172
2.2.1. Le sujet et la demande de l’Autre	174
2.2.2. Les processus de mobilisation du sujet	181
2.2.3. Les monachisme et l’état d’obéissance	190
2.2.4. Une obéissance passive	197
2.3. LES POSITIONS SUBJECTIVES FACE AU POUVOIR	201
2.3.1. Délimitations de la notion de pouvoir	203
2.3.2. Le pouvoir sur l’Autre et le pouvoir d’action	205
2.3.3. Des positions par la croyance ou la foi, le savoir ou la vérité	217
2.3.4. Les ressorts des concepts de spiritualité et de religion	230
2.3.5. L’expérience de Milgram et la question du pouvoir	237

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE	245
<u>TROISIÈME PARTIE – LES ÉLÉMENTS ORGANISATEURS DES POSITIONNEMENTS PROFESSIONNELS DANS UN FOYER</u>	252
3.1. UN FOYER POUR ADOLESCENTS, UNE INSTITUTION DANS UN LIEN SOCIAL	254
3.1.1. Présentation d'un foyer pour adolescents	256
3.1.2. Social, Politique et Institution, des notions à clarifier	261
3.1.3. Trois axes de réflexion sur l'institution : formes, dynamiques, processus	266
3.1.4. Les dispositifs et les discours mobilisés, quelles articulations ?	276
3.2. ANOUAR ET LE PASSAGE À L'ACTE	292
3.2.1. Un processus à l'œuvre chez un éducateurs	293
3.2.2. Perte d'identité	299
3.2.3. Acting out et passage à l'acte dans l'institution	308
3.2.4. Symptôme et angoisse	322
3.3. YACINE ET LE SCÉNARIO FANTASMATIQUE : UN SYMPTÔME	326
3.3.1. Être éducateur : un enjeu	327
3.3.2. Épisode de l'endormissement	335
3.3.3. Inversion du fantasme	338
3.3.4. Fantasme, identification, symptôme	342
3.4. RITA ET L'INHIBITION	360
3.4.1. Une position professionnelle installée	361
3.4.2. Un changement de modalités de fonctionnement et ses effets	368
3.4.3. L'Inhibition	374
3.4.4. L'obéissance au surmoi	379
3.5. LIEN SOCIAL DANS L'INSTITUTION : L'OBÉISSANCE ET LES DISCOURS	384
3.5.1. La ronde des quatre discours dans l'institution	385
3.5.2. Inhibition, symptôme et angoisse dans les quatre discours	398
3.5.3. L'obéissance au discours	402
CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE	413
<u>CONCLUSION GÉNÉRALE</u>	419
BIBLIOGRAPHIE	436
TABLE DES MATIÈRES	454
INDEX DES NOMS PROPRES	460
INDEX DES CONCEPTS	462
RÉSUMÉ	463



Christine Crozat, ¹¹_{SEP} *Sans les loups, Hommage à Béla Tarr*, 2013, Technique mixte sur papier, 46x36cm

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Une institution vacille. Sa fermeture est en jeu. C'est un foyer de la protection de l'enfance accueillant des adolescents placés. Cet établissement, modèle de fonctionnement, tant au niveau de la stabilité des professionnels que par la qualité de prise en charge des adolescents, après un changement de direction, dysfonctionne gravement. Faut-il fermer cette structure, se demande l'association ? Mais que s'est-il passé ?

En partant de cette interrogation, plutôt que d'assister passivement à ce qui se passait, nous avons entrepris activement ce travail de recherche. La question d'origine était là, à l'endroit des effets des modalités d'exercices de pouvoir par une nouvelle direction sur des professionnels. Quels en étaient les ressorts ? Quels en étaient les effets ? Dans ces effets, la question principale concernait ce qui se jouait pour les éducateurs du foyer et dans leur mission auprès des adolescents du foyer.

Les éducateurs exprimaient leur sentiment de devoir accepter ce que nous appellerons de la domination, y être réticents, et nommer la recherche de ce qui pouvait faire autorité afin de retrouver des points d'appuis quant à leur position vis à vis des adolescents. L'oscillation entre les signifiants du champ de la passivité associée à la soumission, et ceux du champ de l'activité associée à l'opposition, laissait finalement chacun, dans la réalité de son exercice, dans un positionnement difficile à trouver, et même souvent immobilisé dans un non-positionnement. Une articulation semblait nécessaire entre ces deux champs.

Se conformer à une certaine façon d'aborder le travail faisait autorité pour eux. La soumission, elle, mobilisait l'opposition. Respecter des directives mais sans consentement donnait le sentiment de céder. Rétifs à ce qui les renvoyait à de la servitude, leur volonté les amenait à un conflit qui ne cessait d'être intérieur malgré son extériorisation. Les contraintes étaient multiples et il n'y avait pas de désobéissance envisagée, mais l'obéissance, la jamais nommée, n'était pas possible non plus. Elle était associée à la soumission et à une servitude non volontaire. Pourtant, la subordination n'était pas remise en cause mais il n'était pas possible non plus d'obtempérer sans 'raisons'. Il était fait appel à la logique de l'ordonnement de l'institution au service de la mission : accompagner des adolescents

pour qu'ils s'inscrivent eux-mêmes dans le lien social. Il y avait donc un acquiescement à un assujettissement investi, sur la base d'une acceptation d'être au service de leur mission. Si, comme le dit le philosophe Giorgio Agamben, le sujet « ne fait qu'obéir à un commandement inscrit dans la structure même du dispositif. »² ce commandement touche à de nombreux niveaux. L'ordonnement de la structure du foyer emporte l'adhésion du professionnel. Quand les modalités de commandement d'une direction viennent en conflit avec le commandement inclus, non seulement dans la structure mais aussi dans l'esprit même du travail véhiculé, l'éducateur, malgré la volonté de concilier les différents niveaux, ne peut s'incliner. Le consentement est nécessaire. Selon Clotilde Leguil, psychanalyste :

« Le consentement est ce qui me lie à un engagement et à une parole que j'ai dite. (...) Le consentement est donc une nouvelle modalité de l'obéissance. Obéir, ce n'est plus seulement se conformer à un commandement ou à une exigence de l'autre, c'est choisir d'obéir à une autorité que l'on reconnaît comme légitime. C'est se soumettre à une loi dès lors que l'on a consenti à reconnaître cette loi comme juste »³.

L'obéissance ainsi abordée, liée au consentement, laisse percevoir une dimension active. Par ailleurs, Manon Garcia, philosophe, elle, articule l'obéissance à la servitude et la dissocie de la soumission. Son travail de recherche l'amène à « penser la soumission, non pas en l'identifiant à ce que La Boétie appelle servitude volontaire, c'est-à-dire une forme d'obéissance aveugle du peuple à son roi ou son tyran, mais comme la façon dont est vécue la domination interindividuelle par ceux sur qui elle s'exerce. »⁴

Mais si le consentement, la servitude ou la soumission peuvent s'articuler à l'obéissance, l'on peut entendre que ces notions restent dans le champ de la passivité. L'obéissance, elle, paraît associée à « un choix » ou au fait d'être « aveugle ». Elle peut induire une soumission décidée à la loi s'il y a eu consentement et si cela paraît juste. L'obéissance apparaît donc comme complexe. En effet, elle intègre l'activité du sujet, dans son étymologie même, à travers son *ob* « en face de », ou « en allant vers », *audire* « une écoute ». Ce terme a donc bien une spécificité. Il contient une action bien marquée, la même

² Giorgio AGAMBEN, *Qu'est-ce que le commandement ?*, Payot & Rivages, 2013.

³ Clotilde LEGUIL, *Céder n'est pas consentir*, PUF, 2021.

⁴ Manon GARCIA, *On ne naît pas soumise, on le devient*, Climats, un département des éditions Flammarion, 2018, Ouvrage composé et converti par Pixellence.

que dans *Objecter* (jeter à la face) ou que *Obliger* (mettre face au lien), et nous pouvons penser à *obtenir*, ou *obstacle* qui expriment bien la dimension forte introduite par le *ob*. Mais dans l'obéissance ce préfixe concerne l'écoute. L'écoute est intrinsèque à tout sujet. Tendre l'oreille, prêter l'oreille, écouter son cœur, de multiples expressions manifestent ce mouvement vers l'autre ou vers soi à partir d'une écoute.

Nous pourrions par ailleurs penser à l'injonction, initiée en mai 1968, « il est interdit d'interdire » marquant à la fois ce que le social veut éradiquer d'obéissance en annulant l'« interdire », mais aussi le paradoxe puisque, pour ce faire, il faut obéir à « il est interdit ». Lacan souligne, par son jeu de mot sur l'inter-dit, cette complexité du dire et de l'*audire* renvoie à toute une consistance du lien humain dans ce qu'il contient d'aliénation et de liberté du sujet, dans ce qu'il suppose de prise dans le lien social qui le fonde et auquel il participe. Il contient une action du sujet qui peut être du côté du laisser-faire, côté actif du verbe, et aller au « se laisser-faire » pour un pas du côté de la passivité. Il peut aussi conflictualiser le « céder » mais différemment s'il s'agit de l'entame pour un bien supérieur, ou quand il s'agit d'un « céder sur son désir ».

Dans ce lien social, entre commandements, interdits et les positions possibles du sujet, l'obéissance se profile comme susceptible de permettre de repérer le nouage entre les positions actives et passives du sujet. Elle peut laisser entrevoir l'articulation nécessairement conflictuelle en jeu pour chaque sujet en prise avec le monde. Elle devient alors un paradigme du lien social.

Si l'obéissance se profile comme permettant de repérer et de construire différents positionnements du sujet dans le social, comment se fait-il qu'elle soit à ce point absente des discours courants ?

Entachée par les positions prises par les participants aux exactions de la seconde guerre mondiale, l'obéissance est associée à la justification d'une absence de responsabilité. Le procès d'Eichmann a montré la complexité de l'obéissance d'un responsable au service de l'état nazi. Mais toute cette période que ce soit par le document établi par Christopher R.Browning à propos du 101^{ème} bataillon de réserve⁵, que ce soit dernièrement avec le livre de

⁵ Christopher R.BROWNING, *Des hommes ordinaires*, Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne, Editions Tallandier, 2007.

l'historien Johann Chapoutot, « Libres d'obéir »⁶, sur le management sous le nazisme, l'obéissance interroge. Elle en devient même une faute morale liée à l'absence de pensée. Des expériences comme celle de Stanley Milgram⁷ spécifiquement centrée sur l'étude de l'obéissance du côté psychosociologique, dont nous parlerons dans ce travail, et d'autres à sa suite entérineront cette représentation que l'obéissance mène aux pires atrocités. Elle déserte même le champ éducatif comme le montre la nécessité d'intituler un ouvrage à destination des parents « Il est permis d'obéir »⁸. Le signifiant obéissance dérange.

A l'opposé, en Grèce antique, Sophocle, dramaturge, met en scène le choix d'Antigone d'obéir à des principes sacrés quitte à subir une sentence menant à la mort plutôt que de se soumettre à la règle de la cité considérée comme inique. De la même époque et du même abord de l'obéissance, Socrate refuse d'être acquitté au prix du renoncement à sa position :

« Cette condition-là, juges, si pour m'acquitter vous vouliez me l'imposer, je vous dirais : "Athéniens, je vous sais gré et je vous aime ; mais j'obéirai au dieu plutôt qu'à vous ; et, tant que j'aurai un souffle de vie, tant que j'en serai capable, soyez sûrs que je ne cesserai pas de philosopher, de vous exhorter, de faire la leçon à qui de vous je rencontrerai. »⁹

Puis Socrate refuse de se soustraire à une condamnation à mort alors que son évasion est prévue. Il choisira d'obéir à la logique judiciaire quitte à mourir. Ainsi, selon Merleau-Ponty, « Socrate a une manière d'obéir qui est une manière de résister ».¹⁰ L'obéissance est associée au courage.

L'obéissance, attitude produisant des sentiments complexes, est ainsi d'un côté une expérience tout à fait commune, acceptée dans une certaine mesure pour le vivre-ensemble, d'un autre côté associée à l'inhumanité chez les adultes. Elle laisse entrevoir pourtant la place du choix du sujet, rendant cette notion plus difficile à nommer que la soumission, le consentement, l'assujettissement, mis en face de l'obligation, la règle, l'ordre, qui peuvent nourrir les réflexions dans les espaces interstitiels d'une institution.

⁶ Johann CHAPOUTOT, *LIBRES D'OBÉIR, Le management du nazisme à aujourd'hui*, Gallimard, 2020.

⁷ Stanley MILGRAM, *Expérience sur l'obéissance et la désobéissance à l'autorité* (1965), traduction de C. Richard, Paris, Éd. La Découverte, coll. « zones », 2013.

⁸ Daniel MARCELLI, *Il est permis d'obéir, L'obéissance n'est pas la soumission*, Albin Michel, 2009.

⁹ PLATON, *Apologie de Socrate*, in Platon, *Œuvres complètes*, Tome I, traduction de M. Croiset, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

¹⁰ Maurice MERLEAU-PONTY, *Éloge de la philosophie*, coll. Idées, Gallimard, p. 41-49.

L'obéissance a donc bien à voir avec la subjectivité, articulée à l'institution du sujet, à l'inscription dans le monde avec ses limites et ses interdits, mais aussi avec la responsabilité de chacun pour construire sa position. Elle est associée à des expériences qui englobent la soumission à des ordres et le respect des règles indispensables pour le fonctionnement social. Ce que ces expériences partagent, c'est un acquiescement à ce qui vient d'un autre et s'impose par acceptation ou par décision.

Elle se signale alors comme un paradigme possible du lien social.

Notion commune ayant une figure bifide, il s'est avéré pouvoir être intéressant de la conceptualiser, c'est-à-dire de la stabiliser au travers d'une représentation permettant de donner sa forme générale à partir des caractères essentiels de ses versants.

Cette conceptualisation pourrait alors être un moyen de repérer ce qui se joue, dans un foyer pour adolescents, pour des éducateurs devant exercer leur métier en obéissant à des directives, une fiche de poste, des principes éducatifs, tout en restant acteurs et créatifs pour limiter les débordements d'adolescents dont ils doivent accompagner l'inscription dans le lien social.

Nous pourrions alors répondre aux questions : en quoi le concept d'obéissance, le cerner, le définir, permet finalement de penser ce qui se joue dans une institution et chez les éducateurs ? Comment la nécessité d'obéir du sujet, prenant place dans le lien social, produit différents types de nouage ?

La définition de l'obéissance pourrait paraître un préalable pour circonscrire son champ et pour pouvoir étudier les mécanismes psychiques qu'elle mobilise. Mais cette définition est obscurcie par le fait qu'elle se distingue difficilement de l'autorité ou de la domination dont elle semble une simple dérivation. Elle se situe au regard d'une relation dissymétrique où l'un des deux protagonistes est considéré comme détenant une autorité.

Il sera donc indispensable, dans le premier temps de ce travail, de délimiter le champ de l'autorité, de le différencier de celui de la domination, et d'interroger celui du pouvoir afin de circonscrire, dans les relations, les formes d'obéissances qu'ils induisent. Il pourra apparaître alors en quoi chaque position a comme ressort différents mécanismes psychiques. C'est ce qui pourra ainsi être abordé en deuxième partie. Dans la troisième partie, nous

reviendrons au sein du foyer où cette notion ambiguë, difficile à déterminer, sera le levier à partir duquel tenter de repérer ce qui se passe.

Tout au long de ce travail, nous n'oublions pas que le socle des divers questionnements est la constatation préalable que les professionnels ne pouvaient se soumettre aux injonctions et pour autant ne cessaient d'obéir, mais d'une façon telle que le fonctionnement de l'ensemble de l'institution ne pouvait plus être fructueux. La question de l'obéissance, comme une notion à partir de laquelle il était possible d'aborder quelque chose de chaque sujet aux prises avec ce qui s'impose à lui, sera la boussole du cheminement.

Sur cette trame ainsi construite, nous passerons les fils de différents discours. Revenir aux origines des concepts, jusqu'à l'antiquité grecque, en passant par le moyen âge, par le biais de philosophes, de sociologues, en passant d'Aristote à Spinoza, d'Hannah Arendt à Agamben, était une façon de réinterroger les racines et les processus des éléments partieprenante de la constitution du lien social. Reprendre les constructions par une opération de déconstruction permettait de tenter d'entendre autrement les racines possibles des facettes de l'obéissance. « Il y a, dans l'opération déconstructrice, un "Il faut"; il faut obéir à ce "Il faut", mais il est certain qu'il ne sera pas prouvé. »¹¹ affirme Jean-Luc Nancy. C'est à ce « il faut » qu'il a été choisi d'obéir, ce « il faut » entendu comme un impératif éthique. Pour ce faire, sur cette trame, entre les différents fils des discours dans l'histoire, le discours psychanalytique sera l'écheveau essentiel.

En effet, logiquement, si l'obéissance explique la position d'un sujet en lien avec un autre relié à un champ signifiant, la psychanalyse est le discours ayant développé l'écoute des mécanismes à l'œuvre dans cette complexité humaine. Il s'agit alors d'une psychanalyse du lien social, du sujet tel qu'il s'avère constituant et constitué par le lien social. L'obéissance apparaît comme spécifiquement à la jonction du sujet et du social. Elle est une dimension même de cette articulation.

Ce discours psychanalytique, plus spécifiquement la conceptualisation lacanienne utilisée ici, permettra la traversée des autres discours. Ce discours est lui-même constitué de

¹¹ Jean-Luc Nancy - "Les fins de l'homme - A partir du travail de Jacques Derrida", Ed : Hermann, 2013, p167

discours. C'est sur les quatre discours du lien social formalisés par Lacan que se centrera une part essentielle de ce travail. Cet outil spécifique sera la caractéristique de cet échec psychanalytique permettant de traverser la trame de notre sujet et de tisser les fils de ce qui se manifeste au cœur du foyer pour adolescents sur lequel nous nous centrons. La navette restera l'obéissance.

Ces quatre discours de Lacan et le cinquième qui ne fait pas lien social, seront donc le levier de l'analyse des situations conjoncturelles du foyer et surtout du moment de la crise paroxystique à l'origine de notre travail.

Nous arriverons alors à la constatation surprenante qu'il n'est pas possible de ne pas obéir comme il n'est pas possible de ne pas être dans un lien social.

L'analyse de manifestations comme des symptômes, des passages à l'acte, des angoisses, des inhibitions amènera, par la conceptualisation lacanienne des quatre discours, de repérer les mécanismes à l'œuvre. Immobilisés dans une place qui ne permet pas d'être sujet, pris par un discours de bureaucrate avec le discours capitaliste en signifiant maître, en vérité cachée, les professionnels, ne pouvant ni obéir, ni ne pas obéir, exprimeront l'anéantissement du lien social.

C'est à partir d'entretiens réalisés avec le concours de nombre de collègues que ce travail s'est déroulé, en particulier à partir de trois éducateurs dont les propos découpés seront retranscrits dans cette troisième partie.

Ce travail permettra alors de déterminer deux formes d'obéissances qui se nouent l'une à l'autre. Une obéissance produisant de la soumission et une obéissance produisant de la décision. Il permettra aussi de considérer qu'il n'est pas possible de ne pas obéir comme il n'est pas possible qu'il n'y ait pas de lien social. L'impossibilité d'obéir articulée à l'annulation du sujet ne laisse que la manifestation de l'anéantissement comme modalité de remise en route du sujet.

L'intérêt de cette constatation, au regard du foyer à partir duquel s'est effectuée notre recherche, réside dans la reconnaissance que le sujet ne peut pas être uniquement dans la passivité mais a la nécessité de trouver activement son nouage d'obéissance. Concevoir l'obéissance pourrait permettre de s'extraire de l'alternative soumission ou opposition en légitimant une position d'obéissance articulant un cadre référentiel et une subjectivité. Une direction pourrait alors tenir compte des éléments susceptibles de permettre ce nouage toujours à reconstruire, sur la base de ce qui échappe toujours.

La conceptualisation de l'obéissance, permettant de la définir autrement, a pu constituer un nouveau levier pour analyser ce qui se joue dans une institution et permettre d'envisager ce qui est nécessaire et incontournable pour chacun. La psychanalyse a permis ce travail. Quelles que soient les constructions théoriques et pratiques qui en découleront, l'essentiel est qu'il restera heureusement toujours, « un « noyau de l'être » destiné à rester *insu*. (...) Un infime grain de sable, en somme, une objection radicale au savoir, autour duquel se forme, dans cette huître du langage, la perle de la subjectivité ».¹²

¹² Alain ABELHAUSER « De la souffrance de l'être à la douleur d'exister », Jean-Luc Gaspard éd., *La souffrance de l'être*. Érès, 2014, pp. 219-228.

Première partie – Des éléments organisateurs du champ social

Il a paru essentiel de différencier l'obéissance des notions auxquelles elle est reliée comme l'autorité, la domination et le pouvoir. Il n'y a pas de corrélations strictes entre une subjectivité et ces éléments du champ social. Il s'agit d'abord de disjoindre ces domaines pour repérer les articulations.

Pour ce faire, il est nécessaire de commencer par explorer le champ de l'autorité, dans sa dimension spatiale grecque, puis dans sa dimension temporelle latine. Avec l'avènement d'Auguste, il semble alors que l'autorité puisse glisser du côté de la domination à partir de la dimension imaginarisante de la figure. Nous aborderons alors, en deuxième partie, les différentes dominations en particulier à partir des catégories proposées par des sociologues. Puis nous explorerons la notion de pouvoir et ce en quoi elle se distingue de l'autorité et de la domination et comment elle s'y articule.

À partir de chacun de ces éléments, et à chaque passage d'une notion à une autre, nous ferons des sauts temporels afin de tenter d'entendre les échos possibles de ces représentations dans le présent d'un foyer pour adolescents au travers de quelques illustrations cliniques. Puis, ensuite, à chacune de ces étapes, nous chercherons le dialogue possible avec le discours psychanalytique et le champ conceptuel lacanien. Le discours psychanalytique, permettant la traversée des autres discours, sera ensuite le levier pour tenter, succinctement dans un premier temps, d'articuler les notions abordées à la question de l'obéissance, avec, au cœur des questions, la clinique du foyer.

1.1. L'obéissance à l'autorité

L'obéissance étant considérée comme une dérivation de l'autorité, il nous a paru à propos de commencer par explorer cette notion d'autorité afin de décomposer cette corrélation pour envisager la complexité des articulations.

Mais succinctement d'abord, nous séparerons bien l'obéissance des autres mots qui lui sont habituellement associés. En effet, la soumission et la servitude, renvoient au champ de la passivité. Le sujet s'en remet à un autre par renoncement. Le consentement et la conformité, introduisent la notion « avec » par le préfixe « con » du latin « cum » qui induit la similitude comme « être dans le même sentiment » ou la « même forme ». Assujetti et subordonné, sont associés à une position d'esclave, dessous l'autre.

L'obéissance, elle, sera associée à une action du sujet. Dans la grammaire, obéir est un verbe transitif, actif donc, mais indirect. Obéir contient ainsi une partie active mais intégrant en elle la relation à un autre induisant un aspect indirect de cette activité. Le *ob*, latin, est un préfixe induisant une action du sujet : « aller au-devant », « contre », « faire face ». Il signifie donc « aller au-devant d'une écoute » avec un mouvement actif que l'on retrouve dans « obtenir », « objecter », « obliger ». Mais dans l'ob-éissance c'est une action, *ob*, dirigée vers l'écoute, *audire*. L'écoute renvoie à un lien entre une oreille et une voix. Cette oreille se prête mais peut aussi faire la sourde. La voix, elle, peut être celle qui se prête également mais aussi bien à cette voix intérieure, qu'à la grosse voix du Surmoi, qu'à ce qui n'a pas de voix, qu'à celui qui donne de la voix. Il y a ainsi l'écoute, la voix à écouter, et entre les deux le *ob*, un face à face et un mouvement.

Nous verrons ainsi comment l'obéissance, dans sa spécificité, se définit différemment selon ce à quoi elle a à se situer, et selon les ressorts mobilisés. Nous commencerons par délimiter les territoires de l'autorité, avant d'aborder ceux de la domination et du pouvoir.

Dans notre monde occidental, les racines des concepts, au regard même de ce que porte leur étymologie, se situent dans l'antiquité grecque et latine. Nous allons voir que l'origine grecque apporte la possibilité d'une vision spatiale de l'autorité. Puis il y aura ensuite l'héritage romain, introduisant le temps. Ensuite nous nous pencherons sur la

personnification de l'autorité par Auguste et ses effets possibles sur celle-ci. Nous essaierons alors d'entendre les échos possibles dans le foyer pour adolescents dans des allers retours entre ces deux époques. Puis, après avoir exploré les origines de l'autorité, nous interrogerons les concepts psychanalytiques pouvant dialoguer avec ces notions. Nous examinerons ensuite l'éclairage possible de la notion d'obéissance.

1.1.1. L'autorité dans l'espace

Nous commencerons par prospecter du côté de la Grèce antique, comment était abordée la question de l'autorité. Puis nous illustrerons la manifestation concrète possible de ces notions dans des exemples de la clinique d'un foyer pour adolescents. Puis, nous tenterons de repérer ce qui peut entrer en résonance avec les concepts du champ lacanien.

L'origine grecque, une autorité conjoncturelle

Pour aborder un certain rapport à l'autorité, nous nous appuyerons d'abord sur Marc Derycke et François Dutrait, de l'Université Jean Monnet à Saint-Etienne, dans leur travail « Autorité : retour aux sources » :

L'étymologie grecque de « autorité » permet de définir une autorité s'instituant dans l'espace à partir de symboles qui autorisent et en lien avec l'au-delà des divinités. Si le terme autorité est venu du terme grec *auctoritas* qui, lui-même, venait de *auctor* qui signifiait auteur et est associé au crédit d'un texte, religieux particulièrement, ou d'un écrivain, il est, dès cette origine, lié au « *pouvoir d'imposer l'obéissance* »¹³ (1174) (Alain Rey, DHLF) Le latin amènera la dimension d'augmentation (*augeo*). L'autorité est ce qui produit une augmentation.

Il y a donc ce que nous transmet l'étymologie. Cette étymologie d'autorité a été résumée de façon intéressante par Marc Derycke et François Dutrait dans l'article : « *Autorité : retour aux sources* »¹⁴. Ils nous indiquent qu'Émile Benveniste avance que *auctoritas* relève d'un « *acte de parole* » et peut même être son synonyme quelquefois selon ce dernier. Ce terme a une double origine. D'un côté nous avons la sphère politique avec l'origine *augere* qui signifie « augmenter » et qui amènera le nom de l'agent issu de ce verbe en *auctor*. De l'autre côté, dans la sphère du religieux, il y aura *augur* traduit en « augure » dont sera dérivé l'adjectif *augustus*. *Le radical en indo-iranien signifie « force » [...] Dans les plus anciens emplois, « augeo » indique l'acte de produire hors de son propre sein... « Privilège des dieux », nous disent les auteurs de cet article.*

¹³ Dir. Alain REY, *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaire LE ROBERT, 1998.

¹⁴ Marc DERYCKE et François DUTRAIT, « Autorité : retour aux sources », dans *Le Télémaque* 2009/1 (n° 35), pages 113 à 136.

« L'*auctoritas*, faculté de l'*auctor*, est ce don réservé à peu d'homme de faire surgir quelque chose et-à la lettre-de produire de l'existence. »¹⁵

Les signes d'autorité en Grèce antique sont les présages, le *kraino* et le *skeptron*. Dans les présages, nous trouvons le *monstrum* qui a amené « conseil », « avertissement » donné par les dieux par des prodiges, des *monstra* ; l'*ostentum* qui est un signe à interpréter, qui se donne à voir pour être lu ; le *portentum*, « vaste perspective révélatrice de l'avenir proposée aux regards » ; et le *prodigium* qui est une « parole investie d'autorité divine proférée en public en fonction de présage. »

Il y a d'un côté des signes qui indiquent une voix active qui montre et de l'autre une voix réfléchie qui se donne à voir.

Le *kraino* qui vient du mot *tête* représente l'autorité divine puis celle du roi, qui, d'un signe de tête, *donne une force exécutoire à un projet, une proposition - mais sans l'exécuter lui-même*.¹⁶ Le *skeptron*, quant à lui, est l'attribut « de tous personnages qui, par nature ou occasion, sont revêtus d'autorité. » (Benveniste p. 30) et donc les rois sont désignés comme « porte-sceptre » et ce *skeptron* est « transmis à l'orateur avant de prendre la parole, afin de lui confier le pouvoir et parler avec autorité. » (Les auteurs)

Ce n'est pas le roi qui règne, c'est la couronne parce qu'elle fait le roi. ¹⁷ écrit Benveniste. *Il s'agit donc d'un insigne originaire de l'autorité.*

Ces éléments constitutifs de l'autorité en son origine nous intéressent pour spécifier une certaine forme d'autorité. Cette autorité se caractérise, non par une figure incarnée, mais par des symboles. Elle a pour fonction de montrer quelque chose ou de donner des signes à lire. Ces signes peuvent être tournés vers l'avenir (*portentum*). Ils sont aussi reliés à une parole venue d'ailleurs, la parole divine (*prodigium*). Le *kraino* est l'incarnation d'un symbole par une tête qui fait un signe. Cette autorité passe donc par un personnage qui peut changer en fonction des symboles dont il a la charge. Le *skeptron* est ce symbole par excellence. Il a donné le sceptre mais nous pouvons penser aussi au « *bâton de parole* » de certaines tribus amérindiennes qui se passe d'une personne à une autre pour rendre solennel, donner de l'autorité à ce moment où la parole est prise. Ce *bâton de parole* est aujourd'hui utilisé fréquemment dans des groupes de paroles ou dans des réunions avec les enfants. C'est

¹⁵ Émile BENVENISTE. *Le vocabulaire des institutions indo-européennes II. Pouvoir, droit, religion*, Paris, Minuit, 1969, p. 257.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.* p. 32.

ce qui participe **d'une autorité conjoncturelle. Il s'agit d'une conjonction entre d'un côté une position reliée à des éléments divins qui l'instituent et à l'égard desquels elle doit se conformer, et d'un autre des symboles qui s'indiquent à ceux auxquels ils s'adressent. Cette conjonction induit un rapport au temps présent et se situe dans un espace donné.**

Marc Derycke et François Dutrait expliquent à la suite que « il ne s'agit pas pour le rex indo-européen de commander au sens d'exercer un pouvoir, mais de « fixer les règles, déterminer ce qui est “droit” » ; ainsi, il est plus proche du prêtre que du souverain. »¹⁸

Cela suppose que celui qui a autorité, l'a en fonction des symboles qui la lui octroie, mais qu'il ne peut l'exercer que dans une délimitation bien précise qui est la détermination de ce qui est « *droit* » (*rex*). La question de ce qui est droit pourra amener à la question des valeurs. Nous pouvons supposer que ces valeurs ont à voir avec une morale reliée à la religion comme possibilité de généraliser et mettre en principe des questions concernant l'éthique.

C'est ainsi que *sacer* qui renvoie à l'état naturel devient *sanctus* c'est à dire sacré, après être passé par une opération symbolique, le *sacrum*, qui a pu se traduire par sacrifice après avoir signifié le rite ou l'acte religieux. Il y a donc une fonction de différenciation et d'inscription de la vie brute dans une vie aux valeurs sacrées. Il y a là une montée en généralité de questions éthiques.

Après la clarification de ces quelques termes qui permettent un premier abord de l'autorité, la mythologie grecque peut aussi nous éclairer. « À l'origine, c'est parce que les hommes sont faibles et que « les arts utiles à la vie » (la technique) donnés par Prométhée ne suffisent pas à combler cette faiblesse que Zeus demande à Hermès de faire « don » aux hommes « en son nom » de « l'art politique » (la pensée). L'*auctoritas* de Zeus apparaît donc comme ce qui vient suppléer ce défaut d'origine, elle est ce supplément superflu aux yeux de Prométhée. »¹⁹

L'intérêt particulier dans ce mythe tel qu'il est rapporté par Marc Derycke et François Dutrait, c'est que l'autorité est un art, un dispositif dans l'espace, qui vient suppléer au défaut d'origine de l'homme. Elle s'institue donc sur le manque à être, cette caractéristique du sujet en tant que tel, c'est à dire pris par le symbolique. A l'origine même de ce terme, nous avons la question du sujet manquant propre à l'ordre symbolique. Dès cette origine, est donc

¹⁸ Marc DERYCKE et François DUTRAIT. *Autorité : retour aux sources*, Le Télémaque 2009/1 (n° 35), pages 113 à 136, p. 6.

¹⁹ *Ibid.* p. 10.

présente la dimension symbolique de l'autorité. La technique opératoire ne ferait que révéler son insuffisance pour que l'homme se situe et s'organise de façon cohérente. La direction se fait en fonction d'un esprit, d'un art de la politique qui s'appuie sur un au-delà de l'opératoire. Nous pouvons en tirer les notions d'organisation par la différenciation articulée à la question de l'esprit nécessaire qui vient border l'opérationnalité.

C'est ainsi que dans la relation *augere* – *augur*, les présages sont les signes de la «promotion d'une action humaine par les dieux », mais ici le divin a pour fonction sinon de valider, au moins de reconnaître et distinguer un objet, l'« action » par un signe ostensif, comme étant digne des dieux. [...] Le jugement porte sur un énoncé ; il est accompagné du signe d'autorité qui appartient à l'énonciation, c'est un insigne. »²⁰

À partir de là, l'autorité est performative. Par le *skeptron*, « attribut d'un itinérant qui s'avance avec autorité, non pour agir, mais pour parler », le geste et la parole opèrent dans l'indistinct pour y faire surgir quelque chose. « Le un de l'acte fait donc advenir du deux, somme de un et un : dehors, dedans, intérieur / extérieur, profane / sacré, national / étranger, et de même l'avant et l'après de l'effectuation, etc. qui se substituent à l'indécis. »²¹ Il s'agit là d'un pouvoir qui s'exerce.

C'est donc la dimension structurelle et structurante de l'autorité, dans un espace où des places sont différenciées grâce à des symboles comme le *skeptron* dans un esprit de suppléance, que la Grèce antique nous indique. Cette autorité est conjoncturelle, elle passe par celui qui en est responsable le temps de sa charge.

L'ancrage de cette autorité dans le social

Si cette autorité telle que l'Antiquité grecque l'abordait nous intéresse, c'est qu'elle éclaire certaines dimensions institutionnelles que nous trouvons dans un foyer pour adolescents de la protection de l'enfance. Faisons un saut temporel afin d'esquisser les formes possibles d'une autorité découlant des apports de l'Antiquité grecque et expliquant l'intérêt de ces apports quant aux fonctionnements d'une institution.

²⁰ *Ibid.* p. 10.

²¹ *Ibid.* p. 13.

Dans les institutions, cette dimension spatiale de l'autorité se manifeste dans des dispositifs qui donnent une place et par une autorité organisée à partir de symboles et en référence à l'au-delà des valeurs et des attentes extérieures.

La direction, qui est censée donner une direction, indiquer des perspectives tout en étant investie par une « divinité » extérieure, manifeste les signes d'autorité définie en Grèce antique aussi bien les *portentum* que les *prodigium*. Cette divinité extérieure peut être représentée aujourd'hui par le directeur général qui l'a mise à son poste, et les valeurs extérieures peuvent être portées par les financeurs ou les différentes normes françaises ou européennes. Si le *kraino*, le signe de tête du chef qui « donne une force exécutoire à un projet, une proposition, mais sans l'exécuter lui-même », est bien présent, et que la direction en a la charge concernant sa fonction, il est largement partagé par différents protagonistes au sein de l'institution. Dans un foyer de placement pour adolescents, il y a plusieurs têtes autour de l'enfant placé et chacune peut donner, dans un certain champ, une force exécutoire au projet : les parents, l'enfant, l'éducateur, le chef de service, le travailleur social du conseil général, la direction de l'établissement, le juge des enfants... Il y a bien un *kraino*, une tête, un chef, à chaque fois mais qui opère dans un champ bien particulier, délimité par des frontières pas toujours claires, et, dès que ce territoire est dépassé, un autre chef est concerné. L'autorité est là spatialisée et s'exerce de manière conjoncturelle. Autour de l'enfant, il y a une série de responsabilités à exercer qui donne l'autorité à chaque protagoniste en charge de l'aspect concerné : organisation des week-ends, scolarité, soin, accompagnement à la vêture... Cette autorité vient d'ailleurs et se construit collectivement dans un mouvement complexe qui peut donner et limiter les pouvoirs de chacun en fonction de divers éléments. Il y a donc une part de l'autorité qui découle de champs de compétences préalablement établis, une part qui découle des co-constructions entre professionnels de différents terrains, entre professionnels de terrains et chefs, entre chefs, entre chefs et financeurs, entre les différents professionnels, les familles et les juges, et une part qui découle de la reconnaissance de l'adolescent. Ce qui en ressort pourrait tout à fait être symbolisé par un sceptre, ou un bâton de parole, spécifique à chaque fois, qui se passe de main en main comme représentant l'autorité que se doit d'exercer à ce moment-là, dans cette situation-là, celui qui le porte.

Le sceptre, symbole de l'autorité peut prendre différente forme dans le monde actuel. Le mot même de direction confère une certaine autorité. Ce sceptre peut prendre également la forme d'un élément qui représente une autorité qui vient d'ailleurs. Dans une réunion de service, des éléments, concernant la prise en charge d'un adolescent, font autorité du fait

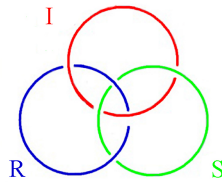
d'être définis en commun. L'éducateur référent de l'adolescent détient ce sceptre du projet qui lui octroie, à partir de là, une autorité.

Cette organisation de l'autorité dans le foyer pour adolescents, complexe, est structurelle et structurante. Elle évoque les conceptions grecques de l'autorité dans le sens où elle est créée par une conjoncture, dans l'espace et entre les différents espaces investis par chacun. Des fonctions, des valeurs, des attentes extérieures se situent au-delà de cet espace et y participent. L'autorité est donc faite d'éléments symboliques soutenus par les effs et ces éléments bordent le réel.

Réel, Imaginaire et Symbolique comme organisation de l'espace psychique

Dans le champ de la psychanalyse, nous pouvons trouver chez Jacques Lacan, par le nouage du réel, de l'imaginaire et du symbolique qui organise la place du sujet, un écho à cette origine grecque de l'autorité en indiquant une dimension spatiale du psychisme.

Ce nouage du réel, de l'imaginaire et du symbolique tel que Lacan l'a théorisé et l'a



nommé RSI, caractérise le sujet et son rapport au monde. L'imaginaire est cette dimension qui donne une image à la réalité tout en la dissimulant. Il découle de notre rapport à l'image spéculaire et à nos identifications. Il se construit avec les autres, leur regard. Il est à l'origine de nombre d'illusions dont celle d'être une totalité. Cet imaginaire est aussi celui à partir duquel on donne une image de soi. Cela peut être du côté du semblant. Mais le symbolique avec lequel il se noue va arrimer le défilé des images et des affects, pour articuler une identité à des signifiants fixes. Ces signifiants représentent le sujet en fonction d'autres signifiants qui le différencient et le fondent.

Le symbolique organise le monde, le discrimine, par l'ordre du langage. Il permet de construire des distinctions spatiales et temporelles et caractérise tous les éléments de notre monde. L'imaginaire s'appuie sur le symbolique comme le signifié s'appuie sur le signifiant. L'affect peut être un signifié imaginaire qui s'articule au signifiant. Le signifié est un effet

imaginaire de la structure des signifiants.

Les symboles grecs, fondant une autorité symbolique, viendraient en écho avec cette articulation de l'imaginaire, du réel et du symbolique du fait qu'ils fondent, par des symboles signifiants, des places et l'autorité des décisions et des actions dans la réalité. Les creux du symbolique, là où il n'y a de différenciation ni spatiale, ni temporelle, l'indifférencié, c'est ce que Jacques Lacan appelle le réel. Et c'est le symbolique qui va chercher indéfiniment à circonscrire ce réel. Ce symbolique qui vient d'au-delà, d'un champ de signifiants, qui s'impose dans l'espace-temps au sujet comme un *portentum* ou un *prodigium*. Le signifiant a un effet performatif comme le symbole qui donne autorité. Et l'obéissance, l'*oboedire*, (littéralement « prêter l'oreille à ») est sollicitée.

Puisque le symbolique se situe au champ de l'Autre, cet au-delà, il est ce dans quoi nous prenons place en venant au monde et qui nous fonde. Ce déjà là des signifiants qui ordonnent le monde trouve une correspondance dans l'institution dans laquelle le sujet peut prendre place à partir de sa fonction prévue. Il lui indique les délimitations spatio-temporelles de son identité, professionnelle par exemple quand il s'agit de la fonction dans une institution. Cela fera autorité, aussi bien au sens d'auteur que d'autorisation. Le champ des signifiants est auteur du sujet et à partir de là l'autorise.

L'intérêt de ce nouage, c'est que le sujet y est pris. Cette prise peut évoquer ce à quoi le sujet ne peut pas ne pas obéir car c'est par ce nouage qu'il se constitue. L'autorité du signifiant, venue de ce dispositif langagier symbolique articulant des éléments imaginaires et découpant et bordant le réel, vient en écho de cette origine grecque de l'autorité. L'autorité est faite de symbolique, l'imaginaire la conforte, le réel s'en trouve bordé. L'obéissance à cette autorité du nouage serait incontournable pour que le sujet soit institué, de par le signifiant, en lien avec les autres. Il y a un choix du sujet à l'inscription dans cet ordre du monde. Ce lien pourrait constituer les prémisses de la question de l'obéissance. Mais, si nous pouvons supposer que la dimension spatiale de l'autorité instituée par les Grecs de l'Antiquité a ses correspondances dans l'actualité de notre monde et éclaire donc certains de ses aspects, l'autorité aujourd'hui a bien d'autres facettes.

L'obéissance à l'ordonnement dans le social

Le concept de Jacques Lacan du grand Autre et la conceptualisation d'Hannah Arendt permettent une approche de l'obéissance.

L'obéissance qui s'articule à cette autorité est une obéissance à un dispositif, à un ordonnement qui permet l'organisation et la production de ce qui va faire autorité pour l'enfant en lien avec des valeurs. L'idée qu'il faille un ordonnement découle de la nécessité qu'il y ait de la différenciation articulée, des signifiants organisateurs à partir desquels se situer. Remettre en cause l'ordonnement fait craindre l'anomie (concept introduit par le sociologue Émile Durkheim qui indique le désarroi dans lequel un individu se trouve quand il n'y a plus de normes ou de coordinations, donc de cohésion).

L'autorité s'appuie sur une organisation du monde, sur un système qui ordonne les relations. Cet ordonnement a pour finalité l'organisation du lien social. Le système hiérarchique prend place dans cette organisation et c'est de ce fait qu'il fait autorité. Dans ce cadre, celui qui est en position hiérarchique fait autorité par principe, par soutien du principe organisateur qu'est la hiérarchie dans une société donnée.

Les valeurs majoritaires font autorité de par l'organisation du monde qu'elles promeuvent. Cela peut définir l'ordre axiologique, l'ordre des valeurs. Le Centre National des Recherches Textuel et Linguistique donne plusieurs dimensions au mot « valeur ». Une première dimension subjective : *Accorder beaucoup de valeur ; juger à sa juste valeur*²²; et une dimension supposée objective : *efficacité, validité d'une chose*²³. Là, la subjectivité est définie comme étant fondée par le désir alors que l'objectivité l'est par la référence à ce qui est commun. Les notions de beau, de bien, de juste, valeurs morales, question du bien, du juste sont alors considérées comme « objectives ».

Au sein d'une institution tel un foyer pour adolescents, l'idée d'ordonnement permet de créer des éléments qui vont pouvoir faire autorité. S'il est institué que la coopération des membres d'une équipe éducative permet la production d'un axe à suivre concernant le suivi d'un adolescent, cela fera autorité comme principe et le résultat de cette coopération accèdera au statut hiérarchique par rapport aux *desiderata* de chacun et fera

²² CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales).

²³ *Ibid.*

autorité (ça co-opère). Cette coopération peut donc bien être prise dans un ordonnancement alors que la persuasion fait appel à la croyance aux arguments amenés. La persuasion mobilise l'imagination et se situe sur l'axe imaginaire alors que la coopération produit une opération commune qui se situe sur l'axe symbolique.

Selon la philosophe Hannah Arendt :

« Puisque l'autorité requiert toujours l'obéissance, on la prend souvent pour une forme de pouvoir ou de violence. Pourtant l'autorité exclut l'usage de moyens extérieurs de coercition ; là où la force est employée, l'autorité proprement dite a échoué. L'autorité, d'autre part, est incompatible avec la persuasion qui présuppose l'égalité et opère par un processus d'argumentation. Là où on a recours à des arguments, l'autorité est laissée de côté. Face à l'ordre égalitaire de la persuasion, se tient l'ordre autoritaire, qui est toujours hiérarchique. »

« S'il faut vraiment définir l'autorité, alors ce doit être en l'opposant à la fois à la contrainte par force et à la persuasion par arguments. (La relation autoritaire entre celui qui commande et celui qui obéit ne repose ni sur une raison commune, ni sur le pouvoir de celui qui commande ; ce qu'ils ont en commun, c'est la hiérarchie elle-même, dont chacun reconnaît la justesse et la légitimité, et où tous deux ont d'avance leur place fixée.) Ce point est historiquement important ; un aspect de notre concept de l'autorité est d'origine platonicienne, et quand Platon commença d'envisager d'introduire l'autorité dans le maniement des affaires publiques de la *polis*, il savait qu'il cherchait une solution de rechange aussi bien à la méthode grecque ordinaire en matière de politique intérieure, qui était la persuasion (*peithein*), qu'à la manière courante de régler les affaires étrangères, qui était la force et la violence (*bia*).»²⁴

La persuasion, telle qu'Hannah Arendt semble l'entendre, évoque la dimension de convaincre, inciter à croire, qui mobilise donc l'imaginaire, comme dans *se persuader*. Hannah Arendt indique donc là deux alternatives que nous situerons sur l'axe imaginaire : l'emprise sur l'autre par la force ou l'emprise sur l'autre par la persuasion. C'est de cette alternative que Platon cherche à sortir afin de définir l'autorité.

²⁴ Hannah ARENDT, « Qu'est-ce que l'autorité ? », in *La crise de la culture* (1968), traduction Patrick Lévy, Gallimard, collection « folio essais », 1989, pp. 123-124.

Nous pourrions avancer que cet aspect de l'autorité comme articulée à la stabilité d'une organisation du monde qui se perpétue, se transmet, est, là, d'ordre symbolique. Nous rejoignons là l'étymologie du terme autorité qui dérive du verbe latin qui veut dire « augmenter » (*augeo*). Nous rejoignons aussi, par la question de l'ordonnement et de la perpétuation de cet ordonnement, le point de jonction entre l'héritage grec et romain.

L'obéissance à ces valeurs nous renvoie au contenu quand l'obéissance à l'ordonnement nous renvoie au contenant. Les valeurs du « travail social » s'appuient sur « le bien supérieur de l'enfant » (concept juridique introduit par la CIDE (Convention Internationale des Droits de l'Enfant) en 1989 mais sans définition précise, laquelle est laissée à l'appréciation des juges en cas de litige) ou encore sur une éthique du sujet. C'est une obéissance dans le sens de : obéissance à un sens, une direction, un projet, et obéissance à du sens, des valeurs. Ce contenu peut être constitué par des valeurs éducatives et donc des notions des rapports entre adultes et enfant et des notions de l'enfant.

En psychanalyse, la dimension du symbolique est constituée par le champ des signifiants. C'est le grand Autre de Lacan. Il a, à la fois une fonction performative et à la fois une fonction d'institution par des signifiants qui déterminent le sujet en fonction des autres signifiants. Les prémisses de ce qui fera le sens de l'obéissance se situent dans ce champ-là. Le sujet dit oui au signifiant qui le fonde. Il dit oui au contenant ordonnement, système hiérarchique, et il dit oui au contenu, valeurs.

Cet « au-delà » qui est en toile de fond des dispositifs institutionnels et de leurs contenus est repris par la psychanalyse lacanienne sous le concept du grand Autre : le champ des signifiants, trésor parce que précieux quant à l'institution de chacun différencié et articulé aux autres qu'il permet comme nous l'avons dit. Cet Autre est un contenant et un contenu, une structure et des éléments structurants. Ces signifiants sont incontournables pour qu'il y ait du sens même si c'est au prix de l'entame de tous les possibles imaginés dans l'être. Le sujet est divisé. Il n'est pas que là où il se présente. Comme *L'inconscient est le discours de l'autre*²⁵ dit Lacan, il n'y a de sujet que divisé, donc ayant à faire avec cet inconscient. Si cette division se fait par l'autorité du signifiant qui différencie performativement des éléments du monde, ces signifiants, aliènent le sujet dans le même temps qu'ils le fondent. Nous

²⁵ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre I, Les écrits technique de Freud*, Seuil, 1975.

sommes inscrits dans le monde dès notre naissance, et assignés à une place dans l'ordonnement du monde dont ces signifiants font signe. En même temps que le sujet est ainsi inscrit, il y a *aphanisis* (éclipse, évanouissement, disparition) de ce même sujet. Comme dans toute institution, le champ des signifiants est un espace qui délimite le territoire de notre inscription en tant que sujets. Y sont définis les abscisses et ordonnées à partir desquelles nous nous situons. C'est peut-être parce que les institutions viennent à la suite de ce temps Un de l'institution du sujet que l'obéissance aux signifiants en cours est d'entrée de jeu mobilisée. Mais il y a deux scènes : celle de l'inconscient et celle du conscient.

Le sujet, qui s'est laissé fonder par les signifiants et a accepté d'entrer dans l'ordre signifiant, a peut être laissé former en lui la matrice de cette obéissance. Nous pouvons faire l'hypothèse que l'obéissance au système signifiant et aux signifiants, est une obéissance qui se réfère à l'autorité telle qu'elle se manifeste dans un espace organisé par des symboles qui indiquent des places, et qui peut donc être mobilisée par la manifestation dans le social de cette forme d'autorité. C'est une obéissance qui a du sens pour le sujet et qui permet un nouage entre les dimensions réelle, imaginaire et symbolique.

1.1.2. L'autorité dans le temps

Après cette dimension spatiale de l'autorité grecque qui nous a semblé trouver un écho dans l'organisation du foyer, puis dans la conceptualisation lacanienne du nouage réel, imaginaire et symbolique, et enfin un éclairage de l'obéissance à l'ordonnement dans le social et au champ signifiant nommé Autre, nous aborderons l'origine temporelle romaine de l'autorité. Nous procéderons à l'éclairage de cet aspect de l'autorité à l'aide du travail de Myriam Revault d'Allones. Puis nous chercherons l'écho de cette dimension dans le concret du foyer. La transmission et la différence générationnelle conceptualisée par la psychanalyse seront mises en dialogue de ces éléments. Un aspect de l'obéissance pourra alors en découler.

L'origine romaine, une autorité de la tradition au service de l'avenir

Une approche possible de l'autorité est amenée par la philosophe Myriam Revault d'Allones dans son essai sur l'autorité, « Le pouvoir des commencements ».

L'étymologie romaine de l'autorité introduit la dimension temporelle après la dimension spatiale grecque et les éternels commencements de cette époque. La Rome antique introduit donc la transmission s'appuyant sur la durée comprenant le passé, le présent et le futur. La tradition transmet un monde tel qu'il découle du passé et se présente dans l'actualité au service de l'avenir qui est susceptible de le mettre en mouvement à la fois dans la continuité et dans le remaniement créatif.

Selon la philosophe Myriam Revault d'Allones, les Romains

« ont voulu faire de la mémoire le dépositaire de la grandeur politique. »²⁶ alors que les Grecs investissaient les commencements, l'instituant. Pour les Grecs, la législation n'est pas proprement politique mais un rempart à partir duquel la politique pourra prendre place. C'est une activité artisanale qui peut être faite par un étranger. Pour les Romains, « la *polis* comme mémoire organisée-est donc comme le rappel ou la répétition de l'institution inaugurale. [...], la fondation d'un nouveau corps politique-pour les Grecs expérience presque banale-devint pour les Romains le début central, décisif, irrépétable de toute leur histoire, un événement unique. »²⁷

²⁶ Myriam REVAULT D'ALLONNES, *Le pouvoir des commencements, Essai sur l'autorité*, Le Seuil, 2006.

²⁷ *Ibid.* p. 50.

Myriam Revault d'Allones répond à une question concernant l'autorité due au temps : « Comment un commencement peut-il faire autorité ? Parce qu'il est associé à la fois à une conception profondément « politique » de la religion et à l' « augmentation » que produit l'autorité. »²⁸ Il est religieux car il relie au passé, à la tradition, et à la politique et il étend, augmente et fait perdurer le principe de la fondation. Rester dans cette continuité signifiait alors conserver l'autorité, être dans la piété. Religieux c'est être alors lié au passé, lié à ses propres commencements et tourné vers l'avenir à partir d'une position dans le présent. Cet axe temporel de liaison est fondamental chez les romains nous précise Myriam Revault d'Allones :

« L'épine dorsale de l'esprit romain réside donc dans cette triade autorité/tradition/religion, directement issue de l'acte de fondation. L'autorité augmente l'énergie de la fondation par sa transmission - par la tradition - à travers la suite des générations. »²⁹

Il y aurait donc une autorité qui se construit, qui est le résultat d'un *artifice (artificium)* produit par le fabricant, l'artisan, et qui est le produit d'un nouveau commencement et d'une construction. Cette autorité grecque passe par les symboles et est reliée à une référence tierce, divine. Il y aura ensuite cette autorité romaine associée à la continuité de l'ancienne construction et à son augmentation. Cette dernière s'appuie et induit donc une dissymétrie entre les générations, une succession, et une reconnaissance d'un privilège des anciens qui donnent aux générations suivantes l'exemple, qui transmettent les savoirs et les valeurs passés, et qui permet une continuité avec l'avenir. Il y a donc l'espace dans lequel apparaît l'autorité que nous transmettent les Grecs du monde antique et, à la suite, l'autorité comme résultat de la durée que nous transmettent les romains.

Myriam Revault d'Allones souligne alors que cette autorité s'approche d'une vision éducative des rapports politiques.

Pour Hannah Arendt, la pensée grecque est une pensée enracinée qui s'appuie sur la confiance en quelque chose qui la dépasse, en l'au-delà. La pensée romaine, elle, a foi en la tradition. La notion d'augmentation contenue dans le terme « autorité » nous indique que dans la pensée romaine, il ne s'agit pas uniquement de transmettre mais aussi d'augmenter, ce qui peut s'entendre comme une possibilité pour les générations suivantes de mettre leur pierre à

²⁸ *Ibid.* p. 52.

l'édifice.

La dimension romaine apparaît dans la question temporelle, dans la continuité qui est aussi nécessaire dans l'exercice de l'autorité. Si *l'épine dorsale* de l'autorité chez les romains est faite de la triade autorité /tradition /religion, elle est reliée au temps passé, présent et à venir. Cette présence de la tradition nous évoque ce qui peut être présent dans les organisations de la protection de l'enfance ainsi que dans la dimension religieuse originelle, qui, à la fois, organise le monde, et, à la fois, fait le lit des jugements et donc n'invite pas à interroger les présupposés. Des idées très précises organisent ce que doit être un parent, un éducateur, un chef de service et un directeur, et la place que doit prendre chaque enfant dans l'évaluation de l'avenir possible. Ces idées s'appuient sur des représentations ayant à voir avec des traditions. L'histoire des institutions de la protection de l'enfance a souvent à voir avec la dimension religieuse et leurs valeurs traditionnelles car elles ont souvent été fondées par des congrégations religieuses. Ceci est le cas du foyer pour adolescents dont je parlerai dans ce travail, foyer d'une association fondée par un prêtre catholique, un Père.

Nous pouvons supposer alors que l'autorité du temps, s'appuyant sur des traditions, incarnée dans un présent au service d'un avenir, est très présente dans les institutions prenant en charge des enfants en devenir et que les traditions, les « valeurs » et les présupposés organisent des fonctionnements qui font autorité aussi du fait d'être tournés vers l'idée d'une construction de l'enfant et d'un à venir.

Une autorité temporelle ancrée dans le social

Aborder la fonction de l'autorité après avoir exploré ses caractéristiques se fera à partir de Philippe Foray, professeur en sciences de l'éducation, soulignant les apports d'Hannah Arendt.

Dans « la crise de l'éducation », Hannah Arendt aborde cette question en essayant de penser *l'essence de l'éducation* et en même temps, tente de cerner « quels aspects du monde moderne et de sa crise se sont réellement révélés dans la crise de l'éducation. » (p184)

Philippe Foray, professeur en sciences de l'éducation, dans son article « Hannah Arendt, l'éducation et la question du monde » (le Télémaque 2001/1 (n°19), p 79 à 101) cherche à donner une vue complète de la pensée d'Hannah Arendt sur l'éducation. Pour lui

toute la thèse d'Hannah Arendt sur l'éducation est contenue dans la déclaration suivante : « avec la conception et la naissance, les parents humains n'ont pas seulement donné la vie à leurs enfants, ils les ont simultanément introduits dans un monde »³⁰

Elle différencie la vie du monde du cadre : « Par opposition au cycle perpétuel de la vie, le monde est d'abord un cadre, un milieu stable pour l'existence humaine. »³¹ Elle entend donc le monde comme un produit de l'activité humaine politique, c'est à dire dans une dimension de durabilité et de permanence. « Il est ce que nous avons en commun non seulement avec nos contemporains mais aussi avec ceux qui sont passés et avec ceux qui viendront après nous »³² Elle rejoint là les représentations romaines.

Ce monde, elle le différencie du monde social où elle situe le travail associé à ce qui se produit et se consomme, à ce qui est périssable. Et elle précise : « *Aucune vie humaine... n'est possible sans un monde* » (Condition de l'homme moderne p247) Nous retrouvons là le mythe antique indiquant l'art politique comme étant indispensable car la technique ne pouvait suffire.

Donc, précise Philippe Foray :

« D'un côté, l'éducation concerne l'enfant comme être vivant, « en devenir ». À ce titre, elle est protection et accompagnement de sa croissance. Mais d'abord, l'éducation concerne le monde. [...] La natalité est synonyme de capacité de commencement et de pouvoir d'initiative. L'enfance est l'irruption de l'avenir dans le présent de cette réalité saturée de passé qu'est le monde. Symétriques de son ancienneté, natalité et enfance signifient la permanente jeunesse du monde. »³³

Mais la responsabilité de l'éducateur, nous dit Hannah Arendt, est vis à vis de « l'enfant qui a besoin d'être protégé et soigné pour éviter que le monde ne le détruise ». Simultanément, elle est une responsabilité à l'égard de « la continuité du monde »³⁴ qui a besoin d'être protégé contre cette liberté sauvage qu'est l'enfance. Bref, que « l'essence de l'éducation » soit « la natalité, le fait que des êtres humains naissent dans le monde » cela signifie qu'éduquer les nouveaux venus, c'est « les préparer à la tâche de renouveler un

³⁰ Philippe FORAY, *Hannah Arendt, l'éducation et la question du monde*, Le Télémaque 2001/1 (n°19), pages 79 à 101.

³¹ Hannah ARENDT, *La condition de l'homme moderne*, Agora, 2002, p. 144.

³² *Ibid.* p. 55.

³³ *Ibid.* p. 6.

³⁴ Hannah ARENDT, « Qu'est-ce que l'autorité ? », in *La crise de la culture (1968)*, traduction Patrick Lévy, Gallimard, collection « folio essais », 1989, p. 186.

monde commun »³⁵

L'obéissance demandée est alors du côté de la responsabilité des adultes. Et « l'éducation ne peut répondre à la « responsabilité... de la continuité du monde » que si, par elle, l'être humain se constitue comme sujet prêt à assumer cette responsabilité, c'est-à-dire suffisamment attaché au monde d'une part, capable d'initiative, d'action créatrice d'autre part. Les deux pôles de l'éducation (monde et sujet) se renvoient l'un à l'autre : la continuation du monde implique des humains capables d'initiative ; la capacité de prendre des initiatives n'a de sens que dans un monde ; l'autonomie subjective de l'être humain ne peut être que l'autonomie d'un « être-au- monde ».

Hannah Arendt a noté dans « *La crise de l'éducation* » l'importance de l'enseignement à l'école : « l'éducation sans enseignement est vide et dégénère aisément en une rhétorique émotionnelle et morale »³⁶. Pour elle, le monde ne peut pas être expérimenté, mais seulement représenté. Cet enseignement ouvre sur le monde. Ces considérations sont importantes car elles amènent à la question d'une tension irréductible dans l'éducation entre la permanence d'un cadre et la créativité, les remaniements toujours essentiels, et, en même temps, l'importance pour les éducateurs, non seulement de ce qui est vécu et éprouvé avec les enfants, mais aussi de ces valeurs qu'ils détiennent et qui sont potentiellement « enseignables » aux enfants. C'est d'ailleurs ce qui est soutenu dans l'institution et qui fait que les éprouvés et les vécus sont articulés à des représentations qui transmettent et enseignent (par des explications) une organisation du monde déjà-là.

(Est-ce possible autrement d'ailleurs ? N'y-a-t-il pas nécessairement des mots et des représentations qui signifient les éprouvés, les vécus et qui les prennent dans les rets du langage auquel on obéit ? La question pourra être aussi du jeu de dupe sous tendu par le fait que le vécu de l'enfant et ses éprouvés puissent être la seule boussole de son éducation.)

Hannah Arendt souligne aussi l'importance de la compréhension pour tous car « comprendre est la manière spécifique dont l'homme vit, parce que chaque individu a besoin de se réconcilier avec un monde auquel il était étranger à sa naissance, de sorte que « la compréhension est productrice de sens ».³⁷

³⁵ *Ibid.* p. 196.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Hannah ARENDT, « Compréhension et politique » [1953], in *La Nature du totalitarisme*, pp. 39-41.

Ceci semble fondé aussi bien pour les enfants que pour les adultes pris dans des directives institutionnelles. **Il y a donc un aller-retour permanent entre la transmission de ce qui constitue le monde, le fait de donner du sens par le lien à la compréhension des choses qui est une façon de proposer de partager un monde de représentations, et la possibilité de réactions, de créativité qui sont susceptibles de porter en elle le remaniement possible du monde.**

Pour ce qui est de l'autorité dans l'éducation, Hannah Arendt amène deux thèses complémentaires nous dit Philippe Foray :

« D'une part, il n'y a pas d'autorité sans compétence, et même, la compétence est « la source la plus légitime de l'autorité du professeur ». Cette affirmation tient à ce que l'enseignant doit transmettre la connaissance qu'il a du monde. L'autorité fondée sur la compétence est ce qui permet au professeur de ne pas être « autoritaire » (authoritarian), de ne pas recourir à la coercition (compulsion). » ; « d'autre part, la compétence de l'enseignant n'engendre pas d'elle-même l'autorité. C'est qu'il ne s'agit pas seulement d'avoir des connaissances à transmettre, mais de les enseigner aux nouveaux venus dans la perspective de leur apprendre ce qu'est le monde. Par suite, c'est en se référant au monde que l'enseignant trouve le véritable fondement de son autorité. »³⁸

Dans l'éducation spécialisée, nous pouvons supposer que l'éducateur a aussi besoin, pour que son autorité s'exerce, qu'il soit reconnu comme compétent, à une place d'enseignement du monde, pour que l'adolescent apprenne le monde dans lequel il est appelé à prendre place. Vis-à-vis de l'enfant, c'est un peu comme si l'enseignant /éducateur était un représentant de tous les adultes qui lui signifierait les choses en lui disant : “*voici notre monde*”.

En ce sens, l'autorité dans l'éducation n'est strictement rien de plus que l'attitude qui consiste à assumer la responsabilité du monde devant les enfants. C'est pourquoi elle est liée à ce qu'Hannah Arendt a nommé par ailleurs l'amour du monde (*amor mundi*). « *La crise de l'éducation* » y fait référence, soulignant d'abord que le refus de l'autorité dans l'éducation est lié à un « mécontentement à l'égard du monde » (p. 191) et surtout « l'éducation est le point où se décide si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité (p.

³⁸ Philippe FORAY, *Hannah Arendt, l'éducation et la question du monde*, Le Télémaque 2001/1 (n°19), pages 79 à 101.

196). »³⁹ L'auteur nous précise que cet amour n'est pas entendu comme un conformisme politique mais comme une attitude de reconnaissance du monde nécessaire pour l'existence humaine. Cette notion d'amour est cruciale en ce qu'elle induit le fait que le lien de l'éducateur au monde institutionnel est nécessaire pour qu'il y ait autorité et que ce lien est un lien d'amour, ce qui est porteur de toute une dimension transférentielle sur laquelle nous aurons à nous pencher.

Pour Hannah Arendt, la capacité de l'homme, politique, vient de son pouvoir d'initiative. Elle a donc besoin de l'enfance et de ce qu'elle porte de nouveauté, mais de l'enfance éduquée. Et nous pouvons souligner l'importance de la notion d'initiative.

Les adultes peuvent être conservateurs au sens où ils présentent le monde tel qu'il était jusqu'à présent, vis à vis des enfants, et dans un dialogue entre eux qui remanie les acquis. Il est donc important de conserver une marge de liberté et d'initiative. La confusion de l'autorité est due au fait d'être pensée de la même façon vis à vis des adultes que vis à vis des enfants. Et Hannah Arendt nous dit que « le problème de l'éducation tient au fait que par sa nature même l'éducation ne peut faire fi de l'autorité ni de la tradition, et qu'elle doit cependant s'exercer dans un monde qui n'est pas structuré par l'autorité ni retenu par la tradition. »⁴⁰

C'est-à-dire qu'il y a un écart entre l'autorité vis à vis des adolescents et la transmission de ce qui découle des traditions, qui est une autorité verticale, et l'horizontalité, (que nous associons à l'autorité dans l'espace sur le modèle antique grec) qui permet des liens sur un autre axe que celui de l'autorité romaine dont parle Hannah Arendt. Cette question nous intéressera particulièrement concernant les points d'appuis qu'il est possible d'avoir pour ne pas obéir à quelque chose du fait d'obéir à une autre.

Un postulat d'Hannah Arendt :

« C'est au seul domaine de l'éducation que nous devons appliquer une notion d'autorité et une attitude envers le passé qui lui conviennent mais qui n'ont pas une valeur générale et ne doivent pas prétendre détenir une valeur générale dans le monde des adultes. »⁴¹

Mais dans la réalité sociale, l'autorité, telle qu'abordée ici, opère du fait des institutions et des hiérarchies, aussi à l'égard des adultes. La différence générationnelle

³⁹*Ibid.* p. 9.

⁴⁰ *Op.cit.* p. 195.

⁴¹ *Ibid.* p. 195.

reste pertinente pour différencier la finalité de l'obéissance à l'autorité telle qu'elle peut être demandée. L'autorité à l'égard des enfants permet la transmission et l'institution d'une place spécifique. L'autorité à l'égard des adultes permet une organisation du monde auquel chacun participe en responsabilité. Elle est donc supposée tenir compte de la liberté humaine.

Pour Hannah Arendt, alors que dans le domaine politique, ce qu'elle considère comme la disparition moderne de l'autorité a une signification positive, liée à la responsabilité à l'égard du monde qui est requise de chacun dans les régimes démocratiques, ce n'est plus le cas dans l'éducation. L'émancipation de l'enfant en tant qu'enfant est une trahison de l'enfant.

« L'autorité a été abolie par les adultes et cela ne peut signifier qu'une seule chose : que les adultes refusent d'assumer la responsabilité du monde dans lequel ils ont placé les enfants et qu'ils se débarrassent sur les enfants de leur responsabilité à l'égard du monde. »⁴²

Donc, Hannah Arendt, dans *« la crise de l'éducation »* avance que « l'autorité implique une obéissance dans laquelle les hommes gardent leur liberté. » Cette obéissance des adultes est différente de celle demandée aux enfants. **L'obéissance demandée aux enfants peut être sur cet axe vertical de l'autorité telle que les romains la conçoivent, alors que l'obéissance de l'adulte nous semble mobilisée par l'axe horizontal qui le laisse libre. Nous pouvons considérer qu'elle différencie là l'autorité de la domination et des rapports de soumissions.** Par ailleurs, quand elle la différencie de l'usage de la force et de l'argumentation, elle précise que l'autorité ne s'impose pas par une dissymétrie engageant le réel des corps des individus, ni par une persuasion. Donc ni par une verticalité brutale, ni par une horizontalité séductrice. C'est une façon de la différencier de l'autoritarisme, de la violence et aussi de la manipulation. Nous soulignons qu'il s'agit là de ce qu'elle avance concernant le rapport entre parents et enfants. Si des extensions peuvent être envisagées, il y a de grandes différences entre ce qui concerne l'autorité s'adressant à des enfants en construction et à des adultes déjà construits. **L'autorité exercée à l'égard des enfants a pour finalité l'intégration de ce qui lui sera nécessaire pour quitter le nid familial et prendre place dans le social. La verticalité est instituante. L'intention de l'exercice de cette autorité est donc la finalité de la séparation et de l'autonomie et non la soumission.**

⁴² *Ibid.* p. 191.

L'autorité à destination des adultes peut être sur la base d'une coopération entre adultes afin de permettre l'organisation d'un collectif, ou à des fins supérieures qui sont prises en charge par un « chef » auquel on se remet en confiance. Cette autorité peut donc être horizontale. Il peut y avoir une créativité dans cette coopération même si elle peut avoir aussi un potentiel destructeur. C'est ainsi que la coopération, qui est donc une opération commune, peut, dans une réunion d'équipe où les arguments, la persuasion, les dialectiques, les conflits puis les mises en accord fondent aussi une autorité qui ne sera hiérarchique que dans un deuxième temps, celui où un des protagonistes sera chargé de la mise en œuvre et du respect de la décision prise en commun.

Donc, nous en venons à déterminer qu'**il peut y avoir obéissance à la matrice relationnelle dans laquelle l'autorité horizontale est organisatrice, puis, obéissance ensuite au système hiérarchique produit et donc obéissance à celui qui incarne la position d'autorité, lui-même obéissant aux trois niveaux comme trois dimensions : verticale, horizontale, et dans une troisième dimension l'incarnation par une figure.** La question de l'incarnation de l'autorité par un individu et de ce que cela peut induire est un élément d'importance qui pourra permettre la mise en œuvre de l'autorité et sa finalité. Nous verrons après que cette figure pourra aussi complexifier l'écart entre l'autorité et la domination.

De la temporalité en psychanalyse

Si nous avons vu que la dimension temporelle est présente dans un foyer et organise, pour les éducateurs, la prise en charge des adolescents, en transmettant dans le présent, une organisation du monde déjà-là, au service du devenir de l'enfant, la psychanalyse a théoriser l'importance, pour la construction du sujet, de la transmission et la différence générationnelle qui lui est corrélée.

Un élément fondamental dans la construction du sujet, tel que l'aborde la psychanalyse, est la différence générationnelle. L'abord de Jacques Lacan éclaire cette question.

Cette dimension temporelle qui permet la transmission est reprise par la psychanalyse sous la notion de différence générationnelle comme un des éléments fondateurs du sujet. C'est à cet endroit-là que l'interdit de l'inceste prend sa fonction. Il permet la différenciation des places par le temps et la succession des générations.

Jacques Lacan écrit :

« Mais ce sujet, c'est ce que le signifiant représente et il ne saurait rien représenter que pour un autre signifiant à quoi dès lors se réduit le sujet qui écoute. Ce sujet, donc, on ne lui parle pas. Ça parle de lui, et c'est là qu'il s'appréhende, et ce d'autant plus forcément qu'avant que ça s'adresse à lui, il disparaisse comme sujet sous le signifiant qu'il devient, il n'était absolument rien »⁴³

Une correspondance possible de l'effet de ce qui fait autorité, dans le domaine psychanalytique, est ce qui aliène le sujet afin de lui signifier une place.

L'éclairage par la conception lacanienne de l'inconscient :

« L'inconscient est le discours de l'autre. Ce discours de l'autre, ce n'est pas le discours [...] de mon correspondant [...] c'est le discours du circuit dans lequel je suis intégré. J'en suis un des chaînons. C'est le discours de mon père par exemple, en tant que mon père a fait des fautes que je suis absolument condamné à reproduire [...] ce discours fait un petit circuit où se trouvent pris toute une famille, toute une coterie, tout un camp, toute une nation ou la moitié du globe »⁴⁴

Ces premiers temps de l'aliénation indiquent une différence générationnelle et la nécessité chez l'enfant d'un acquiescement à ce qui est indispensable pour sa fondation. Ce premier temps pourrait permettre, au fur et à mesure de l'évolution de l'enfant, une obéissance en confiance et en reconnaissance de l'adulte sur la base de la séparation.

La dimension structurelle abordée s'associe à un processus permettant l'avènement du sujet. La coupure du sujet du corps maternel est métaphorisée par l'interdit de l'inceste. En psychanalyse, l'inceste pourrait signifier la disparition du sujet dans une place d'objet de la jouissance de l'autre. Sans séparation, sans la possibilité d'échapper au désir de l'autre, sans

⁴³ Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966, p. 835.

⁴⁴ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, 1978, p. 127.

possibilité de désirer soi-même, la différenciation est impossible, le temps est aboli. **Le signifiant sépare, fait du deux. Puis, la fonction tierce, le troisième, coupe le face à face, le duel, et fait circuler, et permet donc d'articuler à ce temps, passé/présent/avenir de la différence générationnelle. L'autorité liée à ce temps correspond à l'axe symbolique qui permet la coupure entre soi et l'autre et la différenciation dans une succession des générations qui met en mouvement.** Des correspondances de l'importance, au niveau psychique, de ce qu'Hannah Arendt a souligné au niveau social apparaissent. **L'obéissance en découlant pourrait avoir pour fondement la modélisation de cette structure, et le contenu organisateur : la matrice de la structure qui différencie les générations peut être représentée par le système hiérarchique lui-même, et le contenu des représentations comme les modalités de la mise en place de ces différences.**

L'obéissance et le temps dans l'institution

Cette dimension temporelle apparaît comme pertinente pour appréhender l'institution.

Dans une institution, le temps est présent. Il est un organisateur de l'accompagnement de l'enfant qui vient de quelque part et d'une histoire. Il y a une prise en charge dans le présent dans le cadre d'un projet où il est projeté dans l'avenir. Chaque semaine, dans le cadre d'une réunion, il est raconté comment les choses se sont mises en place pour chacun. Chaque événement est repris dans un sens. La recherche est celle de la compréhension de l'origine possible du comportement et des positionnements à envisager pour permettre d'avancer. L'enfant est alors porté par un désir qu'il prenne place dans un temps dynamique et chacun obéit à l'autorité du temps : le temps de la semaine, le temps de l'âge qui permet, empêche, ou oblige à certaines choses (obligation scolaire par exemple). Ce temps présent est porté par une vision d'avenir et s'appuie sur des éléments du passé. Les éducateurs obéissent à l'injonction de gérer le temps de l'enfant, le temps du projet, le rapport au juge en temps voulu, les notes d'incidents au moment de l'incident etc.

Ce souci du temps concernant la globalité de la prise en charge des adolescents a pour pendant le temps du quotidien où, dans de nombreux moments, se jouent les rapports à l'autorité et à l'obéissance de chacun. Par exemple, le lever (terme usuel en institution pour définir cette tâche quotidienne des éducateurs qui consiste à réveiller les adolescents le matin)

de certains jeunes le matin est compliqué et mobilise un rapport précis à l'autorité et à l'obéissance. Après discussions en réunion sur l'intérêt de réveiller les adolescents, réflexion menée au regard de l'autonomie de certains, de leur volonté énoncée, de la nécessité de les soutenir dans des moments fragiles, et après décision collective qui fait autorité, tout un travail, dans la réalité, va être l'occasion de manifester et d'interroger les rapports à ces questions, de les éprouver au regard de la rencontre singulière. L'éducateur dit « du matin » ira réveiller l'adolescent. Mais si l'adolescent refuse de se lever malgré plusieurs interventions de l'éducateur de service, des interrogations complexes vont émerger : doit-on le lever de force ? Renoncer ? Discuter puis accepter ? Cette obéissance reliée à l'autorité en rapport au temps, se tempère.

L'adolescent refusant d'obéir mobilise l'éducateur et son rapport à l'autorité : celle qu'il exerce et celle à laquelle il obéit. L'autorité qu'il exerce voudrait qu'il transmette un monde et aide l'adolescent à s'y inscrire, qu'il l'aide aussi à surmonter sa vulnérabilité vis à vis de l'extérieur et vis à vis de ses propres mouvements internes qui peuvent lui faire préférer rester au fond de son lit. Ce qui ne se fait pas en un jour. Et nous pourrions dire qu'il y a autorité dès qu'il y a énonciation de la nécessité de se lever de par l'organisation du monde, associée au désir manifeste de l'éducateur que ce soit le cas incarné par sa présence réelle. Il y a là un écho possible au nouage réel/imaginaire/symbolique. L'autorité à laquelle l'éducateur obéit fait qu'il se doit, puisque telle en a été la décision, réussir à faire se lever l'adolescent. Mais pour l'éducateur, **obéir et faire obéir ne veut pas dire entrer dans une dimension de force et de domination. Cette obéissance a pour finalité la construction d'un devenir. Elle se situe donc à un niveau général, elle est animée par une intention dirigée vers le futur. Ce n'est donc pas désobéir que de prendre le temps et de laisser entamée la décision prise collectivement. Cette dimension du temps, du passé, du présent et du futur permet de se situer présentement dans un temps global.**

1.1.3. La personnification de l'autorité

Après avoir déterminé une autorité spatiale et une autorité temporelle, ainsi que leurs correspondances possibles dans une institution de la protection de l'enfance et dans le champ de la conceptualisation psychanalytique lacanienne, en suivant le fil du temps et le fil de notre démarche, nous arrivons à l'incarnation de l'autorité par Auguste. Ce passage historique semble indiquer un virage dans la notion d'autorité. Nous nous intéresserons à ce qui a été analysé de ce passage historique, puis, nous explorerons l'autorité par la différence des fonctions dans une institution ce qui nous amènera à la 'fonction du père' en psychanalyse comme repère pour penser une dimension de cette autorité figurée. Une des facettes de l'obéissance sera alors interrogée.

Auguste : une autorité incarnée

Marc Derycke et François Dutrait, dans leur travail « *Autorité : retour aux sources* » seront à présent un point d'appui pour aborder une origine possible de l'incarnation de l'autorité.

C'est avec l'empereur Octavio (63 av. J.C. -14 apr. J.C.) qui prendra le titre d'Auguste que l'autorité s'incarne de manière éclatante en un personnage. Cette incarnation décale l'autorité symbolique à une instance imaginaire. Cette image de l'Auguste personnage prend corps dans une réalité.

En Grèce Antique, l'*auctoritas* désigne la prérogative du Sénat, soit les *patres*, (ancêtres) fonction constitutionnelle exprimée par les formules *auctoritas^[1] patrum* et *patres auctores fiunt*. Mais l'*auctoritas* est moins un ordre qu'un conseil ; elle est à distinguer de la *potestas* (pouvoir) des magistrats ou de l'*imperium* (commandement) du peuple. « *L'auctoritas est donc un signe incarné qui va du père des dieux au pater familias et se poursuit dans le corps augustum* »⁴⁵ C'est le sénat qui va d'ailleurs donner son nom à l'empereur Auguste (Augustus est le nom donné à Octave le 16 janvier 27 avant J.-C), lequel va référer la spécificité de son pouvoir constitutionnel en termes d'*auctoritas* et non de *potestas* lié à la magistrature. Cela va changer le rapport à la question de l'autorité qui devient un nom propre, une figure.

⁴⁵ Marc DERYCKE et François DUTRAIT, *Autorité : retour aux sources*, Le Télémaque 2009/1 (n° 35), pages 113 à 136.

A partir de là :

L'*auctoritas* « semble agir comme une force qui suspend la potestas (pouvoir) où elle avait lieu et la réactive là où elle n'était plus en vigueur ». « Le pouvoir de réactiver la potestas vacante n'est pas un pouvoir juridique reçu du peuple ou d'un magistrat, mais découle immédiatement de la condition personnelle des pères »⁴⁶

« L'*auctoritas* apparaît alors comme ce signifiant qui produit la potestas comme effet sous la forme d'une performativité particulière, [...] Il y a un rapport hiérarchique entre le détenteur de l'*auctoritas* qui fait faire et ceux de la potestas qui font faire par délégation jusqu'à ce que quelqu'un fasse. »⁴⁷

L'autorité est indiquée comme étant du côté du dire de faire.

Mais c'est bien Auguste qui modifie la répartition des pouvoirs en les concentrant entre ses mains. Cette centralisation du pouvoir dans un seul personnage initie un nouveau régime politique, appelé le principat. Ce régime sera celui qui perdura pendant plus de quatre siècles. Les institutions lui préexistantes sont maintenues mais Auguste les transforme de façon à ce que le pouvoir ne soit plus réparti de la même façon. Son auguste personne a donc pu faire glisser les rapports de pouvoir comme il le voulait. De fait, l'autorité en est modifiée.

Ce changement dans le rapport à l'autorité va permettre qu'elle soit incarnée par des figures et non plus essentiellement par un symbole comme le sceptre. **L'autorité devient consubstantielle et non plus une propriété qui se juxtaposerait à d'autres. Elle devient une propriété inaliénable du corps propre et non plus conjoncturelle. Cette figure d'autorité pourra complexifier l'écart entre l'autorité et la domination. Cette figure semble être d'autorité quand elle est triangulée par une fonction, un ailleurs, d'autres.**

La circulation de l'autorité dans une institution

L'intérêt de ces apports théoriques est de permettre une observation renouvelée, dans l'institution, de l'incarnation de l'autorité. Si l'autorité devient la substance de celui qui l'exerce, nous pourrions nous demander les effets possibles dans les structures sociales.

⁴⁶ Giorgio AGAMBEN, *Contrat d'exception, Homo sacer, II, 1*, Le Seuil, 2003, p. 134.

⁴⁷ *Op. Cit.* p. 18.

Dans une institution, la figure d'autorité est incarnée par plusieurs personnes. La directrice, le chef de service, la coordinatrice, la psychologue, le référent, celui qui se charge d'une mission particulière définie en réunion. Ces figures sont incarnées. Chacun est considéré dans sa spécificité substantielle même si dans l'espace, l'autorité est donnée par la fonction, et dans le temps, l'autorité est reconnue par la transmission d'un savoir ou d'un abord du monde préexistant qui peut prendre la forme de l'expérience, de la tradition avec laquelle les fonctions sont remplies.

Ce qui fait autorité pour tous est le juge des enfants et la mission d'accompagner chaque adolescent en fonction de son projet. C'est aussi théoriquement l'éthique du désir du sujet et le contrat social dans ce qu'il est censé donner une place à chacun.

La direction se doit de donner l'orientation de l'établissement centrée sur l'accompagnement des enfants accueillis et le diriger. La direction incarne aussi les directives qui viennent de la hiérarchie et qui concerne aussi la question des finances, du budget.

Le chef de service oriente les pratiques, et nous pourrions dire qu'il a l'autorité de rendre instituant le projet de l'enfant discuté en équipe, puis qu'il a autorité pour garantir la continuité de ce projet, ce qui lui donne le pouvoir d'intervenir dans un certain nombre de champ : école, famille, police...Il se doit aussi d'obéir aux injonctions du juge pour enfants et du service social qui a placé l'enfant dans ce foyer-là.

Cette autorité lui vient également de la caution et des différentes délégations attribuées par le directeur, cela constitue en partie son « crédit ».

Le psychologue incarne un dire s'appuyant sur une conceptualisation spécifique qui permet de dialectiser le regard porté sur les enfants. Ce qui fait autorité pour lui est à la fois sa fiche de poste, l'articulation avec les professionnels et ce qui constitue son éthique : une écoute non prise dans l'injonction à agir, une place à la parole singulière, l'importance du symbolique.

Pour les éducateurs, qui exercent quotidiennement l'autorité à l'égard des adolescents, nous pourrions avancer que ce qui fait autorité est à la fois l'institution comme ordonnancement des choses, à la fois le directeur et le chef de service comme personnes incarnant l'autorité, à la fois leurs valeurs éducatives et donc ce pour quoi ils sont à leur place, et à la fois le projet de chaque enfant décidé collectivement, en réunion, avec les différents partenaires sociaux, les parents et l'adolescent lui-même. Ils participent de l'autorité dans le foyer dans le sens où le crédit qu'ils font aux différents niveaux d'autorité permet à ceux-ci d'opérer en tant que tiers. Ils peuvent du même temps incarner une autorité, la transmettre et

exercer un pouvoir en cohérence avec elle. Cette autorité laisse l'adolescent sujet et, en même temps, s'articule au pouvoir mais nourri du désir, d'agir, de faire avancer, triangulé par le devoir qu'indique l'autorité. **L'éducateur obéit alors à des logiques qui organisent et stabilisent ses positionnements, et à des lois qui bordent le désir pour l'évolution de l'adolescent accompagné. Ainsi le désir de pouvoir faire dans un cadre donné peut ne pas se transformer en jouissance du pouvoir sur l'autre. Ce sont donc chacun des figures d'autorité du fait de se situer à l'intersection de tous ces éléments, d'incarner le désir collectif d'accompagner les adolescents, de concrétiser des valeurs, d'utiliser des éléments symboliques dans l'espace et dans le temps avec leur pouvoir au service du bien supérieur de l'enfant. L'incarnation de l'autorité par une figure, dans le champ de l'autorité, peut, comme le montre le fonctionnement du foyer, ne pas être un glissement qui ferait sortir de ce champ. Triangulée par la fonction, la figure d'autorité circonscrite, peut ne pas déboucher sur la domination.**

Cette incarnation de l'autorité nous amène à la fonction du père telle que la psychanalyse l'a abordée.

La fonction du père en psychanalyse

La conception psychanalytique de la fonction du père est aussi un éclairage de la figure d'autorité incarnée.

L'autorité peut s'appuyer sur la fonction du père. Mais le père ne se réduit pas à l'autorité. Eduquer (du latin *educere* littéralement « faire sortir »), c'est donner un point d'appui à un enfant pour qu'il soit conduit hors l'enclos du deux métaphorisé par lui et sa mère. Ce jeu de mot du NON du père qui peut être NOM du père indique bien que le non n'a pas comme ressort une domination qui entraîne une soumission mais une autorité qui inscrit dans une filiation, délimite en mettant des limites, inscrit donc dans l'ordre symbolique. L'autorité s'inscrit et inscrit dans une filiation et permet l'affiliation c'est-à-dire l'inscription dans le groupe social.

Lacan avance :

« Nul besoin d'un signifiant bien sûr pour être père, pas plus que pour être mort, mais sans signifiant, personne, de l'un ni de l'autre de ces états d'être, ne saura jamais rien [...] le père symbolique en tant qu'il signifie cette loi (de l'interdit) est bien le père mort. »⁴⁸

Ce père symbolique est le représentant du symbolique. Il détient le sceptre et la couronne, et, l'autorité, c'est le sceptre et la couronne. Le père, le porteur du sceptre n'existe pas en tant que tel du côté de la fonction. Il en est le support. Le père réel et imaginaire, bien en chair, complexifie la question du père et de l'autorité. Ce père de chair que la mère désire, en dégageant l'enfant de sa place d'objet comblant, indique qu'il a, ce père, un attrait qui échappe à l'enfant, ce qui fera le lit de l'idéal.

Si cette question du père est cruciale, c'est aussi que Freud nous affirme que les maîtres sont des substituts paternels et que le chef vient en place de l'idéal en réalisant une opération de « substitut à usage collectif ». ⁴⁹

Quand l'enfant obéit à l'autorité du père, il s'agit bien d'une obéissance vitale pour son existence. Nous pouvons même constater qu'il peut se saisir de symboles pour rendre l'autorité du père présente et faire barrage à la mère. C'est l'autorité du tiers, du trois, qui permet de sortir du binaire, du deux, du face à face, et qui permet donc la circulation et la mise en mouvement. Car si le père métaphorise ce tiers, la mère peut aussi être le tiers entre le père et l'enfant. Quelques soient les protagonistes, le troisième, en intervenant, incarne un au-delà de la dimension spéculaire, et donc, introduit du symbolique.

Nous pouvons entendre qu'il s'agit là du père symbolique.

Dans la psychanalyse lacanienne, le père est considéré comme se déclinant en père symbolique, père imaginaire et père réel. Le père réel est ce père étranger à la dyade mère-enfant qui apparaît d'une façon de plus en plus consistante au fur et à mesure que l'enfant perçoit le désir de la mère. Le père réel l'est quand il est irreprésentable. Le père imaginaire est représenté par l'enfant comme un rival venant mettre en danger la dyade mère-enfant. Il est projeté comme étant un tyran, le totalitaire qui voudrait la mère pour lui seul. Dans ce

⁴⁸ Jacques LACAN, *Ecrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 556.

⁴⁹ Mustapha SAFOUAN, « *la ventriloquie transcendante* », dans *Dix conférences*, Fayard, 2001.

temps-là, l'enfant peut vouloir être l'objet comblant la mère et craindre le père comme cet autre objet susceptible de prendre cette place d'objet comblant. Il devient alors logiquement potentiellement privé. C'est par une opération psychique permise par la rencontre du manque (chez la mère puisqu'elle désire ailleurs et chez lui puisqu'il ne suffit pas, associé à la permanence du lien) que l'enfant va faire passer le père de cette place totalisante de celui qui *est* l'objet comblant de la mère à celui qui *a* l'objet comblant la mère.

« Quelque chose qui détache le sujet de son identification le rattache en même temps à la première apparition de la loi sous la forme de ce fait que, là-dessus, la mère est dépendante ; dépendante d'un objet qui n'est plus simplement l'objet de son désir, mais un objet que l'autre a ou n'a pas. (...) Ce quelque chose de plus, qu'il faut qu'il y ait, c'est précisément l'existence derrière elle de tout cet ordre symbolique dont elle dépend. »⁵⁰

Nous voyons là émerger le père symbolique et l'ordre symbolique que ce dispositif permet. Cette fonction du père dans le registre symbolique est mythique. Lacan le nomme alors le « Nom-du-Père », le signifiant de l'Autre, le signifiant du lieu de la loi, le père comme nom et comme celui qui nomme. Ce signifiant clé est celui qui va permettre le nouage du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Le Nom-du-Père est le quatrième rond qui noue les trois autres. Le Nom-du-Père est donc celui qui différencie les niveaux imaginaire, réel et symbolique et celui qui les noue.

« Cette configuration triangulaire permet à Lacan (1957) de repenser totalement la question de l'autorité car ce qui importe, selon lui, c'est le « cas qu'elle [la mère] fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la loi ». »⁵¹

Si le père incarne l'autorité, c'est donc dans le nouage bien spécifique dans lequel il exerce la fonction d'opérateur symbolique. Cette fonction ne peut s'exercer que dans

⁵⁰ Jacques LACAN, *Les formations de l'inconscient*, Seuil, 1998, p. 182.

⁵¹ Frédéric CAUMONT. « La question de l'autorité au regard de la fonction paternelle », *Dialogue*, vol. n° 173, no. 3, 2006, pp. 113-124.

un dispositif établi autorisé par l'entourage et qui a donc évolué selon les époques. Ce dispositif n'est donc pas sans évoqué les conditions de l'émergence de l'autorité en Grèce Antique avec les éléments venus d'ailleurs, de l'Autre, l'acquiescement du *kraino*, de l'environnement, la reconnaissance du sceptre qui donne autorité à la parole, puis l'incarnation en une figure.

L'autorité est donc un dispositif spatio-temporel. Elle prend place dans une organisation dans un espace donné et dans un temps qui fait le lien entre le passé, le présent et le futur. Elle s'incarne dans un personnage qui joue le rôle de tiers. Elle se réfère à une place symbolique qui a des effets d'institution des sujets. Elle s'appuie donc sur des positions au sein de ce dispositif. L'incarnation d'une fonction n'empêche pas à ces configurations de permettre à l'autorité de s'exercer. Nous avons pu aussi supposer que cela pouvait ne pas être le cas et qu'Auguste a pu tracer la voie d'une autorité glissant vers la domination.

L'obéissance à une figure symbolique

Si dès l'origine, une figure, incarne la métaphore de la fonction du père, celle du tiers, elle installe un système de relation et d'organisation du sujet qui ne cessera d'être mobilisable et se retrouvera dans différentes figures dans le social. Quelle forme d'obéissance est alors suscitée ?

Nous pouvons supposer alors que l'obéissance mobilisée par une figure d'autorité où il ne s'agit pas de s'en remettre à un autre, sans penser, est une façon de déléguer une fonction spécifique à une personne particulière qui est chargée, par des symboles et par sa place, d'intervenir d'une façon préétablie. Cette obéissance peut donc prendre place après des discussions, des controverses, et c'est une fois que le collectif est d'accord, que la co-opération a produit un énoncé, que celui qui le portera se met à faire autorité et que chacun lui obéit. Cette obéissance peut être remaniée par l'évolution de la singularité de la situation qui amène à revoir le sens des décisions premières. La figure d'autorité n'est donc pas stable mais bien conjoncturelle. Elle se situe à l'intersection de l'axe vertical (la fonction telle qu'elle s'impose par la hiérarchie) et de l'axe horizontal (la mission telle qu'elle est définie collectivement à un moment donné), à la conjonction du temps (l'histoire et donc le devenir de l'enfant) et de l'espace (les attributs symboliques). A chaque modification d'un des éléments, la figure en charge de l'énoncé,

se réajuste. Il s'agit donc d'une obéissance labile. L'obéissance est alors un positionnement choisi qui se situe en fonction des abscisses et ordonnées dans lequel se place la figure. C'est une obéissance en responsabilité. Dans le champ de l'autorité, l'incarnation d'une fonction, triangulée, rencontre le rôle du tiers dans la construction du sujet. Les répartitions des rôles dans une institution peuvent se situer dans la continuité de cette logique constructrice. L'incarnation, qui paraît incontournable, peut donner de la consistance à l'autorité sans la dévoyée pour autant. Mais Auguste a laissé entrevoir la possibilité de coller à la fonction. Sans écart, consubstantielle à un rôle, l'incarnation peut faire dévier du champ de l'autorité.

1.1.4. La reconnaissance, un élément indispensable à l'autorité

Une figure ne peut opérer dans le champ de l'autorité qu'à partir de la reconnaissance. Cette reconnaissance, donnant la légitimité, fait sortir de la soumission. Lacan en trace des étapes. Dans une institution, elle se manifeste aussi et a son importance. L'obéissance qui en découle est liée au sens.

La reconnaissance comme fondement de l'autorité

Nous nous appuyerons sur quelques repères sur la reconnaissance selon Myriam Revault-d'Allones :

Dans son travail sur l'autorité, Myriam Revault-d'Allones s'appuie sur le philosophe Hans-Georg Gadamer, qui dans son ouvrage « Vérité et méthode » avance que « le fondement ultime de l'autorité réside dans un acte d' « acceptation » et de « reconnaissance » et non dans un acte de « soumission et d'abdication de la raison ». (p.60) Nous « reconnaissons que l'autre nous est supérieur en jugement et en perspicacité, que son jugement nous devance, qu'il a prééminence sur le nôtre. »⁵². Cet abord concorde avec la notion de crédit fait à une personne comme nécessaire à son autorité. Mais ceci nous semble une acception bien particulière du ressort de la reconnaissance et de la notion d'autorité. Nous pouvons retrouver là la notion de compétence utilisée par Hannah Arendt mais pour caractériser l'autorité de l'enseignant dans le cadre de la différence générationnelle. Nous avons pris le parti de définir autrement l'autorité en la liant à des symboles, à une position de responsabilité qui construit la notion de compétence et de *supériorité* sur une prise en charge particulière décidée en commun.

Le philosophe Alexandre Kojève, lui, présuppose qu'une opposition à l'autorité est possible mais qu'il y a un renoncement volontaire à cette opposition. Il dit que l'autorité est « la possibilité qu'a un agent d'agir sur les autres (ou sur un autre) sans que ces autres réagissent sur lui, tout en étant capables de le faire »⁵³. Pour lui, autorité illégitime est un oxymore dans le sens où, **s'il n'y a pas reconnaissance de la légitimité d'une autorité, cette autorité cesse de pouvoir être nommée comme telle**. Considérer comme illégitime une

⁵² Hans-Georg GADAMER, *Vérité et Méthode*, Seuil, 1976, p. 118.

⁵³ Alexandre KOJEVE, *La notion d'autorité*, publié en 2004, Gallimard, à titre posthume, rédigé en 1942.

autorité, c'est la détruire. Ainsi, si un directeur général, nouvellement arrivé, se présente dans une institution, en présence de la directrice, et, face aux interpellations des salariés, répond avec autorité directement en annulant la fonction de la directrice, celle-ci se retrouve marquée par cette non-reconnaissance et perd son autorité.

Kojève et Gadamer insistent tous les deux sur l'importance de la reconnaissance. Hannah Arendt soutiendra aussi cette importance ainsi que celle de la légitimité et de la précédence. **La reconnaissance vient en lieu et place de la soumission et institue une forme d'obéissance où les hommes conservent leur liberté. Ainsi, l'autorité n'a pas besoin d'être autoritaire pour s'exercer, l'autoritarisme récusant même l'autorité et convoquant la domination.**

Cette reconnaissance ne se base pas sur la seule raison mais sur un préjugé favorable. Elle peut laisser la voie à un assentiment ou à un consentement qui flirte avec la servitude volontaire, d'autant que « le pouvoir institutionnalisé peut prendre le « masque » de l'autorité, transformant insidieusement l'obéissance en « reconnaissance immédiate et inconditionnée. » »⁵⁴ (Myriam Revault d'Allones citant Hannah Arendt dans « Du mensonge à la violence ») Cette reconnaissance est aussi reconnaissance du système hiérarchique lui-même et de l'ordonnement général du monde. **D'un côté donc la reconnaissance est une voie qui peut amener à se soumettre, et d'un autre côté, la reconnaissance est une décision de ne pas créer d'anomie, une société dans laquelle les règles n'ont plus cours, les normes disparaissent et où l'ordre social est menacé,** comme l'a défini Durkheim. Nous retrouvons, dans la reconnaissance, le niveau du contenant, le système lui-même, et le niveau du contenu, le pouvoir de faire par exemple.

La reconnaissance s'articule à la figure d'autorité puisqu'il s'agit alors de la consistance que chacun donne à la place de l'autre. Elle est un ingrédient social de la mise en place d'une autorité qu'ont formulé Kojève, Gadamer et Hannah Arendt. Pour que ce social utilise cette notion de reconnaissance, il y a bien chez le sujet, psychiquement, la construction de cette question. Lacan l'a conceptualisée.

⁵⁴ Myriam REVAULT D'ALLONNES, *Le pouvoir des commencements, Essai sur l'autorité*, Le Seuil, 2006.

La construction de la reconnaissance selon Lacan

Des repères à partir du travail de la reconnaissance chez Jacques Lacan sont amenés par Clotilde Leguil, dans son article : « De l'être à l'existence, L'au-delà du désir de reconnaissance chez Lacan ».

Si l'autorité ne peut fonctionner qu'à partir du crédit qui lui est fait, qu'est-ce-que la conceptualisation de Lacan peut apporter pour éclairer l'enjeu pour le sujet ? Ce que Lacan nomme le *désir de l'autre* avec lequel nous rentrons dans une réciprocité de reconnaissance articule les questions de dépendance dans lesquelles est pris le sujet. **Ce terme, que nous pouvons d'ailleurs décomposer en re-co-naissance, indique la mutuelle dépendance pour que quelque chose puisse avoir lieu, et que cette chose qui a lieu vient en réactivation de ce qui est déjà advenu pour le sujet.**

« [...] le désir de l'autre, qui est le désir de l'homme, entre dans la médiatisation du langage. C'est dans l'autre, par l'autre, que le désir est nommé. Il entre dans la relation symbolique du *je* et du *tu*, dans un rapport de reconnaissance réciproque et de transcendance, dans l'ordre d'une loi déjà toute prête à inclure l'histoire de chaque individu. »⁵⁵

Selon la psychanalyste Clotilde Leguil, il y a quatre étapes chez Lacan pour aborder la reconnaissance. Pour elle, « s'interroger sur le statut de la reconnaissance en psychanalyse, c'est alors s'interroger sur l'inconscient, le désir et la jouissance comme terme qui excède l'ordre symbolique. En dernier ressort, la reconnaissance renvoie toujours au désir d'être. »⁵⁶

Dans un premier temps, Lacan aborde la reconnaissance comme « La parole pleine opposée à la parole vide (qui) est celle qui permet au sujet d'advenir, de se faire reconnaître, par-delà les mirages de l'imaginaire. » C'est le Lacan de 1953 dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». Puis, dans un deuxième temps, « s'y adjoignent les concepts de phallus et de manque, qui modifient quelque peu le schème initial de la reconnaissance au sein d'une intersubjectivité possible. ». C'est ce qu'aborde Lacan en 1957 dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud ». Dans un

⁵⁵ Jacques LACAN, *Les écrits techniques de Freud*, Seuil, 1975, p. 201.

⁵⁶ Clotilde LEGUIL, *De l'être à l'existence, L'au-delà du désir de reconnaissance chez Lacan*, publié le 14 avril 2013 sur le site Consecutio Rerum.

troisième temps, nous dit toujours Clotilde Leguil « l'Autre est celui qui ne me reconnaît pas, non pas au sens d'une méconnaissance mais au sens d'un manque irréductible de médiation entre le sujet et l'Autre. C'est un manque que le signifiant ne peut pas combler car ce manque relève d'un autre régime que celui du symbolique. Le désir de l'Autre n'est alors plus tant ce que je désire pour être reconnu que ce qui m'angoisse. »⁵⁷ Lacan, dans les années 1962-1963, celles de son Séminaire « L'angoisse » aborde ainsi la question de la reconnaissance. Dans un quatrième moment, « Lacan approfondit l'idée d'une non-reconnaissance en proposant une nouvelle conception du manque adossé à la répétition, à partir de la pulsion et du réel. »⁵⁸ C'est ce qu'avance Lacan en 1964 dans le Séminaire XI sur « Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse ».

Le désir, nous dit Lacan, « s'articule non pas seulement comme désir de reconnaissance, mais comme reconnaissance d'un désir ».⁵⁹

« Si j'ai dit que l'inconscient est le discours de l'Autre, avec un grand A, c'est pour indiquer l'au-delà où se noue la reconnaissance du désir au désir de reconnaissance »⁶⁰

Ce que Clotilde Leguil traduit comme le fait que :

« Ce n'est pas seulement la réponse de l'Autre qui a le pouvoir de me reconnaître ou de m'abolir comme sujet, c'est mon propre message qui a le pouvoir de faire passer mon désir dans le monde de l'Autre mais aussi de le soumettre aux signifiants de l'Autre et de le transformer. »⁶¹

Dans un premier temps, la relation de la mère à l'enfant est de l'ordre d'un *désir de désir*. Ce que l'enfant désire, c'est d'être lui-même à la place de l'objet du désir de la mère. Lacan affirme ainsi que lors de ce premier temps, « l'enfant s'ébauche comme *assujet* », c'est-à-dire qu'en même temps qu'il cherche à être, il s'abolit comme sujet pour s'assujettir au désir maternel. Comme l'enfant désire être reconnu par la mère il cherche à satisfaire son

⁵⁷ *Ibid.*, p. 49

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, Seuil, 1998, p. 245.

⁶⁰ Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966, *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*, *Ibid.*, p. 524.

⁶¹ *Op. Cit.*, LEGUIL, 2013.

désir à elle. Il renonce alors à être, il se met en place d'objet. Car « pour plaire à la mère, [...] il faut et il suffit d'être le phallus »⁶².

Et, à la suite, l'angoisse peut émerger du fait de ne savoir ce que l'Autre me veut, de ne savoir si l'Autre me reconnaît comme un sujet qui lui échappe ou comme un objet dont il peut jouir. L'Autre peut alors me renvoyer à la possibilité d'être transformé en objet *a*, (objet déchet).

Mais Lacan approfondit le niveau du désir de reconnaissance :

« Le désir de l'Autre ne me reconnaît pas. Hegel le croit, ce qui rend la question bien facile, car s'il me reconnaît, comme il ne me reconnaîtra jamais suffisamment, je n'ai qu'à user de violence. A la vérité, il ne me reconnaît, ni me méconnaît. Ce serait trop facile, je pourrais toujours en sortir par la lutte et la violence. Il me met en cause, il m'interroge à la racine même de mon désir à moi comme *a*, comme cause de ce désir, et non comme objet. »⁶³

Donc cette reconnaissance, du fait qu'elle est indispensable à l'autorité, active l'obéissance qui lui est corrélée. Elle est intrinsèque au sujet et elle a des effets. Le sujet la recherche sans cesse puisqu'elle lui est incontournable et toujours manquante.

Le mouvement inconscient qui nous pousse à rechercher toujours la même chose, quelque chose qui manque, c'est ce que Lacan appelle l'*automaton*. **Un automatisme qui n'est donc pas du côté du désir, qui est du côté de la reconnaissance et qui est recherché inlassablement, sur la base d'une répétition, mais peut être aussi d'une commémoration de ce moment du ratage originaire.** Ce ratage peut s'aborder par la façon dont Lacan aborde l'aliénation du sujet. En effet, le sujet est marqué par le signifiant qui vient de l'Autre et qui l'institue du même temps où il produit une entame de son être, une entame de tous les possibles du même temps où il fonde le sujet. Ce signifiant « qui vient à émerger au champ de l'Autre »⁶⁴ entraîne une perte d'être, signifiant même une « disparition de l'être »⁶⁵. Cette

⁶² Jacques LACAN, *Le séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, Seuil, 1998, p. 192.

⁶³ Jacques LACAN, *L'angoisse, séminaire 1962-1963*, Publication hors commerce et document interne à l'Association Freudienne Internationale, p. 180.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 192.

⁶⁵ *Ibid.*

aliénation induit chez le sujet un choix entre le sens et l'être et ce choix ne cesse d'être renouvelé.

Le sujet cherche donc, dès le début de sa vie, le désir de l'Autre, puis a y répondre. L'écart avec la satisfaction de l'Autre renvoie à la question du manque intrinsèque à tout sujet. Le désir de l'Autre devient angoissant. Il en découle une question sur ce qu'il veut, question qui ne cessera de se poser automatiquement tout au long de la vie. La séparation est le terme de ce processus. Il y a un hiatus entre ce que l'autre veut et la réponse. Nous sommes autre que ce qui est attendu, ce qui pose un problème quant à la question de la reconnaissance. Quelque chose de nous chute et nous cherchons à le retrouver. C'est finalement ce manque à être qui, d'être reconnu et accepté, permet de relativiser, de se séparer de cette attente de retrouvaille que la recherche de la reconnaissance de l'autre tente de réaliser et alors que cette union est illusoire.

L'enjeu de la reconnaissance pour l'éducateur

Comment cette reconnaissance s'articule dans une institution ?

Nous pourrions avancer qu'un éducateur au sein d'un foyer dans lequel il vient de prendre place, régulièrement, traverse ces quatre étapes de la reconnaissance dans son propre temps singulier. L'ontogenèse de l'éducateur reprend-elle la phylogenèse de la pensée de Lacan ? En effet, dans un premier temps, il y a le désir de désir de l'Autre, ce qui est d'ailleurs la condition de l'embauche. Puis, et sûrement aussi de façon concomitante, le fait de satisfaire l'Autre, d'être l'objet phallique qui le comble potentiellement, ce qui renvoie le sujet à la question de son *manque à être*. Ce *manque à être* renvoie aussi bien au manque de l'Autre, puisqu'il désire, qu'à son propre manque, puisque la satisfaction est toujours à venir. Puis, dans cet écart avec le désir de l'Autre, il y a ce vacillement de l'être qui fait le lit de l'angoisse. Finalement, on ne sait pas trop ce que l'Autre veut. La quatrième étape serait celle de réaliser **qu'il y a un écart irréductible entre soi et l'Autre et que cet objet *a*, sous la forme des images qu'il peut prendre, lesquelles faisaient médiation illusoirement, sont amenées à chuter. S'il est envisageable de s'en séparer, c'est dans le sens où l'illusion**

qu'il serait possible qu'il y ait collusion entre soi et le signifiant, ou collusion entre soi et l'Autre, est repéré à la fois comme moteur et à la fois comme imaginaire donc sans fin.

Cet Autre, dans l'institution peut être incarné par la direction. Le désir de reconnaissance et la reconnaissance d'un désir s'appuie au préalable sur le crédit qui lui est fait. La foi en l'Autre, indispensable pour la fondation du sujet est mobilisée dans le rapport à l'autorité. Il y a aussi la reconnaissance par les pairs et par les valeurs collectives. Et peut-être aussi la reconnaissance par les adolescents. **Cette reconnaissance corrélée à l'autorité permet à celle-ci de s'exercer mais il n'y a jamais, nous pouvons le supposer, de reconnaissance totalisante. Et cette forme de reconnaissance active l'obéissance comme cette obéissance cherche à agir à des fins d'une certaine forme de reconnaissance.**

Une obéisSENS ?

Quelle pourrait être la spécificité d'une obéissance articulée à la dimension d'autorité ?

La définition de l'autorité à travers les temps nous a permis de définir un champ conceptuel dont l'essence se retrouve dans le monde contemporain et, particulièrement, permet de repérer ce qui opère en toile de fond aujourd'hui dans un foyer pour adolescents. L'obéissance qui découle du rapport à cette dimension se délimite spécifiquement. Cette obéissance complexe soutient une cohérence du travail pour les éducateurs au service des jeunes.

Si par argumentation et persuasion, une équipe éducative décide, après discussion égalitaire, d'une décision concernant un enfant, et que cette décision fait autorité pour chacun par le crédit qui lui est fait et par respect du système « horizontal », l'autorité est en place. Chacun se laisse entamer par ce tiers qu'est la décision.

Si dans la verticalité, la transmission se fait dans le présent au service de l'avenir, que le déjà-là s'impose comme ordonnancement pour la stabilité de l'ensemble et peut être remaniée par la singularité de ce qui advient, nous avons aussi à considérer que l'autorité permettant la différenciation et l'articulation était à l'œuvre.

Si une figure qui incarne une fonction, à la fois en répond de sa fonction et à la fois n'y est pas 'collé', elle se situe aussi dans le champ de l'autorité. La reconnaissance la légitime à cette place. Cette légitimité permet d'asseoir cette place tout en sachant que « la possession d'un titre ne s'accompagne pas automatiquement du sentiment d'être fondé à le posséder. »⁶⁶ La demande de reconnaissance, par exemple de la part d'un professionnel, si elle est susceptible de passer par toutes les étapes de la construction de la reconnaissance, maintient le lien dans le champ de l'autorité quand un écart avec la satisfaction des demandes est supportable et quand la fonction fait tiers.

L'obéissance associée à cette autorité se dessine comme se situant dans un champ représentatif bien spécifique puisqu'elle laisse le sujet autorisé à sa circulation comme avec un sceptre. Elle est aussi associée à une transmission qui laisse la place à la mise en mouvement des éléments déjà-là en vue de l'avenir. C'est aussi une obéissance qui peut faire un écart avec la demande sur la base de la reconnaissance du manque constitutionnel de chacun et de l'impossibilité de la satisfaction pleine et entière. La figure incarnant cette autorité est susceptible d'être triangulée par la fonction. L'obéissance, dans le champ de l'autorité, est donc susceptible de considérer les écarts, entre la demande et la réponse, entre la figure et la fonction, entre le désir de reconnaissance et la reconnaissance du désir.

Dans une institution, cette reconnaissance et cette autorité passe par la représentation qu'il faille une organisation du monde, de la différenciation articulée, des valeurs au-delà, et que l'institution est au service de la construction des adolescents et de leur place dans le monde. L'obéissance à chaque niveau de l'institution permet que l'obéissance quotidienne adossée à l'obéissance horizontale à ce qui se décide en réunion, s'appuie elle-même sur l'obéissance verticale au système hiérarchique. Cette obéissance, dans ce champ laissant place au sujet, est acceptée ou même choisie. C'est une obéissance qui est réversible, qui se construit et se déconstruit. Nous pourrions supposer que c'est une obéissance à ce qui a du sens à partir aussi d'une éthique de position.

Ainsi, si l'éducateur qui doit réveiller un adolescent le matin et que celui-ci refuse, comme nous l'abordions plus haut, l'éducateur n'obéira pas à la décision prise de le réveiller au prix de passer du côté d'une position de domination en le levant par les cris, les menaces

⁶⁶ Alain Abelhauser, « Exorde », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 81, no. 1, 2010, pp. 5-10.

ou la force physique. C'est avec son *libre arbitre*, et avec sa référence aux valeurs collectives appropriées singulièrement en fonction de son ressenti, de sa limite à partir de laquelle sa propre violence par exemple est mobilisée, qu'il décidera de renoncer ou pas. Sa position s'appuie aussi sur son désir que l'adolescent arrive à surmonter ce moment du lever, en fonction aussi de la pression exercée par la répétition de la scène, de l'âge, de ce qui s'est passé la veille... Toute une logique particulière à chaque fois qui fera que l'éducateur choisira ce à quoi il obéit. Cette situation sera discutée avec les collègues, avec le chef de service, avec la psychologue, à la réunion suivante. C'est donc une obéissance qui se construit, qui a du sens, qui est réversible et dont seul l'éducateur en relation détient la clé, même si cela se dialectise après coup. C'est une obéissance qui laisse place pour le sens.

L'obéissance demandée à l'adolescent peut aussi être verticale ou horizontale, et liée au spatio-temporel. Nous pouvons considérer qu'elle est horizontale quand elle est contractualisée. Elle l'est aussi quand l'adolescent ne veut pas se lever et que l'éducateur lui laisse le sceptre de l'autorité en lui indiquant à un moment que la décision lui revient et qu'un écart temporel est mis en place pour qu'il est le temps de se décider. Mais elle est verticale car l'adolescent se doit d'obéir à ce qui s'impose. Il s'affronte à un monde qui le verticalise et se situe par obéissance à l'adulte, aux exigences de la société, à un désir supérieur (ce que va lui permettre d'aller à sa formation), donc aux sens pour l'autre ou aux sens pour lui.

Nous pouvons penser que cette autorité symbolique permet une obéissance dans tous les sens du terme. C'est-à-dire obéir à une direction tournée vers le devenir, obéir en fonction d'une compréhension, d'une façon d'apprécier une situation, donc obéir aussi à nos sens, nos perceptions, et obéir à l'esprit de l'énonciation. Il y a alors une obéissance qui articule les dimensions de l'imaginaire, du réel et du symbolique. Elle peut être un quatrième nœud qui permet de nouer les trois autres.

Ces obéissances permettent une certaine construction dans le monde déjà là mais ne sont dynamiques que si elles laissent la place, non à l'opposition, mais à la subversion qui permet de nouveaux sens, de nouveaux nouages.

Finalement

Nous avons donc défini l'autorité comme s'appuyant sur une conjonction d'éléments dans un ordonnancement du monde. Elle se situe dans un espace délimité, un territoire défini par des abscisses et ordonnées spécifiques. La circulation de l'autorité, à l'intérieur de cet espace, se fait par des éléments symboliques qui autorisent à mettre en place, faire exécuter certaines choses. Ces éléments symboliques viennent de l'au-delà du territoire investi. **L'autorité est donc faite d'éléments symboliques soutenus par les effets imaginaires et ces éléments bordent le réel.**

Nous avons aussi appuyé l'autorité sur la continuité dans le temps. En effet, elle transmet le monde déjà-là, fait une place au nouveau venu en lui permettant de s'inscrire dans ce monde, et le fait souplement du fait d'être tournée vers l'avenir qui va nécessairement remanier la tradition pour permettre la mise en mouvement. La boussole de cette autorité semble être une éthique du sujet, le bien supérieur de l'enfant. L'autorité se réfère ainsi à une instance qui fait tiers entre différents protagonistes. L'obéissance à cette autorité serait donc reliée à la dimension symbolique qu'elle suppose et, dans la réalité, passe par un tiers qui a pour rôle d'incarner l'autorité.

L'autorité nous semble alors venir en écho à l'espace psychique constitué en partie sur le même modèle : dans un espace, un au-delà qui fonde le sujet, des symboles qui instituent la place de chacun et leurs liens ; dans le temps, une différence générationnelle qui permet la transmission ; dans la figure, des personnages comme le père qui incarnent une fonction opérante.

L'autorité du signifiant, venue de ce dispositif langagier symbolique articulant des éléments imaginaires et découpant et bordant le réel permet que le sujet soit institué. Le nouage réel-imaginaire et symbolique est permis par un quatrième rond que l'autorité pourrait constituer. Il y a un choix du sujet de se laisser fonder ainsi. Il y a obéissance.

L'obéissance à l'autorité passant par la reconnaissance et ayant pour but la reconnaissance, permet, nous pouvons le supposer, la transmission du passé, de supporter l'entame dans le présent par ce qui peut surgir, la mise en mouvement vers l'avenir. Cette obéissance reliée à l'autorité est une obéissance choisie, qui a du sens, et qui donc est vécue comme réversible et mouvante.

Pour ce qui est de l'enfant, obéir, s'en remettre à un autre, est une nécessité pour être institué à une place. Ce qu'il décrète par lui-même lui est utile dans le présent pour installer son pouvoir d'action, mais une partie est remise à l'interprétation de celui qui fait autorité, dans l'attente d'une place et d'un devenir articulé à la question de l'idéal et qui prend place dans le symbolique.

La dimension symbolique telle que Lacan l'a définie est ainsi concernée. D'un côté, il s'agit du grand Autre, champ des signifiant, comme ordonnancement du monde, et de l'autre, du discours de l'autre, « le discours du circuit dans lequel je suis intégré »⁶⁷, et encore d'un troisième côté, de la fonction du tiers telle que les *noms du père* nous permettent de les repérer. C'est le père symbolique qui serait articulé à la question de l'autorité. **Si le père incarne l'autorité, c'est donc dans le nouage bien spécifique dans lequel il exerce la fonction d'opérateur symbolique.**

Le champ de l'obéissance liée à l'autorité s'appuie donc sur la nécessité de considérer un ordonnancement du monde pris dans un espace-temps qui semble souhaité pour la stabilité du monde. Cette dimension universelle se transmet aux enfants auxquels est demandée une obéissance qui a une fonction spécifique d'institution de sa place d'enfant et qui instaure donc la différence générationnelle. L'obéissance demandée aux adultes renvoie à la différenciation de ce qui touche le réel, l'imaginaire ou le symbolique et aux questions de conjonction entre espace, temps et figure. Si le ressort de l'obéissance peut être ce désir d'organisation du monde en lien avec des valeurs dans l'espace du côté du positionnement éthique, et dans le temps, du côté de la transmission et du projet, la finalité peut être la reconnaissance.

La séparation est le terme de ce processus. **Et cette reconnaissance active une certaine obéissance comme l'obéissance cherche à agir à des fins d'une certaine reconnaissance. L'obéissance de décision s'appuie sur une reconnaissance qui fait avec la séparation.**

Pour finir, nous suivons Myriam Revault d'Allones qui nous dit que « l'autorité doit être pensée à l'écart de la domination mais, dans la réalité historique, le pouvoir -à moins d'être ouvertement despotique- ne peut que prendre le masque de l'autorité. Ou pour le dire

⁶⁷ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, 1978, p. 127.

autrement, l'autorité se situe au croisement de deux axes : l'axe verticale de la domination et l'axe horizontal du vouloir vivre-ensemble. »⁶⁸

Après avoir situé l'autorité sur un champ symbolique, triangulée, Auguste a montré que la réalité pouvait la faire glisser sur le terrain de la domination.

⁶⁸ Myriam Revault d'Allonnes, *Le pouvoir des commencements, Essai sur l'autorité*, Le Seuil, 2006.

1.2. L'obéissance à la domination

L'obéissance peut donc apparaître sous un autre jour que celui de l'autorité avec la domination. En effet, le rapport à la domination et les glissements de l'autorité aux questions de domination sont susceptibles de problématiser la question de l'obéissance. L'obéissance à la domination répond à la verticalisation du pouvoir et l'utilisation de modalités d'exercices de la 'puissance sur l'autre' produisant de la soumission. Cela mobilise différentes instances chez le sujet qui participe de la légitimité de cette domination sur la base de la croyance.

Après avoir exploré les catégorisations mises en place par Max Weber, nous nous appuierons plus spécifiquement sur les réaménagements qu'en a fait Alain Caillé au regard de notre monde contemporain. Nous relierons alors cette dimension au champ du grand Autre tel que Lacan l'a conceptualisé, puis à l'aliénation. Ensuite, nous essaierons de repérer les liens entre le despotisme et le surmoi dans le social, puis entre la domination du 'parrain' et le moi-idéal, puis entre la domination de l'idéologue et l'idéal-du-moi.

Enfin, nous interrogerons les affects mobilisés, la peur, l'espoir, puis la croyance qui est un supplément des motifs qui poussent à l'obéissance.

1.2.1. Les dominations dans l'Histoire

La domination a été étudiée par de nombreux auteurs en sociologie et en philosophie. Nous commencerons par un tour d'horizon très général puis nous nous appuyerons sur les apports de Max Weber concernant des catégorisations couramment utilisées comme repères. Puis nous nous centrerons sur les apports d'Alain Caillé qui précise Max Weber aujourd'hui.

Des définitions de la domination

Manon Garcia, dans sa thèse de philosophie sur la soumission de 2017, explique que l'on utilise le terme de domination pour qualifier un type de relation hiérarchique verticale entre au moins deux agents dont l'un des deux, celui qui domine, a une prise sur les actions de l'autre, en les déterminant. Une relation est hiérarchique en ce que le dominant a une position supérieure au dominé. Il peut y avoir une domination naturelle en rapport à la force physique. Mais la supériorité, physique ou intellectuelle, ne suffit pas à définir les rapports de domination. La hiérarchie des rapports de domination repose sur un pouvoir exercé par un individu sur un autre. La domination en politique et morale, ne repose pas sur une supériorité quelle qu'elle soit mais sur l'exercice d'un pouvoir. Celui qui domine dispose de la capacité d'influer de façon déterminante sur les actions de celui qui est dominé.

Du fait de cette hiérarchie, nous avons à faire à une relation asymétrique, qui inclue un maître et celui qui est maîtrisé ou encore un dominant et un dominé.

L'anthropologue Claude Rivière résume cette situation dans l'article sur la domination dans l'Encyclopédia Universalis : « Celui qui domine exerce une contrainte sur la conduite d'autres personnes. La domination résulte du recours à la puissance pour obtenir l'exécution de décisions par une personne ou un groupe. Elle exprime un rapport de dissymétrie sociale entre dominants et dominés, même sans coercition effective, l'obéissance des dominés étant généralement consentie dans la mesure où le pouvoir est considéré comme légitime. »⁶⁹

⁶⁹ Claude RIVIÈRE, « DOMINATION », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 28 septembre 2021. URL : <http://www.universalis-edu.com.distant.bu.univ-rennes2.fr/encyclopedie/domination/>.

Que ce soit pour Michel Foucault en lien avec les pouvoirs, que ce soit par Marx dans la dimension économique, Pierre Bourdieu et l'habitus découlant des expériences sociales ou d'autres, la domination est associée aux rapports de forces plus ou moins visibles.

Dans son étymologie même, « du latin *dominari* « être maître »⁷⁰, la notion de maîtrise est présente.

Le sociologue Max Weber est connu entre autres pour son travail sur la domination qu'il catégorisera en trois types purs. La sociologue Elisabeth Kauffmann l'a traduit et résume dans une note éditoriale que :

« La domination, c'est-à-dire la chance de trouver obéissance pour un certain ordre émis, peut reposer sur différents motifs de docilité : elle peut être purement conditionnée par une configuration d'intérêts, et donc, de la part de celui qui obéit, par des considérations rationnelles en finalité pesant avantages et inconvénients. Elle peut aussi n'être due qu'à la « coutume », à la sourde habitude prise à une manière d'agir profondément intériorisée ; ou elle peut avoir des raisons purement affectives, relever de la seule inclination personnelle du dominé. »⁷¹

Max Weber voit donc trois conditions pour l'obéissance à la domination : l'intérêt, la coutume ou l'affection. Et il précise que les éléments peuvent se combiner.

Mais la domination, pour être stable, s'appuie sur des fondements juridiques. Et c'est là la base de sa légitimité.

Ces trois types de domination pour Max Weber sont :

1- La *domination légale*, qui a donné le type bureaucratique dans lequel :

« On obéit non pas à la personne en vertu d'un droit qui lui est propre, mais à la règle codifiée qui précise à qui l'on doit obéir, et dans quelles limites on doit lui obéir. Lorsqu'il émet un ordre, celui qui donne des ordres obéit lui aussi à une règle : à la « loi » ou au « règlement », à une norme formellement abstraite. »⁷²

⁷⁰ Dir. Alain REY, *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaire LE ROBERT, 1998.

⁷¹ Max WEBER, *Les trois types purs de la domination légitime* (Traduction d'Elisabeth Kauffmann), Dans *Sociologie* 2014/3 (Vol.5), pages 291 à 302.

⁷² *Ibid.*

Celui qui donne les ordres est le supérieur hiérarchique donc la domination s'appuie sur une règle. Sa légitimité peut être sa compétence de spécialiste. Cette domination pourrait aussi être entendue comme de l'autorité si c'est d'une référence à la loi dont il s'agit et Max Weber ne semble pas toujours faire une frontière claire entre domination et autorité. Mais nous reprendrons qu'il s'agit de domination quand la soumission est demandée, quand il s'agit de s'en remettre à la loi par croyance. Le bureaucrate perverti l'autorité en n'étant pas dans un rapport triangulé à la loi mais dans des rapports de soumission à des règles. Les effets en sont la contamination⁷³ de l'autorité par la domination du fait de sa position.

Dans le cadre de cette domination légale :

« Le devoir d'obéissance se retrouve à tous les échelons de fonctions et de services hiérarchisés, avec une subordination des inférieurs aux supérieurs et une procédure de recours fixée par des règles. Le fonctionnement technique repose sur la discipline d'entreprise. »⁷⁴

2- La *domination traditionnelle* qui s'appuie sur la croyance dans le caractère sacré des ordres. Celui qui donne les ordres est le *maître* et il administre des *serviteurs*. Le contenu des ordres est lié aux normes traditionnelles. Elle s'applique à des *serviteurs* en position de dépendance mais aussi à ceux qui ne sont pas réellement dépendant mais qui doivent leur statut au *maître*.

- Dans cette domination traditionnelle dont le modèle est le patriarcat :

« On obéit à la personne en vertu d'une dignité qui lui est propre et qui est sacralisée par l'origine et la tradition : par piété. »⁷⁵

3- La *domination charismatique* qui est possible par la considération que le maître est héroïque, ou a des facultés magiques, ou une puissance d'esprit, qu'il a des dons de grâce. C'est la domination du prophète, du héros, du démagogue. Celui qui commande est le chef et celui qui obéit le *disciple*.

⁷³ Marília Etienne ARREGUY. « L'autorité contaminée », *Analyse Freudienne Presse*, vol. 26, no. 1, 2019, pp. 127-138.

⁷⁴ *Op. Cit.* WEBER, 2014

⁷⁵ *Ibid.*

« On obéit exclusivement, de façon purement personnelle, au chef, par amour de ses qualités personnelles, extra-quotidiennes, et non à cause d'une situation codifiée ou d'une dignité traditionnelle. Et donc seulement aussi longtemps que ces qualités lui sont attribuées, que son charisme continue d'être *confirmé* par le caractère avéré de ces dernières. S'il est « abandonné » par son dieu, s'il est dépossédé de sa force héroïque ou de la croyance des masses dans sa qualité de chef, sa domination s'effondre. »⁷⁶

Nous pouvons conclure de ces différentes dominations des points communs. Elles se situent sur un axe binaire quand l'autorité se situe sur du ternaire. Elle est uniquement fondée sur la dissymétrie des places et l'indexation de ces places à du plus ou du moins. La dimension imaginaire nous semble alors particulièrement organisatrice du lien mobilisé. Les affects sont sollicités sur la base de projections et de croyances sur l'individu dominant. Il nous est apparu que Max Weber ne faisait pas clairement la différence entre autorité et domination. Mais l'incarnation de l'autorité en une figure nous semble propice à un glissement vers la domination par contamination due à l'imaginaire, comme si l'installation symbolique de l'autorité, de par l'incarnation par une personne particulière, par une image, avait permis l'émergence de l'imaginaire et le glissement vers le binaire, lequel permet le rapport de domination. Inversement, nous pourrions faire l'hypothèse que cette domination portée par un individu, peut contaminer les structures plus générales, les institutions et les faire entrer sur cet axe imaginaire, les faire fonctionner par l'imaginaire. C'est sur cet axe que se définissent des obéissances *-exclusives par amour de qualité personnelle du chef - par piété vis à vis de la tradition incarnée par un maître sacralisé - par une subordination à la hiérarchie et à la fonction*. Ces obéissances, toujours facilement mobilisables, ont pu faire l'objet de vigilance. En effet, soucieuse d'essayer de se préserver de ce que la subordination à la hiérarchie a pu entraîner à des époques troublées de l'histoire récente, la loi française autorise les fonctionnaires à désobéir (« l'obligation d'obéissance peut être levée ») « lorsque l'ordre donné est manifestement illégal et susceptible de compromettre gravement l'intérêt public » (loi n°83-634 du 13 juillet 1983 portant droits et obligations des fonctionnaires, article 28). Si cette possibilité a du être stipulée, c'est bien que le glissement de l'autorité vers la domination se confirme sans cesse.

⁷⁶ *Ibid.*

Les dominations dans le monde contemporain

La reprise des catégories de Max Weber par Alain Caillé sera un repère sur les types de domination dans le monde actuel. Après les avoir circonscrites, nous essaierons de repérer les instances du sujet mobilisées pour que ces dominations puissent s'imposer.

Si les catégorisations du tout début du 20^{ème} siècle sont toujours d'actualité et sont la source de réflexions permanentes sur cette base, le sociologue Alain Caillé a développé son travail autour de l'utilisation de ces types de domination dans le monde contemporain.

Selon Alain Caillé, sociologue français, ce qui caractérise la domination :

« C'est la verticalisation du pouvoir, qui vient désormais définitivement d'en haut, l'affirmation d'une asymétrie radicale entre ceux qui ordonnent et ceux qui obéissent, l'absence ou la perte d'un sentiment de commune humanité et de commune socialité. »⁷⁷

Les rapports de domination installent donc un *leader* ou *chef* dans une position différente de celle que suppose l'autorité. Alors que dans le cadre de l'autorité « devient leader, gagne en autorité celui qui a le sentiment d'avoir reçu un don, à lui personnellement adressé, et qui se sent obligé par ce don. Il fait don de son investissement personnel dans son rôle, et s'il entraîne les autres à leur tour, c'est parce que ceux-ci ne peuvent pas refuser ce don qui leur est fait, et qu'ils se sentent obligés par lui à leur tour. »⁷⁸

Ce qu'il fait entendre de la question du désir, de la dette et de la transmission éclaire l'axe des positionnements. Des observations dans une institution pour adolescent vient illustrer son propos. L'engagement personnel dans le travail éducatif auprès des adolescents dans un foyer de placement est considéré comme important. Et c'est probablement parce que la cheffe de service est engagée personnellement au service des adolescents, non pas dans une séduction mais sur la base de la responsabilité vis à vis de ce qui va permettre la construction et la séparation de l'adolescent, que les éducateurs peuvent se sentir légitimer dans leur investissement dans les situations. Les réunions permettent une triangulation toujours active laquelle barre les face-à-face producteurs d'emprise.

⁷⁷ Alain CAILLE, *Pouvoir, domination, charisme et leadership*, Dans Revue du MAUSS 2016/1 (n° 47), pages 305 à 319.

⁷⁸ *Ibid.*

« L'autorité fonctionne donc sur le même mode que le don. L'obtient celui qui donne quelque chose en plus de sa fonction. Le gestionnaire fait son métier. Le manager et surtout le leader font plus que leur job. Or cet « en plus », cette dimension surrogatoire, est précisément ce qui caractérise le don. L'accroissement du pouvoir d'agir du collectif est la résultante de la circulation des dons entre les membres du collectif et de leur adonnement. Le puissant est celui qui donne l'exemple de l'adonnement. »⁷⁹

Si l'autorité découle donc d'un don et de la circulation du don, nous pouvons supposer qu'il y a l'acceptation de se laisser entamer de ce bout qui sera donné et de la reconnaissance de cette circulation des dons. Cela n'est pas sans évoquer la dimension du manque telle que l'aborde la psychanalyse. Le manque est ce qui fait que l'objet est définitivement perdu, cet objet imaginaire qui va manquer symboliquement et que Lacan nommera objet *a*.

A contrario, la domination pourrait être *prendre et ignorer et faire appel*, non à la reconnaissance, mais à la croyance.

Alain Caillé précise que, selon lui, toutes les décisions d'une institution ne se font pas uniquement dans le cadre du don même si celui-ci, d'après lui, se doit d'avoir une place importante dans l'organisation. Il peut y avoir des décisions qui découlent de discussions, de négociations dans le cadre préétabli des règles de l'organisation. Puis, si cela ne suffit pas, les décisions peuvent se faire par le commandement de celui qui est investi du pouvoir de trancher. Mais Alain Caillé pointe certains positionnements de directeurs qui peuvent faire qu'il y ait « bascule du cycle symbolique du demander-donner-recevoir-rendre et de la dynamique de l'adonnement dans le cycle diabolique de l'ignorer-prendre-refuser-garder et dans la dynamique du découragement, du chacun pour soi ou de la prédation. »⁸⁰

La connotation diabolique de ce mécanisme de la domination pourra interpellé quant au jugement moral qu'elle suppose et donc au refoulement potentiel dont le mécanisme à l'œuvre dans la domination peut être l'objet mais pour autant sa catégorisation nous paraît opérante dans l'institution sociale étudiée. En effet, nous verrons plus tard comment cette institution a pu passer de l'un à l'autre cycle et les conséquences que cela a entraînés. S'il y a :

« Monopolisation du pouvoir, d'un côté, assignation à l'obéissance et à la soumission, de l'autre. On entre alors dans le registre de la domination, qui se distingue du pouvoir par la

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*

perte ou l'absence de la réciprocité et de la réversibilité. Là où la coordination par le pouvoir fonctionnait selon la logique du don, la domination est de l'ordre du prendre. »⁸¹

Nous avons là une définition de la domination qui l'articule à la maîtrise de l'autre, lequel se retrouve alors en position d'objet. La coordination dans le pouvoir fait entendre la logique de la circulation, donc le mouvement et la possibilité d'un commandement qui tranche, et nous fait entendre la résonance à la fonction tiers qui fait coupure. La domination, elle, est du côté du binaire sans le tiers qui triangule, dans le face à face dominant/dominé. L'obéissance qui en découle est *assignée*.

Plus précisément Alain Caillé, s'appuyant sur Max Weber, détermine quatre types de domination :

« - Dans le champ de l'intérêt, rationnel règne la bureaucratie (le chef donne unilatéralement des ordres censément rationnels et à portée universelle) : domine le bureaucrate qui ne veut rien savoir des cas particuliers, qui applique le règlement parce que c'est le règlement et avec qui il est hors de question de discuter ou de négocier.

- Dans le champ de l'intérêt pour autrui, règne le clientélisme (le chef donne unilatéralement des présents qui lient) : domine le parrain, celui qui met en scène une relation amicale et affective, prétendument à parité, mais en réalité subordonnée à l'adhésion inconditionnelle du client et qui ne fonctionne qu'à partir de la menace de représailles.

- Dans le champ de l'obligation, règne la violence pure (le chef donne unilatéralement des coups, la mort) : le despote. Le moindre de ses ordres doit être exécuté, sous peine que l'on soit soi-même immédiatement exécuté.

- Dans le champ de la créativité, règne l'idéologie, la violence symbolique (le chef donne unilatéralement des croyances obligées ou obligatoires) : domine l'idéologue, celui dont les croyances ne souffrent pas la discussion et auxquelles il faut se conformer sans la moindre hésitation apparente. »

Mais si ces catégories peuvent fonctionner, c'est bien qu'elle rencontre quelque chose

⁸¹ *Ibid.*

chez chacun. Ce quelque chose qu'il est possible de solliciter chez le sujet semble très largement partagé si ce n'est universel. Nous pouvons alors penser qu'il y a des instances psychiques du sujet en jeu malgré lui dans les rapports de domination et que ces instances sont différentes pour chaque type de domination.

1.2.2. La domination et le grand Autre

Dans la domination, le sujet obéit à l'autre et accepte la place qui lui est dit être la sienne. Ce mécanisme est celui qui est à l'œuvre dès l'avènement du sujet qui prend place à partir du champ des signifiants, le grand Autre. C'est par cette aliénation que le Je peut advenir.

La domination du bureaucrate et le champ du grand Autre

Nous pouvons alors chercher ce qui est mobilisé chez le sujet pour que ces formes de domination puissent opérer. Les repères sur la domination amenés par Alain Caillé seront mis au regard des correspondances possibles avec les instances psychiques telles que Lacan les conçoit.

Nous pouvons déduire de la définition d'Alain Caillé que le dominant *bureaucrate* s'appuie sur un énoncé sans énonciation. Cela viendrait alors en écho au champ du symbolique, le grand Autre préexistant à la venue au monde et ayant des visées universelles. Le système sur lequel s'appuie le bureaucrate, au-delà de lui et imposé, pourrait entrer en résonance avec ce qui est mobilisable en chacun de ce temps du sujet en devenir pas encore sujet, et qui, pour exister en tant que sujet, est pris par le champ symbolique du langage, ce système extérieur au sujet. Mais dans la dimension psychique, potentiellement mobilisable, ce lieu des signifiants est associé à la loi et à l'alliance.

« Le symbolique est le champ du langage. Préexistant, autonome et extérieur, il est pour le sujet son seul lieu « naturel » qui dénature toute appartenance au monde et toute harmonie avec lui. Il porte la parole dans sa dimension constituante du sujet, de pacte fondateur et d'appel en la foi de la parole donnée. Garant de la vérité, il est le lieu de la loi et de l'alliance que rappelle l'étymologie. C'est le concept de l'Autre, de l'altérité dans ses multiples sens. » (RSI Guyomard EU).

L'enfant est pris dans un ensemble de paroles, de regards, d'images, un bain de représentations et une reconnaissance qui se cristalliseront dans le moment de la rencontre de son image dans le miroir. Avec cela, que l'enfant va construire son moi qui sera aussi le lieu de la résistance. C'est parce qu'il a besoin de cette image de lui dans le regard de l'autre, dès le début de son existence, que l'enfant cherche sa propre boussole dans l'autre, dans le désir

de l'autre. L'inconscient répète quand le moi imaginaire résiste car quelque chose du réel se rejoue de par l'inconscient.

Le réel « se distingue de la réalité, qui est toujours un fantasme. Il s'oppose à toute reconnaissance sans être pour autant inconnaissable. (...) « Le réel, c'est l'impossible ». Un impossible qui ne cesse pas d'exister et qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. »⁸² Ce réel se place au-delà et en-deçà du symbolique, donc comme espace indifférencié, chaotique que le symbolique est venu couper, organiser et, en-deçà du symbolique car les signifiants ne peuvent pas tout border, circonscrire. L'imaginaire est l'ordre de la signification, c'est à dire du sens donné aux choses. Il est aussi déterminé par le symbolique, il s'appuie sur des signifiants différenciés et reliés.

Les signifiants organisent le monde et il n'est pas possible de ne pas y obéir.

« Il obéit d'abord pour la raison qu'il parle, et qu'il est parlé. En d'autres termes, son vrai maître est le signifiant. Le langage est ce qui installe et conditionne pour chacun la possibilité de l'obéissance. Au point que, dira Lacan, « s'il n'y avait pas de langage il n'y aurait pas de maître, [...] le maître ne se donne jamais par force ou simplement parce qu'il commande, et [...] comme le langage existe vous obéissez »⁸³

« Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité. »⁸⁴ appuie Lacan. Du fait que les signifiants s'articulent les uns aux autres, articulent les uns aux autres, les sujets tiennent ensemble, il y a du lien social.

Quand Alain Caillé défini que :

« Dans le champ de l'intérêt rationnel règne la bureaucratie (le chef donne unilatéralement des ordres censément rationnels et à portée universelle) : domine le bureaucrate qui ne veut rien savoir des cas particuliers, qui applique le règlement parce que c'est le règlement et avec qui il est hors de question de discuter ou de négocier. »

Il y a un écho à ce *dit premier* qui légifère. Mais si ce premier temps est fondateur du sujet, le temps du bureaucrate pourrait faire *imaginer* qu'il y a répétition de ce temps. Et, le moi imaginaire résiste, il ne répète pas nécessairement quelque chose. Il interroge son image et

⁸² Patrick GUYOMARD, « LACAN JACQUES - (1901-1981) », *Encyclopædia Universalis*[en ligne], consulté le 26 septembre 2021. URL : <http://www.universalis-edu.com.distant.bu.univ-rennes2.fr/encyclopedie/jacques-lacan/>.

⁸³ Bernard, David. « L'obéissance », *Essaim*, vol. 39, no. 2, 2017, pp. 11-22.

⁸⁴ Jacques LACAN, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Ecrits*, p. 808.

s'adapte au désir de l'autre. La domination apparaît là avoir à faire avec la dimension imaginaire. Nous pouvons faire l'hypothèse à la suite que face à la force, la violence, la manipulation ou toute autre forme de domination, le sujet se perd dans le regard. D'être mobilisé au niveau imaginaire produit la répétition inconsciente de cette recherche de regard.

La domination du bureaucrate renverrait à la première inscription du sujet dans les premiers temps et de la cristallisation dans le miroir de son image, de son moi. Se rejoue, dans la domination, le mécanisme auquel le sujet obéit : se situer par rapport à l'autre et accepter la place qui lui est dit être la sienne.

Quand, dans un établissement, la direction impose des logiques financières venant d'ailleurs, elle se situerait dans le champ de cette domination bureaucratique ; obéir à l'application de règles ne supportant aucune discussion induit que les professionnels mettent leurs valeurs de côté. Ils n'obéissent plus à ce qui est pour eux leur cœur de métier, leurs valeurs. Obéir à ce qui s'impose ainsi les renvoie à être *assujet* et les laisse sans voix. Leur fondation par les signifiants à partir desquels ils se situent et leur image s'en trouve niée. Il peut y avoir le sentiment de devoir se situer en fonction d'un champ signifiant qui s'impose y compris à ceux qui l'énoncent, qui dirigent, lesquels ne savent pas « pourquoi ils devaient appliquer ces choses et comment ils devaient les mettre en œuvre. » (Paroles d'éducateur)

Lacan apporte dans le discours de l'université (ou bureaucrate) où l'autre est mis en place d'objet reste, un levier intéressant pour approfondir les mécanismes et les effets de cette domination. Nous l'aborderons dans le détail en dernière partie.

L'aliénation du sujet comme ressort de l'obéissance

Les concepts lacaniens permettent d'analyser la fondation du sujet comme éléments pour repérer une forme d'obéissance.

Le sujet se fonde, selon Lacan, à partir de :

« La matrice symbolique où le *je* se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel une fonction de sujet »⁸⁵

⁸⁵ Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966.

Nous pourrions entendre trois étapes : celle de l'inscription première dans le symbolique ; puis la capture imaginaire donnant une forme, un *je-idéal*, qui « sera la souche des identifications secondaires, dont nous reconnaissons sous ce terme les fonctions de normalisations libidinales. »⁸⁶ ; puis la dimension du sujet triangulé par le tiers symbolique qui « doit résoudre en tant que je sa discordance d'avec sa propre réalité. »⁸⁷ Le moi imaginaire ne rejoignant qu'asymptotiquement le *je* symbolique. Lacan affirme ainsi : « la psychanalyse seule reconnaît ce nœud de servitude imaginaire. »⁸⁸

Et donc, « L'intuition du moi garde en tant qu'elle est centrée sur une expérience de conscience un caractère captivant dont il faut se dépendre pour accéder à notre conception du sujet »⁸⁹.

En même temps, l'aliénation du sujet est aliénation au signifiant. Le sujet ne peut pas ne pas être inscrit par le signifiant dès sa naissance, et donc il est aliéné à lui. Le nouveau-né indiqué comme garçon ou fille est dès lors pris par le signifiant et le champ symbolique qui découpe et organise le réel. Il émerge alors du chaos comme le jour et la nuit découpent les ténèbres dans la Bible.

Il y a donc un sujet *aliéné* et en même temps divisé. Le sujet est à la fois le moi fictionnel et à la fois le *je* de l'inconscient. Le sujet, divisé, l'est dans son rapport à l'Autre. Le *moi* est le sujet de l'énoncé et le *je* est le sujet de l'énonciation. Donc le sujet est aliéné par l'image et par le signifiant. Il est représenté par rapport à d'autres signifiants et pour un autre signifiant. Il est donc aliéné à l'Autre.

Cela commence par la loi de la mère définie par Lacan comme tout ce qu'elle est et qui fait loi à l'enfant dont le désir dépend totalement :

« La loi de la mère, c'est, bien entendu, le fait que la mère est un être parlant et cela suffit à légitimer que je dise "*la loi de la mère*". Néanmoins, cette loi est, si je puis dire, une loi incontrôlée. Cette loi est aussi bien, en tout cas pour le sujet [enfantin], simplement le fait qu'il y ait "loi", c'est-à-dire que quelque chose de son désir est complètement dépendant

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.* p. 100.

⁸⁹ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud*, Seuil, 1978.

de quelque chose - cette loi est tout entière dans le sujet qui la supporte, à savoir dans le bon ou le mauvais vouloir de la mère, la bonne ou la mauvaise mère. - L'enfant s'ébauche, s'ébauche comme « assujet » ; c'est un « assujet » parce qu'il s'éprouve et se sent d'abord comme profondément assujetti au caprice de ce dont il dépend, même si ce caprice est un caprice articulé. »⁹⁰

Cette aliénation est incontournable car « Le rapport fondamental de l'homme à cet ordre symbolique est très précisément celui qui fonde l'ordre symbolique lui-même - le rapport du non-être à l'être. »⁹¹

Donc, d'être né de par le signifiant inscrit en chacun un mécanisme originel où le champ de l'Autre échappe à la représentation et passe par une figure dominante appliquant, même malgré elle, cet ordre signifiant, auquel on est appelé à obéir. D'être assujet est une expérience de tout individu. Du fait de se laisser prendre par les signifiants, il y a émergence du sujet, laquelle se cristallisera dans le moi du miroir. Ce mécanisme serait donc mobilisable par la domination anonyme de la bureaucratie incarnée par un *dirigeant* dépossédant le sujet de lui-même, et le renvoyant à sa fondation par l'autre. Il s'agirait alors d'une obéissance à la matrice de l'émergence du sujet mais venant en conflit avec les autres obéissances en cours et pouvant produire diverses tentatives du sujet pour trouver une issue, ce que nous tenterons d'explorer plus loin.

⁹⁰ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, Seuil, 1998, 22/01/58.

⁹¹ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, 1978, p. 354.

1.2.3. La domination et le surmoi

Après avoir circonscrit certains aspects du surmoi, nous nous intéresserons, dans cette partie, au surmoi dans le social. Nous suivrons alors les développements d'Etienne Balibar.

La domination du despote et le surmoi

Alain Caillé a défini la domination du despote comme dit précédemment : « Dans le champ de l'obligation, règne la violence pure (le chef donne unilatéralement des coups, la mort) : le despote. Le moindre de ses ordres doit être exécuté, sous peine que l'on soit soi-même immédiatement exécuté. »

Cette injonction peut logiquement rencontrer une acceptation chez le sujet, s'y a en lui la place pour la peur, s'il y a mobilisation possible d'une instance psychique que nous pouvons supposer être le surmoi. Selon Lacan : « Le Surmoi en son intime impératif est bien la "voix de la conscience" en effet, c'est-à-dire une voix d'abord, et bien vocale, et sans plus d'autorité que d'être la grosse voix. »⁹² Cette voix du surmoi tyrannise, assène des injonctions et se nourrit de la culpabilité. Selon Freud, « la conscience morale est une instance critique séparée du moi par clivage. »⁹³

Lacan donne sa conception du surmoi découlant des apports de Freud :

« C'est pour autant que le sujet retourne l'agressivité contre lui qu'en provient l'énergie dite du surmoi. Freud prend soin d'ajouter (...) qu'une fois entré dans cette voie, une fois amorcé le processus, il n'y a plus de limite - il engendre une agression toujours plus lourde du moi. Il l'engendre à la limite, à savoir pour autant que vient à manquer la médiation qui est celle de la Loi. De la Loi, pour autant qu'elle proviendrait d'ailleurs - mais de cet ailleurs où vient à faire défaut son répondant, celui qui la garantit, à savoir Dieu lui-même. »⁹⁴

Donc, cette loi référée à l'autorité, venant à manquer, est remplacée par une agression, une force de domination, n'ayant plus de limite et ne cessant de harceler le sujet de l'intérieur de lui-même. C'est une agressivité contre lui-même. Le Surmoi découle de la figure du père : « Alors, si nous incorporons le père pour être si méchant avec nous-mêmes, c'est peut-être que

⁹² Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966, 1960 - Remarque sur le rapport de Daniel Lagache, p. 684.

⁹³ Alain DELRIEU, *Sigmund Freud, Index thématique*, Economica, 2008, p1597.

⁹⁴ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1991, p. 228.

nous avons, à ce père, beaucoup de reproches à lui faire. »⁹⁵ « Et la fonction du surmoi, à son dernier terme, (...) est haine de Dieu, reproche à Dieu d'avoir si mal fait les choses. »⁹⁶

La haine s'adresse à l'autre et se retourne sur le sujet par le biais du surmoi. Le dominant despote, viendrait en miroir de ce surmoi. Serait donc déplacée sur le despote cette instance dont serait alors dégagé le sujet.

Les travaux du philosophe Etienne Balibar sur le surmoi dans le social nous permettront de développer cet aspect des choses et le lien avec un ressort de l'obéissance.

Le surmoi et l'obéissance dans le social

Le philosophe Etienne Balibar dans son texte « L'invention du surmoi Freud et Kelsen 1922 », fait des liens entre sujet et social à partir du surmoi en lien avec l'obéissance.

Il s'appuie sur Freud et sa conception du surmoi pour l'articuler au social :

« Le nom donné par Freud au principe de l'obéissance est le « surmoi », *das Über-Ich*. Nous « avons tous un surmoi », ou mieux nous sommes nous-mêmes des « surmoi », en tant qu'histoires singulières de l'appareil psychique. [...] Ou mieux encore, nous sommes « le surmoi », dont nous nous faisons inconsciemment les représentants et les agents auprès de nous-mêmes (ce qui veut dire aussi que nous nous faisons ses sujets, dans la forme typique d'une division). »⁹⁷

Etienne Balibar en tire donc une idée du principe d'obéissance en lien avec l'instance du surmoi s'exerçant tout d'abord de soi à soi. Il en définit les origines, d'après son regard de philosophe politique, comme dues aux

« effets ambivalents que produit dans l'inconscient du sujet le couplage de l'idée du droit avec celle de la contrainte étatique. [...] Sans un tel couplage aucune norme sociale ne serait effective, mais le respect des normes n'engendrerait pas non plus cet « excédent » de culpabilité (*Schuldgefühl*) et ce « besoin de punition » (*Strafbedürfnis*) que Freud décrit comme caractéristiques de la

⁹⁵ *Ibid.* p. 354.

⁹⁶ *Ibid.* p. 355.

⁹⁷ Étienne BALIBAR, *L'invention du surmoi Freud et Kelsen 1922*, Dans *Citoyen sujet et autres essais d'anthropologie philosophique* (2011), p. 383.

« *sévérité* » ou « *cruauté* » du Surmoi, typiques de son caractère « *pulsionnel* », ou de l'effet en retour du « *ça* » au sein du « *moi* » qu'il représente, et qui finissent par instituer une absurde équivalence de l'obéissance à la loi et de sa transgression. C'est dans l'essai sur « Le problème économique du masochisme. » »⁹⁸

Etienne Balibar établi donc une correspondance entre les instances psychiques et les instances sociales. La contrainte étatique, mais peut être la contrainte en tant que telle, met le sujet dans une position de lien dominant/dominé. Le lien avec le corpus du droit peut représenter la toile de fond organisatrice de la société, un champ de signifiants instituant, performatifs, organisant les places et les liens.

Etienne Balibar compare ce que Freud avance avec le tribunal décrit par Kafka dans « Le procès » :

« Freud propose un modèle pour expliquer le Surmoi : « celui d'un *tribunal psychique* dont le sujet scindé en « instances » distinctes, agissant les unes contre les autres, occupe à la fois toutes les places (accusé et accusateur, juge et victime). » [...] Tribunal « *kafkaïen* », devant lequel il est d'autant plus impossible de se justifier que l'origine des fautes commises est inaccessible, ou renvoie toujours plus loin dans le fonds pulsionnel du sujet, et dont la « *cruauté* » des sentences semble ne devoir jamais éteindre la dette du criminel. »⁹⁹

Etienne Balibar souligne donc la question du surmoi et de ses implications sur les positionnements sociaux lesquels découlent de l'installation des mécanismes à l'intérieur de la famille. Il peut déduire de ce que « *Freud inscrit avec insistance* « les parents » dans une série plus large qu'il appelle « les autorités » (*Autoritäten*) et qui inclut aussi les « éducateurs » (*Erzieher*), les « maîtres » (*Lehrer*), les « modèles » (*Vorbilder*) et les « héros » (*Helden*) ».

A la suite, nous pouvons penser les directeurs d'établissement, les éducateurs, les enseignants, comme faisant partie de cette série plus large venant en continuité des parents et de l'instance du surmoi. L'obéissance et la désobéissance viennent se corrélér

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ *Ibid.*

à ce lien. Ou le sujet reporte, comme à l'origine du surmoi, l'instance de la contrainte sur l'autre, ou le sujet intériorise cette instance et se contraint lui-même en précédant même la demande de l'autre, ou encore le sujet s'oppose à cette contrainte mais sans trouver d'issues donc se soumet à la culpabilité. Toutes ces modalités nous renvoient à des mécanismes de l'obéissance. Ces mécanismes de l'obéissance, venant de la constitution du sujet, peuvent être mobilisés par le social.

Dans les institutions, « la puissance de ces autorités et leur contribution propre à l'emprise du surmoi ou à son renforcement sont rapportées au fait qu'elles viennent occuper à tour de rôle la « place » qui a été ménagée une première fois par la résolution du complexe d'Œdipe, ou remplir la « fonction paternelle ». »¹⁰⁰

Cette place prise par le despote serait donc le résultat d'un transfert des premières figures du sujet sur lui. Ces premières figures sont elles-mêmes porteuses d'un ordre social, d'une organisation des liens, elles transmettent les signifiants performatifs.

Etienne Balibar continue sur le Surmoi selon Freud en ajoutant la dimension *poupées gigognes* :

« C'est l'idée selon laquelle « les parents et les autorités qui leur ressemblent obéissent dans l'éducation de l'enfant aux injonctions de leur propre surmoi [...] ainsi le surmoi de l'enfant en réalité ne se construit pas d'après le modèle (*Vorbild*) des parents, mais d'après le surmoi des parents. » [...]. Le surmoi est cette culpabilité qui passe ou se « transfère » de ceux qui ont subi l'autorité à ceux qui l'exerceront. [...] On comprendrait alors que cette transmission soit chargée d'angoisse, et prête à tous les excès de l'autocritique, car elle n'est pas seulement le signe, pour chaque sujet, d'une tâche de civilisation à laquelle il ne saurait jamais suffire, mais elle le confronte à la possibilité du mal (de la destruction) qu'il peut produire lui-même – ou au tyran qu'il porte en lui-même – en se faisant l'instrument du bien. »¹⁰¹

Les parents, les premières figures de l'enfant, ont elles-mêmes été prises par le surmoi de leurs propres parents, et, à partir de là, l'enfant lui-même construit son surmoi individuel. Il lui est donc transmis le contenu du surmoi et son mécanisme. Il obéit à l'obéissance des parents.

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ *Ibid.*

Selon Lacan :

« On s'est livré à des considérations divergentes sur la notion d'un surmoi familial ; assurément elle répond à une intuition de la réalité. Pour nous, le renforcement pathogène du surmoi dans l'individu se fait en fonction double : et de la rigueur de la domination patriarcale, et de la forme tyrannique des interdictions qui resurgissent avec la structure matriarcale de toute stagnation dans les liens domestiques. Les idéaux religieux et leurs équivalents sociaux jouent ici facilement le rôle de véhicules de cette oppression psychologique, en tant qu'ils sont utilisés à des fins exclusivistes par le corps familial et réduits à signifier les exigences du nom ou de la race. C'est dans ces conjonctures que se produisent les cas les plus frappants de ces névroses, qu'on appelle d'autopunition pour la prépondérance souvent univoque qu'y prend le mécanisme psychique de ce nom. »¹⁰²

Et donc, le surmoi, ce tribunal psychique prenant forme dans l'histoire individuelle prise dans une famille, est renforcé par « la domination patriarcale » puis par la reprise, dans le social, de cette domination à laquelle les parents ont obéi.

Obéir à la domination présente dans le social découle alors de ce processus d'avènement du surmoi, des mécanismes à l'œuvre mobilisables, et aussi, du bénéfice possible de ce fonctionnement. Ce bénéfice, Etienne Balibar l'aborde en soulignant que « non seulement le crime ou le délit (réel ou virtuel) incorpore ses auteurs à l'ordre juridique, mais le crime de certains est ce qui nous incorpore tous à l'ordre juridique. »¹⁰³

Et « en se chargeant de les identifier et de les punir, l'État court-circuite la fonction du surmoi « personnel » de chacun, ou nous donne quelques moyens de déjouer la sévérité de ce surmoi que nous sommes pour nous-mêmes. »¹⁰⁴

Obéir au despote devient un soulagement du sadisme et de la cruauté de notre propre surmoi en s'en remettant à l'autre dominant menant le monde, réincorporé chacun dans un ordre, garder et exclure, discriminer à défaut de différencier.

¹⁰² Jacques LACAN, « Le complexe, facteur concret de la psychologie familiale », 1938, *Autres écrits*, Seuil, 2001, pp. 23-84.

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ *Ibid.*

1.2.4 La domination et les instances du moi

Après avoir exploré le surmoi dans le social et ce qui se joue pour le sujet dans son lien à ce social, nous parcourons les mobilisations du moi-idéal, de l'idéal-du-moi et du surmoi par les différents types de domination.

La domination du parrain et le moi-idéal

Les repères donnés par Alain Caillé concernant la domination du parrain peuvent être analysés par l'instance du moi-idéal.

Un rappel de la définition de la domination du parrain par Alain Caillé donnée plus haut :

- « Dans le champ de l'intérêt pour autrui, règne le clientélisme (le chef donne unilatéralement des présents qui lient) : domine le parrain, celui qui met en scène une relation amicale et affective, prétendument à parité, mais en réalité subordonnée à l'adhésion inconditionnelle du client et qui ne fonctionne qu'à partir de la menace de représailles. »¹⁰⁵

Le dominant parrain s'appuie sur une séduction perverse et la menace implicite de perte de place. Cette domination mobilise la question du moi-idéal, cette autre instance psychique définie par Lacan et à l'œuvre dans la constitution du sujet.

« L'apparente maîtrise de l'image du miroir, virtuellement totale, c'est la maîtrise idéale, l'*Idealich*, le moi idéal. »¹⁰⁶ Avance Lacan. Le moi-idéal est bien différencié par Lacan : « Le moi idéal tire le sujet en arrière, tandis que l'idéal du moi le projette en avant : le sujet s'identifie au père pour échapper à la demande maternelle. »¹⁰⁷

Chacun peut voir dans le regard de l'autre de par le passage du stade du miroir, c'est son unité. Cette unité virtuellement totale est idéale et sa maîtrise idéale fonde le moi-idéal. L'idéal du moi prend sa place dans le symbolique du fait que « l'exigence de l'*Ich-Ideal* prend

¹⁰⁵ *Op. Cit.*, CAILLE, 2016.

¹⁰⁶ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre I, Les écrits technique de Freud*, Seuil, 1975 p. 162.

¹⁰⁷ Gérard POMMIER, *Les corps angéliques de la postmodernité*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 31.

sa place dans l'ensemble des exigences de la loi. »¹⁰⁸, le moi-idéal, installé sur le plan imaginaire, amène à ce que « Le sujet voit son être dans une réflexion par rapport à l'autre, c'est-à-dire par rapport à *l'Ich-Ideal* (idéal-du-moi) »¹⁰⁹. Et « l'autre a pour l'homme valeur captivante, de par l'anticipation que représente l'image unitaire telle qu'elle est perçue soit dans le miroir, soit dans toute réalité du semblable. »¹¹⁰

Si l'autre captive le sujet, si le dominant a des effets de rendre unitaire le sujet et lui donner une identité en rapport aux autres, c'est, nous pouvons le supposer, par le biais de ce rapport singulier et universel au moi-idéal.

Pour Lacan :

« Dans la relation du sujet à l'autre de l'autorité, l'Idéal-du-Moi, suivant la loi de plaire, mène le sujet à se déplaire au gré du commandement ; le Moi Idéal, au risque de déplaire, ne triomphe qu'à plaire en dépit du commandement. - l'Idéal-du-Moi comme modèle, le Moi Idéal comme aspiration »¹¹¹.

La mobilisation du moi-idéal par la domination du parrain, de celui qui flatte le narcissisme, barrerait le rapport au symbolique, à un modèle autre que celui du dominant-parrain. Si la notion donc de repréailles fonctionne, ne serait-ce pas du fait du barrage de cette dimension symbolique et donc de l'idéal-du moi, en ne permettant pas une visée narcissique à minima indépendante du regard de l'autre ?

Dans une institution, la recherche de plaire au *chef*, pouvant d'ailleurs être réciproque, est aussi la question de la reconnaissance. Elle semble nécessaire pour délimiter les contours des fonctions, l'identité professionnelle. L'identité professionnelle se définit comme la « façon dont les différents groupes au travail s'identifient aux pairs, aux chefs, aux autres groupes, l'identité au travail est fondée sur des représentations collectives distinctes »¹¹² d'après R. Sainsaulieu. L'identité serait un processus relationnel d'investissement de soi (investissement dans des relations durables, qui mettent en question la reconnaissance réciproque des partenaires), s'ancrant dans « l'expérience relationnelle et sociale du pouvoir »¹¹³. Cette identité professionnelle utilise, semble-t-il, les mêmes mécanismes que l'identité

¹⁰⁸ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre I, Les écrits technique de Freud*, Seuil, 1975, p. 145.

¹⁰⁹ *Ibid.* p. 154.

¹¹⁰ *Ibid.* p. 145.

¹¹¹ Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966, Remarque sur le rapport de Daniel Lagache p. 671.

¹¹² Renaud SAINSAULIEU, 1977, *L'identité au travail*, 2ème édition 1985, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques ?

¹¹³ *Ibid.*

du sujet. Elle s'appuie sur la mise en jeu du moi-idéal. Mais, alors que dans l'autorité, les différents champs identitaires se dialectisent, se triangulent, confrontent à la non-conformité exacte à une image, dans la domination, l'identité reconnue dépend d'un seul. Il y a emprise par l'autre sur le professionnel. Cela mobiliserait une régression du sujet à ce moment de la constitution du moi-idéal et à la jubilation consécutive. Cette régression fait sortir de la question de la reconnaissance pour s'appuyer sur la croyance.

Le doute, le besoin de reconnaissance cherché dans le regard du parrain, sollicite chez le sujet son rapport à son moi-idéal dont la nouvelle constitution serait liée à ce chef dont il se sent dépendant quant à son identité. L'axe binaire de la domination le mettrait en difficulté pour faire appel à un tiers et barrerait la possibilité de la dialectique. Il s'agit alors de s'en remettre à un autre en lequel il est cru, cet autre mobilisant les affects et faisant vivre une séduction plaisante, un état de bon objet satisfaisant dont il est couteux de se départir d'autant plus si le miroir des collatéraux entérine ce positionnement.

La domination de l'idéologue et l'idéal du moi

Dans les catégories de la domination qui permettent le repère de caractéristiques spécifiques même si elles peuvent cohabiter et se mixer, il y a la domination de l'idéologue selon Alain Caillé dont le mécanisme peut être analysé par le biais de l'idéal-du-moi dans la conceptualisation de Lacan.

Un rappel des propos d'Alain Caillé concernant la domination de l'idéologue :

- « Dans le champ de la créativité, règne l'idéologie, la violence symbolique (le chef donne unilatéralement des croyances obligées ou obligatoires) : domine l'idéologue, celui dont les croyances ne souffrent pas la discussion et auxquelles il faut se conformer sans la moindre hésitation apparente. »¹¹⁴

Cette idéologie, « ensemble plus ou moins cohérent des idées, des croyances et des doctrines philosophiques, religieuses, politiques, économiques, sociales, propre à une époque, une société, une classe et qui oriente l'action »,¹¹⁵ est constituée d'éléments non discutables.

¹¹⁴ *Op. Cit.*, CAILLE, 2016.

¹¹⁵ CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales).

Elle renvoie à certains soubassements des institutions comme peut être la question financière comme fin légitime de toute action ; l'évaluation comme nécessaire au sérieux du travail ; l'exactitude comme preuve d'un bon fonctionnement ; la maîtrise comme indication de professionnalisme. Cela évoque également ces parents peuvent être aussi pris par l'idéologie en cours, par exemple persuadés d'être dans l'idéal du bon parent en faisant en sorte que l'enfant *ne manque de rien* et qu'il soit écouté au sens de *faire selon ses envies*. L'idéal se pose aussi à travers les vêtements de marques pour les adolescents et dans les rapports entre garçons et filles et la supposée bonne place pour les uns et les autres.

Cette idéologie, pourrait s'appuyer sur une instance mobilisable chez chacun : l'idéal du moi.

Dans « Les nouvelles conférences », en 1933 Freud avance :

« Le surmoi est aussi le porteur de l'idéal de moi, auquel le moi se mesure, à quoi il aspire, dont il s'efforce de satisfaire la revendication d'un perfectionnement toujours plus avancé. Il est le garant de ce qui est supérieur dans la vie humaine. »¹¹⁶

Lacan différenciera nettement le surmoi de l'idéal du moi et du moi-idéal. Il avance l'idée selon laquelle l'idéal du moi constitue le pôle exaltant permettant au sujet d'aller « de l'avant dans les nuées comme dans un mirage »¹¹⁷ et assurant au sujet l'issue favorable à une « relation imaginaire vouée au conflit et à la ruine ». « Pour que l'être humain puisse établir une relation, il faut qu'intervienne un tiers qui soit l'image de quelque chose de réussi, le modèle d'une harmonie. Il y faut une loi, une chaîne, un ordre symbolique, l'intervention de l'ordre de la parole, c'est-à-dire du père »¹¹⁸.

Est à interroger, sur cette base-là, l'instance du sujet permettant la place prise par l'idéologue. Être un modèle, détenir les modalités de l'harmonie, avoir accès à ce qui était supposé échapper ou impossible, donne au *prophète* le pouvoir de dominer. Cela peut contribuer à faire considérer l'idéologue comme celui ayant trouvé une issue à la division du sujet. Cette idéologie pourrait avoir une fonction tierce. Mais le positionnement de domination sur lequel se fonde un individu semble pervertir ce rapport au tiers pour en faire un élément organisateur de l'axe binaire de la domination. L'idéal de l'adolescent, concernant sa vêtue par exemple, est bien un moyen de chercher un tiers pour sortir de la captation

¹¹⁶ Sigmund FREUD, *Œuvres complètes, Psychanalyse*, XIX, 1931-1936, PUF, 1995.

¹¹⁷ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre I, Les écrits technique de Freud*, Seuil, 1975, p. 209.

¹¹⁸ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre III, Les psychoses*, Seuil, 1981, p. 111.

imaginaire des adultes et de leurs idéaux pour construire les siens propres. Mais si ce nouvel idéal est en fait une idéologie maniée par des dominants, nous pouvons penser qu'il se retrouve à obéir à d'autres idéologues. Le ressort de l'attrait de l'idéologue semble fondé sur l'aspiration à cet idéal du moi tel qu'il a permis une édification du sujet mais en ne lui permettant pas une différenciation pour l'émergence d'une singularité.

Lacan permet quelques repères sur le fonctionnement de cet idéal du moi : il s'appuie sur l'image surélevée et exaucée du père, « une image surélevée, exaucée par rapport à la première, celle du grand Autre, de l'imago paternelle, en tant qu'elle instaure la double perspective, à l'intérieur du sujet, du moi et de l'idéal du moi »¹¹⁹ (Lacan). Et cet « ordre qui empêche la collision et l'éclatement (...) est fondé sur l'existence de ce Nom du Père. »¹²⁰ Cet idéal du moi servira au moi-idéal, pour qu'il ne se retrouve pas *tout seul et sans objet* selon Lacan.

Lacan donnera, dans le séminaire sur « Le transfert » une :

« définition distincte d'un idéal du moi qui serait fait pour restituer au sujet les bénéfices de l'amour. [...] (l') idéal du moi [...] originé dans les premières lésions du narcissisme, redevient apprivoisé d'être introjecté. [...] Le Surmoi, [...] tout introjecté qu'il soit, [...] n'en devient pas pour autant plus bénéfique. »¹²¹

Donc, l'idéal du moi permet au sujet de récupérer quelque chose du narcissisme entamé. Le ressort de l'obéissance à l'idéologue pourrait être de retrouver les bénéfices de l'amour donc de préserver le narcissisme.

En appui, une définition de Lacan :

« moi idéal et idéal du moi ont, certes, le plus grand rapport avec certaines exigences de préservation du narcissisme. »¹²²

Nous pouvons entendre alors à quel point nous sommes fragiles concernant la mobilisation de ces deux instances soutenant ce qui est en jeu au niveau narcissique. **L'idéal du moi essentiel pour se regarder beau dans le miroir peut se chercher dans le regard de l'idéologue et pour cela amener le sujet à lui obéir et donc à obéir aux idéaux convoqués.**

¹¹⁹ *Ibid.* p. 236.

¹²⁰ *Ibid.* p. 111.

¹²¹ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre VIII, Le transfert*, Seuil, 2001, p. 400.

¹²² *Ibid.*, p. 401.

Ce qui n'est pas sans lien avec le despotisme assignant le sujet, lequel accepte aussi pour la préservation de son moi-idéal.

Lacan donne quelques éléments de la différenciation de ce moi-idéal et de cet idéal du moi, tous deux essentiels à la préservation du narcissisme :

« Le registre où il aura à se montrer [...] plus fort que les autres [...] le moi idéal, c'est ça. [...] Le rapport avec l'idéal du moi [...] (c'est qu') il ne laisse pas tout seul et sans objet le moi idéal. »¹²³ (Lacan)

Donc il est essentiel pour le sujet de mobiliser son idéal du moi, d'autant qu'au départ cet idéal, fondé à partir du signifiant père, lui a permis de donner une assise à son narcissisme. D'autres éléments amenés par Lacan éclairent ces instances :

« L'idéal du moi, est bien constitué par le fait qu'au départ [...] (le sujet) est le fils à papa. [...] (et c'est) le signifiant père, qui permet, si je puis dire, de s'en extraire pour s'imaginer le faire chier [...] (fait qu') il introjecte en l'occasion l'image paternelle. [...] L'introjection c'est [...] que le père [...] sous la forme de l'idéal du moi, [...] soit un signifiant d'où la petite personne, mâle ou femelle, vient à se contempler sans trop de désavantage. »¹²⁴

Cet idéal n'est pas seulement une soumission, il peut aussi se démarquer de ce père. Lacan continue d'ailleurs, toujours dans ce séminaire sur « Le transfert » : « Si de ce signifiant introjecté le sujet tombe sous un jugement qui le réprouve, il prend par-là la dimension du réprouvé, ce qui [...] n'a rien de narcissiquement si désavantageux. »¹²⁵

Donc, le jugement de réprouvé n'a rien de désavantageux narcissiquement. En effet, le sujet peut se penser être un réprouvé reconnu, et continuer à être relié à l'autre, au père, au chef. Si le réprouvé ne se retrouve pas l'envers de l'approuvé, donc regardé et pris dans un signifiant, mais s'il se voit comme déchet, objet *a*, donc signifié sans signifiant, la situation peut ne plus être comparable. A partir de la position de domination de l'idéologue, s'appuyer donc sur l'idéologie, pourrait être associé à la mobilisation de l'idéal du moi mais pervertie selon la place à laquelle se retrouve le dominé.

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ *Ibid.*, p. 402.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 403.

Il ne peut plus, dans le rapport binaire de la domination, à la différence de ce que permet l'autorité, s'appuyer sur ce trait le reliant au père. La précision apportée par Lacan indique : « il n'y a pas besoin de tout un champ d'organisation et d'une introjection massive. Ce point du trait unique, ce signe de l'assentiment de l'Autre, il suffit que le sujet aille y coïncider dans son rapport avec l'Autre pour que ce petit signe, cet einziger Zug soit à sa disposition ». ¹²⁶

La différenciation entre l'introjection symbolique d'un trait de l'autre, ressort de l'idéal du moi, et la projection imaginaire, ressort du moi-idéal ouvre à deux possibilités d'obéissance.

Le surmoi, l'idéal du moi et le moi idéal

Quelques éléments amenés par Robert C. Colin résument l'articulation entre moi-idéal, idéal-du-moi et surmoi :

Robert C. Colin situe l'articulation entre le moi-idéal, l'idéal du moi et le surmoi :

« Freud donne la place à une seule et même figure, le père idéalisé, au fondement des formations de l'idéal. Lacan conçoit trois figures totalement différentes : celle de la mère pour le surmoi, celle du père pour l'idéal du moi et celle de la propre image spéculaire pour le moi idéal. » ¹²⁷

Le surmoi, lui, est, selon Lacan :

« Effectivement quelque chose de sévère qui guette là le moi au tournant, pour lui faire d'atroces misères, il n'est pas une personne, il fonctionne à l'intérieur du sujet comme un sujet qui se comporte par rapport à un autre sujet. » ¹²⁸

Le surmoi fige donc le sujet dans des normes, la morale, et des injonctions. La culpabilité le nourri et il pousse à une obéissance à tout prix. Il est associé, chez Lacan, à une inscription d'une image maternelle toute-puissante et indique les difficultés du

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ Robert C. COLIN, « Les formations archaïques d'idéal », *Topique* 2004/2 (n^o 87), pp. 149-176. DOI 10.3917/top.087.0149.

¹²⁸ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, Seuil, 1998, p. 7.

processus de symbolisation car les commandements intériorisés sont excessifs et non pas pacifiant. Les contraintes lui correspondent et il les cherche, ce qui le soulage. Si le surmoi est du côté de la contrainte immobilisante, l'idéal du moi exalte le sujet, le tire en avant. Mais d'abord, il y a le moi-idéal et son processus d'émergence :

Quand le petit d'homme se mire dans les yeux de ses parents, il y croise l'idéal du moi des parents qui va fonder son moi-idéal. Et pour les parents, leur idéal du moi est incarné, là, devant leurs yeux. Pour constituer son moi-idéal, sa base narcissique, l'enfant s'appuie donc sur l'idéal des parents. Cet idéal pourra devenir peu à peu son idéal du moi, collé à celui des parents. Il est porteur de nombre de normes, de représentations qui soutiennent l'organisation du monde. Cette intégration des normes soutient l'idéal du moi des parents. Ils peuvent être fiers de leur enfant qui mange à présent avec un couteau et une fourchette, déjà à son âge, et non plus avec les doigts...

A l'adolescence, il va falloir se différencier de ce désir parental, de cet idéal du moi, et, si nous suivons Lacan, ce mouvement est associé à un moi-idéal *laissé tout seul*. Au moment de se détacher de l'idéal du moi des parents pour se constituer le sien propre, avec l'aide de ses pairs, l'adolescent va se retrouver avec ce moi-idéal en déliquescence. La constitution de son propre idéal se fait sur la base d'un moment que l'on peut supposer de grande solitude. Il paraît logique que la domination de l'idéologue opère comme une sécurité, comme une réassurance. Mais, nous pouvons supposer aussi un renoncement, une façon de *céder sur son désir*, empêchant le sujet d'advenir. Il se retrouve alors objet.

Si l'idéal du moi peut aussi être à l'œuvre dans les rapports d'autorité, ne s'agit-il pas de l'idéal du moi tel que l'on peut le retrouver à la sortie de l'adolescence ? En effet, il est remanié, personnalisé, complexifié mais toujours relié à l'autre, et permettant une mise en mouvement vers un au-delà, un devant soi, qui, s'il reste imaginaire, pourra évoluer vers la reconnaissance de cette illusion comme opérante mais infinie. L'idéal du moi mobilisé par l'idéologue semble, lui, déposséder le sujet de sa version de l'idéal du moi pour être reprise par la version du semblant de père. Loin d'être dialectisé par les idéaux en cours, les différentes possibilités de se diriger, toujours subjectives et relatives mais nécessaires, cet idéal du moi se retourne contre le sujet pour l'immobiliser, pour le rendre captif de l'autre.

L'idéal du moi peut donc être reconnu même d'être réprouvé, et nous entrons là dans la dimension de l'autorité et donc de la reconnaissance qui lui est corrélée, alors qu'il n'est

pas possible de déroger à ce que mobilise l'idéologue sans que tout s'écroule.

En effet, si la reconnaissance permet à l'autorité d'exister, si sans cette reconnaissance, on ne puisse plus parler d'autorité, la croyance, elle, semble donc articulée à la question de la domination. Il s'agit de s'en remettre à un autre. D'un côté il s'agit du champ symbolique concernant l'autorité, d'un autre côté il s'agit de la dimension imaginaire concernant la domination et ses modes de légitimation qui sollicitent la croyance.

1.2.5. La domination et les affects

Après avoir examiné les instances du moi et les correspondances dans le social permettant leur mobilisation, nous considérerons la dimension de la légitimation et des affects tels qu'ils sont articulés aux formes de domination.

Trois types de légitimité dans le social

Les repères classiques de Max Weber sur les types de légitimité et la reprise qu'en fait Myriam Davault d'Allones seront le support pour aborder les mécanismes de légitimation :

Max Weber, nous dit Myriam Davault d'Allones, a associé ses trois types de légitimation sur des moments historiques mais sur la croyance, croyance en la rationalité légale ou bureaucratique.

Reprenons d'abord les trois formes de légitimité telle Max Weber les a définies :

« Il existe en principe - nous commencerons par-là - trois raisons internes qui justifient la domination, et par conséquent il existe trois fondements de la légitimité. Tout d'abord de l'« éternel hier », c'est-à-dire celle des coutumes sanctifiées par leur validité immémoriale et par l'habitude enracinée en l'homme de les respecter. Tel est le « pouvoir traditionnel » que le patriarche ou le seigneur terrien exerçaient autrefois. En second lieu l'autorité fondée sur la grâce personnelle et extraordinaire d'un individu (charisme) ; elle se caractérise par le dévouement tout personnel des sujets à la cause d'un homme et par leur confiance en sa seule personne en tant qu'elle se singularise par des qualités prodigieuses, par l'héroïsme ou d'autres particularités exemplaires qui font le chef. C'est là le pouvoir « charismatique » que le prophète exerçait, ou - dans le domaine politique - le chef de guerre élu, le souverain plébiscité, le grand démagogue ou le chef d'un parti politique. Il y a enfin l'autorité qui s'impose en vertu de la « légalité », en vertu de la croyance en la validité d'un statut légal et d'une « compétence » positive, fondée sur des règles établies rationnellement, en d'autres termes l'autorité fondée sur l'obéissance qui s'acquiesce des obligations conformes au statut établi. C'est là le pouvoir tel que l'exerce le « *serviteur de l'État* » moderne, ainsi que tous les détenteurs du pouvoir qui s'en rapprochent sous ce rapport. »¹²⁹

¹²⁹ Max WEBER, *Le savant et le politique*, 1919, Plon, 1963, pp. 102-103.

Et il ajoute :

« Il va de soi que, dans la réalité, des motifs extrêmement puissants commandés par la peur ou par l'espoir conditionnent l'obéissance des sujets - soit la peur d'une vengeance des puissances magiques ou des détenteurs du pouvoir, soit l'espoir en une récompense ici-bas ou dans l'autre monde ; mais elle peut également être conditionnée par d'autres intérêts très variés [...]. Quoi qu'il en soit, chaque fois que l'on s'interroge sur les fondements qui « légitiment » l'obéissance, on rencontre toujours sans contredit ces trois formes « pures » que nous venons d'indiquer. »

Il y donc l'habitude qui fait obéir, le fait de ne pas se poser de question, de ne pas interroger les choses, les mettre en mouvement. La légitimation est celle de la tradition sacralisée. Le dévouement à un homme est une forme de légitimité en appui sur un lien affectif. Et obéir pour s'acquitter des obligations pourrait paraître comme une obéissance au principe d'obéissance. Cela est considéré comme le respect des règles établies. Ce sont des formes d'obéissances en appui sur des affects et des croyances.

Que le sujet adhère par « soumission au formalisme des lois et des règlements n'est pas moins fondée sur la croyance que l'adhésion à la tradition ou aux idéaux »¹³⁰ indique Myriam Revault d'Allonnes. Et elle ajoute : c'est « avec l'introduction de la notion de légitimité intervient donc l'élément fondateur de la croyance et de la subjectivation. »¹³¹ Elle continue en précisant : « Weber [...] intègre l'élément de la subjectivation aussi bien du côté des « *dominants* » -qui exercent une requête de légitimité et se situent donc dans l'attente de sa satisfaction-que du côté des « *dominés* » qui vont répondre d'une manière ou d'une autre à cette demande. La relation entre les déterminations « *objectives* » et les déterminations « *subjectives* » est posée dès le départ comme essentielle. »¹³²

La légitimation se fait donc dans une relation de réciprocité : le dominant est en attente de légitimité et la satisfaction donnée par le dominé fera partie de sa légitimation ; et le dominé la lui donne en espérant la légitimation de sa propre place. Le sujet mesure les éléments incontournables de la domination et les éléments subjectifs à l'aune des bénéfices et des coûts psychiques.

¹³⁰ *Op. Cit.*, REVAULT D'ALLONNES, 2006.

¹³¹ *Ibid.*, p. 163.

¹³² *Ibid.*, p. 154.

« L'ordre demande à être légitimé pour être ordre. »¹³³ nous dit Paul Ricoeur. Il s'agit donc d'une interrelation. La légitimité s'exerce dans les deux sens : dans le sens de celui qui énonce une revendication, un ordre, et celui qui donne son consentement, son accord et exécute la volonté. (« Exercer » vient du latin *exercere* qui signifie : mettre en mouvement, former par des exercices. (CNRTL) quand « exécuter » vient du latin *exsequi* qui signifie : suivre jusqu'au bout, d'où accomplir, achever. (CNRTL)) Donc le dominant et le dominé ont chacun un pouvoir.

Cette question du pouvoir est soutenue par Rousseau telle que l'aborde Myriam Revault d'Allones : le « plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître s'il ne transforme sa force en droit et l'obéissance en devoir. »¹³⁴ Il faut pour cela « opérer une transfiguration, une conversion existentielle : de la contrainte au consentement, de la soumission à la reconnaissance. »¹³⁵

Max Weber, lui, y associe la violence, l'horizon de l'usage de la force physique comme indispensable à l'établissement de la domination. Il y a donc, pour lui, une structure de la domination qui associe la légitimité, la violence et la croyance. Si les représentations changent, si la croyance se modifie, si la reconnaissance chute, la légitimité ne peut suffire et la violence devra proportionnellement se déployer pour réaffirmer la domination.

La domination peut aussi prendre l'apparence de l'autorité pour pouvoir être reconnue et légitimée. Hannah Arendt, elle, précise la domination comme ce qui « acquiert, en vertu de son paraître, une espèce de masque qui peut très bien, mais pas nécessairement, la dissimuler ou la déformer. »¹³⁶ **Il y a donc plusieurs niveaux à la domination, du masque de l'autorité à la possibilité de la violence. Que ce soit par la séduction ou par la violence, des affects sont mobilisés dont l'affection, l'espoir et la peur. La mobilisation des affects nous renvoie à la dimension imaginaire et à l'angoisse.**

Paul Ricoeur soutient le propos de la psychanalyse quand il énonce : « le système a toujours la capacité de « capter » ce que les individus vivent comme des commandements

¹³³ *Ibid.*, p. 159.

¹³⁴ Jean-Jacques ROUSSEAU, *Du contrat social*, 1, 3, OCIII, p. 354.

¹³⁵ *Op.cit.*, LACAN, 1978.

¹³⁶ Hannah ARENDT, *La vie de l'esprit*, tome 1, La Pensée, p. 36.

intérieurs auxquels ils ne peuvent se dérober. »¹³⁷ **Ces rapports de domination se situent donc dans un système à l'intérieur duquel les sujets sont mobilisés à un endroit d'eux-mêmes auquel ils ne peuvent échapper. Ce qui permet la légitimation est donc complexe. Pour qu'il y ait obéissance à la domination donc légitimation, il faut la mobilisation de mécanismes psychiques. Pour cette mobilisation, dans le lien à l'autre, le levier de la croyance apparaît nécessaire.**

La peur et l'espoir

La notion de croyance comme corrélée à la domination est conceptualisée par Max Weber et reprise par Myriam Davault d'Allones :

Cette croyance, imaginaire, s'appuie donc sur la représentation du dominant, ou de celui détenant un pouvoir, comme une puissance potentiellement bénéfique ou maléfique. La peur et l'espoir y sont là corrélés. Cela semble correspondre au despote défini par Alain Caillé. Il y a aussi le dévouement par confiance en les qualités particulières de l'autre et nous pouvons aussi penser que cela mobilise la croyance. La domination du parrain peut y correspondre. Et l'habitude, la coutume, associée au respect peut nous faire penser au bureaucrate, ce qui n'est pas sans lien avec la croyance dans les schémas proposés, les règles telles qu'elles se présentent. L'idéologue est aussi légitimé par la croyance en sa personne et en les idéaux qu'il promeut.

La volonté d'obéir peut être fondée sur la croyance : croyance dans la légalité des règles instituées (domination rationnelle) ; croyance dans la tradition et dans la permanence de ses valeurs (domination traditionnelle) ; croyance au caractère « héroïque » et exemplaire d'une personne ainsi qu'en sa capacité à créer un nouvel ordre (domination charismatique).

Et Max Weber rappelle que toute domination « comporte un minimum de volonté d'obéir. »¹³⁸

¹³⁷ Paul RICOEUR, *Les catégories fondamentales de Max Weber*, Le juste 2, Esprit, 2001, p155-171 et l'idéologie et l'utopie p. 249.

¹³⁸ Max WEBER, *Economie et Société*, chapitre III, tome I p. 285.

« Mais la croyance ne coïncide pas avec l'ensemble des motifs qui poussent à l'obéissance : elle est un supplément. »¹³⁹ (Myriam Revault d'Allones).

Ce supplément est d'importance. En effet, Max Weber se penchera sur le désir des individus de pouvoir croire. La domination charismatique mobilise particulièrement la croyance et pourrait indiquer comment la création, donc la discontinuité par le nouveau, permet aussi le maintien de cette figure stable du chef auquel il est possible de s'en remettre. Donc, il y a à la fois la permanence de la position du dominant qui maîtrise et, à la fois le remaniement pour une mise en mouvement productrice des changements attendus portés par la figure charismatique.

Pour Myriam Davault d'Allones, « le supplément n'est pas que le complément d'une présence. Il a une autre acception : il supplée une absence, ce qui n'est pas la même chose. On supplée un manque, un défaut, un vide. »¹⁴⁰ A cet endroit prendrait place l'idéologie, dans cet espace qu'elle remplit. Elle serait une représentation et une médiation symbolique mais elle est aussi un élément de distorsion de la réalité.

La supériorité de l'autre auquel une personne peut croire recèle quelque chose d'opaque renvoyant à une origine mystérieuse. La croyance en l'idéologie viendrait de « la surabondance, du débordement du symbolique sur le réel »¹⁴¹ complète Myriam Revault d'Allones. Cette croyance prendrait le pas sur les motifs.

Cette croyance permet la légitimation mais elle est aussi organisée sur le désir d'être légitimé soi-même. Myriam Revault d'Allones souligne que « La demande ou la revendication de légitimité de la part des dominants et la croyance (c'est-à-dire l'élément du consentement) des dominés en cette même légitimité »¹⁴² sont associées les unes aux autres.

Ce qui est en jeu alors dans la croyance, n'est-ce pas d'abord la croyance dans l'ordre comme agencement, ordonnancement lié aux régularisations des actions qui vont donner une place soutenant le sujet ? Cette régularité est validée par celui qui y obéit. Cette validation s'appuie sur la croyance de l'importance de l'ordre comme organisateur d'un monde stable et sécuritaire, qui protège du chaos comme horizon. Cette croyance est articulée à l'obéissance à cet ordre. Le donneur d'ordre, il lui est fait crédit. « L'obéissance n'est pas seulement un effet de

¹³⁹ *Op. Cit.*, REVAULT D'ALLONNES, 2006.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 181.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 185.

¹⁴² *Op. Cit.*, REVAULT D'ALLONNES, 2006.

la capacité d'imposition du pouvoir, elle est aussi un effet de la croyance des individus en cette même capacité. »¹⁴³ (Myriam Revault d'Allones)

Du côté de la psychanalyse, selon Abelhauser :

« Il n'est nulle instance, sinon instituée par une forme de croyance, qui puisse attester que je suis ce pour quoi je me prends. (...) Que cette garantie n'existe pas, qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre, comme le formule Lacan, est précisément le fait même du langage, de cette structure dans laquelle le sujet doit prendre place pour advenir comme « parlêtre ». C'est de devoir nécessairement habiter le langage, d'avoir à venir obligatoirement y prendre (sa) place, qui fait donc de l'être humain cet imposteur de structure. Dès lors qu'il parle. Dès lors que sa parole lui fait éprouver le discord entre ce qu'il dit et...ce qui *reste*, le sujet *est* imposteur. »¹⁴⁴

Il est ainsi souligné que la croyance peut permettre d'adhérer à un statut, légitimer une place comme s'il n'y avait pas un Autre de l'Autre, qu'il n'y avait pas un écart entre ce qui est dit et ce que cela recouvre, qu'il n'y avait pas un « reste ». Nous pouvons supposer que la légitimation d'une figure de domination s'appuie sur cette spécificité du sujet de ne pas faire avec l'imposture de structure, autrement dit avec l'écart de soi à soi, et donc de soi à l'autre.

Choisir d'obéir à l'ordre signifiant présent auquel le sujet a accepté de se soumettre, choisir d'obéir à la figure incarnant la domination, plutôt que de « devoir, au choix, assumer, ou dissiper en la dénonçant moi-même et en y renonçant » cette imposture, cette pose dans un statut, s'appuie sur la peur et l'espoir et la croyance.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 166.

¹⁴⁴ Alain Abelhauser « Exorde », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 81, no. 1, 2010, pp. 5-10.

Finalement

La domination a des origines dans les liens de l'enfant aux parents. Freud l'avance en 1932 en réponse à une interpellation d'Einstein : « la relation parents-enfants est alors explicitement inscrite dans un ensemble de rapports de domination que le droit a pour fonction de perpétuer sous les apparences de l'égalité : hommes et femmes, parents et enfants, vainqueurs et vaincus, maîtres et esclaves. »¹⁴⁵

Les racines de la domination seraient donc dans l'enfance, du fait que le sujet soit dominé par nombres d'éléments constitutifs de sa personne. Du fait de l'effet du signifiant à la cristallisation de son moi dans le miroir par le biais de la présence de l'autre, puis des instances à l'œuvre, le sujet est dominé et cherche à dominer. Dominé par l'autre et son champ de signifiant, dominé par ses besoins, par ses pulsions qu'il cherchera à dominer afin d'accéder au désir. La mise en place des instances du surmoi, du moi et de l'idéal du moi a permis au sujet de se construire et de construire son rapport au monde. Ces instances seront toujours présentes et mises en jeu dans la relation à l'autre et elles s'articulent.

Là où Moi-idéal et Idéal du Moi peuvent encore aisément se confondre, l'avènement de l'instance du Surmoi témoigne justement du caractère inconciliable des investissements pulsionnels respectifs de l'enfant et des parents. Il trace une frontière un peu plus nette entre lui et le monde. Nous avons vu le Surmoi porté par la figure de la domination et soulager le sujet de sa cruauté à l'égard de lui-même. L'Idéal du moi peut lui aussi être porté par une figure de domination en particulier dans la domination charismatique, par l'idéologue pouvant à la fois incarner l'Idéal du moi et à la fois le mobiliser en maniant les idéaux. Le moi-idéal est sollicité dans les rapports de domination utilisant la séduction ou la menace. Il y a alors la possibilité pour un sujet de se retrouver moi-idéal, objet de l'investissement de l'autre comme unique place possible.

Ces instances ont un lien étroit avec le narcissisme qu'elles soutiennent et aménagent. La culpabilité y est reliée du fait de toucher l'être dans son unité. La *faute* fait déchoir le sujet, à la différence de la responsabilité qui concerne les actes et qui permet au sujet d'en répondre du fait de ne pas être réduit à son acte, ni défini par l'erreur commise. La responsabilité,

¹⁴⁵ Sigmund FREUD, *Œuvres complètes, Psychanalyse*, XIX, 1931-1936, PUF, 1995.

symbolique, permet de se détacher de son acte et de l'assumer. La culpabilité, imaginaire, destitue le sujet de sa place. C'est ce que le sujet croit. Et cette croyance permettra la légitimation des figures de domination.

« On entre dans la domination par la conquête, dans un rapport à l'autre d'étrangeté et d'hostilité »¹⁴⁶ nous dit Alain Caillé. Ce rapport peut exister à l'intérieur même du sujet. L'autre peut être perçu comme dangereux et il peut y avoir une défiance du sujet à son propre égard. Cette rencontre entre la position de l'autre et quelque chose en soi permet cette obéissance de s'en remettre à un autre, cette obéissance amenant à la soumission. Cette obéissance, sur un axe imaginaire, découle de la représentation de l'autre, le surmoi, le dominant sur lequel ce surmoi peut se projeter, et peut intervenir en rétorsion aux actes et aux pensées jugés répréhensibles par le sujet. Le dominant détient alors l'idéal cher au sujet. Le dominant a le pouvoir de donner une place soutenant le narcissisme.

L'obéissance à la domination renvoie aussi à la pulsion d'emprise puisqu'il s'agit d'être sous l'emprise d'un dominant. Cette pulsion d'emprise, et son lot de destructivité, qui peut se retourner contre le sujet lui-même, est soulagée par la figure dominante incorporant, dans un ordre préétabli, tout ce qui est susceptible d'être l'enjeu d'un jugement. Il s'agit alors de s'en remettre à un autre et de délester le sujet de cette opération de différenciation et symbolisation mise en route par la pulsion d'emprise.

Le résumé de la dialectique hégélienne par Myriam Revault d'Allones :

« L'esclave obéit au maître parce qu'il croit que celui-ci est la vraie figure de l'être humain [...] qu'il reconnaît la supériorité de l'autre. Et lorsque [...] la croyance de l'esclave en la supériorité du maître se défait au profit de la croyance en sa propre humanité, il transforme l'idée qu'il se fait de lui-même, il se comprend comme Homme plus et mieux que le Maître et cesse de se soumettre. »¹⁴⁷

La transformation du sujet permettrait, selon Myriam Revault d'Allones, de le dégager de l'emprise imaginaire des rapports de domination et donc de l'obéissance qui lui est corrélée. Mais les effets de la domination étant l'impuissance, les effets pour le sujet peuvent donc être d'être renvoyé à son propre rapport à l'impuissance. La possibilité d'être objet de l'autre, de son emprise, de sa séduction, renvoie au rapport à l'imaginaire pour chacun. La

¹⁴⁶ *Op. Cit.*, CAILLE, 2016.

¹⁴⁷ *Ibid.* p. 166.

croissance en est le levier. Par la croyance au dominant, un mouvement est possible sur la base d'une stabilité de la figure, l'idéologie prendrait la place d'un vide, éradiquerait ce vide. L'obéissance au dominant, par la croyance, permet un mouvement à partir de la stabilité de la figure : on croit à ce que la personne dominante va permettre et va sécuriser. La croyance en la supériorité d'un dominant renvoie à « quelque chose d'opaque renvoyant à une origine mystérieuse ». Cette croyance légitime l'autre et permet aussi de se sentir légitime du même temps.

L'ordonnement des choses peut aussi mobiliser la croyance dans la nécessité de l'ordre des choses pour éviter le chaos, et l'obéissance du sujet. À la suite, la figure qui prend place dans cet ordonnancement peut mobiliser la croyance. Si cette figure s'installe dans le charisme, l'idéologie, la bureaucratie ou le despotisme, nous entrons dans la dimension de la domination. Le sujet est alors mobilisé à l'endroit de son idéal du moi, de son moi-idéal ou de son surmoi. En découle une obéissance se situant sur un axe imaginaire quand l'autorité se situait sur un axe symbolique.

1.3. Le pouvoir comme praxis

Quelle que soit la sphère, de la domination ou de l'autorité, la question du pouvoir y est articulée. Le pouvoir est d'abord lié à une praxis, à une action ayant une visée concrète qui s'exerce différemment selon les positions, lesquelles sont liées à la domination ou à l'autorité.

Différents auteurs de différents champs et différentes époques se sont penchés sur ce pouvoir. Tout d'abord, avec Hannah Arendt nous aborderons le pouvoir du côté du pouvoir d'action. Mais, généralement, et spécifiquement pour Max Weber, le pouvoir est apparenté à la force ou à la domination. Michel Foucault considère qu'il y a de multiples relations de pouvoir au sein du social.

Nous aborderons ensuite la position d'obéissance face aux pouvoirs. Puis nous explorerons les modalités du pouvoir dans une institution. Le circuit de la pulsion, avec ses voies passives, actives et réfléchies, nous intéressera dans ce qu'il permet d'activer, selon les dispositifs, comme obéissance du sujet. Cette boucle pulsionnelle apparaîtra comme mobilisable par le social du fait du dédoublement spéculaire et du transfert. La question de l'objet *a* inventé par Lacan sera alors à explorer. Nous finirons par l'obéissance telle que Spinoza a pu la concevoir.

1.3.1. Une diversité de définitions

Différents auteurs abordent le pouvoir de façon très différente ; quelques repères par Alain Caillé, Max Weber et Hannah Arendt :

« Il n'y a pas domination lorsque le pouvoir sur des acteurs permet d'accroître leur pouvoir d'agir commun, leur pouvoir de, et, moins encore, quand il se déploie sur le mode du pouvoir avec. Pas de domination non plus lorsque les valeurs au nom desquelles un ordre est donné sont partagées et respectées par ceux qui les donnent comme par ceux qui les reçoivent. Encore moins de domination lorsque ceux qui commandent un jour sont appelés à obéir un autre jour. [...] La relation de pouvoir s'exerce dans le cadre d'une certaine horizontalité du rapport social et d'un esprit de réversibilité et de réciprocité. »¹⁴⁸
(Alain Caillé)

Cette définition rejoint l'étymologie du terme pouvoir, à l'origine associé à la notion d'être capable de, et à la notion d'avoir de l'importance ou de l'influence sur quelque chose ou quelqu'un. Cela vient d'ailleurs de la *potestas* (pouvoir) des magistrats quand l'*auctoritas* est un conseil ; elle est à distinguer de là ou de l'*imperium* (commandement) du peuple.

Nous différencierons la domination du pouvoir, même si ces deux termes sont fréquemment utilisés de façon indifférenciée, dans le sens où la domination est le plus souvent utilisée pour définir des rapports dissymétriques institués alors que le pouvoir concerne aussi la puissance d'agir ne s'appuyant pas nécessairement sur des positions particulières mais sur le moyen d'exercer une action. Le pouvoir concerne la puissance, être capable de, donc ce qui précède une action. La domination ne peut s'exercer sans un pouvoir sur l'autre pouvant aller jusqu'à l'exercice de la violence. Mais le pouvoir peut exister sans la domination. Il peut être un pouvoir d'action. Le pouvoir peut donc être horizontal, réversible et réciproque, individuel ou collectif.

« A de l'autorité celui qui accroît la puissance d'agir du collectif en s'autorisant de lui-même. »¹⁴⁹ Selon Hannah Arendt.

Hannah Arendt oppose d'ailleurs le pouvoir à la violence car, pour elle, le pouvoir est lié à la capacité d'agir d'un individu ou d'un groupe dont les membres se concertent. Pour elle

¹⁴⁸ *Op. Cit.*, CAILLE, 2016.

¹⁴⁹ Hannah ARENDT, *Qu'est-ce que l'autorité?*, in Arendt, 1972 (1954), p. 160.

la violence est un instrument d'une logique de moyens et de fin. Mais « le pouvoir et la violence s'opposent par leur nature même ; lorsque l'un des deux prédomine de façon absolue, l'autre est éliminé. »¹⁵⁰ Hannah Arendt dissocie le pouvoir de la domination et associe la violence à cette dernière, ainsi qu'elle dissocie le pouvoir despotique du pouvoir politique (celui qui lie des hommes libres, également aptes à commander et à obéir). Elle lie le pouvoir à l'action d'un collectif dans lequel les individus sont librement engagés.

Elle ajoute que la violence intervient quand il y a un déficit de pouvoir afin d'en acquérir là où il n'y en avait pas avant. Mais on peut supposer que le résultat est un certain type de pouvoir, non symbolique. Hannah Arendt différencie les positions, les moyens et les fins.

La philosophe Catherine Colliot-thélène dans son article de l'Encyclopédia Universalis, « le pouvoir », défini en politique, le pouvoir comme pouvant garder cette acception générale et originelle de « faculté d'agir » mais « dans le cadre d'un rapport avec d'autres hommes », cette notion « voisine avec toute une série de notions apparentées dont elle se laisse parfois difficilement distinguer : force, puissance, domination, autorité, violence. »

Et dans la tradition politique des modernes, « le pouvoir », ajoute-t-elle, est identifié à l'état souverain, et « apparaît indissociable de la domination, c'est-à-dire d'une relation dissymétrique entre les individus qui sont en position de commander et d'autres qui leur doivent obéissance. »¹⁵¹ (la domination va avec sujétion). Nous préciserions qu'il y a d'autres formes de relations dissymétriques que la domination, comme dans l'autorité, dans le pouvoir et dans la différenciation des places.

Elle pose ensuite la question d'où ce pouvoir tire son autorité (la volonté divine, la tradition, la volonté du peuple). **Le pouvoir est là un exercice lié à une praxis quand l'autorité est liée à une référence faisant tiers et la domination est située sur un axe binaire.** Ce pouvoir apparaît comme découlant d'une volonté divine, d'une tradition ou d'une volonté du peuple donc en référence à un espace de représentations faisant tiers. **Celui qui a autorité ne s'autorise pas que de lui-même, alors que le pouvoir pris dans la relation de**

¹⁵⁰ *Ibid.*

¹⁵¹ Catherine COLLIOT-THÉLÈNE, *Le pouvoir*, dans l'Encyclopédia Universalis.

domination nourrit une relation dissymétrique dans laquelle certains doivent se soumettre par obéissance.

Max Weber, contrairement à Hannah Arendt, soutient l'existence d'une connivence entre pouvoir et violence malgré l'idée d'un contrat social supposant une distinction entre contrainte exercée par le pouvoir et simple violence tout en maintenant établi l'obligation d'obéissance du sujet au souverain. Le pouvoir, pour lui, s'accompagne d'une domination. Hannah Arendt, elle, dissocie et même oppose les deux.

Hannah Arendt s'oppose donc clairement à Max Weber, mais tous les deux reconnaissent dans la domination impersonnelle en cours dans le monde contemporain un grave danger pour le pouvoir (et la liberté). Les contraintes anonymes amènent Michel Foucault à parler des multiples relations de pouvoir coexistant à l'intérieur du corps social. Pour lui le pouvoir est un élément qui circule, se déployant dans les relations et impliquant un rapport de force et une domination ignorée. La technique du pouvoir peut dresser, marquer les corps par exemple sans que le dominé ne s'en rende compte. C'est encore un autre degré du pouvoir, lié à un autre niveau de domination que celle abordée par Max Weber. Michel Foucault semble intégrer la dimension de l'inconscient et indiquer un emboîtement des ressorts et des mécanismes de la domination. Le processus mènerait alors à l'intériorisation complète par le dominant et le dominé. Avec Hannah Arendt nous retrouvons l'origine étymologique telle que le linguiste Alain Rey nous l'indique comme venant du latin *potere* signifiant « être capable de », « avoir de l'importance, de l'influence, de l'efficacité ».¹⁵²

Le pouvoir est donc une praxis, une action ayant une visée précise, cherchant un résultat, une fin. Selon le moyen et selon l'esprit à partir duquel ce moyen est exercé, il peut apparaître donc différemment comme s'articulant à une position d'autorité ou de domination. Foucault aborde ces pouvoirs à partir des questions de domination surtout implicites, Hannah Arendt les aborde à partir de la question de l'autorité et Alain Caillé, sociologue actuel, les situe sur un axe horizontal de réversibilité et de réciprocité et donc de monopolisation du pouvoir dans le cadre de la domination. **Chacun regarde différemment la même notion. Foucault regarde les effets du pouvoir de la domination implicite, Alain Caillé l'articule aux pouvoirs dans les institutions et leur fonctionnement à la fois dans la domination et**

¹⁵² Alain REY, *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 1998.

dans l'autorité, Hannah Arendt définit le pouvoir à sa racine, la puissance d'agir de chacun qu'elle dissocie de la domination. Le point commun est cette puissance qui peut s'exercer différemment selon les positions et les contextes.

1.3.2. L'exercice du pouvoir

Nous nous pencherons sur les formes que peut prendre l'obéissance dans son articulation à la notion de pouvoir puis nous irons au plus près de la réalité concrète d'un foyer pour adolescents au travers d'un épisode concernant un adolescent pour penser comment ce pouvoir se manifeste et ce dont il témoigne.

L'obéissance comme position de pouvoir face aux pouvoirs

La notion d'obéissance peut s'affiner des apports d'Alain Caillé s'appuyant sur Max Weber :

Correspondant aux différents pouvoirs, nous pourrions dans un premier temps, essayer de définir les obéissances. Nous suivrions d'abord Alain Caillé pour sa catégorisation, à partir de Max Weber, de différentes obéissances dans les institutions d'aujourd'hui :

« Dans l'ordre de l'intérêt pour soi, de la rationalité instrumentale et du contrat (on retrouve le pouvoir rationnel légal de Weber), de la négociation, a du pouvoir le gestionnaire. On lui obéit parce que l'on croit que c'est lui qui, à partir de notions communément partagées, sait obtenir la meilleure combinaison possible des moyens.

Dans l'ordre de l'intérêt pour autrui et de la sympathie, exerce une influence, a du pouvoir, l'ami patron. On lui obéit parce qu'on l'aime bien, et on l'aime bien parce qu'il aime bien, « il est humain » et sait prendre en compte les difficultés et les problèmes particuliers de chacun.

Dans l'ordre de l'obligation (morale, juridique, économique), met en œuvre la loi, a du pouvoir le directeur (on est assez proche du pouvoir traditionnel de Weber). On lui obéit parce qu'il incarne les valeurs fondatrices de l'organisation et qu'il est le seul qui en a une vue générale.

Dans l'ordre de la liberté-créativité, de la générativité (on retrouve le pouvoir charismatique de Weber), innove, entreprend, a du pouvoir l'innovateur. On lui obéit, ou plutôt on le suit parce qu'il a de l'allant, il permet de sortir des routines, il apporte de l'espoir en faisant miroiter des possibles à faire advenir. »

« Évidemment, tout dirigeant doit savoir combiner les quatre registres de l'action, qui sont quatre modalités possibles de la légitimité. »¹⁵³

« Le dirigeant « accroît le pouvoir d'agir du collectif. Il devient un puissant. On lui obéit parce qu'il a de l'autorité. Cette autorité fait qu'il n'a plus besoin de rappeler les raisons qu'il y a de lui obéir, les sources de sa légitimité. »¹⁵⁴

Nous pouvons en effet entendre dans l'approche d'Alain Caillé, **un pouvoir induisant que l'obéissance se fasse à partir de décisions logiques et rationnelles et d'autres à partir de raisons affectives et irrationnelles. Ces obéissances dont les ressorts sont différents, comme la croyance, l'amour, l'assurance de la permanence et de la perspective maîtrisées, telles qu'elles sont abordées là, s'appuient sur un *parce que* qui semble permettre une obéissance décidée en fonction du sens.**

Ces mêmes catégories pouvant amener à des positions de domination, nous paraissent plutôt se référer là à l'autorité telle que nous l'abordons. En effet, les motifs de l'obéissance sont définis par un dédoublement de la figure d'autorité puisqu'elle n'est pas intrinsèquement charismatique, sacrée par la tradition, adorable, ou omnisciente, mais, connaisseuse des fourches caudines du monde gestionnaire, détentrice de compétences ou de qualité reconnues comme telles, mobilisant la sympathie. Nous entendons alors une dimension triangulaire puisque la figure d'autorité incarne une fonction, une compétence concernant un champ repéré à partir duquel chacun peut choisir d'exercer son pouvoir d'obéir en conscience. **Le pouvoir de celui qui a autorité est de remplir la fonction dans laquelle il s'est engagé au service de la visée définie et avec le concours de ceux qui ont choisi d'être dirigé dans cette direction. Ce n'est donc pas un pouvoir sur l'autre mais un pouvoir avec l'autre. C'est un pouvoir de moyens à des fins déterminées choisies préalablement. Ce pouvoir du sujet est donc aussi un pouvoir de reconnaissance du pouvoir de l'autorité. Et l'autorité va reconnaître le pouvoir de chacun dans le collectif pour participer au fonctionnement permettant d'aller vers la finalité déterminée. C'est une obéissance active et décidée. C'est une obéissance qui se pose la question de ce qui fonde sa position à chaque action. Le pouvoir est là lié à l'action.**

Dans la domination, avec les mêmes ingrédients mais positionnés sur un axe binaire, la fonction et les finalités ne font pas tiers avec la figure mais sont essentialisées

¹⁵³ Alain CAILLE, *Pouvoir, domination, charisme et leadership*, Dans Revue du MAUSS 2016/1 (n° 47), pages 305 à 319.

¹⁵⁴ *Ibid.*

en le dominant. Nous rejoignons l'idée que la figure auguste, d'incarner l'autorité, permet facilement le glissement vers la position de domination à partir de laquelle les dimensions spatiales et temporelles deviennent le domaine exclusif du dominant qui en dispose. **L'obéissance en découlant limite l'action et devient une obéissance passive se basant sur la croyance qu'il est nécessaire de s'en remettre à l'autre. C'est une obéissance à une position à partir de laquelle nous pourrions parler de soumission concernant l'application des ordres à la suite. En miroir, le pouvoir de la personne en place de domination est celui d'une emprise sur l'autre et le pouvoir de faire miroiter le pouvoir susceptible d'être possédé. C'est là un pouvoir qui s'exerce sur l'autre.**

Complexité du pouvoir dans une institution

Des exemples illustrent cette notion de pouvoir dans un foyer de placement pour adolescents.

Nous différencierons la domination du pouvoir dans le sens où la domination est le plus souvent utilisée pour définir des rapports dissymétriques institués alors que le pouvoir concerne aussi la puissance d'agir et ne s'appuie pas nécessairement sur des positions particulières mais sur le moyen d'exercer une action. La domination ne peut s'exercer sans un pouvoir d'agir, un pouvoir sur l'autre qui peut aller jusqu'à l'exercice de la force. Mais le pouvoir peut exister sans la domination. Il peut être un pouvoir d'action.

Dans un foyer pour adolescent, la question du pouvoir se pose à plusieurs niveaux comme la question de la puissance d'agir que ce soit au niveau des adolescents eux-mêmes s'exerçant à ce pouvoir sur eux-mêmes, sur les autres de leur âge, sur les adultes et sur les dispositifs sociaux. Être hors la loi, faire *ce qu'on veut*, se défier pour montrer sa puissance, défier la règle, l'adulte, *tester les limites* égrènent le quotidien du foyer.

L'obéissance est souvent vécue comme de la soumission et c'est quand des discussions ont eu lieu que l'adolescent peut concéder obéir. Il ne s'agit pas d'un consentement passif sans choix puisqu'il crée les conditions du choix. Il s'agit d'une obéissance voulue parce que référée à quelque chose faisant autorité et même permettant de différencier l'autorité de la domination. Comme quand le jeune O. manifeste son malaise un

mercredi en début d'après-midi et m'explique, quand j'arrive à 14h, que le repas de midi s'était mal passé. Il connaît la règle qui est de ne pas avoir ses écouteurs sur les oreilles pendant le repas et il dit la respecter. Mais quand il est arrivé et que l'éducatrice lui a dit de les enlever *immédiatement*, c'était difficile et il allait les enlever, dit-il, mais en prenant le temps que ce soit lui qui se décide à les enlever. Et là, l'éducatrice énervée lui répète dix fois dit-il, pas une, pas deux, mais plein de fois. Il ne pouvait plus avoir l'espace pour y mettre de lui. C'est là qu'il s'est énervé et qu'il a balancé les tables et les chaises au travers du réfectoire. Après la proposition d'aller ensemble dans le bureau des éducateurs pour parler avec l'éducatrice, des paroles n'ayant pas encore pu être posées, nous trouvons l'éducatrice occupée à faire ce qui est demandé dans ce genre de situation, c'est-à-dire écrire sur l'ordinateur une note d'incident concernant cet épisode justement. Nous attendrons un moment qu'elle soit disponible puis nous échangerons avec elle. O. fera entendre clairement son désir d'obéir à la règle et de respecter l'autorité de l'adulte chargé de la rappeler, mais aussi la nécessité de faire reconnaître sa place et donc ce petit écart qui lui permet de s'approprier la règle. Il dira l'importance pour lui de ne pas se sentir dans un rapport de domination où il doit obéir immédiatement et en réponse à une injonction qui se répète jusqu'à ce qu'il ait le sentiment qu'on lui demande d'être au garde-à-vous.

Le positionnement, l'énonciation de l'éducatrice étaient vécus comme établissant un rapport de domination alors même que l'énoncé était accepté. O. voulait bien obéir mais obéir à ce qui fait autorité et non à ce qu'il vivait comme un rapport de force. **Il voulait *pouvoir* obéir et non être soumis à l'obéissance. Cela était possible avec la notion de temps qui permet de différencier l'autorité de la domination.**

Pour N., se lever le matin alors qu'il s'est couché tard, qu'il a trop fumé, malgré le désir de tenir son projet, son engagement, sa parole, le fait se soumettre à l'envie de l'instant de rester couché. Se positionner comme désobéissant permet de récupérer un sentiment de pouvoir : obéir ou pas, quand en fait il s'agit d'un obstacle trop important pour tenir son engagement. Et c'est souvent par l'agressivité que l'éducateur chargé du lever se voit accueilli. De la part de l'éducateur, la fine crête entre autorité et domination est difficile à définir. Jusqu'où exerce-t-il son pouvoir d'action et à quel moment le vouloir et non vouloir de l'adolescent prend le pas ? Cette conflictualité interne à l'éducateur ne peut se résoudre autrement que singulièrement en rapport à son ressenti, à ce qui lui semble juste entre l'obéissance au cadre donné, qui lui demande de faire obéir l'adolescent avec autorité, et la mobilisation de la force, de conviction et de présence, qui peut amener à la violence des

réactions de l'adolescent et faire glisser dans des rapports de dominations pour obliger à obéir manu militari. C'est le travail de parole qui va permettre de garder un pouvoir de penser. Ce pouvoir permet alors à l'éducateur d'obéir à l'articulation entre soi (l'éducateur), l'adolescent (là où il en est à ce moment-là, ce qui est alors possible pour lui) et le cadre établi (l'obligation scolaire par exemple et la pression du trop d'absences scolaires ou pas). A la violence possible de l'adolescent en réaction au fait de ne pouvoir se lever, ne s'oppose pas le pouvoir de l'adulte, lequel sinon deviendrait violence. Ce pouvoir de l'adulte vient dans la limite où il permet à l'adolescent de garder lui-même le pouvoir de se positionner tout en le soutenant par la force du désir tourné vers son devenir. Ce pouvoir se passe dans un espace où le symbole du pouvoir passe de la main de l'éducateur qui réveille à celle de l'adolescent qui s'en saisit ou pas pour se lever. C'est l'écart par cet investissement de l'espace qui différencie l'autorité de la domination et donc l'obéissance sur la base de s'en remettre à l'autre ou reprendre les choses d'une place de sujet.

Que le pouvoir, cette praxis, soit associée à une position de domination ou à une position d'autorité ou à celle de sujet, il mobilise un ressort à l'intérieur du sujet. Le pouvoir interroge la position du sujet, de quand il est objet et quand il devient sujet. Ce temps nous semble être caractérisé par des étapes de la construction du sujet que nous tenterons d'aborder par le circuit de la pulsion. Cette pulsion qui prend place quand la découverte de l'autre comme étranger est associée à la perte, la disparition, l'absence et quand, face à la séparation, il cherche, par un circuit actif, passif et réfléchi, à advenir comme sujet.

1.3.3. La pulsion et le pouvoir

Si les instances du moi découlent du social, et rentrent en écho avec lui, le circuit de la pulsion apparaît comme un élément clé de la mise en mouvement du sujet dans son lien à l'Autre. La construction du sujet est alors dynamique et toujours en jeu. L'obéissance y sera articulée.

La pulsion : une origine au désir de pouvoir

La conceptualisation de Lacan, reprise aussi par Jacques Sédard et Jean-Marie Forget permet d'analyser les effets du circuit de la pulsion sur les positions du sujet :

Avant la capture imaginaire et les instances qui y sont corrélées, le circuit de la pulsion agit et fait agir le sujet. Nous avançons l'idée que cette *activité* pulsionnelle pourrait être à l'origine du désir de *pouvoir*, et qu'elle est elle-même un désir de pouvoir. En particulier dans la domination, le sujet immobilisé, mis en place d'objet, dépossédé de lui-même et se laissant déposséder de lui-même, voit son activité, sur le modèle de la pulsion, mobilisée en deçà de la sublimation.

Si nous pensons devoir revenir en détail sur l'enjeu des pulsions ultérieurement concernant l'obéissance et sa définition, nous nous contenterons pour l'instant de nous interroger sur le mécanisme de l'obéissance et les liens avec le pouvoir d'agir du sujet, d'être agit et de se faire agir. Il y a donc une voie active, passive et réfléchie dans l'organisation de la pulsion, laquelle est issue du lien à l'autre et met en lien avec l'autre.

Mais d'abord, le cadre de l'autorité nous semble éclairé par une étape du rapport au pouvoir de l'enfant.

Quand l'enfant impuissant jette l'objet par terre au départ de sa mère, il s'agit d'un mouvement de destruction rageuse dont le ressort est la pulsion d'emprise, nous explique Freud. Puis, après ce premier mouvement, par exemple avec une bobine de fil, l'enfant fait revenir l'objet en disant « voilà ». Il surmonte alors autrement ce déplaisir produit par l'absence de la mère, en restaurant l'objet détruit par la pulsion d'emprise. En faisant revenir la mère symboliquement par le biais de cet objet, l'enfant garde une emprise sur la situation et

une maîtrise psychique de lui-même. Il peut alors s'absenter de la mère. « C'est ce que Freud appelle la pulsion d'élaboration psychique (*Bewältigungstrieb*), dans laquelle on peut non seulement élaborer l'absence de la mère, mais aussi s'absenter de la mère pour devenir seul, séparé du corps maternel, et ne plus se trouver dans un état de perte d'appui (*Hilflosigkeit*). (...) Pour Freud, ce double mouvement n'est possible que par la pulsion de savoir, liée à l'arrachement maternel, qui produit du deux, là où il n'y avait encore que du un »¹⁵⁵ nous dit Jacques Sédat.

Cette pulsion d'emprise peut éclairer ce qui se joue ou se prête à la figure qui fait autorité, celle qui paraît avoir un pouvoir. Ce qui se joue pour le sujet obéissant peut s'éclairer aussi du fait qu'après le premier mouvement de destructivité, il produit une opération de symbolisation en faisant revenir symboliquement la mère. En ce faisant, il accepte et supporte l'écart imposé, il reprend même la main symboliquement, il s'octroie un pouvoir qui lui fait supporter le pouvoir de l'autre de s'absenter. Il continue donc à la fois à subir l'absence de l'autre, et à la fois à garder son intégrité séparée. Il pourra être relié et différencié tout à la fois.

Il y a bien alors les pouvoirs d'action et du sujet et de l'autre qui peuvent coexister. Nous relierons cette action à ce qui est en jeu dans l'autorité et permet une obéissance qui n'incite pas le sujet à se départir de lui-même, ne pousse pas à se mettre objet de l'autre.

Dans la sublimation, qui nous semble plus mobilisée par l'autorité telle que nous l'avons abordée, le sujet accepte le manque, donc la perte de l'objet chu. Le pouvoir est un pouvoir créatif dans chaque situation s'articulant à ces données de manque et de vide. Dans la domination, le circuit de la pulsion est mobilisé, l'objet chu ne cesse d'être cherché. Le pouvoir est un pouvoir de répétition et a comme ressort la recherche de l'objet comblant. Le pouvoir est d'être toujours à la même place. La jouissance, ce plaisir intense, archaïque et indifférencié en est le ressort.

¹⁵⁵ Jacques SEDAT, *Pulsion d'emprise, Introduction à la perversion freudienne*, Dans *Che vuoi ?* 2009/2 (N° 32), pages 11 à 25.

L'obéissance comme répétition du circuit de la pulsion

Le sujet obéissant à la domination semble mobilisé dans ses mouvements. C'est peut-être le circuit de la pulsion qui peut nous aider à circonscrire ce dont il peut s'agir.

Il n'est pas possible d'échapper à la pulsion qui est une force constante et incontournable. Il est seulement possible de l'organiser et de l'orienter. L'objet est ce par quoi le sujet cherche à atteindre la satisfaction et donc la suppression de la tension de l'excitation. Mais Lacan ajoute la caractéristique de la pulsion comme n'ayant rien de naturel ou d'instinctuel. Elle est le résultat d'un montage signifiant à l'image d'un moulin à eau qui permet qu'une eau chaotique soit une énergie.

Et donc pour Lacan,

« la pulsion saisissant son objet apprend que ce n'est pas par là qu'elle est satisfaite (...) parce qu'aucun objet d'aucun besoin peut satisfaire la pulsion. (La) bouche qui s'ouvre dans le registre de la pulsion ce n'est pas de nourriture qu'elle se satisfait, c'est du plaisir de la bouche. (...) Pour ce qui en est de l'objet dans la pulsion, il n'a, à proprement parler, aucune importance. Il est totalement indifférent. »¹⁵⁶

A partir de là, c'est bien le circuit qui est investi, le circuit du plaisir, structurellement jamais satisfait, produisant un reste, une aporie, que Lacan nomme objet *a*, lequel va permettre de maintenir l'investissement du circuit. La non-satisfaction est donc incontournable et vivifiante. Le concevoir peut permettre de différencier l'autorité et la domination comme d'un côté, celui de l'autorité, intégrant cette perte, cette chute de la satisfaction absolue, et de l'autre côté, celui de la domination, refusant de faire avec cette perte ; donc d'un côté permettant une pulsion sublimée par l'acceptation de la perte de l'objet, symbolisable, et de l'autre côté, une pulsion d'emprise ne pouvant se séparer de cet objet, non symbolisable. L'Autre est objet de la pulsion avant de devenir une instance.

Cette pulsion passe par plusieurs étapes et à chaque étape, quelque chose du sujet et de son rapport à l'autre se transforme. Il y a aussi plusieurs composantes dans la pulsion et chaque composant a des effets. La visée de la pulsion est de faire le tour de l'objet perdu, cet objet

¹⁵⁶ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p. 153.

qui est remplacé par l'objet du manque. L'objet fondamental perdu, ce quelque chose qui a chu du fait de l'écart entre soi et le signifiant, entre soi et l'autre, ne cesse d'être cherché. Cet objet est donc un creux, un vide que le sujet veut combler. Le circuit de la pulsion peut tourner indéfiniment car le sujet ne rencontrera que l'impossible de cette rencontre totale avec l'objet perdu. Mais le circuit continuera autour d'objets de substitution dans l'espoir d'y trouver cet objet chu, ou de constater le réel de cette perte. N'importe quel objet peut prendre la place de l'objet de substitution à partir du moment où le mécanisme est enclenché du fait d'un dispositif le mobilisant.

Nous pourrions interroger là la place de l'obéissance, à cet endroit où un dispositif mobilise la mise en route du circuit pulsionnel et où le sujet cherche par celui-ci à refaire le tour de l'objet chu. L'objet de substitution va faire miroiter la possibilité d'enfin clore le manque, pouvoir qu'il n'avait pas eu jusqu'alors. Nous pourrions nous demander si l'obéissance a alors pour finalité la récupération espérée de quelque chose. Ce serait un choix dans le sens où le sujet s'engage dans cette voie et un non-choix dans le sens où ce qui mobilise la mise en route du circuit de la pulsion échappe au sujet, ou peut-être est structurellement incontournable dans certaines conditions.

Reprendre les temps de la pulsion va pouvoir éclairer ces questions. Ces temps de la pulsion, Lacan les comparent à un montage grammatical où il y a articulations des formes active, passive et réfléchie. Ces formes peuvent coexister et se retourner sur le sujet. Par exemple, dans la pulsion scopique, le sujet voit, est vu, et se fait voir. A la différence du stade du miroir où l'enfant cherche à saisir son unité, son moi imaginaire, et cherche à s'aimer à travers l'autre, dans la pulsion scopique, l'enfant cherche à rencontrer l'autre. Par ce circuit, il émerge comme sujet. Dans la pulsion anale, le sujet passe de la pulsion orale où il fait ses demandes par des balbutiements à partir de son manque, cette pulsion anale où il se confronte à la demande *de* l'autre, concernant là la propreté. Il lui est demandé d'accepter, d'obéir à cette demande pour la jouissance de l'autre au détriment de son propre plaisir.

« Au terme de l'apprentissage, l'enfant s'identifie au trait de la puissance autoritaire de cet Autre à laquelle il s'est plié, pour le temps de cette exigence. »¹⁵⁷

¹⁵⁷ Jean-Marie FORGET, *Les enjeux des pulsions, La clinique des pulsions, une clinique actuelle*, Erès, Psychanalyse et clinique, 2011.

En s'identifiant, il accède à la demande à l'autre et s'aperçoit que la réponse n'est jamais comblante, il y a toujours quelque chose qui manque.

Nous pouvons repérer là l'identification au trait autoritaire, à la domination. Donc que le sujet soit sur un mode passif, ou qu'il y prenne une part active par identification, le rapport dominant/dominé peut être en écho.

La demande active dans l'oralité, passive pour l'apprentissage de la maîtrise sphinctérienne, puis réfléchie dans la demande à partir du désir c'est à dire à partir de questions comme : *Je me demande ce que tu es, ou Je te demande ce que je suis, ne répondent pas à la question cachée : celle de la décomplétude de l'autre, de son manque pour qu'il désire.*

Ces temps premiers de la relation à l'autre sont susceptibles d'être des matrices de ce qui peut se retrouver dans le contexte social. Jean-Marie Forget ajoute : « l'inversion de la demande et l'introduction de l'autorité de l'Autre correspondent à un changement de consistance du rapport du sujet à l'Autre »¹⁵⁸ A l'issue de ce moment, le sujet s'identifie, « non plus au trait de la division de la parole dans l'Autre, mais au trait de la puissance attribuée à l'autorité de l'Autre, puissance à laquelle s'est plié le sujet pour consentir à l'apprentissage. »¹⁵⁹ Cette étape est d'autant plus complexe que cet objet anal auquel il est accordé de la valeur doit être abandonné à l'Autre et il doit le considérer comme un déchet. C'est-à-dire, nous dit Lacan, qu'« il est contraint à un démenti. L'objet est en même temps sacré pour l'Autre et déchet pour lui. »¹⁶⁰ Ce démenti est nécessaire au sujet pour consentir à la demande de l'Autre. « C'est à la fois lui et ça ne doit pas être lui »¹⁶¹

Puis toujours Lacan dans l'angoisse : « Nous avons là un certain rapport de constitution du sujet comme divisé, comme ambivalent, en rapport avec la demande de l'Autre »¹⁶² Donc dans l'analité, si la pulsion se boucle aussi autour du vide de l'objet dans l'Autre, c'est au prix d'un désaveu qui entraîne une identification à l'autre sous le trait de l'autorité impérative et de la demande.

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ *Ibid.* p. 56.

¹⁶⁰ Jacques LACAN, *L'angoisse, séminaire 1962-1963*, Publication hors commerce et document interne à l'Association Freudienne Internationale, leçon du 19 juin 1963.

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² *Ibid.*

Nous pouvons interroger, à partir de là, les rapports au pouvoir et à l'impuissance qui nous semblent caractéristiques aussi bien de la domination que de l'autorité. Même si **nous pouvons supposer que le circuit de la pulsion, qui va permettre l'émergence du sujet, rejoue ses étapes dans la domination, alors qu'il semble que l'autorité mobilise le sujet là où il est déjà advenu comme sujet.**

Il y a alors le pouvoir exercé par la situation de domination ne laissant au sujet que le pouvoir de réinterroger des problématiques laissées en suspens par le circuit de la pulsion et le tour de l'objet chu. Il y a le pouvoir de l'autorité permettant au sujet d'exercer son pouvoir d'action à partir de sa place de sujet divisé.

Ces pouvoirs soutiennent différentes obéissances. Il y a l'obéissance comme choix actif qui s'articule à un pouvoir d'action référé à ce qui peut faire autorité pour le sujet, mêmes si ces autorités peuvent se conflictualiser les unes avec les autres. Cette obéissance fait avec le manque du sujet et sa division. Il y a l'obéissance induite, et même forcée, de la domination qui pousse le sujet à exercer son pouvoir en s'assujettissant à la demande de l'autre, en se clivant, pris par le circuit de la pulsion qui ne cesse de se rejouer.

1.3.4. Désir, transfert et obéissances : les ressorts du pouvoir

Pour mobiliser les instances et les mécanismes du sujet sollicités par le social, il y faut la possibilité de la répétition d'un lien qui réinterroge l'organisation des instances et le circuit permettant la construction permanente du sujet. Le miroir où l'on se mire et le transfert où l'on explore les liens sont les modalités qu'utilise le sujet pour remettre en route la question de son pouvoir.

Le dédoublement spéculaire et le transfert

Si la personne en position de domination peut avoir une prise et même une emprise, c'est bien que cette emprise rencontre quelque chose chez celui qui y obéit. Il y aurait donc, chez chacun, une possibilité en soi de réveiller quelque chose de cette relation binaire susceptible de faire le lit de la domination. Nous faisons l'hypothèse que cette possibilité est en rapport au circuit de la pulsion. Quelque chose que le sujet revit par dédoublement spéculaire en attendant qu'il le revisite. Nous proposons de le situer pour établir quelques repères.

Toute une conceptualisation autour de ce qui se joue de par la dimension spéculaire auquel a à faire le sujet est amenée par Lacan, reprise par de nombreux psychanalystes, comme Paul-Laurent Assoun et Sylvia Lippi, choisis comme points d'appui ici :

La projection produit une obéissance du fait du miroir qu'est celui qui semble avoir besoin de dominer, fantasmatiquement capable de ce que nous connaissons de par notre propre parcours : dévoration, maîtrise sadique, cruauté... Il n'y a d'obéissance possible par crainte qu'en fonction de la représentation de ce qui peut advenir. Cette représentation ne peut exister sans qu'elle n'ait pris place en nous. Cette place indique que, quelque part en nous, nous sachions de quoi il en retourne et que nous pouvions en imaginer le retour.

Paul-Laurent Assoun résume :

« L'effet de « *déjà vu* » illustre par ailleurs le moment saisissant de captation imaginaire où, de se reconnaître dans une situation, le moi croit, en un effet de « *rebroussement* » du réel, revivre dans l'actuel une expérience antérieure. En cette « *situation exemplaire* » de l'expérience spéculaire, Lacan dégage « *la matrice symbolique où le je se précipite en*

une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel une fonction de sujet » (E, 94). (...) De ce « *nœud de servitude imaginaire* » (E, 100), s'origine le sujet aimant et parlant. Cet effet est essentiel à repérer : « *L'intuition du moi garde en tant qu'elle est centrée sur une expérience de conscience un caractère captivant dont il faut se dépendre pour accéder à notre conception du sujet* » (S II). »¹⁶³

Le *moi*, cette instance imaginaire résultant d'une cristallisation dans le miroir, est mobilisé en permanence dans le quotidien de chacun. Il se corréle au moi-idéal et à l'idéal du moi. La projection sur le parent dominant participe de cet idéal qui devra être attaqué à l'adolescence. La domination découle de ce maintien de l'idéal du moi miroir de celui des parents. L'autorité pourrait découler de l'idéal du moi constitué par le sujet à l'issue de la différenciation adolescente. Relié et différencié, l'adulte devenu s'appuie sur la transmission de l'idéal des parents tout en ayant remanié cet idéal pour l'avoir accommodé à son présent sujet. Le père imaginaire tout puissant devient un être humain comme tout un chacun castré. Le père symbolique a dégagé le sujet de la question de ce qui pourrait satisfaire la jouissance de la mère. Le père réel, ce support de ces fonctions est toujours là. C'est dans ces espaces que la question de l'obéissance se pose. **Obéissance au père imaginaire ou obéissance au père symbolique. L'obéissance s'appuie de toute façon sur une duperie du fait d'être trompé par le signifiant ou le réel, et il n'est pas possible de ne pas obéir sans être condamné à l'errance. Les non-dupes errent...Ces différentes obéissances sont mobilisées en fonction de ce qui est projeté sur les figures actuelles et donne le sentiment au sujet de revivre une position antérieure et les expériences qui y étaient corrélées.**

Dans l'obéissance découlant du circuit de la pulsion et de ses phases portées par l'autre en position de dominant, quelque chose du miroir captive le sujet et l'empêche de se positionner en tant que sujet donc sur un champ symbolique. « Le miroir renvoie au mirage ». ¹⁶⁴

¹⁶³ Paul-Laurent ASSOUN, *Lacan*, PUF, 2017, p. 36.

¹⁶⁴ *Ibid.* p. 33

Si le sujet, dans un dispositif donné, est capté, même momentanément, par le miroir constitué par la figure dominante en face de laquelle il est positionné, nous pouvons supposer qu'il y a alors des effets sur le sujet. Lacan avance dans ses *Ecrits* :

« Il y suffit de comprendre le stade du miroir comme une identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image »¹⁶⁵ (*Ecrits*, Lacan, p94).

Et :

« ...dans cette expérience du miroir, un moment peut arriver où cette image spéculaire que nous croyons tenir se modifie ; ce que nous avons en face de nous, qui est notre stature, qui est notre visage, qui est notre paire d'yeux, laisse surgir la dimension de notre propre regard, la valeur de l'image commence alors de changer, surtout s'il y a un moment où ce regard qui apparaît dans le miroir, commence à ne plus nous regarder nous-même, *initium*, aura, aurore d'un sentiment d'étrangeté qui est la porte ouverte sur l'angoisse. Le passage de l'image spéculaire à ce double qui m'échappe, voilà le point où quelque chose se passe »¹⁶⁶.

Cela indique à quel point notre consistance est fragile, nous la recherchons sans savoir ce que nous recherchons, à travers quelque chose toujours au-delà de ce que l'on imagine.

« Face au miroir, le sujet contemple ce qu'il oublie à chaque instant : un corps qui n'existe pas s'il n'est pas désiré par l'Autre, un corps qui peut vivre uniquement grâce à son regard. Le regard du sujet sur son propre corps devient le regard de l'Autre, sujet et Autre se joignent dans ce regard : le corps du miroir est le produit de cette fusion. Pour le sujet, devenir ce corps fruit du double regard (du sujet et de l'Autre) signifie s'effacer – tomber – dans l'image du miroir : image de soi qui est déjà, depuis le début, artefact, image contraignante et asservie, image rassemblée pour l'Autre. »¹⁶⁷

¹⁶⁵ Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966, p. 94.

¹⁶⁶ Jacques LACAN, *L'angoisse, séminaire 1962-1963*, Publication hors commerce et document interne à l'Association Freudienne Internationale, 9 janvier.

¹⁶⁷ Silvia LIPPI, « *Soi-même* » comme objet du désir, et d'amour, Dans *La décision du désir* (2013), pages 155 à 175) Et « « Se regarder » devient « être regardé » ».

Cette recherche de notre identité, de notre moi, passe de façon absolument incontournable par le regard de l'Autre. Cette réalité fondamentale de tout un chacun, une des bases de notre dépendance à l'Autre, rend tout autre susceptible de nous métamorphoser. Cette métamorphose peut être crainte ou désirée mais ne peut se passer du lien à l'Autre, craint et désiré.

Et encore : « Le sujet jouit de ce corps qui témoigne de l'union – à travers les regards – avec l'Autre. Le sujet jouit et disparaît. »¹⁶⁸

Le corps, auquel on s'identifie, que l'on voit dans le miroir est le produit de cette fusion imaginaire (que l'on recherche et que l'on craint). Mais l'enfant face au miroir perçoit aussi qu'il est séparé de son image : le *je* ne fait pas partie de l'image reflétée, il est hors miroir. Le sujet ne fait pas Un avec son image. Par un symptôme par exemple, le sujet peut exister du fait de rompre l'image reflétée par le miroir comme une. La production symptomatique (qui, dans une institution peut être le passage à l'acte) est une trouvaille signifiante qui permet d'exister en tant que sujet et non seulement comme image unifiée. Même si ce symptôme garde une enclave de jouissance, il permet quelque chose d'un écart par rapport au regard porté par l'Autre.

Silvia Lippi explicite :

« Le symptôme montre la jouissance-souffrance d'un corps en tension entre corps qui fait jouir l'Autre et corps qui se refuse à le faire jouir. La contradiction du symptôme réalise et détruit en même temps la copule avec l'Autre. Mais le sujet est sauvé : l'unité fictive du corps est définitivement cassée par le symptôme. »¹⁶⁹

Le symptôme, nous pensons le développer ultérieurement, est un élément clé, une trouvaille, malgré sa dimension de jouissance, pour le sujet et a comme fin de ne pas être complètement asservi à ce que provoque le dédoublement spéculaire. Il peut permettre une issue à un assujettissement complet.

A cet endroit nous semble s'articuler la question de l'idéal du moi et du moi idéal.

¹⁶⁸ *Ibid.*

¹⁶⁹ *Ibid.*

Sylvia Lippi en donne une vision claire :

« Du « *moi idéal* » – état mythique d'un narcissisme sans brèche, qui se confond avec l'auto-érotisme – au futur « *idéal du moi* », une faille s'est produite dans le narcissisme. L'enfant doit descendre de son piédestal. La perfection se trouve devant soi, l'enfant doit désirer et aimer une image parfaite de soi qui n'existe pas encore, qu'il devra réaliser dans l'avenir. »¹⁷⁰

Cette question de l'idéal du moi découle de la fonction paternelle, laquelle peut aussi permettre de trouver une issue à l'emprise de l'autre. **Le pouvoir, s'appuyant sur la pulsion d'emprise, peut servir des rapports de domination, par le pouvoir sur l'autre. Cela s'appuie sur des jeux de miroirs sans fin et sans issues, où le sujet cristallise son identité dans le regard dans lequel il se mire. Le sujet peut aussi trouver le moyen de s'appuyer sur le pouvoir de penser, de construire son propre au-delà faisant tiers entre soi et l'autre, entre soi et soi. Il sera alors relié à la question de l'autorité, de ce qui peut faire autorité pour lui dans un rapport au miroir où le tiers a permis l'écart entre son image et soi, entre le regard de l'Autre et soi. Il choisi ce qu'il regarde et au regard de quel signifiant il organise son regard.**

L'obéissance qui en découle est une obéissance permettant, à la fois d'avoir une prise, et à la fois d'accepter la castration. L'obéissance qui se situe sur l'axe de la domination est une obéissance de soumission produisant la servitude. Dans l'autorité, l'obéissance s'articule au pouvoir, à une praxis, de continuer à penser dans le temps et dans l'espace et de laisser la place au pouvoir de l'autre. Dans la domination, l'obéissance est, d'entrée de jeu, à la relation telle qu'elle s'établie, à la position de s'en remettre à un autre par décision, puis d'obéir aux commandements inclus dans cette relation sans plus faire de choix ni de s'interroger sur le positionnement du sujet.

Le transfert et l'objet *a*

Nous interrogerons, en face des figures d'autorité et de domination, la position de celui de qui est attendue l'obéissance. Comment va-t-il entendre l'injonction, comment le commandement devient une re-commandation ou pas et, comment un ordre soutient

¹⁷⁰ *Ibid.*

un ordonnancement ou pas ? Si la question, par exemple de la maîtrise, s'appuie sur le mécanisme du circuit de la pulsion, si ce mécanisme, et sa projection sur l'autre, vient rencontrer le rapport au miroir de chacun, ce rapport au miroir est sollicité par le biais du transfert et du rapport à l'objet *a*.

A partir de l'invention cruciale de l'objet *a* par Lacan et de la notion de transfert, à partir de Jacques Lacan et la reprise qu'en font Serge André, Colette Soler, Eric Porge et Mustapha Safouan, nous chercherons à comprendre le déroulé de ce qui se joue pour le sujet dans son rapport à l'Autre.

La projection sur la figure de certains mécanismes et instances du sujet est rendue possible par le transfert mobilisé par des dispositifs et les positions occupées au sein de cette organisation.

Dans son séminaire sur Le transfert, Lacan nous amène à penser, nous précise le psychanalyste Mustapha Safouan dans *Lacania*, que « le transfert serait en somme ce qui, de la répétition, se destine à être entendu. »¹⁷¹ Cette présence de ce qui se met en acte constitue ce que Lacan appelle le transfert. Mais le ressort de ce transfert est la recherche, dans l'autre en place d'objet d'amour, de cet objet caché, cet agalma, que l'on suppose constitutif de l'être de l'Autre, caché à l'intérieur, et qui nous renvoie aussi à notre être et à la question de la cause du désir.

Du fait qu'il y ait un impossible à dire constitutif de tout sujet, un rien, quelque chose échappant en permanence et étant corrélatif de l'aliénation du sujet au signifiant, chacun est mis en mouvement et est en recherche, répétitivement, de ce quelque chose venant bordé ce trou en soi, ce trou laissé par le signifiant. Lacan l'appellera l'objet *a*.

Le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient, selon Lacan. Le sujet est à la fois au dehors et au dedans du signifiant, à la fois donc dans le symbolique et dans le réel, et le sujet est partagé entre plusieurs signifiants qui le représentent l'un pour l'autre. Le lieu du signifiant, qui le fonde et vis à vis duquel il tente de se situer, est le lieu de l'Autre. L'Autre, le champ des signifiants, l'ensemble des mots du langage, et la fonction de découpage du réel de ce langage est donc ce avec quoi le sujet tisse des liens en permanence.

¹⁷¹ Mustapha SAFOUAN, *Lacania*, Fayard, 2001, Tome 1, p. 164.

Ce tissage ne peut cesser car il y a un vide, quelque chose de perdu de par le signifiant qui nous entame et limite le champ des possibles. Ce trou du symbolique est à l'origine de la répétition. Le signifiant insiste pour tenter de border quelque chose d'impossible. A partir de cette répétition, prend place le transfert comme une question éternelle en attente de la réponse qui ne viendra jamais.

Cette réponse ne viendra pas du fait que toute parole vient comme un voile sur l'impossible à dire. Cet impossible est rencontré dans l'Autre au moment où le sujet s'interroge sur ce qu'il est, d'où il vient et au moment où il s'interroge sur le désir et la jouissance de l'Autre, ce qu'il est pour l'Autre et ce que l'Autre lui veut.

Tout d'abord, le besoin de l'enfant le pousse à entrer dans les énoncés et en même temps ceux-ci viennent à la rencontre des besoins. Le besoin est alors complexifié et transformé par cette prise dans les énoncés. Le besoin est alors pris dans la demande. Mais de passer par la demande, il y a aliénation au signifiant et nécessairement une perte entre le besoin et la demande, un écart, un vide. Là prend place ce que Lacan appellera l'objet *a*, cet objet qui est un reste, un bout de quelque chose qui va chercher à border le trou à défaut de le combler.

Le besoin est lié à la pulsion car il doit passer par elle pour se satisfaire. La pulsion, elle, s'organise autour d'une zone érogène. Cette zone, un orifice, met en lien le dedans et le dehors et met en lien à l'Autre. C'est comme si la pulsion était un dispositif permettant une satisfaction d'un besoin qui resterait sinon chaotique, sans organisation permettant d'y répondre. L'enfant a besoin, par exemple, physiologiquement du lait et de ce qu'il contient comme nutriments nécessaires. Pour satisfaire ce besoin, il passera par la bouche et le plaisir pulsionnel oral. C'est la mère qu'il a appelée qui lui a donné ce plaisir avec son sein. Cette mère va même lui donner d'autres plaisirs en même temps en le portant, en le regardant, en lui parlant. A la fois la satisfaction pulsionnelle et le plaisir débordent largement la question du besoin et donc complexifient le rapport au besoin qui ne peut plus être direct, et à la fois rendent dépendant de l'Autre et de la demande. L'enfant se rend compte alors qu'il ne reçoit sa signification que de passer par le lieu de l'Autre. Si donc l'inconscient est le discours de l'Autre, comme nous l'avance Lacan, le désir de l'homme, ajoute-t-il, est le désir de l'Autre, dans tous les sens du terme. « Que me veut-il ? » semble demander le sujet, et aussi, « que me veut-il quand il me demande ce que je veux ? ».

Selon Lacan :

« La demande du sujet et l'aliénation du besoin qu'elle comporte instituent l'Autre en maître absolu : l'Autre peut ne pas satisfaire le besoin, voire, il peut y répondre au gré de son caprice. Ainsi se noue la toute-puissance de l'Autre et l'impuissance réciproque du sujet. »¹⁷²

« Le sujet ne sachant formuler ce dont il a besoin, n'a comme ressource que de s'en remettre à ce que l'Autre désire pour lui. »¹⁷³

Le sujet, à partir de son besoin, fait une demande à l'Autre qui devient le « maître absolu ». Le sujet ne sait pas ce qu'il veut, il est extérieur à son désir et c'est l'Autre, dans ce temps clé, le détenteur du savoir sur son désir. Mais aussi, l'Autre va apparaître comme n'ayant pas la clé de la jouissance, il y a un manque aussi en l'Autre. Lacan situe là le phallus, ce signifiant sans signifié, un organisateur du lien à l'Autre.

Le transfert, en jeu dans nombre de situations, s'appuie sur cette question de la demande, du besoin et du désir.

Le désir, lui, se définit en écart à la demande, cet écart fait la différence entre l'autorité où il est autorisé et la domination où il n'est pas autorisé.

Selon Lacan :

« A l'inconditionné de la demande, le désir substitue la condition « absolue » : cette condition dénoue en effet ce que la preuve d'amour a de rebelle à la satisfaction d'un besoin. C'est ainsi que le désir n'est ni l'appétit de la satisfaction, ni la demande d'amour, mais la différence qui résulte de la soustraction du premier à la seconde, le phénomène même de leur refente (*Spaltung*) »¹⁷⁴.

Le désir existe donc par le retrait de la satisfaction à la demande de l'autre, par la possibilité de ne pas le satisfaire complètement. Ce désir s'articule à l'objet *a*.

L'objet *a* est une invention de Lacan. En effet, il va définir la nature de l'objet, qui est avant tout chez Freud l'objet de la perte, en fonction des modalités du manque. Dans le séminaire sur « La relation d'objet », Lacan différencie la frustration qui est le manque imaginaire d'un objet réel et dont l'opérateur est la mère symbolique, de la privation qui est le

¹⁷² Serge ANDRE, *Lacan : points de repère*, Editions Le Bord de l'Eau, Collection La Mulette, 2010, p. 168.

¹⁷³ *Ibid.* p. 170.

¹⁷⁴ Jacques LACAN, *les Ecrits*, p. 691.

manque réel d'un objet symbolique et dont l'opérateur est le père imaginaire, de la castration qui, elle, est le manque symbolique d'un objet imaginaire et dont l'opérateur est le père symbolique.

La mère symbolique est celle qui apparaît comme présente/absente, qui échappe donc à l'enfant, frustré, lequel va imaginer qu'elle est détruite dans la réalité. Le père imaginaire, lui, est le père fantasmé comme tout puissant, support projectif, qui prive dans la réalité l'enfant de cette mère symbolique qui représente alors cet objet symbolique, attendu, convoité, interdit dont le père dispose. Quant au père symbolique, c'est celui qui dit non et qui donne son nom, introduit donc à un ordre symbolique, en castrant, en indiquant à l'enfant qu'il n'est pas tout, et l'enfant va imaginer un objet manquant qui représente, qui symbolise la question du manque.

Parallèlement, l'enfant va investir des objets, oral et anal, scopique et vocal, à partir desquels il va organiser la question de la demande et du désir. L'objet oral constitue l'objet de la demande à l'Autre quand l'objet anal constitue l'objet de la demande de l'Autre. L'objet scopique est celui du désir à l'Autre quand l'objet vocal est celui du désir de l'Autre.

Les objets aptes à remplir cette fonction sont des objets *a* qui sont absences, entre visible et invisible. Lacan situe donc l'objet *a* du côté du désir, du manque et du réel. Il est objet et cause du désir. Il échappe. C'est un peu comme une aporie. C'est aussi l'agalma.

Paul-Laurent Assoun résume ce concept lacanien :

« C'est l'objet *a* qui sépare la jouissance du corps ou jouissance de l'Autre de la jouissance phallique : « *La chose la plus étonnante, c'est que cet objet, le "a", sépare cette jouissance du corps ("jouissance de la vie") de la "jouissance phallique"* » (TR, 1974). Comprenons qu'il tient à la fois du « hors corps » et du Corps. »¹⁷⁵

Il est constituant du parlêtre, mais à partir de ce qui lui manque, il est aussi la voie, le rail par où est attendu un surcroît de plaisir. Lacan explique dans sa « Postface au Séminaire XI » que : « L'objet *a* tel que je l'écris c'est lui le rail par où viennent au plus-de-jouir ce dont s'habite, voire s'abrite la demande à interpréter. »)¹⁷⁶

¹⁷⁵ *Ibid.*

¹⁷⁶ Jacques LACAN, *Le Séminaire, Livre XI*, Paris, éd. Seuil, 1973, p. 252.

Cet objet sert à la mise en jeu de la pulsion dont s'enveloppe l'objet. L'objet *a* s'appuie sur une césure corporelle : les lèvres, la marge de l'anus, le sillon pénien, la fente palpébrale, le cornet de l'oreille. Et il y a le regard, la voix, le sein, les fèces.

L'objet *a* est bien spécifique et bien différent du phallus. L'objet *a* borde le trou du réel que le signifiant laisse, le phallus le voile, le premier vient de la refente du sujet par le signifiant, l'autre est en rapport à l'Autre : avoir ou être le phallus.

Mais Lacan explique qu'il y a :

« Un trait commun à ces objets dans notre élaboration : ils n'ont pas d'image spéculaire, autrement dit d'altérité. C'est ce qui leur permet d'être « *l'étoffe* », ou pour mieux dire la doublure, sans en être pour autant l'envers, du sujet même qu'on prend pour le sujet de la conscience. Car ce sujet qui croit pouvoir accéder à lui-même à se désigner dans l'énoncé, n'est rien d'autre qu'un tel objet. Interrogez l'angoissé de la page blanche, il vous dira qu'il est l'étron de son fantasme. C'est à cet objet insaisissable au miroir que l'image spéculaire donne son habillement. »¹⁷⁷

Les précurseurs de l'objet *a* sont donc, selon la psychanalyste Colette Soler, les objets partiels de la pulsion de Freud, et l'objet transitionnel de Winnicott.

Elle ajoute : « l'objet manque à la fois dans l'imaginaire, dans le symbolique, dans le réel, aussi bien que dans le nœud qu'ils forment entre eux. »

« L'objet *a* c'est ce qui manque, et que tout ce qui ne manque pas, pour cause de discours, cherche à faire oublier. »¹⁷⁸

Il est en jeu dans les discours, ce que nous verrons ultérieurement, et participe dans son articulation au signifiant maître, à tous les autres signifiants et au sujet à la mise en place de types de relations par le biais du transfert.

« L'objet *a* qui manque, fait support aux « réalisations les plus effectives », voilà pour le travail, et aux « réalités les plus attachantes », voilà pour l'amour. »¹⁷⁹ (Colette Soler)

¹⁷⁷ Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966, p. 818.

¹⁷⁸ Colette SOLER, *L'objet a de Lacan, ses usages*, Dans *Champ lacanien*, 2007/1 (N° 5), pages 77 à 84.

¹⁷⁹ *Ibid.*

Ce que soutient le psychanalyste Eric Porge quand il avance :

« Avec le geste d'inscrire « a » sur le graphique de Freud, Lacan subvertit le rapport individuel/collectif et nous donne les moyens d'accéder à une autre référence, celle du sujet divisé par a et le calcul de son incommensurabilité à l'unité. C'est cela qui va être l'enjeu d'une autre clinique du collectif. »¹⁸⁰

Le sujet, à partir de son manque constitutif, cherche la satisfaction pleine inaccessible. La recherche de cette satisfaction passant par la demande de l'Autre, le sujet est d'entrée de jeu relié à l'Autre et ce lien constitue un enjeu pour lui. Cette mise en place du lien à l'autre sur la base de la recherche de combler le manque pourtant irréductible est constitutif du sujet. La dimension transférentielle et de répétition qui se joue dans le lien social, et l'objet *a*, cause du désir s'appuie sur cette rame du lien à l'autre. Ces opérateurs semblent pertinents pour aborder la question de l'obéissance.

Dans une institution

Dans une institution, les figures organisatrices des liens, mobilisent ces éléments et peuvent induire une capture imaginaire ou permettre la mobilisation des individus en tant que sujets. De fait, il nous semble que l'obéissance demandée n'est pas la même. La possibilité d'acquiescer ou de refuser l'obéissance n'est pas possible de la même manière en fonction des éléments transférentiels mobilisés. **Les dispositifs induisent des transferts de positions. Certains permettent au sujet de s'appuyer sur la position l'amenant à entrer dans une obéissance articulée à la question de son désir, ou, au moins, de laisser une place à la question de son désir. D'autres dispositifs induisent le transfert d'une position d'objet, et des mécanismes psychiques articulés à cette position et au mouvement pour en sortir comme la retransversée du circuit de la pulsion. Le désir, faire avec l'objet *a* en tant que manque irréductible, donc faire avec l'écart entre la demande et la satisfaction, est logiquement articulé au champ de l'autorité telle qu'abordée précédemment. La dimension transférentielle sollicitée sur ce champ peut s'articuler à faire avec le manque, et donc avec la chute de l'objet illusoirement comblant. Ne pas considérer comme supportable l'écart entre la demande et la satisfaction, ne pas considérer que**

¹⁸⁰ Erik PORGE, *Comment Lacan transforme le schéma de Freud*, Dans Transmettre la clinique psychanalytique (2005), pages 149 à 156.

l'objet a est le creux incontournable à partir duquel le sujet existe, est susceptible de mobiliser le circuit de la pulsion. Tentant d'attraper la satisfaction entière par le biais d'images de cet objet a , le sujet est dominé. Dans un jeu de miroir sur lequel il projette la possibilité d'éradiquer le manque, par le transfert, il cherche la satisfaction de l'Autre et cherche à être l'objet comblant. Ce mécanisme du lien social se situe logiquement sur le champ de la domination telle que décrite dans ce travail.

1.3.5. Deux pouvoirs et deux obéissances

Nous avons vu que les instances du moi sont en lien avec le social, que le circuit de la pulsion met en jeu le lien pour l'émergence du sujet, que le transfert le rejoue pour le mettre en mouvement et permettre l'émergence d'un nouveau lien et donc de nouvelles articulations. Dans le champ de la domination ou dans celui de l'autorité, le pouvoir sur l'autre et le pouvoir d'action se dessinent. Mais, les deux champs, et les différentes obéissances qui y sont corrélées se différencient, s'opposent, se mettent en tension et la question du nouage possible et singulier entre ces différentes dimensions se pose.

Spinoza a clairement exploré la question. Il sera un point d'appui fondamental pour l'interrogation de ce nouage dans le social. Puis nous tenterons de circonscrire le nouage et le pouvoir dont il témoigne. Le nouage d'obéissance s'éclairera alors.

L'obéissance en tension : le Tractatus de Spinoza

Spinoza peut permettre d'éclairer l'articulation entre les deux champs, autorité, domination, entre les deux positions du sujet qui fait ou non avec le manque, et les tensions entre les différentes obéissances qui en découlent. En effet, entre ce que le sujet écoute de ce qu'il en est pour lui et ce que le sujet délègue au collectif, ou à une figure, Spinoza déploie les complexités telles qu'il les a pensées. En fonction de la discrimination des pouvoirs du sujet, en conflit les uns avec les autres, et le pouvoir du sujet d'articuler en lui ces différentes formes de pouvoir, le sujet peut être face à la question de la nature de son obéissance, et même considérer l'obéissance choisie comme source de puissance.

Marc Maesschlack, philosophe du droit et chercheur sur la gouvernance démocratique donne une analyse de Spinoza sur laquelle nous nous appuyerons.

Dans le *Tractatus* de Spinoza, Marc Maesschalck nous indique qu'est pointé « la faiblesse du sujet politique, soumis au risque des croyances théologico-politiques »¹⁸¹. Pour réfléchir à la politique, il serait nécessaire de tenir compte de cette caractéristique du sujet et envisager qu'en politique, « un ordre de consentement commun, garanti par une forme d'engagement » limiterait « l'emprise de la soumission volontaire sur les esprits nourris par l'imaginaire de l'autorité/pouvoir comme vérité extérieure de soi garantissant absolument chaque petit sujet dans son être limité. »¹⁸²

Spinoza suppose donc un sujet faible et prédisposé aux croyances. Pour limiter cette faiblesse, il faudrait le consentement collectif donc une position choisie, et un engagement donc une mise en place de la durée permettant un minimum de permanence. Dans l'espace et dans le temps, un collectif peut créer les moyens de ne pas être soumis à sa faiblesse associée à la croyance. Il différencie ce consentement collectif à la garantie du sujet dévolu à l'autre auquel on donne le pouvoir. Nous pouvons entendre là la différence faite entre l'autorité et la domination.

Marc Maesschalck expliquera aussi que pour Spinoza : « ce qui rendrait si spécifique la démocratie moderne, c'est qu'en elle le pouvoir se situe en un lieu vide dépassant la représentation des sujets et donc la distinction entre le symbolique et le réel. » Dans la démocratie, le lieu du pouvoir n'appartient à personne, il ne peut être objet de connaissance. « Ce qui s'offre comme objet de connaissance, ce sont plutôt « les attributs du pouvoir. [...] En ce sens, ce n'est plus à l'autorité politique que le peuple doit obéir, mais aux procédures institutionnelles de la démocratie. »¹⁸³.

Hannah Arendt semble rejoindre cette approche quand elle conçoit l'obéissance comme concernant le système hiérarchique lui-même. Il n'y a alors plus qu'« un imaginaire théologico-politique qui assurerait dans le réel la distribution hiérarchique des places et la clôture du système en un organisme. »¹⁸⁴ ajoute Spinoza soulignant la dimension imaginaire qui organise la répartition des places de chacun et qui compare cette association à un organisme clôt. Cet aspect est d'autant plus intéressant qu'il nous indique que le soutien à

¹⁸¹ Marc MAESSCHALCK, *L'imaginaire théologico-politique. Ou de l'obéissance comme source de puissance*, Presses Universitaires de France, « Les Etudes philosophiques, 2015/2 n° 113, pages 283 à 308.

¹⁸² *Ibid.*

¹⁸³ *Ibid.*

¹⁸⁴ *Ibid.*

l'ordonnement des choses est inclus dans une métaphore de l'organisme clôt, donc bordé par une surface établissant un dehors et un dedans. Effracter le système peut, nous pouvons le supposer, faire vivre l'atteinte d'une enveloppe contenante.

Pour Marc Maesschlack, à l'intérieur de ce système, Spinoza montre « comment l'imagination, [...] produit un dédoublement spéculaire qui les amène à projeter l'image d'un être qui leur est analogue et qui garantit la finalité d'eux-mêmes et des êtres qui les entourent. »¹⁸⁵

D'après lui c'est une faible capacité de connaissance qui entraîne une faible puissance du vouloir. Ce vouloir a besoin d'être soutenu par « transfert de puissance vers cette image. L'obéissance s'enracine dans ce transfert de puissance »¹⁸⁶. Il précise qu'agir en fonction de l'image produite par l'imagination se fait par un décret extérieur. On se départi de notre capacité à la connaissance en la supposant à l'autre.

Spinoza indique bien la dimension transférentielle qui installe la personne en position d'autorité ou de domination dans une image de puissance, de pouvoir sur la base d'un idéal et d'une extension idéale de soi. Le dédoublement spéculaire et la projection permettent ce transfert de pouvoir sur la figure d'autorité ou de domination. Il précise que c'est un choix du sujet de transférer son pouvoir sur l'autre afin de soutenir son vouloir. S'il y a un choix au départ, ce choix implique de se départir ensuite de son pouvoir et de s'en remettre à l'autre. Nous pourrions interroger la nature de ce choix car nous avons supposé, qu'une fois le transfert établi, le sujet peut être en butte à la reviviscence de position qui induise des mécanismes comme la répétition du circuit de la pulsion.

Mais ce déplacement permettrait une stabilité.

« Ce qui est radicalement en jeu dans ce déplacement théologico-politique, c'est la manière dont une communauté croyante parvient à inscrire ses préceptes éthiques dans un ordre séculier. » (On a lâché la créativité pour la permanence). Pour Spinoza, il y a dans l'ordre théologico-politique comme dans l'ordre démocratique, « un mécanisme de consentement collectif au transfert du droit naturel de chacun vers l'autorité garantissant la vie selon la Raison. »¹⁸⁷

¹⁸⁵ *Ibid.*

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ *Ibid.*

Pourtant, la connaissance serait « la seule à posséder la puissance de produire une nouvelle forme de vie dans laquelle les hommes sont déliés de toute forme d'obéissance et n'agissent que *ex proprio decreto*. »¹⁸⁸ Agir selon son décret intérieur serait possible par la connaissance. Cette connaissance pourrait nous évoquer ce qui peut être nommé une prise de conscience, ou co-naissance, c'est-à-dire la possibilité de penser nouvellement à partir d'une situation singulière. Spinoza établit une différence entre l'obéissance et la connaissance, l'obéissance étant liée à un commandement qu'il semble lié à l'extériorité du sujet, et la connaissance à l'intériorité. Nous aurons l'occasion d'y revenir ultérieurement de façon plus approfondie quant à l'abord de Spinoza de l'obéissance. Pour l'instant, ce qui sert notre propos est le conflit entre les différentes formes d'obéissances qu'il aborde.

Spinoza détermine le commandement du dieu intérieur que sont les deux piliers justice et charité et les commandements extérieurs de la société comme pouvant être en conflit. Il donne une représentation de **l'obéissance comme étant un comportement d'exécution garantissant l'inscription dans une chaîne de commandement. Mais ces commandements peuvent être**

Selon un décret extérieur :

« Si l'obéissance peut être définie comme l'acte constitutif de l'être-sujet d'un ordre civique, c'est parce qu'elle constitue l'acte de consentement par lequel un être libre suspend, par la pensée, son droit naturel de juger de son plus grand bien pour transférer au pouvoir souverain le droit de lui commander tout ce qui est nécessaire au maintien de l'ordre public. »¹⁸⁹

Ou selon un décret intérieur :

« Chercher à orienter son existence sur ces modèles de justice et de charité afin d'être à l'image de la Vie souveraine telle qu'elle se révèle à nous et nous commande de vivre, c'est cela obéir. [...] Il suffit de se régler sur ces deux attributs pour être saint ou juste par l'obéissance (la tradition luthérienne dira pour être justifié). »¹⁹⁰

¹⁸⁸ *Ibid.*

¹⁸⁹ *Ibid.*

¹⁹⁰ *Ibid.*

Pour Spinoza il y a trois degrés de l'obéissance selon la fin ou selon le principe de l'action : l'obéissance servile, filiale et civique. L'esclave est aliéné et obtempère pour l'utilité d'un autre. Le fils agit en fonction de son utilité préservée par l'autorité des parents. Le sujet civique obéit à l'autorité de la puissance publique pour son bien et il participe lui-même à la constitution de cette médiation.

Ces trois degrés d'obéissance qui sont déterminées par la finalité de l'obéissance plus ou moins bénéfique pour le sujet, et dans laquelle le sujet est plus ou moins actif et en mesure d'y exercer un pouvoir, se situent dans une seule matrice relationnelle que nous pourrions qualifier de rapport au maître-père-chef.

Mais ces degrés d'obéissance peuvent être en conflit avec la puissance créative d'obéissance.

Pour l'instant nous retiendrons d'un côté les questions de justice et de charité au sein du sujet et, d'un autre côté, les questions de la place et du sens d'une autorité réglée par la crainte, c'est à dire vidée d'elle-même par le rapport à l'autre que soi. Cela déplace l'obéissance à l'autre que soi à l'Autre. « Pour contrôler, encadrer, juger, il faut une autorité capable de se vider de soi pour incarner la volonté de l'intérêt public face à la dépendance des ordres économiques. »¹⁹¹ Il y a projection sur le souverain de ce mouvement en soi religieux selon Spinoza mais avec la possibilité de participer à l'éthique de ce souverain, pourrions-nous dire. Et, dénonce Spinoza, c'est parce que la religion chrétienne récupère dans un dogme ce mouvement en soi religieux, qu'elle « bloque le processus de création imaginaire des choix éthiques en excluant la connaissance naturelle des débats et en réservant à une élite la capacité de discerner les frontières entre l'autorité religieuse et l'autorité publique. »¹⁹²

Ainsi voit-il les prophètes dans la religion comme des traducteurs de préceptes dont la connaissance est accessible à tous. Mais « les théologiens chrétiens sont des savants spécialisés qui développent une connaissance hermétique ». ¹⁹³

Les conséquences, d'après Spinoza en sont que « cette imagination privée bloque la création de comportements éthiques adaptés beaucoup plus qu'elle ne l'aide ou ne l'encadre. »¹⁹⁴ La doctrine « suspend donc la puissance créative de l'imagination éthique collective qu'elle

¹⁹¹ *Ibid.*

¹⁹² *Ibid.*

¹⁹³ *Ibid.*

¹⁹⁴ *Ibid.*

détourne à son profit et elle la maintient à distance d'une autorité publique désormais dépendante de ses interprétations éthiques spécialisées. »¹⁹⁵

Chez Spinoza, il y a donc un enjeu politique au « travail de la raison sur l'imaginaire religieux du pouvoir souverain. »

C'est le lieu vide de la puissance souveraine articulé à la justice et à la charité qui permet l'obéissance créative du collectif. Nous retrouvons la place de ce vide, de ce rien, qui pourrait aussi s'appeler l'objet *a*, reconnu comme tel, qui peut faire qu'émerge une obéissance créative.

Cette obéissance créative du collectif suppose d'un côté un « décentrement à l'égard du mode de soumission qui réduit la liberté à un objet de pouvoir », (comme le droit de vote) d'un autre côté, un recentrement sur la puissance que permet ce décentrement et « qui crée la possibilité de s'autoriser d'autres liens dans la vie en commun. »¹⁹⁶

« En consentant librement au primat de l'unité sociale par transfert des puissances individuelles, chaque individu devient le relais potentiel d'un ordre de concertation civique dépendant de relations justes et charitables pour préserver son unité. [...] Cette puissance commune du politique ne coïncide ni avec le souverain, ni avec la multitude gouvernée : elle se caractérise plutôt comme un circuit de relations qui implique la concertation dans l'application des règles et le maintien de l'unité sociale. »¹⁹⁷

La conclusion est qu'il importe de « réconcilier la raison et l'imagination pour renvoyer la multitude à sa propre puissance comme à la seule instance constitutive. »¹⁹⁸

Le philosophe se doit de créer un vide nécessaire « en dissociant le désir de piété de la puissance du consentement civique. » pour pouvoir avoir une obéissance créative.

Intervenir au cœur de l'imaginaire en montrant l'inconsistance du désir de l'Autre auquel la multitude est soumise, et permettre ainsi « le mouvement de la connaissance » produisant « une décentration de toute illusion finaliste » et un « recentrement relationnel » -

¹⁹⁵ *Ibid.*

¹⁹⁶ *Ibid.*

¹⁹⁷ *Ibid.*

¹⁹⁸ *Ibid.*

justice et charité- permet à la fois d’agir sur l’insatisfaction produite par « une religion fondée sur la soumission ou la superstition et de résister à ce basculement de cette image de Dieu en une cause formelle d’un ordre impersonnel et neutre de la légitimité, dépourvu du principe générateur capable de détruire ce lieu extérieur de la vérité de soi. »¹⁹⁹

Autrement dit, Spinoza affirme qu’il faut, par la connaissance, « permettre aux sujets de remettre en question les liaisons qui bloquent leur imagination pour favoriser la production d’autres liaisons. »

Remettre en question les liaisons supposées données comme condition de l’ordre social, dénoncer les formes d’obéissance qui empêchent la connaissance de leurs causes, permet de connaître la limite de tout ordre théologico-politique à la fois nécessaire et transformable, « fondé sur le consentement, mais en même temps asservissant. »

Sinon « les masses demeurent aliénées de leur puissance de consentement collectif et ne peuvent en conséquence reconduire leur désir à l’injonction rationnelle de la justice et de la charité. »

Spinoza soutient la valeur de ce vide de la puissance souveraine, reconnu, ou qu’il serait important de porter à la connaissance, et qui permettrait l’obéissance créative du collectif. Il prône à la fois un décentrement sur le collectif qui réduit la liberté en s’en remettant au pouvoir, pour la stabilité de l’ensemble, et à la fois, un recentrement sur la puissance d’action de chacun permettant de s’autoriser à la création de nouveaux liens. Montrer l’inconsistance du désir de l’Autre, sa dimension illusoire, mais reconnue, et s’appuyer sur ce ‘dieu vivant en soi’, ‘justice et charité’, afin d’établir créativement les relations telles qu’on souhaite y obéir. Ces deux obéissances s’articulent. Un pouvoir d’action et le pouvoir sur l’autre s’y corrént.

Deux formes de pouvoir qui s’articulent

Nous nous sommes arrêtés sur deux formes de pouvoir, celui de pouvoir exercer sa puissance d’action, et celui de pouvoir exercer un pouvoir sur l’autre. A la suite de l’exploration de la notion de pouvoir à travers différents auteurs, nous nous sommes arrêtés à deux formes qui se dessinaient d’un côté, à la suite d’Hannah Arendt, le pouvoir d’action,

¹⁹⁹ *Ibid.*

d'un autre côté, à la suite de Max Weber et Michel Foucault, le pouvoir sur l'autre. Ces deux formes considérées comme contradictoires se sont avérées ne pas l'être aux yeux de la psychanalyse qui conçoit la cohabitation de ces deux formes chez le sujet.

Il y a plusieurs domaines de pouvoirs : le pouvoir implicite des normes telle que Michel Foucault a pu les aborder ; le pouvoir des figures d'autorité et de domination s'exprimant différemment selon qu'il est un pouvoir avec l'autre ou un pouvoir sur l'autre. **Le pouvoir s'exerçant dans le cadre de la triangulation et sur un axe horizontal et vertical, est celui que nous avons situé dans le champ de l'autorité. Le pouvoir se situant dans un cadre d'emprise sur l'autre, dans une dimension binaire et sur un axe uniquement vertical est celui que nous avons situé sur celui de la domination.** Ce pouvoir s'appuyant sur des positions que nous avons délimitées dans le cadre de la domination, et celui s'exerçant dans le cadre de l'autorité passe par des moyens différents.

Le pouvoir de ceux qui sont confrontés à la question de l'obéissance est un pouvoir différent selon les axes sur lequel il se situe. Dans le cadre de l'autorité, l'obéissance se fait à partir de décisions prises sur un axe horizontal, à partir d'éléments rationnels, logiques et articulés au désir. Elles peuvent être prises sur un axe vertical mais triangulées par la notion de transmission du passé dans le présent tourné vers l'avenir, ou triangulées par des symboles comme la fonction donc considérant l'écart entre 'le mot et la chose'. Dans le cadre de la domination, l'obéissance se fait sur un axe vertical à partir d'éléments imaginaires et affectifs. Dans le premier, l'obéissance décidée et active se fait à partir du sens à reconstruire en permanence à chaque situation et est articulée à la reconnaissance, donc à un pouvoir d'action. Dans le deuxième, l'obéissance à la matrice relationnelle de la domination peut être active, mais, au sein de la relation de domination, l'obéissance est passive et s'appuie sur la notion du pouvoir de l'un sur l'autre. Elle limite l'action à l'application d'un ordre qui n'est pas interrogé et s'appuie sur la croyance. D'un côté, le pouvoir est actif, de l'autre le pouvoir est un pouvoir passif d'exécution.

Les différentes articulations possibles s'appuient sur la mobilisation des mécanismes psychiques, en fonction du dispositif, existant en chaque sujet. Ces mécanismes en jeu sont différents selon que le sujet est en place de sujet ou en place d'objet, selon la mobilisation du désir, ou d'une jouissance.

Le pouvoir est alors le pouvoir de rester immobile sans renoncer à l'objet, sans faire avec le vide et le manque. Le jeu de miroir mobilise le sujet à cet endroit de dépendance à un autre qui donne l'identité se reflétant dans son œil. Cette obéissance à la domination pousse le sujet à exercer son pouvoir en s'assujettissant à la demande de l'autre et en se clivant. S'en remettre à un autre par décision, puis obéir aux commandements inclus dans cette relation sans plus faire de choix, éloigne les interrogations de positionnement du sujet.

Quand le dispositif permet au sujet de se positionner en tant que tel, le sujet peut se situer à partir de son désir et du processus de sublimation qui s'appuie sur la possibilité du manque, de l'insatisfaction et donc peut concevoir la chute de l'objet censé combler. Le pouvoir est alors un pouvoir créatif. **Il y a donc l'obéissance comme choix actif qui s'articule à un pouvoir d'action référé à ce qui peut faire autorité pour le sujet, mêmes si ces autorités peuvent se conflictualiser les unes avec les autres comme l'autorité du chef, de ce qui a été discuté en réunion, des parents, des valeurs, etc. C'est là que l'obéissance doit être créative, construire sa référence dans l'articulation, au fur et à mesure. Elle s'articule alors au pouvoir, à une praxis, qui permet de continuer à penser dans le temps et dans l'espace et de laisser la place au pouvoir des autres.**

Quand le dispositif met en place des rapports de domination, le sujet cherche à être l'objet comblant de l'autre, à répondre exactement aux demandes dans l'espoir d'accéder à la satisfaction pleine et entière. Il s'agit alors d'un pouvoir sur l'autre. Le pouvoir n'est pas d'agir mais d'exécuter.

L'obéissance qui découle d'une situation d'autorité autorisant au pouvoir d'action est une obéissance qui permet, à la fois d'avoir une prise, et à la fois d'accepter le manque, mais toujours à construire donc en mouvement. L'obéissance qui se situe sur l'axe de la domination est une obéissance de soumission qui produit la servitude et qui sert un imaginaire où l'objet peut être comblant et où l'on peut donc éviter le manque. Cette obéissance stabilise et immobilise. Les deux s'articulent.

Ces différentes obéissances sont mobilisées en fonction de ce qui est projeté sur les figures actuelles et donne le sentiment au sujet de revivre une position antérieure et les expériences qui y étaient corrélées. Cette projection est rendue possible par la dimension transférentielle, elle-même sollicitée par les dispositifs et les discours en cours.

La façon singulière qu'à Spinoza d'aborder la conflictualité entre les obéissances, souligne le choix du sujet de la matrice relationnelle. Pour lui, c'est le collectif qui peut décider. Mais il y a aussi l'obéissance au maître où le sujet se dédie à lui sans bénéfice, et l'obéissance filiale où le sujet obéit pour son propre bénéfice. Au sein de cette relation, l'obéissance à l'ordonnement donne une place à chacun. A l'intérieur de l'ordonnement, la position prise induit un rapport à l'autre, un dédoublement spéculaire, dans lequel l'obéissance s'enracine dans le transfert de puissance mais pour pouvoir soutenir le vouloir.

D'un côté l'homme a en lui les deux piliers que sont justice et charité, liés à la place et au sens de l'autorité ; et de l'autre, l'homme se départi de sa pensée et de ses actions pour s'en remettre à un autre qui va permettre la stabilité du collectif. Ce qui fait autorité, c'est une 'crainte' que nous pourrions traduire comme respect par la sagesse et la compréhension qui inclue le souci de l'autre. C'est une obéissance de raison. Le sujet obéit à une instance qui se départirait aussi de son propre vouloir pour un souci plus général.

Chacun serait dans cette tension interne, que décrit Spinoza, entre tenir compte de ces deux piliers internes qui sont *ex proprio decreto*, ce que l'on décrète en soi-même, et ce déplacement de l'autorité sur une instance qui nous mettrait en position de réagir *ex alieno decreto*, par un décret extérieur, étranger à soi.

Spinoza introduit la tension entre ces deux obéissances et la complexité de l'articulation entre elles. Nous pourrions l'entendre comme la tension et l'articulation entre le sujet et le collectif, entre l'autorité et la domination, entre l'activité et la passivité, entre le pouvoir d'agir et la prise dans le pouvoir de l'autre, entre le désir et la jouissance.

Les dispositifs, les mouvements des sujets, les aliénations à des places et les effets de celles-ci, ont été théorisée par Lacan au travers de ses quatre discours qui nous semble permettre d'avancer sur les questions abordées, ce que nous ferons en troisième partie.

Finalement

Nous avons donc considéré l'autorité comme ayant une dimension spatio-temporelle, articulée à des symboles, située sur un axe horizontal et vertical, triangulée, dans un champ symbolique. L'obéissance qui lui est corrélée est une obéissance active qui concerne d'abord le cadre relationnel dans lequel l'autorité organise le lien. Puis, il s'y trouve l'obéissance à la place qui y est prise à l'instant donné. L'éducateur responsable d'une action obéit à la décision prise et à ce que suppose sa place. De cette place, il ajustera l'obéissance voulue à ce qui se passera sur le moment de l'action en fonction de la rencontre, des valeurs, de ce qu'il ressent comme juste tout en gardant la décision comme axe. C'est donc une obéissance créative et responsable permise par cette autorité. L'obéissance à la figure en position de domination, elle, limite l'action et devient une obéissance passive se basant sur la croyance qu'il est nécessaire de s'en remettre à l'autre. C'est une obéissance à une position à partir de laquelle il sera possible de parler de soumission concernant l'application des ordres à la suite.

Si l'autorité est triangulée et s'appuie sur la reconnaissance, elle supporte l'écart entre la demande et la satisfaction et permet la récupération par chacun de son propre pouvoir d'action. Elle s'oppose donc à la domination, binaire qui met l'autre en place d'objet comblant sans écart avec la demande, exactement où on l'attend sans récupération de son propre pouvoir d'action mais ayant uniquement un pouvoir d'exécution, le sujet est alors *exécuté* à cet endroit-là.

Le pouvoir concerne la puissance, être capable de, donc ce qui précède une action. Dans la domination, il s'agit d'un pouvoir sur l'autre pouvant aller jusqu'à l'exercice de la violence. Mais le pouvoir peut exister sans la domination. Il peut être un pouvoir d'action. Le pouvoir peut donc être horizontal, réversible et réciproque, individuel ou collectif. Ce n'est alors pas un pouvoir sur l'autre mais un pouvoir avec l'autre. C'est un pouvoir de moyens à des fins déterminées choisies préalablement. Ce pouvoir du sujet est aussi un pouvoir de reconnaissance du pouvoir de l'autorité. Et l'autorité va reconnaître le pouvoir de chacun. Le pouvoir de l'autorité permet au sujet d'exercer son pouvoir d'action à partir de sa place de sujet divisé, donc de son désir. L'autorisation de ce pouvoir permet une obéissance active et décidée, une obéissance qui se pose la question de ce qui fonde sa position à chaque action. Le pouvoir exercé par la situation de domination, lui, ne laisse au sujet que le pouvoir de

réinterroger des problématiques laissées en suspens par le circuit de la pulsion et le tour de l'objet chu (objet *a*).

L'obéissance émerge de par le dispositif. Dans le champ de la domination, dans l'installation sur un axe binaire et vertical, la capture imaginaire et la mobilisation des instances comme le Surmoi, l'Idéal du Moi, le Moi idéal et le Moi, permettent, par le biais du transfert, une obéissance passive. La répétition, qui est aussi une immobilisation du sujet, peut être une tentative de trouver une issue, l'advenue de quelque chose.

Cette obéissance peut émerger de par le dispositif de l'autorité, dans un univers triangulé, sur un axe vertical et horizontal, temporel et spatial. La dimension symbolique permet de supporter le côté manquant de l'exécution de l'ordre, de la satisfaction de celui qui a énoncé la décision, de ce que l'on aurait voulu qui soit. Cette obéissance a comme ressort le désir de reconnaissance qui peut être surtout désir de reconnaissance d'un désir, ce désir qui met en mouvement et permet une obéissance créative articulant singulièrement et particulièrement le réel, l'imaginaire et le symbolique.

Le pouvoir articulé à l'autorité ou à la domination soutient différentes obéissances. Il y a l'obéissance comme choix actif qui s'articule à un pouvoir d'action référé à ce qui peut faire autorité pour le sujet, même si ces autorités peuvent se conflictualiser les unes avec les autres. C'est la partie décidée de l'obéissance. Il y a l'obéissance induite, de la domination qui pousse le sujet à exercer son pouvoir en s'assujettissant à la demande de l'autre, en se clivant. C'est la partie assignée de l'obéissance. Ces dimensions de l'obéissance se nouent et s'articulent sans cesse.

Conclusion de la première partie

Dans cette première partie nous avons délimité l'autorité par ses références à l'espace, initiées par les Grecs, et au temps, introduit par les romains. L'espace est mis en place, sur un axe horizontal, à partir de symboles, comme le sceptre, en référence à un au-delà. Le temps, sur un axe vertical, y ajoute ce qui vient d'avant, dans le présent, au service d'un avenir. Cette autorité est triangulée puisque celui qui a autorité obéit à ces références. Elle se situe sur un champ symbolique. L'obéissance qui est en découle est active et responsable et se corrèle à la reconnaissance, celle du désir. Cette obéissance est possible du fait qu'une position d'autorité, laquelle est susceptible de supporter un écart entre la demande et la satisfaction, donc accepte la possibilité que le sujet y mette de lui. C'est ainsi que cette transmission du passé, dans le présent et tournée vers un avenir qui échappe, incarne cette autorité qui autorise, et induit une obéissance pouvant se nouer à une position singulière.

Puis nous avons délimité la domination, radicalement verticale, limitant l'action car mobilisant un sujet passif, croyant en la nécessité de s'en remettre à un autre. La domination, articulée à la maîtrise de l'autre, met alors le sujet en place d'objet. Les grandes catégories de la domination ont été abordées et définies à partir de la position charismatique ou idéologique, bureaucratique ou despotique. La domination a été alors située sur un axe binaire et donc dans le champ imaginaire. L'obéissance qui en découle est assignée. C'est une obéissance passive, de soumission.

Nous avons aussi circonscrit le pouvoir à partir de la notion de puissance, être capable de, qui précède une action. Mais, à partir de là, nous avons montré qu'il pouvait se décliner en deux pouvoirs différents selon qu'il s'articule à la domination ou à l'autorité. La domination exerce un pouvoir sur l'autre pouvant aller jusqu'à la violence. C'est alors un pouvoir vertical. Mais le pouvoir peut exister sans la domination. Il peut être simplement un pouvoir d'action. Le pouvoir peut alors être horizontal, réversible et réciproque, individuel ou collectif. Ce n'est alors pas un pouvoir sur l'autre mais un pouvoir avec l'autre, non un pouvoir sur le monde mais dans le monde. Ce pouvoir d'action peut être donc relié à l'autorité.

Nous avons alors fini sur la mise en tension et l'articulation de ces obéissances telle que Spinoza les a décrites.

Si les obéissances ont été circonscrites dans un territoire déterminé par l'autorité, la domination et en lien avec le pouvoir dans cette première partie, et qu'elles ont été définies à partir des positions à partir desquelles elles s'organisent, nous envisageons pour la suite d'aborder la dimension subjective de ces obéissances. Nous avons exploré des éléments organisateurs du lien social produisant l'obéissance, et leurs racines. Nous avons ensuite cherché à repérer les effets de ces éléments sur le sujet, donc par quels biais le social peut mobiliser des caractéristiques psychiques du sujet, et lesquelles. Nous explorerons en deuxième partie, la construction psychique du sujet, ses racines subjectives et les racines de ce champ social dans lequel ces subjectivités ont pris place. Nous explorerons comment ces constructions se situent quand elles sont en butte à l'autorité, la domination et comment elles s'articulent aux pouvoirs.

A présent, nous interrogerons donc, face à l'autorité, à la domination et au pouvoir, dont le champ conceptuel a été défini en première partie, les différentes positions que le sujet peut prendre. Ces positions s'articulent à différents types d'obéissances pour des raisons variables. Ces raisons peuvent être abordées à partir des mécanismes psychiques. Si ces mécanismes amènent le sujet à une certaine obéissance, ils deviennent décisifs pour son positionnement dans le lien social.

Deuxième partie - Des éléments organisateurs du champ subjectif

Nous avons exploré, dans la première partie, comment l'obéissance est mobilisée par des dispositifs opérant dans le monde, participe à différents types de lien social, et a des effets sur le sujet.

À présent nous interrogerons quels sont les ressorts subjectifs de ces obéissances, face à ces dispositifs. Il s'agira de délimiter les mécanismes psychiques en jeu, les positions qu'ils permettent et les racines de ces positions, l'héritage dont elles témoignent.

L'obéissance, cette position, qu'elle soit consciente ou inconsciente, induite par le contexte, amène le sujet à répondre positivement à l'injonction de l'autre en fonction des signifiants qui s'imposent à lui, et à réagir en fonction. Nous pouvons supposer alors que l'obéissance découle d'éléments déterminants permettant de rendre compte des positions subjectives en jeu. La psychanalyse Lacanienne permettra de circonscrire certains de ces éléments ainsi que de border les positions en jeu.

Les choix de positions, plus ou moins libres, sont en tension. L'objet *a*, avec la question du rapport du sujet au manque et avec son lien au masochisme primordial, par le circuit de la pulsion, va nous permettre de circonscrire cette tension après avoir indiqué en quoi cet objet *a* est manifestement concerné par le rapport du sujet à l'obéissance.

Donc, après avoir délimité l'autorité, en première partie, à partir de ses racines grecques et romaines, structurelles et processuelles, autorité prenant place dans un dispositif organisé symboliquement nous aborderons, dans cette deuxième partie, les ressorts subjectifs des positions d'obéissance mobilisées qui lui sont corrélées. Le rapport à l'objet *a* sera abordé comme éclairant une obéissance s'articulant au manque. Nous repérerons alors ce qui, de l'histoire des questions et des principes autour des rapports à l'obéissance, de la philosophie antique en l'occurrence, produit et transmet comme position active du sujet faisant avec le manque et la mise en mouvement. Cette histoire éclairera les effets sur le sujet de l'autorisation de ce que nous appellerons un rapport à la chute de l'objet *a*.

Puis, après avoir délimité la domination, dans la première partie, à partir d'éléments de l'histoire sociologique et philosophique, prenant place dans un dispositif organisé autour de la

dimension imaginaire, nous aborderons, dans cette nouvelle partie, les positions d'obéissance mobilisées corrélées à cette domination. Le rapport à l'objet *a* sera abordé comme éclairant une obéissance qui ne peut faire avec sa chute donc avec le manque. Le masochisme primordial éclairera alors ce qui se met en place. Nous repérerons aussi ce qui, de l'histoire des questions autour des rapports à l'obéissance, du monachisme en l'occurrence, produit et transmet de cette position passive du sujet.

Enfin, le pouvoir, abordé dans la première partie au niveau général, sera interrogé à présent du côté des positions subjectives. Le pouvoir d'action du sujet, qui prend le risque d'articuler les signifiants qui font autorité pour lui à ce qu'il rencontre de singulier dans la réalité du lien à l'autre, s'appuiera sur une position dont le ressort déterminant pourra être abordé par la foi. Le pouvoir sur l'autre se situant plutôt dans la dimension imaginaire et dans des rapports de domination, s'appuiera sur une position dont le ressort déterminant pourra être abordé par la croyance. Nous repérerons alors ce qui, dans l'histoire du concept de la spiritualité et de la religion, soutient, ou pas, la mise en mouvement du sujet.

Nous finirons par tenter de repérer comment ces obéissances sont en tension et se nouent entre elles.

Nous interrogerons donc, dans ces trois domaines que sont l'autorité, la domination et le pouvoir, d'abord des processus psychiques fondamentaux mobilisés dans l'obéissance, par la psychanalyse, puis, toujours par la psychanalyse, les positions du sujet en jeu. Enfin, nous explorerons les principes à l'œuvre, dont l'histoire donne des exemples, soutenus par l'institutionnalisation de positions subjectives attendues et reconnues, et mobilisant les ressorts psychiques universels qui auront été définis. Bien-sûr, la réalité historique est beaucoup plus riche et complexe que ce dont nous nous saisissons ici. Il s'agira de repérer certains principes mis en exergue dans des contextes spécifiques mais exemplaires. Nous délimiterons donc les territoires d'obéissances et leurs articulations.

2.1. Les positions subjectives face à l'autorité

Les racines de l'obéissance dans l'histoire viennent en écho à des mécanismes psychiques en jeu dans ces positions d'obéissance. Nous définirons d'abord une obéissance active, celle permettant au sujet d'articuler sa position à son désir. Le rapport à l'objet *a* sera l'élément clé pour repérer le ressort de ce qui fait obéir le sujet à ce moment-là.

Pour aborder l'obéissance d'un sujet face à l'autorité, il sera ensuite nécessaire de repérer comment cette obéissance est représentée et a été induite par des discours à son propos portés dans l'Histoire, des philosophes grecques en l'occurrence.

Mais tout d'abord si cette obéissance fait avec le désir du sujet et supporte ce qui échappe tout en permettant un engagement en vérité, qui ne s'en remet donc pas totalement à l'autre, alors le concept de l'objet *a* nous semble incontournable pour cerner certains aspects des positions subjectives en jeu.

2.1.1. L'enjeu de l'objet *a*

Il n'est pas possible d'aborder le sujet, sa subjectivité, sans considérer la question de l'objet *a*. En effet, « Tout comme l'inconscient-langage, il est constituant du parlêtre, mais au titre de ce qui lui manque. »²⁰⁰ Cet objet, ses « précurseurs dans l'histoire de la psychanalyse sont l'objet originairement perdu de Freud, les objets dit partiels de la pulsion, et l'objet transitionnel de Winnicott, comme « emblème », dans la réalité, de l'objet cause. » Mais pour Lacan, cet « objet manque à la fois dans l'imaginaire, dans le symbolique, dans le réel, aussi bien que dans le nœud qu'ils forment entre eux. Bien distinct donc de l'objet des dites relations d'objet à partir duquel on a pensé le transfert, et qui est l'objet visé de la réalité. »²⁰¹ Cet objet est à l'endroit de l'écart entre soi et soi, entre ce qu'on voudrait et ce qui est. A la fois il cause le désir, et à la fois il manifeste le manque toujours. S'il nous intéresse c'est qu'il est à la jonction de nombre d'enjeu du sujet. Il s'articule d'une certaine façon, comme nous l'avons vu, au champ de l'autorité, et d'une autre façon au champ de la domination. Il cause le désir mais chercher à faire collusion avec cet objet mobilise la jouissance.

Nous commencerons par circonscrire cet objet, puis nous nous intéresserons à ses origines qui pourront éclairer son orientation induite par différents discours, historiques, sociétaux, institutionnels.

L'objet *a* et le rapport au manque

Nous commencerons par repérer la spécificité de l'objet *a* et son caractère essentiel pour repérer les positionnements du sujet. En fonction de ce qui se joue autour de cet objet, autour du manque, le sujet peut s'immobiliser ou se mettre en mouvement.

Si Lacan utilise la lettre *a* pour définir cette chose étrange qu'est cet objet *a*, c'est pour éviter la dimension métaphorique du mot, la dimension signifiante pour ne laisser que la fonction du signifiant. Un signifiant qui n'est pas articulé à un signifié puisque cet objet, dans sa *réalité* est un signifié sans signifiant. Le *a* permet de définir « un objet externe à toute définition possible de l'objectivité » au sens où c'est un creux, un rien, un vide et non un plein. C'est à dire qu'il est à la fois ce qui n'est pas pris par l'imaginaire, donc sans image

²⁰⁰ Colette SOLER, *L'objet a de Lacan, ses usages*, Dans Champ lacanien, 2007/1 (N° 5).

²⁰¹ *Ibid.*

spéculaire, ni par le symbolique, le signifiant. Donc il est ce creux, ce vide et à la fois ce reste qui peut prendre la forme de la voix, du regard, du sein ou des fèces. D'ailleurs, la voix et le regard semblent à Lacan indiquer plus clairement cette fonction de *a* que le sein ou les fèces qui induisent un rapport concret au corps pouvant rendre confus ce qu'il indique.

Cet objet n'a rien à voir avec le temps. Il surgit, il est soudain, il est de l'ordre de la rencontre avec le réel. C'est ainsi que l'angoisse est un signal qui indique ce qui se passe dans la relation du sujet avec l'objet *a*. La réalisation de cette étrangeté, de cet inconfort, de cette manifestation de ce qui se passe dans cet écart entre le confort de l'image, l'identité totalisante, et cette vacillation, ce fading, cet effacement de quelque chose du sujet dans cette identité. Quand dans le miroir surgit la dimension de notre propre regard, la valeur de l'image se transforme, nous percevons que nous sommes aussi ailleurs que dans cette image, nous sommes en train de voir qu'il ne s'agit que d'une image, que ce n'est pas vraiment nous, on se modifie pour essayer de correspondre à ce que l'on voudrait être, ce que l'on voudrait donner à voir, mais ce n'est jamais vraiment ça et là commence le sentiment d'étrangeté qui est un des éléments caractérisant l'angoisse. La transformation nous fait percevoir un objet incommunicable et pourtant corrélatif à notre fantasme. **Le fait que ce ne soit jamais vraiment comme l'on voudrait nous met en mouvement. Cet objet *a* est donc cause de notre désir.**

Dans un premier temps, la relation de la mère à l'enfant est de l'ordre d'un « désir de désir » (198). Ce que l'enfant désire, c'est d'être lui-même à la place de l'objet du désir de la mère. Lacan affirme ainsi que lors de ce premier temps, « l'enfant s'ébauche comme assujet » (189), c'est-à-dire qu'en même temps qu'il cherche à être, il s'abolit comme sujet pour s'assujettir au désir maternel. Comme l'enfant désire être reconnu par la mère il cherche à satisfaire son désir à elle. Il renonce alors à être, il se met en place d'objet. Car « pour plaire à la mère, [...] il faut et il suffit d'être le phallus »²⁰². (Lacan)

Et, à la suite, l'angoisse peut émerger du fait de ne savoir ce que l'Autre me veut, de ne savoir si l'Autre me reconnaît ou comme un sujet qui lui échappe ou comme un objet dont il peut jouir. L'Autre peut alors me renvoyer ou à la possibilité de l'écart entre lui et la satisfaction et donc la découverte d'un manque nommée chute de l'objet

²⁰² Jacques LACAN, *Le séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, Seuil, 1998, p. 192.

***a* ; ou à la possibilité d'être transformé en objet *a*, (objet déchet, reste) pris par le fantasme.**

Le mouvement inconscient qui nous pousse à rechercher toujours la même chose, quelque chose qui manque, c'est ce que Lacan appelle l'*automaton*. Un automatisme qui n'est donc pas du côté du désir, qui est du côté de la reconnaissance, non pas du désir donc mais de soi, et qui est recherché inlassablement, sur la base d'une répétition, mais peut être aussi d'une commémoration de ce moment du ratage originare. Ce ratage peut s'aborder par la façon dont Lacan aborde l'aliénation du sujet. En effet, le sujet est marqué par le signifiant qui vient de l'Autre et qui l'institue du même temps où il produit une entame de son être, une entame de tous les possibles du même temps où il fonde le sujet. Ce signifiant « qui vient à émerger au champ de l'Autre »²⁰³ entraîne une perte d'être, signifiant même une « disparition de l'être »²⁰⁴. Cette aliénation induit chez le sujet un choix entre le sens et l'être et ce choix ne cesse d'être renouvelé. L'objet *a* prend place à cet endroit.

La séparation est le terme de ce processus. Nous sommes autre, ce qui pose un problème quant à la question de la reconnaissance. Quelque chose de nous chute et nous cherchons à le retrouver et c'est finalement ce manque à être qui, d'être reconnu et accepté, permet de relativiser, de se séparer de cette attente de retrouvaille que la recherche de la reconnaissance totalisante tente de réaliser et qui est illusoire. L'objet *a* est ce qui doit chuter pour mettre en route ce processus d'acceptation d'une reconnaissance non totalisante.

En effet, dans un premier temps, il y a le désir de désir de l'Autre. Puis, et sûrement aussi de façon concomitante, le fait de satisfaire l'Autre, d'être l'objet phallique qui le comble potentiellement, renvoie le sujet à son *manque à être*. Ce *manque à être* renvoie aussi bien au manque de l'Autre, puisqu'il désire, qu'à son propre manque, puisque la satisfaction est toujours à venir. Puis, dans cet écart avec le désir de l'Autre, il y a ce vacillement de l'être qui fait le lit de l'angoisse. Finalement, on ne sait pas trop ce que l'Autre veut. La dernière étape serait celle de réaliser qu'il y a un écart irréductible entre soi et l'Autre et que cet objet *a*, qui faisait médiation illusoirement, est amené à chuter. S'il est envisageable de s'en séparer, c'est dans le sens où l'illusion qu'il serait possible qu'il y ait collusion entre soi et le signifiant, ou

²⁰³ *Ibid.* p. 192.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 192.

collusion entre soi et l'Autre, est repéré à la fois comme moteur et à la fois comme imaginaire donc sans fin.

Cet objet *a* est articulé à la pulsion, laquelle est une force constante et incontournable qu'il est seulement possible d'organiser et d'orienter. L'objet est ce par quoi le sujet cherche à atteindre la satisfaction et donc la suppression de la tension de l'excitation. Mais Lacan ajoute la caractéristique de la pulsion comme n'ayant rien de naturel ou d'instinctuel. Elle est le résultat d'un montage signifiant à l'image d'un moulin à eau qui permet qu'une eau chaotique soit une énergie. Et donc pour Lacan, « la pulsion saisissant son objet apprend que ce n'est pas par là qu'elle est satisfaite (...) parce qu'aucun objet d'aucun besoin peut satisfaire la pulsion. (La) bouche qui s'ouvre dans le registre de la pulsion ce n'est pas de nourriture qu'elle se satisfait, c'est du plaisir de la bouche. (...) Pour ce qui en est de l'objet dans la pulsion, il n'a, à proprement parler, aucune importance. Il est totalement indifférent. »²⁰⁵

A partir de là, c'est bien le circuit qui est investi, le circuit du plaisir, structurellement jamais satisfait, produisant un reste, une aporie, que Lacan nomme objet *a*, lequel va permettre de maintenir l'investissement du circuit. La non-satisfaction est donc incontournable et vivifiante. Le concevoir peut permettre de différencier le rapport à l'autorité et la domination comme d'un côté, celui à l'autorité, intégrant cette perte, cette chute de la satisfaction absolue, et de l'autre côté, celui à la domination, refusant de faire avec cette perte ; donc d'un côté il y a un circuit pulsionnel permettant l'acceptation de la perte de l'objet, symbolisable, et de l'autre côté, une pulsion qui tourne en boucle ne pouvant se séparer de cet objet, non symbolisable. L'Autre est objet de la pulsion avant de devenir une instance.

Cette pulsion passe par plusieurs étapes et à chaque étape, quelque chose du sujet et de son rapport à l'autre se transforme. Il y a aussi plusieurs composantes dans la pulsion et chaque composant a des effets. La visée de la pulsion est de faire le tour de l'objet perdu, cet objet qui est remplacé par l'objet du manque. L'objet fondamental perdu, ce quelque chose qui a chu du fait de l'écart entre soi et le signifiant, entre soi et l'autre, ne cesse d'être cherché. Cet objet est donc un creux, un vide que le sujet veut combler. Le circuit de la pulsion peut tourner indéfiniment car le sujet ne rencontrera que l'impossible de cette rencontre totale avec

²⁰⁵ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p. 153.

l'objet perdu. Mais le circuit continuera autour d'objets de substitution dans l'espoir d'y trouver cet objet chu, ou de constater le réel de cette perte. N'importe quel objet peut prendre la place de l'objet de substitution à partir du moment où le mécanisme est enclenché du fait d'un dispositif le mobilisant. Mais si le sujet fait avec le manque dû à cette perte et advient comme sujet désirant (se suffisant d'une satisfaction toute partielle), sa position subjective l'autorise à faire avec sa vérité. L'obéissance qui en découle est une construction singulière. Au contraire, si le sujet cesse de chercher et trouve à se satisfaire de l'illusion que l'objet manquant colmate la perte structurelle, sa position subjective attend de l'autre la réponse essentielle. L'obéissance qui en découle est de soumission.

Le sujet se structure donc à partir de l'écart qu'il y a entre ce qu'il voudrait attraper et ce qui échappe toujours. A cet endroit-là, l'objet *a* cause le désir et est le résultat d'un circuit pulsionnel. Le sujet se construit d'un côté en se mettant en mouvement en vue d'une satisfaction sans cesse à venir et le renoncement d'obtenir une satisfaction pleine et entière, donc entre un élan qui s'appuie sur le manque donc aussi celui de l'Autre, et sur la chute de l'objet illusoire qui ne cesse de ne pas être satisfaisant. Réaliser cet écart entre soi et l'Autre, entre soi et soi, permet au sujet de se construire mais est aussi susceptible d'être un endroit de répétition, de commémoration du moment de ratage.

Cette complexité du rapport à l'objet *a* est en lien avec l'angoisse qui peut en émerger du fait de ne savoir ce que l'Autre me veut, de ne savoir si l'Autre me reconnaît ou comme un sujet qui lui échappe ou comme un objet dont il peut jouir. L'Autre peut alors me renvoyer ou à la possibilité de l'écart entre lui et la satisfaction et donc la découverte d'un manque nommée chute de l'objet *a* ; ou à l'absence d'écart et donc la possibilité d'être transformé en objet *a*, (objet déchet, reste) et là peut émerger l'angoisse. Si le sujet est en place d'objet *a*, il y a manque de manque. Il comble l'Autre donc il n'y a pas d'écart avec l'Autre et lui n'est pas divisé.

L'hypothèse peut alors être que l'obéissance se différencie selon les positions du sujet articulées à ce rapport à l'objet *a*. Le sujet ne peut faire sans un rapport à l'objet *a*, puisqu'il est constitutif du désir, donc de sa place de sujet. Cet objet *a* témoigne de la prise dans le langage. Il est donc intrinsèque au lien social. Ce lien social s'incarne dans un Autre qui participe des possibilités du sujet d'organiser son rapport à l'objet *a*. Si le

sujet est identifié à l'objet *a*, nous ne sommes plus sur le champ de l'autorité mais celui de la domination.

L'héritage grec de l'objet *a*

A partir de la position de Socrate et ce qu'elle mobilise transférentiellement, en particulier au travers du « Banquet » de Platon, Lacan s'intéresse à un objet nommé *agalma*, dans son séminaire sur « Le transfert ».

Ce qui est recherché dans l'amour ce serait l'*érômenon* que l'Autre contient. Cette chose désirable est contenue à l'intérieur d'un emballage. Socrate peut être comparé à cet emballage où se cache cet *agalma*. L'*agalma*, selon Lacan « c'est aussi quelque chose autour de quoi l'on peut, en somme, attraper l'attention divine. »²⁰⁶ (« un piège du désir de Dieu »²⁰⁷)

« Si cet objet vous passionne, c'est parce que là-dedans, caché en lui, il y a l'objet du désir, *agalma*. »²⁰⁸ C'est à dire, selon Lacan, n'importe quel objet qui mobilise notre investissement est attractif du fait de contenir en lui cet objet mystérieux, brillant, nommé *agalma*.

Cet objet, clef du désir humain, apparaît là, à partir de ce que permet de penser Socrate et sa philosophie de l'époque.

Selon Pierre Sorel :

« La notion d'*agalma* a une longue histoire dans la langue et la culture grecque. À l'époque de Platon, elle n'est plus utilisée que pour décrire certains rites des banquets. Il est d'usage que chacun des protagonistes du banquet fasse l'éloge de son voisin de table, louange qui se justifie de l'*agalma* que celui qui parle voit dans celui qui écoute, au grand plaisir de tous les autres. (...) À l'époque de la Grèce archaïque, les *agalmata* (*agalma* au pluriel) sont des objets réels, ceux dont la possession fonde et assoit le pouvoir temporel et religieux des rois thaumaturges, des Maîtres de Vérité. Il s'agit de riches parures, de bijoux, ou même d'objets plus hétéroclites (la toison d'or, par exemple) dont l'existence est cependant entourée d'un voile de mystère.

²⁰⁶ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre VIII, Le transfert*, Seuil, 2001, p. 175.

²⁰⁷ Moustapha SAFOUAN, *Lacaniana, les séminaires de Jacques Lacan, 1-1953-1963*, Fayard, 2001, p. 161.

²⁰⁸ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre VIII, Le transfert*, Seuil, 2001, p. 180.

Ils sont cachés au plus profond des maisons royales, au-delà des pièces réservées aux femmes, dans cet endroit qu'on appelle le *thalamos*. (...) L'étymologie du mot est en elle-même intéressante. Le verbe *agallein* signifie parer, honorer et ne s'applique qu'à une catégorie d'objets (les *agalmata*) en relation avec une catégorie d'actes décrits par le verbe *lantanein*. (...) Il indique le mouvement de « sortir de son lieu de recel » qui caractérise tout à fait la dimension de l'agalma, mais aussi « passer sous silence » pour décrire une action qui se déroule à l'insu de tous. (...) Et nous voyons en outre que le déploiement de la dimension de l'agalma nécessite une topologie : pas d'agalma sans un lieu de recel (*thalamos* dans le palais royal, mais aussi écrin des bijoux, fourreau des armes, etc.), et sans le discours de louanges qui en accompagne et en assure le dévoilement. »²⁰⁹

Cet *agalma* est l'ancêtre de l'objet *a*. Selon Lacan, « c'est la fonction fétiche de l'objet »²¹⁰ et ce fétiche est cet objet cause du désir qui masque aussi le manque.

Cet objet *a* nous intéresse car sa chute est corrélée à l'avènement du sujet en tant que tel, en tant que le sujet fait avec le manque, en tant qu'il fait, sans illusion, avec ce qu'il est, un sujet manquant.

Si l'objet *a* est corrélé au manque, c'est qu'il indique un vide, un trou, un écart entre soi et soi, inquiétante étrangeté entre le ressenti de *quelque chose* que l'on est et notre image, un signifié sans signifiant.

Cet objet *a* est du côté du désir, du manque et du réel.

Le sujet est à la fois au dehors et au dedans du signifiant, à la fois donc dans le symbolique et dans le réel, et le sujet est partagé entre plusieurs signifiants qui le représentent l'un pour l'autre. Le lieu du signifiant, qui le fonde et vis à vis duquel il tente de se situer, est le lieu de l'Autre. L'Autre, le champ des signifiants, l'ensemble des mots du langage, et la fonction de découpage du réel de ce langage est donc ce avec quoi le sujet tisse des liens en permanence. Si ce tissage ne peut cesser, c'est parce qu'il y a un vide, quelque chose de perdu de par le signifiant qui nous entame et limite le champ des possibles. Ce trou du symbolique est à l'origine de la répétition. **Le signifiant insiste pour tenter de border quelque chose d'impossible, impossible à dire.**

²⁰⁹ Pierre SOREL, *L'analyste, objet dans la cure, la question de l'agalma*, dans « Analyse Freudienne Presse », Eres, 2005/2, n°12, pp. 41-42.

²¹⁰ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre VIII, Le transfert*, Seuil, 2001, p. 169.

Cet impossible est rencontré dans l'Autre au moment où le sujet s'interroge sur ce qu'il est, d'où il vient et au moment où il s'interroge sur le désir et la jouissance de l'Autre, ce qu'il est pour l'Autre et ce que l'Autre lui veut.

Tout d'abord, le besoin de l'enfant le pousse à rentrer dans les énoncés et en même temps ceux-ci viennent à la rencontre des besoins. Le besoin est alors complexifié et transformé par cette prise dans les énoncés. Le besoin est alors pris dans la demande. Mais de passer par la demande, il y a aliénation au signifiant et nécessairement une perte entre le besoin et la demande, un écart, un vide. C'est là que prend place ce que Lacan appellera l'objet *a*, cet objet qui est un reste, un bout de quelque chose, un trou que l'on ne peut que border à défaut de le combler.

Mais c'est du fait qu'il y ait un impossible à dire constitutif de tout sujet, un rien, quelque chose qui échappe en permanence et est corrélatif de l'aliénation du sujet au signifiant, que chacun est mis en mouvement et en recherche, répétitivement, de ce quelque chose qui viendrait border ce trou en soi, ce trou laissé par le signifiant. **Cet objet *a* met en mouvement, est cause de désir et en même temps chute régulièrement, permettant à chaque fois l'émergence du sujet.**

Le besoin est lié à la pulsion car il doit passer par elle pour se satisfaire. La pulsion, elle, s'organise autour d'une zone érogène. Cette zone, qui est un orifice, met en lien le dedans et le dehors et met en lien à l'Autre. C'est comme si la pulsion était un dispositif permettant une satisfaction d'un besoin qui resterait chaotique sans organisation permettant d'y répondre. L'enfant a besoin, par exemple, physiologiquement du lait et de ce qu'il contient comme nutriments nécessaires. Pour satisfaire ce besoin, il passera par la bouche et le plaisir pulsionnel oral. La mère qu'il a appelée lui a donné ce plaisir avec son sein. Elle va même lui donner d'autres plaisirs en même temps en le portant, en le regardant, en lui parlant. Il y a la satisfaction pulsionnelle mais le plaisir déborde largement la question du besoin et donc complexifie le rapport au besoin qui ne peut plus être direct et rend dépendant de l'Autre et de la demande. L'enfant se rend compte alors qu'il ne reçoit sa signification que de passer par le lieu de l'Autre. Si donc l'inconscient est le discours de l'Autre, comme nous l'avance Lacan, le désir de l'homme, ajoute-t-il, est le désir de l'Autre, dans tous les sens du terme. « Que me veut-il ? » semble demander le sujet, et aussi, « que me veut-il quand il me demande ce que je veux ? ».

« Le sujet ne sachant formuler ce dont il a besoin, n'a comme ressource que de s'en remettre à ce que l'Autre désire pour lui. »²¹¹

Le sujet ne sait donc pas ce qu'il veut, donc il est extérieur à son désir et c'est l'Autre qui, dans ce temps clé, détient le savoir sur son désir. Mais aussi, l'Autre va apparaître comme n'ayant pas la clé de la jouissance, il y a un manque aussi en l'Autre. C'est là que Lacan situe le phallus, ce signifiant sans signifié, qui organise nombre de liens à l'Autre.

C'est à partir de cette répétition que prend place le transfert comme une interrogation éternelle en attente de la réponse qui ne viendra jamais. Cette réponse ne viendra pas du fait que toute parole vient comme un voile sur l'impossible à dire. Cet impossible est rencontré dans l'Autre au moment où le sujet s'interroge sur ce qu'il est, d'où il vient et au moment où il s'interroge sur le désir et la jouissance de l'Autre, ce qu'il est pour l'Autre et ce que l'Autre lui veut.

Faire avec cette absence de réponse pourrait être faire avec la chute de l'objet *a*, accepter cet impossible de la satisfaction pleine et entière et donc se situer à partir de cette acceptation du manque radical. Si par le fantasme, le sujet cherche un objet imaginaire consistant, qui effacerait ce vide intrinsèque, si par le circuit de la pulsion, le sujet cherche une satisfaction pleine et entière, l'écart rencontré produit la chute de l'objet *a*. L'illusion de la satisfaction, croisée au détour de la rencontre avec l'objet que l'on croyait chercher par le circuit de la pulsion, produit la chute de l'objet *a* et donc l'avènement d'un nouveau sujet, faisant avec le manque.

Nous pouvons supposer que cette position découlant d'un cheminement potentiellement douloureux permet au sujet d'advenir à une place symbolique, de se situer à partir de la triangulation, de se sentir une certaine légitimité et liberté pour agir en fonction de son désir, en vérité avec ce qui fait sens pour lui, tout relativement, sur la base de la satisfaction qui ne sera pas complète, sur la base de cet objet chu qui met en mouvement.

Pour ce faire, Lacan analysera la position de Socrate dans l'acte de soustraction à la position d'amant, il devient alors l'aimé, comme l'analyste qui se doit de se soustraire à la demande d'amour et permet le transfert ; l'autre ne peut combler, il y a la chute de l'objet.

²¹¹ Serge ANDRE, *Lacan : points de repère*, Editions Le Bord de l'Eau, Collection La Mulette, 2010, p. 170.

Socrate se soustrait aussi de la position de celui qui contient l'objet recherché pour amener l'autre dans la voix du désir, de la même façon que l'analyste se soustrait de la position de celui qui va apporter des réponses ; l'autre ne détient pas l'objet comblant, il y a chute de l'objet.

Socrate interprète, coupe l'éloge et montre qu'il s'adresse à un autre dans son processus d'intervention vis à vis de l'autre. L'analyste interprète que l'amour qui lui est adressé n'est pas adressé à sa personne mais à une figure, que l'on s'illusionne soi-même, qu'on est dupe, il y a chute de l'objet.

Être objet *a* pour l'autre, le contenir ou que cet objet *a* soit pointé dans le vide qu'on cherche à colmater, sont les soustractions qui permettent au sujet d'advenir de par son manque constitutionnel.

« Car ce sujet qui croit pouvoir accéder à lui-même à se désigner dans l'énoncé, n'est rien d'autre qu'un tel objet. Interrogez l'angoissé de la page blanche, il vous dira qu'il est l'étron de son fantasme. C'est à cet objet insaisissable au miroir que l'image spéculaire donne son habillement. »²¹²

Dans l'antiquité grecque, l'agalma (qui servira à Lacan de matrice pour l'invention de l'objet *a*), est ce que l'amoureux cherche dans celui qu'il aime. Mais l'autre ne peut combler, l'autre ne contient pas l'objet recherché, ce que l'on cherche s'adresse à une figure imaginaire. **En faisant avec ces soustractions, le sujet est susceptible d'obéir librement à ce qui l'anime sans croire en la satisfaction de l'autre en se mettant en place d'objet *a*, ni en sa propre satisfaction pleine et entière qui découlerait de l'objet enfin trouvé. La Grèce antique transmet un héritage de ce rapport à l'objet *a*.**

²¹² Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966, p. 818.

2.1.2. Les philosophes grecs et la dialectique

Si l'héritage grec nous transmet cette complexité de la construction subjective, il transmet aussi que la division du sujet, la chute de l'illusion de trouver l'objet comblant, soutienne et soit soutenue par la dialectique. L'obéissance rendue possible par un dispositif d'autorité rencontre chez l'individu une position recherchée, construite et transmise par l'histoire.

Les réflexions des philosophes de l'antiquité grecque indiquent comment un positionnement d'obéissance a été pensé. S'ils nous intéressent, c'est qu'ils peuvent être considérés comme constituant notre héritage occidental et orientant une façon d'obéir dans le social.

Interroger la racine de son désir, ce qui le cause, donc interroger l'autre en place de sujet et non d'objet, voilà ce que des philosophes de l'antiquité grecque ont cherché à construire aussi en s'interrogeant sur l'obéissance.

En effet, les philosophes Socrate, Platon et Aristote se sont penchés sur cette question de l'obéissance. Ils cherchaient à ce qu'elle ne soit pas associée à une obéissance inconditionnelle sur la base de s'en remettre à un autre, mais à une obéissance ayant pour finalité le souci de soi, l'élaboration parrhésiasique de soi et le plaisir de penser librement, caractéristiques du citoyen libre différencié de l'esclave soumis.

Il y a aussi, chez eux, le souci concernant les adultes d'organiser le lien à l'autre. Se conformer, obéir au maître, ainsi qu'être maître de soi-même, se connaître, réguler ses passions, dire ce qui est vrai pour soi, éprouver son âme, sont des notions investies. L'articulation de ces notions, à des valeurs de soumission ou d'indépendance, est une question considérée comme cruciale. En effet, la problématique des Grecs est de faire obéir l'enfant mais en vue de le rendre adulte autonome, citoyen libre et agissant selon la raison.

Socrate : la *parrhèsia* et l'*elenchos*

En Grèce antique, la *parrhèsia* permet à Socrate de s'interroger sur « comment modifier l'être et l'éthos de l'auditeur par le discours et plus précisément par une certaine manière de dire le vrai. »²¹³

Pour Socrate, la *parrhèsia* est l'expression « d'une conquête intérieure, d'une éducation de soi-même, d'un cheminement éthique vers la maîtrise de soi, de ses passions et de ses craintes. »²¹⁴

La vérité n'est donc pas établie à priori mais est le résultat d'un cheminement de la pensée à partir d'une dialectique rigoureuse. Le vrai a certaines caractéristiques concernant essentiellement la cohérence : cohérence interne de la pensée, des choix, liens entre les discours et les actes posés, entre les idées, les opinions et les croyances. Cette cohérence est interne et non en référence à des valeurs externes et transcendantales, à une morale fournissant une hiérarchie universelle.

L'*elenchos* a pour but de tester cette cohérence. *Elenchos* est la réfutation. **L'interlocuteur est amené à se contredire afin de s'éduquer à sa propre ignorance. Il y a une vertu cathartique et d'éducation à la vie. C'est ce qui permet de chercher puisque l'on ne sait pas et non répéter ce que l'on ignore.** C'est un réveil du sommeil des opinions alors que pour les sophistes, il ne s'agit que d'une joute verbale.

« C'est pourquoi, de manière générale, l'exercice éducatif par excellence est dialogique : le dialogue permet de faire l'épreuve de l'âme comme dit Socrate dans le *Gorgias*, en la frottant contre celle d'un interlocuteur disposant lui aussi de la *parrhèsia*. »²¹⁵

Donc selon Gaëlle Jeanmart²¹⁶, et comme l'avait déjà avancé Foucault, il y a d'abord Socrate développant la *parrhèsia*. La *parrhèsia*, parole vraie, qui s'expose et se dialectise, permet, pour le sujet qui s'autorise, de se modifier et de modifier l'auditeur. La *parrhèsia* est

²¹³ Gaëlle JEANMART, *Généalogie de la docilité, dans l'Antiquité et le Haut Moyen Âge*, Librairie Philosophique J.VRIN, 2007, p. 17.

²¹⁴ *Ibid.*, p. 23.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 47.

²¹⁶ Professeur à l'université de Louvain, thèse sur la docilité en Grèce antique et au Haut-moyen âge.

l'expression « d'une éducation de soi-même »²¹⁷. Le dialogue se base sur le refus de Socrate « de donner une morale positive qui fournirait une hiérarchie universelle. »²¹⁸ Le sujet se prête alors à un dispositif auquel il obéit afin de faire émerger sa propre vérité. L'*elenchos*, (la réfutation) est une éthique de soi liée à un ordre qui tient par sa cohérence interne et non en référence à des valeurs externes ou transcendantales. **On obéit à soi-même en fonction d'une certaine cohérence repérée. L'*elenchos* a pour but de tester cette cohérence et de sortir des présupposés qui viennent des autres.**

Platon : au-delà de l'*elenchos*, l'affirmation

En contrepois de Socrate et de l'*elenchos*, Platon va promouvoir le dialogue intérieur. Il dira que ce qui est éducatif, c'est un discours public, un discours affirmatif et positif. Il montre la valeur de celui qui l'énonce. Il peut être monologique. Mais de la même façon que l'*elenchos* il est aussi une mise à l'épreuve des principes moraux. Il concerne celui qui l'énonce.

Pour Platon, « la marque d'une instruction servile, c'est l'incapacité à donner de son savoir une démonstration raisonnée. »²¹⁹

Si Socrate aborde l'éducation dans le cadre de l'éthique, si Platon prend sa suite en donnant plus de place au dialogue intérieur, Aristote l'aborde dans celui de la politique.

Aristote et la politique : bien délibérer sur le bien librement

Socrate cherchait à faire accoucher les esprits, à faire émerger un savoir que l'on a en soi en faisant réaliser ce qui, des croyances, animait son interlocuteur. Il y avait donc l'idée qu'en chacun, quelque chose d'une vérité se cachait et échappait. Son projet concernait l'individu, qui, en dialogue avec un autre, découvrait ce qu'il ignorait de lui. Platon ira encore plus loin en appliquant le principe dans le cadre du monologue, du sujet en dialogue avec lui-même. Aristote se démarquera de la finalité individuelle du projet pour l'étendre au politique et cherchera à permettre à des hommes libres de disposer du logos afin de pouvoir décider, à

²¹⁷ *Ibid.*, p. 23.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 29.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 46.

partir du logos partagé, le meilleur pour la cité. Vouloir ne pas assujettir tout en formant est complexe et Aristote se posera beaucoup de questions face à ce problème.

« Pour Aristote, l'esclave ne l'est pas par sa naissance mais par ses pratiques (...) par l'asservissement qui consiste, pour un être humain, à s'offrir à l'autorité d'un autre être humain (...) phénomène répandu et spontané. »²²⁰

Pour Aristote, il y aura donc une vigilance toujours présente de préserver les enfants de toute tentation à l'asservissement en les éduquant à l'autonomie.

Selon Aristote, « le but de l'éducation, c'est de bien délibérer sur le bien agir et le bien vivre » qui permettra à chacun de découvrir « la structure téléologique de la morale comme de la politique » et donc « Ce n'est ni leur transmettre un ensemble doctrinal de vérités abstraites, ni les former à une technique ou à un art du profit. »²²¹

Sa visée étant politique, Aristote concevra l'éducation comme ce qui doit rendre libre. D'ailleurs, selon Aristote, l'« esclave naturel, (...) loin d'être privé de ce que la nature donne aux autres hommes une fois adultes, est au contraire plutôt celui qui reste, une fois adulte, au naturel et chez qui l'éducation de l'homme libre fait défaut ou n'a pas de prise. »²²²

Chez Aristote, la cité veille à l'éducation afin de borner l'arbitraire des pères de familles. Les moyens de cette éducation sont possibles en spécifiant qu'elle ne doit pas être professionnelle, qu'elle se fait sur la base d'une éducation aux arts, d'une éducation qui forme le jugement plutôt qu'apporter des techniques opératoires. Si l'artisan est formé pour l'autre, l'élève est éduqué pour lui-même, il est sa propre fin. « le pouvoir que l'on a sur ses enfants (...) s'exerce sans nul doute au profit de ceux qui lui sont soumis ou en vue de quelque bien commun aux deux parties, mais essentiellement au profit de ceux qui y sont soumis. »²²³

Il y a donc une vigilance précise exercée vis à vis de l'obéissance demandée à l'enfant afin que la finalité de cette obéissance soit l'éloignement de toute servilité.

²²⁰ *Ibid.*, p. 62.

²²¹ *Ibid.*, p. 65.

²²² *Op. Cit.*, LACAN, 2001

²²³ *Eth.Nic.*, 1278b32-42.

Selon Aristote, l'obéissance est complexe :

« La servitude est précisément définie par une position défailante des finalités de l'action qui tient à la domination de la partie appétitive de l'âme et donc à la prévalence de ses appétits sur sa raison, il apparaît clairement **qu'une telle obéissance requise de l'élève vise précisément à en faire un être libre.** (...) L'obéissance au maître de raison est la seule voie conduisant à la liberté. (...) **Qu'elle soit l'unique voie d'accès à la liberté ne signifie pas que tout acte d'obéissance conduise à la liberté.** (...) L'homme devenu tempérant n'est pas encore un homme libre ; il lui manque encore la **rectitude du jugement pratique qui lui permettra de sortir de la relation d'obéissance à son maître. L'obéissance n'existe que dans un aveuglement aux finalités visées par l'ordre** : si nous savons pourquoi et comment l'accomplissement de telle action a pour conséquence naturelle tel événement que nous souhaitons voir se produire, nous agissons librement en accomplissant cette action. C'est lorsque le rapport moyen-fin échappe que le moyen prend la forme d'un ordre et l'action, de l'obéissance, tandis que la fin nous apparaît alors comme une récompense extérieure à l'acte et donc magique. (...) Or, la sagesse doit diriger l'action. Par conséquent, on doit avoir les deux connaissances, celle de l'universel et celle du particulier ou, s'il faut choisir, de préférence cette dernière. »²²⁴

Aristote définit ici clairement une obéissance servile dans laquelle une personne ne repère pas le rapport moyen-fin et donc s'en remet sans pensée à un ordre qui réclame obéissance. A contrario, quand la logique moyen-fin correspondant à la finalité souhaitée, l'obéissance conduit à la liberté.

Socrate, Platon et Aristote nous permettent de retracer une histoire de l'obéissance qui ne soit pas associée à une obéissance inconditionnelle sur la base de s'en remettre à un autre, mais à une obéissance ayant pour finalité le souci de soi, l'élaboration parrhèsiastique de soi et le plaisir de penser librement. L'éducation du sujet doit ne pas le déposséder de lui-même, le laisser acteur, tout en incluant le politique.

Le but de l'éducation est donc la liberté politique puisqu'elle s'adresse au futur citoyen libre qui devra avoir du plaisir à penser et à participer à la vie de la cité à la

²²⁴ *Op. Cit.*, 85-88.

différence des esclaves qui sont soumis. Ces réflexions, circulant dans l'antiquité grecque, indiquent qu'était recherchée une obéissance laissant libre d'agir et de penser.

Pour permettre cette obéissance pensée, Socrate, Platon et Aristote s'appuient sur la division du sujet supposant une vérité cachée accessible par un dialogue avec un interlocuteur réfutant les croyances premières, ou par un monologue qui cherche une cohérence, ou encore par la réflexion sur la logique moyen-fin au service d'une finalité souhaitée. Il y a la place à ce qui échappe, à une vérité qui se construit et à ce qui se perd, comme éléments incontournables pour un sujet participant librement au lien social.

Socrate, Platon et Aristote, pourraient alors représenter l'institutionnalisation d'un rapport à l'objet *a* mettant en mouvement l'avènement du sujet par sa chute et permettant la réorganisation permanente de la position du sujet. Le principe qui cherche à en découler est celui d'une obéissance décidée en conscience.

2.1.3. Obéissance active et position dans le social

Nous avons vu qu'en Grèce antique, faire avec le fait que l'autre ne contient pas l'objet recherché, qu'il n'est pas possible d'éradiquer le manque, donc que le sujet est divisé. Par cet héritage, nous avons la valorisation de la conscience de cette division soutenue par le dialogue. Sortir des présupposés par la réfutation, trouver des vérités en soi par l'affirmation, délibérer pour être libre, sont les modalités d'un lien social investi.

Nous pouvons alors nous demander comment l'ontogénèse d'une position subjective faisant avec l'objet perdu et la phylogénèse de l'obéissance qui lui est corrélée se manifestent aujourd'hui dans le social. Dans un cadre organisé par l'autorité, les effets d'un rapport au manque, donc au *faire avec* la chute de l'objet *a*, pourront prendre différents aspects en écho aux différentes caractéristiques de l'autorité.

Obéissance au dispositif

L'obéissance qui s'articule à l'autorité telle que définie en première partie a plusieurs aspects. Il y a une obéissance au dispositif, à l'ordonnancement qui permet l'organisation et la production de ce qui va faire autorité, par exemple pour la prise en charge des enfants dans un foyer. L'idée qu'il faille un ordonnancement découle de la nécessité qu'il y ait de la différenciation articulée, des signifiants organisateurs à partir desquels se situer. Remettre en cause l'ordonnancement fait craindre l'anomie (concept introduit par le sociologue Emile Durkheim qui indique le désarroi dans lequel un individu se trouve quand il n'y a plus de normes ou de coordinations, donc de cohésion).

Au sein d'une institution tel un foyer pour adolescents, l'idée d'ordonnancement permet de créer des éléments qui vont pouvoir faire autorité. S'il est institué que la coopération des membres d'une équipe éducative permet la production d'un axe à suivre concernant le suivi d'un adolescent, cela fera autorité comme principe et le résultat de cette coopération accèdera au statut hiérarchique par rapport aux desiderata de chacun et fera autorité (ça co-opère). Cette coopération peut donc bien être prise dans un ordonnancement alors que la persuasion fait appel à la croyance aux arguments amenés. La persuasion mobilise l'imagination et se situe sur l'axe imaginaire alors que la coopération produit une opération commune qui se situe sur l'axe symbolique.

Selon la philosophe Hannah Arendt :

« Puisque l'autorité requiert toujours l'obéissance, on la prend souvent pour une forme de pouvoir ou de violence. Pourtant l'autorité exclut l'usage de moyens extérieurs de coercition ; là où la force est employée, l'autorité proprement dite a échoué. L'autorité, d'autre part, est incompatible avec la persuasion qui présuppose l'égalité et opère par un processus d'argumentation. Là où on a recours à des arguments, l'autorité est laissée de côté. Face à l'ordre égalitaire de la persuasion, se tient l'ordre autoritaire, qui est toujours hiérarchique.

S'il faut vraiment définir l'autorité, alors ce doit être en l'opposant à la fois à la contrainte par force et à la persuasion par arguments. (La relation autoritaire entre celui qui commande et celui qui obéit ne repose ni sur une raison commune, ni sur le pouvoir de celui qui commande ; ce qu'ils ont en commun, c'est la hiérarchie elle-même, dont chacun reconnaît la justesse et la légitimité, et où tous deux ont d'avance leur place fixée.) Ce point est historiquement important ; un aspect de notre concept de l'autorité est d'origine platonicienne, et quand Platon commença d'envisager d'introduire l'autorité dans le maniement des affaires publiques de la polis, il savait qu'il cherchait une solution de rechange aussi bien à la méthode grecque ordinaire en matière de politique intérieure, qui était la persuasion (*peithein*), qu'à la manière courante de régler les affaires étrangères, qui était la force et la violence (*bia*). »²²⁵

La persuasion, telle qu'Hannah Arendt semble l'entendre, évoque la dimension de convaincre, inciter à croire, qui mobilise donc l'imaginaire, comme dans *se persuader*. Hannah Arendt indique donc là deux alternatives que nous situerons sur l'axe imaginaire : l'emprise sur l'autre par la force ou l'emprise sur l'autre par la persuasion. C'est de cette alternative que Platon cherche à sortir afin de définir l'autorité.

Nous pourrions avancer que cet aspect de l'autorité comme articulée à la stabilité d'une organisation du monde qui se perpétue et se transmet, est là, d'ordre symbolique. Nous rejoignons une étymologie du terme autorité, celle qui dérive du verbe latin qui veut dire *augmenter* (*augeo*). Nous rejoignons aussi, par l'ordonnement et la perpétuation de cet ordonnancement, le point de jonction entre l'héritage grec et romain.

²²⁵ Hannah ARENDT, « Qu'est-ce que l'autorité ? », in *La crise de la culture* (1968), traduction Patrick Lévy, Gallimard, collection « folio essais », 1989, pp. 123-124.

L'obéissance à ces valeurs nous renvoie au contenu quand l'obéissance à l'ordonnement nous renvoie au contenant. Les valeurs du *travail social* s'appuient sur *le bien supérieur de l'enfant* (concept juridique introduit par la CIDE (Convention Internationale des Droits de l'Enfant) en 1989 mais sans définition précise, laquelle est laissée à l'appréciation des juges en cas de litige) ou encore sur une éthique du sujet. C'est une obéissance dans tous les sens du terme : obéissance à un sens, un projet et obéissance à du sens, des valeurs. Ce contenu peut être constitué par des valeurs éducatives et donc des notions des rapports entre adultes et enfant et des représentations l'enfant.

En psychanalyse, la dimension du symbolique est constituée par le champ des signifiants. C'est le grand Autre de Lacan. Il est, à la fois un lieu, une articulation des signifiants, et les signifiants avec leur fonction performative. Donc ce grand Autre a une fonction d'institution par des signifiants qui déterminent le sujet en fonction des autres signifiants. **Les prémisses de ce qui fera le sens de l'obéissance se situe dans ce champ-là. Le sujet dit oui au signifiant qui le fonde. Il dit oui au contenant ordonnement, système hiérarchique, et il dit oui au contenu, valeurs.**

Cet au-delà qui est en toile de fond des dispositifs institutionnels et de leurs contenus est repris par la psychanalyse lacanienne sous le concept du grand Autre : le champ des signifiants, trésor parce que précieux quant à l'institution de chacun différencié et articulé aux autres. Cet Autre est un contenant et un contenu, une structure et des éléments structurants. Ces signifiants sont incontournables pour qu'il y ait du sens même si c'est au prix de l'entame de tous les possibles imaginés dans l'être. Le sujet est divisé. Il n'est pas que là où il se présente. Comme « L'inconscient est le discours de l'autre »²²⁶ dit Lacan, il n'y a de sujet que divisé, donc ayant à faire avec cet inconscient. **Si cette division se fait par l'autorité du signifiant qui différencie performativement des éléments du monde, ces signifiants, aliènent le sujet du même temps qu'il le fonde.** Nous sommes inscrits dans le monde dès notre naissance, et assignés à une place dans l'ordonnement du monde dont ces signifiants font signes. En même temps que le sujet est ainsi inscrit, il y a *aphanisis* (éclipse, évanouissement, disparition) de ce même sujet. Comme dans toute institution, le champ des signifiants est un espace qui délimite le territoire de notre inscription en tant que sujets. Y sont définis les abscisses et ordonnées à

²²⁶ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre I, Les écrits technique de Freud*, Seuil, 1975.

partir desquelles nous nous situons. **C'est peut-être parce que les institutions viennent en écho à ce temps Un de l'institution du sujet que l'obéissance aux signifiants en cours est d'entrée de jeu mobilisée.**

Le sujet, qui a été fondé par les signifiants et a accepté d'entrer dans l'ordre signifiant, a peut être laissé former en lui la matrice de cette obéissance. Nous pouvons faire l'hypothèse que l'obéissance au système signifiant et aux signifiants, est une obéissance se référant à l'autorité telle qu'elle se manifeste dans un espace organisé par des symboles qui indiquent des places, et qui peut donc être mobilisée par la manifestation dans le social de cette forme d'autorité. C'est une obéissance ayant du sens pour le sujet et permettant un nouage entre les dimensions réelle, imaginaire et symbolique.

Cette obéissance pourrait rejoindre celle mise en exergue par Aristote, qui jauge la logique moyen-fin à l'aune d'une visée satisfaisante. Dans une institution sociale ce peut être l'acceptation d'une aliénation à une organisation pour une finalité fructueuse à laquelle le travail envisagé et la mission auprès des enfants permet d'aspirer. Il y a donc le *faire avec* l'entame de tous les possibles pour une réalisation relative.

Le sujet divisé, qui peut manifester sa division, indique alors à la fois son aliénation et à la fois, nous pouvons le supposer, la difficulté de faire avec cette division.

L'obéissance et le temps dans l'institution

Dans une institution, le temps est présent. Il est un organisateur de l'accompagnement de l'enfant qui vient avec une histoire. Il y a une prise en charge dans le présent et dans le cadre d'un projet où il est projeté dans l'avenir. Chaque semaine, dans le cadre d'une réunion, il est raconté comment les choses se sont mises en place pour chacun. Chaque événement est repris dans un sens. La recherche est celle de la compréhension du comportement incluant l'histoire, et de la construction de positionnements à envisager pour permettre d'avancer. L'enfant est alors porté par le désir qu'il prenne place dans un temps dynamique et chacun obéit à l'autorité du temps : le temps de la semaine, le temps de l'âge qui permet, empêche, ou oblige à certaines choses (obligation scolaire par exemple). Ce temps présent est porté par une vision d'avenir et s'appuie sur des éléments du passé.

Les éducateurs obéissent à l'injonction de gérer le temps de l'enfant, le temps du projet, le rapport au juge en temps voulu, les notes d'incidents au moment de l'incident etc.

Ce souci du temps concernant la globalité de la prise en charge des adolescents a pour pendant le temps du quotidien où, dans de nombreux moments, se jouent les rapports à l'autorité et à l'obéissance de chacun. Par exemple, le lever (terme usuel en institution pour définir cette tâche quotidienne des éducateurs qui consiste à réveiller les adolescents le matin) de certains jeunes le matin est compliqué et mobilise un rapport précis à l'autorité et à l'obéissance. Après discussions en réunion sur l'intérêt de réveiller les adolescents, réflexion menée au regard de l'autonomie de certains, de leur volonté énoncée, de la nécessité de les soutenir dans des moments fragiles, et après décision collective qui fait autorité, tout un travail, dans la réalité, va être l'occasion de manifester et d'interroger les rapports à ces questions, de les éprouver au regard de la rencontre singulière. L'éducateur dit « du matin » ira réveiller l'adolescent. Mais si l'adolescent refuse de se lever malgré plusieurs interventions de l'éducateur de service, des interrogations complexes vont émerger : doit-on le lever de force ? Renoncer ? Discuter puis accepter ? Cette obéissance reliée à l'autorité en rapport au temps, se tempère.

L'adolescent refusant d'obéir mobilise l'éducateur et son rapport à l'autorité : celle qu'il exerce et celle à laquelle il obéit. L'autorité qu'il exerce voudrait qu'il transmette un monde et aide l'adolescent à s'y inscrire, qu'il l'aide aussi à surmonter sa vulnérabilité vis à vis de l'extérieur et vis à vis de ses propres mouvements internes qui peuvent lui faire préférer rester au fond de son lit. Ce qui ne se fait pas en un jour. Et nous pourrions dire qu'il y a autorité dès qu'il y a énonciation de la nécessité de se lever de par l'organisation du monde, associée au désir manifeste de l'éducateur incarné par sa présence réelle. Il y a là un écho possible au nouage réel/imaginaire/symbolique. L'autorité à laquelle l'éducateur obéit fait qu'il se doit, puisque telle en a été la décision, réussir à faire se lever l'adolescent. Mais pour l'éducateur, obéir ne veut pas dire entrer dans une dimension de force et de domination. Cette obéissance a pour finalité la construction d'un devenir. Elle se situe donc à un niveau général, elle est animée par une intention dirigée vers le futur. Ce n'est donc pas désobéir que de prendre le temps et de laisser entamée la décision prise collectivement. Cette dimension du temps, du passé, du présent et du futur permet de se situer présentement dans un temps global.

Cette obéissance à l'autorité fait avec l'entame de la décision prise en réunion, avec le désir écorné de l'éducateur, et avec l'acceptation d'être manquant au regard de

ce que chacun aurait aimé qui soit. L'adolescent est reconnu comme un sujet qui ne peut être un objet que l'on manie avec force. Il y a de la perte. Il n'y a pas d'objet comblant. Sur cette base, la construction est permanente. A contrario, la domination qu'aurait supposé le fait d'aller lever l'adolescent en force jusqu'à la violence consécutive, aurait répondu à l'exactitude de la décision prise en réunion et évacué toute la dialectique complexe découlant de l'esprit d'une autorité qui autorise. D'un côté il y a alors le mouvement autorisé du sujet et de l'autre l'immobilisation d'un sujet puisque dépossédé de lui-même.

L'obéissance à une figure symbolique

Si dès l'origine, une figure, incarne la métaphore de la fonction du père, celle du tiers, elle installe un système de relation et d'organisation du sujet qui ne cessera d'être mobilisable et se retrouvera dans différentes figures dans le social. Quelle forme d'obéissance est alors suscitée ?

L'obéissance à une figure d'autorité où il ne s'agit pas de s'en remettre à un autre, sans penser, est donc une façon de déléguer une fonction spécifique à une personne particulière qui est chargée, par des symboles et par sa place, d'intervenir d'une façon préétablie. Cette obéissance peut donc prendre place après des discussions, des controverses, et une fois le collectif d'accord, la co-opération ayant produit un énoncé, celui qui le portera se mettra à faire autorité et chacun lui obéira. Cette obéissance peut être remaniée par l'évolution de la singularité de la situation amenant à revoir le sens des décisions premières. La figure d'autorité n'est donc pas stable mais bien conjoncturelle. Elle se situe à l'intersection de l'axe vertical (la fonction telle qu'elle s'impose par la hiérarchie) et de l'axe horizontal (la mission telle qu'elle est définie collectivement à un moment donné), à la conjonction du temps (l'histoire et donc le devenir de l'enfant) et de l'espace (les attributs symboliques). **A chaque modification d'un des éléments, la figure en charge de l'énoncé, se réajuste. Il s'agit donc d'une obéissance labile. L'obéissance est alors un positionnement choisi qui se situe en fonction des abscisses et ordonnées dans lequel se place la figure. C'est une obéissance en responsabilité. Elle est relative, momentanée, contextuelle. Elle ne cesse de se construire. Elle est complexe.**

La définition de l'autorité à travers les temps nous a permis de définir un champ conceptuel dont l'essence se retrouve dans le monde contemporain et, particulièrement, permet de repérer ce qui opère en toile de fond aujourd'hui dans un foyer pour adolescents. L'obéissance qui découle du rapport à cette dimension se délimite spécifiquement. Cette obéissance complexe soutient une cohérence du travail pour les éducateurs au service des jeunes.

L'idée qu'il faille une organisation du monde, de la différenciation articulée, des valeurs, et que l'institution est au service de la construction des adolescents et de leur place dans le monde, fait que l'obéissance quotidienne adossée à l'obéissance horizontale à ce qui se décide en réunion, s'appuyant elle-même sur l'obéissance verticale au système hiérarchique est acceptée ou même choisie. (Sont incluses les obéissances aux juges, aux partenaires sociaux décideurs, à certaines volontés des parents ...) Chacune de ces obéissances est vécue, plus ou moins, comme du respect des fonctions de chacun selon les moments, les objets, les pouvoirs. **Cette obéissance réversible, se construit et se déconstruit en fonction du sens de son objet. Cette obéissance acquiert un sens à partir aussi d'une éthique de position. Ce sens découle du nouage entre l'imaginaire et le symbolique.** Et, inversement, « la conjoncture de l'émergence de l'angoisse (...) trouve sa condition dans l'impossibilité du sujet de donner un sens. »²²⁷

Ainsi, si l'éducateur doit réveiller un adolescent le matin et que celui-ci refuse, comme nous l'abordions plus haut, l'éducateur n'obéira pas à la décision prise de le réveiller au prix de passer du côté d'une position de domination en le levant par les cris, les menaces ou la force physique. C'est avec son *libre arbitre*, et avec sa référence au sens, aux valeurs collectives appropriées singulièrement en fonction de son ressenti, de sa limite à partir de laquelle sa propre violence par exemple est mobilisée, qu'il décidera de renoncer ou pas. Sa position s'appuie aussi sur son désir que l'adolescent arrive à surmonter ce moment du lever, en fonction aussi de la pression exercée par la répétition de la scène, de l'âge, de ce qui s'est passé la veille... **Toute une logique, particulière à chaque fois, fera que l'éducateur choisira ce à quoi il obéit.** Cette situation sera discutée avec les collègues, avec la cheffe de service, avec la psychologue, à la réunion suivante. **C'est donc une obéissance se construisant, ayant un lien avec le sens, le nouage singulier, une obéissance réversible et**

²²⁷ Luis IZCOVICH. « Le sens de l'insensé », *L'en-je lacanien*, vol. 17, no. 2, 2011, p. 29-41.

pour laquelle seul l'éducateur en relation détient la clé, même si cela se dialectise après coup.

L'obéissance demandée à l'adolescent peut aussi être verticale ou horizontale, et liée au spatio-temporel. Nous pouvons considérer qu'elle est horizontale quand elle est contractualisée. Elle l'est aussi quand l'adolescent ne veut pas se lever et que l'éducateur lui laisse le sceptre de l'autorité en lui indiquant, à un moment apparaissant comme juste, que la décision lui revient et qu'un écart temporel est mis en place pour qu'il ait le temps de se décider. Mais elle est verticale car l'adolescent se doit d'obéir à ce qui s'impose. Il s'affronte à un monde qui le verticalise et se situe par obéissance à l'adulte, aux exigences de la société, à un désir supérieur (ce que va lui permettre d'aller à sa formation), donc au sens pour l'autre ou au sens pour lui.

Ces obéissances permettent une certaine construction dans le monde déjà là mais ne sont dynamiques que si elles laissent place, non à l'opposition, mais à la subversion permettant de nouveaux sens. Nous retrouvons là différents circuits aboutissants à des chutes d'objets comblants, à l'acceptation de la perte de l'objet *a*, à la construction permanente de nouvelles positions. Nous voyons aussi la circulation des dialectiques, la réfutation, le délibéré pour le bien, librement, et un rapport parrhèsiastique à soi-même considérés. Ces éléments soutiennent le sujet dans la complexité de ses positionnements en lien avec les autres.

En conclusion, la construction du sujet, l'héritage des philosophes antiques, le fonctionnement d'une institution organisée autour d'une construction d'autorité, forment un faisceau d'éléments entérinant la spécificité d'une position subjective dont le ressort s'avère être le *faire avec* le manque. Le rapport à la perte de l'objet *a* prise comme réelle, produit des positions subjectives s'articulant à l'autorité et permet une obéissance active et décidée en fonction de conjonctures singulières dont le sujet prend le risque de la responsabilité en toute bonne foi.

2.2. Les positions subjectives face à la domination

Après avoir vu l'obéissance face à l'autorité qui s'appuie sur le rapport à l'objet *a*, le manque et la division du sujet donc un rapport à la fois entre le nouage imaginaire et symbolique, donc le sens, et à la fois un rapport à la faille dans ce nouage, le réel, donc le rapport à l'objet *a*, au manque et aussi à la division du sujet, nous allons aborder l'obéissance face à la domination. Ce rapport à l'obéissance située face à l'autorité a donc, nous en avons fait l'hypothèse, un rapport spécifique à l'objet *a*, au $\$$, aux S1 et aux S2. Ce rapport a été déterminé comme s'appuyant sur la possibilité du mouvement, donc une position active du sujet qui s'autorise et s'inscrit alors dans une obéissance réversible, construite, articulée au sens.

Si l'autorité s'organise à partir de la triangulation (le tiers pouvant être un énoncé, une fonction, des valeurs) et induit donc un sujet faisant avec un rapport au manque, la domination se situe elle sur un axe binaire et induit un imaginaire favorisant les rapports de force. L'obéissance est alors de soumission, associée à une place d'objet de l'autre. Les affects sont sollicités.

La domination peut se manifester par le biais d'une figure prenant une place charismatique, despotique ou bureaucratique (légale) selon le sociologue Max Weber et les reprises ultérieures de son travail. Elle utilise en fonction la séduction, l'autoritarisme ou la légalité pour opérer. Ces figures pervertissent l'autorité en ne permettant pas un rapport triangulé à la loi et en induisant des rapports de soumission à la règle. Mais Michel Foucault comme Pierre Bourdieu ont, eux, souligné que la domination peut être associée à des rapports de force peu visibles amenés par des signifiants agissant sans que l'on s'en rende compte. Les représentations véhiculées par les discours aliènent le sujet tout en l'instituant à une place. Le sujet est alors à la fois objet, passif et existant. C'est cette face objet de l'institution du sujet, cet effacement par l'aliénation qui permet aussi d'advenir, et pourrait être la matrice de cette obéissance amenant à s'en remettre à un autre dominant.

Pour définir le ressort de cette obéissance passive, le processus psychique à l'œuvre dans le masochisme primordial sera un élément structurel clé. Puis nous

verrons comment le sujet, de son aliénation à son rapport à l'objet comblant, peut être pris par un circuit le maintenant en place d'objet. Dans l'histoire, les principes activés dans les monastères du Haut Moyen Age, trouvent un écho à cette position du sujet et montrent la construction sociale des mécanismes en jeu dans cette position d'obéissance. Cet écho trouvera aussi dans le social d'aujourd'hui des manifestations de ses effets.

Ce faisceau d'éléments montrera que le rapport du sujet à l'objet a , quand le réel de la perte ne peut être considéré, active une position subjective produisant une obéissance de soumission.

2.2.1. Le sujet et la demande de l'Autre

Si l'objet *a* et son histoire indique l'articulation possible au manque, et donc au mouvement à partir de l'écart de soi à soi et de soi à l'autre, le masochisme primordial éclaire une autre face du sujet aux prises avec l'Autre.

Le masochisme originaire ou primordial nous intéresse dans la mesure où la mobilisation des obéissances, dont les racines et les modalités montreront différentes formes, nous paraît devoir rencontrer dans le sujet l'endroit psychique nécessaire à la mise en place d'une obéissance passive. Il est alors dans une position spécifique pour 'écouter' l'Autre'.

Le masochisme primordial

Nous commencerons par une exploration du concept de masochisme primordial tel que Lacan la précisé à la suite de Freud, afin de circonscrire les ressorts de la face passive et objet du sujet.

Selon Lacan :

« La jouissance masochiste est liée à cette sorte de passivité particulière qu'éprouve le sujet à se représenter son sort comme se jouant au-dessus de sa tête, entre un certain nombre de gens qui sont là autour de lui et littéralement sans tenir compte de sa présence – du fait que ce discours le tienne, lui, pour néant. Il s'agit là de quelque chose d'essentiel, quelque chose qui est à proprement parler le discours de l'Autre.»²²⁸

La passivité, l'expérience d'une place d'objet sont universels et la psychanalyse Lacanienne défini cette position subjective comme inhérente à l'avènement du sujet. Le masochisme est lié à cette place d'objet *a* dans lequel le sujet est pris.

²²⁸ Jacques LACAN, Le Séminaire, Livre VI, *Le désir et son interprétation* (1958-1959), Paris, éditions de La Martinière, 2013, leçon du 7 janvier 1959.

Paul-Laurent Assoun soutient que « Il y a pour Lacan un « *masochisme primordial* » qui est à comprendre comme l'effet de l'aliénation radicale du sujet au langage et aux signifiants de l'autre. »²²⁹

Pierre Marie, dans son texte « Une morale du renoncement » pose la base du masochisme : « Lorsque Richard von Krafft-Ebing invente le mot masochisme à la suite de sa lecture de l'œuvre de Leopold von Sacher-Masoch, il donne un nom à la position subjective la plus ordinaire qui soit, que celle-ci soit déclinée ensuite en masochisme sexuel, féminin ou moral, comme s'il éclairait brusquement ce qui avait été jusque-là caché : que l'être parlant a pour destinée commune de répondre à la demande de l'Autre à l'image de cette figure paradigmatique de la civilisation occidentale qu'est le Christ s'offrant en sacrifice sur la croix. »²³⁰

Freud introduira ce terme de masochisme en le définissant comme ce qui comprend toutes les attitudes passives reliée à un investissement *Ibidinal*. Il montre que le masochisme est une voie condensant tous les destins pulsionnels : renversement dans le contraire, retournement sur la personne propre, refoulement et sublimation. **Si le sujet est d'abord passif, puisque soumis aux signifiants de l'autre, l'investissement *Ibidinal* de cette position suppose nécessairement une part active, donc un sujet récupérant sa position d'objet pour en devenir l'initiateur. Mais cette position investie l'est en corrélation à un autre.**

« Qu'est-ce que l'essence du fantasme masochiste en fin de compte ? », se demande Lacan et il poursuit sa réflexion en disant que :

« C'est la représentation par le sujet de quelque chose, d'une pente, d'une série d'expériences imaginées, dont le versant, dont le rivage tient essentiellement à ceci qu'à la limite, il est purement et simplement traité comme une chose, comme quelque chose qui à la limite se marchande, se vend, se maltraite, est annulé dans toute espèce de possibilité à proprement parler fautive de se saisir autonome. Il est traité, comme un fantasme, comme un chien, dirons-nous, et pas n'importe quel chien, un chien qu'on maltraite, précisément comme un chien déjà maltraité. »²³¹

²²⁹ Paul-Laurent ASSOUN, *Leçons psychanalytiques sur Le Masochisme*, Editions ECONOMICA, 2007, p. 81.

²³⁰ Pierre MARIE, *Une morale du renoncement*, La Clinique Lacanienne 2016/2(n°28), p. 41.

²³¹ Jacques LACAN, Le Séminaire, Livre VI, *Le désir et son interprétation* (1958-1959), Paris, éditions de La Martinière, 2013, leçon du 7 janvier 1959.

Nous pouvons entendre là la place à laquelle le sujet, pris dans le masochisme, s'attend à être mis. Cette place d'objet, que Lacan caractérise aussi par sa dimension de marchandisation et qui élargit donc le champ des protagonistes susceptibles d'être concernés, est articulée au fantasme de l'autre de le réduire à un chien. Mais ce fantasme, reprend Lacan, vient rencontrer quelque chose de déjà vécu, une maltraitance ou une place d'objet (ce qui est potentiellement une maltraitance) auquel le sujet a déjà été confronté.

Ainsi, il est difficile de se défaire de la demande de l'Autre, donc difficile de ne pas entrer dans la jouissance de cet autre du fait qu'il y a, en tout sujet, ce domaine mobilisable de la jouissance du Réel (c'est-à-dire hors la division, être happé par la possibilité de faire Un), et en même temps, la participation du sujet qui active cette passivité, la fait sienne, ce qui lui permet d'être *a minima* sujet même quand il se fait objet.

Lacan expliquera dans son séminaire « Le désir et son interprétation », que le sujet oscille entre la terreur de sa perte dans « la nuit de l'indétermination subjective », dans ce moment originel où il émerge des ténèbres, et son « érection » devant le danger, sa présentation active passive où il s'attend à ce qui l'attend et se prépare à le subir.

Le masochisme primordial serait alors l'investissement de ce circuit qui fait être objet de l'autre plutôt que la détresse de n'être rien. S'extraire de la mort subjective passe par cette passivité d'être objet de l'Autre investie *Ibidinalement*.

Ceci pourrait être en écho avec ce que suppose le –ob-('se présenter devant' ou 'faire face') de obéissance, ce préfixe indiquant une position active du sujet quand il prête l'oreille au signifiant qui s'impose, sujet actif-passif.

Ce masochisme primordial suppose donc une position subjective structurelle à tout sujet. Ultérieurement, il se déclinera en d'autres formes. En effet, ce masochisme est le socle, la matrice de ce que seront les trois états du masochisme tel que Freud les a repérés avant d'en arriver ultérieurement à ce masochisme originaire. Freud a défini trois modalités du masochisme, **l'érogène** qui est la transformation de la douleur en plaisir, **le féminin** comme investissement sexuel de la passivité (pour l'homme comme pour la femme), **le moral** en tant qu'acquiescement aux éléments difficiles de la vie satisfaisant une culpabilité. Ces modalités

du masochisme peuvent cohabiter dans le même sujet. Derrière ses modalités, peut se repérer l'écriture d'un fantasme et une organisation de la pulsion. Mais si Freud, repris par Lacan, en vient à déterminer un masochisme originaire ou primordial, nous pouvons supposer que ces trois masochismes en découlent ou sont des aménagements plus avancés de ce premier masochisme. Nous pourrions alors supposer, qu'une mise en situation renvoyant à cette passivité première, peut mobiliser chez le sujet la tentative de le construire sous la forme des trois masochismes définis. C'est à dire que face à l'impossibilité de penser une position dans laquelle un sujet est mis, il serait possible que ce sujet cherche à construire une logique articulant ce qui est vécu à un fantasme pris comme une mise en scène. La fonction de cette mise en fantasme pourrait être : ou de se satisfaire de la douleur, ou alors de se retrouver dans une position activement passive, ou encore de mettre en place un sentiment de culpabilité rapprochant la faute active et la désolation de la passivité.

Le masochisme serait-il relié alors à la pulsion de mort ou à la pulsion de vie ? Nous pouvons supposer que sont en jeu d'un côté la pulsion de vie s'il s'agit de s'extraire de la détresse originaire, et d'un autre côté la pulsion de mort du fait de produire une déliaison de ce qui était constitué, au-delà de cette place d'objet, d'une place de sujet.

« Le masochisme réalise une opération vitale, à même la pulsion de mort. »²³² avance Paul-Laurent Assoun.

Nous pouvons supposer que **cette opération vitale s'articule autour d'une reproduction imaginaire de ce qui n'a pu se symboliser, se remet en scène par le circuit de la pulsion et la place prise dans ce circuit, place d'objet *a*. Le sujet commence son existence en étant pris par la place d'objet dans le fantasme de l'Autre. Ce fantasme articule le désir de l'Autre. Et « le désir de l'homme est le désir de l'Autre. »²³³ Être pris par le fantasme de l'Autre est être en place d'objet *a*, de façon incontournable. Le fantasme cherche à faire oublier notre dépendance au signifiant et la béance nommée objet *a* qu'elle produit. Les objets *a* de substitution, imaginaires, cherchent à oblitérer ce vide nodal. L'objet imaginaire du fantasme est aussi un moyen de mettre en route la pulsion. Mais si ce circuit tourne à vide, c'est à dire que les trois temps de la pulsion : actif, passif et réfléchi ; voir, être vu, se faire voir, par exemple, ne peuvent se dérouler,**

²³² Paul-Laurent ASSOUN, *Leçons psychanalytiques sur Le Masochisme*, Editions ECONOMICA, 2007, p. 72.

²³³ Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966, p. 814.

si c'est l'organe œil qui est rencontré et non le regard d'un autre, quelque chose reste en suspens. L'objet *a*, c'est à dire l'écart entre ce que l'on cherche en voulant être regardé et la satisfaction du regard et de soi dans ce regard, ne peut se rencontrer. Un nouveau sujet, manquant, tel qu'il émerge de cette réalisation, de cette opération, ne peut advenir. Le circuit pulsionnel tourne à vide. Le sujet en recherche de significations reste immobile, passif.

Accorder son ouïr

Ce masochisme nous intéresse donc car il est susceptible d'être un ressort d'une obéissance. Dire oui à l'autre qui surgit quand la profondeur des ténèbres, du non-être risquant de nous happer, est incontournable. Cette passivité, cette place d'objet plutôt que d'être sujet, est déjà un avènement. La question pourra être ultérieurement comment un sujet mis en place d'objet par une institution, destitué de sa place de sujet par une mise en confusion de ses repères, de sa pensée, pourrait-il avoir la possibilité de ne pas obéir ?

Selon Lacan : « C'est au niveau où le signifiant entraîne la signification (...) que l'ouïr et le parler sont comme l'endroit et l'envers. Ecouter des paroles, y accorder son ouïr, c'est déjà y être plus ou moins obéissant. Obéir n'est pas autre chose, c'est aller au-devant dans une audition. »²³⁴

Nous pourrions entendre là un écho à ce masochisme primordial tel qu'il a été abordé ici. En effet, **ouïr l'autre, c'est déjà lui dire oui et oui au signifiant qui entraîne la signification. Avoir une signification, être pris par le signifiant peut être une aspiration de tout sujet, en tous les cas s'appuyer sur un élan pour aller aux devants de cette passivité fondatrice.**

D'après Lacan : « Que la signification soit de la nature de l'imaginaire n'est pas douteux. Elle est, comme l'imaginaire, toujours en fin de compte évanescence, car elle est strictement liée à ce qui vous intéresse, c'est-à-dire ce en quoi vous êtes pris. »²³⁵

C'est-à-dire que dire oui au signifiant, entraîne la signification qui nous met du

²³⁴ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre III, Les psychoses*, Seuil, 1981, p. 155.

²³⁵ *Ibid.*, p. 65.

côté de l'imaginaire, et comme on peut le supposer, ce signifiant qu'on ouï et qui nous entraîne vers l'imaginaire pourrait rejoindre cette nécessité d'articuler au masochisme primordial, un scénario rencontrant quelque chose en nous et aussi quelque chose en l'autre. Nous pourrions dire que le sujet obéissant est pris par le fantasme de l'autre qui nous intéresse, rencontre et s'articule à notre propre fantasme.

« Le sens va toujours vers quelque chose, vers une autre signification, il renvoie toujours à quelque chose qui est en avant ou qui revient sur lui-même. »²³⁶

Prendre acte de ce qui est, tenir compte du sens auquel on est confronté, ne se fait pas d'évidence. Toujours, il y a d'abord ce mouvement d'aller vers une autre signification, cette signification que l'on cherche à articuler à quelque chose d'autre, d'antérieur, de notre imaginaire, et si l'énigme perdure du fait de la non-réponse, l'imaginaire est susceptible de ne cesser de faire des tours de piste.

L'obéissance s'appuie alors sur une position originelle de dire oui au signifiant, position redoublée d'un contenu imaginaire, d'une signification que l'on donne à ce à quoi l'on acquiesce. Cette obéissance à l'autre est à la fois de structure, du fait du signifiant, et des effets d'institution de la place par ce signifiant, et obéissance par la reprise dans une dimension processuelle singulière et imaginaire, du fait de la signification. C'est une façon de trouver sa place par la reprise active du fait de l'imaginarisation de cette passivité première prise dans le fantasme de l'autre.

Même si « ce n'est pas cette signification qui est, pour l'avènement du sujet, essentielle. Ce qui est essentiel, c'est qu'il voie, au-delà de cette signification, à quel signifiant, il est, comme sujet, assujetti. »²³⁷

Donc le sujet ne peut cesser cet aller-retour entre le signifiant et la signification, entre la place donnée et le sens qu'il cherche à y mettre, et le nouveau signifiant, la nouvelle place. Tout entier tourné vers l'autre dans ce temps premier, il obéit.

Et si d'aventure, le sujet rencontre un autre mobilisant cette part de lui, un autre le prenant dans les rets de la place d'objet, un autre réactivant ce fantasme inconscient qui

²³⁶ *Ibid.*

²³⁷ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p. 226.

« permet de croire que la jouissance comme toute, l'union avec notre part rejetée, perdue à la naissance, se réalisera quand même un jour (*et qui*) se pose en contre- partie de la pulsion et essaie de regagner ce qui est inaccessible »²³⁸, il y aura un élan pour retrouver cette supposée certitude.

C'est donc dire que le masochisme primordial est premier, intrinsèque à tout sujet humain, dès son émergence, articulé à l'acquiescement au signifiant de l'Autre, au discours qui le fonde avec son cortège de désirs et de paroles qui nous gouvernent et induisent un rapport à une obéissance de *servitude volontaire*.

²³⁸ *Ibid.*

2.2.2. Les processus de mobilisation du sujet

Si structurellement le sujet a à faire avec ce masochisme primordial, avec la passivité intrinsèque à tout sujet, avec la face objet qui est déjà un avènement hors du hors-sens, il y a des figures de domination mobilisant le sujet, par différents ressorts, dans cette position passive. Nous allons essayer de discerner les mécanismes mobilisés selon le type de domination.

L'obéissance à la domination charismatique

La domination charismatique qui est aussi celle de l'idéologue ou du prophète, est définie par Max Weber :

« On obéit exclusivement, de façon purement personnelle, au chef, par amour de ses qualités personnelles, extra-quotidiennes, et non à cause d'une situation codifiée ou d'une dignité traditionnelle. »²³⁹

L'idéologue charismatique propose un court-circuit qui assurerait au sujet la permanence de l'Un par la collusion entre le signifiant et la signification. Le sujet, en cherchant la signification est pris sur un axe imaginaire. Le signifiant symbolique stabilisateur peut être ce à quoi aspire le sujet. Mais la signification n'a pas de fin. Elle laisse le sujet sur sa faim, sur le manque. Cette position subjective porte en elle une dé-pression au sens de ne pas soutenir la question supposée de l'Autre. Le dominant charismatique ou idéologue est susceptible d'éviter cette opération couteuse. Il semble indiquer qu'un modèle détiendrait les clés de la signification finale, de l'harmonie pleine, de la *réalisation*. Il semble avoir trouvé une issue à la division du sujet. L'idée de faire Un avec ce qu'il propose est galvanisant. Le dominant emporte l'adhésion du sujet.

L'aliénation aux signifiants fait partie de ce qui a constitué le sujet. Mais ce temps d'aliénation a permis de découper le réel, de manifester une organisation du monde sur la base de la différenciation, de donner une place singulière au sujet. C'est donc par cette aliénation articulée à la loi que le sujet se constitue. Cette loi, difficile, paradoxale, propose à la fois l'aliénation et la séparation. Le sujet s'en remet à l'Autre et du même temps est confronté à un

²³⁹ Max WEBER, *Les trois types purs de la domination légitime* (Traduction d'Elisabeth Kauffmann), Dans *Sociologie* 2014/3 (Vol. 5), pages 291 à 302.

interdit de jouissance avec cet Autre. C'est à dire que le sujet est pris par le signifiant de l'Autre mais le Un avec l'Autre lui est barré. L'interdit est de ne pas fusionner avec l'Autre, il est le commandement de ne pas retourner dans le ventre de la mère. Cet arrachement fait naître et rend seul, séparé, différencié. D'un côté le sujet va pouvoir désirer de lui-même à partir de cette séparation, et d'un autre, ne va pas cesser de rechercher ce qu'il a perdu pour retrouver l'union d'origine. C'est le mythe de la lamelle dont parle Lacan, cet objet perdu dès l'origine. Le sujet peut rêver de refouler cette réalité de perte. Le dominant charismatique ou idéologue permet de croire en cet idéal d'unité retrouvable, de paradis perdu annoncé comme à venir, de Vérité cachée qui prouverait que les petites vérités subjectives qui peuvent surgir, toujours à reconstruire, seront enfin Une pour l'éternité. **Le dominant charismatique remet en route le fantasme incestueux. L'inceste signifie la disparition du sujet dans une place d'objet de la jouissance de l'autre. Sans la possibilité d'échapper au désir de l'autre, la différenciation est impossible. La position subjective mobilisée par le dominant charismatique fait fi de ces coupures et réanime le fantasme de l'unité.**

Nous pouvons supposer que cette obéissance est mobilisable par le désir de plaire, d'être un objet comblant, d'être l'unique de l'Autre. Cette recherche de la satisfaction de l'Autre apparaît là comme prenant place dans une position subjective ne faisant pas avec la séparation, donc avec la division du sujet. Ce confort supposé originaire continue d'agir dans les relations ultérieures du sujet. Plaire à l'Autre, le satisfaire, se sentir en connivence avec lui peut être associé à un confort relationnel, à un sentiment d'exception satisfaisant narcissiquement. Pour un professionnel travaillant dans une structure de la protection de l'enfance, cette séduction peut très vite être associée à une dissociation d'avec les autres membres de l'équipe et induire un positionnement complexe vis à vis des collègues et des adolescents.

L'obéissance à la domination du bureaucrate

La domination du bureaucrate, ou domination légale s'appuie sur des rapports de soumission à des règlements plutôt que dans des rapports triangulés à la loi.

Rappelons une définition de Max Weber :

« Le devoir d'obéissance se retrouve à tous les échelons de fonctions et de services hiérarchisés, avec une subordination des inférieurs aux supérieurs et une procédure de

recours fixée par des règles. Le fonctionnement technique repose sur la discipline d'entreprise. »²⁴⁰

Un processus psychique participant à la position subjective mobilisée nous semble sollicité.

En psychanalyse, le sujet se fonde, selon Lacan, à partir de :

« La matrice symbolique où le je se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel une fonction de sujet »²⁴¹

Nous pourrions entendre trois étapes : celle de l'inscription première dans le symbolique ; puis la capture imaginaire donnant une forme, un « je-idéal », qui « sera la souche des identifications secondaires, dont nous reconnaissons sous ce terme les fonctions de normalisations libidinales. »²⁴² ; puis la dimension du sujet triangulé par le tiers symbolique qui « doit résoudre en tant que je sa discordance d'avec sa propre réalité. »²⁴³ Le moi imaginaire ne rejoignant qu'asymptotiquement le je symbolique. Lacan affirme ainsi : « la psychanalyse seule reconnaît ce nœud de servitude imaginaire. »²⁴⁴

Et donc, « L'intuition du moi garde en tant qu'elle est centrée sur une expérience de conscience un caractère captivant dont il faut se déprendre pour accéder à notre conception du sujet »²⁴⁵.

En même temps, l'aliénation du sujet est aliénation au signifiant. Le sujet ne peut pas ne pas être inscrit par le signifiant dès sa naissance, et donc il est aliéné à lui. Le nouveau-né indiqué comme garçon ou fille est dès lors pris par le signifiant et le champ symbolique qui découpe et organise le réel. Il émerge alors du chaos comme le jour et la nuit découpent les ténèbres dans la Bible.

Il y a donc un sujet *aliéné* et en même temps divisé. Le sujet est à la fois le moi fictionnel et à la fois le *je* de l'inconscient. Le sujet, divisé, l'est dans son rapport à l'Autre.

²⁴⁰ *Ibid.*

²⁴¹ Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966.

²⁴² *Ibid.*

²⁴³ *Ibid.*

²⁴⁴ *Ibid.* p. 100.

²⁴⁵ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud*, Seuil, 1978.

Le moi est le sujet de l'énoncé et le *je* est le sujet de l'énonciation. Donc le sujet est aliéné par l'image et par le signifiant. Il est représenté par rapport à d'autres signifiants et pour un autre signifiant. Il est donc aliéné à l'Autre.

Cela commence par la loi de la mère définie par Lacan comme tout ce qu'elle est et qui fait loi à l'enfant dont le désir dépend totalement :

« La loi de la mère, c'est, bien entendu, le fait que la mère est un être parlant et cela suffit à légitimer que je dise "*la loi de la mère*". Néanmoins, cette loi est, si je puis dire, une loi incontrôlée. Cette loi est aussi bien, en tout cas pour le sujet [enfantin], simplement le fait qu'il y ait "loi", c'est-à-dire que quelque chose de son désir est complètement dépendant de quelque chose - cette loi est tout entière dans le sujet qui la supporte, à savoir dans le bon ou le mauvais vouloir de la mère, la bonne ou la mauvaise mère. - L'enfant s'ébauche, s'ébauche comme "assujet" ; c'est un assujet parce qu'il s'éprouve et se sent d'abord comme profondément assujetti au caprice de ce dont il dépend, même si ce caprice est un caprice articulé. »²⁴⁶

Cette aliénation est incontournable car « Le rapport fondamental de l'homme à cet ordre symbolique est très précisément celui qui fonde l'ordre symbolique lui-même - le rapport du non-être à l'être. »²⁴⁷

Donc, d'être né de par le signifiant inscrit en chacun un mécanisme originel où le champ de l'Autre échappe à la représentation et passe par une figure dominante appliquant, même malgré elle, cet ordre signifiant, auquel on est appelé à obéir. **D'être assujet est une expérience de tout individu. Du fait de se laisser prendre par les signifiants, il y a émergence du sujet, laquelle se cristallisera dans le moi du miroir. Ce mécanisme serait donc mobilisable par la domination anonyme de la bureaucratie incarnée par un dirigeant dépossédant le sujet de lui-même, ne le regardant pas, ne laissant pas le je symbolique s'articuler à son moi imaginaire. Cette domination bureaucratique produit un processus de déliaison renvoyant le sujet à sa fondation par l'autre avant le nouage cristallisant son identité. Si, de ce fait, le sujet n'est pas divisé, il est pris dans des rapports d'objets comblants comme issue du non-être. Il obéi de cette position.**

²⁴⁶ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, Seuil, 1998, 22/01/58.

²⁴⁷ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, 1978, p. 354.

Il serait possible de supposer que les injonctions face auxquelles le sujet se situe dans une position de garde-à-vous mobilisent une obéissance s'appuyant sur le moi du sujet plutôt que sur le *Je*, c'est-à-dire sur une image de lui et non à partir de son désir. Chacun est susceptible, nous pouvons le supposer, de par un certain rapport à la fonction professionnelle par exemple, d'obéir aux signifiants de celui qui lui donne des ordres, sans l'articuler à sa pensée ou à son désir. Cette obéissance peut être mobilisée du fait, il est possible d'en faire l'hypothèse, que le sujet a en lui la matrice de cette position dans l'aliénation aux signifiants de l'Autre qui l'ont fondé, repris dans une image de lui mettant de côté la question du désir. Pour des éducateurs devant incarner une fonction bordant les mouvements des adolescents pris en charge, nous pouvons supposer que cette obéissance rend complexe leur position professionnelle.

L'obéissance à la domination du despote

Selon Alain Caillé, Sociologue,

« Dans le champ de l'obligation, règne la violence pure (le chef donne unilatéralement des coups, la mort) : le despote. Le moindre de ses ordres doit être exécuté, sous peine que l'on soit soi-même immédiatement exécuté. »²⁴⁸

Cette catégorie de domination nous semble aussi correspondre à un appel à une position subjective qui n'est pas sans écho avec des mécanismes psychiques à l'œuvre chez tout un chacun et que la psychanalyse a essayé de délimiter.

Selon Lacan :

« La demande du sujet et l'aliénation du besoin qu'elle comporte instituent l'Autre en maître absolu : l'Autre peut ne pas satisfaire le besoin, voire, il peut y répondre au gré de son caprice. Ainsi se noue la toute-puissance de l'Autre et l'impuissance réciproque du sujet. »²⁴⁹

²⁴⁸ Alain CAILLE, *Pouvoir, domination, charisme et leadership*, Dans Revue du MAUSS 2016/1 (n° 47), pages 305 à 319

²⁴⁹ Serge ANDRE, *Lacan : points de repère*, Editions Le Bord de l'Eau, Collection La Mulette, 2010, p.168

« Le sujet ne sachant formuler ce dont il a besoin, n'a comme ressource que de s'en remettre à ce que l'Autre désire pour lui. »²⁵⁰

Le sujet ne sait donc pas ce qu'il veut, il est extérieur à son désir et c'est l'Autre, dans ce temps clé, le détenteur du savoir sur son désir.

S'en remettre à l'autre fait partie des étapes rencontrées dans le circuit de la pulsion. Lacan compare ces temps de la pulsion à un montage grammatical où il y a articulations des formes active, passive et réfléchie. Ces formes peuvent coexister et se retourner sur le sujet. Par exemple, dans la pulsion scopique, le sujet voit, est vu, et se fait voir. A la différence du stade du miroir où l'enfant cherche à saisir son unité, son moi imaginaire, et cherche à s'aimer à travers l'autre, dans la pulsion scopique, l'enfant cherche à rencontrer l'autre. Par ce circuit, il émerge comme sujet. Il a donc besoin du regard de l'autre.

Par ailleurs, le sujet passe de la pulsion orale où il fait ses demandes par des balbutiements à partir de son manque, à la pulsion anale où il se confronte à la demande *de* l'autre, concernant la propreté. Il lui est demandé d'accepter, d'obéir à cette demande pour la jouissance de l'autre au détriment de son propre plaisir.

« Au terme de l'apprentissage, l'enfant s'identifie au trait de la puissance autoritaire de cet Autre à laquelle il s'est plié, pour le temps de cette exigence. »²⁵¹

En s'identifiant, il accède à la demande à l'autre et s'aperçoit que la réponse n'est jamais comblante, il y a toujours quelque chose qui manque.

La demande active dans l'oralité, passive pour l'apprentissage de la maîtrise sphinctérienne, puis réfléchie dans la demande à partir du désir c'est à dire à partir de questions comme : *je me demande ce que tu es*, ou *je te demande ce que je suis*, ne répondent pas à la question cachée : celle de la décomplétude de l'autre, de son manque pour qu'il désire.

Ces temps premiers de la relation à l'autre sont susceptibles d'être des matrices de ce qui peut se retrouver dans le contexte social. Jean-Marie Forget ajoute : « l'inversion de la demande et l'introduction de l'autorité de l'Autre correspondent à un changement de

²⁵⁰ *Ibid.* p.170

²⁵¹ Jean-Marie FORGET, *Les enjeux des pulsions, La clinique des pulsions, une clinique actuelle*, Erès, Psychanalyse et clinique, 2011.

consistance du rapport du sujet à l'Autre »²⁵² A l'issu de ce moment, le sujet s'identifie, « non plus au trait de la division de la parole dans l'Autre, mais au trait de la puissance attribuée à l'autorité de l'Autre, puissance à laquelle s'est plié le sujet pour consentir à l'apprentissage. »²⁵³ Cette étape est d'autant plus complexe que cet objet anal auquel il est accordé de la valeur doit être abandonné à l'Autre et il doit le considérer comme un déchet. C'est-à-dire, nous dit Lacan, qu'« il est contraint à un démenti. L'objet est en même temps sacré pour l'Autre et déchet pour lui. »²⁵⁴ Ce démenti est nécessaire au sujet pour consentir à la demande de l'Autre. « C'est à la fois lui et ça ne doit pas être lui »²⁵⁵

Lacan dans le séminaire « L'angoisse » affirme que : « Nous avons là un certain rapport de constitution du sujet comme divisé, comme ambivalent, en rapport avec la demande de l'Autre »²⁵⁶ Donc dans l'analyse, si la pulsion se boucle aussi autour du vide de l'objet dans l'Autre, c'est au prix d'un désaveu qui entraîne une identification à l'autre sous le trait de l'autorité impérative et de la demande.

Cet objet déchet, objet *a*, s'il ne chute pas, si le sujet reste collé à cet objet dont il ne peut se séparer, s'il est assigné à être Un avec cet objet, s'il est objet de cet Autre despote, il ne peut répondre à la demande qu'à partir d'une obéissance passive. En effet, la conflictualité de ce circuit pulsionnel autour de la demande de l'Autre et la complexité de cette étape sont censées permettre au sujet de construire une représentation de l'Autre comme manquant. Si cette conflictualité n'est pas possible, si l'assignation despotique réduit le sujet à être objet, le sujet ne peut qu'obéir en se coupant de lui-même.

Si Lacan indique que le sujet passe nécessairement par la demande à l'Autre et y aliène son besoin, il précise bien que l'Autre est alors en position d'être le maître absolu.

Le circuit de la pulsion nous indique que les formes actives, passives et réfléchies ne cessent de se remettre en jeu. A chaque forme que prend la pulsion, il y a une position du sujet. En fonction de chacun de ses objets, la pulsion induit donc une position du sujet et de

²⁵² *Ibid.*

²⁵³ *Ibid.*, p. 56.

²⁵⁴ Jacques LACAN, *L'angoisse, séminaire 1962-1963*, Publication hors commerce et document interne à l'Association Freudienne Internationale, leçon du 19 juin 1963.

²⁵⁵ *Ibid.*

²⁵⁶ *Ibid.*

l'Autre. Dans la pulsion anale, l'Autre demande d'accepter d'obéir à son exigence de propreté et le sujet s'en remet à lui. Après la maîtrise active de l'objet, et la passivité d'être maîtrisé, le sujet, dans une position réflexive, se fait maîtriser. Son obéissance à l'autorité despotique de l'Autre peut prendre place à cet endroit-là.

Nous pouvons supposer que tout professionnel cherchant à faire obéir un adolescent est susceptible de mobiliser cette position du sujet. Nous pouvons aussi supposer que tout professionnel ayant à faire avec des injonctions de la direction demandant la maîtrise exacte, par exemple du prix de chaque article de la vêtue d'un adolescent, sans marge de manœuvre pour en faire un levier éducatif souple, se retrouve confronté à ce qu'il fait de son rapport à la demande de l'Autre. Il peut chercher la satisfaction de la demande afin de retrouver le bénéfice de son assujettissement. Il peut aussi s'y opposer afin de l'inverser en refusant l'injonction en force. Faire avec la chute de l'objet *a* et advenir en tant que nouveau sujet, serait subvertir ce rapport qui ne serait alors plus de domination. La difficulté des professionnels peut se situer dans la volonté de garder une maîtrise rendue complexe s'ils sont, du même temps, maîtriser par l'Autre et par le fait d'être encombrés pour sortir de cette alternative afin d'advenir à une autre position.

Si l'objet *a* est cause du désir, si sa chute permet au sujet de se mettre en mouvement, si l'impossibilité de combler l'Autre et l'impossibilité d'être un objet comblant est assumée, c'est que le rapport à cet objet *a*, élément déterminant de nos positions subjectives, a été pris dans les rets de la triangulation et donc du symbolique.

La fonction du tiers va permettre la stabilisation d'un rapport à une loi, la première, celle de ne pas retourner dans le ventre de sa mère, de ne pas faire Un avec l'Autre. Dans la domination, il s'agit de règles, donc d'obéissance à l'exactitude de ce qui est demandé. Faire Un avec la demande de l'Autre n'est pas barré. Il n'y a pas de triangulation. La séparation entre soi et l'Autre est empêchée. La position subjective articulée à ce rapport à l'objet *a* colle le sujet à l'objet et le fait investir la place de celui qui répond à la demande de l'Autre ou cherche l'aval de l'Autre. Cette position subjective produit une obéissance passive, de soumission.

Cette position, plus ou moins inconsciente, est mobilisable en fonction de certaines conjonctures. Des processus psychiques participant à ces positions peuvent

être mobilisés différemment selon que la personne en face occupe la place (qui pourrait être d'autorité au démarrage) en dominant par le charisme ou l'idéologie, par la règle bureaucratique ou par le despotisme, pour les dominations que nous avons choisi d'aborder. S'indifférencier, faire Un avec l'Autre, se couper donc de soi-même, être l'objet comblant de l'Autre, sont des aspirations possibles du sujet que les dominations peuvent mobiliser.

Apparaît alors que ce qui est consubstantiel à l'humain peut être convoqué et développé par des discours, des systèmes. S'ils sont présents aujourd'hui, l'histoire a pu montrer la possibilité de mettre en exergue certains principes dont la transmission est susceptible de se manifester aujourd'hui et de favoriser la mobilisation de certaines positions.

2.2.3. Le monachisme et l'état d'obéissance

Les philosophes grecs ont permis de montrer l'institutionnalisation possible du principe d'une obéissance s'appuyant sur une position subjective faisant avec la division du sujet, avec sa mise en mouvement à partir de ce qui lui échappe, avec la construction de sa pensée en lien avec son désir. À présent, nous nous saisirons du monachisme du IV^{ème} siècle pour éclairer l'institutionnalisation possible d'un principe d'obéissance sans pensée, désarticulée du désir du sujet ; même si nous savons, par ailleurs, que du même temps, le monachisme a pu aussi être le lieu d'expérimentations opposées.

Le processus de ce principe sera mis en exergue dans les monastères à leur origine.

Les monastères comme moyen de l'unité

« Tandis que par leur courage les Grecs affirmaient leur existence d'être fondamentalement politiques, l'humilité chrétienne érige une barrière entre l'homme et le monde. Le courage chrétien substitue à l'horizontalité des rapports humains la verticalité d'un rapport au spirituel et à la transcendance. »²⁵⁷

Cette formalisation est évidemment caricaturale car la verticalité n'était pas absente des institutions de la Grèce Antique comme l'horizontalité était en usage dans les monastères y compris par le biais d'élection de l'abbé par ses frères et des discussions sur les textes. Mais ces formes d'institution promouvant globalement des positions bien différentes nourrissent mon propos concernant les différentes modalités d'avènements des sujets quant à leurs ressorts et à leurs effets réciproques.

Après avoir dessiner les contours de ce qu'instituaient les philosophes antiques, je tenterai à présent de délimiter les grands contours de ce qu'ont amené les monastères à partir du IV^{ème} siècle après J.C., en considérant aussi qu'ils constituent notre héritage occidental tel que l'on peut le percevoir encore aujourd'hui.

²⁵⁷ Thomas SKORUCAK. *Le courage des gouvernés : une éthique de la vérité et de la désobéissance - à partir de Michel Foucault et Hannah Arendt*. Philosophie. Université Paris-Est, 2015, p. 224.

Une autre racine de l'obéissance est donc située au IV^{ème} siècle après J.C. A ce moment-là émergerait un nouveau modèle d'homme, non ancré dans la politique mais au contraire retranché du monde et orienté vers l'ascétisme. Les monastères sont d'ailleurs d'abord un rassemblement d'anachorètes.

Par les monastères, il est alors voulu que la bible devienne la seule source de culture et de savoir. L'idée principale devient la purification de l'âme par la captation de toute l'attention afin qu'elle ne soit pas disponible à autre chose qui serait alors des tentations.

Selon Gaëlle Jeanmart, « De plus en plus, le christianisme devenait la seule civilisation où venait communier toutes les sociétés sans civilisation propre. (...) C'est d'ailleurs ce qui explique le rôle si considérable joué par le monachisme dans la formation intellectuelle et morale de l'Europe. (...) Il fut l'instituteur de l'Europe. »²⁵⁸

Dès le IV^{ème} siècle l'Eglise rassemble et oriente la pensée. Elle cherche à se faire l'éducatrice du peuple, d'abord en parallèle de l'éducation profane, puis en contestation de cette culture païenne.

Selon Pierre Riché, « l'histoire culturelle du Haut Moyen Âge est caractérisée, est-il besoin de le dire, par l'activité des clercs et des moines. Ils ont le monopole de la culture et de l'enseignement. »²⁵⁹

Ce qui est recherché est l'unité faisant suite aux diverses dominations. Les monastères, ancêtres de nos écoles, s'y attellent. « Le mot « monastique » désigne précisément cette entreprise. Il provient du grec *monachos* qui signifie ce qui se fait d'une seule manière, ce qui n'existe qu'en un seul lieu, ce qui existe en un seul exemplaire et qui est donc uni et unique. »²⁶⁰

L'hostilité à la culture classique trouve de plus en plus de partisans au V^{ème} siècle et permet de réunir Barbares et Chrétiens. Les louanges du Christ sont vues comme incompatibles avec les louanges de Jupiter (dira Grégoire le Grand) et donc même la

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 49.

²⁵⁹ Pierre RICHE, *Ecoles et enseignement dans le Haut Moyen Âge*, Paris, Picard, 3^e éd., 1999, p. 6.

²⁶⁰ *Op. Cit.*, p. 121.

grammaire est désapprouvée pour valoriser la méditation et la répétition des textes bibliques. Tout commentaire nouveau est aussi perçu comme impie.

C'est cette école monastique qui servira de modèle à toutes les nouvelles écoles et à nombres d'institutions dès le VIème siècle. L'idée principale est que la culture est un artifice et que seules comptent les positions d'obéissance, d'humilité et de docilité.

Un nouveau modèle d'homme non politique

C'est donc bien un nouveau modèle d'homme non politique, retranché du monde et tourné vers l'ascétisme (du verbe grec *askain* signifiant s'exercer, façonner avant de signifier au figuré une personne qui vit de manière austère, nous dit le linguiste Alain Rey dans son *dictionnaire étymologique*) qui est promu.

L'Occident a développé le cénobitisme (*koinos bios*, vie commune), tandis que l'Orient a surtout développé l'anachorétisme (*anachôrein*, s'éloigner) et les ont institutionnalisés.

La finalité est de tourner toute l'attention vers des positions dont il est attendu qu'elles permettent l'éloignement des tentations et donc la purification de l'âme. Toute l'attention doit être centrée sur cet objectif.

Gaëlle Jeanmart continue en expliquant que « « la pureté du cœur est préférable à la science », disait Cassien, qui considérait l'humilité, l'obéissance et la charité (...) qui conditionnent l'accès à la contemplation de Dieu. » les dispositions de cœur demandées sont : « simplicité, humilité, patience, discrétion, conformité à la volonté de Dieu, renoncement à soi-même, abnégation, abandon, obéissance. »²⁶¹

La désobéissance est associée à la paresse et une faute qui produit la chute originelle.

L'obéissance est laborieuse, c'est un rapport à la volonté : renoncer à son vouloir propre pour laisser celui d'autrui définir ma conduite. Adam le désobéissant cause la perte de l'humanité et implique que chacun porte le poids du péché originel ; le Christ obéissant sauve l'humanité de cette faute originelle par l'acceptation de la mort pour accomplir la volonté de Dieu.

²⁶¹ *Op. Cit.*, p. 101.

L'obéissance comme un état permanent

Pour Foucault, l'obéissance dans la vie monastique est permanente, formelle et auto-référée. Le siège du péché est le libre-arbitre et il n'y a donc de cesse de se battre contre lui. Elle est formelle dans le sens où il ne s'agit plus d'un moyen mais d'une fin en soi. L'obéissance est sans contenu précis, sans raison, sans cause. C'est une position qui est la condition de toutes les autres vertus. Il n'y a pas de question quant à la finalité de l'ordre.

La mise en place de cette position d'obéissance se fait aussi par l'intermédiaire d'un dispositif. « Dans le monachisme occidental, c'est l'instauration d'une hiérarchie qui vient médiatiser l'obéissance à Dieu : l'obéissance à l'abbé. »²⁶²

Il faut donc obéir à un autre, l'abbé, pour accéder à cette position d'obéissance. L'obéissance devient alors synonyme d'observance. La légitimité est ainsi liée à celle de la position dans la hiérarchie ecclésiale : légitimité à faire obéir d'un côté et légitimité de s'en remettre totalement à celui qui fait obéir de l'autre.

Si ce dispositif est considéré comme un moyen d'accéder à l'obéissance, celle-ci est auto-référée en ce qu'elle est son propre but. Pour Cassien, il s'agit « de s'être débarrassé de tous ses biens, mais surtout d'avoir appris qu'il n'a plus ni maîtrise ni pouvoir sur lui-même. ». Et toujours selon Gaëlle Jeanmart, Saint Paul continue ce principe : « C'est chez Paul que le monachisme occidental va puiser toute une spiritualité de l'esclavage qui est comme un art d'obéir. (...) Celui qui est esclave d'un homme et qui le sert avec toute la dévotion et tout le respect qui se doivent, réalise sa vocation de chrétien et obtient par là même la filiation divine. (...) Et la situation la plus favorable est celle de l'esclave qui sert un maître difficile. »²⁶³

L'idéal est donc une place qui permet un positionnement d'obéissance d'autant plus louable qu'il est difficile à maintenir au regard de la dureté, de la cruauté aussi des injonctions produites par les personnes légitimées pour les produire.

²⁶² *Op. Cit.* p. 105-106.

²⁶³ *Op. Cit.*, p. 112.

Ce qui est visé est aussi l'absence d'écart entre l'ordre et son application, comme à l'intérieur du sujet. Ce conflit intérieur, cette dialectique interne, est associée à une division répréhensible qu'il faut surmonter par une unité du sujet tout entier dans ce qui est prôné.

Pour Augustin « il y a deux volontés donc aucune n'est jamais complète, et ce qui manque à l'une l'autre le possède. » Il vise avec Cassien et Jérôme « à retrouver par une attitude d'obéissance permanente, l'unité de la volonté perdue dans l'acte de désobéissance d'Adam. »²⁶⁴

Comme aspirations permettant cette unité du sujet, seront définies quatre vertus humaines : la prudence, la tempérance, la force d'âme et la justice ; auxquelles seront adjointes les trois vertus théologiques : la foi, l'espérance et la charité.²⁶⁵

Thomas d'Aquin y associera une valorisation de l'endurance et de l'acceptation.

Nous pouvons entendre, au travers de ces différents éléments, une conjonction de valeurs permettant une orientation de position vers celle de la passivité. Une obéissance qui induit de se départir de soi est sollicitée. Ces valeurs vont devenir les aspirations et les références des chrétiens.

L'humilité est aussi un des éléments clés pour valoriser une position. Saint Anselme en fera une définition qu'analysera Saint Thomas : être humble consiste en « 1. « Se savoir méprisable » ; 2. « en être affligé » ; 3. « le confesser » ; 4. « le persuader », c'est-à-dire vouloir qu'on le croie ; 5. « supporter patiemment qu'on le dise » ; 6. « supporter d'être traité avec mépris » ; 7. « aimer cela ». »²⁶⁶

Thomas Skorucak dans sa thèse de philosophie intitulée « Le courage des gouvernés : une éthique de la vérité et de la désobéissance » avance que :

« Le christianisme a fait de l'obéissance ce que Foucault appelle une technique de subjectivation, c'est-à-dire « *la formation d'un rapport défini de soi à soi* »²⁶⁷ médiatisé par un autre : le directeur de conscience. L'obéissance est inséparable

²⁶⁴ *Op. Cit.*, p. 121.

²⁶⁵ Cf. Saint Paul, *Première épître aux Corinthiens*, 13, 13 : « Bref, la foi, l'espérance et la charité demeurent toutes les trois ; mais la plus grande d'entre elles, c'est la charité ».

²⁶⁶ Thomas d'AQUIN, *Somme théologique*, IIa-IIae, question 161, article 6, *op. cit.*

²⁶⁷ Michel FOUCAULT, Leçon du 12 mars 1980, in M. Foucault, *Du gouvernement des vivants, Cours au Collège de France (1979-1980)*, Seuil/Gallimard, novembre 2012, p. 227.

d'une certaine pratique de la direction. Ce couple direction-obéissance structure et accompagne l'émergence de la subjectivité chrétienne. En d'autres termes, le christianisme invente une anthropologie de l'obéissance : désobéir, ce n'est donc pas seulement refuser un ordre ponctuel ; c'est, plus profondément, refuser d'être un homme. Le christianisme invente l'homme docile, cet homme qui ne devient homme que par l'affirmation illimitée de sa prédisposition à l'obéissance inconditionnelle. La désobéissance est la marque de l'orgueil, que les Pères de l'Église ont identifié comme le péché originel. »²⁶⁸

Thomas Skorucak s'appuie sur Michel Foucault pour souligner l'importance de ces idéaux chrétiens pour fonder des positions soutenant l'établissement de rapports de pouvoirs. En effet, Michel Foucault déplie, comme à son habitude, les ressorts des rapports de pouvoirs établis par nombre d'éléments ayant une certaine emprise sur les êtres. Ainsi, il devient possible de pouvoir affirmer que

« L'obéissance n'est pas un passage, c'est un état »²⁶⁹ « On doit être en état d'obéissance. C'est-à-dire que l'obéissance n'est pas une manière de réagir à un ordre. L'obéissance n'est pas une réponse à l'autre. L'obéissance est et doit être une manière d'être antérieure à tout ordre, plus fondamentale que toute situation de commandement et, par conséquent, l'état d'obéissance anticipe en quelque sorte sur les rapports avec autrui. »²⁷⁰

Nous pouvons alors suivre Merleau-Ponty quand il indique la mise en passivité, en *genre d'être*, par la conservation en l'institué de l'efficace de l'instituant. Et elle est tellement efficace, cette institution de la passivité, qu'elle rend aveugle à ce que peut signifier la passivité.

Est en jeu alors **la performativité du langage qui fonde quelque chose dans le sujet et dans son rapport au monde. De nouveaux signifiants organisent la structuration du sujet et du lien à l'autre, signifiants que l'on ne peut interroger de l'intérieur.** Même si la performativité du langage crée des représentations, c'est bien parce qu'elles se dialectisent avec d'autres que l'on peut interroger ce qu'elles signifient. Sans

²⁶⁸ *Ibid.*

²⁶⁹ Michel FOUCAULT, Leçon du 19 mars 1980, in M. Foucault, *Du gouvernement des vivants, Cours au Collège de France (1979-1980)*, Seuil/Gallimard, novembre 2012 p. 263.

²⁷⁰ *Ibid.* p. 265.

dialectisation possible, nous sommes bien encombrés et renvoyés à cette passivité que l'on ne peut voir. C'est parce qu'on est pris dedans que l'on ne peut être en extériorité et le voir.

Le sujet a pu être mis ou être attendu à une place où l'obéissance est un état. C'est ce que nous montre l'histoire du monachisme tel que Michel Foucault, repris par d'autres, l'aborde. En effet, si la domination est située sur un axe binaire, elle s'appuie sur une dissymétrie des places, lesquelles sont indexées à du plus ou moins, du bon ou mauvais, du bien ou mal, qui sont définies au préalable. Le sujet se situe d'abord par rapport à l'autre et commence par accepter la place qui lui est dit être la sienne. L'histoire peut être un éclairage d'une modalité de mise en place du territoire imaginaire et symbolique sur lequel le sujet est attendu. Cette histoire entre en écho avec les positions subjectives mobilisées dans certains dispositifs mettant en jeu des relations de domination. Ces positions subjectives sont passives et s'appuient sur des mécanismes psychiques mettant en jeu des rapports évacuant la division du sujet et son désir à la faveur d'une place d'objet de l'Autre. L'obéissance associée est de soumission.

2.2.4. Une obéissance passive

Nous avons avancé l'idée que le rapport à l'objet a , comme objet activant le rapport dynamique au manque. Nous l'avons mis en lien avec ce que l'héritage de l'antiquité grecque soutenait de ce rapport dans le social avec la prise en compte de l'illusion de le trouver dans un autre. Nous avons avancé l'idée que la dialectique entre le sujet et le monde étayait le 'délibéré libre', donc s'appuyait sur la reconnaissance d'un sujet divisé, pouvant désirer à partir de son manque. Nous avons considéré qu'un social pouvait soutenir ce sujet actif produisant des signifiants nouveaux résultant de ce dialogue.

Nous avons ensuite supposé que le masochisme primordial intrinsèque à tout sujet était favorisé par l'héritage du sujet non politique, s'en remettant à un Autre, de l'époque des premiers monastères. Nous avons avancé que ce social soutenant cet 'état d'obéissance' passive était mobilisé de diverses façons par les différentes catégories de dominations en cours dans le monde moderne issues de cette dimension historique monastique.

L'exemple d'un adolescent en institution

Nous pouvons à présent constater les effets de cette rencontre et de cette tension entre une obéissance de soumission attendue, découlant donc d'une filiation de l'obéissance, obéissance attendue en l'occurrence par une éducatrice, et l'obéissance de décision recherchée par un adolescent. L'éducatrice s'inscrivant dans des modalités de domination, sans le penser, se confronte à un adolescent recherchant une obéissance de décision laissant place à l'écart, à la dialectique, sans le savoir.

Cette tension entre ces deux dimensions de l'obéissance peut se manifester concrètement dans le quotidien d'un foyer pour adolescents.

L'obéissance est souvent vécue comme de la soumission et c'est quand des discussions ont eu lieu que l'adolescent peut concéder obéir sans soumission. Il ne s'agit pas d'un consentement passif sans choix puisqu'il crée les conditions du choix. Il s'agit d'une obéissance voulue parce que référée à quelque chose faisant autorité et même permettant de différencier l'autorité de la domination. Mais à cet âge adolescent, la construction d'une

position subjective rendant acteur le sujet est en tension avec l'obéissance demandée. En effet, si l'obéissance est articulée à l'esprit d'une loi pour le vivre ensemble ou si elle est articulée à la lettre d'une règle demandant exécution immédiate, la position subjective prend place différemment. D'un côté, la pensée liée au désir tournée vers l'avenir et soucieuse du lien social invite le sujet à accepter une obéissance qui ait du sens et le laisse acteur de sa vie à partir d'une position de sujet divisé reconnu. D'un autre côté, la réponse à une injonction dans l'instant, sans pensée et faisant fi de l'articulation au désir du sujet, exige une obéissance sans sens, de soumission, mettant le sujet en position d'objet.

Si je trouve le jeune adolescent O. en train de tourner en rond dans la cour au moment où j'arrive, aux prises avec un malaise et une agitation, c'est qu'il est déstabilisé et angoissé par ce qu'il vient de se passer pendant le temps de midi. Il raconte sa connaissance de la règle qui est de ne pas avoir ses écouteurs sur les oreilles pendant le repas et il dit vouloir la respecter. Mais quand il est arrivé et que l'éducatrice lui a dit de les enlever *immédiatement*, c'était difficile mais il allait les enlever, dit-il, mais en prenant le temps nécessaire pour indiquer que c'est lui qui accepte de les enlever. Et là, l'éducatrice énervée lui répète dix fois, dit-il, pas une, pas deux, mais plein de fois. Et là ce n'était plus possible. Il n'avait plus l'espace pour manifester son propre pouvoir d'action. C'est là qu'il s'est énervé et qu'il a balancé les tables et les chaises au travers du réfectoire. Et depuis, il n'y a pas eu de paroles. L'éducatrice s'est mise à rédiger la note d'incident immédiatement comme le protocole le demande. Et O. tourne en rond dans la cour en attendant qu'il ne sait pas quoi.

Après la proposition d'aller ensemble dans le bureau des éducateurs pour parler avec l'éducatrice, nous trouvons l'éducatrice occupée à faire ce qui est demandé dans ce genre de situation, derrière l'ordinateur, écrire sur cet épisode. La soumission à l'injonction de cette transcription avait pris le pas sur la parole. Nous attendrons un moment qu'elle soit disponible, tranquillement installés dans le bureau, puis nous échangerons avec elle. O. fera entendre clairement son désir d'obéir à la règle et de respecter l'autorité de l'adulte chargé de la rappeler mais aussi la nécessité de faire reconnaître sa place et donc l'importance de ce petit écart lui permettant de s'approprier la règle. Il dira l'importance pour lui de ne pas se sentir dans un rapport de domination où il doit obéir immédiatement et en réponse à un impératif se répétant jusqu'à ce qu'il ait le sentiment qu'on lui demande d'être au garde-à-vous. L'éducatrice parlera à la fois de sa fonction et de sa position subjective. Une autre éducatrice arrivera et la discussion continuera. Un espace référé à la question de l'autorité et

de la domination se constituera avec le tissage des liens par le témoignage des positions subjectives de chacun.

Le positionnement, l'énonciation de l'éducatrice étaient vécus comme établissant un rapport de domination alors même que l'énoncé était accepté. O. voulait bien obéir mais obéir à ce qui fait autorité et non à ce qu'il vivait comme un rapport de force. Il voulait *pouvoir* obéir et non être soumis à l'obéissance. Cela était possible avec la notion d'écart de temps et de place permettant de différencier l'autorité de la domination. L'éducatrice était elle-même aux prises avec les injonctions auxquelles elle obéissait sans penser, à cet instant-là, à l'articulation possible avec la conjoncture singulière du moment, ce qui est fréquent dans les moments sous pression. **La violence consécutive peut indiquer la violence du lien de domination et ce qu'elle annihile de la possibilité d'un individu de se positionner comme sujet à part entière. Il y a refus de la violence d'être nié comme sujet et refus violent d'obéir à partir de cette position attendue. Il n'y a pas pour autant désobéissance mais recherche d'une obéissance décidée à partir d'une position de sujet reconnu, acteur de ce qui se joue. La domination du signifiant *enlever son casque* est acceptée dans la mesure où le signifiant est pris dans un lien d'autorité.**

Finalement

Dans les rapports de domination, le sujet est amené à *obéir sans broncher* à l'injonction qui lui est faite. La position subjective mobilisée est alors faite de passivité dont le mécanisme a été abordé au travers du masochisme primordial et de rencontre avec le fantasme incestueux de ne faire qu'Un avec l'Autre, est en prise avec l'appel de l'imaginaire. La perte de l'objet *a*, caractéristique du rapport du sujet avec son désir et avec l'Autre, est niée. Le sujet se retrouve alors en butte à une place d'objet qu'il incarne et l'objet est vécu imaginairement comme pouvant combler.

Les discours tels qu'ils ont été institutionnalisés et transmis dans l'histoire favorisent la possibilité d'une voie passive ou active selon les pouvoirs en jeu. Bien sûr le sujet oscille plus ou moins entre différentes positions subjectives en fonction des conjonctures et en fonction de ses choix. Il est possible de se positionner dans une obéissance passive à un certain niveau et active à un autre. Il est possible d'obéir

passivement à un ordonnancement qui s'impose avec domination parce qu'il est cru, parce qu'un crédit est fait à ce qu'il peut permettre dans un lien social auquel il est souhaité obéir activement. Socrate peut accepter un jugement qu'il trouve inique par respect de l'autorité de la justice, parce qu'il croit qu'il s'agit d'un système nécessaire dans une idéologie qui s'impose à lui. Inversement, Missy, l'amante de Colette, en portant un pantalon, quitte à se retrouver en prison, dévoile la domination et son emprise sur les corps, et s'autorise à interroger l'articulation singulière de ce qui fait autorité pour un sujet. Nous voyons alors que les rapports de domination se révèlent l'être dans un dialogue avec la construction permanente de ce qui peut devenir autorité.

Pour aborder cette complexité, les formes de pouvoir et leurs articulations avec des positions subjectives devront être explorées.

2.3. Les positions subjectives face au pouvoir

Nous avons vu, dans la première partie qui explorait le champ du pouvoir, comment il était lié à une praxis, à une concrétisation, soit de la domination binaire et imaginaire, soit de l'autorité triangulée et symbolique. Cette praxis manifeste la puissance d'agir, le pouvoir d'action, qui s'exerce différemment selon les contextes et les positions. Il en ressort qu'il y a deux pouvoirs qui peuvent se nouer selon les variations et les articulations possibles entre le pouvoir d'action et le pouvoir sur l'autre.

Si ce pouvoir nous intéresse, c'est qu'il n'y a pas d'autorité ou de domination sans lui. Du côté des positions subjectives, il n'y a pas d'obéissance à l'autorité ou d'obéissance à la domination sans lui non plus.

Ce sont les mécanismes et processus psychiques mobilisés pour dialectiser cette puissance d'agir et ce renoncement à ce pouvoir qui sont en jeu ici. La constitution du sujet et son positionnement mettent en mouvement, ou pas, l'articulation permanente entre différentes instances, idéal du moi, moi idéal, surmoi, et entre ses instances et l'« estimation narcissique » du sujet. Si nous avons exploré en première partie ces instances telles qu'elles émergent à partir de l'environnement, nous nous attacherons à présent à repérer la dynamique du sujet pour s'approprier son nouage propre. L'estimation du narcissisme, terme trouvé chez Christian Fierens, nous paraît particulièrement à propos pour témoigner de cette dynamique processuelle que le sujet effectue à partir de ces instances.

Le positionnement du sujet pourra s'éclairer aussi de son rapport au savoir, à la vérité, à la croyance et à la foi. Ces notions permettront de circonscrire les nouages que le sujet peut construire entre sa subjectivité et la place qu'il lui fait, et la dite 'objectivité' et l'aliénation à laquelle il consent. Ce nouage formera son nouage d'obéissance.

Nous commencerons par délimiter la notion de pouvoir, puis comment l'expérimentation, telle que le jeu du fort-da, nous permet de l'appréhender, et telle qu'elle manifeste le pouvoir d'action nécessaire à la construction du sujet. Ensuite, nous aborderons

comment l'idéal du moi, le moi idéal et le surmoi, lesquels, en lien avec le narcissisme, soutiennent une position du sujet. Ceci nous amènera alors à l'interrogation de l'engagement du sujet, à partir du crédit ou de la foi, face à l'objet savoir ou vérité.

2.3.1. Délimitations de la notion de pouvoir

Nous différencions le pouvoir de la domination et de l'autorité. Le pouvoir est couramment utilisé pour définir l'un ou l'autre. Mais le pouvoir peut exister sans la domination même si celle-ci peut en faire usage pour s'imposer. Théoriquement l'autorité n'a pas besoin non plus du pouvoir tel qu'il peut être considéré comme lié à la domination pour opérer. Mais l'autorité et le pouvoir, s'ils peuvent être considéré comme opposés à la violence par Hannah Arendt, peuvent être reliés l'un à l'autre puisque selon elle, le pouvoir est lié à la capacité d'agir d'un individu. C'est ce qui permet à cette philosophe d'opposer pouvoir et domination, cette dernière étant associée à la violence. **Mais les diverses acceptions du terme pouvoir nous permettent de nous autoriser à considérer qu'il peut être corrélé à l'autorité dans la mesure où il est une puissance d'action et non une violence sur l'autre. Cette puissance d'action peut s'articuler dans un cadre faisant autorité mais laissant un pouvoir à chacun. Et nous pouvons aussi considérer qu'il est corrélé à la domination dans le sens où il s'exerce sur les autres dans une emprise qui ne laisse que peu de place au sujet.**

Nous avons donc délimité deux pouvoirs découlant de celui d'exercer sa puissance d'action, laquelle s'applique dans plusieurs domaines de pouvoirs induisant un pouvoir avec l'autre ou un pouvoir sur l'autre. Il y a le pouvoir des normes telles que Foucault les a abordées. Il y a le pouvoir d'action qu'Hannah Arendt situe du côté de la puissance d'agir. Il y a donc des pouvoirs d'emprise qui s'exercent sur les « autres » et le pouvoir référé à l'autorité qui permet la circulation de ce pouvoir : pouvoir de commandement qui supporte le pouvoir d'action de celui qui y obéit et peut donc créer un écart avec la commande. Il s'agit d'un pouvoir avec l'autre que nous nommons aussi pouvoir d'action de chacun. **Il y a ainsi un pouvoir sur l'autre situé sur l'axe binaire de l'imaginaire et un pouvoir situé dans la triangulation, investissant alors le champ symbolique. Nous retrouvons là le cadre de la domination ou celle de l'autorité. Ces pouvoirs peuvent s'exclure l'un l'autre, mais peuvent aussi s'articuler.**

Mais que cette praxis qu'est le pouvoir puisse être associée à des positions de domination ou d'autorité, elle questionne le sujet quant à ses positions subjectives.

Si le nouveau-né se trouve dans une position passive, même s'il est considéré et attendu à une place de sujet, il va chercher, dès qu'il le pourra, à retourner activement ce qu'il aura vécu passivement. Il a d'abord expérimenté un pouvoir, celui de la puissance de son cri sur sa mère. Nous pourrions considérer qu'il s'agit d'un pouvoir sur elle par l'exercice du pouvoir de sa voix, un pouvoir d'action débouchant sur un pouvoir sur l'autre. Au moment où l'enfant reprend la main sur son corps, lâche la main de l'autre pour marcher tout seul, l'expérimentation de son pouvoir d'agir va devenir le cœur de ses investissements. **S'il va d'abord chercher à inverser les rapports de domination dans lesquels il a pu penser être pris, il va lui être possible, dans le temps suivant, d'explorer le plaisir de faire, de penser, d'exercer sa puissance sans qu'elle soit un retournement sur l'autre mais une expérimentation jubilatoire associée à son sentiment d'exister. Ce pouvoir est alors une puissance non pas sur mais dans le monde.**

Nous allons interroger quelles opérations psychiques sont en jeu et vont permettre ou pas l'avènement d'une position de sujet.

2.3.2. Le pouvoir sur l'autre et le pouvoir d'action

Freud va poser un regard particulier sur certaines opérations psychiques effectuées par le tout jeune enfant, son petit-fils en l'occurrence, qui vont nous éclairer.

Le Fort-Da ou l'expérimentation symbolique

Freud observe son petit fil Ernst, quand il a 18 mois, suite au moment où sa mère s'absente de la chambre. Il commence par jeter les objets au loin en disant « OOO », signification enfantine de *Fort* (loin). Puis il prend une bobine, il la jette au loin en l'accompagnant du son *Fort*, puis le ramène vers lui en disant *Da* signifiant « ici ». Le génie de Freud sera de s'arrêter sur ce moment pour en extraire une représentation de ce que l'enfant cherche, à ce moment-là, comme construction subjective palliative de ce moment difficile. En effet, sa continuité d'être semble interrompue par la disparition de la mère. L'enfant tente alors une opération symbolique lui permettant de reprendre la main sur ce qu'il vient de subir passivement, le vacillement de son être. Il exerce son pouvoir d'action comme modalité de métabolisation de ce qui le mettait à la merci de l'Autre afin d'en faire quelque chose. Cet épisode, dont Freud s'est saisi, a pu être interprété de diverses manières et a même pu être la source de toute un développement théorique dont Winnicott, puis Lacan, ont fait leur miel. Nous nous centrerons sur Lacan.

Selon Lacan :

« L'ensemble de l'activité symbolise la répétition, mais non pas du tout celle d'un besoin qui en appellerait au retour de la mère, et qui se manifesterait tout simplement dans le cri. C'est la répétition du départ de la mère comme cause d'une *Spaltung* (division) dans le sujet-surmontée par le jeu alternatif, fort-da, qui est un ici ou là, et qui ne vise, en son alternance que d'être *fort* d'un *da*, et *da* d'un *fort*. »²⁷¹

L'enfant perçoit qu'il est là et pas là. Quand il est là, il n'est pas dans ce loin auquel il pense, et quand il pense à ce lointain, il n'est pas là où il est. Le sujet réalise du même temps qu'il n'est pas tout pour la mère puisqu'elle désire ailleurs. Si elle désire, c'est donc qu'elle est manquante. Par identification, l'enfant rejoue activement le moment qu'il vit passivement

²⁷¹ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p. 61.

en mettant en scène le départ et le retour, non de sa mère, ni peut être même de lui, mais de quelque chose de lui qui est là-bas et d'un autre qui est ici, et de sa mère qui n'est à la fois pas *là* et *là*, de lui qui n'est pas là pour la mère, mais symboliquement là puisqu'elle va revenir le trouver en sachant qu'il est là sans le voir. Il n'est pas tout là donc. C'est une opération symbolique qui peut advenir du fait que l'enfant exerce son pouvoir d'action sur une situation qu'il peut intégrer du fait qu'il découvre par l'exercice qu'il n'est pas tout, qu'il est là et plus là, et donc toujours là, à la fois là et pas là.

Le pouvoir d'action du sujet est aussi une tentative de pouvoir sur l'autre, sur lui comme un autre, sur la situation. Il est là un exercice de symbolisation par le biais de la répétition. Il s'agit d'un retournement actif d'une position passive. C'est une prise de pouvoir par la mise en scène symbolique là où il n'en a pas dans la réalité subie. C'est un pouvoir de reprise de son absence de pouvoir sur l'autre.

Mais la perte de la fusion imaginaire a été un moment nécessaire pour la structuration et c'est à partir de cette perte, que l'enfant explore la jubilation de l'exercice de la maîtrise qu'il va pouvoir répéter à loisir. Ce quelque chose qui se détache du sujet durant l'épreuve, autour duquel il veut jouer, et qui va permettre l'émergence du *je* est ce que Lacan appellera l'objet *a*. Ce moment représente alors une entrée dans le symbolique.

Cette pulsion de maîtrise et cette compulsion de répétition sont considérées comme plus originaires, plus fondamentales que le principe de plaisir. Il s'agit d'un retournement actif de ce qui est vécu passivement et qui est aussi le ressort de ce moment où l'enfant parlé, se met à parler lui-même. C'est un pouvoir dans le monde à défaut d'un pouvoir sur le monde même si, bien sûr, le dialogue entre les deux et la dimension processuelle sont toujours à l'œuvre.

Nous pouvons entendre aussi la permanence de l'existence de l'enfant pour la mère qui s'absente. Cette permanence, cette existence reconnue en dehors du regard, fait partie de ce qui peut permettre à ce pouvoir de s'exercer symboliquement et non réellement. L'enfant peut jouer avec la bobine, vérifier sa puissance d'agir et rejouer ce va et vient, cette absence-présence, lui toujours là. Les signifiants *fort* et *da* viennent nommer le mécanisme. Ce ne sont pas des signifiants qui cherchent à avoir du pouvoir sur l'autre dans sa réalité mais concernent la reprise par le petit sujet de cette réalité à

sa façon à lui. Nous pourrions situer à cet endroit-là, du côté des positions subjectives, la séparation entre pouvoir d'action et pouvoir sur l'autre. Faire avec la perte, supporter le manque tout en étant un sujet acteur, nécessite une prise en compte rendant supportable l'alternance absence-présence parce que située sur fond de permanence. Nous pouvons supposer que le pouvoir en jeu peut alors être symbolique car le sujet n'est pas menacé de retomber réellement dans les limbes de la non-existence. Le sujet expérimente aussi comment l'objet *a* qui chute, le manque radical, permet aussi ce mouvement de mise en route du symbolique. Il n'est pas non plus un objet *a* pris par le fantasme mais un sujet dont quelque chose peut se détacher tout en étant, lui, toujours là, même manquant.

Dans la suite de ce moment décrit, Freud en aborde un autre : ce moment où le petit Ernst voit un miroir suffisamment haut pour qu'il puisse à la fois s'y mirer et à la fois s'en faire disparaître en se baissant. Ce moment, qui semble continuer le précédent, peut aussi renvoyer à l'enjeu du stade du miroir tel que Lacan l'a énoncé. En effet, l'opération symbolique du jeu de la bobine se différencie de celui du miroir puisque l'image de soi est concernée spécifiquement. Lacan parlera de « cristallisation du moi » dans ce moment crucial où l'enfant vérifie son unité, ce qui n'est pas sans lien avec sa permanence. Il vérifie cette consistance de sa propre personne dans le même temps où il réalise l'écart entre lui et l'autre, et entre lui et lui puisqu'il n'est pas vraiment juste cette image. Mais il s'agit, malgré cet écart irréductible toujours présent entre soi et l'autre et entre soi et soi, d'une reconnaissance à laquelle l'Autre participe, l'Autre qui lui indique qu'il s'agit bien de lui. **Cette image, permettant le passage de la fusion, du sentiment du Un, à la séparation et à la division du sujet, participe de la symbolisation. Mais cette image restera avec deux faces : celles d'aliéner le sujet à la reconnaissance, et celle de le stabiliser, de donner une consistance à sa permanence.**

Nous avons donc vu comment le pouvoir d'action peut s'inscrire à partir d'une possibilité de séparation et de symbolisation de la séparation que le jeu autour d'une image de l'objet *a* permet, du fait d'être possible et permis. C'est à partir de cette possibilité que le sujet peut mettre du Je. La cristallisation du moi dans le miroir met en jeu aussi ce Je.

Si cette continuité de l'expérience symbolique, par le biais du miroir, nous intéresse, c'est qu'elle ouvre la voie à la question du pouvoir sur l'autre, pouvant s'articuler ou pas au

pouvoir d'action du sujet en lien avec la dimension narcissique et l'articulation aux instances moi idéal, idéal du moi et surmoi.

Le narcissisme : une articulation du moi-idéal, de l'idéal du moi et du surmoi

Freud introduira le concept de narcissisme comme une forme d'investissement pulsionnel du sujet par lui-même. Cet investissement est structurel et nécessaire pour la construction du sujet. Quand le sujet découvre son corps dans le miroir, il attrape, par l'image, une représentation de lui qu'il va pouvoir investir. Mais déjà bien avant, il a expérimenté des plaisirs à partir des organes de ce corps qu'il voit dans le miroir. Cette satisfaction pulsionnelle est associée à des objets extérieurs. La structuration subjective de l'enfant va lui permettre de passer du registre du besoin à celui du désir. L'enfant, passant par la demande, rencontre la nécessaire reconnaissance de l'Autre, qui va apporter la satisfaction. Cet Autre est investi et le sujet s'investit dans le miroir des yeux de l'Autre. L'enfant s'identifie à son image et la jauge en permanence au regard des attentes de l'Autre, attentes qu'il s'approprie et avec lesquelles il joue comme avec une bobine, il est dans la satisfaction et il n'y est pas. C'est ainsi que se mettent en place les instances du moi-idéal, de l'idéal du moi et du surmoi. Ces instances vont organiser la conflictualité entre les représentations culturelles, les interdits parentaux, et les motions pulsionnelles. Ce conflit va se résoudre en partie par le refoulement.

Freud posera les bases de la définition de ces instances et Lacan les précisera ensuite. Ainsi Freud explique que le sujet « ne veut pas se passer de la perfection narcissique de son enfance ; s'il n'a pas pu la maintenir [...], il cherche à la regagner sous la forme nouvelle de l'idéal du moi. Ce qu'il projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance, du temps où il était son propre idéal. »²⁷²

Donc « le développement du Moi consiste en un détachement du narcissisme primaire d'où il résulte une vigoureuse tentative pour le retrouver. Ce détachement est rendu possible grâce au déplacement de la *libido* sur un Idéal du Moi imposé du dehors, tandis que la satisfaction dérive de l'accès à cet idéal. »²⁷³

²⁷² Sigmund FREUD. (1914), « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, PUF, Paris, 1989, p. 98.

²⁷³ *Ibid.*, p. 104.

Lacan différenciera le moi-idéal et l'idéal du moi qui ont pu être synonymes pour Freud. Selon lui « l'un (moi-idéal) est sur le plan de l'imaginaire, et l'autre sur le plan du symbolique, puisque l'*Ich-Ideal* prend sa place dans l'ensemble des exigences de la loi. »²⁷⁴

Suite à l'enjeu de la séparation d'avec l'Autre, suite à l'enjeu du miroir et de l'articulation du moi et du Je, nous pouvons continuer à interroger la question du pouvoir sur l'Autre et son nouage avec le pouvoir d'action, reliée donc à la domination ou à l'autorité. En effet, « dans la relation du sujet à l'autre de l'autorité, l'Idéal-du-Moi, suivant la loi de plaire, mène le sujet à se déplaire au gré du commandement ; le Moi Idéal, au risque de déplaire, ne triomphe qu'à plaire en dépit du commandement. - l'Idéal-du-Moi comme modèle, le Moi Idéal comme aspiration, ô combien, pour ne pas dire plutôt rêve ». ²⁷⁵

Ces fondamentaux ainsi posés, nous pouvons nous intéresser à Christian Fierens dans sa façon plus processuelle et dynamique d'aborder ce dont il peut s'agir pour le sujet en butte à ses différents positionnements possibles. En effets, selon lui,

« Dans la perspective de « l'estimation de soi par le moi », le processus pulsionnel conflictuel préexiste au moi et fait apparaître un mouvement de va et vient où se joue un processus d'approximation et de réflexion. » (Processus préalable à toute fixation en général et à l'instance du moi en particulier)

« Le « moi actuel » n'est rien d'autre que le bouillonnement confus du conflit pulsionnel. »

« L'idéal c'est exactement la supposition de la résolution du conflit. C'est le « moi actuel » dont on abstrait imaginairement l'insoluble conflit. Le conflit pulsionnel pourra dès lors se mesurer par la différence entre le « moi actuel » et l'idéal. »²⁷⁶

Ce n'est pas le moi qui réfléchit sur le conflit entre lui et le moi-idéal, c'est le conflit, la situation conflictuelle qui se réfléchit dans le sujet comme une doublure d'elle-même. Ce moi-idéal, cette doublure, « permet le déroulement du jugement réfléchissant préliminaire au refoulement (et) supposé être le résidu du narcissisme infantile en possession de toutes les précieuses perfections. (...) Ce faux souvenir purement spéculatif qu'est le moi idéal, il s'agit

²⁷⁴ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre I, Les écrits technique de Freud*, Seuil, 1975.

²⁷⁵ Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966.

²⁷⁶ Christian FIERENS, *L'âme du narcissisme*, Presses universitaires du Midi, 2016, p. 86.

maintenant de le « regagner sous la nouvelle forme de l'idéal du moi ». Le conflit est alors projeté dans le futur et c'est l'idéal du moi qui est proposée comme issue, comme fin du processus. « C'est lui qui devrait maintenant déterminer l'action. (...) « Devant la « perte » ou plus exactement l'absence éternelle de la satisfaction narcissique immédiate, le moi actuel se dédouble, il n'est pas ce parfait moi idéal, il ne peut ex-sister que dans la tentative de « re » - trouver ce moi idéal, qui vaut maintenant comme idéal du moi. »²⁷⁷

L'idéal du moi découle donc du moi-idéal et représente une issue au conflit pourtant engendré par lui. L'idéalisation est une conséquence de cette accointance entre moi-idéal et idéal du moi. L'enfant se mire dans les yeux de ses parents et y trouve la satisfaction qu'il constitue pour eux dans la mesure où il est la projection de leur idéal du moi, il est leur réalisation. Cela constitue, pour l'enfant, ce qu'il imagine être son moi-idéal dans le passé. Cet idéal du moi, qui est au-devant, va devenir un horizon pour lui, ce qui va le mettre en mouvement. Mais la situation originelle est vécue idéalement comme a-confliktuelle, et cette conjoncture idéalisée va être projetée sur l'avenir et le sujet va chercher à la retrouver. Cette idéalisation a donc comme ressort un surinvestissement de ce moment imaginé d'unité entre moi idéal et idéal du moi, donc entre le sujet et les attentes de l'environnement. La sublimation, elle, consiste à changer l'objet de l'investissement. L'idéal du moi peut permettre la conjonction de ces deux mouvements. Le surmoi, lui, va organiser l'incompatibilité entre les deux instances. Ces trois instances vont chercher à s'articuler tout au long de la vie.

Selon Christian Fierens, le narcissisme est donc une « estimation du moi » actuelle en comparaison au moi idéal que le sujet va rechercher dans le futur sous la forme de l'idéal du moi. Cette « estimation » est un mouvement permanent d'observation de ce moi par le prisme d'une *conscience morale* et d'une instance de contrôle que sera le surmoi. Le surmoi, cette instance critique, s'intéresse aux contenus, aux pensées alors que l'estimation, telle que Christian Fierens la conçoit, observe l'état d'âme. **D'autre part, le sentiment de soi, selon lui, « résume la dialectique entre le moi actuel, le moi idéal, l'idéal du moi et le surmoi. »**

Plus précisément :

« L'idéal du moi est imposé par le social, les parents, et en même temps il est le substitut du narcissisme perdu, et ce qui le projette en avant. La *libido* est déplacée sur

²⁷⁷ *Ibid.* p. 87.

l'idéal du moi, donc il y a un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur, et, le résultat est une instance contraignante dont le mouvement apparaît venir de l'extérieur pour s'imposer à l'intérieur et devenir incontournable pour récupérer le narcissisme perdu. Il faut alors à la fois la satisfaction de l'objet et l'acceptation de la contrainte. Cet accomplissement de l'idéal est donc compliqué. »²⁷⁸

Le sujet cherche activement à investir un devenir relié à l'idéal du moi et il se retrouve soumis, pour ce faire, à des contraintes, des injonctions, venant de l'extérieur. Pour exister, pour se mirer et se trouver aussi beau et unifié qu'il croit l'avoir été à l'origine, il se retrouve devoir obéir à des références et des normes venant de l'autre. En devenant acteur, en exerçant son pouvoir dans le monde, il se retrouve aliéné et aux prises avec le pouvoir de l'autre sur son monde. Il y a alors, un pouvoir d'action qui cherche laborieusement à s'articuler à la question du pouvoir sur l'autre auquel il est confronté. Il peut aussi choisir activement le domaine de pouvoir qu'il laissera à l'autre pour qu'il l'exerce sur lui. Antigone choisit d'obéir à la loi divine plutôt qu'à la loi de la cité décidée par Créon.

C'est bien de cette assise personnelle par un sentiment suffisant de permanence dont le petit Ernst témoigne à travers ses jeux. Il peut alors accéder à une symbolisation, une métabolisation active de tout ce processus lui permettant de reprendre à son compte les enjeux du moment et de se projeter loin et près. Sa jubilation indique le plaisir d'avoir une prise et peut être aussi une *estimation* narcissique lui permettant ce sentiment du moi. La bobine pourrait rejouer aussi le mouvement du narcissisme : « Au sein de l'âme du narcissisme, il y a le processus de réflexion, symbolique, dont s'absente le moi, et il y a aussi, le moi, instance établie, imaginaire, reflet d'images, qui voile le processus de réflexion. »²⁷⁹

L'enfant a donc ce pouvoir de reprendre à son compte les processus que le pouvoir parental a induit. Le pouvoir, et d'abord celui des parents, se différencie en pouvoir sur l'autre et en pouvoir avec l'autre. Nous pouvons voir Ernst dans ce pouvoir avec l'autre, et ses allers retours, à partir de son pouvoir d'action. Nous pouvons supposer que ce pouvoir avec l'autre lui a été transmis et lui est passé comme un sceptre qui se passe et l'autorise, ce qui sous-entend une fonction parentale articulée à l'autorité.

²⁷⁸ *Ibid.* p. 97.

²⁷⁹ *Ibid.* p. 110.

Nous pouvons supposer qu'un pouvoir exercé sur un petit sujet articulé à la domination, donc ne lui restituant pas son pouvoir d'action, le cantonnerait à une place d'objet et ne favoriserait pas la voie ouvrant à une estimation narcissique soutenant le sujet. Nous pouvons souligner alors la présence d'un regard, celui du grand-père Freud, qui semble visiblement très intéressé par ce qui se passe et qui semble reconnaître la tentative et la réussite de l'opération de symbolisation de son petit-fils. Nous pourrions alors supposer la reconnaissance d'un désir par l'observateur de la scène. C'est donc un regard tiers qui autorise et qui permet à l'enfant de sortir de la binarité. Nous pourrions aussi nous interroger sur ce qu'aurait induit, à l'inverse, un grand-père qui aurait tapé sur la main de l'enfant en lui disant « vilain », rabattant la reconnaissance sur l'imaginaire.

Les effets peuvent être, sur les positions subjectives, la mise en place d'un retournement actif d'une situation passivante qui, face à un regard permettant le soutien de la chute de l'objet *a*, peut devenir un processus de symbolisation articulé au désir du sujet, produit d'un pouvoir d'action qui est un pouvoir avec l'autre. L'effet pourrait être, inversement, un retournement actif de la situation passivante qui ne cesse de se remettre en route, répétitivement, sous l'effet d'un œil non reconnaissant, maintenant le sujet en place d'un objet immobilisé. **D'un côté, il peut y avoir une articulation dynamique des instances moi idéal, idéal du moi et surmoi à l'aune d'une estimation d'un moi reconnu. D'un autre côté, ces instances peuvent être figées et le sujet assigné ne peut y mettre de lui, donc du mouvement. D'un côté, autorisé, le pouvoir d'agir du sujet ne cesse de s'exercer avec pour horizon la subversion autorisée, la création d'un signifiant nouveau. D'un autre côté, empêché, le pouvoir d'agir du sujet ne peut qu'inverser celui de l'autre avec les rapports de domination comme perspective. D'un côté il y a obéissance créative, de l'autre, obéissance de soumission. Ces deux obéissances sont amenées à se corréliser. Le surmoi y participe d'autant qu'il est un élément clef de l'articulation entre les instances du moi.**

Le surmoi : un élément d'immobilisation ou de mise en mouvement

Nous avons vu, en première partie, à partir d'Etienne Balibar, la dimension collective de la mobilisation du surmoi. A présent, c'est son rôle au sein des positions subjectives du sujet que nous interrogerons. Ce surmoi, au sein des instances psychiques du sujet, a une

fonction particulière. Freud considère le surmoi comme l'instance d'observation du sujet par lui-même. **Le surmoi apparaît comme un élément clé participant à une obéissance associée au mouvement du sujet et une obéissance faisant collusion avec l'immobilisation du sujet.**

Freud considère que ce surmoi du sujet est lié au surmoi des parents, lui-même issu de leurs parents. C'est une indication de la dimension collective des contenus mais aussi des positions face à ces contenus et donc des racines de ces positions.

Ce surmoi, s'appuyant sur des normes morales collectives, donc sur des croyances, que nous aborderons par la suite, peut s'avérer finalement pouvoir pousser le sujet à des fonctionnements archaïques. Cette position archaïque peut être celle de la position masochiste dont le ressort est ce masochisme primordial intrinsèque à tout sujet. Ce surmoi immobilise alors cette estimation du narcissisme mettant en jeu et en *je* en permanence la construction de l'articulation entre les trois instances du moi, moi-idéal, idéal du moi et surmoi. S'il sert ce fonctionnement archaïque masochiste immobilisant, c'est qu'il pousse le sujet à se mettre en place d'objet, donc à s'en remettre à l'autre. Le surmoi est donc un élément clé dans l'obéissance dans laquelle viennent faire collusion, comme abordé en première partie, la soumission du sujet à une instance intériorisant les normes d'un groupe, et la soumission du sujet à un représentant du groupe légitimé, maniant l'idéal et auquel il est cru. Ce représentant n'est alors pas sans évoquer les figures premières qui ont permis au sujet d'exister.

Ce surmoi, peut aussi être celui qui pose la question du vouloir. S'il pose la question du vouloir, nous pouvons supposer, à la fois une question tournée vers l'autre, « que me veut-il ? » mais aussi une question qui inclut le sujet « que me veut-il quand il me demande ce que je veux ? ». Nous verrons, dans l'expérience de Milgram, que l'affirmation « vous n'avez pas le choix » est une phrase clé. Nous pourrions y entendre l'annulation de la possibilité de vouloir. Paradoxalement, c'est à ce moment-là, qu'un certain nombre de sujets retrouvent leur pouvoir d'action. Si le surmoi du sujet est en lien avec la façon dont les parents sont eux-mêmes en lien avec le surmoi, il y a transmission. La transmission concerne donc aussi la position face à ce surmoi, la façon d'y articuler, ou pas, le désir. Le surmoi peut donc être une domination mais aussi une modalité d'autorisation.

Donc nous pouvons supposer que cette instance peut *corriger* le sujet à l'aune d'une morale mais nous voyons aussi qu'il peut le soutenir, à partir de cette jauge, dans une position

éthique. Le surmoi a ainsi plusieurs aspects. Le psychanalyste Alain Didier-Weill en déterminera trois : - un surmoi archaïque qui n'autorise pas le sujet à devenir, -un surmoi de la censure qui met en échec, « non pas l'existence, mais l'insistance du désir », - un surmoi questionnant qui met en jeu la possibilité du sujet de persévérer dans son désir, de l'assumer.

Selon Alain Didier-Weill, pour le sujet :

« Son obéissance à l'injonction du surmoi archaïque n'est pas un acquiescement consenti, car elle est l'effet d'une impossibilité de dire « non » ; impossibilité qui explique que l'obéissance au surmoi archaïque n'est pas l'effet d'une assumption symbolique. Entre la fascination du sujet incapable de dire « non » au surmoi archaïque et l'étonnement du sujet capable de dire « oui » au surmoi questionnant, il existe (...) une position intermédiaire du surmoi, celle de la censure, à laquelle le sujet sera mis en position de répondre « oui-non ». »²⁸⁰

Alain Didier-Weill liera ces trois surmoi à trois regards : le regard *médusant* figeant le sujet ; le regard *fascinant* immobilisant le sujet ; et le regard *éveillé* qui s'impose pour rappeler au sujet son désir et le mettre en mouvement. Ces regards ne sont pas sans évoquer le regard absolu de la caméra technique, le regard vide et dominant qui laisse le sujet en butte à une pulsion qui tourne à vide, et le regard rencontré, subjectif, reconnaissant le désir en faisant avec l'écart entre la demande et la réponse, donc permettant la chute de l'objet *a* et l'advenue d'un nouveau sujet.

Ce surmoi qui permet, selon duquel il s'agit, d'articuler les trois instances en immobilisant ou en mettant en mouvement le sujet, induit différents sentiments du moi. Nous avons vu que le sentiment de soi, qui a aussi à faire avec l'estimation du moi, lequel caractérise un narcissisme toujours en mouvement, est donc le résultat d'une opération complexe, en permanence au travail, impliquant les projections parentales, les idéaux sociaux, les interdits moraux, les attentes et impliquant la façon qu'a le sujet de tricoter tout cela sur la base d'une image de lui suffisamment investie. **D'entrée de jeu, le sujet est partagé entre**

²⁸⁰ Alain DIDIER-WEILL, *Les trois temps de la loi*, Editions du Seuil, novembre 1995, p. 30.

son existence, son sentiment d'être qui ne peut être sans les parents et leur investissement de sa personne, et le fait que cet investissement le déloge de là où il est pour constituer un idéal du moi, cette fonction de mise en mouvement ne pouvant opérer que sur la base d'un narcissisme existant par une estimation satisfaisante. Nous pouvons supposer que c'est ce narcissisme estimé qui va permettre que le surmoi, participant à l'articulation entre le moi-idéal et l'idéal du moi, entre l'arrière et le devant du sujet, puisse se corréler à l'autorité qui autorise plutôt qu'à la domination qui soumet.

Le nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire est à l'œuvre quand Ernst, confronté au réel de la disparition de sa mère, la symbolise par un jeu par lequel il imaginise ce dont il s'agit. **Par l'autorisation qu'il se donne, et qui lui est donné, de pouvoir tenter une maîtrise avec l'autre, il se décale d'un vouloir pouvoir sur l'autre, la mère en l'occurrence.** Il ne cherche pas à ce que sa mère revienne, à tenter un pouvoir de domination de l'autre. Au contraire, il cherche à faire avec la séparation, à se différencier de l'autre. **Il a foi en ce pouvoir de moyen qui va lui permettre de laisser surgir quelque chose. Il renonce à croire en un pouvoir où il maîtriserait la finalité. L'enfant découvre ce pouvoir d'action et ne le fait pas basculer du côté de la domination mais de ce qui fait autorité pour lui, avoir la main sur la séparation plutôt qu'avoir la main sur la mère, avoir la main sans aliéner l'autre, sans s'aliéner à l'autre.**

Mais cette maîtrise est en partie illusoire. Il y a ce qui échappe. Il y a le pouvoir du réel, des signifiants et des codes qui le dominant. Et c'est dans ce cadre restreint que le pouvoir qui autorise et fait autorité d'être reconnu, peut trouver sa relative et essentielle place. Nous pourrions peut être avancer que la domination se révèle dans ce qui demande au sujet de *prendre acte* de ce dont il s'agit. Le départ de la mère s'impose. L'autorité, elle, se manifeste quand le sujet peut mettre en mouvement, à partir de ce *prendre acte*, une articulation singulière dont il *s'autorise de lui-même*. Il obéit alors à la fois à l'autre, là où il est passif, et à la fois à son nouage propre, activement. C'est parce qu'il trouve-crée un savoir qui prend place d'une vérité, sur sa permanence, sur sa différenciation, qu'il peut acquiescer activement, d'une place de sujet, aux signifiants qui s'imposent et à partir desquels il choisit de se situer.

La jubilation indique l'élan spontané et vivifiant rendu possible par la conjoncture. Si l'on peut supposer la jouissance de la servitude volontaire, l'on peut

aussi affirmer la satisfaction profonde du sentiment de soi quand le sujet fait l'expérience d'advenir. Cette dialectique permanente, ces allers retours entre ces deux positions subjectives, pourraient s'éclairer du lien au monde, du lien au savoir et à la vérité, mis en place sur la base de la foi ou de la croyance.

En effet, si le petit Ernst découvre sa permanence, la séparation, la symbolisation du manque et expérimente son advenue en tant que sujet, manquant et bien là en tant qu'acteur, il peut le faire dans une conjoncture favorisée par l'autorisation d'un regard tiers. Ce regard semble permettre, en le reconnaissant et reconnaissant son désir de sujet émergeant, un engagement dans le faire sur la base de la confiance. Cette confiance qui va permettre le *trouver-crée* s'appuie, nous pouvons le supposer, sur une position de foi, de confiance. Loin d'être assigné à la soumission, Ernst acquiert à partir des contenus expérimentés, une position d'acteur. Il ose prendre le risque d'explorer quelque chose par le moyen d'un dispositif sans savoir ce qu'il va en émerger. Une foi est en jeu, une confiance qui l'autorise à s'exposer à l'expérimentation. Cette position de foi est possible du fait d'être légitimée. S'il avait été empêché, nous pouvons supposer qu'il aurait été renvoyé à la croyance, au crédit nécessaire à faire à l'autre, associés au fait d'être barré dans son mouvement d'acteur pouvant vivre des expériences. La position de croyance le pousse à s'en remettre à l'autre, à l'autre qui a du pouvoir sur lui.

Ce qui est en jeu dans la position de croyance ou de foi vont nous permettre d'avancer sur la mise en place de ces différentes positions.

2.3.3. Des positions par la croyance ou la foi, le savoir ou la vérité

Après avoir exploré les mécanismes du sujet à l'œuvre dans son immobilisation ou dans sa mise en mouvement au travers de l'articulation des instances moi, moi-idéal et idéal du moi avec l'action du surmoi, il paraît opportun de s'interroger sur l'articulation de ces instances avec le social et ses constructions par le biais de la croyance et de la foi. Ces notions vont être le moyen d'envisager les nouages que le sujet peut faire entre sa subjectivité et le monde. La croyance et la foi, le savoir et la vérité sont des notions se situant à l'interface du sujet et du social, soutenant des positions du sujet aux prises avec ce social dont il émerge.

Délimitations de la foi et la croyance

Pour pouvoir exercer son pouvoir d'action, il nous paraît nécessaire que le sujet puisse oser prendre un risque. Ce risque est possible à prendre du fait d'accepter que quelque chose lui échappe et que ce quelque chose n'empêche pas l'expérimentation singulière dont la production finale est indécidable à l'avance. Il s'agit d'une mise en mouvement sur la base d'une confiance, d'une foi. **Si le risque n'est pas possible à prendre, si la peur et l'espoir dominant, nous pouvons supposer que le sujet aspire à un pouvoir sur l'autre ou à la possibilité de s'en remettre au pouvoir de l'autre comme position sécurisante. Il y a alors immobilisation du sujet et crédit fait à l'autre à des fins de stabilisation.** Le crédit nous renvoie à la croyance. Et en effet, croire au danger, croire au pouvoir néfaste de l'autre, donc avoir peur ; ou croire en une perspective meilleure, donc avoir de l'espoir ; peut être lié au fait de ne pas croire en le pouvoir d'action du sujet lui-même et avoir besoin de croire en la puissance d'action d'un autre.

Les positions subjectives à l'œuvre dans les questions du pouvoir nous ont amenés à délimiter un investissement du pouvoir **dans** le monde, différencié du pouvoir **sur** le monde. **La foi et la croyance et les rapports qu'ils soutiennent vont nous permettre de repérer une relative mobilisation de ces positions.** Nous prendrons ces notions à partir de leur racine pour interroger les positions qu'elles supposent, sans nous intéresser à leurs divers développements qu'elles pourront connaître. Foi vient du latin *fides* qui signifie la confiance et a été associé à la promesse, la parole donnée. Ce mot latin vient lui-même d'une racine

indo-européenne, *bheidh*, signifiant avoir confiance. Il y a donc dans ce terme une forme de lien à l'autre, la confiance, et un au-delà qui engage, une promesse. Croyance, du latin *credere*, indique Alain Rey dans « Le dictionnaire historique de la langue française », est lié très tôt à « la culture matérielle méditerranéenne. (...) (et) a signifié « confier quelque chose à quelqu'un » d'où concrètement « *prêter* » (crédit) et « croire quelqu'un, quelque chose ». Il y a donc dans ce terme un rapport à un objet bien là, un contenu relié à un autre.

Nous avons vu, en première partie, que Max Weber et Myriam Davault d'Allones considèrent que la domination est corrélée à la croyance, elle-même associée à la peur et à l'espoir. Nous avons défini alors une volonté d'obéir fondée sur des croyances, comme celles en la légalité des règles instituées que nous avons situées du côté de la domination rationnelle ; tandis que la croyance en la tradition constituait la domination traditionnelle ; alors que la croyance au héros indiquait la possibilité de la domination charismatique. **Si l'obéissance à la domination peut impliquer la croyance, nous pouvons nous demander si l'obéissance à l'autorité, du fait de l'espace du risque permet par l'autorisation que l'autorité sous-tend, pourrait être reliée à la confiance, une forme de foi.** L'autorité, de par ses deux axes, spatial et temporel, entre en résonance avec la foi. De plus, **l'autorité s'appuie sur le tiers, l'extérieur, comme la foi s'appuie sur une confiance en un au-delà de ce qui est. En effet, c'est une obéissance en confiance que suppose le fait de s'appuyer sur un dispositif en ayant confiance dans ce qu'il va permettre.** De même, c'est une obéissance qui a confiance en l'avenir qu'induit l'idée de transmettre ce qui fait autorité du passé dans le présent au service d'un avenir qui échappe nécessairement.

Le pouvoir sur l'autre ou avec l'autre est concerné. On n'obéit pas parce qu'un autre domine mais bien parce que l'on croit dans le pouvoir de sa domination, et dans notre pouvoir de domination pour perpétuer cet axe, ou, dans notre absence de pouvoir, lequel nous fait croire que l'on ne peut choisir ce à quoi l'on désire obéir. On choisit d'obéir à ce qui fait autorité pour nous si nous avons foi en notre pouvoir de trouver et de créer, foi en notre désir.

Quand nous croyons en la domination, nous nous en remettons à l'autre, nous lui faisons crédit, parce que la réappropriation de notre pouvoir dans le monde n'est pas autorisée, que ce soit par la force ou par la conviction. Cette domination est rendue possible par le fait de pouvoir mobiliser dans le sujet un narcissisme installé, un

narcissisme relié à un moi idéal que l'on ne désespère pas de retrouver. A contrario, nous avons foi en l'autorité, en ce qu'elle organise, tout en l'autorisant, un pouvoir d'action singulier dans le monde. Cette foi est rendue possible par le pouvoir d'opérer une estimation du narcissisme toujours en mouvement et en construction, du fait d'un idéal du moi toujours à redéfinir, relatif, partiel, et se basant sur l'écart irréductible entre lui et le moi idéal repéré comme illusoire.

Mais tout d'abord nous allons commencer par explorer ce que recouvrent la croyance et la foi, du côté des positions subjectives, par la psychanalyse. Nous commencerons par l'approche Freudienne revisitée par Julia Kristeva pour envisager l'écart que permet la psychanalyse lacanienne revisitée par Christian Fierens.

Le besoin et le désir de croire et de savoir

Pour Julia Kristeva, le besoin de croire est au cœur de la vie psychique. Ce besoin va permettre d'ouvrir la voie au désir de savoir dans une sorte de logique du processus psychique. Ce besoin de croire se construit à partir du « sentiment océanique » conçu par Freud comme ce sentiment du nouveau-né avant l'établissement des frontières entre lui et le monde. Ce moment est perçu par le nouveau-né comme une certitude absolue de satisfaction et de sécurité mais aussi de perte de soi au profit de l'environnement. Ce besoin de croire se construit aussi, d'après elle s'appuyant sur Freud, à partir d'une identification primaire avec le père aimant, tiers qui remplace la fascination de la relation duelle à la mère. Cette reconnaissance confiante fixera la valeur des premiers signes linguistiques. « A l'aurore de l'individuation, une bouée de sauvetage se présente ainsi à l'horizon du « sentiment océanique » : le père aimant. Surface imaginaire qui, par son autorité aimante, me décolle du contenant engloutissant : il est le garant de mon être. »²⁸¹

Elle lie ces premiers *sentiments* du nouveau-né à la position de croire.

Et c'est sur ce fondamental besoin de croire, satisfait, que pourra se développer le désir de savoir. Ce « sentiment océanique » lié à la dépendance au monde lui donne la certitude d'*en être* et l'identification avec le père lui donne la conviction d'*être*. Ils sont la base de la croyance. Puis c'est la métabolisation de ce besoin de croire par le plaisir de

²⁸¹ *Ibid.*, p. 34.

penser, d'interroger, que l'enfant met à l'œuvre très rapidement, qui va mettre en route le désir de savoir. « Du savoir au croire, et vice versa, éternel tourniquet du parlêtre »²⁸².

Si ce sont là les racines psychiques de la croyance, Julia Kristeva les articule aux racines anthropologiques universelles qui s'incarnent dans toutes les sociétés humaines et qui participent à la construction du lien social.

Julia Kristeva, relisant Freud, nous indique ce qu'elle conçoit comme la dimension processuelle du besoin de croire et qui deviendra le désir de savoir. Nous pouvons supposer que la dimension structurelle à l'œuvre dans la théorie lacanienne ouvre à d'autres possibilités d'aborder les choses.

La nécessité structurelle de la croyance selon Lacan

Ce besoin de croire est corrélé par Julia Kristeva à ce « sentiment océanique » et à ce premier moment de l'émergence du sujet par l'identification primaire au père. Nous retrouvons là l'avènement du sujet extrait de la nuit du non-sens au moment de sa prise dans le signifiant. Mais **Lacan semble permettre d'avancer que la croyance est ce qui permet structurellement d'articuler en permanence le lien du sujet avec ce qui le constitue et avec ce qui lui permet d'être en lien au monde.**

Cette croyance, parce qu'articulée intrinsèquement au signifiant, est en jeu d'entrée de jeu. Elle participe nécessairement du lien du sujet avec le réel. En effet, selon Sidi Askofaré, « la croyance, avant d'être croyance dans quelque domaine que ce soit ou en quelque étant ou être que ce soit, est d'abord un effet de la structure de langage, de la division du sujet et de la dimension du sens qui s'en infèrent. De sorte qu'on peut affirmer que la croyance, du point de vue psychanalytique, est fondamentalement croyance à l'Autre, croyance au signifiant et au sens. »²⁸³

Le sentiment océanique et la bouée à son horizon dont parle Julia Kristeva pourraient être ce bain de langage et l'effet du signifiant dont parle Lacan. La croyance semble bien prendre son origine de cette première expérience. Acquiescer au signifiant primordial est de structure. Cette obéissance, « aller au-devant dans une audition »²⁸⁴ entraîne la question de la

²⁸² *Ibid.*, p. 15.

²⁸³ Sidi ASKOFARÉ. « Croire... en psychanalyse », *Essaim*, vol. 35, no. 2, 2015, pp. 53-60.

²⁸⁴ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre III, Les psychoses*, Seuil, 1981, p. 155.

signification. C'est aussi de structure dans le sens lacanien du terme, c'est à dire à partir de « l'inconscient structuré comme un langage ».

Le sujet est donc activement passif, mais il investit *libidinalement* cette passivité. Nous retrouvons là le ressort du masochisme primordial. **Et cette signification, imaginaire, est liée à ce qui habite le sujet, ce par quoi il est pris. C'est cela qu'il cherche, ce signifiant qui l'assujetti au-delà de la signification, ce qui introduit un besoin de croire, mais nous pouvons dire, du même temps qu'il désire savoir. Et ce savoir serait là du côté de l'imaginaire, et le croire du côté symbolique.**

Nous nous autorisons alors, en écart avec Julia Kristeva, à supposer un *besoin de croire* et un *désir de savoir* structurellement là dès l'entrée du petit d'homme dans la vie. Il s'agit alors de la croyance dans l'Autre : le champ des signifiants, les signifiants fondateurs qui dominent tout sujet, et la figure qui opère à partir de ce champ ; ainsi que les significations qui lui sont corrélées. Nous nous autorisons aussi à parler alors du *besoin de savoir* et du *désir de croire* en inversant les articulations entre les termes. En effet, le *savoir* peut être potentiellement corrélé au *besoin* de signification et à la recherche imaginaire d'un objet comblant niant le manque structurel de tout sujet ; le *croire* s'appuyant sur une position subjective d'engagement dans le signifiant, peut lui être alors corrélé au *désir* auquel il se fie. C'est un autre croire que le croire primordial. Nous l'appellerons *foi*, confiance.

S'il y a d'entrée de jeu, chez tout sujet, un *besoin de croire* et un *désir de savoir* qui cohabitent, nous pouvons supposer qu'ils sont mobilisables, selon les conjonctures, selon l'histoire et les dispositifs de pouvoirs. Tout sujet a alors la possibilité, le pouvoir en lui de s'en remettre à un autre. Tout sujet a en lui ancré un rapport au pouvoir qui est un pouvoir sur l'autre, dont il dépend, qui le constitue et auquel il a le choix relatif d'acquiescer.

Si nous avons aussi supposé, chez tout sujet, un *besoin de savoir* et un *désir de croire*, c'est qu'il peut être considéré que le savoir peut ne pas être essentiellement articulé au symbolique comme semble le concevoir Julia Kristeva, et que le croire peut s'appuyer sur une position que nous nommerons alors de *foi*, qui peut être symbolique. En effet, le savoir peut remplir une fonction imaginarisante de combler le manque, annuler la position subjective, la division du sujet, et un croire, au sens où il y a choix,

engagement subjectif qui ne s'arrête pas au savoir, mais accepte éthiquement de faire fonctionner l'énigme qui met en route le désir, à partir de ce manque de savoir. Il s'agit alors de foi. Ce désir constitue le sujet, inclus le faire avec la chute de l'objet *a* et permet une obéissance faisant avec une position subjective donc corrélée à la triangulation et laissant un pouvoir d'action au sujet. Croire pourrait être alors, au-delà du savoir, un engagement et permettre une obéissance engagée, supposant le risque de mise en gage d'un bout de soi.

La foi et la position subjective

Si nous avons d'abord délimité la croyance comme intrinsèque au rapport de tout sujet au signifiant donc au monde, nous en sommes venus, en dialectisant les termes utilisés par Julia Kristeva, à la possibilité d'une croyance autre, désirée, que nous avons nommée *foi* au regard de la définition amenée par Christian Fierens et au regard du repérage possible d'une position subjective qu'elle permet. **La dissociation des termes croyance et savoir nous a permis d'interroger aussi ce savoir entre celui relié au symbolique qui pourrait être de l'ordre de la vérité, et celui relié à un imaginaire, de l'ordre de l'objet comblant.** Nous en venons donc à choisir de laisser le terme croyance à ce qui est relié aux pouvoirs du grand Autre s'imposant au sujet et le constituant, et de prendre le terme foi pour ce qui est articulé au désir du sujet. Nous prenons aussi le terme savoir du côté imaginaire où le met Lacan, à la différence de Julia Kristeva qui le conçoit, semble-t-il, associé à la pensée et à la vérité.

En prenant l'exemple de l'analyste pour illustrer notre propos, nous repérons, à partir de Lacan, un rapport singulier au savoir : « Ce que l'analyste doit savoir : ignorer ce qu'il sait. »²⁸⁵ Ceci pourrait être paradoxal, et l'est sûrement en partie, mais est aussi une division du sujet face au savoir et une méfiance vis à vis de ce savoir. La fiabilité, la confiance vient donc d'ailleurs.

Selon Christian Fierens :

« Nous faisons a priori confiance (c'est une foi, qui permet la pratique analytique) au savoir de Freud. (...) Nous faisons confiance (c'est encore une foi, qui alimente la

²⁸⁵ Jacques LACAN, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 349.

pratique analytique) au savoir du semblant de Lacan. (...) nous devons aussi refuser ce savoir (ou ce pseudo-savoir), le mettre en suspens, pour laisser apparaître la pure question du « faire » indépendamment de toute contrainte (le faire ne peut se réduire à n'être que la résultante d'un processus déterministe) et indépendamment de toute visée (le faire ne peut se réduire à n'être que la réalisation d'un plan programmé, déterminé par avance). »²⁸⁶

La confiance, la foi en un savoir, support de nos pratiques, et le refus de ce savoir pour faire place à ce qui surgit, à l'inattendu, et pour faire place au renoncement à tout vouloir concernant la finalité, défini ainsi un paradoxe porteur d'une conflictualité salvatrice et porteuse d'une dynamique créative. Cela pourrait évoquer, ce que Jacques Derrida aborde dans « Force de loi », quand il indique la position du juge, qui, tout en s'appuyant sur le corpus du droit, pour rencontrer le prévenu, prend les idiomes de son interlocuteur et, s'extrayant de tout présupposé, écoute l'inattendu. En son âme et conscience, il peut être alors amené à faire jurisprudence, donc introduire du nouveau dans le corpus du droit à partir de la singularité de la personne rencontrée.

Edmond Ortigues dans l'« Encyclopédia Universalis », à l'article « Foi » explicite la différence entre croyance et foi :

« Alors que la croyance est une affaire individuelle, un jugement personnel, la foi implique une reconnaissance réciproque entre les personnes, entre celui qui donne sa parole (ou inspire confiance) et celui qui la reçoit (ou fait confiance). »

La foi est donc une relation de confiance engageant le lien à l'autre, quand la croyance est un crédit unilatéral fait à un autre ou à quelque chose. Bien sûr, les deux ne sont pas sans se corrélés à minima.

Nous pouvons donc considérer la croyance comme ce qui mobilise individuellement le crédit que l'on ne peut pas ne pas faire à l'Autre. Cet Autre peut être non barré, plein. L'absolu d'un Dieu ou le savoir de l'expert peuvent faire croire en cette possibilité d'un Autre tout-puissant qui destitue le sujet de sa position subjective ou

²⁸⁶ Christian FIERENS. « Refuser de savoir et tenir pour vrai », *La revue lacanienne*, vol. 20, no. 1, 2019, pp. 51-61.

tout du moins la délégitime. Mais l'Autre barré, le pas tout, mobilise aussi la croyance mais par la foi, cette croyance qui ne serait pas de s'en remettre à un autre, mais qui ferait avec le risque pris de l'engagement dans le cadre d'une nécessité des moyens d'organisation du monde que permet le champ des signifiants, le champ de l'Autre. Il y a donc la fonction de ce champ signifiant qui est essentiel. Reste la question du contenu et de ses effets.

« Avec ce « refus de savoir », c'est-à-dire avec la reconnaissance d'un trou radical dans le savoir, qui peut se présenter comme la castration de la Mère, c'est un nouveau sujet qui apparaît ; il ne doit plus, il ne peut plus penser, calculer et juger en fonction du savoir d'un grand Autre omniprésent. Il peut et il doit inventer et, avec l'inconscient, « donner une autre forme ». L'ancien « sujet » était essentiellement assujetti, c'était un faux sujet, aliéné à l'Autre, dans son savoir ou à défaut dans le tumulte des opinions. A la place du savoir et des opinions, c'est maintenant un nouveau « tenir pour vrai » qui apparaît : la foi. »²⁸⁷

Plus précisément l'acte de foi induit une croyance dans des savoirs, ou plutôt des théories, et, dans le même temps, le refus de ce savoir pour être dans un faire sans visée, lequel s'appuie sur la foi en ce que permet la mise en question. L'analyste s'intéresse alors à ce que va permettre cette foi, comme moyen, et non le contenu qui mettrait en position de vérifier un savoir, de chercher en l'autre ce qui vient confirmer ce que l'on sait déjà, comme une finalité. L'on pourrait supposer qu'il y a croyance dans le dispositif psychanalytique, croyance dans un certain type de logique à l'œuvre, et foi dans ce que la rencontre avec l'autre, l'analysant, va permettre d'inattendu et même, potentiellement de remise en cause de ce en quoi l'on aurait pu croire. Cette surprise est permise par la foi en l'émergence du nouveau, en la subversion possible des signifiants. La croyance semble plutôt induire une adhésion ou une opposition. Mais la foi paraît s'appuyer aussi sur des croyances, s'en écarter puis s'y nouer.

Mais le positionnement s'appuie lui sur la foi qui est un acte.

²⁸⁷ ORTIGUES, *Op. Cit.*

Selon Lacan :

« [À] simplement engager le psychanalysant dans sa tâche, on profère cet acte de foi [...] un acte de foi singulier que ceci qui s'affirme de faire foi précisément à ce qui est mis en question »²⁸⁸

La foi est un engagement qui s'appuie donc sur une croyance dans des savoirs et sur le refus de ce savoir pour que l'analyste soit dans un faire sans visée. L'analyste serait alors animé par un objectif de moyen et non de fin, c'est à dire qu'il accepte que la finalité lui sorte des mains et que sa visée se contente de créer les conditions de l'émergence du désir.

L'acte de l'analyste est donc un engagement. Il gage sur la mise en question et met en gage tout le savoir dont il se supporte et un bout de lui.

La croyance s'appuie sur la nécessité de référence, de garantie et de possibilité de déplacement et donc de soulagement de ce qui met le sujet face à sa division. A contrario, la foi serait, en dehors de la référence et de la garantie, un *tenir pour vrai* qui assume sa part subjective et s'autorise au risque de la rencontre de la singularité, de l'inattendu, de la créativité et donc de l'éthique.

Cette foi d'engagement qui ne se dédouane d'aucun présupposé pourrait être happée par des dogmes et, elle aussi, séduite par l'idée d'un grand Autre plein. Christian Fierens souligne d'ailleurs que : « La foi des religions délègue cette pure pratique au bon vouloir du grand Autre, la subjectivité est alors aliénée, assujettie ; c'est une subjectivité empruntée à l'Autre. La véritable foi est un tenir pour vrai qui s'appuie sur son propre fonctionnement subjectif. »²⁸⁹

Nous pourrions nuancer son propos concernant l'association de la foi et de la religion ultérieurement. La foi des religions peut ne pas être que délégation.

Alors que, selon lui, « Tant que le grand Autre sait tout (le supposé tout savoir), il n'y a aucune vraie éthique, il s'agit simplement de suivre les directives de l'Autre, comme on suit le mode d'emploi de n'importe quel appareil plus ou moins compliqué. »²⁹⁰

²⁸⁸ Jacques LACAN, *Le Séminaire, livre xv, « L'Acte psychanalytique »*, leçon du 7 février 1968, inédit.

²⁸⁹ *Ibid.*

²⁹⁰ *Ibid.*

Nous pouvons voir se dessiner, à travers la foi et la croyance, à travers le rapport au savoir ou à la vérité : le pouvoir d'action, celui lié à l'autorité, triangulé, et articulé à un *tenir pour vrai* lié à la vérité qui émerge ; le pouvoir sur l'autre, celui lié à la domination, peut être le savoir qui a raison de l'autre.

Ce *tenir pour vrai* va nous aider à cheminer sur la question du pouvoir à partir de la position subjective.

Le refus de savoir et le tenir pour vrai

Christian Fierens va définir le savoir comme « suffisamment fondé objectivement » et « suffisamment fondé subjectivement ». Cette formulation qui, aujourd'hui, aurait tous les gages de sérieux, peut en effet être interrogée au regard de ce qui vient d'être avancé. En effet, nous pouvons entendre là que la réalité a constitué un objet consistant qui le fait être considéré comme fondé. L'expert peut être celui qui va faire que quelque chose sera considérée comme fondé objectivement. Le regard technique, la supposée exactitude, participent de cette considération. Mais s'il y a considération, c'est bien qu'un sujet y croit. Ce sujet, convaincu parce que persuadé, va permettre de fonder subjectivement ce savoir. Ce savoir est alors fondé subjectivement et objectivement. Nous pouvons supposer que la croyance remplit les mêmes modalités. **Convaincu et persuadé par un *sachant*, par un *dominant* son sujet, le sujet y croit, le trouve pleinement fondé. Nous voyons alors comment le pouvoir concerné est un pouvoir de s'en remettre à un autre auquel on octroie le pouvoir sur l'autre, sur soi. C'est un pouvoir lié à la domination. Sa dimension imaginaire est prégnante.**

La définition, de ce même psychanalyste, de la foi, l'amène à la concevoir comme « suffisamment fondé subjectivement » et « insuffisamment fondé objectivement ». Cette formulation tout aussi contre-intuitive que la précédente nous intéresse puisqu'elle indique, à travers l'exemple de l'analyste abordé plus haut, la valeur, le pouvoir d'action, que suppose l'acceptation de ne pas savoir, de ne pas anticiper, de ne pas maîtriser. **Ce qui n'est pas fondé objectivement laisse donc la place, cruciale, à l'indécidable, dans laquelle va venir se nicher la créativité, le *trouver-crée*r, le surgissement de la vérité du sujet. Pour ce faire, un sujet va devoir pouvoir oser *s'autoriser de lui-même* à prendre le risque d'avoir foi en lui, en l'autre, en la rencontre, en ce qui va en émerger.**

Pour nuancer cette dichotomie, nous nous appuyerons sur Lacan et un autre rapport au savoir.

Ce savoir, Lacan peut aussi l'associer à l'opinion vraie, (l'*orthè doxa*), laquelle peut avoir la forme du *savoir y faire* que l'on retrouve dans l'abord du symptôme du côté de sa structure, mais c'est aussi un savoir du côté de la trouvaille signifiante que constitue chaque symptôme. Le savoir peut là rejoindre la vérité du sujet. Le *savoir y faire* se corrèle aussi au processus du dire qui permet de trouver le savoir et d'ouvrir à la vérité.

Ce qui peut se résumer par : « Le refus du savoir c'est le refus subjectif opposé à l'objet du savoir, c'est le refus de la position prédominante du savoir dans la question de la vérité. »²⁹¹

Nous pouvons noter que **cette affirmation peut avoir fonction de savoir, mais nous voyons là que la position du sujet, puisqu'il s'agit d'un refus subjectif du savoir, inclus de faire avec sa division, avec la chute de l'objet *a*, donc met le savoir en place d'une question toujours relancée, à partir d'une position en vérité. A contrario, de vouloir croire en un savoir plein qui ne s'articule pas à la question de la vérité, constitue ce savoir comme une réponse définitive, à partir d'une position assujettie de croyant à la Vérité. En effet, le savoir peut être l'impression de maîtriser un objet, de pouvoir le circonscrire et le définir, et il est partageable et partagé, alors que la vérité est subjective, elle surgit et s'impose comme une évidence singulière.**

En incluant le refus de savoir comme fondamental, cette dialectique permet de relativiser le culte de l'objectivité pour réintroduire la subjectivité comme boussole essentielle. Par la place faite à cette dialectique, peut se restituer l'importance de la décomplétude, de ce qui échappe, et permettre la dimension du désir donc de l'engagement. Mais elle fait aussi la place à la croyance au savoir dans la mesure où elle se conflictualise ou s'articule à cette foi, et où ce savoir concerne un *savoir y faire* ou le savoir du symptôme mettant en route le sujet.

Nous retrouvons là des possibles conjonctures favorisant la mobilisation des ressorts psychiques de l'obéissance que nous pourrions situer ainsi : -une possibilité de

²⁹¹ *Ibid.*

dialectique permettant l'émergence, à partir d'un non savoir, d'un engagement dans une position subjective, créative, mettant en route la question de la vérité qui ne peut que se mi- dire, de ce qui est juste pour soi, rejoignant peut être, partiellement ce dieu vivant en soi qu'a pu aborder Spinoza : obéissance reliée à l'autorité ; –une impossibilité de dialectique mobilisant la croyance en un objet Un, plein, confondant contenant et contenu, mettant le sujet lui-même en place d'objet, qui s'en remet à cet Autre décidant pour lui, au-dessus de sa tête : obéissance reliée à la domination.

Articulations au pouvoir

La croyance est aussi, selon Myriam Davault d'Allones, un complément d'une présence, une suppléance du manque, du vide. Alors que nous avons défini la foi, à la suite de Christian Fierens comme ce qui accepte le vide, le manque, et prend le risque de se positionner subjectivement sans certitude supposée objective. Nous pourrions alors entendre la croyance comme reliée aux questions autour de l'avoir, qui complète et supplée, et la foi comme reliée à l'être, manquant et s'autorisant à partir de son désir.

Mais de la même façon que l'être et l'avoir peuvent s'articuler de diverses manières, le sujet est nécessairement pris dans des choix entre s'en remettre à la domination ou s'autoriser par la référence à l'autorité. Il y a toutes les variations possibles de choix partiels au sein de ces grandes catégorisations. Un choix d'accepter un bout de domination à partir duquel s'autoriser dans ce qui fait autorité pour soi, en lien avec le désir peut être aussi en écho avec un choix de croyances à partir desquelles oser la foi en l'inattendu, en écho avec un rapport au savoir dans lequel créer les conditions de l'émergence de vérités. Ainsi, le psychanalyste croit en l'inconscient, croit au savoir du symptôme, croit en un dispositif proposé par Freud auquel on choisit de s'en remettre et qui constitue un savoir, et en appui à cette croyance, a foi, a confiance dans la créativité, la subjectivité à l'œuvre et à ses productions de vérités, trouvées-crées indécidables.

Les pouvoirs qui en découlent sont donc des articulations complexes et mouvantes de ces différentes positions subjectives. Leurs ressorts sont des nouages singuliers et conjoncturels entre imaginaire, réel et symbolique, entre avoir et être, entre croyance et foi, entre rapport au savoir et à la vérité, entre lié à la domination ou à l'autorité. Cette complexité va permettre de mettre en place un pouvoir qui soit à la fois

un pouvoir dans et sur le monde relié aux nécessités du sujet et à son désir. Ce pouvoir peut donc être plus ou moins fondé subjectivement et plus ou moins fondé objectivement.

2.3.4. Les ressorts des concepts de spiritualité et de religion

L'immobilisation que suppose le pouvoir sur l'autre et la mise en mouvement que suppose le pouvoir d'action ont leur corrélat dans l'histoire et la généalogie de « la pragmatique de soi et de la forme qu'elle a prise » comme le dit Michel Foucault. Cela nous intéresse dans la mesure où **nous avons pu voir comment un regard, que l'on peut supposer bienveillant et intéressé, ouvert à l'étonnement comme celui de Freud vis à vis de Ernst, soutient, par une autorité qui autorise, l'expérimentation et la mise en route du symbolique. À contrario, nous avons supposé qu'un regard qui domine peut induire l'immobilisation du sujet et le fait de s'en remettre à un autre. Nous avons vu que la position subjective qui permet d'exercer un pouvoir d'action, de penser, de savoir, sur la base d'une position où le sujet ose expérimenter une opération de symbolisation, s'articule à celle de s'en remettre à un autre auquel il est fait crédit. Nous en avons déduit le ressort de positions subjectives que les termes foi et croyance ont permis de circonscrire. Si elles sont corrélées en permanence et que les structurations et les processus à l'œuvre ne cessent pas de s'écrire même si, dans certaines situations, ils cessent de ne pas s'écrire, comment, dans l'histoire, un regard social soutient ou ne soutient pas ces positions ?**

Le travail de Michel Foucault, repris par Jean Allouch, sur les racines d'un rapport à la spiritualité, la vie de l'esprit, et la science, peut nous éclairer. L'abord de Foucault, critiqué par Pierre Hadot, justement quant à la question de la complexité évacuée par la mise en exergue des principes à l'œuvre, pour autant nous intéresse car ce premier mouvement de différenciation me semble difficile à faire sans mettre en relief les éléments semblant primordiaux pour repérer ce qui peut être à l'œuvre.

Le terme *foi* articulé à ce qui est fondé subjectivement et qui est un point d'appui pour prendre le risque de la confiance, et le terme croyance articulé à une raison facilement associée à la recherche d'*avoir raison de l'autre* ne semblent pas sans lien avec les notions de spiritualité et de religion. Cette sphère conceptuelle, produisant nombre de réticences aujourd'hui, nous semble concernée. En effet, **dans le lien à l'autre, la foi, la croyance, qui sont des manifestations de la confiance et du crédit fait à l'autre, le savoir et la vérité donc le champ collectif et personnel de repères, sont articulés, comme nous l'avons**

montré précédemment, à une histoire de principes étudiés et activés dans certains domaines de l'Antiquité grecque et dans un certain rapport au christianisme. C'est aussi à cet endroit-là que la question de la spiritualité et du savoir pourra être interrogée avec Michel Foucault et son travail, à partir des Anciens, sur la constitution du sujet, et avec Jean Allouch et son interrogation sur le lien entre la psychanalyse et les exercices spirituels.

Dans « L'herméneutique du sujet » en particulier, Michel Foucault aborde la spiritualité par le biais des Antiques. En effet, par l'analyse des *pratiques de soi* dans l'Antiquité, il cherchait à problématiser les possibilités de résistances aux formes d'assujettissement. Il cherchait à repérer comment se construisait l'*art de l'inservitude volontaire*. La possibilité d'établir un rapport à soi permettant l'établissement d'un contenu éthique, qu'il trouve en particulier chez les cyniques, l'amène à délimiter une pratique de la philosophie qui « avant d'être une doctrine ou une théorie, soit manière de vivre et expérience spirituelle ». Cette *parrhèsia*, dont nous avons parlé plus haut, prend place à cet endroit-là. Le dire-vrai va permettre de mettre en mouvement ce qui peut être considéré comme des évidences. Les cyniques se sont centrés sur ces questions de l'aspect contingent et arbitraire des valeurs que nous avons reçues pour vraies et nécessaires. Ces valeurs, nous pourrions avancer qu'elles mobilisent la croyance. Pour Michel Foucault, la tâche à laquelle il s'attelle est celle de rompre les évidences « ces évidences sur lesquelles s'appuient notre savoir, nos consentements, nos pratiques. » Il interroge nos conduites et nos expériences pour problématiser les productions de vérité.

C'est ainsi qu'il va montrer comment la spiritualité est d'abord un mouvement de l'esprit mettant en route la pensée, comme l'indique son étymologie. Elle est prise en charge par les philosophes et peut être associée à la *parrhèsia*. Les rituels religieux seraient alors dissociés de la spiritualité. Ces rituels, du domaine religieux, sont un univers à part, organisant le lien social. Il semble que ce soit au moment de la chrétienté que l'association de la religion et de la spiritualité prend vraiment son essor. Michel Foucault indique la différence alors d'une *parrhèsia* qui découlerait d'une filiation chrétienne et effacerait celle des cyniques antiques. La spiritualité chez les Antiques est donc étroitement liée à la remise en cause des évidences et de nos présupposés quand la spiritualité chez les chrétiens sert la vérification des croyances établies par la religion. Pierre Hadot a critiqué cette vision qui pourrait paraître caricaturale car ce qui a été fait de la religion a pu abraser la dynamique de pensée et une foi fondée sur la subjectivité. Par ailleurs, il indique que la chrétienté a pu aussi reprendre la

dialectique et mobiliser une foi telle que nous l'avons définie. Un certain rapport à la religion a pu donc aussi soutenir une position qui autorise même si c'est dans un cadre de croyances dominantes.

Michel Foucault renforcera ce questionnement par les stoïciens en soulignant comment leur regard se pose sur eux-mêmes. L'objet à saisir « ce sont les mouvements qui se passent dans la pensée, ce sont les représentations qui y apparaissent, ce sont les opinions et les jugements qui accompagnent ces représentations, ce sont les passions qui agitent le corps et l'âme. » (P438)

Michel Foucault indique donc une racine de la spiritualité comme résultant de la position de certains philosophes antiques. Cette spiritualité, s'appuyant sur une foi en ce qu'une position philosophique peut permettre de mise en mouvement de l'esprit, est donc, chez les antiques, prise en charge par les philosophes. Les religieux, eux, prennent en charge, à cette époque, les rituels qui organisent les liens aux dieux.

Mais cette conception de la spiritualité, qui peut rejoindre un rapport à la question de la foi tel qu'abordée ci-dessus, a, en effet, été effacée par un autre rapport à la spiritualité largement considérée comme en collusion à la religion, inclus dans la croyance.

Jean Allouch, dans son ouvrage « La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault », prend la suite de ce questionnement en cherchant chez Freud et Lacan les ouvertures à une reprise de la spiritualité dans le champ psychanalytique. En effet, il considère que la psychanalyse prend place dans une histoire de la spiritualité, de la mise en mouvement de l'esprit. Il démontre que Freud aborde cette notion même si l'aspiration à une reconnaissance de la psychanalyse comme sérieuse dans un contexte de valorisation de la science lui ont fait mettre de côté certaines de ses questions. Le spirituel a été laissé au spiritisme et devait être opposé à la science. L'exactitude paraît plus sérieuse qu'une vérité subjective. Lacan s'intéressera à ces vérités qui se manifestent en chacun et interrogera l'exactitude qui balaie le sujet. Il ira même plus loin :

« Bien plutôt devrions-nous trouver nos modèles dans ce qui reste si incompris et pourtant si vivant de ce que la tradition nous a légué de fragmentaire des exercices du scepticisme, en tant qu'ils ne sont pas simplement ces jongleries étincelantes entre

doctrines opposées, mais au contraire, véritables exercices spirituels, qui correspondent sûrement à une praxis éthique, qui donne sa véritable densité à ce qui nous reste de théorique sous ce chef et sous cette rubrique. »²⁹²

Lacan semble donc reconnaître une filiation de la psychanalyse dans les exercices spirituels tels qu'envisagés dans l'Antiquité. Par ailleurs, il précisera que « l'exercice psychanalytique n'est pas le rite de l'inconscient. »²⁹³ Nous retrouvons là la différence entre spiritualité, mise en mouvement de l'esprit, différenciée de la dimension rituelle de la religion, telle que les Antiques la concevait. Cette différence effacée, selon Foucault, par le christianisme, aurait induit **un amalgame entre religion et spiritualité et construit une *pragmatique de soi qui ne soutient pas une pratique créatrice de soi***. Pierre Hadot sera beaucoup plus nuancé et affirmera que les contradictions internes issues de la rencontre entre les deux cultures vont permettre une articulation donnant naissance à un *nouvel univers spirituel*.

Les réticences qui restent concernant ces champs, en deçà de la déconstruction, sont susceptibles d'indiquer que ce qui pourrait être considéré comme un empêchement, une réduction ou une altération du pouvoir de penser, devient ce qui constitue notre refus de penser.

Les racines de la dissociation et de l'articulation entre spiritualité et religion abordées succinctement pourront soutenir potentiellement un pouvoir. Ce pouvoir, légitimé par l'expérience historique, de pensée singulière et de position subjective, peut être au fondement de ce qui peut faire autorité pour un sujet. L'obéissance, si elle est associée à ce qui découle de cette subjectivité, s'en trouve différente²⁹⁴.

²⁹² Jacques LACAN, *La logique du fantasme*, 1966-1967.

²⁹³ Jean ALLOUCH, *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, EPEL, 2007, p. 36.

²⁹⁴ Jacques DERRIDA a utilisé le terme "différance" dès 1963 ; il en élabore le concept entre 1959 et 1968. Il la définit ainsi : « La différence est l'économie qui met en rapport l'altérité radicale ou l'extériorité absolue avec le champ clos et hiérarchisant des oppositions différentielles. » et il ajoute : « Chez Freud, il n'y a jamais "la" répétition, mais une structure différentielle qui enserme le principe de plaisir, comme un lacet de chaussure, et induit une déconstruction générale. » www.idixa.net.

Nous pourrions avancer que Freud, regardant Ernst, a foi en ce qui se joue, soutient le mouvement spirituel de son petit-fils, explore ce mouvement de l'esprit de son petit-fils, ne fait pas prédominer ce qui pourrait être le rite de ne pas jeter les objets par terre mais lui permet une pratique créative de lui, autorise cette dynamique.

Il y a plusieurs soutiens à la symbolisation :

- la valorisation sociale de la mise en mouvement de l'esprit, de la spiritualité, telle que Foucault l'a délimitée et telle que Freud en a construit un champ particulier où cette spiritualité s'exerce, la psychanalyse.
- le soutien d'une position subjective s'appuyant sur le risque pris à la confiance, à la foi de ce qui va pouvoir émerger d'un dispositif d'expérimentation, telle que Freud le manifeste implicitement en observant étonné et intéressé, son petit-fils ;
- l'étonnement et la prise en compte de la production possible, dans cette conjoncture, d'un pouvoir d'action qui s'articule à l'acceptation d'un non-pouvoir sur l'autre, telle que Freud en déduit un objet, une forme de symbolisation.

Ces symbolisations permettent un pouvoir dans le monde et non sur le monde. Le pouvoir, de penser, d'agir, et de se positionner subjectivement, ouvre la voie à la subversion. L'obéissance y est alors bien spécifique puisqu'elle semble concerner, à ce moment-là, l'obéissance à un champ signifiant et l'obéissance à l'autorisation d'une position, mais nous ne pouvons penser à une obéissance du contenu puisqu'il est inattendu et subversif. Le petit Ernst produit des signifiants nouveaux à cet endroit sur fond d'obéissance à l'autorisation de la mise en mouvement du processus symbolique.

Par ailleurs, il y a plusieurs domaines d'imaginarisation possible que promeut le social et dont le sujet peut se saisir :

- l'induction sociale de l'immobilisation, la stabilisation du mouvement, par le soutien des domaines de croyances, de savoirs en place de croyance, de religion, comme modalité de ritualisation de ces contenus, qui dépossède le sujet mais le stabilise ;
- le soutien d'une position subjective de croyant, de crédit fait à l'autre, qui induit de s'en remettre à un autre sachant et dominant qui n'autorise pas ;
- la production d'une soumission à l'autre qui met en place d'objet et d'un renoncement à s'autoriser de soi-même.

Ces imaginarisations possibles mettent en place de croire en un pouvoir sur l'autre. Ce pouvoir s'appuie sur des considérations d'objectivations possibles. L'obéissance y est alors une obéissance imaginaire concernant aussi les contenus, les théories, le principe d'exactitude en plus de l'obéissance au champ signifiant et à la position passive.

Bien sûr le nouage entre ces deux dimensions, imaginaire et symbolique, articulées au réel, tel qu'il s'impose, va permettre, entre exactitude et vérité, entre objectivité et subjectivité, entre croyance et foi, entre religion et spiritualité, différents niveaux d'obéissance. Nous pouvons **obéir à un champ signifiant mais choisir de ne pas obéir à une position demandée** : être d'accord pour que la loi interdise le vol mais voler quand même. Nous pouvons **obéir à une position demandée mais pas au contenu** : Socrate obéit à une sentence alors que le contenu du jugement ne lui semble pas fondé. Nous pouvons **obéir à un contenu mais pas à une position** : O. est d'accord avec le fait d'enlever ses écouteurs à table mais refuse la position dans laquelle il est mis face à une injonction faite dans une position de domination. **Obéir à un contenu mais pas au champ signifiant** : demander pardon en croisant les doigts derrière son dos. Nous pouvons **obéir à une position mais pas au champ signifiant** : Galilée obéit à l'injonction des juges et signe le document où il se dédit. Il obéit au fait que la religion se positionne comme pouvant définir la valeur des résultats scientifiques et il se positionne en fonction, mais il n'obéit pas au champ conceptuel : il sait bien que la science est un autre champ que celui de la religion. Nous pouvons **choisir le champ signifiant auquel on obéit en référence à un autre** : Antigone obéit à la loi divine plutôt qu'à la loi de la cité, à partir de sa position singulière de sœur de Polynice, en recouvrant le corps de son frère malgré l'interdiction de Créon. Nous pouvons aussi **obéir à la fois à des contenus, à des positions et à des champs de représentations** comme un grand nombre des sujets de l'expérience de Milgram que nous allons aborder.

Nous avons vu que dans les positions subjectives possibles face au pouvoir, le processus de symbolisation permettant de passer du pouvoir sur l'autre au pouvoir d'action pouvait se faire par la présence d'un regard tiers autorisant les expérimentations, donc la mise en mouvement et la créativité. Que ce soit ce regard tiers ou que ce soit le sujet regardé, c'est à partir d'une position de foi, de confiance en ce qui peut advenir d'imprévu et de créatif que cette symbolisation est possible. A contrario,

c'est l'immobilisation qui est produite par la dimension imaginaire des croyances dominantes. Si l'idéal du moi pousse le sujet au-devant de lui et que le moi idéal l'attire en arrière, le surmoi jouant l'écart entre les deux peut ou immobiliser le sujet en le sidérant, ou maintenir dans un entre deux, ou lui permettre le mouvement du désir articulé au social. L'histoire du concept a pointé comment le social peut, ou pas, favoriser ces mouvements ou induire l'immobilisation, comment nos ancêtres posent un regard, symboliquement, sur nos expérimentations entre pouvoir sur l'autre, pouvoir d'action et créativité. Le surmoi prend ses racines dans cette histoire. Il est apparu que le sujet pouvait alors trouver différentes articulations entre les différents niveaux d'obéissances. En effet, entre l'obéissance au champ signifiant, aux positions, aux contenus, différents nouages sont possibles. Le processus de symbolisation permis par la foi, la confiance soutient le pouvoir de trouver son nouage avec la dimension imaginaire du crédit. Ce pouvoir-là peut se manifester dans la réalité concrète de certaines expériences.

Donc afin d'explorer l'articulation de ces différents champs, nous chercherons à observer, à travers une expérience de psychologie sociale faites de nombreuses fois, les différentes obéissances et comment elles se relient à des notions de pouvoir d'action ou à un axe activant la question du pouvoir sur l'autre. Cette expérience est celle dite de Milgram.

2.3.5. L'expérience de Milgram et la question du pouvoir

Si l'articulation des rapports aux pouvoirs a été explorée au niveau conceptuel, nous chercherons ici à repérer concrètement les ressorts de différentes obéissances au travers d'une expérience de psycho-sociologie. Pour ce faire, nous nous pencherons sur l'expérience de Milgram puisque cette expérience avait pour but d'étudier *l'acte d'obéissance*.

En présentation, nous situerons que cette expérience est faite dans le département de psychosociologie de l'université de Yale entre 1960 et 1963. L'expérience est menée par le chercheur Stanley Milgram. Pour situer la période, c'est exactement celle durant laquelle se déroule le procès Eichmann à Jérusalem (1961/1962) qui permettra à Hannah Arendt de théoriser ce concept de *banalité du mal*, qui découlerait de l'absence de pensée. Milgram pointerait qu'il ne suffit pas de penser pour ne pas poser un acte.

L'expérience a été reproduite plus de 17 fois et dans de nombreux pays jusqu'à aujourd'hui avec à peu près les mêmes résultats, et en France en 2009 avec des résultats beaucoup plus importants mais dans des conditions différentes, celle d'un plateau de télévision.

Cette expérience est l'illustration d'un fait vérifié dans la réalité mais impossible normalement à isoler et à reproduire. L'invention de Milgram est le protocole expérimental solide, mais cela ne veut pas dire qu'il maîtrise tous les tenants et aboutissants du phénomène observé. En effet, cette expérience a été largement critiquée en particulier quant à son éthique. Les financements ont été aussi mis en causes. Si cette expérience nous intéresse c'est aussi parce qu'elle permet l'exploration de certains mécanismes que nous pouvons retrouver dans diverses situations, institutionnelles, sociétales, relationnelles. Nous nous intéresserons plus particulièrement à quelques signifiants révélateurs du conflit interne au sujet.

Ce que dit Milgram de son expérience qu'il a faite sur plus de 1000 personnes et qui a été reproduite de nombreuses fois avec des résultats similaires.

Son but : « analyser avec précision l'acte d'obéissance ».

L'expérience : « Une personne vient dans un laboratoire de psychologie où on la prie d'exécuter une série d'actions qui vont entrer progressivement en conflit avec sa conscience.

La question est de savoir jusqu'à quel point précis elle suivra les instructions de l'expérimentateur avant de se refuser à exécuter les actions prescrites. »

A l'Université de Yale, réputée, il est proposé une expérience sur les effets de la punition sur la mémoire. Une personne, désignée comme élève, sera dans une petite pièce sanglée sur une chaise reliée à un système électrique. Son rôle sera de mémoriser des listes de mots et recevra des décharges électriques de plus en plus fortes à mesure des erreurs. L'autre personne, le moniteur, dictera les mots et enverra des décharges électriques comme sanction des erreurs de mémoires, à partir d'une autre pièce et en présence d'un professeur qui guide l'expérience. Le sujet de l'expérience est le moniteur, celui qui va administrer les décharges électriques progressivement en fonction des erreurs de l'élève, jusqu'à 450 volts, avec l'indication « mortel » écrite sous le chiffre. L'élève est un acteur, ce qu'ignore le moniteur.

L'élève manifesterà une souffrance, des cris jusqu'à la supplique puis au silence, à la mesure de l'intensité de la décharge.

L'expérimentateur incitera à poursuivre l'expérience avec quatre phrases : « Continuez s'il vous plaît ou je vous prie de continuer », « l'expérience exige que vous continuiez », « il est absolument indispensable que vous continuiez », « Vous n'avez pas le choix, vous devez continuer ». Si le moniteur se refuse toujours à continuer après ces quatre phrases, l'expérience s'arrête. Une phrase déchargeant le moniteur de la responsabilité pourra être prononcée : « je prends toute la responsabilité » dira le professeur.

Les résultats seront que 62,5% des personnes iront jusqu'aux 450 volts mortels. Et 100% jusqu'à 150 volts, moment des premiers cris. En dehors des chiffres, l'essentiel est que quelque chose est repéré, commun à différentes cultures, à différentes époques avec peu ou prou les mêmes résultats.

Milgram indique que le moniteur est en butte à « un conflit intense (...) D'un côté, la souffrance manifeste de l'élève l'incite à s'arrêter ; de l'autre, l'expérimentateur, autorité légitime vis-à-vis de laquelle il se sent engagé, lui enjoint de continuer. Chaque fois qu'il hésite à administrer une décharge, il reçoit l'ordre de poursuivre. Pour se tirer d'une situation insoutenable, il doit rompre avec l'autorité. Le but de notre investigation était de découvrir quand et comment se produirait cette rupture en dépit d'un impératif moral clairement défini. »

C'est « la soumission quasi inconditionnelle aux ordres de l'autorité qui constitue la découverte majeure de notre étude. Il y a là un phénomène qui exige une explication ».

De l'extérieur, hors contexte, et d'un point de vue moral, Milgram nous dit que les gens « invariablement tous optent pour la désobéissance ».

« Mais dans une situation réelle en train de se dérouler, les valeurs individuelles ne sont pas les seules forces impliquées. (...) Beaucoup d'entre eux ont été incapables de traduire leurs valeurs en actes et ont continué à participer à l'expérience alors même qu'ils blâmaient leur manière d'agir »²⁹⁵.

Nous pouvons entendre le hiatus entre ce qu'un sujet peut vouloir et ce qu'il s'avère pouvoir, dans une situation mobilisant une position subjective, dans laquelle le pouvoir sur l'autre est organisateur du lien en jeu.

Quelques propos retranscrits de ces expériences et des propos de Stanley Milgram nous aideront à repérer ce qui peut se jouer pour chacun.

Les propos de différents moniteurs à l'adresse de l'expérimentateur qui reviennent souvent :

« Vous comprenez ? Je ne veux pas être impoli mais...Vous prenez toute la responsabilité ? »

« Excusez-moi mais je crois que nous devrions nous arrêter. »

« Je ne veux pas être responsable de ce qui peut lui arriver. Essayer de me comprendre, je vous prie. »

« Non je ne peux pas continuer ; c'est une expérience à laquelle nous participons volontairement, il faut l'arrêter si cet homme refuse de poursuivre.

« Non, je ne peux pas. Excusez-moi. (...) »

Face à la question du choix qui fait réagir chacun :

L'expérimentateur : « Vous n'avez pas le choix. »

Le moniteur : « Bien sûr que si ! Et pourquoi je n'aurai pas le choix ? (...) je n'aurai pas du aller aussi loin sûrement. »

Un professeur de théologie qui arrête à 150 volts :

²⁹⁵ Stanley MILGRAM, *Soumission à l'autorité*, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2017, p. 38.

« Je comprends votre point de vue, mais je n'admets pas que l'expérience soit placée au-dessus de la vie de cette personne. » (...) « Si cet homme ne veut pas continuer, c'est à lui que j'obéirai. »

« Si nous étions en Russie, peut être que je n'aurais pas le choix mais ici nous sommes en Amérique. »²⁹⁶

Ces quelques propos soulignent la prégnance de la demande d'être entendu pour s'autoriser à arrêter pour tous et le support du signifiant choix pour réinvestir une position de libre-arbitre pour ceux qui arrêterons. Le fait que le donneur d'ordres ne se laisse pas entamer, qu'il ne veuille pas *comprendre*, nous indique que nous sommes sur l'axe de domination tel que nous l'avons défini.

Pour ce qui est de ceux qui ne s'autoriseront pas à retrouver leur libre-arbitre, Stanley Milgram résume, selon lui, le positionnement des personnes constituant les 62,5% qui vont jusqu'à 450 volts : « Il a radicalement changé d'objectif. L'intéressé ne porte plus de jugement de valeur sur ses actions. Ce qui le préoccupe désormais c'est de se montrer digne de ce que l'autorité attend de lui. » « Pour lui, l'expérimentateur n'était pas un simple mortel à son image ; l'élément humain s'était volatilisé et « l'Expérience » avait acquis une existence propre, totalement désincarnée. » « Les ordres d'un homme sont devenus partie intégrante d'un système qui s'imprime avec une telle force dans l'esprit du sujet qu'il l'emporte sur toute considération personnelle. »

« Le processus d'adaptation de pensée le plus courant chez le sujet obéissant est cet abandon de toute responsabilité personnelle ; il attribue l'entière initiative de ses actes à l'expérimentateur qui représente une autorité légitime. Il ne se voit pas du tout en être humain assumant pleinement sa conduite, mais en instrument aux mains d'une autorité étrangère.»²⁹⁷

Nous voyons donc d'un côté **le pouvoir d'action, la foi et la mise en mouvement de l'esprit, être en jeu pour les sujets de cette expérience, ceux qui refuseront de continuer à répondre aux injonctions** après 150 volts. Le mouvement de l'esprit semble être mobilisé par le terme « choix » dans la phrase dite par le moniteur « vous n'avez pas le choix ». Cette phrase fait réagir : « et pourquoi je n'aurai pas le choix ? ». Ce regard tiers, cette non-caution sociale est subjectivée et non considérée comme fondée. Nous voyons alors que le sujet

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 92.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 40.

mobilise un autre tiers organisateur pour lui de son positionnement : - « Non je ne peux pas continuer ; c'est une expérience à laquelle nous participons volontairement, il faut l'arrêter si cet homme refuse de poursuivre », le tiers faisant point d'appui est ici la logique hypothético-déductive du sujet, sa construction symbolique ; - « je n'admets pas que l'expérience soit placée au-dessus de la vie de cette personne », le tiers est alors éthique ; « Si nous étions en Russie, peut être que je n'aurais pas le choix mais ici nous sommes en Amérique. » **Les représentations culturelles et les valeurs organisatrices permettent là la triangulation.**

Il y a donc appui sur un tiers symbolique articulé à un idéal du moi, nous pouvons le supposer, et ce tiers est supposé trianguler y compris le donneur d'ordre et même le dispositif. C'est un champ symbolique investi subjectivement et organisateur d'un lien à l'autre choisi. **Il y a foi en ce champ symbolique du fait d'être fondé subjectivement mais aussi dans une logique investie subjectivement : puisque l'entrée dans l'expérimentation est volontaire, la logique du consentement est organisatrice, s'il n'y a plus consentement, le contrat est caduc ; il y a une loi au-dessus de la règle conjoncturelle mettant la vie d'une personne au-dessus de l'expérience ; les citoyens d'un pays libre sont libres, l'arbitraire ne doit pas dominer.**

Ces quelques exemples indiquent que ces personnes s'autorisent à avoir un pouvoir de penser qui leur permet de ne pas obéir à un tiers bafouant le champ symbolique, tiers à partir duquel elles se situent. Il y a donc un tiers nécessaire et mobilisé mais aussi intégré comme faisant autorité, d'une autorité qui barre la domination. Le pouvoir de penser est alors autorisé. Il y a mise en mouvement de l'esprit, foi en ce qui est fondé subjectivement et qui permet de ne pas croire en une objectivité supposée fondée, et pouvoir d'action, pouvoir d'agir symboliquement, et donc de choisir ce à quoi ils obéissent. Il s'agit d'une obéissance de décision.

Nous pouvons voir aussi le pouvoir sur l'autre, la croyance et l'immobilisation par la non remise en cause d'une organisation ritualisée, être en jeu pour d'autres sujets de cette expérience, largement plus nombreux, qui continueront l'expérience bien au-delà de ce avec quoi ils sont en accord. « Beaucoup protestaient sans pour autant cesser d'obéir. » « Maintes

fois, nos sujets ont blâmé leur façon d’agir, mais il leur manquait les ressources nécessaires pour traduire leurs valeurs morales en actes. »²⁹⁸

La question de la responsabilité, récurrente, peut indiquer la position subjective de s’en remettre à un autre comme organisatrice du lien en jeu à ce moment-là. De ne pas en répondre de sa position de sujet, met la personne en place d’objet. Face à un Autre et sa décision au-dessus de lui, le dominant, le sujet, passivé, se trouve confronté à la mobilisation du masochisme primordial.

« Vous comprenez ? Je ne veux pas être impoli mais...Vous prenez toute la responsabilité ? »

« Excusez-moi mais je crois que nous devrions nous arrêter. »

« Je ne veux pas être responsable de ce qui peut lui arriver. Essayer de me comprendre, je vous prie. »

Donc, à contrario des sujets vus précédemment, le sujet, déchargé de la position d’acteur qui *en répond de*, accepte la position passive d’obéir à une injonction par croyance dans l’organisation de la grande université de Yale, par crédit fait au donneur d’ordres habillé d’une blouse blanche, et par extension par acquiescement au contenu faisant que, dans la règle en cours, une erreur est associée à une impulsion électrique douloureuse, et que cela ne se pense plus. La dimension imaginaire est manifestement prédominante. L’obéissance est celle qui s’appuie sur le fait de s’en remettre à l’autre. Le risque pris à ne pas croire en celui qui donne les ordres, le risque pris à avoir foi en sa subjectivité et en ce qui peut en émerger d’inattendu, semblent inatteignables. Nous pouvons faire l’hypothèse que le regard vertical et le dégagement de la responsabilité fait glisser l’autorité à la domination et que le sujet est alors pris dans ses rets. L’indicateur de ce glissement semble le terme de ‘responsabilité’. Cette responsabilité, est bien celle qui incite au risque pris de la foi en ce qui peut surgir à partir de la subjectivité, et qui y est même associée. Cette responsabilité est aussi celle à partir de laquelle, quand le sujet est incité à s’en départir, il y entrée dans la croyance et dans le fait de s’en remettre à l’autre.

²⁹⁸ *Ibid.*

La dimension rituelle, religieuse, apparaît dans l'aspect cérémonial du dispositif. Si une modification d'un des éléments enlève de la solennité, le fonctionnement s'en trouve altéré. Si le donneur d'ordre n'a pas de blouse blanche et qu'au cours de l'expérience, un individu, lui en blouse blanche, surgit en critiquant vigoureusement ce qui est en train de se passer, les sujets cessent d'obéir aux injonctions. Le rituel et les éléments de solennité indiquent aussi qu'il s'agit du domaine de la croyance.

Finalement

Nous pouvons noter que les sujets qui exercent leur pouvoir de penser et d'agir se réfèrent, pour ce faire, à un champ de représentations tierces, alors que les sujets qui renoncent à ce pouvoir ne se positionnent pas à partir de leurs propres références. En effet, ils se réfèrent au donneur d'ordre auquel ils s'en remettent. Il s'agit alors d'une figure, d'une incarnation supposée d'autorité, mais nous pouvons constater qu'il ne s'agit pas d'autorité mais plutôt de domination. **Il y a une institution du pouvoir supposé de l'un sur l'autre et une acceptation de cet axe imaginaire. Il y a croyance en la domination, crédit fait au dominant, renoncement au pouvoir de penser et d'agir, obéissance par soumission. Pour ceux qui s'autorisent à penser, il y a foi en un au-delà de ce qui se passe et qui est leur champ de représentation faisant point d'appui. Ils ont choisi les signifiants dominants à partir desquels ils s'autorisent à une position qui leur semble juste à partir de leur nouage singulier entre réel, imaginaire et symbolique, faisant avec le manque. D'une part, il n'y a pas le renoncement à la satisfaction de l'autre, la chute de l'objet *a* est en jeu. D'un côté, l'obéissance est immobile, de l'autre, elle ne cesse d'être en mouvement. Chaque sujet oscille entre ces deux situations jusqu'à trouver sa position. Face à la position de celui qui ne soutient pas la responsabilité mais incite à l'obéissance à partir du champ imaginaire, le sujet s'en remet à l'autre. Inversement, celui qui s'appuie sur un regard tiers, qui introduit la conflictualité, peut vouloir répondre de sa position et faire valoir son obéissance à partir du champ symbolique.**

Si cette expérience montre les effets et les ressorts concrets d'une obéissance articulée à des rapports au pouvoir reprenant la dialectique entre pouvoir d'action et pouvoir sur l'autre, elle maintient les réactions dans des positions binaires. Les observations de terrain dans une institution du social amèneront à une complexité qui sera à étudier.

Conclusion de la deuxième partie

En explorant le ressort des positions subjectives en jeu dans l'obéissance, nous en sommes venus à différencier celles mobilisées dans le cadre de l'autorité de celles dans celui de la domination ou du pouvoir. Nous avons voulu d'abord repérer le ressort des mécanismes psychiques sollicités, puis celui des positions mobilisées, et enfin les racines des principes constituant les discours en cours dans notre société.

Dans le cadre de l'autorité, cette autorité qui triangule et autorise, qui se situe dans un espace-temps permettant un écart entre soi et l'autre, l'objet, en rapport à cet écart et donc soutenant ce qui cause le désir, a été abordé par la psychanalyse lacanienne sous le terme d'objet *a*. En effet, cet objet *a* est caractérisé par la négative : il n'est ni symbolique, ni imaginaire, ni réel ; il n'a pas de consistance ; il n'a pas de signifiant. Ce signifié sans signifiant indique l'écart entre soi et soi, entre soi et l'autre. Il indique un trou que le sujet ne cesse de tenter de border. Il est donc le contraire de la satisfaction pleine et entière, il est le reste de l'impossibilité irréductible de faire Un, et il est le lieu d'où s'origine le désir. C'est ainsi qu'il peut mettre en route le mouvement du sujet. Le sujet cherche cet objet à travers ses équivalents avant d'en accepter la chute, avant d'accepter le manque radical, le réel de la perte, qu'il indique. Ce processus permet à chaque fois l'avènement d'un nouveau sujet. Mais ce processus ne peut avoir lieu que quand l'écart entre soi et soi, et, entre soi et l'autre est reconnu. Cette reconnaissance permet au circuit de la pulsion de ne pas tourner à vide. En effet, un regard incarné permet tout ce jeu et l'émergence d'un « je » quand un organe œil vide, immobilise.

Cet objet *a* a ses racines dans l'Antiquité Grecque sous le terme d'Agalma. Socrate, repris par Lacan, nous a permis de repérer les soustractions nécessaires à l'advenue du sujet à une place symbolique : se soustraire à être l'objet *a* de l'autre, soustraire l'objet *a* d'un contenu recherché, pointer l'illusion d'un objet *a* qui viendrait combler un vide.

Si les prémisses de cet objet ont été repérés à cette époque des Anciens, c'est que les dispositifs philosophiques cherchaient à institutionnaliser ce qui soutenait son émergence. En effet, le dire-vrai (la *parrhèsia*), la réfutation (l'*elenchos*), la dialectique donc, et la

maïeutique, ont été des dispositifs soutenant la valeur de la prise en compte, par le sujet, de ce qui lui échappe afin d'advenir.

Nous avons donc vu comment, toute une histoire de la recherche d'un positionnement du sujet en lien avec sa vérité et en lien avec l'autre, retraçait un rapport à l'obéissance *non-servile* mais ayant pour finalité l'élaboration *parrhèsiastique* de soi, c'est à dire en lien avec sa vérité et le plaisir de penser librement en lien avec d'autres. La position soutenue a été délimitée par Lacan à partir de Socrate. Et c'est à cet endroit-là que l'objet *a*, invention de Lacan, ressort fondamental et universel du sujet, a pu émerger. Ce concept nous a permis de montrer qu'une forme d'obéissance était articulée à la construction du sujet faisant avec le manque, sujet dans un mouvement permis par cet objet cause du désir du fait de sa chute, en lien donc avec sa vérité, reconnue. Cette obéissance se situe sur le territoire de l'autorité, cette autorité définie par l'écart, dans l'espace entre soi et l'autre, dans le temps entre le passé, le présent et l'avenir, et autorisant donc au mouvement par la triangulation.

Dans le cadre de la domination, domination que nous avons située sur un axe binaire favorisant les rapports de force et un imaginaire nourri d'affects, une domination peut prendre différentes formes comme celle du charisme, de l'idéologie, de la bureaucratie ou du despotisme. Nous avons interrogé le ressort du mécanisme psychique sollicité. Un rapport non pas triangulé à la loi mais de soumission à la règle comme dans la bureaucratie, de séduction comme dans le charisme, d'espoir comme dans l'idéologie, de peur comme dans le despotisme, met le sujet en position de s'en remettre à un autre.

Cette passivité nous amène, si l'on recherche son origine psychique, dans les premiers temps de la constitution du sujet. Ce temps premier où le sujet, objet, est extrait de la nuit du non-être par l'autre qui le fait exister. Ce temps premier, et donc cette place, est nécessairement investie libidinalement par le sujet. C'est ce que l'on appelle le masochisme primordial. Cet investissement, d'être objet de l'autre plutôt que rien, sera à l'origine des positions possibles face aux conjonctures ne laissant pas de place au sujet et à son désir. Cette face objet du sujet pourra être la matrice d'une forme d'obéissance passive, de soumission.

La demande de l'autre, dans un lien de domination, peut donc mobiliser l'aspiration à la satisfaction totale, à la fusion avec l'autre, à la possibilité du Un, donc la jouissance. Cette remise en scène de la position primordiale imaginaire du sujet peut s'appuyer sur la

reproduction fantasmatique de ce qui n'a pu se symboliser ou est en deçà de la symbolisation. Le fantasme cherche à faire oublier notre dépendance au signifiant et la béance nommée objet *a* qu'elle produit. Les objets *a* de substitution, imaginaires, cherchent à oblitérer ce vide nodal. Cette place et cette recherche illusoire peuvent dominer le sujet. L'objet imaginaire du fantasme est aussi un moyen de revisiter la mise en route de la pulsion. Mais, s'il n'y a pas chute de l'objet *a*, le circuit pulsionnel tourne en boucle. Dans la domination, le regard inentamable dominant, le rapport à l'exactitude et non à la vérité, la recherche de signification qui ne rencontre pas le signifiant, l'axe imaginaire binaire qui barre l'axe symbolique, rend le sujet immobile, passif. Le sujet reste collé à l'objet *a*, il ne peut faire l'écart qui permet la séparation.

La domination charismatique remet en route le fantasme incestueux de faire Un avec l'autre, la différenciation est alors impossible. Il n'y a plus de temps ni d'espace. La position d'être objet annule les coupures symboliques de la séparation. La domination anonyme bureaucratique dépossède le sujet de lui-même. La position du sujet ne permet pas l'articulation d'un *je* et du *moi* imaginaire. Il vacille et est renvoyé à sa fondation d'avant le nouage cristallisant son identité. Dans le despotisme, le sujet ne peut répondre à la demande, il se soumet passivement. Dans le territoire de la domination, la conflictualité n'est pas possible. Le sujet objet ne peut que se couper de lui-même. L'obéissance est de soumission. La position est passive.

Cette position passive du sujet, mobilisable du fait des mécanismes à l'œuvre expérimentés lors de son avènement, hors la nuit du non-sens pour émerger à une place de sujet-objet, peut avoir été soutenue par des principes à l'œuvre dans des discours. C'est ainsi que nous nous sommes intéressés à un certain monachisme ayant mis en exergue des principes d'obéissance passive. En effet, si la désobéissance est devenue une faute produisant la chute originelle et l'obéissance, une façon de racheter les péchés du monde, l'obéissance sans pensée a été instituée comme l'élément clé d'un état permanent, sans conflit, sans division, permettant donc une unité recherchée. Cet état d'obéissance est une référence et une aspiration. Ces principes mis en exergues dans certains monastères délimitent des territoires imaginaires et symboliques où est attendu le sujet. Cela est possible, nous l'avons supposé, du fait que des mécanismes psychiques évacuant la division du sujet, étaient mobilisables.

Dans le cadre du pouvoir, pouvoir que nous avons situé comme lié à une praxis, une concrétisation, de l'autorité ou de la domination, nous avons défini un pouvoir d'action s'exerçant différemment selon les contextes et les positions. Ce pouvoir d'action peut se décliner en un pouvoir d'action, dans le monde, et un pouvoir sur l'autre, sur le monde. D'un côté, il est la manifestation d'un sujet s'autorisant à exercer sa prise dans le monde, d'un autre côté, il est l'expression d'une volonté d'une maîtrise imaginaire de l'autre, de soi sur l'autre, de l'autre sur soi, de soi sur soi.

Quand Ernst, petit-fils de Freud, sous le regard de son grand-père, s'exerce au *Fort-da*, il manifeste son pouvoir d'action. Ce pouvoir d'action vient en place du pouvoir sur l'autre auquel il doit renoncer, puisque la mère s'est absentée et qu'il cherche à faire avec cette séparation. Ernst expérimente, par la répétition, une opération symbolique. A partir d'une perte, sur fond de permanence, Ernst symbolise la séparation et donc sa division. Ce quelque chose de lui, qui se détache, là et pas là, comme sa mère, permet l'accès au *pas tout*. Mais cet abord du manque radical est possible sur fond de permanence. Sa mère va revenir et donc il est toujours là pour elle, et lui, en la symbolisant, la rend présente alors qu'elle est absente. Il expérimente la permanence dans la séparation. Ce quelque chose qui se détache est l'endroit où prend place l'objet *a*. Ernst fait avec l'écart à partir duquel la jubilation de son pouvoir dans le monde peut s'exercer sur fond du manque qui cause son désir. Le sujet s'autorise à devenir acteur de ce pouvoir parce qu'il est autorisé. Un grand-père le regarde et soutient sa position, nous pouvons le supposer, de par son intérêt à voir l'enfant se mettre en mouvement, mettre en route activement une opération de symbolisation. Nous pourrions dire que ce grand-père est reconnaissant. Ce pouvoir d'action semble alors corrélé à une autorité qui autorise sur fond de ce qui s'impose au sujet et dont le sujet cherche à prendre acte.

Cela nous a amenés à explorer l'estimation narcissique en jeu autour de l'articulation du moi-idéal, de l'idéal du moi et du surmoi. En effet, si l'idéal du moi parental se projette sur l'enfant et que le moi-idéal de l'enfant, qui en découle, est illusoire et le tire en arrière, l'idéal du moi de l'enfant le projette en avant. Le surmoi intervient pour conflictualiser ces deux autres instances. Mais, d'un côté le sujet ne cesse de chercher à colmater la brèche entre son moi-idéal et son idéal du moi, et d'un autre côté, par l'idéal du moi, se permet une mise en mouvement et une dialectique. Chercher à retrouver l'unité du moi-idéal et de l'idéal du moi met en position d'être objet de l'autre pour la satisfaction totalisante supposée originelle. Cette idéalisation peut participer aux liens de domination. Le pouvoir sur l'autre, et sur soi-

même comme un autre, avec la participation d'un surmoi *terrorisant et impératif*, peut produire une estimation narcissique dépendante du Un. Les instances du sujet sont immobilisées. Mais le sujet peut aussi, de façon complexe, faire avec les contraintes et les injonctions venant de l'extérieur. Le sujet peut alors oser exercer son pouvoir d'action dans le monde, tout en cherchant à l'articuler à la question du pouvoir sur l'autre auquel il est confronté. Son pouvoir d'action peut également se manifester dans son choix du domaine de pouvoir qu'il laisse à l'autre sur lui. Les instances et leurs articulations sont sans cesse en mouvement. L'obéissance est complexe.

Nous voyons alors que l'estimation du narcissisme compose avec les attentes parentales et sociales et la position subjective. Le sujet, partagé entre son existence, qui ne peut être sans les parents, et le fait que leurs attentes le délogent de là où il est, s'appuie sur un narcissisme dont l'estimation est toujours en mouvement. Selon la prégnance du lien de domination ou du lien d'autorité, le sujet se prend dans l'idéalisation ou cherche la sublimation. Dans le pouvoir, le sujet peut renoncer à une position active, de mise en mouvement, et s'en remettre à un autre. Dans ce même pouvoir, le tricotage, à partir des deux dimensions concernées, peut se faire de façon singulière, et produire une obéissance de décision à partir de la soumission, une obéissance active à partir de contraintes passivantes acceptées, une obéissance symbolique, à partir de son nouage propre, à un autre.

Nous avons alors avancé que ces positions étaient fondées par un rapport à la croyance, à la foi, au savoir et à la vérité. Nous avons pris la notion de foi comme une confiance reliée à un autre en lien avec un au-delà de ce qui est, et la croyance, comme un crédit fait à un autre, à un objet. Le savoir peut être relié à la croyance et donc sur un axe imaginaire quand la vérité peut être une production résultant du risque pris à la confiance, à la foi, et à ce qui peut émerger d'inattendu, donc sur un axe symbolique. La foi serait alors liée à un pouvoir d'action qui autorise et s'autorise, articulé à un *tenir pour vrai* lié à la vérité qui émerge. La croyance, elle, peut facilement faire collusion avec un pouvoir sur l'autre, un savoir qui a raison de l'autre, un savoir plein, non entamable. Mais la foi s'appuie sur la croyance tout en s'autorisant à un mouvement à l'intérieur de ce champ signifiant, à partir d'un savoir, elle ignore ce qu'elle sait et s'engage en confiance pour permettre l'émergence d'une vérité inattendue. Il y a donc une articulation complexe même si est aussi repérée l'immobilisation possible d'un sujet au sein de croyances dominantes.

Le refus du savoir exact, le refus de croire pleinement, donc la suspension de ce qui est supposé être fondé objectivement, redonne la place, essentielle, à la vérité du sujet, à une foi en ce qui peut advenir, à ce qui est fondé subjectivement.

De même que la foi a pu être confondue avec la croyance, la spiritualité a été amalgamée à la religion. Si la croyance a pu abriter la foi et la religion prendre en charge la spiritualité, l'histoire montre que ces notions sont bien différenciées et que leurs différences peuvent nourrir notre pouvoir de penser le sujet, dans ce qui permet sa mise en mouvement ou participe à son immobilisation. La spiritualité a été abordée comme ce qui met en mouvement l'esprit donc relié à la *parrhèsia*, le dire-vrai pris en charge par les philosophes dans l'Antiquité. La religion sera associée, à la même époque, aux rituels organisant la vie sociale. Si la chrétienté a repris en charge la spiritualité et l'a mise dans le giron de la religion, cette mise en mouvement de l'esprit a pu être largement abrasée et disqualifiée dans un certain rapport à la religion. Bien sûr, ce rapport à la religion a aussi permis une nouvelle forme de spiritualité (non hellénique et introduisant un conflit entre rationalité et irrationalité) mais fortement aux rituels immobilisant le sujet, aux Vérités auxquelles il est demandé de s'en remettre. La religion, ainsi circonscrite, peut être à l'œuvre dans de nombreux domaines aujourd'hui.

L'articulation entre spiritualité et religion peut entrer en écho avec l'articulation entre foi et croyance, entre autorité et domination, entre pouvoir d'action et pouvoir sur l'autre, entre symbolique et imaginaire, entre obéissance créative, subversive, et obéissance passive, de principe et de soumission, entre obéissance en mouvement et obéissance immobile.

Si ce qui est subjectif peut participer à l'autorité en étant légitimé et permettre l'émergence de vérités produisant une obéissance en mouvement, la notion de ce qui est fondé objectivement induit un autre type d'obéissance, où la raison domine et immobilise. Ces types d'obéissances se mâtinent l'un l'autre.

Nous avons indiqué dans la première partie, que ce qui fait autorité se situe dans un espace/temps repéré et est relié à un au-delà, des valeurs, une éthique. Ce qui est fondé subjectivement fait donc autorité dans un nouage spécifique où sont concernés des principes ou valeurs, une conjoncture et une façon de s'y situer et, enfin, une position subjective animée

par des ressorts articulés au *faire avec* la chute de l'objet *a*. Ceci induit d'assumer l'entame de ce que l'on aurait rêvé qui soit, le manque de la satisfaction pleine et entière.

Les valeurs sont articulées à un idéal du moi, construit en lien avec les modèles anciens, et toujours en mouvement et en articulation avec plusieurs domaines. Ces représentations sont aussi en continuité de ces repères acquis et influencées par les signifiants prédominants du moment. La conjoncture et la façon de s'y situer suppose une confiance, une foi en la petite vérité qui peut en émerger, un risque pris à l'accueil de l'inattendu, qui n'est pas sans appui sur la croyance en certaines bases, en un dispositif, en le bien-fondé de cette position de foi. La position subjective est alors légitimée par quelque chose qui fait tiers, par le processus toujours à l'œuvre de la construction du sujet, par la continuité du temps permettant de relier, dans le présent, les éléments d'avant avec ceux à venir. Cette position subjective, de faire avec l'entame, soutient le désir du sujet.

L'obéissance, se situant à partir de cette subjectivité, s'appuie donc sur la constitution d'un sujet triangulé, faisant avec l'entame, autorisé à un positionnement en confiance donc autorisé à s'autoriser. Ce sujet est soutenu par la place dans un discours et s'articule à des domaines de croyances, à des champs signifiants qui aliènent le sujet et le stabilisent. La domination, et la position de s'en remettre à un autre, partiellement, peuvent donc être corrélés à cette obéissance subjective. Le discours dominant qui promeut ce qui est fondé objectivement plutôt que ce qui l'est subjectivement, induit une obéissance de soumission. Pour autant, des sujets s'autorisent, dans ce cadre, en confiance, à s'appuyer sur ce qui est fondé subjectivement, sur ce qui est possible ou pas pour eux. Ainsi émerge une obéissance de décision articulant à la fois l'appui sur des repères et à la fois le risque pris à l'émergence de l'inattendu, l'appui sur ce qui est juste pour soi sans en détenir les tenants et aboutissants.

La prégnance d'une obéissance plutôt qu'une autre dépend donc à la fois des discours, des liens en jeu et des positions subjectives découlant de mécanismes psychiques spécifiques. Leur articulation est complexe. Cette complexité pourra être explorée au travers des réalités de terrain. L'obéissance complexe à laquelle ont à faire les éducateurs, dans le champ de la protection de l'enfant, sera étudiée dans la partie suivante. Les éducateurs, qui doivent faire obéir leurs *suivis*, et qui eux-mêmes doivent obéir à différents champs comme celui de leur hiérarchie, du juge, des familles, des valeurs, leur fiche de poste, la spécificité des situations rencontrées, sont en butte à un positionnement toujours en construction.

Troisième partie - Les éléments organisateurs des positionnements professionnels dans un foyer

Nous avons vu précédemment que le sujet construit son nouage d'obéissance à partir de territoire d'autorité ou de domination auquel il articule le pouvoir, d'action ou sur l'autre, par le biais de la foi ou de la croyance, de ses mécanismes psychiques à l'œuvre découlant d'un rapport à l'objet *a*, de l'articulation entre moi-idéal, idéal du moi et surmoi. Ce nouage est complexe et se fait en lien avec un ordonnancement, des positions, des contenus. Il est soutenu par le tiers, par le social, par l'histoire, par des discours. Selon que ce qui est soutenu est la responsabilité et la créativité, ou le fait de s'en remettre à un autre et d'effectuer la commande sans rien modifier, le sujet est incité à investir un champ plutôt qu'un autre. Ainsi des modalités d'obéissance se construisent. Concrètement, sur le terrain des pratiques éducatives, nous interrogerons comment le lien social s'établit, c'est-à-dire comment se nouent aux éléments organisateurs du champ social vus en première partie, les éléments organisateurs du champ subjectif vu en deuxième partie dans le concret d'un foyer. Nous n'allons pas vérifier ce que nous avons délimité dans les deux premières parties. Nous allons essayer de laisser de côté ces 'théories', les laisser sous la barre, afin d'écouter nouvellement ce qui se donne à entendre, en espérant en voir surgir des signifiants clés.

Nous présenterons donc l'institution, et comment nous pouvons articuler, par le discours psychanalytique, la question du social, puis sa place dans l'histoire, et le politique. Puis, il sera nécessaire d'explorer les quatre discours de Lacan comme modélisation du lien social. Ces quatre discours seront la trame de cette réflexion menée au cœur d'une institution. À partir de ces repères du champ investigué, nous nous appuierons sur des paroles d'éducateurs témoignant d'épisodes cruciaux de cette institution. Un changement des éléments structurant jusqu'alors ce foyer pour adolescents sera accompagné de manifestations prenant la forme d'angoisse et de passage à l'acte, de symptôme et d'inhibition. Nous nous pencherons attentivement sur ces manifestations afin de comprendre leurs ressorts et leurs effets à partir du lien social. En effet, nous n'interrogerons pas la construction personnelle des personnes, mais le lien social et la prise des subjectivités dans le lien social duquel elles émergent et auquel elles participent. C'est pour cette approche spécifiquement du lien social que les quatre discours de Lacan s'avèrent incontournables. L'obéissance, paradigme du lien social, située à l'intersection du sujet et du monde, s'en trouvera éclairée. Enfin, nous finirons

par interroger l'impossibilité d'obéir telle que l'immobilisation dans un discours, celui du bureaucrate, au cœur duquel prend place le discours du capitaliste, la fait apparaître.

Mais dans une institution, le passage à l'acte et l'angoisse, ou le fantasme et le symptôme, ou l'inhibition, ne peuvent s'interroger que dans le particulier de chacun même si l'Autre est le lieu à partir duquel le sujet se constitue. La position, à partir de laquelle le sujet produit son aménagement singulier, éclaire sur les effets de discours.

L'inconscient, auquel s'intéresse la psychanalyse, s'exprime au travers des manifestations qui prennent place dans une grammaire singulière, celle du sujet. Cette grammaire s'articule à la grammaire institutionnelle. Nous interrogerons donc la syntaxe de chacun à partir de son articulation à des conjonctures spécifiques dans l'histoire de l'établissement. Nous tenterons ainsi, à partir d'entretiens effectués avec trois éducateurs d'un foyer pour adolescents, de repérer quels sont les mécanismes inconscients en jeu, de quelles positions subjectives ils témoignent, dans quelles conditions ils émergent, et en quoi ils éclairent les questions d'obéissance.

Les trois manifestations de ces éducateurs au travers de l'inhibition, du symptôme ou de l'angoisse dans l'institution, indiquent les effets de la place de l'objet *a*. Cette place est éclairée par les discours caractérisant le lien social selon Lacan. Je finirai donc en interrogeant la formalisation des quatre discours faite par Lacan. Ces quatre discours sont des outils précieux pour l'appréhension du lien social. Ce sont des opérateurs logiques du lien social qui permettent de décrypter ce qui se passe dans une réunion, dans une institution. Ils permettent aussi de penser les effets de rigidification dans un discours, d'assujettissement à une seule place, ce qui rend une position impossible à tenir. La fonction éducative des professionnels nécessite d'incarner une autorité qui borde les débordements adolescents, une autorité qui autorise à une reprise singulière des conjonctures spécifiques, à une façon unique d'incarner la fonction donc de pouvoir circuler dans les discours, dans les positions. L'immobilisation dans une place dans un discours sera interrogée au regard de la toile de fond que constitue le discours capitaliste, et au regard de sa place comme signifiant maître. Nous tenterons d'entrapercevoir comment la souplesse et la possibilité de passer d'un discours à l'autre soutient la fonction éducative par une obéissance complexe qui peut alors se transmettre aux enfants accueillis et comment la place de l'éducateur en objet *a* met l'obéissance sur un axe imaginaire ou empêche le nouage d'obéissance nécessaire.

3.1. Un foyer pour adolescents, une institution dans un lien social

Commençons par situer l'institution, dans le politique, le social puis dans sa singularité de foyer pour adolescents placés.

Pour Freud et pour Lacan, l'intérêt pour le lien social, pour ce qui est en dehors du cadre analytique a été permanent. C'est dans le lien social que prend place le discours psychanalytique « dans un rapport de tension, certes, mais aussi d'étayage, de dépendance et d'articulation. »²⁹⁹ Et même « pour l'un comme pour l'autre, les effets de l'inconscient sont à repérer et à déchiffrer bien au-delà de ce qui s'en laisse saisir dans les cures « individuelles »³⁰⁰.

Le social intéresse donc la psychanalyse dans le sens où il concerne le lien à l'Autre. Il est ce dans quoi et par quoi le sujet prend place. Il n'inclura pas ici des notions faisant avec le groupal, le collectif mais bien ce lieu à partir duquel le sujet tente de s'articuler par des modalités diverses. La question de comment se noue le particulier et le social interpelle la psychanalyse puisqu'il s'agit de cette articulation entre le sujet et le monde où il s'inscrit, ce monde qui l'institue, comment il s'y s'aliène et s'en sépare.

Chaque sujet, se construit, s'aménage, se fonde, aussi en fonction des discours dans lesquels il prend place. Les discours et le lien social qu'ils organisent, opèrent sur les sujets. Dans cette intersection entre le sujet et le social, entre le monde duquel il émerge et le monde dans lequel il continue à se constituer comme sujet, des aménagements se font jour. Comment continuer à désirer, comment faire appel à l'Autre, comment prendre acte de l'impossible du rapport à l'autre, selon la prise dans un mécanisme, fonctionnement, discours institutionnel ? La grammaire de chacun vient prendre place dans la grammaire institutionnelle. C'est pour cela que Freud avance que, pour la psychanalyse « la psychologie individuelle est aussi d'emblée et simultanément, une psychologie sociale »³⁰¹ (S. Freud, 1921, p. 123).

²⁹⁹ Sidi ASKOFARE. « L'identité au temps du discours de la science », *Champ lacanien*, vol. 6, no. 1, 2008, pp. 127-132.

³⁰⁰ *Ibid.*

³⁰¹ Sigmund FREUD, *Œuvres complètes, Psychanalyse*, XVI, 1921-1923, PUF, 1991.

Et selon Marie-Jean Sauret, « La théorie du signifiant de Lacan, « part du constat de l'existence d'un certain usage du discours pour faire tenir les sujets ensemble. Les sujets tiennent ensemble parce que d'une part le signifiant représente le sujet pour un autre, et que d'autre part les signifiants s'articulent. » »³⁰²

³⁰² Marie-Jean SAURET, « Sujet, lien social, seconde modernité et psychanalyse », *Essaim*, vol. 25, no. 2, 2010, pp. 43-56.

3.1.1. Présentation d'un foyer pour adolescents

La mission de l'institution

L'institution sur laquelle nous nous interrogerons est un foyer pour adolescents placés par la protection de l'enfance sur injonction judiciaire. Il accueille seize adolescents « âgés de 13 et 18 ans en grandes difficultés sociales et familiales, pour leur donner un cadre de vie bienveillant et les accompagner vers l'autonomie. La mission de l'établissement consiste à assurer l'hébergement, la protection, le soin et l'accompagnement socio-éducatif des jeunes accueillis. »³⁰³

Selon les documents officiels de l'association dont cette structure dépend :

« L'objectif est de permettre à ces jeunes, quand cela est possible, de réintégrer leur milieu familial dans de bonnes conditions, ou bien d'accéder à l'autonomie via la scolarité, la formation ou l'emploi. »

« Le travail de l'équipe éducative est centré sur l'insertion socio-professionnelle des jeunes. Celle-ci passe par :

- Un accompagnement scolaire et éducatif personnalisé : la priorité de l'établissement est de permettre aux jeunes la poursuite des apprentissages et de leur scolarité.
- Le bien-être et la santé sont au cœur de l'accompagnement éducatif : l'accent est mis sur le rapport à l'intimité, l'hygiène de vie, le prendre soin de soi pour les aider à retrouver confiance en eux.
- L'insertion professionnelle : l'équipe éducative accompagne les jeunes proches de la majorité dans leurs démarches d'insertion sociale et professionnelle (rencontres à la Mission Locale, recherche de stage ou d'apprentissage, inscription dans les établissements de formations professionnelles, accompagnement à la recherche d'emplois...).

³⁰³ Définition officielle sur le site de l'association.

- L'accès au logement : le logement constitue un enjeu prioritaire pour les jeunes plus âgés qui doivent devenir autonomes, l'objectif étant d'éviter toute rupture à la fin du placement. »³⁰⁴

Pour ce faire, 15 salariés exercent une fonction dans l'établissement : Une directrice, une cheffe de service, une coordinatrice, des éducateurs, des veilleurs de nuit, deux maîtres(.ses) de maison, une psychologue, une secrétaire.

Une association d'origine catholique animée par la philanthropie...

Cette institution dépend d'une association qui « œuvre principalement en protection de l'enfance avec 35 établissements et services dans ce domaine » Et « prend en charge chaque année environ 1000 enfants, adolescents et jeunes adultes fragilisés, victimes de maltraitance, en souffrance sociale ou psychologique (...) grâce à l'engagement des 550 professionnels. »

Comme de nombreuses structures de la protection de l'enfance, l'origine se situe dans l'univers de philanthropes religieux initié au début du XIXe siècle. C'est en 1860 qu'un prêtre en l'occurrence décide d'accueillir des enfants qui, selon les mots du fondateur, « n'ont rien, ne savent rien, ne valent rien ».

Il est clairement indiqué dans les documents officiels que cette association « reste fidèle aux valeurs de son fondateur »

Les administrateurs dirigent et impulsent les orientations (de l'association). Ils sont les interlocuteurs des élus et partenaires finançant ses actions ainsi que des professionnels salariés. En outre, chaque établissement et service est représenté par un « administrateur délégué » qui assure le lien entre le personnel et le Conseil d'Administration.

Par délégation, le Directeur Général est responsable de la mise en œuvre de la politique associative définie par le CA. Il rend compte au Président et aux différentes instances de l'association des actions qui ont été conduites.

³⁰⁴ *Ibid.*

La Direction Générale assure une responsabilité d'ensemble, est le garant de la bonne exécution des décisions du Conseil d'Administration et assure la permanence de l'administration (de l'association).

Il y a donc de nombreux niveaux hiérarchiques : au sein de l'établissement dont nous parlons ici, il y a, au « dessus » des éducateurs, un chef de service, une directrice. Cette dernière répond de sa fonction et de ses actions à une directrice de pôle, et au-dessus, au Directeur général, lequel rend des comptes au conseil d'administration qui l'a recruté.

...En butte à la question de l'obéissance

Salariée en tant que psychologue à tiers-temps depuis un peu plus de quatre ans dans cette structure, il est apparu assez rapidement que les modalités d'organisations, l'esprit de la direction, les discours à l'œuvre, influaient sur la façon que les professionnels *de terrain* avaient d'exercer leur métier. Cette structure, qui existe depuis plus de trente ans, a pu être considérée comme une *vitrine* de l'association quant à la relative tranquillité de l'établissement, la stabilité de l'équipe et la durée d'accueil des jeunes.

Des modifications conséquentes et assez rapides, une conjoncture nouvelle, ont eu des effets importants : mal-être des professionnels avec un cortège *jamais vus* de démissions, arrêts maladie, manifestations symptomatiques ; manifestations destructrices des jeunes accueillis en particulier sur le matériel du foyer.

Dans cette nouvelle conjoncture, la demande d'obéissance aux injonctions semblait prendre une couleur particulière. C'est ainsi que l'interrogation sur ce qui se jouait dans l'institution, les mécanismes à l'œuvre, leurs ressorts et leurs effets a semblé centrale.

La notion d'obéissance a semblé un biais pertinent pour explorer ce qui est en jeu. Si l'obéissance a été un organisateur social, au sens où elle organise, à chaque époque, les rapports aux normes du groupe, aux lois sociales, elle se manifeste au travers de l'état et des structures sociales, de la famille (avec l'obéissance comme valeur dans l'éducation des enfants), de la religion (avec la notion de vertu), et est prise dans l'histoire de la société.

Dans la protection de l'enfance, nous retrouvons ses racines. En effet, les « maisons de corrections » étaient mises en place par des religieux. Elles avaient pour rôle de corriger les *défauts* des enfants afin qu'ils puissent s'intégrer dans la société civile. Cette correction passait par l'obéissance pour soumettre et obtenir la conformité aux attentes, et n'hésitait pas à utiliser les sanctions les plus brutales. L'obéissance était une vertu.

L'évolution sociale a transformé le rapport à l'obéissance qui est désormais plutôt remplacée par la valeur de l'épanouissement de l'enfant. Aujourd'hui, la question d'avoir *droit à* a pris le pas sur le devoir, sur le *on se doit de*, et pour autant, la conformité à la norme et la reconnaissance de la singularité sont toujours en tension.

Cette évolution peut témoigner d'un nouveau rapport à l'interdit, à l'autorité, à ceux qui étaient censés porter la question de l'autorité. Elle peut être la manifestation de l'incidence subjective des discours et des places dans ces discours. La question de ce qui se joue dans les modalités d'obéissance a semblé centrale malgré, et peut être justement du fait de, son évacuation des discours éducatifs.

L'obéissance dans un foyer pour adolescents concerne les adolescents et la façon qu'ils peuvent avoir d'acquiescer ou de s'opposer aux différentes obligations auxquelles ils sont confrontés : obligation scolaires, règles sociales, savoir vivre. Si l'adolescence est une période où, aujourd'hui, la désobéissance est associée positivement à la différenciation, et l'obéissance à un problème de développement (« il n'a pas fait sa crise d'ado »), l'obéissance, la réponse positive aux exigences et l'intégration des normes sociales restent une finalité recherchée dans la protection de l'enfance.

L'obéissance concerne aussi les professionnels. Il leur est demandé d'appliquer des directives. Il leur est aussi demandé de répondre aux injonctions du juge. Les procédures et les protocoles qui accompagnent chaque situation obligent aussi les professionnels à s'assujettir aux logiques en cours. L'évaluation formalisée nécessite, de même, de se soumettre à des cadres de pensées très précis. Les logiques financières s'imposent et avec elles tout un cortège de restrictions.³⁰⁵³⁰⁶

³⁰⁵ Alain ABELHAUSER, « Chapitre 7. La folie évaluation : l'outil et la machine », Anne Brun éd., *Évaluation clinique des psychothérapies psychanalytiques. Dispositifs individuels, groupaux et institutionnels*. Dunod, 2016, pp. 107-121.

Les éducateurs sont confrontés à une obéissance d'autant plus complexe qu'ils doivent s'approprier suffisamment les ordres, les règles, les consignes pour à la fois les incarner, les transmettre et y répondre. Les conséquences psychiques des modalités d'obéissance se répercutent immédiatement sur le positionnement des jeunes accueillis en internat.

³⁰⁶ Roland GORI, « L'évaluation comme « dispositif de servitude volontaire » », *Bulletin de psychologie*, vol. 511, no. 1, 2011, pp. 45-47.

3.1.2. Social, Politique et Institution, des notions clés à clarifier

Le social est une notion floue qui peut se référer à une identité de travailleur social, mais aussi à des définitions plus larges et à une acception spécifique dans le champ de la psychanalyse. L'institution est aussi un terme recouvrant plusieurs champs. Elle peut être un terme générique, un établissement spécifique, et le moyen d'une politique.

La question du social comme identité

Dans un foyer de la protection de l'enfance, pour adolescents placés, le terme utilisé habituellement par les professionnels est celui du « social ». « Ça, c'est le social ! » exprime le domaine dans lequel s'organise la prise en charge des personnes en difficulté, et cette expression est utilisée pour caractériser, à la louche, les lourdeurs administratives, les incohérences entre équipes, les empêchements d'action par les tergiversations supposées trop longues, les impasses de solutions concernant les difficultés conjoncturelles, la nature et le nombre des réunions. Mais ce domaine est bien le territoire auquel chacun se sent appartenir : « je travaille dans le social » dira chaque professionnel quelle que soit sa fonction, tout en disant « plus personne ne veut travailler dans le social ». C'est aussi un terme qui peut être utilisé différemment selon les catégories professionnelles. Les acteurs de terrain s'y référeront pour légitimer la critique de certains positionnements des cadres : « on est quand même dans le social » indique par exemple une référence à des valeurs qui ne soient pas budgétaires. Les cadres pourront l'utiliser pour critiquer les revendications, les polémiques et les positionnements frontaux des équipes de terrain : « ça ne se voit que dans le social ! » Cette matrice signifiante est un support d'identité.

Ce social-là prend place dans un social plus vaste : la société. Cette toile de fond est très présente puisque les jeunes accueillis devront y prendre place. Le lien entre ce qui se passe dans les structures sociales et ce qui sera supposé se passer dans la société est interrogé sans cesse. Ce qui se supporte dans ce « ici » et ce qui ne sera pas accepté « à l'extérieur » est sans cesse pointé. Les allers et retours entre le dehors et le dedans constitue une partie essentielle du travail éducatif. L'insertion dans le monde est un point de visée mais pas n'importe quelle insertion, ni à n'importe quel prix. Les éducateurs accompagnent des sujets en construction et participent à celle-ci. Ils supportent la tension permanente entre inciter

jusqu'à obliger le jeune à faire avec certaines nécessités, et entendre et faire prendre en compte là où il en est, ce qui est possible ou impossible pour lui à un moment donné. Mais ils ne le *lâchent pas*, ils reviennent *à la charge*, ils vont le chercher là où il en est pour le mener là où il doit aller, du dedans au dehors, mais aussi du dehors au dedans. Il va falloir qu'il sorte de la chambre pour aller dans le monde en commençant par les apprentissages, par les rendez-vous médicaux, les achats de vêtement. Mais il va falloir aussi qu'il rentre le soir. Ce qu'il fait dehors est aussi interrogé dedans, et l'occasion de discussions plus ou moins âpres. Les problèmes de prostitution pour les filles, et de prise dans des réseaux de drogue pour lesquels ils travaillent (faire le guet par exemple pour commencer) pour les garçons, fait partie du dehors sans cesse repris dans l'institution. Plus sereinement, les adolescents parlent de ce qu'ils vivent au dehors pour le penser au dedans.

Nous retrouvons là, quelles que soit les acceptions du terme social, une certaine définition de ce terme. Si l'étymologie de *socius*, comme le védique *sakhâ* « compagnon », remonte probablement à un mot indoeuropéen désignant le compagnon de guerre (...) il apparaît avec le sens de « communication, rapport entre des personnes qui ont quelque chose en commun ». » (Alain Rey).

Pour la psychanalyse, le social concerne le sujet dans son lien au collectif. Ce lien est intrinsèque à tout avènement du sujet. Et pourtant il y a une tension d'entrée de jeu entre le singulier avec ce qu'il suppose de pulsions et de désir et la communauté où il prend place qui va l'aliéner tout en organisant ces pulsions et en orientant le désir. Ce lien protège donc et ce qui l'attaque est en même temps une libération, une autonomisation, une séparation, et en même temps un danger de se délier de ce qui nous fonde, du sens, de l'inclusion dans un discours. **Ce social concerne la psychanalyse puisque la psychanalyse s'intéresse au sujet tel qu'il se débrouille de sa prise dans les discours sans lesquels il ne peut être et à son symptôme qui est la trouvaille signifiante qu'il y a faite pour nouer sa singularité à l'Autre avec son coût de jouissance ; l'Autre qui « va jusqu'à enserrer le discours universel, donc tous les parlants passés et présents. »**³⁰⁷

Et c'est donc la politique qui édifie le lien social et c'est aussi par elle que la modification de ce social peut se mettre en mouvement. Le social est constitué des liens

³⁰⁷ Sidi ASKOFARE. « Le symptôme au chef de la psychanalyse », *Figures de la psychanalyse*, vol. 40, no. 2, 2020, pp. 33-39.

et le politique les fonde et les organise. Elle se manifeste au travers des institutions.

La structure, l'établissement, l'institution sont les termes à partir desquels est nommé le foyer pour adolescents concerné par le présent travail. Ces termes sont à clarifier mais le lieu concerné est bien celui qui, pris dans une politique associative, se structure comme une institution spécifique. Il est un microcosme de la société et aussi une interface entre la famille et la société. Le lieu où s'expérimente de multiples articulations sociales.

Une histoire chrétienne toujours actuelle

Selon Alain Guéry, *les historiens rencontrent très peu souvent le mot institution dans les textes qu'ils examinent.*

« S'il apparaît dès le XIII^e siècle dans des ouvrages de théologie, il est en concurrence avec le mot *institut*, qui désigne la règle de vie d'un ordre religieux, ou d'un ordre militaro-religieux ; *instituer* dans une charge sort le mot de ce contexte religieux, quand on parle des charges d'offices royaux. »³⁰⁸

Dans la perspective religieuse originaire, l'institution est un outil puissant qui sert l'homme, mais cette puissance vient contredire la puissance divine et la perfection de sa création. Donc, uniquement *l'institution émanant de Dieu donne à l'homme le droit, et même le devoir, de la relayer par des institutions adéquates, par des lois, dont l'histoire sainte offre nombre d'exemples, à commencer par celui des dix commandements.*

Donc, dans cette vision ancienne de l'institution, celle-ci ne peut être qu'un relais entre Dieu et les hommes. Elle est donc « au croisement de la spiritualité et de la temporalité humaine, de *la Culture* qui structure socialement un peuple, au-delà de l'agitation au quotidien qu'engendrent les échanges et les relations sociales, au-delà de ses cultures au sens que les anthropologues et les ethnologues donnent à ce mot, et *du Pouvoir* qui structure

³⁰⁸ Alain GUÉRY. « Institution histoire d'une notion et de ses utilisations dans l'histoire avant les institutionnalismes », *Cahiers d'économie Politique*, vol. 44, no. 1, 2003, pp. 7-18.

politiquement ce peuple, au-delà des conflits qu'engendrent au quotidien les pouvoirs qui se manifestent aux moments des échanges et des relations sociales ». ³⁰⁹

Cette dimension historique nous intéresse particulièrement puisque si l'institution, dans son sens général, a un ancrage dans la grande histoire, l'institution qu'est un foyer pour adolescents d'une association de la protection de l'enfance, prend aussi, en miroir de l'histoire sociétale, son ancrage dans des valeurs qu'elle situe clairement dans ses origines.

En effet, le projet stratégique 2020-2025 indique d'ailleurs officiellement avec des mots soulignés en gras dans le texte officiel que : « Nous sommes une association **d'inspiration chrétienne qui garantit la laïcité**. Cette double filiation, chrétienne et laïque, identifie nos valeurs. »

Nous voyons là comment la prégnance de nos filiations peut encore faire concevoir une institution aujourd'hui, en miroir de notre histoire occidentale, comme d'abord chrétienne puis permettant la laïcité en son sein. La laïcité comme espace neutre qui garantit la liberté d'expression des croyances et convictions de chacun n'apparaît pas là comme un organisateur fondamental mais est retourné comme incluse dans les valeurs catholiques. L'espace tiers n'est pas vraiment représenté comme tel.

Si les conceptions qui sont au soubassement d'institutions sociales sont essentielles, c'est qu'elles sont susceptibles de fonder les signifiants organisateurs d'une pratique. En effet, si, bien sûr, l'histoire nous indique la toile de fond sur laquelle prend place une structure, si elle nous indique l'implicite des termes en usage et donc le territoire conceptuel qui borne les représentations organisatrices, l'articulation des signifiants et les discours qu'elle dévoile peuvent être pensés par la psychanalyse, à partir des effets sur les subjectivités.

L'institution comme moyen d'une politique

Nous pouvons supposer que l'institution est le moyen de la politique, laquelle, est, selon Sidi Askofaré, « l'activité humaine qui vise à convertir l'identification, l'amour, la crainte et/ou la confiance en obéissance et en assujettissement à des fins de captation, de rapt,

³⁰⁹ *Ibid.*

de spoliation de plus-de-jour ».

Par ailleurs, entre politique et psychanalyse, il y a tout le système des *pratiques discursives*, les institutions en tant *qu'appareils idéologiques d'État* (famille, école, etc.), les mœurs comme concrétions des valeurs, des normes et des goûts d'une époque, mais aussi les savoirs.

L'idéal du moi est mobilisé par les abscisses et ordonnées constituées par ces valeurs et normes. C'est à partir de celles-ci qu'une institution institue chacun comme ayant une place, une fonction qui s'inclut dans le dispositif. Ainsi dans le « **Projet stratégique 2020-2025** », il est stipulé au paragraphe « **Notre éthique** » « **Le partage des valeurs associatives** comme socle d'engagement commun. » (Tous les mots en gras sont tels qu'ils apparaissent dans le projet officiel).

L'identification est appelée au travers de « La **coopération entre tous les acteurs** du P.³¹⁰ autour du projet associatif comme fondement collectif et partagé. » mais surtout sous la forme de l'injonction : « La **loyauté de chacun** avec les choix associatifs, garantissant ainsi une posture individuelle et collective essentielle à la bonne coopération entre les acteurs. » Et aussi : « Le **respect des engagements et de la parole donnée** sur tout ce qui fait sens au P. »

L'obéissance à ces valeurs est susceptible de permettre la satisfaction du moi-idéal. **Mais si l'institution peut chercher à convertir les mécanismes psychiques pour son bénéfice, les sujets qui y travaillent ont besoin de bien d'autres choses pour y prendre place, et même 'malgré eux', les incidences subjectives d'un fonctionnement institutionnel s'imposent.**

³¹⁰ Nom anonyme de l'association

3.1.3. Trois axes de réflexion sur l'institution : formes, dynamique, processus

Si l'institution est le moyen d'une politique afin de 'convertir' les mécanismes psychiques des sujets et leurs affects au service d'un bénéfice spécifique, il lui faut certains moyens. Ces moyens sont la mise en œuvre d'un ordonnancement qui donne une certaine forme par un certain maillage. Il y aura aussi la mise en œuvre d'une dynamique par l'articulation des fonctions les unes par rapport aux autres, les articulations entre les fonctions et les missions, et l'articulation entre l'institution et le politique. Puis nous interrogerons le processus au travers de la politique du symptôme qui oriente les institutions.

L'ordonnancement nécessaire à toute collectivité

Patrick Bouvard, en historien, distingue « trois axes de réflexion, qui s'appuient sur trois significations différentes du terme institution. Le premier travaille sur les institutions entendues comme les formes sociales établies, et donc clairement dans le domaine scolaire, par exemple, les établissements. Le second pose l'institution comme terme dynamique, en l'opposant principalement à la notion d'organisation. Le troisième se centre sur la dimension de processus, et parlera surtout du travail d'institution ».³¹¹

Pour ce premier axe, du côté de la psychanalyse, nous pouvons nous appuyer sur Jacques Cabassut, Enseignant-chercheur de l'Université de Nice.

Les formes sociales établies, ainsi nommées par Patrick Bouvard, peuvent renvoyer à ce que Jacques Cabassut détermine comme ces éléments, nécessaires à toute collectivité, communauté, formant une institution, et qui permettent de « tenir ». Ceci n'est possible, selon lui, « qu'à partir d'une mise en ordre distinctive des divers éléments qui la compose, à partir desquels c'est une mise en ordre du monde même qui sera alors accomplie. Le modèle primordial de l'ordonnancement, l'institution logiquement première, nous est fourni par le langage : l'ordre symbolique, c'est le langage (Lacan, 1953-54, p. 246)».³¹²

En effet, selon Lacan, c'est le réseau des signifiants qui produit les distinctions, et ce, dès l'entrée dans la vie. Les signifiants, découpent le réel, produisent des différenciations et des articulations. Ce champ signifiant institue chacun, et là nous retrouvons le deuxième et

³¹¹ Patrick BOUMARD, « Institution », In: *Recherche & Formation*, N°23, 1996, Pratiques de formation initiale et continue des enseignants, pp. 151-161.

³¹² Jacques CABASSUT, « Le langage de l'institution », *Petite grammaire lacanienne du collectif institutionnel*, Sous la direction de Cabassut Jacques, Champ social, 2009, pp. 43-52.

troisième axe dont parle Patrick Boumard au travers de la dimension dynamique et processuelle de l'institution.

L'institution sociale, dont le foyer pour adolescent peut être un exemple, se présente donc comme « un maillage », « une chaîne de signifiants » dans lequel chacun et chaque espace trouvent une place spécifique, distincte et articulée, permettant de « s'unir sans se mélanger, se fondre sans se confondre »³¹³

C'est bien la fonction des signifiants, du symbolique, de mettre en place « un tiers, élément de médiation, qui situe les deux personnages en présence, les fait passer sur un autre plan et les modifie » (Lacan, 1953-54, p. 246-247). Et c'est aussi par ce moyen que se différencient le réel, l'imaginaire et le symbolique.

« Si dans le fantasme (imaginaire) chacun peut occuper n'importe quelle place, celle de victime et/ou d'agresseur, de sadique et/ou de masochiste, etc., dans l'ordre symbolique je ne suis en mesure que d'en occuper une et une seule. »³¹⁴

Toute la dimension imaginaire, avec sa corrélation au miroir, renvoie au même. L'ordre symbolique, lui, produit de la différence, de l'altérité. Les deux, bien sûr, sont en jeu dans n'importe quelle institution. L'image renvoie donc à l'unité quand le symbolique renvoie au trois dans la mesure où c'est par le tiers que le mouvement et donc l'altérité peuvent émerger, la binarité n'étant que l'envers du Un.

Dans l'institution sociale, la logique institutionnelle produit, par le symbolique, des différences dans l'organisation (hiérarchie), dans les liens entre différentes entités comme entre celle de l'éducation et celle de l'administration, entre les différents protagonistes et les liens qu'ils établissent. Chaque entité s'articule aux autres et triangule les liens. **C'est par le biais de ces différences et de leurs articulations que l'institution fonde son socle symbolique qui a des effets tangibles.**

Selon Jacques Cabassut,

« Ce renvoi permanent à un ailleurs, un autre, à la différence...produit une forme d'interdit de la relation duelle, qui limite la prégnance imaginaire des rencontres inter

³¹³ *Ibid.*

³¹⁴ *Ibid.*

individuelles. Elle a pour effet de freiner ce réflexe naturel d'une connivence partagée, propre au simplisme communicationnel, comme de réduire les rapports de rivalité duelle que toute communauté humaine génère. Bref, elle oblige le professionnel à se référer, rendre des comptes, à en passer par un A(a)utre que l'institution traduira en termes d'instances (commissions, réunions, etc.) et de procédures effectives (d'accompagnement, de circulation d'argent, de prise en charge médicale, sociale, psychothérapeutique etc.) qui obligent et lient ses membres à l'altérité intrinsèque du tiers, dans son application institutionnelle concrète. »³¹⁵

Si cette organisation institutionnelle fonctionne, elle est sensée mettre en place un tiers à chaque instant et donc permettre de limiter les investissements fusionnels, les liens passionnels, les enjeux narcissiques, les débordements haineux. Ceux-ci pourront donc être regardés comme des symptômes d'un fonctionnement institutionnel spécifique et donc un moyen de déplier les problématiques sous-jacentes et les impasses subjectives dans lesquels il est possible d'être pris.

Une dynamique de l'institution

Les places, les fonctions, les statuts de chacun sont institués pour permettre un nouage fructueux.

Jacques Cabassut propose comme définition de ces articulations que la place « se situe au croisement de l'individuel et du collectif, faisant appel à une double dynamique intime et externe : la place que l'on me donne et celle que je prends, que je décide ou refuse d'occuper (par exemple dans l'équipe, le lien de transfert, etc.).» Il considère que **la fonction, elle, est déterminée par l'Autre de l'établissement, du social, du législateur et la fiche de poste la détaille. Quant au statut, il renvoie à la partie administrative et juridique constituée par le contrat de travail. Ce statut est défini par les conventions collectives.**

D'après lui, la fonction s'articule à l'éthique et la place au code moral. Si, en effet, la fonction vient indiquer ce que l'on se doit de faire, la place n'est pas dénuée d'éthique car, s'il s'agit de prendre la place que l'on me donne et que je décide de prendre, l'engagement peut

³¹⁵ *Ibid.*

ensuite nécessiter aussi une position éthique sous la forme de ce que l'on se doit au regard de l'engagement pris dans le lien établi.

L'accueil de l'autre, l'adolescent en l'occurrence, ne peut être effectif qu'à partir de procédures, dans un fonctionnement établi préalablement et donc dans un cadre contraint par des références tierces. Mais il ne peut avoir lieu sans un professionnel qui prend place, obéissant à la fois à ce que demande sa fonction statutaire, et à la fois à ce qu'il s'autorise, en responsabilité, dans le lien à l'autre.

S'autoriser de soi-même et de quelques autres semble là aussi nécessaire pour qu'une fonction s'incarne dans une place particulière habitée par un sujet singulier positionné à partir d'un nouage du symbolique, à l'imaginaire et au réel, indispensable à l'accueil et à la rencontre d'un autre sujet.

Mais les modalités de l'exercice de la mission, et la politique qui les sous-tendent, ont des effets sur ce lien social et donc sur les sujets.

« Une **discipline de l'évaluation et de l'auto-évaluation** sur nos réussites et nos échecs pour améliorer nos pratiques. » Cette phrase extraite encore du projet de l'association dont nous parlons, pourrait faire supposer que le professionnel peut jauger par lui-même l'écart juste et nécessaire entre ce qui a été engagé dans la parole et la réalité rencontrée, comme quand un éducateur renonce à violenter un adolescent qui ne veut pas se lever alors qu'il a été décidé en réunion qu'il se devait de le faire. **Mais le situer sur un axe de réussite ou d'échec rabat cet espace symbolique sur l'imaginaire du bon et du mal et aliène à nouveau le professionnel qui ne peut faire avec la chute de l'objet *a*. L'institution organise alors le rapt de cet objet *a*.**³¹⁶

Nous pouvons supposer que cette injonction et sa formulation laissent entendre une politique qui a des effets sur les cadres de l'institution et sur la pratique éducative.

En effet, de structure, tout sujet est aux prises avec les injonctions en cours dans son travail. Dans le milieu éducatif, l'engagement personnel nécessaire à l'exercice du métier qui s'appuie essentiellement sur un lien social et sa transmission, suppose d'adhérer à la politique

³¹⁶ Alain ABELHAUSER, Roland GORI et Marie-Jean SAURET, « La folie Évaluation », *Les nouvelles fabriques de la servitude*, Mille et une nuits, 2011.

promue. Freud a montré que dans la foule, le sujet s'identifie au meneur ou à l'idée directrice de la foule, à l'idéal, mais qu'il s'incorpore aussi dans l'idéal de la foule. « Une telle foule primaire est une somme d'individus, qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns aux autres »³¹⁷ explique Freud. **Il s'agit bien alors d'adhésion et non d'obéissance.** Cette adhésion concerne les idées ou un trait du meneur de la foule par mécanisme d'introjection, et cette adhésion concerne aussi les membres de la foule les uns vis à vis des autres puisqu'ils se sentent semblables du fait d'avoir incorporé le même trait identificatoire.

Freud indique donc bien que l'institution et sa politique sont en place de mobiliser l'identification et, du même temps absorbent, raptent ce qui en découle, la reprise singulière de cette identification, ce que font aussi chaque membre de cette institution.

Marie-Jean Sauret précise le mécanisme à l'œuvre :

« L'idéal du moi commande une image, le moi idéal, à laquelle le sujet est invité à se conformer, c'est-à-dire dont il informe son moi – sachant que ce qu'il est de réel ne se trouve ni dans l'idéal du moi, ni dans le moi idéal, ni dans le moi. Cette topique de l'imaginaire sous-tend le schéma freudien de la constitution de la foule, élargissant le titre de l'essai : « Psychologie collective et *analyse du moi* » »³¹⁸

Cette indication de l'axe imaginaire mobilisé est susceptible d'orienter les questions. En effet, il y a la question complexe de l'identification et l'identité et ce reste de réel qui pourrait être cette chose qui n'est pas prise par le signifiant, qui témoigne de l'écart entre soi et le signifiant, l'objet *a*. Cet objet *a* va causer le désir et nous pouvons supposer qu'il va être le ressort d'un désir qui n'est pas pris dans cette dimension collective et institutionnelle avec ses valeurs et cette injonction à une loyauté qui viendrait barrer la distance entre ce qui s'est dit et ce qui se vit, entre ce à quoi l'on doit se soumettre et la créativité que nécessite la rencontre avec une réalité, entre ce qui assujettit et domine et ce qui fait autorité c'est à dire qui autorise à cet écart permettant

³¹⁷ Freud SIGMUND, « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, pbp, 1985, p. 181.

³¹⁸ Marie-Jean SAURET, « L'identification : entre aliénation et séparation. Petite contribution à l'analyse du pouvoir », *Psychanalyse YETU*, vol. 42, no. 2, 2018, pp. 99-112.

la création.

En partant de ce que dit Sidi Askofaré :

« (...) que l'on prenne l'identité sur son versant d'aliénation (cristallisation des identifications) ou sur son versant de séparation (déprise des identifications, voire destitution subjective ou identification sinthomatique), il n'y a d'identité concevable que dans un lien social, autrement dit au plus simple dans un lien à l'Autre »³¹⁹.

Et pour cause, indique Pierre Bruno :

« Il faut bien, ce désir, le cajoler et le nourrir, car si l'Autre n'existait pas, de quoi serait fait mon désir ? Le raisonnement est impeccable, à ceci près que ce qui m'appartient, c'est l'accomplissement ou non de ce désir, ce qui fait de mes rêves l'impersonnel intime qu'éventuellement, par leur mise en forme au réveil, je peux signer pour me l'approprier. On peut résumer ainsi : l'institution ajoute l'idéologie à l'association. Est-ce évitable ? »³²⁰

Cette singularité du lien à l'Autre, ses conditions, ses mécanismes et leurs effets, sont ce que la psychanalyse a choisi d'interroger par l'analyse. La psychanalyse produit un discours censé apporter un éclairage sur les mécanismes, faire des hypothèses sur le ressort de fonctionnements, proposer l'analyse de logiques à l'œuvre dans les symptômes c'est-à-dire dans les constructions singulières articulant soi au monde tel qu'il se présente.

Nous reprendrons donc la question de Paul-Laurent Assoun dans « Le préjudice et l'Idéal » : « Comment comprendre ce « lieu » où se « pratique » le symptôme, comme lieu où se fabrique aussi bien, du symptôme ? D'une part en ce que l'institution socialise le symptôme, le dotant de dispositifs (codage institutionnel) ; mais d'autre part, et plus encore, en ce que l'institution même, comme fonction instituante, relève du « symptôme social ». »³²¹

Ce lieu est bien ce point d'articulation dynamique entre l'institution et la politique, entre les salariés et les cadres, les acteurs de terrain et les jeunes, les jeunes et

³¹⁹ Sidi ASKOFARE. « L'identité au temps du discours de la science », *Champ lacanien*, vol. 6, no. 1, 2008, pp. 127-132.

³²⁰ Pierre BRUNO. *Lacan, passeur de Marx. L'invention du symptôme*. Érès, 2010.

³²¹ Paul-Laurent ASSOUN, *Le Préjudice et l'Idéal, Pour une clinique sociale du trauma*, Anthropos, 1999.

la société. Ce que supposent ces articulations, ce que nous montrent les symptômes, est ce qui va nous permettre d'aborder certains mécanismes à l'œuvre et nous pourrions potentiellement tenter de les mettre en lien avec la question de l'obéissance.

Processus et politique

Politique « est emprunté au latin *politicus* « relatif au gouvernement des hommes », lui-même pris au grec *politikos* « qui concerne les citoyens, l'Etat » (...) le mot a aussi, depuis Oresme (v.1370), le sens neutre de « qui concerne le gouvernement des hommes entre eux, la chose publique » ; depuis le XVIIIème siècle, qualifie ce qui est relatif à l'organisation et à l'exercice du pouvoir temporel dans une société organisée. » Par ailleurs « Il qualifie particulièrement ce qui est relatif à la conception, à la théorie du pouvoir et ce qui est relatif à son étude. »³²²

Dans cette définition générale, donnée par Alain Rey, le politique est « relatif à la conception, à la théorie du pouvoir » quand la politique « est entendue à la fois comme une science, une technique, un art et comme la pratique d'un gouvernement des sociétés humaines.»³²³ La politique apparaît comme ce qui soutient et organise le lien social en permettant aussi de le penser par le politique.

La politique est alors logiquement un sujet mobilisant la psychanalyse, d'abord avec Freud qui la considère en particulier au travers des notions de « culture »³²⁴ ou « civilisation », et ensuite avec Lacan qui affirme « l'inconscient, c'est la politique »³²⁵. Cette catégorie, théologico-politique, qui fonde les discours, est « tout uniment, dans un seul et même mouvement : principe de répression du sexuel et principe de liaison, d'unification, d'édification, du lien social. »³²⁶

Mais si la psychanalyse s'intéresse et est intéressée à la politique, les positions sont fondamentalement différentes. Le rapport au symptôme en est le paradigme. La politique se fonde sur des impératifs et cherche la gestion des liens et des symptômes. La psychanalyse se fonde sur le pouvoir de la parole qui n'est pas un pouvoir impératif

³²²Dir. Alain REY, *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaire LE ROBERT, 1998.

³²³ *Ibid.*

³²⁴ Sigmund FREUD, *Œuvres complètes, Psychanalyse*, XVIII, 1926-1930, puf, 1988.

³²⁵ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, Seuil, 2017.

³²⁶ Sidi ASKOFARÉ, « Le symptôme au chef de la psychanalyse », *Figures de la psychanalyse*, vol. 40, no. 2, 2020, pp. 33-39.

mais un pouvoir donné par le transfert. Ce qui fait dire à Sidi Askofaré qu'« il y a du politique de la psychanalyse ». De plus, ajoute-t-il, « si la psychanalyse est une pratique qui vise la chute des identifications aliénantes du sujet, elle est, par là même, une pratique d'émancipation, et non de maintien dans l'aliénation transférentielle. »³²⁷ Et nous pouvons supposer que la politique de la psychanalyse est tout aussi présente quand elle ne fait que déplacer, remanier et renouveler les aliénations du sujet dans un aménagement qui convient à ce dernier. C'est ainsi que nous pouvons entendre que la « politique du discours psychanalytique est une politique du symptôme (...) catégorie à la fois clinique, épistémique, éthique et politique. »³²⁸

En effet, le symptôme manifeste le rapport d'un sujet à son corps, puisque c'est un mode de jouissance ; à sa pensée aussi puisqu'il l'amène à chercher un déchiffrage ; à l'espace et au temps puisque ces deux dimensions sont incluses dans les ressorts et les effets du symptôme ; et aux autres puisque c'est l'articulation entre lui et les autres qui fonde le nouage le constituant.

C'est en effet bien là que la psychanalyse s'articule à la politique puisqu'elle suppose un autre abord et donc un autre traitement du sujet et de son symptôme et la dimension incontournable de la présence de symptômes.

La politique organise, circonscrit, peut tenter d'annuler le symptôme qui, lui, est intrinsèquement lié au lien social, c'est à dire à l'articulation entre un sujet pris par la parole et le social avec lequel il est en lien. Ce lien témoignant de l'impossible du rapport, il y a symptôme. Mais la manifestation de ce symptôme et ses caractéristiques, vient, dans sa spécificité, témoigner de ce lien, du nouage particulier entre le sujet et ce social.

Selon Christian Fierens,

« Le symptôme est toujours le résultat d'un conflit ; il se présente comme un compromis entre des disputailleurs, entre un désir inconscient toujours singulier et la défense préconsciente qui, de près ou de loin, nous reconduit toujours à une affaire sociale et politique. La fixité du symptôme s'explique parce qu'il est fermement tenu

³²⁷ *Ibid.*

³²⁸ *Ibid.*

des deux côtés du conflit : il est fixé du côté du désir inconscient singulier et il est fixé du côté de l'interdit préconscient politique »³²⁹.

La politique cherche à tolérer le symptôme en trouvant des accommodations, « à l'encapsuler et à le rendre inoffensif par rapport au corps social. »³³⁰ C'est la gestion que cherche la politique concernant le symptôme quand les gesticulations, « ces petites modifications » que peuvent constituer certaines approches très opératoires concernant la partie émergée du symptôme, « ne mènent nulle part ». Pour le politique, le symptôme est un problème à gérer pour le fonctionnement de l'ensemble, afin que les rouages se stabilisent.

« On encapsule le symptôme et on le fait disparaître dans la bonne gestion du champ social » alors que « la soi-disant réalité du symptôme et de son conflit n'existe que moyennant le processus qui la fait apparaître. La réalité n'est pas première, comme voudrait le penser la gestion politique. »³³¹

Christian Fierens souligne la spécificité de l'approche politique du symptôme. Ceci permet de souligner que celui-ci est bien un objet commun pour la politique et la psychanalyse mais que cette dernière peut proposer une approche autre. En effet, si après les gesticulations, (les petits mouvements, sans effets fondamentaux, autour des symptômes), il y a la recherche de la gestion, (gérer les symptômes pour les neutraliser) la psychanalyse serait, d'après lui et nous le suivons, intéressée par le geste (nous pourrions dire la production créative). La psychanalyse « suit strictement non pas le résultat ou l'identification du symptôme, dont il faudrait se débarrasser, mais le *geste* de formation du symptôme, qu'il faudrait réanimer. »³³²

C'est à cet endroit que le regard psychanalytique dans une institution sociale s'exerce et qu'il cherche à analyser l'émergence du symptôme, son geste, comment il se produit, et sa gestation.

Grâce à ce symptôme, qui est lui-même une mise en mouvement, la pulsion épistémophilique, qu'elle soit pour le sujet ou pour la psychanalyse, peut être à l'œuvre. Grâce à lui aussi, et à l'hospitalité³³³ que suppose la psychanalyse, le symptôme,

³²⁹ Christian FIERENS. « Gesticulation, gestion, geste et gestation. Symptôme et Politique », *Figures de la psychanalyse*, vol. 40, no. 2, 2020, pp. 41-49.

³³⁰ *Ibid.*

³³¹ *Ibid.*

³³² *Ibid.*

³³³ Anne DUFOURMANTELLE, Jacques DERRIDA, *De l'hospitalité*, Calmann-Lévy, 1997.

considéré comme une manifestation d'une vérité du sujet, promeut une éthique qui reconnaît le symptôme comme une trouvaille signifiante respectable du sujet.

« Le politique ne peut gérer un tel mouvement de gestation de la structure, sans le réduire à un résultat réaliste déraciné de sa vitalité. (...) Par contre, ce mouvement de la structure implique, invente et crée un nouveau lien social. Un lien social soutenu par ce mouvement de création qu'est le sinthome. C'est le geste qui crée le lien social. »³³⁴

C'est ainsi qu'un symptôme dans une institution comme un foyer pour adolescents est aussi ce lieu de conflictualité et de nouage entre la politique de l'établissement, le lien social qu'elle établit et la réalité de ce qui est nécessaire aux professionnels pour exister. La considération autre que promeut la psychanalyse de ce symptôme comme geste induit l'écoute de la mise en mouvement des professionnels, soutient la recherche d'un nouveau lien social au travers des gestes, tente d'entendre la politique et ses effets. La psychanalyse est donc bien concernée, et même a charge d'en répondre de ce que permet son regard en témoignant de l'enseignement que constitue cette mise en mouvement du symptôme, en soulignant en quoi il peut être porteur d'un nouveau lien social et donc d'une politique qui le soutienne.

³³⁴ *Ibid.*

3.1.4. Les dispositifs et les discours mobilisés, quelles articulations ?

Si une institution est prise dans une histoire, la sienne, elle est aussi prise dans une histoire sociale et elle est aux prises avec des éléments structurels et avec des politiques. Ces politiques, dont celle du symptôme nous a montrée l'importance, du dedans et du dehors de l'institution, viennent orienter les modalités du lien social. Ce sont les quatre discours de Lacan qui vont permettre de déplier les fonctionnements de ce lien social, et ses dysfonctionnements.

D'abord, il semble opportun de tenter de définir les discours tel que Lacan les a établis, puis, d'expliquer en quoi ils peuvent s'appliquer à une institution. Mais il sera nécessaire, d'abord, de les différencier et de les articuler à la notion de dispositifs dans le sens où, selon le dispositif concret, le discours n'opère pas de la même façon : par exemple, le discours universitaire tenu à l'université n'a pas les mêmes conséquences s'il est utilisé d'une place de directeur dans un établissement.

Puis il semble nécessaire d'essayer de repérer les places telles qu'elles sont occupées, les effets différents selon la place et différents selon la façon de l'occuper. L'éducateur auquel s'adresse le directeur n'est pas à la même place selon le discours, selon la façon ou non de l'associer à celle de l'agent et selon donc la position face au directeur. Cette place va devoir se modifier quand l'éducateur se retrouvera en place de l'acteur du discours en s'adressant aux adolescents. Nous interrogerons alors comment les discours peuvent être investis souplement et donc tourner, permettre les passages de l'un à l'autre, et d'une place à l'autre.

Histoire et fonctions du dispositif

Nous nous demanderons comment les discours s'articulent avec les dispositifs. Pour cela, il sera nécessaire dans un premier temps de définir les notions. Nous nous appuyerons sur Agamben (2007) pour définir le dispositif. Nous pouvons supposer que le dispositif est une manière de disposer dans l'espace, le temps et par les positions des éléments qui vont permettre qu'un discours ait certains effets. Si le discours de l'analyste s'exerce dans une institution par des éducateurs les effets seront bien différents de ceux ayant lieu dans un cabinet de psychanalyste. Si l'analyste se situe dans le discours du maître quand ses patients

viennent le rencontrer, les effets seront différents de ceux consécutifs à cette même position dans une institution. Il y a donc un espace délimité ainsi qu'un temps repéré qui permet au discours d'opérer du fait d'être lié à ce qui autorise. Le discours, s'il est logique en lui-même, tient aussi sa cohérence de ce dans quoi il se situe. C'est ce que nous aborderons sous le terme de dispositif.

Giorgio Agamben (2007) définit ainsi le dispositif :

- « 1) il s'agit d'un ensemble hétérogène qui inclut virtuellement chaque chose, qu'elle soit discursive ou non : discours, institutions, édifices, lois, mesures de police, propositions philosophiques. Le dispositif pris en lui-même est le réseau qui s'établit entre ces éléments.
- 2) le dispositif a toujours une fonction stratégique concrète et s'inscrit toujours dans une relation de pouvoir.
- 3) comme tel, il résulte du croisement des relations de pouvoir et de savoir. »³³⁵

Giorgio Agamben fait part de ses recherches concernant la « généalogie théologique de l'économie et du gouvernement ». Il étudie le terme *oikonomia* qui, selon lui, « a joué dans la théologie un rôle décisif. » Ce terme qui signifie administration en grec, et plus généralement *management* a été repris par les pères de l'église. « Quand au cours du deuxième siècle, on se mit à discuter d'une trinité de la figure chrétienne, le Père, le Fils et l'Esprit », malgré les oppositions des *monarchiens* qui craignaient la tentation de revenir à du polythéisme et du paganisme :

« Des théologiens-comme Tertullien, Hyppolite et Irénée-ne trouvèrent rien de mieux que d'employer le terme d'*oikonomia*. Leur argument était à peu près le suivant : « Dieu, quand à Son être et à Sa substance est certainement un ; mais quant à Son *oikonomia*, c'est-à-dire à la manière dont il organise Sa maison, Sa vie, et le monde qu'Il a créé, Il est trine. [...] Dieu confie au Christ « l'économie », l'administration et le gouvernement des hommes. [...] L'*oikonomia* devint le dispositif par lequel le dogme trinitaire et l'idée d'un gouvernement divin providentiel du monde furent introduits dans la foi chrétienne. »³³⁶

Apparaît alors une « forme de césure qui sépare en Dieu être et action, ontologie et praxis. L'action (l'économie mais aussi la politique) n'a aucun fondement dans l'être :

³³⁵ Giorgio AGAMBEN, *Qu'est-ce qu'un dispositif*, Editions Payot & Rivages, 2007, p. 10.

³³⁶ *Ibid.*, p. 24.

telle est la schizophrénie que la doctrine de l'*oikonomia* a laissé en héritage à la culture occidentale. »³³⁷

C'est ainsi que la trinité sépare l'âme, qui serait Dieu, l'essence de l'être, celui qui est l'initiateur, le créateur et l'inspirateur du monde, de l'Esprit, qui serait celui par lequel Dieu communique avec Jésus, et donc de Jésus qui est le Verbe incarné et qui s'occupe de l'*oikonomia*. Peut-être pourrions-nous nous permettre d'avancer que la trinité semble produire une différenciation toute relative quand il est annoncé que Jésus Christ dit : « que je ne fais rien de moi-même, mais que je dis ce que mon Père m'a enseigné ». (Jean 8 :28) et « Celui qui m'a envoyé est avec moi, il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable. » (Jean 8, 29) ou encore que « Cependant, ainsi, le monde saura que j'aime le Père et que j'agis conformément à l'ordre que le Père m'a donné. » (Jean 14, 31) « C'est pourquoi ce que j'annonce, je l'annonce comme le Père me l'a dit ». (Jean 12, 50) Et surtout : « Le Père et moi, nous sommes un. » (Jean 10, 30)

Jean semble présenter Jésus comme un modèle d'obéissance, ou l'église s'est saisie de cette interprétation du texte pour faire de l'obéissance un maître mot, une obéissance effaçant la possibilité de jugement du sujet. Même si Luc fait entendre une position différente quand Jésus sur la croix dit : « Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font. » (Luc 23, 34)

D'ailleurs, avance G. Agamben, cette *oikonomia*, « à partir de Clément d'Alexandrie, se confond avec la notion de providence et finit par signifier le gouvernement salvifique du monde et de l'histoire des hommes »³³⁸ nous dit Agamben.

Les pères latins choisirent *dispositio* pour traduire ce terme de *oikonomia*.

« Le terme dispositif nomme ce en quoi et ce par quoi se réalise une pure activité de gouvernement sans le moindre fondement dans l'être. »³³⁹ (...) « [Ce qui] renvoie à une économie, c'est-à-dire à un ensemble de praxis, de savoirs, de mesures, d'institutions dont le but est de gérer, de gouverner, de contrôler et d'orienter - en un sens qui se veut utile - les comportements, les gestes et les pensées des hommes. »³⁴⁰

³³⁷ *Ibid.*, p. 25.

³³⁸ *Ibid.*, p. 26.

³³⁹ AGAMBEN, 2007, *Op. Cit.*, p. 27.

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 28.

Le dispositif oriente donc et même contrôle, par le biais des institutions, les comportements et les représentations de ceux qui y sont soumis. Le dispositif est donc ce qui permet à une institution de ‘formater’ les actions et les discours de ceux qui en font partie, sans même que l’idéal du sujet soit nécessairement mobilisé. Ce façonnage résulte aussi d’une imprégnation culturelle opérée par l’héritage historique de la notion de dispositif. Cet héritage est associé à une indifférenciation abordée sous le terme d’obéissance, une obéissance associée à la soumission.

G. Agamben propose, dans la suite de sa réflexion :

« J’appelle dispositif tout ce qui a, d’une manière ou d’une autre, la capacité de capturer, d’orienter, de déterminer, d’intercepter, de modeler, de contrôler et d’assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants. »³⁴¹

Cela peut donc aller des mesures juridiques à l’école, l’écriture, la cigarette au téléphone portable. Et ce qui nous intéresse particulièrement c’est bien que ces dispositifs, non seulement capturent et modèlent les conduites mais aussi les discours. Ainsi, si pour Lacan (1969-1970), les discours sont des structures du lien social, ils prennent eux-mêmes place dans des dispositifs qui les orientent. Cette orientation produira des effets bien différents, modèlera autrement un même discours. Le discours de l’université dans le cadre de l’université, dans un autre dispositif comme celui d’un foyer pour adolescents, pourra devenir un discours bureaucratique. **Il y a alors une articulation entre les dispositifs et les discours de Lacan qui produisent différentes formes de subjectivation.**

G. Agamben ajoute d’ailleurs :

« Il y a deux classes : les êtres vivants (ou les substances) et les dispositifs. Entre les deux, comme tiers, les sujets. J’appelle sujet ce qui résulte de la relation, et pour ainsi dire, du corps à corps entre les vivants et les dispositifs. »³⁴² [...] « Au développement infini des dispositifs de notre temps correspond un développement tout aussi infini des processus de subjectivation. »³⁴³

³⁴¹ *Ibid.*, p. 30.

³⁴² *Ibid.*, p. 32.

³⁴³ *Ibid.*, p. 33.

Nous pouvons entendre, dans cette définition, la possibilité pour le sujet de développer un processus de subjectivation lui permettant une composition avec les dispositifs toujours renouvelée. Nous pourrions interroger cette double face de l'institution : d'un côté un biais pour le contrôle et l'immobilisation du sujet et d'un autre, un moyen d'organiser et de différencier les places de chacun.

Les dispositifs comme inhérents à l'être humain

Pour G. Agamben (2007), les dispositifs sont donc inhérents à la constitution de l'être humain en tant qu'homme, nous dirions en tant que sujet en psychanalyse, c'est-à-dire divisé entre l'être et le sens, par le signifiant. Il déduit cette scission du dispositif. La séparation qu'il y a eu entre l'être et l'action que vient indiquer la Trinité, se répète dans la scission du vivant avec lui-même et avec son environnement :

« L'événement qui a produit l'humain constitue en effet pour le vivant quelque chose comme une scission, qui reproduit d'une certaine manière la scission que l'*oikonomia* avait introduite en Dieu entre l'être et l'action. Cette scission sépare le vivant de lui-même et du rapport immédiat qu'il entretient avec son milieu. »³⁴⁴

C'est cette scission de l'homme, de lui avec lui-même, qui ouvre la possibilité, selon G. Agamben, des dispositifs et des instruments qui les peuplent, comme les objets, et comme les discours. Nous pourrions d'ailleurs penser que ces dispositifs, avec les objets et les discours qui les constituent, sont là pour organiser l'évacuation du vide, du manque, pour une jouissance, pour éteindre le désir et la mise en mouvement du monde qu'il suppose. Ce rapport avec les objets et les discours, avec tous les types d'instruments qui habitent ce monde, maintient le sujet dans un état d'inhibition de sa créativité possible à partir du vide. G. Agamben le formule avec son vocabulaire de philosophe :

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 36.

« Quand il arrive que ce rapport soit défait ou interrompu, le vivant connaît l'ennui (c'est-à-dire la capacité à suspendre son rapport immédiat avec les désinhibiteurs) et l'Ouvert, c'est-à-dire la possibilité de connaître l'être en tant qu'être, de construire un monde. »³⁴⁵

Arrive alors la question de la séparation, de la profanation et du sacrifice telle que G. Agamben les abordent.

D'abord G. Agamben (2007) définit la religion :

« Comme ce qui soustrait les choses, les lieux, les animaux ou les personnes à l'usage commun pour les transférer au sein d'une sphère séparée. Non seulement il n'est pas de religion sans séparation, mais toute séparation contient ou conserve par devers soi un noyau authentiquement religieux. Le dispositif qui met en œuvre et qui règle la séparation est le sacrifice. [...] La profanation est le contre-dispositif qui restitue à l'usage commun ce que le sacrifice avait séparé et divisé »³⁴⁶

Il explique que cette profanation, c'est-à-dire la séparation dans le sens d'une discrimination, est difficile aujourd'hui du fait que : « Le capitalisme et les figures modernes du pouvoir semblent généraliser et pousser à l'extrême les processus de séparation qui définissent la religion. »³⁴⁷

Il vient là dans la lignée de Foucault (1975)³⁴⁸ qui **a montré comment les dispositifs, à travers des pratiques et des discours, produisent des corps dociles mais apparemment libres qui pensent assumer leur identité et leur liberté de sujet dans le processus même de leur assujettissement.** « Le dispositif est donc, avant tout, une machine qui produit des subjectivations et c'est par quoi il est aussi une machine de gouvernement. »³⁴⁹

C'est ainsi qu'il affirme, en utilisant l'exemple du téléphone portable et des discours qui voudraient faire penser qu'il y en a un bon usage possible, que « si un processus de

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 36.

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 40.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 41.

³⁴⁸ Michel FOUCAULT, *Surveiller et Punir* (1975), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1995

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 42.

subjectivation correspond à chaque dispositif, il est tout à fait impossible que le sujet du dispositif l'utilise « de manière correcte ». »³⁵⁰

Ces subjectivations peuvent aussi être entendues comme des désobjectivations, et ces séparations sont prises dans le sens d'un découpage de l'humain qui l'empêche de se resituer à partir de son désir. C'est là que G. Agamben conçoit la profanation³⁵¹, la remise en commun, peut-être à partir du désir, de ce qui en a été séparé, comme quelque chose d'urgent. Nous pouvons l'entendre comme la remise en route des processus de subjectivations. Profaner pour remettre en commun et renouveler la mise en sacré, ou maintenir en sacré, en séparation du sujet d'avec lui-même. Son propos vient en écho des questions sur les types d'obéissances, mais surtout en résonance avec la remise en route de l'obéissance par le symptôme ou le passage à l'acte.

Les quatre discours : modélisation du lien social

Nous avons vu les paramètres organisant une structure dans le social, dans le politique. Nous avons vu qu'il y a une détermination du sujet par les dispositifs et par les discours sociaux qui créent des formes particulières de positions de sujet et des ouvertures ou des impasses à la réalisation subjective.

Il s'agit à présent de déplier comment la psychanalyse va nous permettre de traverser les autres discours et caractériser le lien social d'un autre angle de vue. La conceptualisation lacanienne du lien social est un levier possible de l'étude de l'obéissance. Lacan résume que l'inconscient c'est le social, donc, quand le discours organisateur d'une institution change, des changements apparaissent dans la subjectivité. Les quatre discours caractérisant le lien social seront donc notre levier.

Les discours sont des matrices de la parole qui organisent le lien social, les relations intersubjectives, de différentes façons, avec des effets singuliers. Ils sont au nombre de quatre. Lacan en rajoutera un qui sera celui du capitaliste³⁵².

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 45.

³⁵¹ Giorgio AGAMBEN, *Profanations*, Editions Payot & Rivages, 2005.

³⁵² Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Seuil, 1991

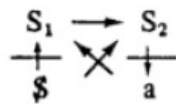
« En 1970, ce sera de nouveau à partir de la question des fondements – cette fois non pas de l'inconscient mais du lien social – que Lacan entreprendra sa formalisation de la psychanalyse dite aussi « *théorie des quatre discours* ». Cette construction (...) prend son départ dans un examen du langage en tant que fondement du lien social qui fait tenir ensemble les corps. S'en déduisent des modes de liens sociaux et des effets de paroles déterminés par les contraintes qui président à la formation des structures ainsi constituées. »³⁵³

Si ces discours nous intéressent, c'est qu'ils semblent englober nombre de situations rencontrées dans les réalités sociales et qu'ils permettent d'interroger les places auxquels sont mis ceux à qui ils s'adressent, et celles de ceux qui les émettent. Ces discours sont censés tourner. C'est-à-dire que nous pouvons utiliser un discours puis l'autre l'instant d'après. Leur fixité pourrait aussi être questionnée quant à ses effets.

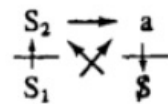
Nous en faisons une présentation succincte :

Les quatre discours :

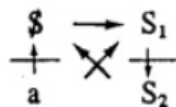
Discours du Maître



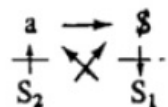
Discours de l'Université



Discours de l'Hystérique



Discours de l'Analyste



Les termes de ces quatre discours sont :

- S1 : le signifiant maître, le commandement
- S2 : le savoir, les savoir-faire
- \$: le sujet divisé
- a : la perte, le plus-de-jourir

³⁵³ Sidi ASKOFARE, Jean-Luc GASPARD, Pascale MACARY-GARIPUY, Marie-Jean SAURET, « Clinique, structure et discours : de l'empirique au formalisable en psychanalyse », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 79, no. 1, 2009, pp. 265-277.

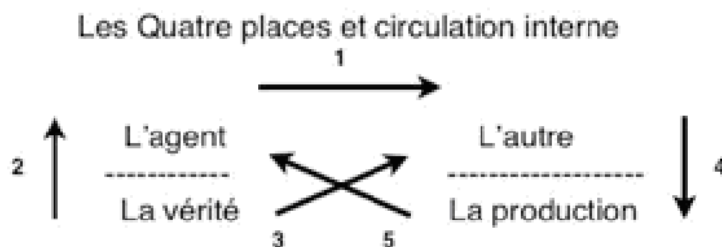
Sur différentes places qui sont :

- l'agent
- l'autre
- la vérité
- la production

Dans quatre discours différents :

- le discours du maître
- le discours de l'hystérique
- le discours de l'université
- le discours de l'analyste

Ils s'organisent ainsi :



Les quadripodes qui rendent compte des différents discours comportent chacun quatre places inamovibles, celles de l'agent, de l'autre, de la vérité et de la production :

- l'agent : celui qui parle
- l'autre : celui à qui il s'adresse,
- la vérité : le désir inconscient qui anime dans les dessous, le dire de l'agent,
- la production : l'effet du discours.

Ces quatre éléments, à leur place respective, sont constitutifs de tout discours. Ils s'organisent selon une circularité incomplète :

- la vérité, inconsciente, contamine la parole de l'agent (2), mais peut aussi se révéler directement à l'autre au travers des formations de l'inconscient, comme le lapsus ou l'acte manqué (3) ;
- l'agent n'a pas d'autre choix que de s'adresser à l'autre (1), c'est le fondement du lien social ;
- de cette adresse, il y a un reste, elle n'est pas sans effet sur l'autre (4), mais aussi sur l'agent lui-même qui l'énonce (5).

Nous sommes donc nécessairement dans un de ces discours à chaque moment, mais pas nécessairement toujours le même. Nous changeons de discours selon les contextes, selon les moments et les positions.

Le discours est conçu comme « statut de l'énoncé, S1 est celui qui est à voir comme intervenant. Il intervient sur une batterie signifiante (...) réseau de ce qui s'appelle un savoir. »³⁵⁴ C'est donc le sujet « à distinguer de l'individu vivant. »³⁵⁵

Et, « à l'instant même où le S1 intervient dans le champ déjà constitué des autres signifiants (...) surgit ceci, \$, (...) le sujet comme divisé (...). De ce trajet, sort quelque chose de défini comme une perte (...) l'objet *a*. »³⁵⁶ Cet objet *a* va activer le ressort de la répétition. « La répétition a un certain rapport avec ce qui, de ce savoir, est la limite, et qui s'appelle la jouissance. »³⁵⁷

Le S1, le signifiant maître est le signifiant fondateur, incarné, à partir duquel on se situe. Le S1 est « celui d'où part notre définition du discours (...) du champ du grand Autre. »³⁵⁸ Ce sont donc les signifiants organisateurs d'une situation énoncés par celui qui est en position de maître : les ordres, les nominations.

Les S2 sont tous les signifiants référés aux savoirs et aux savoirs faire que nous utilisons mais qui ne nous fondent pas. « S1 ayant surgi, premier temps, se répète auprès de S2. De cette entrée en rapport, surgit le sujet que quelque chose représente, une certaine perte. »³⁵⁹

Le *a*, nommé à ce moment-là « le plus-de-jour », est cet objet produit, reste, déchet, chu du signifiant qui ne recouvre pas le réel. C'est un creux, un vide, un trou. C'est cet objet qui cause notre désir, nous met en mouvement, et vient répétitivement organiser la question de la jouissance. Le « plus-de-jour » désigne le produit du langage car le signifiant se déplace sans cesse, travaille à perte car il y a toujours un reste que le langage n'attrape pas. Il permet, malgré tout, la jouissance du chiffrage, du signifiant, de ce qu'on met en place pour border ce

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 12.

³⁵⁵ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Seuil, 1991, p. 12.

³⁵⁶ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Seuil, 1991, p. 13.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 14.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 12.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 18.

vide. Dans la répétition du signifiant, le discours produit un déchet, quelque chose qui reste éternellement en dehors du signifiant. L'objet *a* est cet en-plus du signifiant, quelque chose qui n'a pas de signifiant. Il « est effet de rejet ». ³⁶⁰

Le sujet \$ est le sujet divisé du fait d'être pris par le signifiant, de ne pas être tout entier là où il pense être, d'avoir à faire avec l'inconscient. Ce \$ peut aussi être le symptôme quand il est en place d'agent comme dans le discours de l'hystérique.

Cette place dans les discours s'interroge. C'est ce que semble proposer Lacan quand il dit à propos du \$ en place de dominante, d'agent :

« Au niveau du discours de l'hystérique, il est clair que cette dominante, nous la voyons apparaître sous forme du symptôme. C'est autour du symptôme que se situe et s'ordonne ce qu'il en est du discours de l'hystérique. [...] Si cette place reste la même, et si, dans tel discours, elle est celle du symptôme, cela nous portera à questionner comme étant celle du symptôme la même place quand elle sert dans un autre discours. » ³⁶¹

Donc que la place dominante sur laquelle peut se situer le S1 fait que le S1 peut aussi être un symptôme, de même S2 à cette place ou *a*.

Lacan indique que cette formalisation des quatre discours, cet « appareil », « fonctionne comme cette réalité (...) celle du discours qui est déjà au monde et qui le soutient. » ³⁶²

Lacan précise :

« Dès qu'on tient un discours, ce qui surgit, ce sont les lois de la logique, à savoir une cohérence fine, liée à la nature de ce qui s'appelle articulation signifiante. C'est ce qui fait qu'un discours est soutenable ou non, de par la structure de ce qui s'appelle le signe, et qui a à faire avec ce qui s'appelle communément la lettre, pour l'opposer à l'esprit. » ³⁶³

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 47.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 48.

³⁶² *Ibid.*, p. 13.

³⁶³ Jacques LACAN, *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*, éd. Seuil, 2006, p. 81.

Lacan développera sa trouvaille, dans le séminaire XVII, « L'envers de la psychanalyse ». C'est dans ce séminaire qu'il veut « distinguer ce qu'il en est du discours, comme une structure nécessaire qui dépasse de beaucoup la parole »³⁶⁴. Ce qui l'intéresse dans ce séminaire, c'est « un discours sans parole ». Parce que « sans paroles, il peut fort bien subsister (...) dans certaines relations fondamentales » qui sont instaurées de façon stable « par l'instrument du langage ». Et il n'y a pas besoin des « énonciations effectives » pour que « notre conduite, nos actes éventuellement s'inscrivent du cadre de certains énoncés primordiaux. »³⁶⁵

Le discours articule une logique qui va se dérouler tout au long des échanges en cours dans le lien social. En dehors de la question des intentions des différents protagonistes, c'est le déroulement de cette logique qui s'indique et s'installe par des signes articulant les positions qui va permettre la cohérence et le fonctionnement de ce lien.

Si ce lien nous intéresse, tel que théorisé par les discours, c'est parce que l'obéissance qui en découle, est susceptible d'y être précisée.

Le discours du maître est le premier discours de cette construction du lien social. C'est celui dans lequel nous sommes nécessairement. Et c'est ce discours qui produit l'objet *a*. Ce discours du maître nous semble relié à la question de l'autorité. Comme nous l'avons vu, l'autorité s'appuie sur des signifiants organisateurs, qu'ils prennent leur origine dans les énoncés d'un *chef* ou dans les conclusions de réunions. Ces énoncés, s'adressent à la personne qui va agir, qui va produire une action dans la réalité, à partir de son savoir-faire : c'est le S2. Cela va produire un reste, quelque chose qui ne s'est pas passé comme prévu ou qui reste à faire, nous pourrions dire qui manifeste un écart avec l'idéal complet, et c'est ce qui va activer et l'agent, le S1, et celui qui a fait l'action, le S2. Quel que soit la production, l'impossibilité de ce *a* à rejoindre le \$ est d'abord masquée par le sentiment d'impuissance qui relance le circuit. C'est quand l'impossible, recouvert par l'impuissance, sera pris en compte qu'il pourra y avoir changement de discours.

³⁶⁴ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Seuil, 1991, p. 11.

³⁶⁵ *Ibid.*

Le S1 maître est animé par sa division qui est dessous. Nous pourrions aussi entendre cette dimension de l'autorité, qui n'est pas toute, de celle qui est indexée par des références qui font tiers.

Places dans les discours dans le champ de l'autorité

Nous avons vu, en première partie, que l'autorité, comme un sceptre, pouvait se passer de l'un à l'autre. En effet, si une discussion dans une réunion, ou une décision qui vient d'ailleurs produit un ordre, le chef de service peut en être le maître, mais l'éducateur qui va mettre en place la décision peut à son tour en devenir le maître, et, finalement, donner à l'adolescent la possibilité d'être le maître de son choix. Comme dans une situation de lever un adolescent le matin pour qu'il puisse aller à l'école même s'il le refuse, la décision prise en équipe, S1, signifiant clé, est mise en place par l'éducateur de service, en S2, position du savoir-faire. Mais quand l'éducateur va réveiller l'adolescent, il se retrouve en place de S1, de celui qui incarne le signifiant maître, et l'adolescent en place de S2, celui qui va savoir y faire avec ce qui a été énoncé. Au bout d'un moment, il y a passage de la position d'agent du discours de maître de l'éducateur à l'adolescent. L'adolescent reprend la main sur son lever. Il va falloir qu'il décide s'il active le S1 'lever' de référence pour pouvoir entreprendre ce qu'il a à entreprendre, les S2. Bien sûr il y a un reste, et les dialogues entre collègues, en réunion, avec le chef de service, vont faire de ce reste, de ce signifié sans signifiant, le creux à partir duquel nombre de signifiants vont se mettre en route. Nous pourrions donc penser que ce discours de maître est particulièrement présent et opère dans l'institution. Mais nous pourrions penser que s'il opère, c'est parce qu'il circule entre les individus, qu'il y a donc référence à de l'autorité et non à de la domination. **L'obéissance qui en découle est une obéissance qui laisse à chacun la possibilité ou de prendre la place de S1, de celui qui peut mettre en place des signifiants organisateurs, et donc d'incarner une décision, ou de S2, tous les signifiants qui viennent à la suite des signifiants maîtres, et donc de manifester son savoir-faire. C'est une obéissance qui laisse donc le sujet acteur tant au niveau du choix de la position susceptible de tourner, tant au niveau de la mise en œuvre de l'action.**

Dans le cadre des réunions où se discutent les choix et où se mettent en scène les fonctions de chacun, nous pouvons penser que la position des uns et des autres est établie. La directrice est clairement en place de S1, le chef de service peut l'être aussi, mais il construit et

partage cette place en permanence avec les collègues. Après des discussions et des propos variés, il peut se tourner vers les éducateurs ou vers la psychologue et dire « bon eh bien je fais quoi moi maintenant ? », pour que s'établisse une logique dont découlerait une action précise comme par exemple reprendre l'adolescent dans son bureau avec le référent pour marquer une inquiétude, un impossible ou une décision. Dans ce même discours de maître, les places peuvent donc s'inter changer.

Un autre discours semble à l'œuvre dans ces réunions, c'est celui de l'hystérique. En effet, par le jeu des fonctions, les éducateurs, mais aussi la cheffe de service comme nous venons de le montrer, sont dans cette position de sujet divisé, de \$, qui interpelle l'autre en place de S1, en place de donner les signifiants fondateurs, de celui qui va donner le signifiant organisateur. C'est ainsi que les éducateurs peuvent manifester leurs insatisfactions, ou leurs interrogations, en attente et en interpellation de signifiants qui vont répondre à leurs difficultés.

Ces deux discours, hystérique et de maître fonctionnent bien ensemble.

L'obéissance, dans le discours de maître, peut donc être une obéissance qui s'appuie sur la reconnaissance d'un savoir-faire, S2. Il y a obéissance à l'ordonnement produit par le discours, à cette matrice relationnelle, et une obéissance qui inclut la possibilité de faire tourner les places. À l'intérieur de ce discours, une obéissance à la place donnée permet de remplir une fonction et une mission.

Places dans les discours dans le champ de la domination

Pourtant un discours semble prendre place régulièrement et induire des fonctionnements plus complexes, c'est le discours de l'université. En effet, de la même façon que les conceptualisations théoriques figées ou que les supposées Vérités, les normes diverses et variées, les questions financières, les instances décideuses lointaines, mettent chacun, de la directrice à la cheffe de service aux éducateurs, en place de S2, de ceux qui appliquent les signifiants maîtres qui viennent d'ailleurs, qui sont cachés sous la barre, ou d'objet *a*, de place en creux, de reste. Nous pouvons supposer que tout un malaise peut en découler et que

l'obéissance sur la base d'une place de *a* par exemple confronte le sujet à un positionnement ayant des effets problématiques.

Quand la direction donne l'orientation de l'établissement centrée sur l'accompagnement des enfants accueillis et le dirige, elle est en position de S1, de celle qui donne les signifiants organisateurs, dans le discours du maître et délègue les savoir-faire à l'équipe. Mais quand la direction met au-devant de la scène sa soumission aux directives qui viennent de plus haut et qui concerne essentiellement la question des finances, du budget, et qu'elle attend l'application exacte des directives, nous pouvons avancer qu'elle se met en place de S2, les savoir-faire, et non en place de S1, celle qui donne les signifiants maîtres. D'être en place de S2, de savoir-faire, met l'équipe en place d'objet *a*, en creux. Elle-même n'incarne pas le signifiant maître qui vient d'ailleurs. Ce qui est refoulé, c'est l'incarnation possible, c'est d'y mettre de soi, de s'y sentir engagé. La direction annulant de même la place du désir pour elle et sa possibilité d'agir, induit donc une position d'objet. Cette place d'objet semble difficile à investir à partir d'une place d'éducateur.

Le *a* en place d'agent, pourrait être celui que soutient le discours de l'analyste. Il s'adresse alors au sujet divisé qui va produire des nouveaux signifiants organisateurs de sa position. Dans un foyer pour adolescents, l'éducateur en place d'objet *a*, malléable, qui a en face des adolescents exprimant sans cesse leur conflictualité interne, semble pouvoir produire une situation dans laquelle les adolescents se mettent à produire les signifiants maîtres. Sans même entrer dans la nature de ces signifiants, nous pouvons entendre que ce discours de l'analyste, logique de discours dans laquelle peuvent être pris les éducateurs au sein d'une institution dans les conditions décrites ci-avant, produit des effets et nous faisons l'hypothèse que certaines violences, passages à l'acte et déconstructions peuvent en être les conséquences, ce que nous verrons ultérieurement. Ce peut être le cas d'institution où le discours de l'analyste, mis en place idéologique, laisse les enfants maîtres des situations, décider s'ils se rendent à la visite médiatisée par le juge, par exemple, jusqu'à ce que les enfants puissent cruellement exercer leur emprise les uns sur les autres sans reprise par les adultes.

Nous avançons que la croyance est mobilisée par le discours de l'université, peut-être comme modalité de dénégation de ce lien de domination qui lui est associé.

Si d'un côté l'organisation institutionnelle est censée permettre la mise en place d'un tiers et de limiter les 'investissements fusionnels', les 'débordements haineux', de l'autre côté, G. Agamben (op.cit.) nous a montré l'immobilisation produite par les découpages, les mises en sacré des éléments par les dispositifs. D'un côté l'éthique est mobilisée par les fonctions, les statuts, ce qu'on se doit de faire' au regard de l'engagement pris, et d'un autre la rencontre avec l'adolescent accueilli ne peut se faire qu'à partir de ce que l'acteur de terrain s'autorise, en responsabilité, dans la rencontre avec lui. D'un côté les découpages stabilisants, de l'autre l'incontournable 'profanation' remet en mouvement ces installations.

Donc d'un côté, comme Freud l'indiquait, l'institution mobilise l'identification et rapte la reprise singulière de cette identification, d'un autre côté le processus complexe de l'identification remet toujours en jeu l'identité et, à partir de cet écart, crée une tension entre ce à quoi il est nécessaire de se soumettre et ce à quoi le sujet s'autorise pour une créativité nécessaire dans le lien aux adolescents. De cette tension structurelle à tout sujet en lien avec le social découle le symptôme. Si la politique veut 'gérer' le symptôme, la psychanalyse s'y intéresse comme une trouvaille signifiante et potentiellement l'occasion d'une mise en mouvement nécessaire. Par ce biais, le sujet peut chercher à composer une subjectivité toujours nouvelle. Si les découpages organisationnels sont susceptibles d'empêcher le sujet de se situer en vérité vis à vis de son désir, la remise en commun des éléments séparés (profanation) est l'occasion de remettre en route les processus de subjectivation. Les discours de Lacan, instaurés comme moyens de lire les liens sociaux, ont permis de déplier les positions, les façons de tourner dans ces positions et le contenu de ces positions. Dans la réalité d'une institution accueillant des adolescents, les éducateurs, vont permettre, aux travers de leurs paroles, de leurs positions et de leurs manifestations symptomatiques d'avancer dans la réflexion.

3.2. Anouar et le passage à l'acte

Le propos, à présent, n'est pas d'analyser l'éducateur du côté de ses positions subjectives telles qu'elles se sont construites dans son histoire mais telles qu'elles se manifestent dans ce social que constitue le foyer pour adolescents dont il est parlé ici. Les incidences subjectives de ce social viennent se nouer avec l'histoire propre d'un sujet mais cet aspect sera laissé dans les coulisses de l'intime du sujet pour n'aborder que la dimension logique et structurelle de ce qui se noue entre une organisation collective et un sujet, entre ce que produit une institution et la subjectivité d'un sujet telle que les mécanismes inconscients nous permettent de la repérer. En tant que collègue, la psychanalyse n'est qu'un outil pour penser l'intersection entre le sujet et le social et non pour analyser le sujet proprement dit. Je m'appuierai donc juste, au niveau personnel, sur ce que les professionnels indiquent de leurs signifiants maîtres et de leurs supports, et des quelques éléments permettant de se les représenter en chair et en os. Le découpage de leur parole est propre à mon regard subjectif. Il s'agit donc d'une fiction s'appuyant sur des éléments épars rassemblés pour tenter d'articuler une lecture possible du lien entre le sujet et l'institution, autour de la question de l'obéissance. Il ne s'agit donc pas non plus d'une analyse institutionnelle mais bien d'une exploration du lien social avec d'un côté une institution et de l'autre un sujet.

Nous commencerons par circonscrire les concepts d'acte, d'*acting out*, et de passage à l'acte. Puis, après avoir présenté l'éducateur dans l'institution, nous aborderons le changement dans l'institution et les effets de ces changements sur l'identité. Nous pourrons alors étudier au plus près l'émergence d'un passage à l'acte de l'éducateur sur un adolescent. Pourra être ainsi interrogée la mise en place d'un nouage particulier entre d'un côté, les nécessités subjectives d'un éducateur, et, d'un autre côté, les atteintes de la direction historique de l'établissement, les atteintes de la fonction éducative et l'atteinte du tissage symbolique autour de la prise en charge d'un jeune. Le passage à l'acte de cet éducateur sur un adolescent, effet de la rencontre entre l'incidence subjective d'une conjoncture institutionnelle et la recherche de changement de discours, sera une modalité de remise en route d'un nouage d'obéissance active nécessaire.

3.2.1. Un processus à l'œuvre chez un éducateur

Nous commencerons par présenter l'éducateur à partir de ses références subjectives puis à partir de sa position dans l'institution.

Un éducateur engagé

Anouar est un éducateur d'à peu près 35 ans à la période dont je parle. Posé, avec une morale très précise, un axe de travail mettant clairement l'enfant au centre, Anouar est un éducateur considéré comme très investi et très engagé auprès des jeunes. Sa rigueur, qui pourrait flirter avec le rigorisme, peut le laisser démuni face aux affects massifs qui peuvent émerger des jeunes et mobiliser chez lui des affects similaires. Mais il n'hésite pas, et il est même très demandeur d'élaborations au fur et à mesure de ce qui l'interroge. Il n'hésite pas non plus à faire appel au tiers, psychologue par exemple, pour trianguler un lien, ressenti comme trop envahissant, entre lui et un jeune. Le jeune N. dont nous parlerons ici fait partie de ceux autour desquels Anouar n'a pas hésité à réfléchir à divers moments et en divers espaces d'élaboration.

Son parcours : même s'il a toujours voulu travailler dans l'éducatif, ses parents lui ont renvoyé son immaturité à 18 ans pour le détourner de ce projet. Après avoir fait *un diplôme dans les assurances*, il dit : *j'ai travaillé un tout petit peu mais ça ne me convenait pas en fait ce que je faisais. C'est vrai que ce n'était pas, humainement ce n'était pas très compliqué. Après j'ai travaillé dans la restauration pendant un bon moment et j'avais toujours en tête de travailler dans le milieu éducatif. Après on a déménagé dans le sud, puis j'y pensais encore et c'est dans le sud que j'ai fait une formation pour pouvoir travailler dans l'éducatif. C'était AMP (Aide Médico-Psychologique) ce que j'avais fait. Parce qu'il n'y avait pas de formation pour être éduc. Ou sinon il fallait attendre encore, il y avait une session mais c'était l'année d'après et puis j'ai dit ben je vais faire ça et puis voilà quoi. Donc j'avais travaillé. C'était un IME (Institut Médico-Educatif). Donc j'ai dû travailler 3 mois et puis tout le reste j'étais sur la maison d'enfant³⁶⁶. Donc ça me convenait.*

³⁶⁶ La Maison d'Enfants à Caractère Social (MECS) est un foyer hébergeant et s'occupant d'enfants souvent entre 6 et 13 ans mais pouvant aller de 4 à 18 ans selon les structures. Elle est organisée selon les mêmes principes que le foyer pour adolescents mais concernant les enfants plus jeunes.

Puis, revenu dans son département d'origine, il a travaillé dans un lieu pour « séjour d'apaisement », c'est-à-dire pour des jeunes en rupture et pris dans des passages à l'acte ayant pour conséquence qu'ils se retrouvent dans une forme d'errance, de foyers en foyers, jusqu'à l'exclusion définitive ou l'enfermement. C'est après le départ de la cheffe de service de cette structure qu'Anouar voudra aussi en partir. Il indiquera là clairement que le cadre avec lequel il travaille est essentiel pour pouvoir soutenir sa propre place. Suite à cette demande de départ, l'association lui proposera un poste au foyer pour adolescents sur lequel se situe ce présent travail. Cette proposition qui lui est faite indique aussi qu'Anouar a été apprécié comme professionnel et que l'association³⁶⁷ souhaite qu'il reste en son sein. Lui-même indique là l'importance des liens avec les professionnels pour exercer son métier de façon satisfaisante.

Ses références personnelles l'amènent à investir sa fonction dans la continuité de ce que ses propres parents lui ont transmis : *je savais que l'éducation ce n'est pas que les parents tout seuls qui peuvent la faire. Ce n'est pas forcément les meilleures personnes pour élever un enfant, pour l'éduquer, en fait il faut plusieurs adultes. Moi j'ai eu beaucoup de personnes qui se sont occupées de moi pendant mon enfance, parce que mes parents étaient sur un hôtel-restaurant donc ils n'avaient pas forcément le temps de s'occuper de moi tout le temps. Une dame s'occupait de moi et depuis on est toujours resté en contact. (...) Cette dame, amie des parents, est devenue « famille d'accueil » et là c'est vrai que ça m'interrogeait de voir qu'il y avait des enfants qui n'avaient pas de parents du tout, qui étaient élevés par d'autres adultes. Puis finalement je me disais que moi aussi finalement je ne suis pas élevé que par mes parents. Et que ce n'est pas aussi mal que ça que d'avoir d'autres visions en fait, d'autres manières de faire aussi.*

Nous pouvons entendre qu'Anouar se situe dans la transmission de ce qu'il a connu, des adultes de références diverses susceptibles de soutenir quelque chose du sujet. Nous pouvons entendre aussi qu'il a éprouvé que cette situation ne fut sûrement pas aussi simple qu'il le voudrait. « Ce n'est pas aussi mal » laisse entendre une certaine ambivalence et potentiellement une position défensive, ou aussi une sublimation.

³⁶⁷ L'association comprenant de très nombreuses et diverses structures, il est fréquent qu'un professionnel puisse changer de structures sans changer d'employeur, l'association.

Nous pouvons aussi nous interroger sur Anouar face à la réserve des parents quant à son choix professionnel. En effet, s'il leur obéit dans un premier temps, il finit par s'autoriser à son désir de travailler dans le domaine éducatif. Nous pouvons remarquer cette scission entre le choix de son désir, l'éducatif, qu'il ressent comme étant dans la continuité de son vécu, et le désir de ses parents qu'il reproduise leur investissement social d'un domaine rémunérateur. Après avoir écouté leurs conseils, leur enseignement, il choisit ce qu'il situe dans la transmission.

Anouar témoigne donc de son parcours singulier et de la place que prend son métier dans son histoire subjective. Il a construit un champ référentiel propre qui sera un point d'appui pour lui dans sa fonction. La transmission de ce qu'il a vécu de fructueux quant à la multiplicité des adultes nécessaires à la construction d'un sujet, et la différenciation de la demande de l'Autre. Cet axe symbolique propre viendra s'articuler avec les autres axes symboliques permettant un nouage d'obéissance à la fonction spécifique.

Son rapport à l'institution : une obéissance complexe

Arrivé dans l'institution, Anouar prend place de façon satisfaisante pour lui et pour ses collègues. Il est très investi, en particulier pour les adolescents dont il est le référent. N. fait partie de ceux-là.

Apprécié par ses supérieurs, il a des idées et des principes très précis avec toujours le souci de la mission au-devant de la scène. Il prend ses congés pendant le ramadan dans le souci de l'institution, dit-il. Ceci pourrait indiquer qu'il met le collectif au-dessus de sa personne ou, en tout cas, qu'il met cette représentation en place d'idéal. Il dit aussi avoir le souci de ne pas influencer les jeunes et de laisser dans l'intime cette pratique religieuse. Il promeut une obéissance à des valeurs.

Puis, il y a le changement de direction. Une nouvelle directrice, qui mettra d'entrée de jeu sa préoccupation des finances comme axe central de sa fonction, mobilisera son désaccord. S'il met l'institution au-dessus de son confort personnel, c'est dans la mesure où l'institution maintient les valeurs éthiques de la mission au centre des préoccupations. L'idéal

n'est pas délégué à l'autre mais il est attendu qu'il puisse s'articuler à l'autre. Puis, le changement de cheffe de service pendant onze mois et son remplacement par un chef de service en adhésion avec les préoccupations financières de la directrice, entérineront sa révolte à ce qu'il vivra comme une attaque de la mission devenue secondaire par rapport aux finances.

Je trouvais que ce qui n'allait pas, c'était des ordres donnés mais sans réflexion, par rapport au projet déjà en premier, par rapport au public aussi et puis surtout le sens en fait, le sens de ces ordres. On n'a jamais pu les donner. Alors peut-être que je me pose trop de questions mais avant de transmettre quelque chose, il faut le comprendre. Et puis il y avait très peu d'explications par rapport à tous ces ordres parce que j'ai l'impression qu'ils ne savaient pas.

Anouar pointe d'entrée de jeu la dimension institutionnelle de son mal-être. Pour s'identifier, il lui fallait d'abord que le discours se réfère à quelque chose qui fasse sens par rapport à la mission. Le nouage entre ses valeurs, ses identifications précédentes, son statut d'éducateur et sa fiche de poste, et les injonctions institutionnelles était en suspens. L'élément clé était, dans ce qu'il énonce, que l'enfant soit au centre et non les finances.

Ce que « les chefs » ne savaient pas étaient le sens et les modalités. Ils ne savaient pas *pourquoi ils devaient appliquer ces choses et comment ils devaient les mettre en œuvre.*

Nous pouvons supposer là que la théorie implicite était que les chefs obéissaient aveuglément à des injonctions arbitraires.

Anouar interroge le système et la place du désir ainsi que son ressort. Sans cette dimension qui indiquerait l'objet du désir professionnel, le retournement des moyens comme fin rend absurdes, dépourvus de sens, les ordres donnés. **Le sens est bien à prendre dans les deux sens du terme, la direction et les raisons.**

Ce sens est altéré par la façon dont les ordres sont énoncés :

C'est tombé d'un coup, sans explications et on se retrouve avec un budget dont on ne sait pas trop ce qu'il en est.

La question d'argent, moyen au service de la mission, devient un lieu de cristallisation des questions de sens.

Déjà on ne parle que d'argent. Je ne comprenais pas qu'ils puissent parler d'argent ainsi, c'est indécent de parler d'argent comme ça, à cet endroit-là, ce qui est indécent c'est qu'on ne parle plus que d'argent et on a effacé la mission. D'abord la mission se fait correctement et puis petit à petit, on voit, les choses sont prises à l'envers.

Ce non-partage amenait de la suspicion et le sentiment qu'il y avait des intentions peu louables derrière la façade avec

toutes leurs cachotteries au niveau de l'argent. Et puis en parallèle, il y a qu'elle disait que ce n'était pas son problème les enfants.

Dans l'institution dont nous parlons ici, il apparaît difficile d'obéir à une entité, à un maître ou à un leader, si celui-ci ne partage pas le socle éducatif commun, les priorités éducatives en l'occurrence. Les professionnels qui sont en place de faire preuve d'autorité auprès des enfants, de les accompagner dans leur construction, ne peuvent le faire s'ils ne sont pas reconnus dans leur désir, dans leur mission, dans leur autorité qui les autorise à une autonomie vis à vis des injonctions venant de la hiérarchie.

Il apparaît donc difficile d'obéir à une entité pour les éducateurs dans un contexte qui leur demande de mettre de côté leurs références éducatives car la soumission les met dans un paradoxe quant à leur mission. En effet, s'ils obéissent par soumission, ils ne peuvent remplir leur mission qui suppose de penser par eux-mêmes, d'être créatifs à chaque instant, d'être animés d'un désir concernant le devenir des jeunes. C'est ce que souligne Anouar quand il dit qu'il faut être relié à l'autre, partager un terrain commun, pour qu'il puisse y avoir transmission de l'autorité. **La fonction éducative est donc particulièrement propice pour repérer les impasses de certaines modalités d'exigence de l'obéissance.**

De plus, Anouar témoigne de ce qu'il ne lui est pas possible d'obéir à Un s'il n'obéit pas à lui-même *a minima*, c'est-à-dire en ce en quoi il a foi, à sa fonction d'éducateur telle qu'il la construite jusque-là, à sa mission telle qu'elle a été définie auparavant et telle qu'il en partage l'essentiel avec ses collègues. Ce qui se met en place dans la conjoncture particulière de ce foyer pour adolescents à ce moment-là, c'est le sentiment d'être dans la soumission à des injonctions non reliées à l'histoire, à la fiche de poste, au collectif, donc à ce qui participe

à l'axe symbolique de l'autorité. Cette obéissance de soumission qui dépossède le sujet de lui-même est repérée comme étant à l'origine du **conflit entre ce en quoi il a foi et ce en quoi il lui est demandé de croire sans articulation entre les deux produisant ainsi une souffrance.**

Les gens pour moi ils n'étaient plus crédibles, du tout. Si c'est pour me parler d'argent.

Les modalités d'admission d'une adolescente, dans le cadre de la nouvelle direction, sans lien avec les usages et principes de l'établissement, sont indiquées comme une pierre à l'édifice de la déstabilisation.

Personne n'avait prévenu les parents. Et pendant qu'on faisait l'admission il y avait les documents sur les prix de journée. Mais par contre personne n'avait pris la peine de prévenir les parents. La raison invoquée par le chef de service : en fait il n'y a pas assez d'enfants en ce moment dans le foyer et il a reparlé d'argent.

Nous pouvons entendre que l'obéissance, envisagée comme possible, se réfère à la mission, aux principes, aux finalités donc, mais aussi à la continuité, aux usages. L'inscription, si elle n'a de sens au sens de raisons logiques ou éthiques, a besoin de sens au sens de direction, de prise par la continuité de l'histoire, entre passé, présent et avenir. En l'absence des deux dimensions, les piliers sur lesquels est fondée l'autorité sont abolis.

3.2.2. Perte d'identité

Anouar a indiqué les abscisses et ordonnées de son inscription dans sa fonction. Si le processus d'identité est toujours en mouvement avec l'enjeu des identifications, il y a des signifiants clés à partir desquels il se situe. Il a indiqué que, dans cette construction professionnelle, dans le processus de symbolisation de ses actions, ce qu'induit le tiers, directrice ou chef de service, est essentiel pour dérouler ses positionnements. Le changement du regard de ce tiers, le changement de langue commune, le sentiment de déterritorialisation, vont avoir des effets de déliaison sur le sujet. Le mouvement de l'identification va être suspendu, l'identité immobilisée. Le symbolique fragilisé et l'imaginaire prédominant immobilisent.

Un processus de déliaison

Anouar : on ne parle plus de la même chose. Il indique ce sentiment qu'il n'y a plus de langue commune. Pour moi ça paraissait normal et là ça ne paraissait plus normal dans l'établissement.

Cette perte de langue commune est crainte aussi entre collègues et les jeux d'alliance fragilisent l'équipe :

On peut pas dire à tout le monde ce qu'il doit faire. Ça sert à rien de dire à une direction qui veut diviser tout le monde. C'est boiteux. Et il y en a qui sont allés à pieds joints dedans. Ça a coupé la crédibilité, et ça a coupé la communication aussi.

Anouar laisse aussi entendre que, dans cette dissension entre les différentes approches, il se sentait seul, ce qui le renvoyait à sa seule responsabilité sans soutien institutionnel :

si vraiment après c'est la faute des éducateurs... je l'ai répété plusieurs fois à la directrice, s'il y a un problème un soir, si j'appelle la gendarmerie, ils vous appelleront vous. Elle ne me croyait pas.

Nous pourrions supposer que l'appel au Un est aussi une question d'identité et que les symptômes de l'institution étaient un appel à ce socle identitaire permettant de faire communauté si ce n'est association. Tout était devenu individuel.

L'appel au Un est un appel aux signifiants maîtres, à la responsabilité de la directrice comme portant cet Un, à une identité commune dans l'équipe et dans la langue.

Ce processus de déliaison amène un sentiment de solitude délétère, non pas la solitude structurelle qui témoigne de la séparation, de la différenciation, à partir de laquelle le lien à l'autre peut advenir en tant que tel, mais la solitude vécue comme un esseulement, une absence de liaison. Nous pouvons constater que l'aliénation au Un, c'est à dire **la prise sous un signifiant maître qui donne une place en séparant d'une autre, est corrélative d'une séparation symbolique ; qu'en l'absence d'aliénation possible du fait de la disjonction entre ce que cet éducateur reconnaît comme signifiants fondateurs pour lui et les nouveaux signifiants auxquels il doit se référer, cette absence d'aliénation possible rend la séparation et le lien impossibles.**

« Lacan souligne l'étymologie latine de « séparation ». *Separare*, séparer, équivoque avec *se parare*, se parer et encore s'engendrer. La séparation est un engendrement du sujet, là où l'aliénation est une *aphanisis*, un fading, un évanouissement du sujet. L'aliénation ne consiste pas à faire que le sujet se retrouve dans l'Autre, elle le divise : « S'il apparaît d'un côté comme sens, produit par le signifiant, de l'autre il apparaît comme *aphanisis* »³⁶⁸ »³⁶⁹

Le sujet, pris par des signifiants maîtres, s'efface des autres signifiants. Par cette prise signifiante qui lui donne un sens, il disparaît des autres (*aphanisis* ou fading) et se sépare de tous les possibles en s'engendrant dans un possible.

Le sujet peut être pris par un signifiant et donc constitué d'un côté et disparaître de l'autre. Lacan avance :

« Le sujet n'est sujet que d'être assujettissement au champ de l'Autre, le sujet provient de son assujettissement synchronique dans ce champ de l'Autre. C'est pour cela qu'il lui faut en sortir, s'en sortir, et dans le *s'en sortir*, à la fin, il saura que l'Autre réel a, tout autant que lui, à s'en sortir, à s'en dépatouiller. C'est bien là que la nécessité s'impose de la bonne foi, fondée sur la certitude que la même implication de la difficulté par rapport aux voies du désir est aussi dans l'Autre.»³⁷⁰

³⁶⁸ Jacques LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 191.

³⁶⁹ Pierre BRUNO, « L'équivoque de la séparation », *Psychanalyse*, 2010/1 (n° 17), pp. 17-25.

³⁷⁰ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p. 172.

L'Autre ne semble pouvoir être représenté par le « chef » ou la « direction » s'il ne lui est pas supposé la même « implication », la même « difficulté par rapport aux voies du désir ». En l'occurrence, il n'est pas supposé à l'instance organisatrice du travail, de la fonction, la même difficulté puisqu'il lui est supposé un total accord d'elle avec elle-même au travers la question financière. Il lui est reproché le trop grand écart avec ce que vivent les éducateurs. La complexité de la prise en charge des jeunes semble l'unique affaire de l'éducateur, dans les dires d'Anouar. Le constat de la certitude de cet Autre, de son plein, ne laisse pas la place à cette séparation permettant, à partir de l'aliénation et *aphanisis* productrices de sujets, de se situer en tant que sujet désirant et d'être relié.

Selon Lacan :

« Ce par quoi le sujet trouve la voie de retour du *vel* de l'aliénation est cette opération que j'ai appelée, l'autre jour, séparation. *Par* la séparation, le sujet trouve, si l'on peut dire, le point faible du couple primitif de l'articulation signifiante, en tant qu'elle est d'essence aliénante. C'est dans l'intervalle entre ces deux signifiants que gît le désir offert au repérage du sujet dans l'expérience du discours de l'Autre. »³⁷¹

Nous pouvons supposer que si le leader, le maître, le chef, la directrice ne manifeste pas son désir comme c'est le cas en bureaucratie (« le chef donne unilatéralement des ordres censément rationnels et à portée universelle »)³⁷², ce qui peut rejoindre la figure de l'idéologue (« le chef donne unilatéralement des croyances obligées ou obligatoires »)³⁷³, les effets sont de domination et non d'autorité. S'il y a un énoncé sans énonciation, si le sujet, éducateur en l'occurrence, ne peut qu'obéir exactement, sans y mettre de lui, sa mission devient impossible.

Mais nous pourrions supposer que ce qui fait cet impossible est dû aussi au conflit entre les différentes aliénations auxquelles le sujet a à faire. Cet effet de l'aliénation reliée au *fading* du sujet permet, par le biais de la séparation, laquelle est autorisée par un écart entre les signifiants, de se situer à partir du désir. Nous pouvons supposer que dans la situation présentée, **il y a un Autre, imposant des signifiants maîtres, lesquels ne sont pas nécessairement articulés aux réalités de terrain, ce qui crée un conflit entre**

³⁷¹ *Ibid.*, p. 199.

³⁷² Cf première partie dans le chapitre sur la domination.

³⁷³ *Ibid.*

l'obéissance à la lettre aux injonctions et l'obéissance à l'esprit de la mission au service de l'enfant rencontré.

Nous pouvons aussi supposer que **les signifiants maîtres en cours viennent en conflit avec les signifiants précédents, avec d'autres signifiants maîtres et que cet écart interroge la dimension historique qui participe du symbolique.** La difficulté à se sentir entendu peut être mise en lien avec **le fait qu'il n'y a pas les conditions d'une dialectique donc d'un écart possible reconnu.** Cela semble logiquement produire une aliénation et une *aphanisis* du sujet mais sans séparation possible. Peut en découler alors une dépossession du sujet dominé, une place d'objet, une prégnance de l'axe imaginaire. Pour pouvoir être aliéné à des signifiants clés, il faut l'écart permettant le désir. Contrairement à ce que Lacan souligne d'un représentant de la France, un diplomate par exemple, qui a pour fonction d'être un pur représentant, sans signification propre, se situant bien au-delà de sa personne, comme représentant de la France, l'éducateur, dans la transmission, ne peut être juste une courroie. L'éducateur devant être dans la rencontre avec le jeune, à partir de lui en tant que sujet incarnant singulièrement une fonction, s'il est objet c'est-à-dire agent effectuant un geste technique, l'exercice de son métier devient impossible. Il ne peut obéir. **Sans aliénation et sans séparation possible, sans écart entre ce qui est demandé et ce qui sera effectué, sans reconnaissance du désir, l'éducateur se retrouve sans possibilité d'ex-ister et donc d'agir.** « Le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre. (...) C'est à voir jouer toute une chaîne au niveau du désir de l'Autre, que le désir du sujet se constitue. » affirme Lacan.³⁷⁴

Arrêt de l'identification

Ex-ister, agir, sont possible à partir de la fabrication du sujet par lui-même donc de l'identification. Le sujet prend forme dans la matrice symbolique avant de s'objectiver par l'identification. « Dans une véritable perspective freudienne, l'identification c'est d'abord la fabrication du sujet lui-même ».³⁷⁵

L'identification est donc une fabrique de l'identité qui se met en place par l'incorporation d'un élément de l'Autre, lequel peut se nommer trait unaire. Cet élément

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 213.

³⁷⁵ Christian FIERENS. « Manque d'identité. Procès de l'identification », *Essaim*, vol. 40, no. 1, 2018, pp. 59-70.

est un signifiant maître, S1, à partir duquel peut se dérouler la chaîne des signifiants, les S2. Bien sûr il y a toujours un reste qui oblige à ce que le processus soit toujours en court et réactualisé.

Selon Christian Fierens « il faut comprendre d'abord le *procès* (le procès d'identification) où viendront prendre place secondairement des points d'accrochage provisoires (les identités qui servent de point d'appui pour développer le procès). »³⁷⁶

C'est-à-dire que pour qu'il y ait un processus d'identification, il faut bien qu'il y ait « une identité sous-jacente pour soutenir ce procès ». Ce dont témoigne Anouar, c'est aussi que cette identité sous-jacente, si elle est vacillante, ne peut permettre ce processus identificatoire. Nous pouvons supposer que **si une institution ne soutient pas l'identité instituée des professionnels et le processus des nouvelles identifications mobilisées, elle se heurte à cet « aphanisis » du sujet du côté du désir.**

Anouar fait alors part d'un 'droit d'alerte' effectué dans cette période difficile par les salariés de l'institution.

Un extrait du droit d'alerte envoyé au Directeur Général de l'association décrit le chef de service du moment :

« Il faut passer par lui pour la moindre chose, il cherche à tout contrôler. Il nous transforme en simples exécutants en nous ôtant toute autonomie dans notre travail ; (...) Il ne manque pas de relever le moindre manquement à l'encontre d'un salarié et d'en faire une affaire d'état en faisant remonter les choses à la Direction, au lieu de gérer les petits conflits avec les personnes. (...) La Directrice, se situe uniquement par rapport aux restrictions budgétaires. Toutes ses interventions sont orientées sur les économies à faire. Nous ne pouvons pas compter sur elle pour structurer le travail de l'équipe, avec laquelle elle se montre souvent dans la fuite et/ou l'évitement. Lorsqu'elle vient au foyer, elle ne vient pas forcément saluer l'équipe et ne crée pas le lien indispensable au travail d'équipe. Le peu de fois où nous avons l'occasion de lui faire part d'une situation éducative problématique, elle ne se positionne jamais (...) donne l'impression de vouloir faire table rase du passé de manière arbitraire et autoritaire, de dénier l'importance de notre histoire et des valeurs qui sous-tendent nos actions, de nous "dévitaliser" en quelque sorte. "Vous avez besoin de cadre", "avant c'était

³⁷⁶ *Ibid.*

avant", "il faut justifier de votre travail", "vous réduirez la vêtue, l'hygiène et la coiffure à la mesure des besoins, qu'il vous faudra évaluer" »

Il y a toujours un manque d'identité et donc la recherche d'identifications qui assoient cette identité toujours défaillante. Mais la réactivation du moment de mise en route des identifications semble bien avoir certaines nécessités pour advenir.

Christian Fierens avance que « le fonctionnement implique que je prenne appui sur un point fixe sur le *sujet* qui pense, qui aime ou qui hait. »³⁷⁷

Nous pouvons supposer, au travers des propos de cet éducateur, et du 'droit d'alerte' collectif, que, aux prises avec la difficulté de s'identifier au Un de l'institution tel qu'il se présente, il fait appel à ce « sujet » en s'appuyant sur ces trois identités telles que définies par Christian Fierens : « Je pense donc je suis (l'identité du penseur). J'aime donc je suis (l'identité de l'amant). Je hais donc je suis (l'identité du terroriste) »³⁷⁸ avec la « volonté de préciser l'identité du sujet au-delà du point évanescent ».

Nous pourrions tirer comme conséquence de cet abord de l'identité et de l'identification, que **l'éducateur, à défaut de se sentir dans la continuité de son identité professionnelle, vacille, dans l'impossibilité de renouveler ses identifications avec la nouvelle direction. Ce manque d'identité qui en découle permet de remettre en route le processus identificatoire, logiquement puisque c'est bien à partir du manque que la mise en mouvement s'opère. Mais dans la conjoncture dont nous parlons ici, il semble que cette relance soit empêchée et que l'éducateur revienne bien à ce mouvement découlant du manque d'identité dans ce processus de penser, aimer, haïr.** Ce mouvement porte en lui le manque intrinsèque de l'identité puisque sinon il ne pourrait y avoir mouvement, mais ce mouvement mobilise le sujet à l'endroit où il pense, il aime, il hait et non à un endroit à partir de la stabilisation de ce qu'il pense, aime ou hait, **il le mobilise en ce lieu où le sujet vacille avant de trouver son point d'arrimage. Nous entendons bien dans ses propos qu'il cherche à constituer un socle stable : - par une pensée et ses références éducatives et de fonctionnement institutionnel, -par l'amour prenant la forme du désir de la place et du devenir de l'enfant pris en charge et la recherche du regard de l'Autre, -par la haine et le désir d'effacement du sujet et de fabrication de l'objet.**

³⁷⁷ *Ibid.*

³⁷⁸ *Ibid.*

Anouar (re)construit son identité vacillante au travers de ces différents mouvements à partir de traits ponctionnés chez les cadres haïs qui le soutiennent dans son désir et dans sa dynamique. Mais cette dynamique est coûteuse et ce processus ne semble pas permettre un socle suffisant pour le soutenir en tant que professionnel.

Rabattement du symbolique sur l'imaginaire

L'ancienne cheffe de service, Chantal, est revenue d'un arrêt maladie de presque un an, année durant laquelle l'institution avait traversé de grandes difficultés et diverses manifestations symptomatiques. Ces manifestations avaient pris la forme, du côté des adultes, de dépressions, démissions, renoncement à porter, accompagner, soutenir les adolescents (le nombre d'arrêts maladie et de démissions ont été notés comme impressionnants et uniques dans l'histoire du foyer) ; du côté des adolescents, de casse dans le foyer (plafond, murs, portes, télé, tous les objets du réfectoire etc..), mais aussi fugues, vols, mise en danger d'eux-mêmes et des autres de façon exacerbée.

Quand elle revient, à la première réunion, Anouar note qu'*elle a dit un truc qui m'a un peu marqué : elle a dit : je suis partie j'avais une équipe forte et là j'ai une équipe faible. Et je me disais, comment en 4 ou 5 jours elle peut avoir des déductions comme ça ? Je me demandais si elle ne parlait pas d'elle tout simplement. Et comment on peut avoir, comment on peut sortir une phrase comme ça sans trop savoir ce qui s'est passé, parce qu'elle a peut-être eu une version édulcorée par la directrice. J'ai trouvé ça un peu léger et puis ça a choqué tout le monde. Et pareil j'ai eu un problème de confiance.*

Nous pouvons entendre que la continuité du travail n'est pas reprise avec ce retour. Le désir des éducateurs de maintenir la prise en charge des jeunes, le bordage de la jouissance malgré les difficultés auxquelles ils ont tenté de faire face, leur tentative de nouer le symbolique, l'imaginaire et le réel, ne sont pas reconnus. Cela a un effet de rabattement du symbolique sur l'imaginaire. Leur image, dans le miroir proposé à ce moment, les fait vaciller quant à leur identité. La question de la reconnaissance de leur désir est réduite à leur reconnaissance comme *faible*. Il n'y a donc pas de réponse au désir de reconnaissance articulée à la reconnaissance du désir mais une reconnaissance rabattue du côté de l'image, donc de place d'objet. Le signifiant 'fragile', mal vécu, n'est pas nécessairement 'très

désavantageux narcissiquement' mais fixe dans une image hors temps, sans tenir compte de la dimension historique et de la continuité du désir. Le symbolique est entamé. L'image prédominante, d'être du côté de 'faible' fait aussi vivre un vacillement identitaire du fait de confronter à une étrangeté de l'identité dans le regard de l'autre, à une dissonance entre ce qui a été vécu, ce à quoi il y a eu identification, et le miroir des yeux de l'autre.

« C'est la division du moi (entre moi et idéal du moi), la marche dans le moi (*Stufe*), l'analyse du moi qui commande le processus d'identification et, en une conséquence beaucoup plus éloignée, une certaine identité des membres de la foule. »³⁷⁹

Nous pouvons repérer que pour cet éducateur, cet écart entre le regard porté sur lui par la cheffe de service à ce moment-là, s'appuyant sur un moi-idéal coloré de 'faible', et l'idéal du moi à l'œuvre dans la résistance pendant cette année difficile, l'identification, comme processus à partir d'un sujet qui pense, aime et hait, est bien elle dans la continuité. Le processus de défiance s'entérine. L'identité semble trouver un socle au travers de ce positionnement partagé. Cette identité que Sidi Askofaré suppose n'être

« (...) rien d'autre que l'instance qui se déduit du nouage de l'imaginaire du corps, du symbolique du nom et du réel de la jouissance ? Ainsi traduite en forme borroméenne, on perçoit bien que l'identité pourrait être autre chose, dans la psychanalyse, qu'une forme dévaluée et dévalorisée de l'imaginaire moïque. »³⁸⁰

Nous pouvons supposer qu'en l'occurrence, l'éducateur se constitue bien dans un corps lié à l'image, une fonction soutien symbolique et un pouvoir d'expérimentation du réel. Ce nouage des trois peut devenir, nous le supposons, un support d'identité dans l'institution. L'identification du sujet à partir de la haine, de l'amour et de la pensée le met en mouvement à partir de ce socle. L'identification est la base même du lien social et c'est donc elle qui permet aussi de faire groupe, de se compter, de partager avec d'autres des signifiants qui représentent un idéal mais surtout du commun concernant la pensée, la haine et l'amour.

³⁷⁹ *Ibid.*

³⁸⁰ Sidi ASKOFARÉ. « L'identité au temps du discours de la science », *Champ lacanien*, vol. 6, no. 1, 2008, pp. 127-132.

Le sujet voudrait être reconnu par l'Autre au travers de signifiants communs, il désire la reconnaissance de son identité et aussi cherche la reconnaissance de son désir. Il cherche, au travers de cette identité, la retrouvaille de l'objet perdu. Mais comme l'identique ne se retrouve pas et que la nouvelle identité n'arrive pas à se constituer, la répétition prend rendez-vous afin d'explorer la possibilité d'un symbolique qui borderait un réel, limiterait une jouissance.

3.2.3. *Acting out* et passage à l'acte dans l'institution

L'acte est, selon Lacan, ce qui cherche à suppléer à la perte d'action. L'acte cherche à opérer une coupure signifiante c'est à dire cherche à effectuer une opération qui pourrait effectuer, sur le sujet, une transformation structurante.

Quand la symbolisation fait défaut, quand il y a impossibilité d'une protection imaginaire, l'angoisse est susceptible d'émerger. La fuite devant le réel peut alors prendre la forme de l'*acting out* ou du passage à l'acte. C'est le recours à l'agir. Ces deux formes d'agir, qui ne sont pas considérées comme des actes au sens d'opération de symbolisation, sont des modalités d'évitement de l'angoisse.

Lacan considère que l'*acting out* précède le passage à l'acte. Le sujet met en scène le rejet qu'il interroge. L'Autre est interpellé en tant qu'écoute de ce qui lui est nécessaire de voir symboliser. La non-écoute de l'Autre est une angoisse pour le sujet désarrimé de ce qui le relie à l'Autre. Rien pour l'Autre ? Il ne reste alors, après l'échec de l'*acting out*, que la mise en acte de cette place de rien pour l'Autre, de déchet, d'objet *a*. C'est le passage à l'acte. Le sujet se laisse chuter comme un objet. Il dévoile ce dont il s'agit pour lui.

Dans ce moment, relié donc à la question de l'angoisse, quelque chose ne se passe pas qui nous interrogera. Dans l'institution du foyer pour adolescents sur lequel se nourrit cette recherche, il a été manifeste que, **dans la période ici décrite, le contexte et la conjoncture ont amené à des manifestations spécifiques de la part des éducateurs et des jeunes accueillis.**

Scène du passage à l'acte

C'est à peine deux mois après le retour de la cheffe de service, qu'un passage à l'acte de cet éducateur constituera un point de bascule dans l'institution. Ce passage à l'acte prendra la forme d'une explosion de violence de cet éducateur à l'encontre d'un adolescent particulièrement investi par ce professionnel, que nous nommerons N..

Nous tenterons de retrouver le déroulé de l'événement et de comprendre le mécanisme à l'œuvre ainsi que ce dont il témoigne : ce point d'articulation entre un sujet et le monde dans un contexte spécifique.

(N. est l'adolescent dont on parle ici et Chantal, la cheffe de service.) *Parce que le souci, le jour où il y a eu l'incident, le jour où N. était au poste (de police), j'avais vu avec son travailleur social pour qu'il soit en famille. J'avais fait en sorte qu'il soit en famille au moins le week-end là. Je n'avais pas envie qu'ils aillent en ville et tout casser parce qu'enfin, on éloigne les ados des problèmes éventuels. C'est normal, c'était peut-être moi de déresponsabiliser l'établissement de l'éventuel problème qu'il pouvait y avoir et donc il part avec Y. (un autre adolescent). Ils vont en garde à vue, Chantal va les chercher. Je parle avec Chantal, et je lui dis mais pourquoi aller le chercher ? (...) Parce qu'il n'était pas censé être chez nous. Il n'avait pas respecté le calendrier. Il n'était pas censé être dans l'établissement. Mais N. a appelé directement Chantal (la cheffe de service) et Chantal est allée le chercher. J'avais prévenu son travailleur social pour pas qu'il soit là.*

Précisément, l'organisation avait été faite, avec l'accord de la cheffe de service, le travailleur social et le père, afin que N. passe le week-end chez son père. Cette organisation avait aussi comme but d'éviter que cet adolescent de 15 ans n'aille en ville le soir du 14 juillet. L'adolescent est malgré tout allé en ville pour casser et brûler des voitures et après la nuit en garde à vue, le père devait venir chercher son fils au Commissariat de police. L'adolescent avait connaissance de l'organisation prévue mais il téléphona directement du commissariat à la cheffe de service pour lui réclamer de venir le chercher. C'est ce qu'elle fit malgré ce qui avait été convenu.

L'éducateur est en week-end et n'est pas au courant de ce qui s'est passé. Il revient le lundi. *J'ai eu droit à de la provocation toute la journée en fait. C'était obligé. Et j'ai appelé Chantal plusieurs fois, à plusieurs reprises. En plus il y avait une réunion de je ne sais pas quoi, les cadres, le matin, j'ai fait comme d'hab au foyer. Enlever toutes les merdes qu'il y a devant, les papiers, les verres cassés, les couverts dans l'herbe. J'ai commencé avec ça. Plus après N. (l'adolescent) qui arrive avec des provocations. Et là je demande à Chantal et elle me dit oui on ne pouvait pas faire autrement, machin. Je lui ai dit que ça allait me mettre dans une situation bien merdique là. Elle veut être gentille mais tu vois.*

Anouar en parlant du jeune : *Il disait, tu vois, tu voulais pas que je sois là mais je suis là quand même, en plus c'est ta cheffe de service qui est venue me chercher. Les activités c'est pourri. C'est parti en toute puissance. (...) et puis il insultait. Je disais : « tu entends ce qu'il dit Chantal ? ». Elle me dit « non je n'entends pas », je lui dis « là c'est lourd Chantal » je lui dis « tu t'amuses à quoi ? ». Là j'étais en colère contre tout, contre l'établissement, contre la structure et contre le gamin parce que je veux bien que la provocation à l'adolescence c'est normal mais il ne faut pas non plus que ça aille trop loin, mais on n'est pas assez contenant pour réussir à stopper ça. On n'est pas capable de faire respecter un calendrier de sortie donc...un calendrier de sortie par les travailleurs sociaux... c'est pas possible.*

Nous entendons qu'Anouar interpelle la cheffe de service pour qu'elle intervienne vis à vis de N. qui insulte l'éducateur devant elle, mais elle refuse. Le bordage par du symbolique des débordements, la reconnaissance de la place de l'éducateur et de son positionnement, ne se font pas.

Puis la situation dégénère gravement : l'adolescent *Il m'a poussé, je l'ai repoussé, il m'a mis un coup de poing au visage, là j'ai saigné du nez et là il a rigolé. Là je voulais lui rendre, je voulais en découdre, tu sais c'est trop. Ce qui m'a fait déborder de colère, c'est le coup au visage, je pense que j'aurai pu supporter encore.*

Puis Anouar me dira : *je suis sorti de mes gonds. Je voulais le faire taire, le faire taire vraiment.*

Il s'avère que l'éducateur a frappé violemment l'adolescent. Une adolescente est allée chercher des adultes qui sont arrivés rapidement et ont retenu leur collègue avec difficulté. Hors de lui, l'éducateur est reparti à trois reprises pour frapper le jeune à terre, le piétiner (terme repris à plusieurs reprises par les collègues pour décrire le moment clastique). L'adolescent devra être emmené à l'hôpital et s'en sortira avec une entorse cervicale, une côte déplacée et des hématomes sur tout le corps.

Ce moment sera très éprouvant pour chacun. Un des hommes ayant retenu l'éducateur se mettra en arrêt. L'autre aura une entorse au poignet et dira ne pas avoir dormi pendant trois jours. La jeune fille qui les a appelés dira que *c'était comme à la maison*. Les autres éducateurs seront très affectés (pleurs, questionnement sur leur propre violence, les limites).

L'adolescente fait entendre que la violence débridée ayant amené à l'intervention de la loi sociale et de son placement, revient à l'identique. La question implicite concerne-t-elle le rapport à la loi de l'institution ?

Anouar, lui, m'expliquera, tout en édulcorant les faits, ce qu'il suppose être le mécanisme à l'œuvre pour lui : *En fait c'était l'accumulation, la provocation, les insultes, le... Pour le coup je me suis senti tout seul, et j'étais tout seul en poste en plus. Une longue partie à gérer de la provocation, des machins, tout ça. J'ai dit à ma cheffe de service mais elle n'a rien fait du tout, là tu te sens tout seul, plus après la provocation, plus après un coup au visage donc, c'est bon. C'est pour ça que je te dis que je ne sais pas comment les choses peuvent aller différemment. Le lundi matin, il y a un truc qui me met mal, c'est d'arriver le matin et de ramasser toute la merde qui avait été jetée, de nettoyer les toilettes, de nettoyer les verres cassés quoi, les couverts jetés au milieu de la pelouse. Moi je crois que c'est ce qui m'a fait le plus mal. On n'y est plus quoi.*

Nous pourrions entendre la dislocation de l'identité par impossibilité de la construire sur une identification soutenable. Ne plus y être ce n'est pas faire avec un reste qui ne cesse de tenter de s'écrire mais c'est bien être ce reste, cet *a*. Pour tenter de reprendre une identité, est-il alors nécessaire de faire avec ce reste pour réécrire le possible en cessant de ne pas écrire l'identité et son reste, border le trou et stabiliser le bordage ?

Analyse globale

Nous pourrions supposer qu'Anouar cherche à concilier ses valeurs et sa vision du métier animant son désir avec le contexte institutionnel. **Ce contexte fait que ses assises construites en tant que sujet et en tant que professionnel incarné sont mises à mal.** L'histoire récente de l'établissement avec une nouvelle direction mettant au-devant des préoccupations la question budgétaire et déliée des préoccupations éducatives est considérée comme ayant produit un processus de désarrimage du socle symbolique. Les positions de l'ancienne cheffe de service à son retour, dans un premier temps, sont vécues comme annulant les efforts éducatifs à maintenir le cap de leur mission. La qualification de leur mise en difficulté en « faiblesse » est reprise comme une continuité de la déliaison. Le sentiment

d'avoir été éprouvés par des attaques à propos de leurs tentatives de soutenir une pratique historique, et que ces éprouvés n'ont pas été considérés, produit un vécu d'esseulement. Le nouage entre un désir professionnel, la réalité des difficiles prises en charge, les règles de l'établissement et la direction semblent toujours ne pas pouvoir se faire. La triangulation de la direction par les règles, les règles par la direction, par la réalité des prises en charge, par le désir des éducateurs, et réciproquement, ce nouage donc est éprouvé comme impossible du fait d'une verticalité nouvelle ne permettant pas de dialectique. Le vécu de délitement, malgré le retour de la cheffe de service, entérine la perte de repères et la souffrance.

Dans un premier temps, Anouar construit le maillage symbolique autour de N. bordant ses passages à l'acte par l'organisation, avec les travailleurs sociaux, avec le commissariat dans lequel N. effectue sa garde à vue, avec le père et la cheffe de service. Cette organisation cherche à ponctuer comme événement ce que N. a fait la nuit précédente en brûlant des voitures. La visée est la fonction d'un acte qui fait coupure dans la jouissance de la toute-puissance et de la violence de N. tout en le soutenant par le désir de cet environnement coordonné. La cheffe de service annule ce maillage en allant chercher N. suite à son appel téléphonique dans ce qui pourrait être considéré comme un acte qui effectue une coupure mais une coupure dans le tissage symbolique. N., au courant de ce qui était prévu, pose un acte en téléphonant directement à la cheffe de service et cette dernière pose un acte en allant le chercher instantanément. Ces deux actes ont un effet de coupure, mais de coupure dans le symbolique de ce qui avait été tressé, coupure à partir des affects, donc mettant l'imaginaire en organisateur. N. alors met en œuvre sa toute-puissance à éviter les effets de la confrontation à ses différents référents. La cheffe de service maintient la toute-puissance du jeune adolescent et se met, elle, en objet comblant, évitant, de ce fait, la scansion que cherchait à produire l'organisation prévue.

Il semble que cette réponse, venant d'un représentant institutionnel, laisse en l'état ce que N. interroge par ses actes. C'est ainsi qu'il ne cesse de 'harcéler' son référent Anouar quand il revient. Il lui exprime clairement sa toute-puissance. Il martèle qu'il fait ce qu'il veut, et asticote sans relâche cet éducateur auquel il est particulièrement attaché en lui disant qu'il 'ne sert à rien'. Dans sa recherche de triangulation permanente, Anouar se trouve en échec. Ses attaches symboliques à sa fonction, à ses missions, à l'institution, à sa supérieure hiérarchique qu'est la cheffe de service, sont annihilées. Il semble alors ressentir une grande difficulté pour retrouver son assise personnelle et dans l'impossibilité de lâcher la situation en

rentrant chez lui alors qu'il finit son service. Lui-même interpelle de façon répétitive la cheffe de service en lui demandant à plusieurs reprises de faire quelque chose face aux attaques de N., à ses paroles, à son attitude et même à sa tenue (il est torse nu). Nous faisons l'hypothèse qu'il s'agit, dans ce moment-là, d'un *acting out* dans le sens où Lacan le situe comme relatif à une recherche de signification, d'un appel lancé à l'autre. Il est donné à voir ce qui cherche à se comprendre. L'absence d'attribution de sens possible précipite dans la conclusion de l'acte comme façon de se prémunir de l'angoisse qui émerge.

Le temps de l'*acting out*

Nous tenterons donc d'analyser, avec la conceptualisation lacanienne, les mécanismes à l'œuvre.

Nous pourrions faire l'hypothèse d'un processus institutionnel rencontrant un professionnel en souffrance produisant un passage à l'acte faisant suite à l'*acting out*.

Lacan définit, dans son séminaire « L'angoisse », le passage à l'acte à partir de deux conditions essentielles : « la première, c'est l'identification absolue du sujet à ce *a* à quoi il se réduit. (...) La seconde, c'est la confrontation du désir et de la loi. »³⁸¹

Le passage à l'acte manifeste que le sujet bascule hors de la scène car il ne peut plus se maintenir comme sujet comme dans la formule du fantasme $\$ \langle a$. Il passe du côté de *a*. « C'est alors que de là où il est – à savoir du lieu de la scène où, comme sujet fondamentalement historisé, seulement il peut se maintenir dans son statut de sujet -, il se précipite et bascule hors de la scène. »³⁸²

Le passage à l'acte s'oppose à l'*acting out*. « Tout ce qui est *acting out* est à l'opposé du passage à l'acte. »³⁸³

« L'*acting out* est essentiellement quelque chose, dans la conduite du sujet, qui se montre (...) son orientation vers l'Autre doit être relevée. (...) L'*acting out*, c'est

³⁸¹ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre X, L'angoisse*, Seuil, 2004, p. 131.

³⁸² *Ibid.*, p. 136.

³⁸³ *Ibid.*, p. 144.

essentiellement la monstration, le montrage, voilé sans doute, mais non pas voilé en soi. Il n'est voilé que pour nous (...) en tant que ça pourrait faire vrai. (...) L'essentiel de ce qui est montré, c'est ce reste, sa chute, ce qui tombe dans l'affaire. »³⁸⁴

Selon Lacan, « la dépersonnalisation commence avec la non-reconnaissance de l'image spéculaire », mais « si ce qui est vu dans le miroir est angoissant, c'est pour n'être pas proposable à la reconnaissance de l'Autre ».

Il indique bien que c'est du fait que l'enfant, se trouvant dans les bras du parent qui lui indique le miroir, trouve là un témoin lui permettant de communiquer avec l'image spéculaire grâce à sa présence tierce. « Si la relation qui s'établit à l'image spéculaire est telle que le sujet est trop captif de l'image pour que ce mouvement soit possible, c'est que la relation duelle pure le dépossède de sa relation au grand Autre. »

Quelque chose qui n'est pas pris dans la mise en scène. On pourrait dire que c'est là le lit du passage à l'acte. Ne pas laisser tomber est lié à *l'acting out* quand laisser tomber est corrélé au passage à l'acte.

Selon Lacan :

« Ce *laisser tomber*, c'est le corrélat essentiel que je vous ai indiqué la dernière fois du passage à l'acte. Encore, de quel côté est-il vu, ce laisser tomber ? Dans le fantasme du sujet en tant qu'il apparaît au maximum effacé par la barre. C'est au moment du plus grand embarras qu'avec l'addition comportementale de l'émotion comme désordre du mouvement que le sujet, si l'on peut dire, se précipite de là où il est, du lieu de la scène où comme sujet fondamental historisé il peut se maintenir dans son statut de sujet. Il bascule alors essentiellement hors de la scène. C'est là, la structure même du passage à l'acte. »³⁸⁵

Nous pouvons supposer que ce qui se passe dans la journée, les interpellations de la cheffe de service par l'éducateur, sa demande à ce que l'adolescent N. ne se balade pas le torse nu dans l'institution quand des gens extérieurs sont là, manifeste quelque chose de *l'acting out*. Projectivement, il est demandé que des interdits soient formulés. Jean-Marie Forget, psychanalyste s'intéressant à la clinique avec les adolescents, le dit simplement :

³⁸⁴ *Ibid.*, p. 146.

³⁸⁵ Jacques LACAN, Le Séminaire, Livre X (1962-1963), *L'angoisse*, Op. Cit., p. 132.

« L'*acting-out* ou la succession de ces mises en scène peuvent ne pas être pris en compte dans leur portée symbolique, ce qui débouche sur des passages à l'acte. »³⁸⁶

Anouar se manifeste, fait des allers retours entre N. et la cheffe de service, interpelle cette dernière, demande explicitement qu'elle regarde et dise quelque chose. Il n'arrive pas à 'lâcher' bien que son temps de travail soit dépassé. Nous pouvons supposer qu'il vacille et réclame de la symbolisation. Son identité se fissure et il cherche des supports identificatoires pour construire sa position qui s'efface de perdre ses repères. Il interroge ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, il cherche l'inscription afin de sortir de l'impossible.

Pour ce faire, l'acte est une ouverture. Selon Gérard Pommier, « l'acte opère une séparation, une coupure par rapport à la passivité. Lorsque quelqu'un est « actif », il n'est plus « passif » et il cesse de subir. À défaut d'acte, le malheureux continue de subir. »³⁸⁷

Le temps du passage à l'acte

Face à cet impossible de sa place, Anouar s'en éjecte afin, nous pouvons le supposer, d'activement métaphoriser cet insupportable d'être juste un objet *a*.

« C'est l'allusion dans le réel à la place symbolique qui n'est pas ménagée pour le sujet dans le discours qui le concerne »³⁸⁸. Ce discours dans lequel il est pris et qui l'institue à une place insupportable, aussi d'être figée, vient s'inscrire dans le réel sous la forme d'un passage à l'acte venant logiquement après l'échec de la fonction de l'*acting out*.

Nous pouvons aussi supposer que N. est dans ce même *acting out*, double *acting out* même puisqu'il s'adresse aussi bien à l'éducateur qu'à la cheffe de service. Il cherche la place de chacun et comment sont organisées ces places. N. teste ce qui résiste à l'institution et ce qui résiste sans l'institution, l'organisation symbolique du lieu et le lien singulier à son éducateur qu'il éprouve dans sa résistance à ses attaques.

³⁸⁶ Jean-Marie FORGET, (2017). Agirs, outrances, errances. *Figures de la psychanalyse*, 33(1), pp. 67-78. doi:10.3917/fp.033.0067.

³⁸⁷ Gérard POMMIER, « Passage à l'acte, acte et « résolution du complexe d'Œdipe » », *La clinique lacanienne*, vol. 23, no. 1, 2013, pp. 109-123.

³⁸⁸ *Ibid.*

Anouar obéit à ses *habitus*, à ses propres compétences, pas au nouage avec l'institution, du fait, nous pouvons le supposer, du désarrimage de ce qui fait socle pour lui avec ce qui devient le socle de l'institution. Il cherche à raccrocher ce à quoi il ne peut pas ne pas obéir à ce à quoi il voudrait que soit construite l'obéissance dans l'institution. En vain. L'institution devient ce qui lui tend des pièges du fait d'être sans rapport avec la ligne qui lui semble essentielle, sans rapport avec l'idéal de travail, sans rapport avec les signifiants maîtres (S1) à partir desquels il peut exercer son savoir-faire (S2). Il ne peut alors tenir sa place. La violence marque aussi l'absence de lien entre collègues à ce moment-là et permet de produire ce lien en mobilisant la protection.

Anouar, face à l'échec répété de toute triangulation, semble passer, comme N. et comme Chantal, du côté de l'acte. En miroir, lui qui se sent réduit à « rien », attaque N. symboliquement d'abord en lui disant : *je lui ai dit « faut pas qu'on finisse qu'avec des clochards et des prostituées ici. On ne peut pas, on ne peut pas. »* Il le renvoie à n'être rien, triple rien puisque c'est : -réduire le fait d'être clochard et prostituée comme n'être rien et lui dire qu'il est ainsi ; -c'est attaquer sa filiation puisque cet adolescent à un père qui a été longtemps Sans Domicile Fixe et occupe à ce moment-là un logement qui est jugé « clochardisé », et une mère qui a été dans la prostitution et l'est encore plus ou moins, donc le définir comme fils de rien ; -et attaquer la dynamique personnelle de remaniement de l'histoire qu'opère ce jeune, soutenu par le désir de son éducateur référant que ce jeune suive son propre désir de construction, donc réduire à rien la mise en mouvement que balbutie ce jeune.

En miroir donc, nous pouvons en faire l'hypothèse, Anouar réduit à rien cet adolescent de la même façon que lui s'est senti rien malgré la mise en scène, *l'acting out* adressée à la cheffe de service. En miroir aussi, face au coup de poing dans le nez donné par N. face aux paroles entendues, Anouar explose dans un passage à l'acte meurtrier. Il dit qu'il voulait que N. « se taise vraiment ». Dans ce désarrimage symbolique, Anouar se laisse chuter, il se laisse tomber et part dans une volonté de destruction du double en miroir qu'est, à ce moment-là, N.. Être réduit à rien et vouloir réduire l'autre au néant vient bien en écho l'un de l'autre. Le passage à l'acte vient aussi en miroir à celui de N. précédemment sur la scène du social où il a « mis le feu » (mais repris par la loi sociale sous forme de garde à vue). Il vient aussi en miroir à ce vécu d'Anouar de n'être rien pour l'institution en reproduisant activement ce lâcher de lui-même. Mais ce passage à l'acte violent se fait sur la scène du réfectoire, devant

d'autres jeunes, dont une ira chercher les collègues éducateurs à la rescousse. Nous pourrions nous demander si la dimension *acting out* n'est pas encore présente, car l'attente de symbolisation peut être supposée. En effet, les collègues arrivent et arrêteront laborieusement Anouar, remettant du lien, par leur présence avec eux, par des paroles avec le socle symbolique des interdits fondamentaux, avec l'institution en demandant ultérieurement de parler à plusieurs reprises de cet événement qui les a sidérés. Sortir de la sidération, interroger leurs identifications, questionner l'institution et l'interpeller sur les mécanismes qui peuvent en amener là, et retrouver le désir d'aller vers autre chose, dans une autre direction, est bien un processus de symbolisation initié par les éducateurs suite au passage à l'acte de leur collègue. Du sans rapport avec l'institution au rapport avec N., Anouar est rattrapé pour une inscription dans un lien social. Le passage à l'acte de la fonction est aussi un *acting out* du sujet.

Nous pouvons avancer que la dimension du passage à l'acte ne peut être entendue que dans un rapport à la parole. Après l'attente de symbolisation de *l'acting out*, le passage à l'acte vient en lieu et place de cette absence de paroles. Il est articulé à l'angoisse. Selon Lacan, « L'angoisse n'est pas le doute, c'est la cause du doute [...] c'est dans la mesure où ce qu'il s'agit d'éviter, c'est ce qui dans l'angoisse se tient d'affreuse certitude. »³⁸⁹ Est-ce la conviction de ne plus être que cet objet *a* qui précipite dans la question de l'angoisse ?

Le fait de ne pas être regardé, le fait qu'il n'y ait pas de paroles, de symbolisation quand Anouar tourne autour de la cheffe de service en l'interpellant à divers propos, le renvoie à choir du côté de l'objet *a*. Objet de la jouissance de l'Autre alors, destitué de son désir, pris en miroir par la jouissance non bordée de l'adolescent, Anouar se précipite hors de la scène. Si personne ne le regarde, ne lui donne consistance, par *l'acting out*, il effectue un saut au travers du « cerceau de papier du fantasme »³⁹⁰. Nous pourrions entendre qu'il passe du côté de l'objet *a* mais en lien par le poinçon du sujet sensé le regarder.

³⁸⁹ Jacques LACAN, Le Séminaire, Livre X (1962-1963), *L'angoisse*, Paris, Association lacanienne internationale, leçon du 19 décembre 1962, p. 91.

³⁹⁰ Jacques LACAN, « La chose freudienne », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

Selon Lacan, le « rapport essentiel de l'angoisse à l'action comme telle, c'est justement peut-être de l'angoisse que l'action emprunte sa certitude. Agir, c'est arracher à l'angoisse sa certitude. Agir, c'est opérer un transfert d'angoisse. »³⁹¹

En suivant toujours Lacan dans son séminaire sur l'angoisse, nous l'entendons parler de 'la jeune homosexuelle', au bras de son amie, rencontrant le père. Il indique qu'il y a, à la fois « le suprême embarras » face au regard du père, et, à la fois « l'émotion par la subite impossibilité de faire face à la scène que lui fait son amie ». Elle se jette alors d'un pont dans un passage à l'acte. Il explique que « les deux conditions essentielles de ce qui s'appelle à proprement parler passage à l'acte [...] comme tel sont réalisées. Ce qui vient à ce moment-là au sujet, c'est l'identification absolue à ce petit *a* à quoi elle se réduit... »³⁹²

Au lieu d'être face à l'objet *a*, l'acte par *l'acting out* puis le passage à l'acte, met le sujet en place de cet objet *a* inabordable. Quand Anouar passe du côté du passage à l'acte, nous pouvons supposer un forçage du réel comme tentative de manifester le déficit de symbolique et la précipitation du côté de la Chose que cela peut induire. Être destitué d'une position subjective du fait de se penser soumis à de l'arbitraire, à des énoncés dominants éradiquant la dimension d'autorité, le renvoie à la Chose, à ce « *réel* au-delà de toutes les représentations qu'en a le sujet, soit de ce que véhicule la chaîne signifiante. De ce fait, faire un avec la Chose serait sortir du champ signifiant et donc de la subjectivité. »³⁹³ L' « objet *a*, lequel logé dans le vide de la Chose, vient tendre le leurre du fantasme comme soutien du désir. »³⁹⁴

Nous pourrions supposer que de se précipiter du côté de l'objet *a*, d'abord comme objet qui tente d'être regardé, puis comme objet chu dans le passage à l'acte, vient malgré tout manifester quelque chose en attente de symbolisation plutôt que de n'être que cette Chose indifférenciée.

Le franchissement que suppose le passage à l'acte est susceptible d'avoir des effets de coupure et c'est peut-être pour cela qu'il est mis en œuvre comme modalité de

³⁹¹ *Op. Cit.*, p. 91

³⁹² *Ibid.*, pp. 127-128.

³⁹³ Roland CHEMAMA (1993), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 1995, p. 47.

³⁹⁴ *Ibid.*

réaction à une situation sans issue possible du côté du sujet et refusée du côté de l'objet de la jouissance de l'Autre, ce qui serait une réaction à une obéissance impossible.

Paradoxalement, cette part chue de l'Autre non barré, cet objet *a* devenu, est manifesté aux yeux de tous, obligeant au regard, remettant l'autre derrière le poinçon, renouant avec le fantasme donc avec la possibilité du nouage.

Pour récapituler, nous suivrons Alain Abelhauser :

« Ce que c'est qu'un acte-un vrai. (...) »

Un : un acte, cela suppose d'abord une sorte d' « éclipse subjective », (...) il faut que le sujet soit momentanément effacé (...). Le corollaire en étant que l'acte lui-même produit une forme de disparition subjective ou, plus exactement, qu'il vient renforcer, ratifier, cette éclipse subjective originelle et nécessaire à son embrayage.

Deux : un acte, cela suppose ensuite une forme de rupture, le franchissement d'un point de non-retour. (...)

Trois : un acte, cela suppose enfin que lorsque le sujet en revient (quand même), lorsqu'il se recompose après (après), lorsqu'il redevient sujet à part entière, il s'avère alors avoir changé, il s'avère alors occuper désormais une position différente de celle qu'il prenait auparavant.

De façon paradoxale, si l'acte relève donc d'une rupture et d'une éclipse du sujet, il n'en comporte pas moins une dimension d'engagement subjectif qui implique à terme une modification profonde et durable de celui qui l'a effectué. »³⁹⁵

Anouar s'est senti effacé. Cette éclipse subjective a été le ressort d'un acte qui lui-même était la mise en acte de cette éclipse. Il y a eu rupture des frontières symboliques, des interdits fondamentaux, des délimitations entre différents champs. Quelque chose a eu lieu. Une modification significative du sujet et de l'institution apparaît.

³⁹⁵Alain ABELHAUSER, *Un doute infini, L'obsessionnel en 40 leçons*, Seuil, 2020.

Le temps de la (non) prise en compte de l'acte

Après je me suis arrêté, je n'avais plus envie de revenir, je me disais, il y a rien qui va être traité, Chantal, elle en n'a pas parlé avec N.. Parler de rien, moi personne m'a dit « tu vas être averti ». C'est quand même inquiétant. Je me disais mais ils se positionneront quand ? Le gamin, on peut lui dire, tu n'avais pas à faire ça. Rien du tout.

Si j'étais resté, le truc aurait continué mais après que je sois parti tu te poses des questions. Tu fais le bilan de l'année. Tiens il y a eu ça et puis ça et puis ça et puis ça et tu te dis que finalement ce n'est pas, que le problème ce n'est pas que moi. Et c'est là que je me disais si le problème ce n'est pas que moi, après ce que j'ai fait, est-ce qu'il faut que je retourne là-bas ? Mais je fais cet exercice tout seul en fait. Pas tout seul parce qu'il y a mon entourage. Et c'est là qu'il y a eu un laisser-aller, pour qu'il y ait un incident comme ça. Il y a rien eu, moi j'ai rien eu, N. a rien eu, donc c'est la vie.

Selon Roland Gori : « Ne pas « payer » pour ses fautes ou ses erreurs constitue un processus de désocialisation, d'exclusion de la communauté des semblables, de perte de dignité. »³⁹⁶

Anouar ne pourra pas revenir. D'abord en maladie, puis en congé, il finira par démissionner. L'absence de paroles, de reprises de l'événement, qu'il nomme « incident », façon d'édulcorer ce qui est encore très difficile pour lui, ne lui permet pas de revenir. Son attente de symbolisation non entendue empêche la métabolisation. Il dira que l'absence de prise en compte de ce qui s'est passé est entendu comme le message de « c'est ça la vie » et que si « c'est ça la vie » au foyer, il ne peut plus revenir.

« Nous parlons d'acte quand une action a le caractère, disons, d'une manipulation signifiante où s'inscrit ce qu'on pourrait appeler l'écart du désir. Un acte est une action, disons, en tant que s'y manifeste le désir même, qui aurait été fait pour l'inhiber »³⁹⁷ indique Lacan. Nous pouvons entendre la décision finale d'Anouar, après un arrêt maladie puis des congés, de démissionner comme un acte clairement exprimé signifiant l'écart entre ce qu'il désire et l'absence de désir qu'il perçoit de l'Autre.

³⁹⁶ Roland GORI, *Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux ?*, Les liens qui libèrent, 2013.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 410.

« À la différence des mises en acte soutenues par la trame d'un fantasme, l'inhibition, *l'acting-out* et les passages à l'acte à proprement parler ne sont pas soutenus par un tel support. Ils témoignent du défaut pour un sujet de recours à la parole. Le temps de la mise en symptôme correspond au temps où le sujet structure une manifestation dont il se plaint. C'est « le moment de conclure ». On est ici dans un temps bien antérieur qui serait « l'instant du regard ». Il s'agit d'introduire « le temps de comprendre » pour que le sujet puisse s'approprier sa manifestation, la structurer en un symptôme. »³⁹⁸ Le temps de conclure sera donc, après la compréhension, de démissionner.

Cette production du passage à l'acte et de *l'acting out* vient à la place du symptôme. La dimension symptomatique n'est pas absente puisqu'il s'agit d'une trouvaille qui peut prendre signification, être prise comme un signifiant, mais, la mise en symptôme ne peut se faire que dans l'après-coup.

Après *l'acting out* du temps de voir qu'il n'est pas vu, puis après le passage à l'acte qui fait accéder au temps de comprendre l'impasse d'un certain rapport à l'objet *a* barrant sa chute et ouvrant à une jouissance de l'Autre non barré, il y aura le temps de conclure par la démission, qui est la mise en symptôme.

³⁹⁸ Jean-Marie FORGET, (2017), Agirs, outrances, errances. *Figures de la psychanalyse*, 33(1), pp. 67-78.

3.2.4. Symptôme et angoisse

Le passage à l'acte d'Anouar a pris place dans une certaine conjoncture. Il a marqué l'impossible de l'effacement du sujet et la remise en mouvement du lien du sujet avec le monde. La perspective pourrait être de trouver son nouage d'obéissance, son symptôme. Pour ce faire, s'extraire de l'angoisse et trouver son symptôme s'articulent l'un à l'autre. Mais dans un certain fonctionnement du lien social, ce mouvement n'est pas possible. Nous interrogerons le fonctionnement de l'institution prise dans le discours du bureaucrate, (autre nom du discours de l'université), lui-même immobilisé par le discours du capitaliste.

L'angoisse et l'objet *a*

Le symptôme qui n'arrive pas à se constituer comme tel laisse intact la question de l'angoisse. Si « c'est ça la vie » alors ce n'était plus possible, dit Anouar en démissionnant. Il interroge le mécanisme à l'œuvre et suppose la faute : *je me dis : ni d'avertissement, ni de gamin mis à l'écart, c'est qu'il y a quand même quelque chose à se reprocher.*

Il voudrait réparer par des paroles l'entaille faite dans le symbolique en appelant les parents, ce que l'institution n'autorisera pas. Il aurait voulu parler avec eux : *par rapport à ce qui s'est passé. J'ai tapé leur enfant quoi, que j'avais dérapé, que je n'avais pas à faire ça, que si ils voulaient porter plainte qu'ils portent plainte, quoi.*

Le tiers symbolique est recherché en vain. De vouloir en répondre de sa responsabilité aurait pu être une modalité de border la culpabilité. En répondre de son passage à l'acte est une façon de l'articuler à un acte qui viendrait symboliser, et à partir de lui, structurer le sujet dans un positionnement articulé au social. L'interdit institutionnel le laisse sans possibilité de renouer quelque chose de sa fonction, de son être et de l'institution. De ne pouvoir circonscrire l'événement dans un espace bordé dont il a à rendre compte et qui lui permettrait le détachement de cette partie « fautive » afin de réintégrer le champ des éducateurs comme un parmi d'autres, lui interdit de se détacher de son acte auquel il aurait voulu faire face. De la même façon, supposer que

l'institution a des choses à se reprocher et donc des « fautes », pourrait permettre de supposer une division de cet Autre. Mais cette déliaison, entérinée, lui fait dire que l'institution considère que « c'est ça la vie » et nous pouvons entendre la jouissance d'un Autre non barré.

« C'est justement peut-être de l'angoisse que l'action emprunte sa certitude. Agir c'est arracher, emprunter à l'angoisse sa certitude, c'est opérer un transfert d'angoisse »³⁹⁹

Nous pouvons supposer que, par le passage à l'acte, Anouar tente de s'arracher à l'angoisse et opère un transfert d'angoisse. Le franchissement que suppose le passage à l'acte est le franchissement de la coupure qui n'a pas eu lieu. Anouar est alors cet objet *a* chu, abandonné par l'Autre non barré, à la jouissance de l'Autre. Face à l'absence de la loi, et donc du désir, qui sont la même chose, la Chose n'est plus barrée (la Chose définie comme « le *réel* au-delà de toutes les représentations qu'en a le sujet (...) De ce fait, faire un avec la Chose serait sortir du champ du signifiant et donc de la subjectivité »⁴⁰⁰). Le désir et la loi disparaissant alors, des comportements et actions improbables émergent comme tentative de les remobiliser.

L'objet *a*, le signal de son intervention, c'est l'angoisse. L'angoisse est donc le signal qui indique que l'objet *a* est en jeu et ce qui se passe dans la relation du sujet avec l'objet *a*. « L'angoisse n'est pas le signal d'un manque, mais (...) le défaut de cet appui du manque. »⁴⁰¹ Quand 'le manque' manque, le sujet vacille, le grand Autre n'est plus barré.

Si l'*acting out*, symptôme, et le passage à l'acte ce dont il ne peut faire quelque chose pour le constituer en symptôme, sont prééminents, c'est du fait que le sujet ne peut introduire un acte qui permettrait l'écart entre le symptôme et l'angoisse. **Nous pourrions faire l'hypothèse qu'à défaut de symptôme, il est maintenu dans l'angoisse, à laquelle l'*acting out* et le passage à l'acte s'articulent, du fait qu'aucune opération symbolique ne permet de le border. L'angoisse comme « l'entre-deux symptômes » vient manifester que le symptôme précédent ne fonctionne plus et que le symptôme suivant n'arrive pas à se mettre en place.**

³⁹⁹ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre X, L'angoisse*, 5 juin 1963 ; Seuil, 2004.

⁴⁰⁰ Roland CHEMAMA, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, 1995.

⁴⁰¹ *Ibid.*

Objet *a* et discours de l'université (bureaucrate)

Cette angoisse ramène donc à la question de l'objet *a* et à tout ce qui s'organise à partir de sa fonction et de sa place. Dans le lien social tel que les quatre discours conceptualisés par Lacan en donnent une structure, l'objet *a* est un élément toujours présent. Mais c'est dans le discours du bureaucrate que l'objet *a* est la place de l'Autre auquel on s'adresse. L'éducateur, celui auquel s'adressent les directives des agents décideurs, est, face à eux, à cette place. Si nous avons fait l'hypothèse qu'Anouar était en place d'objet *a*, il était alors pris dans le discours du bureaucrate qui le met à cette place-là. Nous voyons alors ce discours et la prise dans ce discours dans le cadre de cette institution à l'œuvre au moment de la crise élastique.

Un idéal spécifique semble en cours à ce moment-là. L'exactitude chiffrée organisant l'établissement dans chaque instant s'appuie sur la supposition que le manque et l'inattendu pourraient être éradiqués. Cet idéal est celui que porte le discours capitaliste. Ce discours est le seul qui ne fasse pas lien social. Si cet idéal n'est pas nommé, si l'éducateur devient l'exécutant sans pensée ni désir, **nous pouvons faire l'hypothèse alors que l'institution se retrouve dans un discours du capitaliste mis en place d'idéal avec un positionnement de la direction du moment dans un discours du bureaucrate. Nous pourrions alors supposer que le discours du capitaliste et ce qu'il recouvre est mis en place de signifiant maître, de S1, sous la barre dans le discours du bureaucrate, à l'endroit où il est caché et non accessible. Anouar indique qu'il a cherché à interpeller ces S1, mais s'il a trouvé les signifiants de l'exactitude chiffrée, s'il a interrogé le discours capitaliste, il n'a pas rencontré les S1 où il les interpellait. Nous pouvons alors supposer qu'il interpellait les S1 en place d'agent donc dans le discours du maître. Mais le mouvement des discours ne semblait pas pouvoir avoir lieu. La rigidification des positions dans le discours du bureaucrate, et l'impossibilité des quatre discours de tourner, empêche l'éducateur mis en place d'objet *a*, de pouvoir changer de place. Le lien social s'appuie sur la possibilité de tourner dans les discours. Sans cette souplesse, chacun reste collé à une place et en l'occurrence, l'éducateur figé en objet *a*. Cette place d'objet *a* est bien celle qu'Anouar interroge dans l'*acting out*, et met en scène dans le passage à l'acte. Cette monstration de ce dont il s'agit dans le passage à l'acte peut être supposée à double niveau : lui en tant qu'objet *a* chu, et N., en miroir mis en place d'objet *a*, qu'Anouar veut extraire de la vie. Lui-même indique bien qu'il ne peut que s'extraire de cette institution dont le discours et le maintien du**

même discours dans l'après-coup, lui font dire que le message reçu est que « c'est ça la vie » et qu'il ne peut alors que démissionner. **Il sort de ce lien social impossible et en démissionnant introduit un changement de discours.**

Il apparaît donc qu'Anouar :-refuse une obéissance imaginaire, de soumission, à une position de domination qui le mettrait en objet petit a , du fait, entre autre, de la discontinuité avec le processus de l'institution jusque-là ; -ne peut obéir à lui-même et à ce qui cause son désir c'est à dire à partir d'un objet a qui permettant le manque cause du désir, du fait que l'Autre lui fasse supposer qu'il est possible de faire sans la chute de ce a ; -ne trouve pas de support sur une autorité qui lui permettrait d'être en S2, donc du côté de la reconnaissance de son savoir faire face à une direction en S1; -n'est pas autorisé à la circulation des discours donc à la possibilité de repasser par le discours du maître le mettant lui du côté des signifiants organisateurs face à l'adolescent ; -ne peut non plus être dans le discours de la plainte en adressant à l'Autre la question des signifiants maîtres, donc prendre place dans le discours Hystérique.

Anouar se trouve alors hors de la question de l'obéissance. En effet, de ne pouvoir être pris dans les discours en tant qu'organisateur social dans leur mouvement, il se retrouve juste institué par le discours du bureaucrate sur fond de discours du capitaliste, et donc en place d'objet a , impossible dans sa fonction de transmission de l'autorité et de bordage de la jouissance de l'adolescent. Le passage à l'acte est une façon d'interroger cet a . Cette place de a dans le discours du bureaucrate le menace d'un Autre non barré, manquant de manque, ce qui est source d'angoisse. L'obéissance impossible, ni de soumission, ni de décision, le fait choir, dans un passage à l'acte, puis se réapproprié ce à quoi il veut obéir en démissionnant. Le grand Autre est donc alors considéré comme barré et lui susceptible de faire avec l'objet a comme manque cause de désir. Ainsi il exerce son pouvoir d'action qu'il s'octroie finalement ce qui lui permet de rester sujet. À partir de là, il est susceptible de retrouver son nouage d'obéissance.

3.3. Yacine et le scénario fantasmatique : un symptôme

Nous verrons d'abord comment Yacine choisit la fonction d'éducateur à partir de son parcours, puis comment il prend place dans l'institution. Ensuite, nous aborderons la construction de ses repères et le repérage de fonctionnements dans l'institution. Il s'agira ensuite de déplier le mécanisme qui l'amène à agir en symétrie vis à vis des cadres. La mise en place d'un scénario fantasmatique en sera une modalité. Elle permettra la constitution d'un symptôme et d'une remise en route des identifications et donc de l'identité. Le symptôme est aussi celui de l'institution. Nous verrons alors comment les quatre discours nous permettent de circonscrire certains mécanismes. Nous finirons par la spécificité du vécu de Yacine pendant la crise de l'institution précédemment abordée. La stabilisation de son positionnement lui permet de traverser ce moment institutionnel.

3.3.1. Être éducateur : un enjeu

Yacine⁴⁰² est un homme d'une bonne quarantaine d'année. Il est éducateur au foyer depuis 15 ans. Il est investi par les jeunes comme une personne plutôt paisible et tranquille. Il y a quelques années, il y a eu un épisode d'endormissement que nous considérerons comme un virage dans son positionnement. La crise du foyer qui finira par le passage à l'acte d'Anouar sera plus tardive. Il sera recruté par le chef de service Jules. Puis il y aura un autre chef de service, Adel. Puis sa collègue, Françoise, deviendra cheffe de service à la suite d'Adel. Pendant l'arrêt maladie de Françoise durant 10 mois, il y aura K. un chef de service remplaçant. Il y aura aussi cinq directrices qu'aura connu Yacine durant son parcours.

Le choix de la transmission

Dans notre entretien, il met directement en lien le désir qui l'a amené à la fonction d'éducateur et son propre besoin d'aide enfant. Ce besoin d'aide enfant concernait sa scolarité et c'est une bénévole à la retraite qui l'a « *pris un peu en main* ». Devenue amie de ses parents, il allait chez elle « quasiment tous les jours, dès l'âge de 11 ans » et ce jusqu'à ses 20 ans. En dehors d'un soutien pour ses devoirs, il y a trouvé une ouverture sur le monde et une « bonne relation ». Il pourra aussi indiquer que cette dame lui a donné des paroles clés le libérant d'un sentiment de culpabilité concernant des épisodes traumatiques de sa vie que nous n'aborderons pas ici mais qui indiquent comment il a découvert que la fonction d'un tiers éducateur (la dame en l'occurrence) peut être fructueuse pour un sujet.

Le fils de cette dame, né en 54, *était éducateur, et même directeur d'un centre de prévention. Un centre de prévention en région parisienne. A la suite de tous les effets positifs, j'ai eu l'envie d'aider, l'envie d'apporter quelque chose à l'autre, de pouvoir changer.*

Yacine aborde cette identification au fils de cette dame. Il est porté par un discours, soutenu par le désir d'un Autre et se construit, de façon fructueuse narcissiquement, par l'institution de sa personne dans un champ signifiant spécifique « d'aide » et « d'ouverture au monde ». Cette place hors l'univers familial lui donne une double filiation qui se retrouvera, nous pouvons le supposer, dans l'investissement de sa place d'éducateur dans le champ

⁴⁰² Comme dit précédemment, le nom et la description sont fictifs. Les propos sont tellement sélectionnés et remaniés qu'il s'agit donc d'une fiction.

social. Cette double filiation est susceptible d'être réactivée en permanence par son nouage singulier lui permettant de remettre en scène son articulation entre les différents niveaux comme il articulait sa position de sujet entre les différents univers le structurant dès ses 11 ans. La sortie de difficultés scolaires a été possible par un extérieur à la famille et a permis le désir. Le désir s'appuie sur le manque induisant une mise en mouvement dans la mesure où il ne réduit pas le sujet. Le sujet n'est alors pas un objet, pas immobilisé. Ce mouvement s'appuie sur l'agressivité dans la mesure où le ressort en est l'appétence. L'appétence intellectuelle, dévorer des livres et croquer dans la vie ne peut se faire que sur cette agressivité qui se différencie de la haine puisqu'elle n'efface pas le sujet et ne cherche pas à effacer l'autre. Cette agressivité suppose qu'un réel traumatique n'ait pas rabattu ce mouvement sur la haine, sur le fantasme de toute-puissance de la pensée sur la réalité. Nous pouvons entendre la transmission qu'il désire en faire auprès du public adolescent.

Grâce au fils de cette dame chez lequel il loge, il trouvera un apprentissage en prévention. Puis, après un passage à la ville de T. où Yacine a des amis et où il avait intégré l'école d'éducateurs, il arrive sur L., où se trouvent des ressources familiales, sans avoir terminé sa formation. Yacine indique la fonction de points d'appuis pour prendre place quelque part. **Son histoire personnelle et le désir qui en découle sera, nous pouvons le supposer comme pour tout un chacun, un axe symbolique à partir duquel il construira sa fonction, en nouage avec les autres axes comme les valeurs éducatives, la fiche de poste, les directives des cadres et la rencontre avec les adolescents.**

A la ville de L., il postule au foyer et rencontre Jules, le chef de service.

C'est lui qui m'a donné envie de venir ici, dans sa façon de présenter, sa façon d'être, c'était la personne qui m'a apporté le plus confiance. », « moi je venais avec un peu d'appréhension et je ne connaissais pas...

Yacine témoigne de ce lien avec sa dimension transférentielle essentielle qui permet ce nouage où la place sociale prend chair, où la reconnaissance d'un autre institue, à ce moment où, n'ayant pas fini sa formation, il est en attente de place. Il peut avoir confiance. Il peut s'appuyer sur une référence tierce qui lui donne une place et sur ce sentiment qu'il est, non pas un bon objet, mais un sujet fiable qui va cheminer. C'est une fondation à partir de la subjectivité, donc du désir, et donc de la division, écart de soi à soi. C'est faire avec l'objet *a* chu.

Prendre place dans une institution

Yacine arrive à un moment, dit-il, où

J'avais perdu confiance à un moment donné sur le fait de partir, de quitter l'école d'éduc spé. J'avais reperdu tout ça... Enfin j'avais quelque chose auquel je me suis retrouvé dans une situation dans lequel je me retrouve à l'âge de 11 ans, auquel je n'avais pas trop confiance en moi, ... Il y avait des difficultés. Et là, je me retrouve, je me replonge dans la même situation d'un échec que j'avais du mal à accepter. Et du coup, là, et là je veux dire que certains collègues ont été soutenant avec moi parce qu'ils m'ont aidé à faire... A l'époque il fallait faire des rapports tout ça, moi je ne savais pas trop.

Nommant la fragilité telle qu'il la repère et les réminiscences toujours mobilisables, Yacine indique ce que nous pouvons entendre comme l'inquiétude de ses vacillements, la confiance dans le mouvement à venir et ce qu'il permet.

Cette difficulté à écrire un rapport qu'il associe aux difficultés scolaires déjà connues le renvoyant à ses 'manques', se redouble d'un questionnement sur les positionnements. Il se dit :

Mais on ne fait pas de rapport par rapport à un gamin. Et dire des choses... Alors du coup moi dans mes rapports j'essayais d'arrondir les angles. Pourquoi mettre en difficulté le gamin, il ne faut pas.

Le positionnement est une construction institutionnelle, le rapport éducatif un dispositif qui en rend compte, et l'éducateur, un être de chair incarnant une fonction qui se doit de manifester cette construction, laquelle doit se nouer à la logique subjective. En interrogeant le fonctionnement, Yacine pose une question éthique. Il ne se contente pas du protocole auquel il faudrait obéir, mais questionne des positionnements et ce en quoi ils peuvent être au service du jeune. Il laisse entendre cette dialectique entre ses questionnements éthiques et les réponses de l'Autre par l'autre, réponses délimitant le territoire professionnel à investir dans cette institution.

Et du coup c'est là que j'ai appris auprès de certains collègues qu'il faut pointer, qu'il faut dire juste ce qui se passe à tel instant sans se donner de jugement de soi. Donc j'ai appris à faire ça et à regagner confiance.

Yacine remet en scène, vérifie et confirme l'efficacité de son nouage entre Réel, Imaginaire et Symbolique, de son articulation entre ce qu'il rencontre, l'autre, et le champ signifiant dans lequel il prend place, entre la réalité du foyer, son désir articulé à l'Idéal du moi et les valeurs qui déterminent les abscisses et ordonnées du territoire éducatif à investir. Il obéit à cette articulation, donc à son symptôme, c'est à dire qu'il obéit à l'aménagement singulier de ce qui se joue pour lui et du social institutionnel dans lequel il a à prendre place. Par cette obéissance que nous pouvons considérer comme symbolique puisqu'elle soutient l'institution du sujet, Yacine est dans une certaine vérité de son désir. Cette vérité qui le soutient et qui le constitue est ce à partir de quoi son rapport au monde peut aussi s'organiser.

Plusieurs filiations sont à l'œuvre pour lui : filiation familiale, filiation spirituelle, filiation sociale mais aussi filiation à une famille imaginaire. Le sujet peut dire oui à ce qui s'impose à lui, le sujet dit aussi oui à ce qu'il a choisi : une famille d'adoption. C'est dans cette filiation que prend aussi place la fonction sociale, la place d'éducateur, le rôle de transmetteur de l'aide. Cette filiation, d'être transmise, s'inscrit sur un axe symbolique. Mais nous pouvons supposer aussi que cette filiation, d'être choisie, peut être désarrimée d'une légitimité entérinée par un tiers, selon l'histoire. Nous pouvons supposer que le tiers, social ou autre, est toujours recherché à cet endroit de stabilisation identificatoire.

La prise dans une image

Alors qu'on l'avait présenté comme la super éducatrice, machin, et si t'as besoin tu peux demander à Françoise etc etc. Et là je n'avais pas trouvé... Françoise j'ai entendu des choses mais un peu par derrière. Heu... Des choses pas très agréables et toujours par derrière. Voilà le seul truc que ça m'a donné, ça m'a donné de la méfiance.

Nous pouvons comprendre que certains éléments mobilisent une position spécifique. Quand Yacine arrive au foyer, Françoise, une collègue, est indiquée comme un point d'appui mais l'écart entre ce qui est attendu et ce qui est, l'entame de l'accueil tel qu'il est imaginé, l'écornage, par des paroles critiques, de personnes de référence, peuvent interroger un certain rapport à la légitimité, de fait jamais acquise. La crainte peut participer à la dimension

imaginaire et nourrir l'image de la toute-puissance de l'Autre. S'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, la garantie de la place n'existe pas, et c'est là que le sujet a à prendre sa place.⁴⁰³

En prenant place dans une institution, une position subjective à partir de laquelle il puisse y avoir obéissance nouée à sa propre vérité, peut être cherchée. La nécessité d'articulation entre l'obéissance symbolique de dire oui à ce qui s'impose à soi dans sa singularité, et l'obéissance imaginaire à un idéal articulé autour des bonnes et des mauvaises actions, attitudes, places, induit la construction d'une position.

Yacine dit avoir pu reprendre confiance en développant un savoir-faire soutenu par les collègues avec le personnage de Françoise venant se poser en opposition à ceux-là. Yacine organise un monde avec ce sur quoi il peut prendre appui et ce de quoi il pense devoir se défendre. Si Françoise semble posée en idéal par les collègues dans un premier temps, Yacine semble très vite inverser cet idéal.

Repérer les manques chez l'autre est un moyen de se différencier, de sortir de la capture imaginaire pour chercher une dimension singulière, symbolique. En effet, c'est parce qu'il refuse cette place d'idéal et traque tout manque possible que Yacine tourne autour de la question de la légitimité de sa subjectivité, donc de ses façons d'intervenir en rencontre avec l'autre, l'adolescent par exemple, à partir de sa position subjective et non en référence à *la bonne pratique*. **Il cherche à obéir à cette dimension fragile, conjoncturelle et toujours à créer qui s'appuie sur ses valeurs et la rencontre, avec confiance (foi), et non en faisant crédit (croiance)⁴⁰⁴ au savoir-faire ou être dit comme préétabli.**

Yacine explique :

C'est une personne qui parlait de Jules (chef de service qui l'a recruté) d'une façon très négative. Jules c'est quelqu'un de très humain, très, c'est quelqu'un que si tu as besoin d'un truc, on sait qu'il est là et il sera là. Et il est derrière toi. Quand je suis arrivé en 2003, il venait d'avoir son poste de chef de service. Donc quasiment j'étais le premier à être recruté par Jules. Et de là j'entends en gros des choses un peu négatives même sur le recrutement, sur machin etc. Ce qui n'est pas agréable à entendre quand t'es quelqu'un de nouveau et que tu es recruté par Jules.

⁴⁰³ *Op. Cit.* (ABELHAUSER, 2010)

⁴⁰⁴ Cf partie 2.

À plusieurs niveaux nous pouvons entendre que Yacine dénonce l'attaque du symbolique en nommant les paroles qui ne sont pas adressées mais « par derrière », puis en pointant les attaques sur des éléments de la personne la renvoyant à ses manques. Nous verrons comment, ultérieurement, Yacine reprendra à son compte ces mêmes éléments dénoncés en cherchant le manque chez les cadres, ses supérieurs, pour les attaquer et leur demander des comptes. Lui-même s'est senti renvoyé à ses manques. Nous pouvons supposer qu'il opérera un retournement actif de ce qu'il a vécu passivement. La modalité du lien semble prendre une de ses racines dans ces premiers temps de représentation.

Cette représentation, cette attribution à la personne de qualités ou défauts est un jugement d'attribution, c'est à dire une symbolisation des objets de la perception à partir des représentations propres à chacun. Le jugement d'existence, défini par Freud puis repris par Lacan, situe aussi le fait que les objets ne sont toujours que des objets retrouvés dont nous vérifions l'existence. C'est sur cette base de nouage entre perception et symbolisation et la mise en abyme incontournable des résonnances, des réminiscences, en jeu pour chaque sujet que nous continuerons à envisager le cheminement du positionnement de Yacine dans le lien social du foyer pour adolescents.

Le retournement actif de ce qui est vécu passivement

Un élément déterminant dans le positionnement de Yacine semble être le sentiment de toute puissance de celle qui peut faire changer les décisions prises en équipe en intervenant hors cadre de façon récurrente.

Yacine illustre ce sentiment par un exemple : il est appelé, par un jeune qui a fugué, dont il était le référent, même s'il est 22heures il répond (les horaires des éducateurs sont susceptibles d'aller de 6heurs à 22h00). Le jeune n'ayant pas mangé, il l'emmène dans un Quick. Le jeune reviendra ensuite au foyer. Yacine amènera sa note de frais au chef de service le lendemain. Le chef lui reprochera ses horaires, Yacine s'en excusera mais justifiera ses habitudes d'éducateurs de prévention. Le chef de service prendra quand même la note en charge mais demandera à ce que cela reste entre eux. Yacine en touchera un mot rapide à Françoise en la retrouvant juste après. Françoise en informera la directrice qui se retournera contre le chef de service lequel « en voudra » à Yacine. A partir de là, il n'aura de cesse d'être

tatillon sur ses horaires. Le mécanisme à l'œuvre produit un symptôme : la mise en impasse d'une organisation du lien à l'autre. Ce procédé sera repris aussi ultérieurement par Yacine.

Il venait m'embêter sur des trucs alors moi je l'embêtais sur d'autres choses.

En miroir un peu comme ça... Quand même quelques mois avec Adel, c'était un peu tendu. Et après on a parlé un peu des choses, après les choses sont redescendues.

Après s'être cherché dans les yeux les uns des autres, il y a des faces à faces. Ultérieurement, nous le verrons, Yacine sortira du frontal en reproduisant le mécanisme tel qu'il le définit là : intervenir sur le supérieur hiérarchique du cadre pour le soumettre à une obéissance à la lettre à des règles. **Double retournement donc : un retournement direct des tracasseries subies ; un retournement plus complexe du système de relations modifié à partir d'interventions tierces.**

Ce qui n'est pas spécularisable est rejeté dans le réel. Le ni symbolique, ni imaginaire va fonder la haine. Ce qui est spécularisable peut être symbolisé et ce qui n'est pas symbolisable reparait dans le réel. L'agressivité sera orientée sur le chef de service et sera symbolisable. La haine sera à destination de Françoise confrontant le sujet à la difficulté de symbolisation et d'imaginarisation même si par cette haine, ces opérations peuvent chercher à se mettre en route. **Cette haine va avec la désobjectivation du fait du désarrimage du symbolique. Yacine récupère et récupérera sa position subjective en agissant le retournement de ce qu'il aura vécu.**

Nous pourrions opérer une mise en abyme : le référentiel propre à Yacine découlant de son histoire personnelle incluant une double filiation, l'une soutenant l'autre ; le référentiel professionnel issu de son histoire professionnelle incluant une expérience en prévention ; le référentiel de place au sein de l'institution comme nouage entre nomination, processus de construction, reconnaissance de désir ; le référentiel de lien entre les professionnels comme jeu d'alliances complexes.

De plus, si l'idée est que la légitimité suppose un Autre de l'Autre, et que les jeux relationnels ne cessent de faire courir des instrumentalisation de liens, l'éducateur engrange un système relationnel complexe dans lequel il est complexe de trouver une place symbolique. Se ressaisir de ce qui aura été proposé comme modèle peut être une

modalité subjective logique dans ce lien social. Les circonvolutions des relations seront susceptibles d'être le modèle que l'éducateur pourra imaginer fructueux. C'est donc ce modèle qui constituera le repère à partir duquel se situer.

3.3.2. Épisode de l'endormissement

Nous pourrions supposer que la haine, qui contrebalançait peut être l'amour dans un mouvement de différenciation de l'hainamoration première, prend une autre dimension quand il s'agit d'un nouvel épisode clé pour Yacine.

L'endormissement

Le sujet trouve donc, dans sa fonction, sa façon de rejouer ses modalités propres de nouage réel, imaginaire et symbolique. La confrontation à des fonctionnements au sein de l'établissement peuvent remettre en cause se nouage. La défense par l'inversion des affects ou par l'inversion des positions pour se protéger d'un potentiel vacillement a la fonction de renforcer les mécanismes nécessaires au sujet. Un épisode clé dans l'histoire institutionnelle de Yacine est largement décrit par lui comme un virage. Son positionnement s'en trouvera changé.

En effet, à un moment donné, Françoise allait 'passer' cheffe de service. Peu de temps auparavant, début juillet, Yacine est trouvé assoupi dans la salle télé, à 7h00 le matin, un moment après avoir pris son service. C'est la secrétaire I. qui le voit et ne lui dit rien. Yacine se justifie par sa fatigue du moment. Il y a le ramadan, mais aussi des difficultés avec deux jeunes en conflit avec lui. La question de l'éloignement d'un des jeunes était en jeu, pour une période transitoire ou pas. Yacine a le sentiment que la décision repose sur ses seules épaules.

Il va en CEF et on le reprend dans trois mois ou soit on le garde là maintenant 2/3 mois et il part définitivement. Et il fallait que je fasse un choix comme ça. Donc c'était soit l'un soit l'autre. Donc pour moi ce n'était pas à moi de faire ce choix. Tu ne sais pas si tu choisis la bonne ou la mauvaise. Où s'il y a quelque chose de bien juste là-dedans. (...)... Je ne passais pas de bonnes nuits, je ne dormais pas très bien, j'étais un peu aigri, il y avait la période du ramadan qui était à cette période-là, où je jeunais. (...) Voila je me suis assoupi, à un moment donné.

Nous pouvons entendre que Yacine manifeste à ce moment-là une absence à lui-même, lui trop présent dans des décisions qui le mettent dans un sentiment d'impuissance/toute-puissance, imaginaire, sans référence à un tiers organisateur du champ

symbolique, à l'égard d'un jeune ayant fait preuve de violence à son encontre.

Son endormissement, (nous ne savons pas s'il a rêvé) témoigne d'un besoin de repos. Se poser, se reposer, suppose une nécessité subjective qui permet un écart dans l'action et donc, potentiellement, une tentative de symbolisation. La métabolisation que permet le repos est une secondarisation et donc aussi un processus de symbolisation. Il peut avoir lieu quand l'urgence d'un danger est écartée. Cela peut permettre de faire l'hypothèse que Yacine avait confiance dans le fait que son assoupissement dans la salle télé, après avoir réveillé les jeunes, n'allait pas les mettre en danger. La confiance dans le fait que ce lâcher-prise n'était pas 'mortel' fait donc appel à une dimension symbolique qui supporte l'écart, et à la possibilité de s'éloigner momentanément de l'imaginaire maîtrise. Les jeunes prenaient leur temps pour se réveiller et lui se réveillerait quand ils descendront.

Bien sur sa justification montre qu'il conçoit comme légitime de considérer cette échappée comme un manquement possiblement à reprendre institutionnellement, non seulement manquement d'ailleurs dont on pourrait répondre mais faute qui rendrait coupable. Yacine se sent fautif et renverse la faute sur l'institution qui l'a mis en difficulté auparavant. Il adhère donc à cette définition de la culpabilité et cherche à la retourner contre l'autre.

Ce regard se constituera après-coup puisque, d'abord, Yacine ne sait pas qu'il a été vu endormi. Il part en vacances et revient fin août. En septembre, Françoise est devenue cheffe de service, et c'est à partir de cette fonction qu'un courrier est envoyé à Yacine mais à une mauvaise adresse. Un nouveau courrier lui parvient pour un rendez-vous mi-septembre.

La convocation

Yacine se sentait déjà victime d'une situation difficile et d'un non-soutien de l'institution. Cette convocation vient entériner cette représentation en le mettant en position d'accusé. Son questionnement a pour ressort le processus qui a amené à cette situation. Il tente de comprendre comment les choses se sont mises en place et comment les liens entre les protagonistes et leurs affects viennent influencer l'interprétation de ce qui s'est passé. Face à l'accusation frontale, il cherche à comprendre le processus : qui l'a vu endormi, qui l'a dit à qui, pour quelles raisons... Nous pouvons supposer alors qu'il interroge le socle symbolique sur lequel se base cette convocation. Il refuse l'accusation car, nous pouvons en faire

l'hypothèse, elle peut remettre en cause le nouage singulier et, potentiellement, elle est susceptible de supposer la transformation de l'agressivité en haine, du fantasme en réalité, du mouvement en immobilisation, du sujet faisant avec l'objet *a* en objet *a*, du sujet faisant avec la question du manque en objet de l'autre.

Ne pouvant cautionner cette remise en cause, il suppose une vengeance. Tel éducateur

va s'en sortir, et alors que Antoine et je sais plus trop qui, ce sont des supers éducés et ils vont se manger une sanction ?

Nous pouvons entendre que Yacine se soutient de la communauté des éducateurs injustement sanctionnés. Il soutient que ces éducateurs, auxquels il s'identifie, ne sont pas réductibles à un manque. En creux, il pointe la vacillation de l'identité professionnelle, l'attaque symbolique qu'elle sous-tend, la supposée prééminence des affects. Yacine, dans l'après-coup de cette convocation, en tentant de reconstruire la logique du processus cherche le bordage de ce réel qui le laisse sidéré. Il cherche à remettre du symbolique.

Il développe une théorie. Si I. (la secrétaire qui l'a surpris endormi) tient ce type de propos, Yacine suppose que c'est à la suite de discussion avec Françoise. Sa théorisation remet donc Françoise au centre. La logique peut alors se dérouler avec réintroduction du temps : il y a des antécédents ; réintroduction de l'espace : il y a des coulisses ; réintroduction de la scansion : elle est devenue cheffe de service. Il ne lui est pas reconnu la légitimité de porter un cadre puisqu'elle ne porte pas ses signifiants maîtres de sa place d'agent. Nous voyons à l'œuvre une théorie de l'organisation imaginaire de l'institution qui tente d'être bordée par des éléments de symbolisation. **Yacine refuse d'obéir à cet axe imaginaire qui le met en objet *a*, refuse de s'en remettre aux décisions hiérarchiques sous prétexte qu'elles sont hiérarchiques. Il demande à ce qu'elles s'inscrivent dans des principes qui triangulent. Il dit vouloir obéir à ce qui organise le lien social dans ce qu'il borde des affects. Il cherche les signifiants maîtres organisateurs.** Mais si ces signifiants maîtres ne sont pas portés par les cadres de l'institution, il doit les chercher ailleurs.

3.3.3. Inversion du fantasme

Trouver un socle symbolique qui lui permette d'échapper à ce sentiment d'être aux prises avec un Autre non barré, non limité, devient indispensable pour retrouver une position subjective sur le socle d'un support identificatoire. Trouver des signifiants maîtres organisateurs des espaces à investir et circonscrivant les débordements, permettre le désir d'un sujet divisé et non la jouissance d'un sujet fait objet, va passer par l'articulation d'un fantasme, qui soutient le désir, à condition de le laisser à sa place de fantasme.

À la suite de cet épisode, Yacine deviendra délégué du personnel et élu dans plusieurs instances.

Le temps de voir, de comprendre et de conclure

Nous pouvons supposer qu'il cherche à ce que l'élection de l'un par un autre, être élu, soit dans un cadre, cadre qui a pour vocation de trianguler les effets des affects non pris logiquement dans du symbolique. Du même temps, être élu le met en face à face avec la direction et peut induire des effets de rapports de domination. La recherche de ce qui fait autorité et triangule les liens aboutit paradoxalement à des rapports imaginaires de domination. Mais Yacine trouve alors l'occasion d'exercer sa traque de ce qui se joue derrière ce qui se dit et de faire valoir une idée de ce qui est juste.

Quand Yacine est convoqué parce qu'il s'est assoupi trois mois auparavant, il se demande ce que l'autre lui veut. Il suppose que l'autre « veut sa peau », le réduire à néant. Mais c'est à partir de ce qui se passe à la réunion suivante, face à des interpellations de la direction à son encontre devant les collègues éducateurs, et l'intervention de Rita qui interroge ce qui est en train de se passer, que Yacine sort de la sidération et trouve une représentation sur laquelle s'appuyer. A ce moment précis, non seulement il en vient à se dire « ils veulent ma peau » mais à prendre acte de cette signification qu'il vient de trouver et à chercher un positionnement remettant en route son désir. C'est alors qu'il fait les démarches pour avoir divers mandats dont celui de *délégué du personnel*, donc de celui qui a accès directement à la direction générale, hiérarchiquement au-dessus de la directrice et de la cheffe de service de la structure. Sous le regard de la collègue, Yacine s'extrait de la capture

imaginaire, se dégage du fantasme d'être en place d'objet *a* pour l'autre.

Mais en tout cas c'est un événement qui m'a poussé à ce moment-là, de me dire wahou là ils veulent ma peau. C'est à ce moment-là, à ce moment-là, je me dis « ils veulent ma peau ». Et comment je fais ? Et du coup, il y a les élections CE à l'époque. Il faut changer de DP. Et c'est là que je dis à Rita, je dis « écoute Rita, je vais me présenter. Est-ce que tu te présentes avec moi et on voilà. » Elle me dit « il n'y a pas de soucis, je te suis. » Elle me dit « moi je connais rien de tout ce qui est DP machin » je lui dis « oui mais moi aussi mais on va apprendre ».

Et là tout de suite je suis toujours titulaire durant tout le mandat quasiment des 4 ans. Et là, c'est vrai que là, j'ai usé de ma position d'élu, pour dire tout ce qui se passait dedans... qui n'allait pas dans le foyer. Du coup là, je crée, je le dis hein, ce qui s'est passé avant je l'utilise, peut être que ce n'est pas bon hein, mais je l'utilise pour régler quelques comptes plus ou moins.

Nous pourrions alors avancer que Yacine cherche à inverser ce qu'il vient de vivre. Il retourne la formule du fantasme, de objet *a* dans la formule $\$ \langle \rangle a$ il met l'autre en place de cet objet *a*. Il obéit, non à des principes, mais à un mouvement en miroir. Ce qui régule et triangule symboliquement les liens et dont la mobilisation est à la charge du délégué du personnel est utilisé, à ce moment-là, au service d'un retournement de ce qu'il a subi. Il obéit alors au mouvement de l'autre par une opposition symétrique. Nous retrouvons là le mécanisme de retournement des attaques et de retournement, exploré auparavant, du système de relation destituant l'autre de sa place.

Après le temps de voir, où il est vu par la cheffe de service, puis le temps de comprendre, à la réunion du fait de l'intervention d'une collègue en place de tiers, il y a le temps de conclure à la mise en acte de son changement de place. Il s'extrait de cette place sidérante d'objet *a* pour trouver une issue à une nouvelle place par un mouvement de retournement actif.

L'objet *a* et la fonction du fantasme

Yacine, en s'appréhendant en place d'objet *a*, est confronté à das Ding, la Chose, et plutôt que d'être cet objet *a* qui l'indique, il tente de le récupérer par une opération qui

inverserait les places. Il met l'autre en place d'objet *a* et lui en place de sujet divisé. En effet, il fait part de sa division. Il est tiraillé par des mouvements complexes pouvant l'empêcher de dormir. De cette place de sujet divisé, il tente de mettre l'autre en place d'objet *a* à regarder au travers d'une fenêtre, d'un cadre, celui donné par ses mandats.

Lacan met en lien la formation de symptômes et le fantasme. Pour le sujet, « le langage permet de se considérer comme le machiniste, voire le metteur en scène de toute la capture imaginaire dont il ne serait autrement que la marionnette vivante »⁴⁰⁵. Il ajoute : « le fantasme est l'illustration même de cette possibilité originale. » Selon lui, le fantasme est donc « de l'imaginaire pris dans un certain usage du signifiant » et sert à soutenir le sujet là où il vacille. Plutôt que d'être pris par la capture imaginaire de l'autre et se sentir défaillir, il s'accroche dans un premier temps à un semblant de sens, à une logique hypothético-déductive, en tentant de comprendre ce qui l'a amené dans cette situation.

A ce moment-là et avec les prémisses qu'il y avait auparavant, nous pouvons supposer que la cheffe de service a pu prendre la place d'un grand Autre non barré vis à vis de laquelle il pouvait soit « suivre ses directives, se dévouer pour assurer sa jouissance »⁴⁰⁶, soit la mettre en place d'Autre barré (peut être grâce au regard tiers des collègues dans la réunion suivante où les attaques contre Yacine ont fait réagir), et chercher ce qui peut la barrer.

Ce pas de côté sera possible à partir du moment où il peut faire alliance avec un tiers, ou en étant mandaté par une instance dont il est l'élu. Il a cet espace tiers qui lui permet de ne pas se fantasmer objet de l'autre, objet du fantasme supposé de l'autre, objet *a*. « L'objet *a* est aussi ce qu'on ne peut pas dire de ce que l'Autre « me voulait ». Ce serait le reste à dire, l'impossible à dire. »⁴⁰⁷

C'est donc en pouvant se formuler que l'autre « veut sa peau » qu'il semble se mettre en mouvement par le dessaisissement de cette place d'objet *a*.

Nous pouvons supposer que, du même temps qu'il suppose des interrelations entre les personnes qui font des connivences et des stratégies organisées contre lui, il met en place un

⁴⁰⁵ Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966, p. 636.

⁴⁰⁶ Christian FIERENS, *Le principe de jouissance, Critique de la raison pratique (Kant) Kant avec Sade (Lacan)*, Editions L'Harmattan, 2020.

⁴⁰⁷ Didier CASTANET. « Fantasme et réel », *L'en-je lacanien*, vol. 9, no. 2, 2007, pp. 101-118.

scénario fantasmatique. « Le fantasme qui répond à la question du désir fait prothèse imaginaire à cette béance symbolique »⁴⁰⁸. Et dans le lien social, il y a bien béance symbolique si un entretien en vue d'une sanction pour faute est mis en place :

-à propos d'un manque à être dans la fonction de la nature d'un assoupissement, c'est à dire d'un moment qui échappe au sujet dans les limites acceptables des défaillances humaines qui n'ont pas de conséquences sur la mission du salarié.

-à propos d'un événement repris longtemps après dans une logique temporelle qui annule l'importance de l'événement, qui peut donc faire supposer, non pas un prendre-acte, mais une instrumentalisation

-quand un événement est repris dans une autre conjoncture (cheffe de service nouvellement nommée) donc comme un trait non pris dans le moment mais extrait pour être hors temps,

-quand les personnes n'assument pas leur dire mais s'appuient sur un rapport à la parole en tant qu'elle leur sert à ne pas être dans leur parole, une parole qui n'a pas la fonction de rapport à l'autre (sur le moment par exemple) mais la fonction d'un objet dont l'autre peut se saisir.

Yacine se vit comme objet *a* et cherche à ne plus l'être. Il cherche à être le sujet. Il devient celui qui est de l'autre côté du cadre dans le mathème du fantasme. $\$ \diamond a$. Il inverse le jeu pour se mettre en position de sujet. Mais dans cette inversion, il reste dans le mathème du fantasme et met l'autre en place de *a*. Le fantasme, comme imaginaire, rend compte de la jonction du sujet avec le désir. Il s'agit du « nouage du symbolique du sujet et du réel de la jouissance par l'imaginaire du fantasme. »⁴⁰⁹

Ceci est à la fois conscient et inconscient. Conscient puisque « à partir d'un état psychique désagréable : penser un point d'arrivée heureux, calculer les moyens pour y parvenir, juger des décisions à prendre » et inconscient puisqu'il y a « non-connaissance et du point de départ et du point d'arrivée : fonctionnement comme relance de mouvement de ce qui échappe, (...) donner une autre forme »⁴¹⁰ Il y a donc un mouvement de formation et de transformation.

⁴⁰⁸ *Ibid.*

⁴⁰⁹ *Ibid.*

⁴¹⁰ Christian FIERENS, *Le principe de jouissance, Critique de la raison pratique (Kant) Kant avec Sade (Lacan)*, Editions L'Harmattan, 2020.

3.3.4. Fantasme, identification, symptôme

Yacine était aux prises avec un lien social, tel qu'il se jouait au sein du foyer, tel qu'il se nouait à ses références propres, qui le renvoyait à une place d'objet *a* au moment de l'épisode de l'avertissement suite à un endormissement. Inverser ce qui semblait apparaître comme une prise dans le fantasme de l'Autre, en cherchant, dans les délégations syndicales dont il s'est saisi à mettre l'autre en objet *a*, lui a permis de remettre en route la question de sa place. Le symptôme, modalité du lien social, est alors en jeu, d'abord dans sa mise en place, puis dans sa fonction.

Fantasme et symptôme : des trouvailles qui peuvent s'articuler

Lacan dira que le fantasme est une « relation structurante fondamentale de l'histoire du sujet » comme « objectivation des signifiants de la situation »⁴¹¹

Nous pouvons supposer que Yacine doit articuler, à partir de sa grammaire personnelle, les événements du moment. Il ne peut en être autrement puisque « Comme le miroir, le fantasme représente un objet imaginaire, comme supplément au manque réel. Mais la spécificité du fantasme est justement de ne pas être imaginaire. »⁴¹²

Et cet objet imaginaire appartient à l'univers singulier du sujet. Le fantasme représente quelque chose par le biais de l'imaginaire. « Le sujet *voit* son désir dans une image captivante. Mais le désir est encore raté, non assumé. »⁴¹³ L'objet *a* est enveloppé, recouvert, habillé par l'imaginaire. **Le fantasme est une sorte de prothèse, de scénario imaginaire qui colmate et en même temps fait percevoir le trou, le manque symbolique. Le fantasme protège du réel et en même temps l'indique. Il est une protection contre le désir de l'Autre qui peut être utilisé pour ne pas le perdre de vue non plus. Il soutient le sujet pour maintenir le désir hors jouissance.** « La « fonction du fantasme » : constituer une réponse là où il n'y a

⁴¹¹ *Ibid.*

⁴¹² *Ibid.*

⁴¹³ *Ibid.*

pas de réponse possible. »⁴¹⁴ « Le symptôme, comme réponse à l'énigme de l'Autre, et le fantasme, comme réponse au « Che vuoi ? », s'articulent »⁴¹⁵

Le symptôme est une sorte de réponse à ce qui n'a pas de sens, un réel qui échappe. Il est une tentative de border ce réel par des signifiants et d'y articuler un sens. Le fantasme, lui se situe du côté du signifié et de la signification. Le symptôme vient du réel qui s'oppose au sens, lequel est fait de symbolique et d'imaginaire.

Freud, va jusqu'à définir le symptôme comme condensation de fantasmes. Nous concluons en citant Christian Fierens : « Le fantasme laisse entrevoir l'articulation d'un rapport sexuel entre deux personnes qui représentent alternativement le sujet barré et l'objet *a*. Mais le symptôme rappelle que ça ne fonctionne pas bien, qu'il y a autre chose, la jouissance non pas d'un rapport sexuel, mais la jouissance du non-rapport sexuel. »⁴¹⁶

Nous pouvons donc supposer que Yacine met en place, en étant élu délégué du personnel entre autres, les moyens de jouer un fantasme inversant sa position d'être objet de l'Autre en mettant l'autre comme objet, pour « sauver sa peau ». **La mise en place fantasmatique est une modalité du symptôme, une trouvaille pour aménager sa place et son lien à l'autre dans le social de l'institution. Le scénario fantasmatique fait rêver le rapport satisfaisant. L'aménagement dans le social des conditions de ce fantasme fait qu'il devient un symptôme, c'est-à-dire un nouage propre avec sa complexité et sa satisfaction toujours couteuse. Cette trouvaille signifiante, matrice relationnelle de tout ce qui se jouera dans l'établissement, contient, comme tout symptôme, sa contrepartie de jouissance dont il dira clairement souffrir.**

Nous voyons donc l'institution avec certains de ses fonctionnements et ce que le salarié peut mettre en place pour se situer en fonction de ses nécessités propres.

⁴¹⁴ Alain ABELHAUSER. « L'imposture, partenaire-symptôme de la science », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 81, no. 1, 2010, pp. 125-133.

⁴¹⁵ Didier CASTANET. « Fantasme et réel », *L'en-je lacanien*, vol. 9, no. 2, 2007, pp. 101-118.

⁴¹⁶ Christian FIERENS. « Se soutenir du Réel, cause insue ? Ou le dernier livre d'Élie Doumit : *Le réel en psychanalyse. Entre épreuve et preuve* », *La revue lacanienne*, vol. 20, no. 1, 2019, pp. 209-212.

Face à une obéissance demandée qui le désarrime de ses fondements symboliques, personnels et professionnels, Yacine installe un scénario. Celui-ci lui permet de baliser un territoire symbolique, symptomatique, à l'écart de ce dans quoi il est pris, en s'appuyant sur un imaginaire à partir duquel il inscrit son obéissance en dehors de ce qu'induit la cheffe de service mais dans le symbolique de l'institution, par la grammaire de l'association. Son rôle de « délégué du personnel » permettra de rejouer sans cesse cette articulation entre association, institution et sa fonction. En traquant les manquements dans l'institution, en les définissant du côté de la faute, en les interrogeant dans les instances dont il fait partie, il noue imaginaire, réel et symbolique, et obéit à ce nouage propre résultant de cette articulation entre sa fonction dans l'association, le fonctionnement de l'institution et sa position subjective. Ce choix d'obéissance se fait sur le contenu, des fautes par exemple, mais non sur le principe même de la 'faute'. A cet endroit-là, il est possible de parler de soumission à cette chaîne signifiante qui n'est pas interrogée.

Le ressort de ce nouage singulier, symptomatique, sur la base d'un fantasme, sert à stabiliser un socle identitaire rendu vacillant par une conjoncture institutionnelle. L'enjeu est donc une place professionnelle susceptible de s'appuyer sur du symbolique, sur un dispositif le soutenant, à partir d'identifications se fixant en traits identitaires.

L'identité et l'identification

L'identité et l'identification soutiennent les fonctions et les places et sont donc des éléments constitutifs du lien social au sein d'une institution.

Et donc à ce moment-là je vais voir, la DRH pour lui dire « Madame, j'ai un problème, je sens qu'il y a quelque chose qui se passe avec A. (la directrice) mais je n'arrive pas à, on n'arrive pas à sortir de cette impasse, à chaque fois qu'elle me voit c'est comme si j'étais un fantôme, à chaque fois il y a quelque chose dans la relation, j'aimerais bien qu'on éclaircisse un peu ça. Parce que travailler dans ces conditions-là ça me met un peu, ça me met à mal quoi je ne suis pas bien avec tout ça... » Voilà moi je dis il y a un problème, je sens que ça ne va pas, il faut qu'on améliore les choses parce qu'on va droit au mur tout les deux et ça c'est pas bon. Quand tu dis que tu n'as pas de problème avec l'équipe que tu as un problème

qu'avec un salarié, tu me vises. Et là ce n'est pas possible, donc il va falloir qu'on règle ce problème là pour qu'on avance ensemble. On est là pour les gamins on n'est pas là pour des...

Yacine énonce la question de sa place professionnelle adressée à la direction. Ses fonctions de délégué lui permettent d'interpeller la Direction Générale de l'association pour que la direction de l'établissement soit obligée de le considérer, non comme un 'fantôme' mais comme un professionnel, et que soit clarifié le problème avec lui. Il cherche à délimiter le territoire de sa place et l'interroge par la mise en scène d'un dispositif où il peut s'adresser à sa directrice en présence d'un tiers. Sa recherche semble concerner la question des identités et de ses identifications.

L'identification inaugurale advient dans cette première rencontre de "l'identification de signifiant". En ce point précis, l'identification au signifiant, précède et se distancie de l'identification imaginaire. Pour le sujet, l'identification imaginaire reste en arrière-plan. Tel le plan du miroir où, dès le stade du miroir, le sujet rencontre l'autre, le 'semblable', ce reflet dans le miroir. C'est dans l'image de son propre reflet que le sujet devra trouver concordance et consistance, une "fausse consistance", nous dira Lacan, dont le dégagement ne pourra être apporté que par l'expérience du langage.

Cette identification inaugurale nous ouvre tout justement à « être ce que les autres ne sont pas », négation qui ouvre à la différence, condition sine qua non d'une existence subjective pour le petit d'homme. Cette identification inaugurale, que soutient le rapport au langage, ce premier trait gravé, introduit à la différence, marque de l'unité, l'unité de mesure qui permettra de se compter comme de se décompter parmi les autres. L'identification inaugurale introduit alors à l'identification imaginaire, ce "un" unifiant et leurrant, le trait unitaire auquel le trait unaire, marque de la différence pure, ne cesse de renvoyer, par lequel il faudra en (re)passer pour s'adresser à l'autre.

« Sans cette première inscription du trait unaire inaugural, pas de garantie structurale de cette fonction du un, que recouvre l'articulation signifiant/signifié. C'est à partir de ce point inaugural que l'on peut voir le signifiant se constituer et se structurer, à la fois "naître", mais aussi dans le sens structural sur le versant symbolique de l'affaire en tant que pure différence. Ce point le distingue alors fondamentalement de l'unification

moïque vers laquelle tout sujet tend, l'identification imaginaire. »⁴¹⁷

Mais cette identification inaugurale qui est aussi séparation, se fait dans le lien à l'autre et au langage, et prendra consistance quand l'enfant, porté par l'adulte, se verra indiquer, dans le miroir, l'identification à son image. C'est à cet endroit-là que, nous pouvons le supposer, la scène décrite par Yacine produit un désarrimage identificatoire. Il n'est pas reconnu comme professionnel au moment de la convocation. A partir de son identification à la pure différence, il cherchera un nouveau miroir dans les interlocuteurs donnés par ses mandats pour une identification moïque qui crée une concordance avec l'identification première, donc son existence.

Le présupposé essentiel de la psychanalyse est qu'il n'y a pas d'identité fixe du sujet et même que le sujet manque d'identité. C'est grâce à ce manque d'identité que l'identification est toujours en jeu puisqu'elle est le moyen de fabriquer de l'identité. L'identification est donc un processus et la psychanalyse s'intéresse à cette dimension processuelle de l'identification à l'encontre de nombre de domaines comme la psychologie, la science, la politique. **Ce processus identificatoire s'accroche provisoirement à des points d'identité à partir desquels, parce qu'il y a un reste, que ce n'est jamais complètement ça, le développement de nouvelles identifications pour de nouveaux points d'accroches va être sans cesse en route. C'est nécessaire et ça ne cesse pas de s'écrire.**

Ces identités provisoires vont confronter le sujet au manque d'identité et à la structure manquante de l'identité. Le moment initial où tout est possible est donc alors réveillé, réactivé et remis en jeu. Réveillé car on peut juste l'entrapercevoir et l'éclipser aussitôt. Réactivé parce que l'on peut se poser la question (inconsciente) d'un mouvement à nouveau. Remis en jeu car il peut aussi être choisi de remettre en jeu notre je pour la production d'un je autre même s'il peut aussi être le même.

Ce processus, cette remise en jeu des identifications, suppose une identité inscrite à partir de laquelle le mouvement est envisageable et, en même temps, s'appuie sur le manque d'identité inhérent à tout sujet et qui est ce sur quoi peut se mettre en route le processus de l'identification.

⁴¹⁷ Jacques LACAN, Séminaire l'identification, séance du 22 novembre 1961.

Quand le sujet est dans un processus de pensée, d'amour ou de haine, apparaît à la fois un point d'identité et à la fois un processus d'identification, de fabrication d'identité donc ce qui émerge du manque d'identité.

« L'*identi-fication* articule l'identité (la première partie du mot) et la fabrication qui ne peut partir que du manque d'identité (la deuxième partie du mot). »⁴¹⁸

Nous pourrions penser que pour Yacine, l'histoire personnelle, l'histoire de sa place au sein de l'institution, sa fonction et ses mandats articulent la place dans son histoire et la place dans l'institution. L'articulation de la fonction et de la place pour lui constitue un fonctionnement qui n'a ni point de départ, ni point d'arrivée mais qui est un processus permettant la mise en mouvement permanente. Cette articulation constitue un montage à partir duquel construire sa modalité d'obéissance.

S'il y a bien des points d'identité issus de son parcours personnel, ils sont aussi des points de relance de son fonctionnement, des points qu'il ne cesse de remettre sur le métier à tisser la tresse de son identité. Pour relancer l'identification qui vise une identité, il lui faut s'appuyer sur ce manque d'identité. L'enjeu dans les relations sociales au sein de l'institution prise dans une politique, est l'occasion de remettre en mouvement ses identifications. Pour ce faire, il s'appuiera sur les discours qui organisent les places et les liens au sein de l'institution qui l'a institué pour remettre en chantier l'articulation entre lui et l'autre. Le chef de service l'a choisi, il a donc un élément d'identité institué par lui, une stabilité de place de ce fait, et l'attaque de ce chef par Françoise, le non-respect de son rôle d'instituteur de lignes de travail, remettent en cause un fondement de l'identité. C'est à partir de cette entame que Yacine remet en route le processus d'identification pour affirmer un point d'identité en écart à cette personne.

Dans une institution, l'identité d'un professionnel semble acquise. Elle résulte d'un acte qui l'institue dans un lieu. Mais, selon Christian Fierens, l'identité : « C'est un *acte* de fabrication où l'identité est toujours en défaut et par lequel le sujet est constamment sollicité d'y mettre du sien. C'est une nomination toujours à reprendre à zéro pour en faire quelque chose de nouveau. Le nom qu'il a reçu de son père ne vaudra que par ce qu'il a pu en faire et le sexe qu'il a reçu ne vaudra que par le mouvement de sexuation qui l'occupera toute sa

⁴¹⁸ Christian FIERENS. « Manque d'identité. Procès de l'identification », *Essaim*, vol. 40, no. 1, 2018, pp. 59-70.

vie. »⁴¹⁹

Ainsi, dans une institution, et nous pouvons supposer que c'est ce que nous montre Yacine, la fabrication de son identité comme éducateur du foyer pour adolescent est toujours en défaut, de structure, et donc il y met du sien. C'est là que son histoire, la sienne, celle qui lui a permis de repérer que la nomination, l'identité était toujours à re-commencer, se remet en mouvement. Ces identités de substitution ne masquent pas pour lui le manque radical d'identité ni, peut-être, le processus d'identification, qui est d'abord « la fabrication du sujet lui-même. »

« L'idéal du moi, qui vaut comme le point de visée du développement du moi, à savoir retrouver le narcissisme perdu du moi idéal (...) grandit en incorporant, en mangeant certaines personnes ou morceaux de personnes rencontrées dans la réalité extérieure. »⁴²⁰

Yacine a rencontré des personnes qui ont pu être incorporables. Nous pouvons supposer que la dame et son fils en font parties, ainsi que le chef de service qui l'a recruté. Mais cet idéal semble constitué non seulement de certaines de leurs caractéristiques (fils éducateur par exemple) mais aussi de leur position face à lui, le reconnaître, lui « donner confiance » comme il le répète. Il s'agirait alors d'un rapport au moi idéal présent dans l'actualité du lien. C'est son moi-idéal dont la constitution est revisitée qui est en jeu dans la confiance et le désir que des personnes ont à son endroit. Françoise est celle qui attaque la consistance de l'Autre et donc sa place, dans le désir de l'Autre. Elle devient peut être celle qui déchire le voile de l'existence de l'Autre.

Christian Fierens avance, concernant l'Autre :

« Je peux le dévorer, mais il peut aussi me dévorer. Autrement dit, le sujet et l'Autre sont supposés enlacés dans une position strictement symétrique, comme deux tores – deux pneus. Cette supposition de l'existence de l'Autre comme sujet est proprement le fait de la névrose et nous ne manquons pas de croire au moins provisoirement à l'existence de l'Autre comme sujet. Le nourrisson est enlacé à la mère nourricière. L'amant est enlacé à son amante. Le bourreau à sa victime. L'otage à son geôlier. Etc. Très vite et presque automatiquement, l'identification entre les deux enlacés survient et, chaque fois, c'est un véritable syndrome de Stockholm qui s'inaugure, à savoir une identification de l'otage au geôlier, de la victime au bourreau, de l'amante à l'amant,

⁴¹⁹ *Ibid.*

⁴²⁰ *Ibid.*

de la mère nourricière à l'enfant, et réciproquement. (...) Il suffit de retourner un tore sur lui-même comme une chaussette pour que l'extérieur se retrouve à l'intérieur et l'intérieur à l'extérieur ; le tore extérieur, l'Autre auquel j'étais enlacé, se retrouve alors automatiquement au plus intime de moi-même, à l'intérieur du tore retourné. »⁴²¹

Le tore retourné indique la symétrie de l'incorporation. L'Autre peut me dévorer et je peux le dévorer, il peut me dominer et je peux le dominer. Il sera alors nécessaire, pour Yacine, de mettre la direction du foyer en place de petit autre et pour ce faire, de faire appel, par les délégations, à l'Autre de l'Autre, soit une instance supérieure auquel la direction de chaque établissement doit rendre des comptes. Pour ne pas être dévoré ou dévorer en symétrie, Yacine met en place un nouvel Autre auquel il a accès directement et susceptible de faire tiers. Mais ce mécanisme, s'il soutient la consistance d'une certaine identité, est finalement l'occasion de le mettre en position de dévorer l'autre, de pouvoir sur l'autre, d'avoir raison de l'autre, malgré son ambivalence due à la recherche de reconnaissance dans le désir de ses chefs directs. Le mécanisme pourrait évoquer la perversion mais nous pouvons faire l'hypothèse que le ressort ne l'est pas. S'il utilise la loi, les règles et le pouvoir que lui donnent les délégations c'est pour chercher à obtenir une identité qui ne soit pas fantomatique. L'ambivalence et le mal être dans la mise en place du scénario répétitif témoigne de la dimension symptomatique de la mise en scène. La finalité est une demande de reconnaissance nécessaire à un support d'identité consistant et la recherche d'un appui stable pour soutenir cette identité. **Le statut d'élue en est un moyen, et cette identification au rôle que cette fonction suppose lui permet de protéger le processus identificatoire concernant sa fonction d'éducateur et surement, plus globalement, sa personne.**

Il y avait des choses qui venaient nous attaquer un petit peu dans nos valeurs, ou dans plein de choses, auxquelles on aurait pu dire. J'aurais pu me mettre moi aussi en arrêt et rester un bout de temps en arrêt. Il y avait aussi le côté aussi où, je ne vais pas m'en cacher, je pense que je suis aussi un, je n'aime pas le mot mais un fin stratège. A la fois ça m'a permis, alors peut être dans ma façon d'être aussi, de trouver des solutions par cette patience en terme de stratégie, en terme de comment on peut arriver, comment on peut surpasser ça. Et ça, malgré moi, malgré moi.

Le sujet, quoiqu'il en soit est toujours en question. Son identité comme ses supports identificatoires ne sont pas stables. Et même quand l'identification est fructueuse et l'identité

⁴²¹ Ibid.

momentanée sont là, il y a un reste, un écart entre ce qui est incorporé et ce qu'on est, entre l'être et l'avoir, entre son identité et ce qu'elle ne peut recouvrir du manque d'identité.

« Au-delà de l'identification comme incorporation, ce qui continue à insister c'est toujours le reste, le manque d'identité fondamentale qui motive le processus d'identification et qui rend le fonctionnement infiniment complexe. On devrait donc schématiser le fonctionnement de l'identification non par l'enlacement de deux tores et leur retournement, mais par le tressage d'au moins trois composantes : le sujet qui tente de s'identifier (imaginaire), l'Autre à qui il tente de s'identifier (symbolique) et l'impossible omniprésent de l'identité (réel). C'est à partir de ce tressage toujours à reprendre et à réparer qu'il faudrait repenser le processus d'identification ». ⁴²² [1] [2] [SEP]

Yacine ne peut pas ne pas obéir à la nécessité de s'identifier. L'axe imaginaire est mobilisé et l'enjeu du miroir de l'Autre dans lequel on se mire pour accéder à la cristallisation du moi est incontournable. Yacine cherche le trait d'identification dans l'univers des signifiants de l'Autre pour fonder et stabiliser sa fonction. C'est la recherche d'une obéissance symbolique à ce qui soutient ce qui se doit de faire autorité pour lui et pour l'autre. Yacine constate que son identité n'est jamais acquise et qu'un élément inattendu comme une défaillance de vigilance peut soudainement le définir tout entier dans le regard d'un autre devenu figure de domination. Yacine ne peut alors obéir à cet autre qui le réduit à être cet objet *a*, et c'est bien la recherche d'un nouveau tressage d'obéissance qui oriente la mise en place d'un scénario symptomatique mais opérant dans le lien social.

La fonction du symptôme

Yacine veut échapper à une réduction de son identité telle qu'elle est portée par la parole de l'Autre, et c'est à cet endroit, en se définissant dans une « altérité à celui dont l'Autre parle », qu'il produira ce que nous avons considéré comme un symptôme.

La dimension symptomatique est incontournable : « il n'y a ni de sujet ni de social sans symptôme, parce qu'il est le pendant du refoulement qui supporte le nœud du parlêtre et

⁴²² *Ibid.*

le réel du lien social. Le discours du maître, comme tous les liens sociaux fondamentaux, est fondé sur la barrière de la jouissance. »⁴²³

« Je ne veux pas être joui par l'Autre veut dire je ne veux pas être réduit à n'être que ce que je suis dans la parole de l'Autre. Avant même le stade du miroir, qui lui confère son statut imaginaire, *je* se définit dans une altérité à celui dont l'Autre parle – c'est le symptôme, qui prendra, par exemple, la forme d'un refus précoce du lait maternel. »⁴²⁴

Yacine met une barrière à la jouissance, à celle dont il est l'objet quitte à passer par mettre l'autre en place d'objet. Bien sûr il y a toujours un reste de cette jouissance. Mais nous pouvons faire l'hypothèse, au travers de ce qui se joue dans ce que met en place Yacine, d'une mise en symptôme qui est aussi celle de l'institution. Yacine et ses mandats deviennent alors le symptôme de l'institution. Il devient le point de fixation problématique d'un grand nombre de cadres de l'association et surtout de l'institution. Le discours du maître, discours organisant un type de lien social, mais qui est aussi le discours représentant l'inconscient de chacun, instaure cette barrière de la jouissance. C'est ce maître que cherche Yacine afin d'installer cette barrière de jouissance.

Pour Yacine, nous pouvons supposer que « la résolution du symptôme n'est pas sa disparition pure et simple : elle consiste en ceci que l'accomplissement du souhait qui fut le motif du symptôme est désormais autorisé, et que cet accomplissement a lieu simultanément à une séparation du sujet et de l'Autre, séparation non pas du désir de l'Autre, ce qui ne se peut, mais de sa jouissance. »⁴²⁵

L'aménagement du symptôme, par son scénario qui prend place dans les montages associatifs et se trouve donc autorisé, permet à Yacine de se séparer, ou tout du moins de mettre de la distance, avec la jouissance de l'Autre, Autre qui a pu prendre la figure des cadres de l'institution.

⁴²³ Sidi ASKOFARE. « Le symptôme au chef de la psychanalyse », *Figures de la psychanalyse*, vol. 40, no. 2, 2020, pp. 33-39.

⁴²⁴ Pierre BRUNO. *Lacan, passeur de Marx. L'invention du symptôme*. Érès, 2010.

⁴²⁵ *Ibid.*

Par ailleurs, le scénario autorisé le met en position d'avoir un pouvoir d'action devenant un pouvoir sur l'autre. D'avoir une autorité le mettant dans des organisations pouvant avoir des effets de domination, maintient une place à la jouissance et à une souffrance trouble en découlant même si la fonction symptomatique est aussi un aménagement stable de sa place dans le lien social. Yacine témoigne de son mal-être à l'endroit de la jouissance de son symptôme. La répétition le met en difficulté. S'il a pu se séparer de l'Autre en décidant d'acquiescer au symptôme et d'en assumer les conséquences tout en reconnaissant sa division, la détresse est toujours active. **Le symptôme abrite son désir et a pour fonction de le défendre de la jouissance en jeu, mais la jouissance a toujours cours, et, de ne cesser de chercher à la border par le symptôme peut finir par déborder en jouissance du symptôme.**

Nous pouvons alors suivre Pierre Bruno quand il propose que :

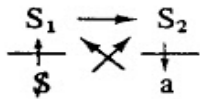
« le statut décisif du symptôme s'est imposé pour répartir deux conceptions dont l'une verrouille le discours capitaliste, l'autre peut le démonter. Soit le symptôme émerge pour masquer que la sexualité humaine n'est pas harmonieuse et son éradication reste l'objectif, soit le symptôme est ce marqueur inaugural qui fait que le sujet n'est pas qu'un produit *made in l'Autre* et la finalité psychanalytique est alors que le sujet s'identifie à ce symptôme moyennant transformation. »⁴²⁶

En effet, Yacine cherchait, nous pouvons le supposer, le discours du maître et la barrière de la jouissance qu'elle incluait. Ce discours est censé barrer le discours du capitalisme puisqu'il instaure cette barrière alors que le discours du capitaliste la supprime. Mais, le symptôme, au départ « marqueur » du fait que le sujet « n'est pas qu'un produit *made in l'Autre* », donc ne s'appuyant pas sur l'idée qu'il y aurait du rapport (sexuel) entre deux, devient, au fur et à mesure, **un symptôme qui pourrait faire croire que la communion parfaite entre tous serait possible. Cette direction ouvre au discours capitaliste.**

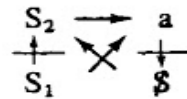
⁴²⁶ *Ibid.*

La ronde des discours pour Yacine

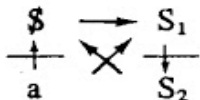
Discours du Maître



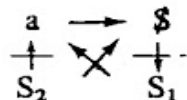
Discours de l'Université



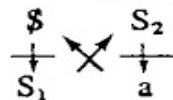
Discours de l'Hystérique



Discours de l'Analyste



Discours du Capitaliste



Le discours du maître est censé caractériser un lien social entre un maître et ses esclaves, entre un chef et les salariés, (même si bien sûr et nous le verrons ultérieurement, le lien social ne peut s'établir qu'en permettant que les discours tournent). Il se spécifie de l'impuissance de la jouissance de l'objet a par le sujet confronté à sa division. Cette barrière vient témoigner du non-rapport sexuel, c'est à dire de l'impuissance à faire Un. Mais si au lieu de cette barrière, de cette absence possible de connexion, il y a un losange, une fenêtre, nous retrouvons le mathème du fantasme $\$ \diamond a$. Il y a alors fantasme donc supposition qu'il a communion possible entre les deux. Yacine semble s'être trouvé pris dans cette représentation au moment de l'entretien à propos de la sanction concernant son endormissement. En mettant en place l'inversion du fantasme comme symptôme par la prise de délégations, il remobilise le discours du maître en réinvestissant le discours de l'hystérique : il se met en $\$$ et interpelle les S_1 . Nous pouvons aussi supposer que face à la direction par laquelle il se sent mis en place de fantôme, Yacine interprète ce qui se passe comme étant pris dans le discours de l'université. En effet, au moment de la réunion, quand sa collègue Rita interpelle la direction en lui demandant ce qu'ils sont en train de faire en s'adressant agressivement à Yacine, nous pouvons supposer qu'elle lui permet d'interpréter ce qui se passe comme appartenant au discours de l'université, donc indique qu'il est en place d'objet a , mais en pointant aussi qu'il y a des S_1 sous la barre. C'est ainsi que Yacine indique clairement avoir pu changer de discours et investir celui de l'hystérique permettant d'interpeler les S_1 , là où ils sont

susceptibles de se trouver, à la Direction Générale, au-dessus de l'établissement reconnu à ce moment comme étant figé dans le discours de l'université.

Ce maître, cette Direction Générale, semble chercher aussi la jouissance de ce symptôme qui est aussi symptôme institutionnel. Yacine ne cesse de traquer les manques chez les cadres, d'informer leur supérieur. S'il rejoue, inversée, la situation qu'il a vécu de risquer « sa peau » d'être manquant, s'il cherche un autre point d'appui dans un nouveau S1, il semble trouver les mêmes S1, ceux qui promeuvent la réduction d'un professionnel à un manque et que l'unique issue pour le professionnel soit de s'extraire de la situation. Ainsi, il y aura plusieurs départs de directrices du foyer. Cela peut faire vivre que Yacine a « eu leur peau ». La barrière de la jouissance n'est donc pas efficiente dans ce discours de maître que Yacine venait chercher. Le discours capitaliste est à nouveau potentiellement mobilisé, le *a* rejoint le \$. Yacine est pris dans une ambivalence entre le ressort de ce qui l'a amené à prendre ses mandats et le pouvoir qu'ils lui donnent aujourd'hui. Cette jouissance du symptôme est d'autant plus complexe qu'elle rejoint la jouissance du symptôme de l'institution par l'association.

Du fait d'avoir ce rôle-là, d'avoir cet accès aussi auprès du DG, parce que tout le monde ne pouvait pas aller le voir ou même si quelqu'un le sollicitait par mail il n'allait pas donner un rendez-vous, moi le rendez-vous je l'avais dans la journée même.

Puis : Mais voilà, mais en fait les choses me tombent comme ça. C'est ça le problème, c'est que je n'en veux pas et que ça me tombe. Et que au bout d'un moment, il faut prendre, plus ou moins, je prends mes responsabilités à ce moment-là en tant qu'élu, en tant que, par rapport à tout le groupe. Alors moi ce qui est important c'est que même si j'ai, entre guillemets, cette impression de pouvoir et que je n'aime pas trop, mais voilà je ne vais pas le nier parce que c'est comme ça que ça se traduit. En tout cas je le partage avec l'équipe. Et je ne prends jamais une décision sans que l'équipe en soit informée ou me dise vas-y ou vas-y pas.

Les différentes identités, les identifications et la place dans les discours ne cessent de s'articuler. Yacine ne cesse de tenter de border les débordements de jouissance qu'il perçoit.

Les quatre discours du lien social tel que Lacan les a construits permettent de repérer comment le montage de Yacine a pu en être le produit et comment ce montage y reprend une place, y est repris par eux. Ces discours sont attendus alors comme moyen d'organiser et de réorganise le lien et l'inscription. Mais Yacine précise qu'alors qu'il ne

souhaite pas obéir à la figure de la Direction Générale mais à des signifiants maîtres mobilisables après accord avec les collègues, le déroulé est autre. Il cherche à obéir à ce qui a été discuté collectivement, à sa mission, et l'inscrit dans le discours de la plainte de l'hystérique en allant chercher les signifiants-maîtres. Il va donc chercher le discours du Maître pour border les jouissances mais semble trouver le discours du capitaliste qu'il se retrouve à servir. Il cherche le discours permettant une inscription dans le lien social et se retrouve dans un discours qui met à mal le lien social. Obéir à sa mission, telle qu'elle est définie et telle qu'il l'a investie, est un choix et une issue symptomatique. Mais cette obéissance décidée se trouve servir la jouissance de l'Autre. Yacine se pose alors la question d'être pris par une obéissance de soumission. Glissant sur l'axe imaginaire, il ne se dit pas qu'il obéit à sa fonction et que ce qui en sera fait lui sort des mains, mais qu'il est en train d'acquiescer à ce qui en sera fait. Ces questions l'empêchent de dormir et les affects peuvent participer à sa position.

Yacine face à la situation de crise du foyer

Si Yacine semble remettre la question du discours du maître au-devant de la scène, il apparaît qu'il ne parle de la période de crise de l'établissement qu'à un niveau proche du terrain concernant les histoires conjoncturelles de chacun et non en interrogeant la structure de l'ensemble. Contrairement aux autres éducateurs, la question institutionnelle, le fonctionnement spécifique mis en lien avec des types de management ou de préoccupations financières n'apparaît que très peu.

Semblant osciller entre un discours capitaliste auquel il tente d'échapper et un discours du maître qu'il recherche, Yacine reste dans une stabilité de son positionnement et ne se sentira pas déstabilisé pendant cette année problématique. Il y voit même la continuité de ce qu'il y a toujours eu.

C'est un peu le même système auquel ben il y avait des passages à l'acte, des fugues, mais que les réponses n'étaient pas à la hauteur voilà. Pour moi, c'était, à l'époque on demandait des réponses de la direction qui pose vraiment le cadre. Et il n'y avait pas de réponses à chaque fois. Alors pour moi, c'est ma façon d'interpréter, pour moi Françoise était trop protectrice, et toujours dans le côté un peu de l'empathie de ces jeunes. Alors je ne dis pas

qu'il n'en faut pas hein. Mais du coup les réponses n'étaient pas... Je pense qu'à un moment donné il aurait fallu une réponse claire, nette.

Yacine est dans la permanence de ses représentations : « c'est le même système ». Il ne se représente pas la situation du moment comme spécifique pour lui, contrairement à Anouar, Rita et d'autres. Il est dans la même position qu'auparavant, dans la continuité de ce qu'il a mis en place (comme représentation et comme position) après l'épisode de l'endormissement : « on demandait des réponses de la direction qui pose vraiment le cadre. » Cette grille de lecture lui permet, nous pouvons le supposer, la stabilité de sa position.

Son questionnement reste celui des signifiants maîtres et ses difficultés sont celles de leurs articulations entre la direction de l'association et la direction de l'établissement et de sa propre position qui en découle.

Yacine face au passage à l'acte d'Anouar

Anouar c'était son référent. Et Anouar s'était beaucoup investi par rapport à ce gamin-là. Anouar c'est un très bon professionnel, il est consciencieux, etc etc. Et le fait à un moment donné que ce gamin vienne chercher le cadre, eh ben Anouar s'est trouvé un peu seul à ce moment-là. Je ne dis pas sur l'instant T hein, je dis sur toute une période, il s'est retrouvé un peu seul à gérer ce gamin, à le porter, et à agir avec lui. Dans le côté émotion, dans l'empathie, dans le côté de pouvoir l'accompagner etc. Et à un moment donné ce gamin-là vient le confronter physiquement, en lui disant je ne sais plus trop quoi machin etc « tu vas faire quoi » machin etc. Voilà il commençait à...et Anouar, j'étais là ce jour-là, a péte un câble voilà on va dire sur ce fait là. Il est passé, il voulait le...Voilà il était dans le...

Nous pouvons entendre dans la difficulté à finir les phrases que Yacine est face à un irréprésentable de ce dont il s'agissait. Le moment de bascule est un moment de rupture entre sa représentation de son collègue comme « bon professionnel » et le moment où il « a péte un câble ».

Donc là on, voilà, on agit, on essaye que ça n'aille pas trop loin non plus parce qu'Anouar il ne redescendait pas quoi, il était vraiment, il était parti quoi. Du coup ça nous a fait, en tout cas moi ça m'a fait un peu peur parce que ben je me dis mince, là j'ai un collègue qui perd pied plus ou moins, il faut que je puisse voilà. Donc du coup on a réussi un peu à le gérer, à séparer tout ça et tout...

Yacine indique qu'Anouar a mobilisé à ce moment-là les ressources de séparations de l'institution. Nous pourrions faire l'hypothèse d'un moment quasi psychotique de l'institution. Mais Yacine revient très vite sur les discours à l'œuvre dans l'institution pour redonner du sens et réorganiser l'ensemble.

Et je pense que c'est parti trop loin, il avait un petit ras le bol de cette manière d'être considéré et de cette manière que Françoise a géré la situation par la suite voilà.

Je n'avais pas compris, j'ai compris après mais sur le moment je n'avais pas compris pourquoi quand on lui disait à Anouar de se calmer, il ne voulait pas se calmer. Il n'entendait plus en fait, Anouar à ce moment-là il n'entendait plus. Même si on pouvait lui dire quoi que ce soit il n'entendait plus. Et c'est après que j'ai analysé le truc parce que je me suis dis : « qu'est ce qui a fait qu'il ait pété un câble ? ». Et qu'il n'ait, même quand on réagissait qu'on disait stop machin, il n'arrivait pas à réagir. Il n'arrivait pas à réagir enfin... C'est pour ça qu'on était un peu altérés parce qu'on s'est retrouvés dans un positionnement, enfin moi en tout cas je me suis retrouvé dans une position où c'est mon collègue, que j'appréciais beaucoup, et quelque chose que je ne peux pas laisser sans rien dire. Le fait de vouloir le frapper, alors qu'on intervenait, et qu'on lui disait d'arrêter et qu'il ne lâchait pas le truc. Je n'ai jamais vu Anouar dans ce truc-là. Et voilà. Et c'est après que j'ai compris qu'en fait c'est un enchaînement d'événements, un enchaînement de prises de positions, qui a fait qu'Anouar à ce moment-là, c'est comme si il avait, il n'en pouvait plus et c'était sa façon de sortir entre guillemets.

Yacine décrit tout à fait le passage à l'acte comme une sortie de scène. Il indique aussi le repérage d'une dimension institutionnelle à ce moment clastique. Il continuera la suite de l'entretien en détaillant des événements sur la scène institutionnelle et les positionnements d'Anouar et de lui-même au fur et à mesure de l'année difficile.

À propos d'un épisode de désaccord avec la directrice de l'époque (avant le moment clastique) à propos des cartes de paiement que les éducateurs avaient rendues en manifestation de leur désaccord, et que certains avaient récupéré après l'intervention de la directrice auprès de chacun : *Et Anouar c'est là qu'il a dit « ouai je me suis fait avoir. En fait elle me l'a posé là, et elle m'a endormi un matin etc, et elle me l'a laissée sur le bureau et je l'ai prise. ». Et du coup c'est comme si il y avait, alors j'emploie mes mots mais ce ne sont peut-être pas les bons, mais comme si il y avait une trahison vis-à-vis de moi et de Rita.*

Yacine pointe que les désaccords au sein de l'équipe altèrent le sentiment de se soutenir mutuellement. La différenciation au sein de l'équipe est vécue comme une dissociation. Nous pourrions interroger l'hypothèse que l'idéologie de l'unité pousse à ne prendre qu'un seul discours, ou au moins un seul discours à la fois. Sur un axe symbolique, cela pourrait se nommer 'cohérence d'équipe'. Nous pourrions aussi interroger les différends dans l'équipe comme de la différenciation ou comme de la scission si ils sont utilisés par la direction donc considérés comme dépossédant le sujet de lui-même. Être dans différents discours entre membres d'une même équipe ne peut se déployer que sur un territoire symbolique sécurisé. Nous pouvons entendre que, pour Yacine, la différenciation est associée à la dissociation dans l'institution du fait de la prégnance de représentations imaginaires. Cet imaginaire nourrit l'investissement d'un seul discours et la culpabilité. Yacine a pu s'interroger sur les effets de sa présence : Anouar a pu imaginer « une trahison vis-à-vis de moi et de Rita » ; A propos de la surcharge de travail et de son effet :

moi de ce que je comprends, c'est que du fait qu'ils travaillent à deux c'est à cause de moi parce que j'ai trop d'heures, donc il faut que je récupère.

Yacine pointe le désarrimage symbolique d'Anouar et s'en sent coupable du fait de cette 'division' dans l'équipe et du fait de la solitude due aux récupérations d'heures du collègue absent alors.

Ce qui soutiendra Yacine dans cette période difficile malgré ces endroits de culpabilité c'est, dit-il :

En tout cas ma force à moi c'est de relativiser et de se dire voilà, je reviens encore dans le truc. C'est cette patience que je peux avoir, cette endurance que je peux peut être avoir, voilà, c'est ce qui m'aide peut être à surmonter un peu tout ça, à se dire... à ne pas rentrer dans quelque chose de paranoïaque ou quelque chose de... Et de faire comme si... Voilà moi je fais

mon taff et j'essaye de le faire au mieux. Il y a des choses que, voilà, certainement que je ne fais pas bien mais, voilà, ça fait partie de la nature humaine. Et moi maintenant j'ai envie de passer un chapitre de tout ça.

Yacine s'interroge, nomme sa division, met en route sans cesse les jeux entre identifications et identités, entre représentations imaginaires et bordages symboliques du réel irreprésentable, entre fantasme et symptôme. Il témoigne clairement de ce tissage toujours à l'œuvre entre réel, imaginaire et symbolique, pour lui, au sein de l'équipe, au sein de l'institution et au sein de l'association. Ce à quoi il cherche à obéir se construit sans cesse et se situe dans une articulation toujours en chantier entre diverses dimensions personnelles et institutionnelles auxquelles il a à faire à chaque instant, en fonction de l'histoire. Ses délégations lui permettent de remettre au travail sans cesse des questions essentielles que nous pourrions situer sur les ressorts et les modalités possibles de différentes obéissances. La stabilisation de son organisation d'obéissance lui permet de traverser la période de crise de l'institution avec « patience ».

L'obéissance apparaît alors comme nécessaire, elle ne cesse de chercher à s'inscrire puisqu'il faut bien, dans une institution s'inscrire dans une place. Mais, si l'obéissance demandée est imaginaire, c'est à dire sur l'axe de la domination où le sujet se dépossède de lui-même pour répondre exactement à l'attente de l'Autre, il ne peut remplir sa fonction de transmission, qui est aussi son ressort. L'obéissance nécessaire est alors impossible. Elle ne cesse pas de ne pas s'inscrire. Si l'impossible est ce qui permet la ronde des discours et le changement de places indispensable au lien social, il faut donc pouvoir changer de discours.

3.4. Rita et l'inhibition

« L'inhibition donne l'*apparence* d'immobilité ; elle est construite d'une turbulence de mouvements. »⁴²⁷

Rita est une éducatrice de presque 40 ans qui travaille depuis une dizaine d'années dans ce foyer après avoir fait une année de sociologie à l'université et avoir été serveuse dans un restaurant pendant plusieurs années. Membre d'une fratrie importante, Rita, s'est intéressée à l'éducation et a saisi l'opportunité d'un remplacement dans ce foyer pour adolescents. Elle a apprécié d'emblée ce travail. Depuis, elle est restée dans cet établissement et a commencé sa formation d'éducatrice à partir d'une Validation des Acquis par l'Expérience toujours en cours. Elle est une professionnelle reconnue et pilier de l'institution. Elle intervient directement et spontanément, avec une parole engagée et n'hésite pas à poser ses interrogations avec énergie.

Pendant la période particulière autour de laquelle s'articule nombre d'interrogations présentées ici, Rita est, elle aussi, déstabilisée, comme la plupart des professionnels, mais sa déstabilisation prendra la forme d'interrogations en paroles et d'inhibitions dans les actes.

Rita indique, dès les premières minutes d'entretien, comment elle se représente le cœur de sa mission. Si Anouar abordait d'abord l'institution et les nouvelles valeurs collectives qui le révoltaient et l'ont mis en difficulté, si Yacine parlait des relations entre adultes qui restaient des points complexes et souffrants, Rita, elle, revient sur la question de la redéfinition des places de chacun, que ce soit des professionnels ou du statut des jeunes sous la protection des adultes. Elle fait aussi le lien entre la nécessité des règles de vie et la nécessité d'un espace de liberté à l'intérieur de ces règles qui permette le libre choix du jeune. Cette interrogation ponctuera toute sa réflexion.

Puis elle articulera le contexte institutionnel avec l'amoindrissement des libertés d'action et, corrélativement, l'inhibition des professionnels à manifester leurs limites, puis à agir.

⁴²⁷ Christian FIERENS. « Structure de l'inhibition et inhibition pour la structure. Un arrêt dans le mouvement ? », *La clinique lacanienne*, vol. 26, no. 2, 2014, pp. 59-80.

3.4.1. Une position professionnelle installée

Position vis-à-vis des jeunes

Elle indique sa position : *mon truc, c'est de dire les choses, peut être que je dis un peu trop* mais, s'il y a des difficultés à être entendue : *bon, on va lâcher*.

Elle souligne ce jeu du rapport à sa propre parole, ce « je » qu'elle s'autorise.

Elle commence par décrire sa position vis à vis des jeunes et les valeurs qui la soutende : *Au quotidien c'est prendre soin d'eux, les écouter, leur montrer que des fois la vie elle peut avoir des contraintes mais que c'est à travers aussi les règles, la loi, qu'ils peuvent aussi avancer dans la vie. Tout ce qu'ils ont manqué en fait, tout ce qu'on ne leur a pas appris au niveau de leur famille, nous ce qu'on peut leur apporter ça peut leur servir pour après. A propos d'une jeune dont elle est la référente, elle ajoute : Parce qu'on sait qu'au niveau de sa famille elle va rien trouver, pour l'instant, et je me dis que peut être une bonne rencontre au niveau de son travail, quelqu'un sur qui elle va pouvoir s'appuyer ça pourra la faire avancer.*

Sa préoccupation est tournée vers la construction en vue de l'avenir. Le ressort en est la rencontre. Elle se situe sur l'axe de l'autorité et non de la domination puisqu'elle veut transmettre un passé dans le présent en vue de l'avenir.

Nous, à travers des petites règles au foyer, on va dire on leur impose un cadre, on leur met des petites habitudes, des horaires à respecter, voilà ça, ça va leur permettre, même par rapport à leur travail, par exemple moi les horaires je sais que c'est quelque chose qui est important. C'est sur des trucs comme ça, sur respecter des règles sur des horaires, sur je ne sais pas, des manières de parler, sur le respect. Voilà des valeurs comme ça qui sont bien importantes, la manière de s'exprimer, pas de dire des gros mots à tout va.

Elle affirme ses modalités d'intervention sur lesquelles elle pose un regard : *Avec autorité dans un premier temps et après je bascule plus dans la discussion sur, leur expliquer, voilà. Mettre des mots dessus, leur expliquer, prendre le temps. (...) de leur répéter, et voilà des fois moi aussi des fois je peux monter voilà en m'énervant et des fois je surjoue quand même beaucoup mais voilà, c'est de leur faire prendre conscience que c'est des automatismes maintenant qu'ils doivent prendre, pour que ce soit plus facile pour la suite quoi.*

Cette autorité est associée à un souci responsable de l'enfant et dans un lien dans lequel elle s'engage. Elle considère que la fonction s'incarne et qu'elle mobilise les affects. Elle le nomme en citant une jeune qui lui a dit : « *Il y a aussi cette notion là que vous en avez pas rien à foutre de nous* ». Tu vois cette valeur là à chaque fois elle me le dit. Elle me dit « *je sais que vous travaillez avec le cœur* ». Elle ajoute : *On a envie qu'ils réussissent et on fait pas ça que c'est des gamins qui passent à la chaîne, et qu'on a quand même un objectif pour eux, et que leur vie elle s'améliore et que voilà, qu'on a envie du meilleur pour eux.*

Rita témoigne du désir qui l'anime concernant le devenir des jeunes et l'investissement de chacun dans sa singularité.

Elle indique la place spécifique qu'elle a prise dans l'institution : *moi je pense qu'ils me repèrent bien aussi par rapport à l'autorité, le cadre, j'aime bien respecter les règles voilà. J'aime bien quand il y a un règlement à suivre hop, et je pense qu'ils me repèrent plus de ce côté-là, comme une personne qui peut représenter un peu le cadre, à faire respecter les règles et tout ça. Et je pense que c'est aussi des choses qu'ils se transmettent de jeunes en jeunes, qu'à chaque fois on laisse des traces et qu'ils se le transmettent même entre eux. Et : quand je leur dis un truc je vais tenir, en fait je vais tenir aussi les choses. Ça va être ça aussi qui fait que je pense que j'arrive à garder leur confiance.*

L'axe symbolique sur lequel elle situe sa fonction apparaît de par l'articulation entre passé, présent, futur, l'articulation entre parole, vérité et engagement, l'articulation entre le cadre, elle et les jeunes. La triangulation semble donc être un pilier, représenté comme tel, pour elle.

Position vis-à-vis des collègues

Elle nomme aussi l'ajustement de sa position en fonction des collègues et de leurs caractéristiques :

Je sais que telles personnes vont avoir besoin de moi sur certaines choses et là je vais essayer d'être présente, et à d'autres moins. Il y a d'autres personnes, par exemple M., il peut représenter aussi l'autorité, je sais que sur ce côté-là, je sais que ça va être moins compliqué pour lui, il va me trouver ailleurs tu vois. Par exemple plus sûr, sur des prises de notes, sur

tout ce qui est gestion, la paperasse et tout ça quoi, tout ce qui est administratif. L. elle est très bonne en tout ce qui est administratif et tout. Et des fois là ce qui a été compliqué dans ses débuts c'est plus dans la relation avec les jeunes. Et ça je veillais, je savais qu'elle pouvait se retrouver en difficulté, je veillais, j'étais présente en fait plus du côté de ça. (...) Je m'adapte à chaque fois en fonction de ça par rapport aux collègues. Je m'adapte en fonction des personnes avec qui je travaille. Et après ça devient même des automatismes.

Rita indique donc la délimitation de sa place articulée à celle de ses collègues. Un ajustement mutuel est ici indiqué. Nous pouvons supposer que ce fonctionnement, autorisé institutionnellement, permet l'incarnation des fonctions et la constitution d'une équipe sur la base d'une différenciation envisagée comme une complémentarité et non une scission. **Cette complémentarité entre membres d'une même équipe se construit spontanément à partir des différences de caractéristiques individuelles et non sur une spécificité de fonction. Cette différenciation articulée permet un fonctionnement d'équipe. La fonction éducative est multiple et chacun peut en représenter un aspect plutôt qu'un autre en lien avec les spécificités de chacun. Il y a donc du commun : les fonctions et les missions appuyées sur des règles et des représentations ; et du singulier : la personnalité de chacun. L'axe investi est alors celui de l'autorité qui autorise sur un territoire organisé par du symbolique. Il y a de la différenciation et de l'articulation entre ces deux niveaux.** L'annulation de la possibilité de différenciation et l'absence de socle commun pourront favoriser une dimension clanique. Chacun alors, selon le clan auquel il adhère, considérera 'ce qui se fait' ou ce qui 'ne se fait pas' sans socle commun institué, explicitement ou implicitement. **Dans un fonctionnement clanique, chacun doit admettre la raison de l'autre qui aura raison de lui. Ce sont alors des rapports de domination à partir de représentations imaginaires qui régissent les liens.** Dans la période de crise, ce fonctionnement participera du délitement du lien y compris au sein de l'équipe. Mais, dans ce que décrit Rita, les repères sont bien là.

Concernant les autres fonctions occupées dans l'institution, la différenciation ne sera pas uniquement sur la base des spécificités individuelles mais à partir de la nature de la fonction. Les critiques de Rita concernant la cheffe de service, à propos des positionnements de cette dernière, indique la présence de repères et la complexité de leurs aménagements au regard de la singularité de la personne incarnant cette fonction.

Ainsi, quand Rita se met à parler de la cheffe de service, Chantal, elle critique la façon qu'elle a de prendre sa place, pas toujours ajustée à sa fonction telle que Rita la conçoit et telle que l'institution la définit au travers de la fiche de poste et des usages. Mais quand la période difficile est abordée, quand le remplacement de Chantal pendant plus de 10 mois par un nouveau chef de service et concomitant du remplacement par une nouvelle directrice nommée, Rita témoigne de sa difficulté : *parce que nous on est aussi pris je pense par des affects quand même. Chantal on la connaît ça fait longtemps. Elle apporte beaucoup enfin tu vois c'est quelqu'un qui se soucie beaucoup des gamins. (...) les enfants, vraiment elle les aime quoi, ça elle le porte en fait en elle. Alors que les autres, j'avais même pas, tu vois, j'avais l'impression que c'était plus de la gestion et que c'était, comment dire, que c'était juste des numéros en fait ces gamins. Tu vois c'était juste des chiffres. Qu'ils rapportaient tant, clac, et qu'il n'y avait pas le souci vraiment du bien être entre guillemets. Tu sais quand on se retrouve avec des frigos vides et que un gamin, comme quand je m'étais emportée, et que le gamin il rentre chez lui et qu'elle en a rien à foutre qu'il mange ou pas, moi ça c'est important pour moi tu vois. Et ça, ça peut me faire rentrer vraiment sur quelque chose. Quand je sens qu'il n'y a pas toute cette dimension-là, où tu prends soin du gamin, où vraiment il est considéré comme une personne, où tu vois tout ça là, ça c'est sûr que ça peut vraiment me heurter, et vraiment je peux rentrer en conflit.*

Rita nomme le socle sur lequel elle s'appuie pour pouvoir exercer sa fonction. Ces valeurs sont le champ symbolique fondant son identité professionnelle. C'est à partir de ce socle là qu'elle peut se mettre en mouvement et agir dans un processus d'identité et d'identification. Quels que soient les ajustements nécessaires aux uns et aux autres, à la cheffe de service et aux acteurs de terrain, Rita reconnaît un investissement commun que métaphorise la question de l'amour. L'amour, les affects, tels qu'elle les entend, correspondent au « prendre soin de l'enfant », le considérer comme une personne, le nourrir, lui apprendre à parler correctement et à respecter les règles essentielles à son intégration sociale, ne pas perdre de vue son devenir. **L'idéal du moi est en jeu sur un territoire symbolique, évalué par un narcissisme qui supporte la conflictualité. Il y a un pouvoir d'action articulé à la question du pouvoir sur l'autre dans une mise en mouvement considérée comme autorisée. La foi en ce qui peut émerger de nouveau est soutenue.**

C'est l'écart avec la nouvelle équipe de direction qui lui fait reconnaître, malgré les autres critiques, l'accord avec la cheffe de service. La stabilité des liens, et donc la

constitution d'une relative permanence des représentations du travail fait en commun, participent d'un sentiment de continuité assurant une assise dans la fonction. Les modalités des liens entre collègues sont aussi le résultat d'une construction et Rita témoigne de ce que le fait de « se connaître depuis longtemps » aide à créer un tissage dans l'institution qui stabilise l'ensemble. **Dans ce cadre considéré comme stable, l'impuissance passe facilement à l'impossible et les changements de discours peuvent se faire souplement, en permanence, ainsi que le changement de place dans les discours. Considérer l'impuissance comme un impossible et donc interpeller la cheffe de service, à partir d'une nouvelle place, pour qu'elle prenne en charge un discours, fait prendre alors une nouvelle place dans le nouveau discours.** Cela permet de faire face à un adolescent, par exemple en danger. L'éducatrice, après avoir interpellé une jeune fille dont elle est la référente, avoir parlé avec elle, l'avoir tancée vertement, et après avoir constaté son impuissance à limiter ses mises en danger, prend acte de l'impossible et interpelle la cheffe de service. Elle, dans l'entretien avec l'adolescente et la cheffe de service, change de place dans ce nouveau discours où la cheffe de service prend le relais du discours du maître. Si l'impuissance se répète, la prise en compte de l'impossible peut faire aussi que la cheffe de service et la direction changent de discours et de place, en interpellant, par exemple dans le cas de la prostitution, l'enquêteur de police judiciaire qui, lui, va reprendre le discours du maître. Mais si ses demandes rendent impossible la fonction, (comme de laisser la jeune sans rien dire pour qu'il repère le réseau de prostitution), d'en prendre acte permet de changer de discours et de reprendre les places permettant l'exercice de la mission. Nouage complexe d'obéissances.

Position d'obéissance

Je n'aime pas qu'on me reproche des trucs. Ça, ça fait partie de... Donc je fais en sorte que les choses elles soient faites. Tu vois l'obéissance moi je la mets dans le, dans, je fais, t'auras même pas besoin de me dire, tu sais bon il n'y a pas de problème, tu peux faire ça, tu peux faire ça, tu peux faire ça. Mais en fait, je, je sais ce que j'ai à faire entre guillemets. Comme maintenant mon poste, tu sais entre guillemets je le connais bien, je sais.

Tu sais tu peux ramener, tu peux faire passer l'obéissance, et comme nous on peut faire passer aux gamins, de manière très, très simple. Tu sais il y a des manières de faire aussi je trouve. Ça sert à rien d'être dans le... Alors que des fois, c'est, comment dire, tu peux le faire j'ai aucun problème. Il y a aussi des manières de faire.

Moi j'ai, comment dire, je n'ai aucun problème à obéir à des trucs, comment dire que je comprends en fait. Si moi j'estime que oui, tu vois, tu sais ça, que j'arrive à comprendre, je n'ai pas de problème. Si je ne comprends pas j'ai du mal tu vois ? Mais faut que j'arrive à comprendre à ce que j'obéis en fait.

Rita indique, par sa formulation « faut que j'arrive à comprendre à ce que j'obéis en fait » une obéissance qui condense en elle le « ce que » de l'objet mais aussi, nous pouvons le supposer, le « ceux auxquels » elle obéit, comme si elle attendait que l'énoncé et l'énonciateur s'articulent pour permettre une obéissance qui maintienne une cohérence faisant appel à son propre jugement, à sa propre aptitude à penser en tant que sujet, « à comprendre ».

Dans sa représentation des fonctions telles qu'elle les aborde à ce moment-là, le chef de service se doit de porter ses convictions et le cadre, le respect de la règle qui peut renvoyer partiellement à de l'arbitraire, pour les jeunes mais aussi les éducateurs, mais dans l'intention de construire un cadre porteur d'avenir pour l'enfant. Elle suppose donc la nécessité d'une position individuelle contre l'arbitraire possible d'une décision administrative afin de respecter la nécessité d'une structure où le professionnel peut mettre du sens et du coup le permettre aux jeunes. Elle attend cette position de sa supérieure hiérarchique. **Nous pouvons supposer qu'il lui est difficile de s'autoriser de son nouage singulier s'il n'y a pas les éléments le légitimant chez quelques autres, et en particulier chez ceux qui sont sensés avoir pour fonction de donner le cadre et les directions.**

Position face au passage à l'acte d'Anouar

Il y a beaucoup de choses en fait pour moi qui sont, on va dire, entremêlées, on va dire beaucoup de choses. Anouar, c'était une personne qui était très investie, qui donnait beaucoup de sa personne en fait, et qui pour lui, les gamins ils passaient vraiment en priorité. Il pouvait mettre plein de son temps, et que à un moment donné je crois que des fois tu te laisses... Peut-être qu'on ne lui a pas mis, on va dire pas la limite mais tu vois, on a pas mis la limite entre le professionnel et on va dire, pas sa vie privée mais tu vois ce qu'il peut donner lui. Et je pense que ça, ça a été, par exemple, le laisser faire 60h tu vois cette semaine-là, où on lui a laissé faire 60h entre guillemets, et parce que lui aussi il le voulait

bien et parce qu'il n'a pas su se dire à un moment donné stop quoi, non il faut quand même que je puisse dire non.

Rita témoigne de cette difficulté à mettre des limites, à s'autoriser à dire non.

Je pense, dans cette équipe, j'ai l'impression qu'on est vraiment engagés, alors c'est vrai, des fois je me dis, à chaque fois il ne faut pas franchir, ne pas passer de l'autre côté de la barrière où tu vas un peu trop loin dans la prise en charge tu vois, et à chaque fois on essaye, tu vois même entre nous.

Ce qu'elle continue de mettre en questionnement, et ce tout au long de l'entretien, c'est la cohérence entre la fonction d'autorité et le rapport personnel à la loi, le libre arbitre, les limites selon la règle mais aussi dans un rapport subjectif à la loi, et que ce qui traverse l'institution, les professionnels et les jeunes soit pris en compte. Il est difficile, face au passage à l'acte d'Anouar qui a sidéré tous les professionnels, qui a manifesté l'impasse dans laquelle chacun se sentait pris, de dénouer tous les fils en jeu dans cet événement. Rita rétablit, à partir de celui-ci, la question de la loi s'articulant à la limite et à la réalité subjective d'Anouar. En effet, elle pointe l'endroit où s'indique l'articulation entre la loi (pas 60 heures de travail par semaine) avec la limite du professionnel (il n'en pouvait plus) et avec son impossibilité subjective (trop engagé dans la prise en charge de cet adolescent). Implicitement, **elle situe ce qui peut faire une loi symbolique à partir de la pertinence du rappel à la règle, de la place faite à chacun et le devoir de chacun de s'y référer.** Elle indique son implication dans ce qui n'a pas soutenu Anouar : la cheffe de service *ça l'a fait tomber son positionnement* » ; et l'équipe alors qu'on *essaye toujours un peu de se réajuster les uns et les autres.* Elle ajoute que cela *leur a beaucoup fait.*

Si Rita témoigne de ces appuis de représentations du travail, du nouage complexe à effectuer sans cesse pour permettre l'exercice de la fonction, le changement de modalités et d'installation dans les discours va bouleverser cet équilibre difficile.

3.4.2. Un changement de modalités de fonctionnement et ses effets

Rita indique donc la stabilité de la construction de son positionnement et ce à quoi elle a librement décidé d'obéir par conviction. La nouvelle équipe de direction, et ses nouvelles 'valeurs' mises en avant, établissent un type de lien différent que Rita souligne comme ayant participé aux difficultés rencontrées.

Un changement de modalités

C'étaient des trucs hop on vous impose, on vous impose, on ne vous explique pas. (...) Tu vois c'était ça. On avait l'impression de perdre, à chaque fois perdre et de perdre et de perdre. (...) Pour moi il faut que je comprenne en fait. Et c'est, comme tu vois la vêtue, si je ne comprends pas, pour moi ça n'avait pas de sens, et puis dès que ça en a pas, ça me fait monter. (...) On doit toujours avoir quand même un espace, un peu de pouvoir, choisir, de liberté, il faut qu'on l'ai, tu vois. Mais à partir du moment où ça n'empiète pas on va dire sur les autres.

Rita indique les façons d'imposer les choses qui ne peuvent être reprises par les professionnels, sans sens pour eux, et qu'ils ne peuvent donc incarner pour les transmettre. Elle prend l'exemple de la fiche concernant la vêtue qui a constitué un épisode marquant de ce moment de l'institution.

C'est au moment de l'arrivée de la nouvelle direction, à la fois une nouvelle directrice et un nouveau chef de service remplaçant Chantal, que la prégnance de la question financière apparaît. Ses effets sur l'esprit du travail, sur la fonction éducative, sur les réalités de terrain, ne sont pas envisagés. Une fiche concernant le prix exact autorisé pour chaque élément de la vêtue est diffusée sur toute l'association. Cette fiche a été constituée par une jeune directrice, appuyée sur la secrétaire qui avait des enfants adolescents. L'absence de concertation avec les acteurs de terrain, la précision extrême de chaque prix autorisé donc l'absence de marge de manœuvre des éducateurs et des jeunes accompagnés, **l'absence de pouvoir d'action et le sentiment d'un pouvoir sur eux dominant, produit des effets manifestant comment l'obéissance demandée peut, ou non, s'incarner par les éducateurs.** Dans le foyer concerné, la direction demande une application stricte de cette fiche, indiquant ainsi sa propre position face aux injonctions. D'autres établissements de la même association assouplissent

cette demande ou la barreront clairement, laissant les équipes continuer à opérer dans la continuité de leurs pratiques c'est-à-dire dans leurs nouages à refaire en permanence.

Cette fiche nous intéresse ici en ce qu'elle métaphorise la complexité des rapports à l'autorité et à l'obéissance. En effet, elle est une illustration de l'incarnation de cette autorité éducative que peut être l'accompagnement à l'achat de vêtements. Ce levier éducatif, classique dans les foyers pour adolescents, met concrètement en jeu tous les niveaux d'autorité. Cela se fait dans un cadre donné, avec un budget prévu, dans des situations singulières à chaque fois. C'est un levier éducatif pour transmettre nombre de choses nécessaires à l'inscription d'un jeune dans la société en phase avec les réalités mais dans lesquelles tout un travail va permettre des concessions, des frustrations, des choix, des satisfactions. Par exemple, économiser sur des vêtements pour pouvoir s'offrir la paire de baskets rêvée, etc. Il y a là une épreuve de l'autorité de l'ordonnement des choses : on achète en fonction de l'argent dont on dispose, on ne vole pas, ce qui peut aussi être relié au principe de réalité. Il y a une épreuve de l'autorité de l'éducateur qui fait part de son expérience, qui anticipe sur les effets à venir, qui regarde dans le présent et qui soutient la place de l'adolescent comme sujet. Il y a épreuve de l'autorité de l'objet : il faut acheter des vêtements, ce qui articule les questions de besoin et désir et donc de privation, de frustration et de castration. Cette autorité s'articule aux questions de pouvoir car dans l'espace, dans la pratique, ce qui est énoncé peut être éprouvé. L'adolescent a le pouvoir de voler et l'éducateur peut ne pas pouvoir l'empêcher juste par l'autorité de son dire. L'adolescent a un pouvoir d'achat limité et cette limite l'oblige à interroger l'articulation entre pouvoir et autorité : ce qu'il accepte de ne pas pouvoir acheter et donc ne pas pouvoir obtenir, c'est à dire comment il se débrouille avec les notions de puissance et d'impuissance et ce qui les borde. Il interroge la toute-puissance et les limites, le fantasme et le symbolique. Nous pourrions avancer que ce qui, de la frustration ou de la castration s'interroge, se pose à l'éducateur et pour l'éducateur : comment il se débrouille lui-même avec ces questions. Et ça il le transmet. Face à toutes ces autorités, un nouage d'obéissance est mobilisé.

J'aime bien aussi que ce soit bien structuré en fait, mais pas que ce soit, faut que ce soit des trucs que comment dire, j'y mette du sens en fait. Parce que si, comme je t'ai dit la vêtue, si le gamin il ne peut pas se dire, moi je préfère épargner un petit peu pour m'acheter un truc un peu mieux, tu vois, si on ne peut pas lui laisser un petit peu cette liberté aussi... Donc il y

avait le fait de perdre, de perdre de l'autonomie et du côté éducatif, et puis aussi c'est plus de place pour l'enfant, son désir.

Rita témoigne ainsi de comment un équilibre va se trouver perturbé par un nouveau fonctionnement institutionnel mettant la question des finances au-devant de la scène dans une matrice relationnelle de domination et non pas comme un principe de réalité autour duquel chacun pouvait composer. Cette fiche est imposée par la direction, obnubilée par les pressions financières. Cette fiche précise avec exactitude le prix autorisé pour chaque article de vêture avec interdiction de déplacer l'euro économisé d'un article sur un autre, enlevant donc toute possibilité de singulariser, et ainsi de trianguler, cet aspect de la prise en charge, annulant donc le pouvoir d'action des éducateurs. Cette fiche ne fait pas autorité du fait de la remise en cause qu'elle suppose de ce qui est considéré comme un levier éducatif. Cela est vécu comme un pouvoir institutionnel de domination autoritariste. Les éducateurs se trouvent face à un conflit entre la soumission à des injonctions n'ayant pas leur crédit et la fidélité à leurs valeurs et à leurs pratiques professionnelles.

Si l'ordre, prenant place dans un certain ordonnancement général, vient attaquer ce qui constitue l'ordonnancement propre à la fonction éducative, il y a conflit entre l'autorité des valeurs et l'autorité du chef. Y obéir devient complexe. Nous pouvons supposer que dans ce contexte, il y a un processus de déliaison entre les piliers des différentes autorités, déliaison entre autorité, pouvoir et obéissance, et à la suite, déliaison dans toutes les articulations entre les acteurs de l'institution, et potentiellement, déliaison interne pour chaque sujet.

Positions face à ces modalités

La direction est dans la légalité parce qu'elle est nommée à cette place, et en ce sens elle serait supposée faire autorité mais elle n'est reconnue, à ce moment où elle arrive avec l'utilisation du discours économique posé comme central, que comme ayant le pouvoir de forcer, un pouvoir de domination. Sans la prise dans l'histoire, ni dans les valeurs, l'autorité ne peut s'exercer. La désarticulation des différents piliers de références déstabilise le socle professionnel. Les éducateurs se retrouvent en face à face avec la direction. L'agressivité

émerge. Dialogue de sourds malgré le volume sonore. Ce qui est adressé n'est pas reçu. La parole est rendue vaine.

Alors les éducateurs rendent leurs cartes bancaires professionnelles leur permettant de faire les achats pour les jeunes, en autonomie et en confiance, comme manifestation du refus face au changement concernant cette prise en charge de la vêtue.

Le support de l'équipe permet de légitimer leur révolte face à la transformation implicite de leur fonction au travers de la fiche de la vêtue. Mais la direction interpelle, un par un, chaque professionnel et obtient qu'ils récupèrent petit à petit leur carte. Des dissensions, des impossibilités de retrouver une cohérence commune, et des sentiments de trahisons entre collègues se font jour. La triangulation par le collectif des collègues s'en trouve faussée. Puis, **un sentiment d'impuissance envahi les éducateurs de ne plus pouvoir affirmer ce qui fait autorité pour eux, et de devoir transmettre avec autorité des nouvelles « valeurs » auxquelles ils ne voudraient pas obéir.** Face à ce qui devient un clivage pour les éducateurs ne retrouvant pas leurs supports d'autorité, leur pouvoir d'agir se délite. De ne plus porter ce cadre et sa fonction contenant qui entoure les jeunes, ils « perdent la main », « les bras leur en tombent ». S'ensuit une attaque du cadre sans limites de la part des adolescents qui envahit tous les espaces jusqu'à s'incarner dans la destruction du matériel du foyer (verres, assiettes, four micro-onde, cafetière etc..) et même le bâtiment (murs, extincteurs, portes, vitres). Les éducateurs n'arrivent plus à faire valoir leur désaccord. Ils cherchent à s'adresser à la direction mais sans trop y croire. Les effets de la question économique devenue centrale continuent et l'obéissance obtenue semble manifester ses effets délétères.

Tu vois c'est comme l'hygiène, pour moi ça n'a pas de sens qu'on leur impose et on ne se soucie pas de pourquoi ils ne pourraient pas prendre fraise au lieu de vanille en gel douche. Tu vois ce que je veux dire ? Ou pourquoi ils ne pourraient pas prendre de shampoing pour les cheveux crépus et vraiment de ramener ça au gamin quoi, à lui, à sa personne, et pourquoi à ses envies, à ses besoins, et tu vois c'est ça moi qui peut me faire...

Du fait des économies recherchées, les associations font appel à des dons de sociétés, en l'occurrence de cosmétiques, en échange de leur publicité dans les documents associatifs (et, nous pouvons supposer, pour le bénéfice d'habituer les jeunes à utiliser leurs produits). Les établissements se retrouvent alors avec des lots d'échantillons qui ne correspondent pas

nécessairement aux besoins des jeunes présents, lesquels perdent aussi l'apprentissage de leur pouvoir d'action et de choix.

Une logique systémique s'étant enclenchée, l'altération des socles sur lesquels appuyer les pratiques continue. La détérioration des positions amène à un paroxysme de délitement dans le foyer.

Par exemple un truc qui m'a rendu dingue, c'était, mais vraiment ça me rend dingue ! c'était : « on fait quoi à manger ce soir ? Parce qu'il n'y a plus rien, il n'y a plus de poisson et tout ». Et la réponse : « Oh ben... » Mais comme si c'était pas important en fait pour le gamin qu'il puisse manger, tu vois ce que je veux dire ? « Ah ben, ben allez prenez ça hein ! » Mais comment ? Tu vois c'est comme si ce n'était pas important pour eux, ils ne valaient rien en fait, tu vois, comme s'ils étaient réduits à rien ces gamins.

Dans ce sentiment de disqualification de l'objet du travail, les jeunes, donc de la mission éducative, nous pouvons supposer un bouleversement de la fonction et une décomposition de la représentation du cadre et de la finalité qu'il est sensé abriter.

Selon Alain Abelhauser :

« la « néo-évaluation » qui se développe depuis une vingtaine d'années en Occident, envahissant tous les secteurs de la vie professionnelle, sociale, culturelle, politique, voire affective et privée, imposant à chacun sa logique implacable et totalisante, et se constituant désormais comme mode de gouvernement des hommes et des institutions (...) s'avère finalement remettre en cause les activités qu'elle touche, substituant à leurs finalités habituelles celles qu'elle désigne parce qu'étant susceptibles d'être mesurées. Combien elle remet ainsi en cause le cœur même des métiers qu'elle façonne, remplaçant leur raison d'être par les visées qu'elle prescrit. »⁴²⁸

L'alimentation est prise comme le signe de l'écart entre les priorités des cadres (cherchant des outils «de gestion, de management, de direction, d'ordonnancement – de gouvernance »⁴²⁹), et celui des éducateurs (cherchant à accompagner les adolescents dans leur

⁴²⁸ Alain ABELHAUSER. « Chapitre 7. La folie évaluation : l'outil et la machine », Anne Brun éd., *Évaluation clinique des psychothérapies psychanalytiques. Dispositifs individuels, groupaux et institutionnels*. Dunod, 2016, pp. 107-121.

⁴²⁹ *Ibid.*

construction). Cet écart défait **le nouage réel, symbolique et imaginaire pour les éducateurs inscrits par leur fonction dans l'institution. La privation rencontrée amène à une frustration produisant un sentiment d'impuissance qui ne peut déboucher sur une castration symbolique et ainsi sur un impossible dont il soit possible de prendre acte. Il n'est pas possible de ne pas obéir mais l'obéissance complexe sur laquelle Rita indique bien qu'elle cherche à s'appuyer n'est pas possible non plus. Se départir de cette obéissance pour entrer dans cette obéissance imaginaire que serait une servitude volontaire n'est pas possible non plus pour l'éducateur qui se doit de border la jouissance des adolescents.** Si « les bras leur en tombent », les jeunes attaquent le foyer, « même les murs ». Nous voyons aussi la mise en abyme de ce qui se joue pour les jeunes et pour les professionnels. Dans ce jeu de miroir sans fin, l'indifférenciation est à l'œuvre et les protagonistes « deviennent dingues ». **Nous pouvons faire l'hypothèse de la jouissance généralisée, de l'extinction du désir et donc de l'émergence vitale de l'angoisse pour permettre d'interroger l'écart nécessaire entre la jouissance et le désir.**

« Me proposer comme désirant, *érôn*, c'est me proposer comme manque de *a*. » Et Lacan continue en expliquant que si l'autre n'est fait « plus que *a* », cela « ne peut que déclencher l'angoisse »⁴³⁰. Quand l'autre, éducateur ou jeune, n'est plus que *a*, c'est « que mon désir le *a-ise* ». Nous pouvons entendre la question de la haine et de son effet d'effacement du sujet. Rita semble alors interroger implicitement la position de la direction qui « la rend dingue », c'est à dire déliée de tous ses socles, du fait d'être en place de l'objet *a* dont nous avons parlé auparavant.

Cet objet *a*, à partir duquel le désir se met en route en mettant un écart avec la jouissance, peut happer le sujet en lui faisant prendre la forme d'un succédané. Il lui est fait miroiter qu'il pourrait ne pas être détaché, pourrait être cet objet assigné par l'Autre et permettant la jouissance. C'est cette angoisse que nous avons vu à l'œuvre dans le passage à l'acte d'Anouar.

⁴³⁰ Jacques LACAN, *L'angoisse, séminaire 1962-1963*, Publication hors commerce et document interne à l'Association Freudienne Internationale, p. 233.

3.4.3. L’Inhibition

C’est au sortir d’une réunion, peu de temps après le passage à l’acte d’Anouar, que Rita réalise l’inhibition qui la traverse.

Juste après la réunion, installés sur la terrasse à quelques mètres du portail, comme à l’habitude, les professionnels conversent, un peu abasourdis par l’ambiance du moment et la réunion qui vient d’avoir lieu. Nous voyons les jeunes sortir avec le nouvel adolescent, arrivé dans l’après-midi, pour fumer un joint ostensiblement juste devant le portail, donc bien à la vue de tous les adultes en présence. Le regard du ‘nouveau’ interroge les éducateurs sur le message envoyé par leur non-réaction. Rita le repère tout de suite et s’interroge sur ce que ça peut induire pour la suite pour le jeune. Rita se dit alors qu’il faut appeler les « flics ». Étonnée de cette proposition de Rita qui n’hésite habituellement pas à bondir avec énergie et, comme elle l’indiquait, en sur jouant la colère, je lui demande pourquoi elle ne va pas d’abord leur parler, d’abord réagir en direct et voir la suite après. Se tapant le front avec sa main, elle dit immédiatement « Mais bien sûr ! Où est ce que j’en suis arrivée !! » Et elle interviendra sur l’instant, avec ses modalités propres, vitupérant, énonçant avec force et conviction les règles, leur sens, la responsabilité des jeunes les uns vis à vis des autres, leur devenir et tutti quanti... à la satisfaction profonde et au soulagement de tous les protagonistes en présence.

Nous pourrions nous demander, dans la conjoncture ici décrite, si l’obéissance de soumission de chacun à des ordres qui ne mobilisent pas un nouage chez le sujet a des effets de déliaison. Les ordres, venant d’une instance réelle, ne peuvent être articulés à du symbolique et incarnés. Le symbolique ne vient plus organiser alors la pulsion. Elle est refoulée et ne peut servir à nourrir la prise sur le monde. La question surmoïque pourrait alors intervenir pour entrer en écho au refoulement demandé comme un ordre formel auquel se soumettre. La question éthique reste alors en rade. Le sujet n’a plus d’appui sur ce qu’il pense être juste à partir de sa fonction et de sa façon de l’habiter. Il se décentre pour faire appel à une loi formelle non articulée au langage et à la rencontre comme appeler les policiers dans cette situation.

Selon Lacan :

« (...) c'est pour autant que le sujet retourne l'agressivité contre lui qu'en provient l'énergie dite du surmoi. Freud prend soin d'ajouter (...) qu'une fois entré dans cette voie, une fois amorcé le processus, il n'y a plus de limite - il engendre une agression toujours plus lourde du moi. Il l'engendre à la limite, à savoir pour autant que vient à manquer la médiation qui est celle de la Loi. »⁴³¹

La médiation de la Loi passe par l'Autre et permet une tension entre la jouissance et le désir. Puis le sujet peut s'en séparer pour reprendre à son compte ce lien entre le désir et la Loi. Mais sans séparation possible, le surmoi peut être cette instance qui met le sujet sous injonction et induit donc la jouissance. Ce surmoi peut donc être une agressivité du sujet contre lui-même découlant, en l'occurrence, d'une attaque des supports du sujet par l'Autre.

Nous pourrions supposer que Rita, en sortant de la réunion, elle qui s'appuyait sur des signifiants très précis donnant la signification de sa mission auprès des jeunes, disparaît dans le non-sens. La loi symbolique semble bien être en défaut puisqu'il lui faut envisager la loi réelle sous la forme des policiers. Nous pouvons repérer qu'il y a *aphanisis* du sujet pour Rita, disparition de ce qui soutient son désir. Elle reste saisie et ne peut reprendre sa place à partir de ce désir professionnel qui l'animait jusque-là. Une articulation entre la représentation qu'elle se fait de sa fonction, l'histoire de ses positionnements dans l'institution, les valeurs partagées en équipe, ne semble plus possible au sortir de cette réunion dans le contexte particulier décrit dans ce présent travail. Les jeunes mettent au-devant des yeux des adultes la mise en scène de cette question. Devant les yeux, à dix mètres, mais précisément en dehors de la limite du foyer, ils s'adressent aux adultes de référence, ils interrogent l'organisation du monde et le désir des adultes. Est-ce que les adultes continuent à se sentir concernés par eux quand ils sont au-devant du foyer mais pas dedans ? L'exactitude de la règle (ils sont en dehors du foyer) ne peut résoudre l'énigme en jeu. La loi symbolique ne peut être à la lettre. Le nouage singulier qui permet l'advenue du sujet comme tel est alors exploré. La réponse de Rita est un acte essentiel, non une action commandée. Elle répond présente à la demande. Elle reconnaît.

⁴³¹ Jacques LACAN, *Le séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1991.

Si Anouar a manifesté le passage à l'acte comme modalité d'évitement de l'angoisse, si Yacine a formé un scénario fantasmatique comme symptôme lui permettant de trouver une place dans le désir, Rita semble indiquer, à ce moment-là, les effets, pour elle comme pour d'autres, de l'aménagement subjectif nécessaire, prenant la forme, nous pouvons alors en faire l'hypothèse, de l'inhibition.

Selon Christian Fierens, la fonction est le passage d'un état à un autre état. Par exemple le passage de la faim à la satiété, de l'intention de se mouvoir à l'exécution de ce mouvement passe par la fonction. La fonction pour une éducatrice dans un foyer pour adolescents est bien associée à la mise en œuvre d'un projet centré sur l'enfant et son devenir à partir donc des moyens qui lui seront donnés de trouver sa place dans le social. Ce projet est une intention, la mise en œuvre de ce qui peut permettre sa réalisation, son exécution.

Rita est positionnée dans l'institution comme une professionnelle qui *tient les choses, fiable*, et qui aime les règles. *Donc je fais en sorte que les choses elles soient faites, t'auras même pas besoin de me dire, mon poste, tu sais entre guillemets je le connais bien, je sais.*

Et pourtant... Dans l'inhibition, selon Freud, il s'agirait toujours « du moi qui renonce ou s'oppose à telle ou telle fonction » Ce peut être « parce qu'il doit obéir au surmoi sévère qui s'y oppose (le moi renonce à la fonction pour ne pas entrer en conflit avec le surmoi) ».

Il y a donc un mouvement et un contre-mouvement concernant l'action dont il s'agit pour le sujet. Nous pouvons donc supposer qu'un mouvement de sens opposé est venu s'intercaler dans le mouvement habituel de Rita.

De plus,

« (...) l'inhibition a pour effet de modifier considérablement la façon d'appréhender la *fonction* elle-même puisqu'elle a fait disparaître la flèche qui permettait le passage de l'état A à l'état B. Par-là, l'inhibition ne se limite pas à un arrêt du mouvement, elle implique en elle-même un certain mode de *penser*, à vrai dire un semblant de simplification qui met de côté le côté processuel de la fonction au profit d'une mise en évidence d'états statiques. »⁴³²

⁴³² Christian FIERENS. « Structure de l'inhibition et inhibition pour la structure. Un arrêt dans le mouvement ? », *La clinique lacanienne*, vol. 26, no. 2, 2014, pp. 59-80.

Rita se retrouve dans cet état statique au détriment du mouvement habituel. Christian Fierens le situe en lien avec un mode de penser simplificateur. Ceci pourrait évoquer ce dont Rita parlait auparavant, la fiche concernant la vêtue vécue comme annulant le mouvement, le processus éducatif, pour un état statique d'exécutant n'ayant pas besoin d'incarner une fonction mais d'obéir à la lettre, d'opérer à partir de l'exactitude du commandement, sans penser, à partir d'une incarnation du surmoi.

L'inhibition apparaît d'abord comme celle de la pensée. Il n'y a alors plus la possibilité d'interroger les objets concernés, et bien sûr, encore moins, le mécanisme de cet immobilisme. La pensée est embolisée par l'état dans lequel elle est prise. C'est dans cet immobilisme que la pensée disparaît.

Selon Christian Fierens :

« L'inhibition est la dérive toute naturelle de l'imaginaire où se fige la pensée pour saisir l'être : je ne pense pas pour me permettre d'être ce que je suis. Dans ce sens, l'inhibition donnerait une consistance particulièrement solide (c'est-à-dire en fait résistante à tout mouvement de formation ou de déformation) à l'imaginaire lui-même : l'inhibition est la nomination de l'imaginaire, tout comme le symptôme (sinthome) est la nomination du symbolique et l'angoisse la nomination du réel. »⁴³³

Rita nomme donc, par son inhibition, la prégnance de cet imaginaire en cours dans l'institution, mettant chacun en place d'objet. Petit à petit, par la fiche concernant la vêtue, par les produits d'hygiène tels qu'ils s'imposent sur les corps sans être choisis, et par divers autres effets de la prédominance des questions économiques sur les questions éducatives, le symbolique est mis à mal. **L'inhibition redouble l'imaginaire en empêchant le symbolique de la fonction, en empêchant la mobilité de la pensée de sujets divisés, en la rabattant sur l'immobilisme de l'objet. Le moi est identifié à l'imaginaire, le sujet au moi.** Mais, continue Christian Fierens, « cet « arrêt » est à double sens puisqu'il peut prendre l'inhibition comme ce qui arrête le symbolique et l'empêche de fonctionner ou comme ce qui s'arrête dans le symbolique pour le relancer. »⁴³⁴

⁴³³ *Ibid.*

⁴³⁴ *Ibid.*

L'inhibition de Rita, si elle manifeste l'arrêt du symbolique, indique aussi ce déficit du symbolique et donc sa nécessité pour relancer le mouvement. Elle permet aussi, par une parole tierce, de repérer ce qui s'est arrêté de ce symbolique, et de retrouver le mouvement propre. Cet arrêt du mouvement qui produit l'inhibition de l'acte peut indiquer aussi le refus de faire avec l'incomplétude du symbolique. L'inhibition est donc, à la base, possible par une passivité du sujet qui subit les injonctions à défaut de pouvoir les interroger ou de trouver d'autres points d'appuis. L'inhibition est aussi la manifestation de la présence de cet impossible à articuler, de cette force contraire à laquelle il n'est possible ni d'obéir, ni de désobéir, et qui immobilise. Cette inhibition est donc aussi le miroir de ce paradoxe dans lequel Rita, ainsi que ses collègues, se trouvent. Devoir appliquer passivement et exactement des injonctions, sans arrimage à l'histoire ou aux idéaux éducatifs, et, dans le même temps, devoir être les acteurs de terrain qui bordent et portent des adolescents en difficulté avec créativité, met dans un impossible. Ce qui ne cesse pas de ne pas s'inscrire cherche à s'inscrire.

L'inhibition témoigne ici de la mobilisation d'une obéissance imaginaire à des rapports vécus sur le mode de la domination venant constituer une force s'opposant à la nécessité d'une obéissance symbolique à ce qui fait autorité à partir de ce qui surgit dans la pratique.

« Les lois et les normes sont toujours insuffisantes à nous dire comment nous comporter. Ce qui fait la grandeur des lois dans une société libre, c'est qu'elles ne nous disent jamais ce que nous devons faire mais seulement ce que nous ne devons pas faire. »⁴³⁵

Nous pourrions entendre là que les injonctions qui ordonnent ce qui doit être fait sont associées à la domination. L'autorité pourrait être associée à ces interdits qui limitent la jouissance pour autoriser le désir de faire à partir de ces bords. Ces questions renvoient aux différents aspects de l'instance surmoïque.

⁴³⁵ Roland GORI, « La prolétarianisation du monde. Comment s'en sortir. In Sandrine Dautigny *et al.*, *Les enjeux de l'inclusion en protection de l'enfance*, Erès, Empan, 2021.

3.4.4. L'obéissance au surmoi

Dans les différentes manifestations symptomatiques que nous avons abordées, il est apparu que la domination, d'être fixé en place d'objet dans un seul discours, pouvait être en lien avec le surmoi.

Selon Lacan :

« Essayer de satisfaire, par la conformation de son désir, à la demande de l'Autre : et il n'y a pas d'autre sens, de sens correctement articulé j'entends, à ce qui est la découverte de l'analyse et de Freud, à l'existence du surmoi comme tel. Pas d'autre qui permette d'échapper à des glissements confusionnels. »⁴³⁶

L'immobilisation dans laquelle se trouve Rita, peut évoquer l'obéissance au surmoi tel que Lacan l'a abordé et tel qu'Alain Didier-Weill l'a développé.

« Le surmoi en son intime impératif est bien "la voix de la conscience", c'est-à-dire une voix d'abord, *et bien vocale* et sans plus d'autorité que d'être la grosse voix. »⁴³⁷ Cette voix est donc incontournable et même fondatrice du sujet. Cette grosse voix, c'est la voix de la conscience et c'est une voix, donc un des représentants de l'objet *a*, le premier même.

Selon Lacan : « Il ne saurait y avoir de conception analytique valable du surmoi qui oublie que par sa phase la plus profonde, c'est l'une des formes du *a*. »⁴³⁸

La voix existe « en tant que support de l'articulation signifiante », « instaurée au lieu de l'Autre d'une façon qui est perverse ou qui ne l'est pas »,⁴³⁹ Nous pourrions avancer que cette voix qui produit la manifestation de cette articulation signifiante, organisatrice du sujet, incontournable donc, peut être perverse, c'est-à-dire au service de la jouissance de cet Autre (la perversion ne faisant « qu'imiter l'apparence du désir du névrosé sous le coup de la castration puisqu'elle vise la part interdite de la jouissance »⁴⁴⁰). **Nous pourrions supposer que, hors lien social, hors prise par le symbolique, cette voix surmoïque met le sujet en objet *a*, en production reste du signifiant. Mais s'il est possible d'être réduit en objet *a*,**

⁴³⁶ Jacques LACAN, *L'identification*, 14 mars 1962, inédit ; version ali, p. 185.

⁴³⁷ Jacques LACAN, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits, Op. Cit.*, p. 684.

⁴³⁸ Jacques LACAN, *D'un Autre à l'autre*, 26 mars 1969 ; Le Seuil, p. 258.

⁴³⁹ Jacques LACAN, *D'un Autre à l'autre*, 26 mars 1969 ; Le Seuil, p. 258.

⁴⁴⁰ Roland CHEMAMA, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, 1995.

c'est que cette possibilité existe dans le sujet. Ce *a*, ce manque, qui cause le désir du sujet peut être ce *a* non détaché, non au creux du sujet autour duquel le sujet tourne, mais à la place duquel le sujet peut basculer, dans la jouissance, dans l'injonction surmoïque de la grosse voix. Comme nous l'avons vu dans la partie précédente avec l'expérimentation du petit Ernst, ce détachement du *a* nécessite certaines conditions comme le détachement de l'Autre et l'autorisation par un tiers de le symboliser donc d'en faire une séparation. Un tiers, un cadre, une direction, peut avoir cette fonction d'autoriser, ou non,

L'obéissance à la lettre *a* peut donc être un *aleph* de l'obéissance, une obéissance à être en place de lettre *a*.

Cette forme de *a* passe donc par « la voix en tant qu'impérative, en tant qu'elle réclame obéissance et conviction », une voix qui, « avant tout contrôle, s'éprouve et se renvoie (...) par ses échos dans le réel ». Cette voix est l'objet d'une forme particulière d'intégration : « Elle ne s'assimile pas, elle s'incorpore », et donc elle constitue « l'altérité de ce qui se dit » et est ce qui va « modeler notre vide. »⁴⁴¹

Mais l'Autre n'est pas forcément barré, la jouissance Autre est en deçà de la castration, cette grosse voix indiquant ce dit qui modèle notre vide, lui donne différentes formes, peut prendre la forme d'une jouissance qui ne se transforme pas. « Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance – Jouis ! C'est bien là que se trouve le point tournant qu'interroge le discours analytique »⁴⁴²

Nous pouvons supposer que cette grosse voix du surmoi, qui est juste une grosse voix, mobilise le surmoi d'être une grosse voix, peut prendre différentes formes dans le social. Les injonctions peuvent, nous en faisons l'hypothèse, prendre place dans cette grosse voix mobilisante du surmoi, cette grosse voix associée à la jouissance.

« *a*, comme tel, et rien d'autre, c'est l'accès, non pas à la jouissance mais à l'Autre. C'est tout ce qui en reste, à partir du moment où le sujet veut faire son entrée dans cet Autre. » Le sujet se précipite dans cet Autre, mais dans le sens où c'est là « qu'il aborde, en deçà de sa réalisation, cette béance du désir à la jouissance ; c'est là que se situe

⁴⁴¹ Jacques LACAN, *L'angoisse*, 5 juin 1963 ; Le Seuil, p. 318.

⁴⁴² Jacques LACAN, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 16 juin 1971 ; Le Seuil, p. 178.

l'angoisse. »⁴⁴³ **Le sujet a nécessité de s'aborder dans l'Autre pour se réaliser et c'est avec l'accès à cet écart entre la jouissance et le désir, entre coller à l'objet *a* et le laisser chuter (donc être celui qui a à faire avec l'objet *a* à partir duquel il peut désirer), que le sujet peut se constituer. Mais dans ce trajet entre désir et jouissance, il y a l'angoisse.**

Nous pouvons faire l'hypothèse que c'est à cet endroit aussi que s'articulent différents types d'obéissances, entre articulées au désir ou à la jouissance et étant donc en prise avec l'angoisse entre les deux.

Dans l'institution dont nous parlons, il y a différentes modalités trouvées par les professionnels pour chercher à se poser entre les deux, trouver une articulation, et dans la difficulté pour ce faire, pour être en butte à des manifestations comme l'angoisse, le symptôme ou l'inhibition.

Si le surmoi, l'injonction de l'Autre, le pousse à jouir, est concerné dans ce que nous abordons ici. Les trois surmois tels que Alain Didier-Weill les développe permettent de déterminer trois niveaux surmoïques avec trois niveaux de saisissement du sujet : -un surmoi archaïque qui impose un silence absolu et donc une advenue impossible du sujet ; -un surmoi prohibiteur sidérant censurant le sujet qui ne peut désirer, insister pour qu'il y ait du désir ; - un surmoi questionneur renvoyant au *Che vuoi*, que me veut l'Autre, et qui empêche le sujet d'être en phase avec son désir, de persévérer dans son désir.

Ces trois surmois permettent de repérer le même usage du surmoi : une injonction poussant à la jouissance ; mais permettent de complexifier les différentes modalités de son expression et les différents effets possibles.

Ainsi, Anouar, dans le passage à l'acte comme évitement de l'angoisse, puis sa démission, semble bien indiquer l'effet du premier surmoi qu'a déterminé Alain Didier-Weill, le surmoi archaïque qui ne commande « pas un mot ». En l'absence de réponse qui correspond à l'absence d'écoute du sujet, il y a un silence absolu du sujet dans l'impossibilité de dire « non, je ne suis pas que ça », hors langage, hors processus de symbolisation. Le

⁴⁴³ Jacques LACAN, *L'angoisse, séminaire 1962-1963*, Publication hors commerce et document interne à l'Association Freudienne Internationale, p. 226.

passage à l'acte est alors la possibilité de se manifester face à ce commandement impossible. La dimension surmoïque continuant à imposer le silence, le sujet disparaît. Il engloutit dans cette disparition le jeune N., qu'il voulait justement « faire taire vraiment ».

Quant à Yacine, nous pouvons supposer qu'il a à faire face au surmoi prohibiteur qui tend, en tant que censure, à signifier au sujet : « N'insiste pas. », le sujet peut exister mais s'interdit d'insister face à cette injonction, donc peut exister mais sans désirer. Le scénario fantasmatique de Yacine lui permet d'insister dans son existence en s'arrimant à un ordre symbolique en écart avec son supérieur direct et de retrouver les coordonnées nécessaires à la place de son désir. La grammaire institutionnelle lui aura permis de trouver une échappée à ce surmoi prohibiteur.

Rita, elle, fait face au troisième surmoi qui questionne sur la possibilité de « transmuter l'insistance en persévérance »⁴⁴⁴. C'est le *Che vuoi*. Quand Rita, reconnue par son insistance à border les choses, se trouve immobilisée, elle est bien aux prises avec le saisissement de la question de ce que l'Autre veut, ce qui la détourne de son désir et de son acte. De le réaliser, de temps à autre, de s'appuyer sur ce qui fait tiers, lui permet de retrouver sa persévérance et de continuer à inscrire son désir, ou de ne pas cesser de chercher à inscrire ce désir.

S'il est donc incontournable d' « essayer de satisfaire, par la conformation de son désir, à la demande de l'Autre »⁴⁴⁵, le sujet est en butte à la dimension surmoïque qui y est associée. Il doit donc, par nécessité, obéir à l'Autre de la chaîne signifiante, à l'Autre de la demande, à l'Autre de la jouissance. Mais pas que...

Nous pouvons suivre Alain Didier-Weill quand il propose que :

« Si le devoir précède le droit, c'est parce que c'est au nom du devoir de devenir qu'un sujet découvre qu'il a le droit de se révolter contre le commandement surmoïque du « ne deviens pas ». C'est notre dette envers le Sa que de le transformer pour devenir sujet, de le transmuter en advenue du sujet. »⁴⁴⁶

⁴⁴⁴ Alain DIDIER-WEILL, *Les trois temps de la loi*, La couleur des idées, Seuil, 1995, p. 31.

⁴⁴⁵ Jacques LACAN, *L'identification*, 14 mars 1962, inédit ; version ali, p. 185.

⁴⁴⁶ *Ibid.*

« Ce droit est d'autant plus vivant, d'autant plus subversif qu'il se déduit, non pas de ce qui est écrit légalement mais d'un réel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. »

Cette obéissance autre, cette obéissance à ce devoir de devenir, à la transmutation du signifiant, à ce droit qui n'est pas écrit légalement mais qui vient du réel, de la rencontre, « des nécessités de terrain » comme diraient certains éducateurs, cette obéissance-là, a besoin de certaines conditions, d'un dispositif, pour pouvoir advenir.

Le discours du capitalisme et la place de ce qui est comptable et appropriable barre la cause du désir et donc cette obéissance. C'est alors comme s'il y avait la disparition de droit du réel à être inappropriable, mystérieux, irréductible. C'est ainsi que peut être envisagé la détresse des sujets, par la défaillance des points d'appuis nécessaires, par l'oubli de soi-même que suppose d'obéir au commandement surmoïque de jouir.

Quelle serait la place du discours du capitalisme et quels seraient ses effets sur les autres discours ? Comment les discours peuvent s'articuler ?

3.5. Lien social dans l'institution : l'obéissance et les discours

Nous avons interrogé les déclinaisons du surmoi et leurs effets au travers des différentes positions des éducateurs abordées précédemment. Ce questionnement a permis d'aborder transversalement la diversité des manifestations. Puis, si cette instance surmoïque peut être incarnée par celui qui produit une injonction, les quatre discours de Lacan permettent d'articuler les diverses modalités du lien social et comment il se décline dans le fonctionnement d'une structure. L'obéissance apparaît alors articulée à une place, à une lettre, à la ronde des discours. Puis nous verrons comment l'obéissance s'articule avec le désir et la jouissance. Consentir à une restriction de jouissance pour se situer dans une obéissance de décision ou, céder sur son désir pour obéir en soumission à un autre, sont une alternative dont le sujet ne peut pas se passer. Ne pas pouvoir obéir, ne pas pouvoir être dans un lien social, ne pas être articulé à son désir, n'est pas possible. Les manifestations symptomatiques ont pour fonction, de diverses manières, de remettre en route, le désir, le lien social et donc l'obéissance.

3.5.1. La ronde des quatre discours dans l'institution

Nous avons cherché à voir dans quels discours et comment les éducateurs dont nous avons parlé pouvaient se situer, comment ils pouvaient s'y déplacer et nous avons fait l'hypothèse que la fixité d'une place pouvait engendrer des manifestations symptomatiques. Nous avons fait l'hypothèse que la fixité du discours économique était souvent apparue comme le ressort de perte d'identité et d'arrêt des identifications.

Nous pourrions nous demander, sachant que les quatre discours, abordés précédemment, organisent le lien social, quel est ce discours qui semble déliter ce lien social. C'est ainsi que Lacan énonce quelques rares fois le discours du capitaliste comme caractérisant un certain fonctionnement tout en indiquant qu'il ne fait pas lien social.

Nous avons vu que le dispositif, tel que G. Agamben le définit, produit un type de subjectivation et qu'il « est tout à fait impossible que le sujet du dispositif l'utilise « de manière correcte ». ⁴⁴⁷ Ce dispositif est défini par G. Agamben, nous le rappelons, comme « tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants ». ⁴⁴⁸

Ces dispositifs, non seulement capturent et modèlent les conduites mais aussi les discours. Ces dispositifs, avec les objets et les discours qui les constituent, dans ce que Lacan appellera le discours du capitaliste, maintient le sujet dans un rapport mettant en idéal l'évacuation du vide, du manque, de l'objet *a*, pour une jouissance, pour éteindre le désir et la mise en mouvement du monde qu'il suppose. Ce rapport avec les objets et les discours, avec tous les types d'instruments qui habitent ce monde, maintient le sujet dans un état d'inhibition de sa créativité possible à partir du vide. Nous reprenons une formulation de G. Agamben citée plus haut : « Le dispositif est donc, avant tout, une machine qui produit des subjectivations et c'est par quoi il est aussi une machine de gouvernement ». ⁴⁴⁹

⁴⁴⁷ Giorgio AGAMBEN, *Qu'est-ce qu'un dispositif*, Editions Payot & Rivages, 2007, p. 45.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 30.

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 42.

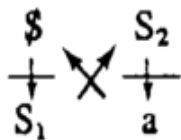
Cette définition du dispositif, incluant les discours, nous semble donc être à mettre en parallèle avec le discours du capitaliste tel que Lacan l'introduit. En effet, de la même façon, s'il ne fait pas lien social puisqu'il évacue le vide, l'écart, le manque, il peut contaminer les autres discours en en étant la toile de fond.

Discours du capitaliste

Nous commencerons par délimiter le discours du capitaliste à partir de ses caractéristiques puis nous verrons en quoi il semble particulièrement prégnant dans la période spécifique, abordée dans ce travail, d'une « crise » d'un foyer pour adolescents.

Lacan nous rappelle que S1, soit le Un du signifiant, se trouve, par rotation, dans chacune des places du discours, celle du semblant, celle de l'autre, celle de la production, celle de la vérité, et que c'est parce qu'il peut être traduit d'un discours dans l'autre qu'un sens peut naître.

Discours du Capitaliste



Mais nous voyons que dans le discours du capitaliste, cette place ne peut pas bouger puisqu'il n'y a pas d'impossible qui empêche le discours de tourner sur lui-même. De même que, dans le développement du sujet humain, de l'impuissance et de l'impossible permettent la mise en mouvement et l'accès à d'autres rapports au monde, comme dans le développement pulsionnel, de même ce sont l'impuissance et l'impossible qui permettent d'accéder à différents types de lien social. L'impuissance d'un sujet faisant avec l'impossible n'est pas celle de celui qui est mis en position d'impuissance surmontable par la puissance permise par la neutralisation des obstacles que promet le discours capitaliste.

En effet, le discours du capitaliste se caractérise par une façon d'articuler les lettres

produisant l'infini :



Ainsi :

« La place de la vérité. Dans les quatre discours, de cette place, vous ne pouvez que partir, mais vous ne pouvez pas y arriver, puisque les deux flèches s'éloignent de cette place. Cette inaccessibilité de la vérité dans le discours ne veut pas dire son inexistence. La vérité existe. Elle parle, mais vous ne pouvez la dire. Or, le discours capitaliste est construit de telle sorte qu'il fait l'impasse sur cette inaccessibilité de la vérité. La place de la vérité non seulement est accessible mais elle est la place obligée pour accéder au savoir. La vérité, dans le discours capitaliste, a le même statut que dans l'astrologie, elle n'est pas falsifiable. »⁴⁵⁰

Nous pouvons entendre que dans le discours capitaliste la vérité n'est pas l'inaccessible de tout sujet du fait de sa division mais qu'elle est supposée exister, avoir sa consistance propre, hors temps, hors sujet. Cela suppose donc que cette Vérité, réponse à tout, vient colmater la souffrance du sujet, dont la lettre reste en attente et souligne le vide intrinsèque du sujet, ce manque au creux de l'être qui soutient son désir.

Dans le discours capitaliste, la vérité, sous la barre est accessible et c'est par elle qu'il est possible d'accéder aux savoirs. Le sujet obéit aux signifiants maîtres proposés par la société, à partir desquels il va accéder à ces savoirs qui vont permettre d'obtenir l'objet *a*, donc un gain, lequel va combler le sujet divisé. On pourrait supposer que cela est producteur d'angoisse face au manque de manque. Auparavant, le circuit tourne en boucle avec ce sujet qui s'appuie sur les S1 en cours pour accéder aux savoirs de ce qu'il faut pour produire, obtenir cet objet *a* comblant. La place de la vérité donne accès, en passant par les savoirs, à la production qui revient à elle en passant par le sujet. Ce circuit dessine ainsi le signe de l'infini.

Le miroitement de cette possibilité de l'éradication de l'impossible peut, potentiellement, attraper le sujet à l'endroit de sa décomplétude inconfortable qu'il n'a cessé de rêver colmater⁴⁵¹. De plus, l'institution pourrait avoir perverti la place de cette illusion en faisant semblant qu'elle est un incontournable institué comme socle symbolique. Il est

⁴⁵⁰ Pierre BRUNO. « La dérogation capitaliste », , *Lacan, passeur de Marx. L'invention du symptôme*, sous la direction de Bruno Pierre. Érès, 2010, pp. 201-224.

⁴⁵¹ Cf Eva ILLOUZ dans ses ouvrages « *Happycratie* », « *Les marchandises émotionnelles* » et « *La fin de l'amour* »

difficile d'avoir raison tout seul surtout à l'endroit où la jouissance serait autorisée, la division éradiquée.

Si dans les autres discours, la jouissance est barrée, dans le discours du capitaliste, il n'y a pas cette barrière et nous pourrions même supposer que la jouissance est mise en place d'Idéal.

Mais nous verrons que cette séduction ne peut fonctionner car le réel des adolescents nécessite un bordage symbolique. En effet, eux-mêmes sont pris dans la jouissance, d'un contexte qui les a malmenés au point d'arriver dans ce lieu, et de leur fonctionnement. Ils ne cessent d'interroger, non sans angoisse, la jouissance, ses bords et l'articulation au désir, comme nous l'avons vu dans les exemples cités. Pour les éducateurs, c'est bien cette angoisse, liée à l'objet *a*, qui sera le point central des trois manifestations symptomatiques dont nous avons parlé. Cet *a* qui a besoin d'être bordé, circonscrit et situé, c'est-à-dire relié, et dans un écart, au sujet, se retrouve l'objet autour duquel les éducateurs, dans la transmission de ce qui fait autorité et autorise, doivent eux aussi tourner. Pour cela, les éducateurs se doivent d'être dans l'acte, non l'action, c'est-à-dire dans la création. La vérité, qui ne peut que se mi-dire, associée à la division structurelle du sujet, ne vient alors rien colmater, mais est le ressort du mouvement éducatif.

Le discours capitaliste, lui, demande que le sujet confie le savoir inconscient à un maître caché. Il est donc scindé. Le sujet dépend de ce qu'il y a sous la barre, puisque ce qu'il y a sous la barre, c'est ce qui commande. Mais alors que dans les autres discours, ceux caractérisant le lien social, on ne peut plus retourner à l'origine, dans le discours capitaliste, ça tourne sans fin. On subtilise à un lien symbolique qui s'impose de façon catégorique, un lien imaginaire. La captation imaginaire pervertit le socle symbolique.

Ce discours capitaliste, en dispositif, subtilise les autres discours qui se mettent alors à son service. C'est un dispositif qui n'a de cesse, comme G. Agamben défini « le dispositif, de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants. »⁴⁵²

⁴⁵² *Ibid.*, p. 30.

Il n’y aurait que le discours de l’analyste qui ne serait pas pris par le discours du capitaliste. Mais nous pourrions faire l’hypothèse que, grâce à la ronde des discours incontournable dans un foyer pour adolescents, le discours de l’analyste peut être le pivot à partir duquel le discours capitaliste aboutit à une impasse.

La jouissance favorisée

Si cette jouissance est induite par le dispositif que peut constituer le discours du capitaliste dans certaines structures, cela entre en conflit avec ce que les discours étaient censés organiser de la barrière de la jouissance, et ainsi permettre le lien social avec le symptôme comme interface.

Ainsi, dans le discours du maître, la « maîtrise » de l’autre, l’exploitation du savoir de l’autre, est supposée ne permettre aucun assouvissement du sujet, \$, qui reste sous la barre. Le sujet, même en position de maître, reste ce qui anime la fonction, mais en restant hors de la jouissance. Pour ce qui est du discours de la plainte incarné par le discours de l’hystérique, ce qui reste hors du savoir intime du sujet, hors de son accès, c’est l’objet *a* sous la barre, en place de vérité ignorée du sujet, son manque structurel. Nous pourrions supposer que la plainte s’appuie sur ce ressort, c’est à dire sur ce manque radical avec lequel il est si difficile de faire. Se plaindre est une façon de témoigner de cette difficulté tout en expérimentant, par le dire, de l’intégrer comme tel tout en le dénonçant.

Dans le discours de l’analyste, nous pouvons faire l’hypothèse que cette place en creux qui permet au sujet divisé de produire des signifiants maîtres, s’appuie sur une non-jouissance de toutes théories puisqu’elles se révèlent toujours en écart avec les signifiants toujours nouveaux produit par le sujet. Il n’y a pas de savoir plein qui contiendrait le sujet. Il n’y a donc pas de jouissance comblante.

Dans le discours universitaire, ce qui est sous la barre, inaccessible, c’est le signifiant maître, ou l’auteur des savoirs avancés par l’agent.

Chaque discours organise ainsi une modalité de barrière à la jouissance. L’unité n’est pas possible, le sujet est divisé, le manque est le ressort du désir et le désir fait exister.

Mais le discours du capitaliste, disposé en toile de fond du social, organisé par le politique, si l'établissement en fait l'institution, devient la voix du commandement de la jouissance. Cette injonction vient en opposition aux quatre autres discours. S'y soumettre empêche d'obéir aux discours instituant le lien social. Nous pouvons faire l'hypothèse que ne pas obéir à ce qui organise le lien social ne permet pas ce lien. Nous supposons que le lien est incontournable quand il s'agit de la prise en charge d'adolescents à inscrire dans le lien social. Un oxymore émerge sous la forme d'une double injonction : border la jouissance des adolescents accueillis sur la base de l'obéissance à ce qui fonde le lien social, et, du même temps, obéir à une jouissance annulant ce même lien social. Cette injonction paradoxale est susceptible, non de diviser le sujet, l'éducateur en l'occurrence, mais de le scinder. Les manifestations problématiques analysées ci-dessus en sont une émanation.

Mais avant d'éclairer la période institutionnelle concernée par ce présent travail, il paraît important de situer la ronde des discours analysée comme habituellement à l'œuvre dans l'institution.

La ronde des discours dans une réunion éducative classique

Fonctionnement tenable d'avant et d'après la période de crise : Nous pourrions décrire une réunion classique selon une certaine modalité de ronde des discours. Bien sûr, le discours capitaliste en toile de fond et la pression des exigences économiques jugées de plus en plus fortes par les différents protagonistes sont bien présents dans cet avant et cet après de la période de crise. Et pourtant, nous pourrions supposer qu'une direction qui ne le met pas en seul signifiant maître mais le dialectise avec d'autres signifiants maîtres comme le « souverain bien de l'enfant », ou comme les différences dans l'équipe, ou encore comme le dialogue, ne se sent pas bloquée dans le discours de l'université, mais investit de façon privilégiée le discours du maître. Comme dans l'exemple de la fiche concernant la vêtue, le discours capitaliste est bien le dispositif dans lequel est prise l'institution. Mais, de laisser le discours du maître choisir d'obéir aux injonctions de ce discours en dispositif, ou de ne pas, a des effets. Répondre aux injonctions d'une place d'agent dans le discours du bureaucrate a d'autres effets, nous le verrons ensuite.

Dans le discours du maître, la direction assumant sa place d'agent sous la bannière des S1, sachant son rôle de semblant qui a en vérité, sous la barre, ce manque radical qui la divise,

demande aux éducateurs leurs savoir-faire, leur S2, toute cette chaîne signifiante de leur compétence. Les éducateurs produiront évidemment un reste à faire. Leurs actions, bien heureusement puisqu'elles concernent des adolescents en construction, ne seront jamais satisfaisantes. Il y aura toujours cet objet *a* qui relancera la dynamique du travail. Cette direction qui s'adresse aux éducateurs de sa place de maître qui fait autorité, dans un fonctionnement fécond, passe le flambeau de l'autorité aux éducateurs. Bien sûr elle est susceptible de changer de discours même si celui du maître reste dominant et reste celui sur lequel elle fini la réunion. Elle peut être dans le discours de l'université en expliquant un certain nombre de choses lui paraissant importantes. Elle peut aussi se plaindre de ce qui ne correspond pas à ses attentes avec le discours de l'hystérique. Elle peut aussi être dans une écoute se soutenant de ce qu'elle ne sait pas, laissant les savoirs sous la barre, et attendant de voir la possible production de S1. Elle est alors dans le discours de l'analyste. Nous pourrions faire l'hypothèse que la ronde des discours dans une réunion se fait en commençant par celui-là quand le manque est ce par quoi se supporte une institution dans la créativité. Les S1 produits, nouveaux, ne sont jamais ceux attendus. Dans une institution, ce discours ne peut s'installer.

Dans un fonctionnement type de réunion, la place de l'éducateur, se fait, elle aussi, au départ et en fin de réunion, selon un trajet dans les discours. Dans certaines situations, nous pourrions dire que l'éducateur arrive en réunion en place d'objet *a*, soit d'agent dans le discours de l'analyste pour commencer. Ce discours de l'analyste, tel qu'il semble pouvoir apparaître dans le lien social dans un foyer pour adolescents dans une réunion éducative, de la place des éducateurs, pourrait être celle du découragement, ou d'une position passive. Ce discours, le seul qui contredise le discours capitaliste, s'appuie sur le manque. Et, en effet, l'éducateur vient en réunion à partir de ses manques, de ses questions. Il est en creux. Il a son savoir-faire, ses S2, sous la barre. Il ne sait plus comment faire dans telle ou telle situation. Il interpelle la cheffe de service, par exemple, en \$, en tant que celle qui va raconter la situation de l'adolescent difficile en question. « Dis-nous » semble-t-il dire, « on ne comprend rien ». Il en est attendu une production de S1. Ces signifiants maîtres n'émergent pas ou ne sont pas vraiment satisfaisants ou bien n'empêchent pas le professionnel de se sentir divisé, d'un côté il comprend mais ça ne suffit pas. Il se plaint. Il passe en position d'agent dans le discours de l'hystérique, en \$. Il interpelle la cheffe, son Autre, en place de S1. Il lui demande des comptes et signifiants fondateurs de sa pratique car c'est supposé être son rôle. Mais bien sûr, ne sont produits que des S2, des petites histoires, des petits savoir-faire, au pas à pas. Ces S2

peuvent être un support pour la fonction. L'éducateur peut donc passer en S2. Ces S2, ces savoirs faire, peuvent d'ailleurs être investis par tous les protagonistes de la réunion. Il peut y avoir émergence des savoirs de l'éducateur qui étaient sous la barre en arrivant, co-construction à partir des observations de chacun d'une représentation d'un travail possible avec l'adolescent en question. D'où viennent ces savoirs, peu importe. Les S1 restent sous la barre dans ce discours de l'université qui permet de construire un « projet pour le jeune ». L'Autre en *a* dans ce discours peut alors être ou l'adolescent en question, ou la cheffe de service laissant la libre expression de ces S2, soit le psychologue qui est là pour permettre ce travail, y compris à la cheffe de service. Cela produit du sujet divisé, un hiatus entre ce que l'on voudrait et ce qui est possible, entre ce que l'on sait et ce qui est, dans une équipe, entre certains qui prônent une attitude et d'autres une autre.

A un moment, il faudra bien s'arrêter, trancher, organiser le travail, choisir des directions plutôt que d'autres. Si la direction a pour rôle de porter ces signifiants maîtres, ils découlent souvent du collectif. La cheffe les garantit, se rend responsable de leur stabilité, mais c'est bien souvent le collectif qui les fait émerger. Ces signifiants font autorité pour chacun. Nous sommes alors dans le discours du maître. Si la cheffe en est la garante pour la continuité du travail et met donc les éducateurs du côté de leur savoir-faire, dans le discours du maître, elle est alors en S1 en place d'agent. Mais chacun se sent porteur de ces S1 qui ont émerger du collectif.

De façon indispensable, les éducateurs repartent de la réunion en place de S2, à partir de leur fonction d'acteurs de terrain compétents, mais aussi, avec l'autorisation de s'approprier certains S1, donc de pouvoir se placer à partir du discours du maître face aux adolescents. En effet, s'ils ne peuvent « reprendre la main », il est difficile de faire preuve d'autorité à l'égard de jeunes qui la réclament. Ces S1 se répartissent selon les situations, selon les références, selon des liens spécifiques, selon les caractéristiques propres à chacun. Ces S1 seront plus ou moins efficaces dans la réalité. Les adolescents en S2 dans le discours du maître, ne veulent pas nécessairement être dans les savoir-faire découlant des S1 indiqués. Les éducateurs, plutôt que de rentrer dans des rapports de domination, peuvent devoir lâcher certains signifiants organisateurs. Ils peuvent alors être habités du sentiment d'avoir fait ce qu'il fallait, ou de n'avoir fait pas grand-chose, ou rien, ou pas suffisamment, ou pas de façon satisfaisante, soit avoir produit le *a*, dans ce discours du maître qu'ils ont investi à ce moment-là. Ils retournent alors en réunion de cette place de *a* à laquelle ils s'identifient alors.

Ils se retrouvent dans le discours de l'analyste, en place de *a* en agent. Et c'est reparti pour un tour, pour un tour des discours, et pendant ce temps le lien social, d'équipe se construit et acquiert sa consistance. Si le discours capitaliste et les signifiants économiques restent présents, ils sont considérés comme des éléments de réalité parmi d'autres. Des directions peuvent l'amener sur ce champ là ou même, dégager les professionnels de ces questions en leur proposant de faire des projets qui seront étudiés ainsi que les moyens financiers de les réaliser. Le discours capitaliste, quand il est mis en position de ne pas empêcher la ronde des discours, n'éradique pas le lien social, donc le travail social éducatif.

Il est essentiel de souligner que cette souplesse des discours et sa fonction a lieu à partir d'un temps nécessaire qui suit les temps logiques établis par Lacan : le temps de voir, le temps de comprendre, et le temps de conclure. Ces temps logiques nous permettent d'envisager les différents moments en cours dans ces réunions où l'investissement d'un discours et d'une place dans un discours semblent suivre le 'donner à voir' et le 'voir' d'un problème, puis la compréhension pour accéder à une conclusion permettant la perspective d'un acte. Quand ces temps ne sont pas escamotés, c'est donc un acte qu'ils semblent permettre. Cet acte, après avoir pris acte de ce qu'il en est d'un discours, permet de changer de discours. La ronde des discours est associée à ce geste de changement de discours, non pas gesticulations, mais geste après le temps de la gestation.

Les impasses de position de direction

La direction est en position d'être responsable d'un certains nombres de choses et les professionnels de terrain attendent qu'elle réponde de ces signifiants maîtres dont elle est la garante. Mais cette direction, qui rend des comptes à la direction générale, se sent facilement en S2 dans le discours de l'université. Elle est du côté des savoir-faire avec les équipes. Elle se retrouve donc dans la nécessité de la ronde des discours, en phase et en face des éducateurs. Il n'est donc pas facile de se positionner dans le discours du maître même si c'est celui-ci qui est apparemment demandé puisque, justement, il est demandé par sa propre hiérarchie. Cela est d'autant moins facile qu'il peut y avoir des salariés ayant des mandats qui les mettent eux en lien direct avec cette direction générale. La position en S1 dans le discours du maître est donc complexe puisqu'elle doit se faire devant le regard de professionnels en lien avec la hiérarchie de cette direction. Cette position est d'autant plus difficile que la

direction peut avoir peu de représentations, peu de signifiants organisateurs de sa fonction en repères. Elle se retrouve alors en S2 avec des S1 sous la barre qu'elle ignore et qui agissent.

Quand la direction investit la place d'agent en S1 soit le discours du maître, elle se doit de faire face à un certain nombre de mouvements de la part des professionnels de terrain tels que nous les avons indiqués ci-dessus. Si ces mouvements sont logiques et fructueux, la direction, en déficit de représentation de ce qui soutient sa position, apparaît comme pouvant être rapidement prise par des affects. La plainte des éducateurs, en \$, peut alors être prise pour une attaque de sa fonction, le découragement, en *a*, pour une remise en cause, la reprise en main des signifiants maîtres S1 pour leur permettre l'exercice auprès des jeunes est prise comme une rivalité, une volonté de la supplanter dans sa fonction. C'est alors que le semblant d'abri que peut constituer le discours de l'université peut être tentant. En effet, puisqu'il est celui dans lequel la direction peut être face à sa propre hiérarchie, il peut être confortable de se maintenir dans ce seul discours de l'université avec les S1 inaccessibles. La contamination des rapports de domination se répand peu à peu. « Les finances ont dit », « les normes européennes ont dit », et l'obéissance au garde à vous est supposée pour l'ensemble des salariés dont la direction dit faire partie. L'impuissance est alors partagée. L'indifférenciation s'imisce. Les places ne sont plus à articuler.

Nous interrogerons les effets sur les éducateurs et sur l'institution de ce fonctionnement et non pas sur la direction, ni sur les ressorts complexes du choix de cette dernière.

Nous constatons, par contre, qu'une direction peut aussi supporter quand les éducateurs investissent le discours de l'analyste à partir de leur découragement, de leur creux, de leur manque, et peut y répondre par la reconnaissance de leurs difficultés. Elle assume la division d'un « ce n'est pas comme on veut et c'est difficile », d'une place de \$. Puis, en manifestant, par exemple, la reconnaissance de leur désir, produisant un signifiant maître clé, permet qu'ils basculent en discours de la plainte dans le discours de l'hystérique. Après le temps de voir ce dans quoi ils sont, de comprendre ce dont ils témoignent, elle prend le temps de conclure par cette reconnaissance qui permet de passer à ce discours de la plainte. Quand ce discours de l'hystérique est alors investi, il met la direction en place d'Autre à qui il est demandé des comptes. Si cela ne mobilise pas une position défensive en miroir et n'empêche pas la direction de produire des S2, ou de proposer d'investir tous ces S2 à construire

ensemble, la réunion peut alors déployer toute une réflexion sur les savoir-faire, les représentations, les théories, les connaissances. Toute l'équipe se retrouve alors en S2 dans le discours de l'université. C'est à partir de ce changement de discours, supporté et même porté, qu'une direction semble pouvoir aborder, de façon autonome pour l'établissement, la production des S1 organisateurs des prises en charge. C'est à ce moment-là que la direction peut investir le discours du maître en s'indiquant comme la garante de ces S1, dans la mesure du possible bien sûr (par exemple trouver un séjour de rupture, pour un jeune pour lequel cela apparaît comme nécessaire, ne se fait pas toujours aisément, même s'il a été construit que c'est un S1). Cette direction, supportant la ronde des discours, se supportant d'une assise personnelle solide (qui peut être en lien avec le soutien de sa propre direction ou de ses collègues directeurs), peut alors supporter aussi la reprise par les éducateurs de la position de maître nécessaire à certains endroits de leur pratique. Nous pouvons supposer que cette possibilité n'émerge que dans certaines conditions qui dépendent de multiples facteurs sur lesquels nous ne nous pencherons pas ici. Nous aborderons le fonctionnement de la période difficile dont il est fait état ici au travers de ce que les discours et leur fonctionnement nous permettent de repérer.

Quand le discours de l'université prédomine, quand il ne semble pas possible de reconnaître le besoin de reconnaissance et de reconnaissance du désir, donc la nécessité du changement de discours à partir des temps logiques, des manifestations symptomatiques diverses semblent surgir. Nous commencerons par chercher à décrire les caractéristiques de ce contexte, puis leurs effets.

Les effets de nouvelles modalités de direction

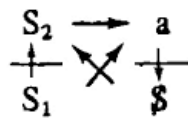
Dans la période dont il s'agit dans ce travail, une nouvelle modalité de direction est à l'œuvre, mise en place par une nouvelle direction. La caractéristique du discours investi de façon prédominante sera interrogée à partir des effets sur les éducateurs. Nous ferons alors l'hypothèse d'une prise dans le discours de l'université, ou bureaucrate. C'est ce dernier terme qui sera plutôt utilisé.

Selon Pierre Bruno :

« Quiconque n'est pas en mesure d'occuper cette place de commandement (S1 dans le discours du maître) se dissimule derrière un savoir. Une des conséquences de ce positionnement est la méconnaissance de l'inconscient, c'est-à-dire de l'incompatibilité entre savoir et sujet. L'inconscient, en effet, ne veut pas dire le non-conscient, mais l'existence d'un savoir auquel le sujet ne peut accéder, et qui, pourtant, le commande. »⁴⁵³

Pierre Bruno ajoutera que le sujet « peut se guider au moyen du savoir que son symptôme recèle ».

Discours de l'Université



En effet le discours de l'université *a*, sous la barre de l'agent, en commandement donc, les S1. Nous pourrions nous demander si le discours capitaliste n'est pas mis en place de ce S1 sous la barre. Nous avons vu que ce discours capitaliste pouvait avoir une fonction de dispositif global des institutions. Nous pourrions donc supposer que les éléments constituant ce dispositif sont des signifiants maîtres. Ces signifiants maîtres, nous avons supposé qu'ils pouvaient être dialectisés avec d'autres quand la direction maintenait son discours de maître en prédominance. S'ils ne sont plus dialectisés, si les discours ne peuvent plus tourner, si l'objet *a*, le manque et le désir qu'il permet sont éradiqués, alors, nous pouvons faire l'hypothèse que le discours capitaliste n'est pas seulement en dispositif.

En effet, si l'éducateur est en place d'objet *a*, donc en place d'Autre dans le discours du bureaucrate, mais s'il ne peut changer de place, ni changer de discours, c'est que l'impuissance ne peut déboucher sur l'impossible. Le discours du capitaliste est le discours qui éradique l'impossible. Nous pouvons supposer qu'il est alors aux commandes, donc sous la barre, en place de vérité, en S1, dans le discours du bureaucrate.

La dimension économique, dans sa prégnance revendiquée, nous pouvons en faire l'hypothèse, fait partie de ces S1. Ces signifiants maîtres font bien partis du dispositif qui organise l'ensemble puisqu'ils ne peuvent faire partie de ce qui se discute et est susceptible

⁴⁵³ *Ibid.*

d'être pris dans différents discours. Ils sont en dehors d'un accès possible. Mais ils sont redoublés si une direction, se situe de façon prépondérante dans le discours du bureaucrate, les considère cachés sous la barre, en place de Vérité, et donc ne se met pas en place d'en répondre.

Si ces signifiants, se référant à la sphère économique, sont discutés par les professionnels et que la direction les indique à cette place inaccessible de place de la vérité dans le discours investi, il y a immobilisation des positions. De plus, nous pouvons penser, que ce règne du dispositif du discours du capitaliste en toile de fond, favorise l'investissement du discours de l'université par la direction pour cet effet de rendre inaccessibles les signifiants maîtres et pour le bénéfice de figer le discours, barrant l'accès à ceux qui pourraient mettre en question, en mouvement ces S1 inaccessibles sous la barre. De ne pouvoir ou vouloir assumer les S1 d'une place d'agent, les directions se retrouvent facilement en S2 en place d'agent, soit le discours du bureaucrate, de celui qui ne fait qu'appliquer les règlements. En effet, que ce soit du fait des positionnements de leur Direction Générale ou que ce soit par difficulté à se représenter des socles à partir desquels tenir diverses places face aux équipes, le discours du bureaucrate, évitant l'interrogation des S1, cherche à évacuer les sujets, nécessairement questionnant, en annulant la fonction de l'objet *a* qui est de faire circuler le manque et soutenir le désir, et en les mettant donc en place d'objet *a*.

Paradoxalement ce discours produit du sujet, donc un être divisé ayant à faire avec les aménagements de sa division, soit, nous pouvons le supposer, le symptôme. En effet, si la direction est en place d'agent en S2, rendant insaisissables les S1, l'Autre est en place de *a*. Dans la situation présentée, nous supposons que les éducateurs se retrouvent à cette place à laquelle la direction s'adresse, cette place de l'Autre. Si dans le dispositif de l'université, cette place d'objet creux peut être fructueusement remplie par des étudiants qui vont se produire comme sujets divisés entre le savoir et leur être, cette place est moins fructueuse pour des éducateurs en position de transmettre une autorité, des règles, un désir, et une inscription dans le lien social à des adolescents. Nous avons pu voir aussi comment la contamination de l'objet *a* a pu toucher la représentation de la place des jeunes, et celle des éducateurs. L'issue est donc de produire du symptôme afin de remettre en route la ronde des discours.

3.5.2. Inhibition, symptôme et angoisse dans les quatre discours

Si le sujet « peut se guider au moyen du savoir que son symptôme recèle », selon Pierre Bruno, nous nous interrogerons sur ce que le symptôme peut révéler dans la situation présentée.

Nous tenterons donc de repérer, au travers des quatre discours de Lacan, la place des symptômes à l'œuvre dans cette institution, dans une conjoncture spécifique, et leur fonction ainsi que leurs effets.

Nous chercherons à présent à comprendre ce dont il s'agit dans l'inhibition, le symptôme ou l'angoisse en articulation avec certaines positions des cadres par le biais des quatre discours de Lacan, sur fond de discours capitaliste, cela afin d'éclairer les différentes obéissances mobilisées et leurs effets.

Bibiana Morales et Marie-Jean Sauret avancent que

« Le sujet est divisé entre castration et perte. La castration est symbolisation d'un manque que le sujet peut rêver diversement de combler, tandis que la division du sujet implique aussi une perte irréversible, que Lacan indexe de l'objet *a* (inimaginable, mais dont le sein, les fèces, la voix, le regard répètent la perte). Rejetant la castration, le discours capitaliste masque la division en comblant le manque par l'argent, le pouvoir et l'objet de consommation, par exemple. Ainsi le discours capitaliste se sert de la scission comme « prothèse orthopédique » qui fait écran à la division du sujet. Autrement dit, ce discours évite la division du sujet. » Mais « le refus de la division est une impasse. De cette façon la division du sujet résiste au discours capitaliste ! »⁴⁵⁴

Nous avons supposé que le discours de l'université, sur fond du discours capitaliste et avec ce discours en place de Vérité, met l'éducateur en place d'objet *a*, ce qui est un paradoxe dans une fonction éducative qui se doit d'être dans la transmission d'une autorité qui organise le lien social et autorise le sujet au mouvement nécessaire à son advenue permanente. Ce nécessaire qui ne cesse pas de chercher à s'écrire s'appuie sur le désir du sujet et donc sa division à partir de la perte de cet objet *a*, qui cause ce désir et qu'on ne cesse aussi de chercher à trouver. Le sujet rêve de colmater sa division, de combler son manque, d'y arriver... Le tout est ce qui cesse de s'écrire. La fixité d'un discours, et l'immobilisme induit

⁴⁵⁴ « Présentation d'ouvrages », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 83, no. 1, 2011, pp. 289-295.

par une place de laquelle aucun écart n'est possible, met le sujet totalement à cet endroit. Il cesse de s'inscrire. Il y a bien ce rêve de non-division que véhicule le discours du capitaliste et c'est peut être cette supposée possibilité qui attrape le sujet. Mais dans l'institution, cette évacuation de la division portée par le discours capitaliste ne se fait pas à partir d'une place de \$. Ce discours capitaliste est pris dans le discours de l'université qui met l'éducateur en *a* et est amené à produire de la division. De plus, l'éducateur ne peut, c'est ce que nous allons tenter de comprendre, exercer sa fonction de cette place de *a*. La division du sujet résiste doublement donc. Elle résiste au discours capitaliste, puisque le sujet a toujours à faire avec du manque, et elle résiste parce qu'elle est la production du discours de l'université. Le symptôme semble alors salvateur. Il est une interrogation en acte. Nous pouvons quand même, avant tout développement autour des manifestations symptomatiques, indiquer que c'est bien la mobilisation du surmoi et de ses différents impératifs dont nous avons parlé plus haut, qui permet que le sujet supporte tout un temps d'être en objet *a* dans le discours de l'université, tout un temps et même jusqu'à ce que l'impossible indique la nécessité de faire émerger une contingence pour que le sujet cesse de ne pas s'inscrire.

Ainsi, Anouar, dans son passage à l'acte où il met en acte cette place désarrimée du symbolique, qu'il a interpellé en vain par son *acting out*, récupère ce *a* dans lequel il est et produit du \$ par sa manifestation symptomatique. Nous pourrions nous dire que de cette place de *a*, il se met en agent, donc dans le discours de l'analyste, celui qui est le seul à barrer celui du capitaliste, laissant sous la barre toutes ses compétences éducatives et ses signifiants bordant sa fonction. De cette place, il interpelle l'Autre en place de \$. C'est ce qui se passe puisque les collègues interviennent, sans réfléchir, comme ça leur vient, spontanément. Et il y aura bien la production de S1 fondamentaux comme celui de l'interdit du meurtre.

Mais c'est bien aussi l'impératif surmoïque tel qu'il s'est joué pour lui qui a été en jeu. De cette place en *a*, il n'a pas pu s'octroyer la possibilité de devenir un sujet en s'opposant au commandement surmoïque interdicteur.

Ce passage à l'acte aura une fonction de renvoyer chacun à sa division. Par identification, les collègues exploreront ce qu'il aurait pu en être pour eux. Pouvoir être traversé par des choses plus fortes que soi renvoie à l'inconscient, alors bien loin d'être annulé comme le cherche le discours capitaliste. Dans un second temps, ayant métaboliser le passage à l'acte comme symptôme, comme \$, c'est de cette place qu'Anouar interpellera les

S1 du côté de la direction. N'en trouvant aucun, il ne peut retrouver sa fonction, envisager sa reprise de poste. Il démissionnera. Ce sera sa conclusion après avoir pris le temps de comprendre venu après le temps de la monstration.

Yacine, lui, est aussi pris par cette place d'objet. Cette place, comme nous l'avons vu, il y est saisi bien avant la période clastique. Il s'en dessaisit par le regard tiers de Rita en réunion ce qui lui permettra de passer en $\$$. Il cherchera alors les S1 du discours du maître du côté de la Direction Générale à partir de sa place de 'délégué du personnel'. Sa place de S2, des savoir-faire se fera en face des S1 de la Direction Générale et plus de la direction de l'établissement. Sa place de S2 en agent, au sein du foyer, se fera en mettant la direction du lieu en a . Il n'aura alors de cesse de chercher le manque, les défaillances afin de les renvoyer à leur $\$,$ leur division. Il se retrouve alors à des places ambiguës du fait d'y tenir plusieurs fonctions. Nous pouvons en déduire que sa place dans les discours et que sa façon de passer de l'un à l'autre est complexe et que le lien social qui en découle prend une consistance particulière. En effet, il peut changer de place sans cesse. Les temps logiques, que nous avons considérés comme nécessaires pour changer de discours, de façon à tisser le lien social et permettre sa continuité, ne semblent pas se déployer. Le temps de voir, de comprendre et de conclure sont escamotés par une nécessité préalable de se saisir de la faille pour retrouver le support de ses délégations en dehors de l'institution. Dans ce dedans-dehors dans lequel il a trouvé une issue, son installation dans chaque discours avant de passer au suivant n'est pas possible. S'il y a plainte, par exemple, la mission que le délégué du personnel pense avoir peut l'amener à court-circuiter les temps logiques et leur déploiement amenant à passer au discours suivant. Il n'est alors pas dans ce lien social du dedans de l'institution, il est entre-deux. Sa place, comme celle de ses collègues, en a dans le discours de l'université, durant la période de fixation à ce discours, ne le met pas particulièrement en difficulté. Nous pouvons supposer que sa place d'élu permet que sa position ne soit pas modifiée. Alors qu'une vague de démissions, d'arrêts maladies, et de souffrance déferlent sur l'institution, Yacine reste stable dans son positionnement itinérant. Cette protection semble fonctionner au prix d'une inscription en pointillé qu'il exprime comme difficile et souffrante, en particulier dans les périodes stables. Ce que la dimension surmoïque a pu permettre de sidérer chez lui dans le premier temps de la culpabilisation le réduisant au a , dans un deuxième temps, ne se modifie pas mais s'aménage. Le dommage perdure.

Ce dont Rita témoigne, elle, au travers la critique de la fiche concernant la vêtue c'est cette fixité d'une place sans écart possible pour y mettre du sujet. De cette immobilité il est difficile de faire un écart. Rita se dit que l'adolescent soumis à la logique économique absurde n'est rien. Elle même se sent 'rien'. Les adolescents ont plaisir d'ailleurs à utiliser ce signifiant : « tu sers à rien ». De ce petit rien auquel elle se sent réduite et contre lequel elle se bat, Rita parle. Le surmoi ne la fait pas taire. Elle interroge ce que l'Autre veut. Mais ce *Che vuoi* la détourne de l'acte et l'inhibition se fait jour. Malgré cela, malgré la fixation dans un discours, Rita continue à tenter de les faire tourner en interrogeant toutes les lettres. Cela lui permet de se saisir d'un mot pour se décoller d'un immobilisme d'inhibition.

Il est donc possible, malgré l'obéissance au surmoi, laquelle vient faire collusion avec l'obéissance au discours de l'université fixe à ce moment-là de l'institution, de continuer à mobiliser l'obéissance à autre chose, à ce qui fait socle symbolique, à la nécessité de la ronde des discours pour permettre le lien social, levier de travail incontournable pour des travailleurs sociaux. Cette obéissance symbolique se construit dans le lien social sur fond de politique et doit pouvoir s'articuler aux réalités des sujets divisés aux prises avec l'inconscient, avec ce qui échappe. Il s'avère que, si cette obéissance-là n'est pas possible, sa nécessité entraîne l'expression symptomatique de l'impossible d'incarner un sujet acteur de sa fonction en place d'objet *a*. Ce sont alors l'inhibition, le symptôme ou l'angoisse qui surgissent, obligeant à ce que le sujet divisé soit pris en compte.

Une obéissance qui met en place d'objet *a*, une obéissance en place de sujet divisé, peuvent être sollicitées dans un foyer pour adolescents. La modalité d'obéissance a des incidences sur les subjectivités des professionnels comme nous venons de le déplier.

3.5.3. L'obéissance aux discours

L'obéissance s'appuie sur les ressorts du sujet aux prises avec un autre. Nous entrons là dans une complexité que Lacan permet d'amorcer par ce qu'il a indiqué des mécanismes du sujet, des nouages de ceux-ci avec le social duquel il émerge. Ces mécanismes du sujet se manifestent par le symptôme, cette trouvaille signifiante qui fait interface entre le sujet et le monde et qui contient son enclos de jouissance mobilisable.

Ces mécanismes participent à un positionnement du sujet qui résulte de ce par quoi il est fondé, l'aliénation, ce à quoi il est confronté, l'autre et l'Autre, ce qui l'anime, le désir et la jouissance, et le nouage singulier qu'il fait, à chaque moment, de ces éléments. Ces conditions produisent un rapport à l'objet *a* apparu comme clé dans le rapport au manque ou dans la collusion du sujet à cet objet.

Les quatre discours permettent de décrypter les possibilités de cette obéissance. Il y a une obéissance dépendant à la lettre, une obéissance à la place dans les discours, une obéissance au système de mouvement de ces lettres et de ces discours. Les différents éléments s'articulent. Obéir à la lettre se fait aussi à partir d'une place. Obéir en place d'agent ou obéir en place d'Autre, de celui qui répond à l'interpellation de l'agent, induit des obéissances différentes à la même lettre.

L'obéissance à la lettre et à la place

L'obéissance à des éléments clés d'une pratique pourrait se situer comme obéissance aux S1, injonctions économiques (pas nécessairement prises dans le discours capitaliste), « souverain bien de l'enfant », éducation, dialogue, tous ces signifiants organisateurs de chaînes signifiantes. Ceux-là sont les socles fondant les positions éducatives. Pour pouvoir y obéir, en tant que sujet, du côté du désir, et s'en saisir comme ressort de l'acte éducatif, ces S1 ne peuvent rester sous la barre, inaccessibles. Ils peuvent être du côté de la direction dans le discours du maître, y obéir pour permettre le déroulement dès la chaîne signifiante suppose alors obéir à la place des S2, donc du déroulé des savoir-faire consécutifs à ces S1. Cette obéissance s'articule alors à l'obéissance à la personne incarnant l'autorité, ou aux signifiants clés ressortant des espaces d'élaboration collective, ce qui suppose, comme nous l'avons

indiqué, le passage du pouvoir par le *skeptron*, « se passer le flambeau » dirait l'expression plus actuelle. Ce passage de pouvoir permet la circulation du pouvoir d'action, indispensable pour le fonctionnement d'un établissement accueillant des sujets en devenir. Ces S1 peuvent être le produit de la pratique, soit de la rencontre avec la réalité des jeunes, dans le discours de l'analyste. Ils font autorité dans le mouvement spatio-temporel de la vie quotidienne aux réunions bien nommées institutionnelles. Rita explique qu'à partir des réalités, il est possible de modifier des signifiants maîtres : *Parce que quand c'est vrai en fait, c'était vouloir fermer les yeux sur des choses qui se passaient vraiment et que, en fait on est pris, comment dire, et après comme on a mis des mots dessus, on a compris. A ce moment-là cette règle, elle a bougé, où on s'est dit, tu sais on s'est quand même questionné tu vois, et après la règle, elle a bougé.*

Nous pouvons entendre le nouage entre la réalité rencontrée, la prise de l'imaginaire et le symbolique à partir d'une mise en mouvement des questionnements et de l'interrogation des S1 en cours afin de permettre l'émergence de nouveaux signifiants auxquels obéir, jusqu'au nouveau questionnement. Cette obéissance est revendiquée comme devant se faire à partir d'un nouage construit institutionnellement. L'obéissance se fait alors aux S1 institués et susceptibles d'être nouvellement institués, encore et toujours en fonction des conjonctures.

Les seuls S1 qui ne sont pas accessibles sont ceux du discours de l'université. Ceux-là ne sont donc pas saisissables. Ils sont en place de vérité.

Il peut y avoir obéissance au S2. Obéir au S2 c'est obéir à la chaîne signifiante. Ce sont aussi les signifiants constituant le grand Autre donc ce lieu d'où vont être extraits les S1. Ce sont donc les signifiants produisant l'ordonnement, de l'établissement par exemple, de la fiche de poste, des processus éducatifs instaurés par les professionnels, des règles. *Moi, je suis arrivée c'était comme ça, je ne vais pas défier le truc. Moi il y a des trucs des fois je me dis, bon c'est le règlement, c'est le règlement.*

Cette obéissance peut être induite par l'injonction des S1 du discours du maître. Les éducateurs exercent alors leur fonction à partir des directives données mais articulées aux S2, à l'ordonnement. *Mais il faut que les trucs que tu dises aussi, il faut que derrière ça soit clair en fait.* (Rita en parlant des injonctions de la directrice)

Et cela fonctionne en général quand la souplesse des discours permet d'en investir d'autres si cela s'avère nécessaire. Quand le professionnel est en creux, dans l'accueil, les S2 sont sous la barre, dans le discours de l'analyste. C'est dans un autre temps qu'ils chercheront ce qu'ils auront à faire de ce qui aura émergé de ce qu'aura permis cette position d'accueil. C'est ainsi que chacun des éducateurs entendus parlera de ces moments clés où un adolescent se confie à eux sur la base de la confiance mais aussi en sachant clairement que les propos qui nécessitent une intervention spécifique seront partagés avec les collègues en réunion pour que l'institution se positionne.

Le \$, le sujet divisé, dans le discours de l'hystérique, est aussi une lettre à laquelle obéir selon diverses modalités. L'éducateur obéit à la plainte. Il s'agit bien d'une obéissance puisqu'il y a un acquiescement à ce qui se présente. C'est à la fois la possibilité et l'usage de se plaindre et ce qui va permettre le mouvement des discours. C'est aussi, face au jeune, cette division entre ce qu'il doit faire ou pas, ce qu'il peut restituer de ce qui vient de lui être dit ou pas, ou la question que l'éducateur se pose quant à sa position face à ce qu'il entend. Par exemple, quand ce que raconte un jeune est trop sordide, l'éducateur peut témoigner de sa difficulté à prendre en compte la parole de ce jeune. C'est parce qu'il souhaite obéir à sa mission de prendre soin du jeune, un S1, qu'il peut venir voir la psychologue pour interroger sa division de sujet. Sur cette base, il prête l'oreille à sa division, il acquiesce à son existence et en fait quelque chose. Il obéit à la place de \$ en venant chercher la psychologue, d'une place d'Autre dans le discours de l'analyste. Il peut aussi obéir à \$ dans le discours de l'hystérique en allant chercher les S1, en réunion par exemple, en partageant sa division et sa recherche d'issue à celle-ci.

L'obéissance au *a* est une obéissance d'autant plus complexe que nous avons vu qu'en place d'agent dans le discours de l'analyste, il peut correspondre à cette place en creux dont se soutient l'analyste, une place que l'éducateur peut prendre quand il écoute l'adolescent. Mais elle est aussi la place que nous avons considéré être celle du découragement, qu'un éducateur peut prendre en réunion. En place d'Autre dans le discours de l'université, ce peut être la place de l'étudiant et pour l'éducateur, celui qui se laisse enseigner. Elle est donc une place qu'il est possible d'investir dans un certain cadre et quand le changement de discours est en perspective.

L'obéissance à la ronde des discours

Nous avons vu que l'obéissance aux lettres est différente s'il y a fixité dans les discours. Etre en *a*, semble plus alors être du côté de la soumission telle que les situations abordées ont permis de le développer. Il y a alors un choix inconscient du sujet du côté du produit : \$ en l'occurrence. En effet, c'est à partir de cette obligation d'être soumis à *a* par impossibilité de changer de discours que le sujet s'avère choisir la manifestation de ce qui en découle soit le symptôme, l'inhibition ou l'angoisse. Mais il ne semble pas possible de considérer qu'il y ait une question d'obéissance à l'endroit de ce qui est produit.

Nous pourrions alors supposer que la fixité d'un discours ne permet pas l'obéissance. Sans acquiescement ni à un ordonnancement, ni à une place, ni à une lettre, le sujet ne peut être dans l'obéissance, et les manifestations symptomatiques surgissent. Nous pouvons supposer qu'il est installé dans une passivité. Pour qu'il y ait un acquiescement, il est logiquement nécessaire qu'il y ait un écart, c'est à dire une possibilité de dire oui sur fond d'un non, même si ce non ne se dit pas, c'est à dire que le sujet fasse avec sa division.

Nous voyons alors que l'obéissance nécessite la possibilité du changement de discours pour être considérée comme telle donc nécessite la possibilité du non. Nous pouvons supposer alors que l'obéissance comme nouage découle de la souplesse des positionnements qui s'appuient sur l'autorisation du mouvement et la prise en compte de la division subjective.

La rigidité empêche la conflictualité. Le discours du bureaucrate pris dans un discours capitaliste et avec le discours capitaliste en place de S1, donc en place de vérité sous la barre, en commandement caché, a semblé produire cette fixité pendant la période du foyer décrite ici. Le déficit de socle symbolique, du fait de la nature du discours capitaliste, a induit l'impossibilité de faire tourner les discours donc les places et les lettres. Sans écart possible, sans subversion, sans création, la parole n'a alors plus de sens ou de direction.

Tu ne peux pas discuter, tu ne peux pas ne pas être d'accord, tes mots sont effacés, il reste quoi sinon la violence. (V. un autre éducateur)

Le simple fait de s'appuyer sur sa propre division subjective permet de passer le flambeau du désir. Mais la position subjective d'une directrice, pensant qu'elle n'est que bureaucrate et qu'elle doit appliquer à la lettre les injonctions, se situe dans une obéissance imaginaire et produit de la soumission chez les éducateurs. Ils deviennent les moyens de répondre aux injonctions et non des partenaires de l'institution participant à la construction du travail en son sein et avec lesquels elle est reliée. Elle-même aux prises avec les S1 de la Direction Générale, donc en place de S2 dans le discours du maître, ne changeant pas de lettre, ne s'autorisant pas à changer de place, ne permet pas la ronde des discours donc du lien social au sein de l'institution.

L'obéissance permise par la ronde des discours et du lien social qu'elle induit est barrée. Le discours de l'université, avec l'éducateur en place de *a*, face à une direction obéissant sur l'axe imaginaire et ayant en vérité, sous la barre, le discours capitaliste, et non les S1 auxquels les éducateurs pensent obéir, empêche toute obéissance.

En effet, toute obéissance semble s'articuler avec le ressort de l'investissement du métier par l'éducateur. Il y a alors nouage entre le ressort d'un désir éducatif et les signifiants maîtres organisant la fonction. L'obéissance semble alors possible.

Non mais moi je pense vraiment, le cœur du métier, je pense que la majorité des éducateurs ils sont attachés à cette histoire de relation, d'être auprès des personnes en souffrance, en difficultés, et accompagner ces jeunes cabossés dans leur vie et essayer de faire du mieux possible avec eux. Ça je pense que la majorité des gens qui sont là, ils sont là pour ça. Et souvent parce qu'ils ont des expériences de vie, dans leur entourage, dans leur vie, des moments un peu fragiles ou des personnes un peu voilà, tous ces gens, ils ont cette sensibilité-là. Puis du coup on compense, on bricole, quand il n'y a pas, on fait autrement. Et tu râles ton épuisement à t'occuper de ces jeunes ou s'occuper des personnes, mais à ton N+1 et ça s'arrête là. Et lui il a les directives. (François, un éducateur du foyer qui a démissionné pendant la période de crise)

Cet éducateur indique que ce à quoi il obéit est articulé à des enjeux existentiels prioritairement. Il suppose que l'obéissance et l'acceptation d'exigences jugées peu ou pas légitimes se fait sur cette base du souci de l'adolescent. Le S1 du soin de l'autre est un organisateur fort de son rapport à l'obéissance et l'éducateur semble se considérer à

l'interface des directives et de la réalité de l'enfant. Son obéissance aux directives est associée à une acceptation passive et à une adaptation, par le « bricolage », afin de remplir sa fonction, le « cœur » de son métier.

Et puis c'est des gamins pour le coup abandonniques, et donc tu vois ça, ça m'a, ça a été très dur enfin, ils sont sans arrêt dans le test du cadre, dans ta fiabilité, de savoir si tu es capable de les porter, enfin, si tu seras là pour eux. (François)

Quand les éducateurs sont pris par un axe imaginaire, quand la direction se situe aussi dans cette dimension, ils interpellent le discours du maître et ils rencontrent le discours du bureaucrate pris dans le discours capitaliste. Il leur est demandé de se soumettre à cette verticalité alors que les discours circulent sur une certaine horizontalité. Le côté univoque que produit la fixité du discours vient à l'encontre du lien, lequel existe de par les changements de discours. Cette fixité, les injonctions verticales, la prédominance du discours de l'université, ont participé au sentiment de François que *tout se délitait, tout se délitait. Et il n'y avait plus personne qui portait*. La conjoncture empêchant l'obéissance, le sentiment qui en ressort est, l'on pourrait s'en étonner, que les injonctions n'indiquaient aucunement que quelqu'un « portait ».

T'étais tout le temps le nez dans le guidon, tout le temps dans cette institution, dans ce quotidien qui te ronge quoi. Et si tu n'as pas un cadre fiable au-dessus de toi et des gens avec qui, mais ça, ça marche partout, avec qui tu as envie de t'engager, ça ne marche pas quoi, c'est trop dur comme métier, tu peux pas faire ça tout seul dans ton coin quoi. Ces gamins ils ont trop besoin... enfin ils cherchent que les failles.

François pointe la prégnance du réel et de l'imaginaire qui nécessite un bordage symbolique. Ce qui lui fait analyser la situation avant sa démission en énonçant que : *il y a une pensée institutionnelle qu'il y avait plus au foyer à mon avis. Ou qu'il y avait des choses qui ne pouvait plus se mettre, qui ne se mettaient plus au travail. Mais il faut s'accorder sur du commun pour s'engager tous ensemble et malgré la différence, être, enfin avoir quelque chose qui nous relie et sur lequel s'appuyer pour que, pour montrer une institution fiable. J'allais dire forte parce que, tu vois pour des gamins je pense que, des gamins de protection de l'enfance je pense que voilà, il faut qu'ils aient un endroit qui soit fort et fiable. Et si l'équilibre il est précaire et qu'il est vacillant, enfin qu'il est fissuré, ben si t'es pas d'accord*

avec ton collègue et que tu n'arrives plus à lui dire, enfin quelque chose ne se parle plus et que ben oui ok je prends acte de ce qu'il a fait mais avec moi c'est comme ça. Ben ça ne peut plus marcher je pense. Soit ça s'incarne par une personne, soit c'est un programme, enfin une conviction commune quoi, soit un truc, une valeur commune qu'on défend mais pas juste on est là pour ces jeunes, ça, ça ne suffit pas.

Il ajoute, concernant la formation qui n'est plus incontournable pour de nombreux professionnels : *c'est toute la différence entre quelqu'un qui a été formé et quelqu'un qui apprend, et qui ramène avec ce qu'il a appris de chez lui. Et ça peut être bien hein, je ne dis pas que c'est forcément mauvais mais ça ne suffit pas. Et puis il faut pouvoir faire des liens, pourquoi ces gamins voilà, pourquoi un gamin il reste avec son blouson à table ou avec sa casquette. Enfin ça c'est délité à partir du moment où la direction a vacillé, où tout a changé. Les remplacements sur remplacements sur remplacements ben voilà, ça ça abime. Et puis pas de travail quoi.*

François interroge bien les S1 à partir desquels l'obéissance symbolique est possible. Les réunions de travail, le travail de réflexion, sont repérés comme source de signifiants maîtres communs. En l'absence de cette construction, commencée pendant la formation, il avancera que les rapports de forces, l'obéissance imaginaire au clan prédominera, clan de ceux pour lesquels « ça, ça se fait » contre ceux pour lesquels « ça ne se fait pas ». Sans direction commune, il démissionnera.

Finalement, ce qui se situe sur l'axe d'autorité s'appuie essentiellement sur les discours dans leurs mouvements, ce qui se situe sur l'axe de la domination s'appuie sur la fixité d'un discours figeant la position. Nous pouvons supposer que l'issue en est : ou une obéissance de soumission sans interrogation ; ou la production de l'inversion des rapports de domination ; ou la contamination des rapports de domination (sur les jeunes par exemple) ; ou l'émergence de symptômes réinterrogeant cette domination. Coller à la lettre est une autre fixité. S'il y a un seul S1, caché, et qu'il ne s'articule pas au S1 officiel de la mission de l'institution dans laquelle les éducateurs se sont engagés, la dialectique n'est pas possible donc le sujet se soumet nécessairement à la seule possibilité qui lui soit donnée. Cette soumission, qui n'est pas obéissance, rend impossible une fonction d'autorité auprès des jeunes. La nature du signifiant est aussi en jeu dans le sens où si ce signifiant est celui d'encapsuler le symptôme, de mettre un sujet sous la bannière du signifiant objet et ce qu'il

suppose, ou sous le règne du capitalisme ou de la jouissance comme seul horizon envisagé, les effets de négation de la division du sujet en seront la conséquence. Sans conflictualité interne, sans cet écart entre soi et soi dont le reste, objet *a*, organise le rapport au manque et au mouvement, le sujet devient un objet, ce qui caractérise aussi la domination.

« L’angoisse, vous ai-je dit, y est liée à ceci que je ne sais pas quel objet *a* je suis pour le désir de l’Autre. Mais ceci, en fin de compte, n’est lié qu’au niveau où je puis en donner cette fable exemplaire où l’Autre serait un radicalement Autre, serait cette mante religieuse d’un désir vorace, à quoi rien ne me lie de facteur commun. Bien au contraire, à l’Autre humain quelque chose me lie qui est ma qualité d’être son semblable. Ce qui reste du « je ne sais pas » angoissant est foncièrement méconnaissance, méconnaissance à ce niveau toute spécial de ce qu’est, dans l’économie de mon désir d’homme, le *a*. »⁴⁵⁵

La fixité du discours, ce S1 sous la barre, l’éducateur figé en *a*, est susceptible de renvoyer à ce que Lacan résume de façon claire. La méconnaissance de la place de *a* dans le désir de chacun n’est pas sans lien avec l’angoisse d’être en place de *a* pour le désir de l’Autre, donc de ne pas savoir quel *a* le sujet serait pour cet Autre.

L’obéissance au désir

De se voir objet *a* de l’Autre mais de ne pas savoir quel objet *a*, vient rencontrer l’imaginaire du sujet d’autant plus prégnant que l’Autre est « radicalement Autre », que le socle commun, les S1 partagés, ne sont plus repérés ou effacés, est susceptible de produire de l’angoisse. Cette angoisse s’appuie sur la méconnaissance de la place de ce *a* dans le désir.

« S’il est bien, dans sa fonction, ce que j’articule, à savoir cet objet défini comme un reste, comme ce qui est irréductible à la symbolisation au lieu de l’Autre – (...) Et cet objet est le principe qui me fait désirer, qui me fait désirant d’un manque, qui n’est pas un manque du sujet, mais un défaut fait à la jouissance qui se situe au niveau de l’Autre. Et c’est en cela que toute fonction du *a* ne se réfère qu’à cette béance centrale

⁴⁵⁵ Jacques LACAN, *L’angoisse, séminaire 1962-1963*, Publication hors commerce et document interne à l’Association Freudienne Internationale, p. 400.

qui sépare au niveau sexuel le désir du lieu de la jouissance, qui nous condamne à cette nécessité qui veut que la jouissance ne soit pas « de nature » pour nous, promise au désir, que le désir ne peut faire que d'aller à sa rencontre. »⁴⁵⁶

Lacan continue, dans le dernier chapitre de son séminaire sur l'Angoisse, de dérouler la complexité de la fonction de l'objet *a* dans les positions humaines. C'est dans l'écart, dans la béance, contenue aussi dans chaque discours, donc dans le lien social, que quelque chose peut circuler. Cette béance peut aussi être nommée défaut au niveau de l'Autre. Il s'agit bien ici de ce manque de manque, du manque de ce défaut dans l'Autre, dans la direction, dans le discours qui a des effets que l'on peut relier à l'angoisse. Les positions alors immobilisées, l'angoisse susceptible d'émerger, des manifestations se font jours et font bouger.

Nous voyons que le *a* tient les trois ronds que sont le réel, l'imaginaire et le symbolique. Nous avons vu que ce *a* est la place à laquelle l'éducateur est mis dans le discours de l'université et de laquelle il ne peut sortir du fait de la fixité du discours. Nous avons vu que le discours du capitaliste en signifiant maître amène une prégnance de la dimension imaginaire avec un *a* qui colmate la division du sujet. L'inhibition, le symptôme et l'angoisse sont trois modalités de problématisation de la place de l'objet *a* et remettent en route la question du désir.

-Pour Rita, l'inhibition résulte du « désir de ne pas voir »⁴⁵⁷, la fonction de *a*, de son désir et de l'écart avec la jouissance de l'Autre. Mais l'inhibition rend manifeste cette question. Le manifeste se donne à voir. Rita s'en saisit pour comprendre. La conclusion en est une relance du désir. Elle sort de la place de *a* et remet en route la ronde des discours.

-Pour Yacine, « au cœur du symptôme (...) c'est le fantasme de la toute-puissance corrélatif de l'impuissance fondamentale à soutenir ce désir de ne pas voir »⁴⁵⁸ La question du désir de voir ou de ne pas voir peut perdurer. La place de *a* s'inverse mais sa place dans la question du désir continu à être mise de côté. Le désir et la jouissance font perdurer leur accointance possible. Les oscillations sont difficiles. Le temps de comprendre est compliqué. Le changement de discours au sein du foyer est escamoté pour récupérer la place dans le discours hors institution. Le soutien de l'équipe, recherché, permet au désir de se maintenir à distance de la jouissance.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 406.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 407.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 408.

-Pour Anouar, « le désir manque en ceci que s'est effondré l'Idéal »⁴⁵⁹, le passage à l'acte évite l'angoisse et met en scène l'identification à l'objet *a*. Mettre en acte l'objet *a* incarné par l'éducateur permet la manifestation de l'effet d'être en *a*, donc de donner à voir cette question du rapport au *a* et au désir. Le temps de comprendre en émergera. Mais, comme les discours ne se remettent pas en mouvement, conclure c'est prendre acte et partir. Ainsi, le désir et son rapport à un *a* qui le soutient sont maintenus pour le sujet. Il ne cède finalement pas sur son désir qu'il y ait désir.

Pour Rita et Anouar, ainsi que pour les éducateurs qui ont démissionnés, la situation de crise décrite ici rend impossible l'obéissance et donc d'exercer leur fonction. La situation est différente pour Yacine dont l'épisode problématique a eu lieu bien avant. Son vécu pendant la période de crise s'avère alors bien autre. Pouvant obéir aux S1 de la Direction Générale et pouvoir se situer en dehors du foyer, selon ses fonctions (d'éducateur ou d'élue), il n'y a plus nécessité pour lui de trouver une modalité d'obéissance fructueuse au sein de l'établissement. Il peut constituer son nouage dans l'entre-deux. **Mais c'est bien à partir d'une impossibilité d'obéir dans un premier temps que Yacine a mis en place un nouveau nouage d'obéissance, dans un nouveau lien social, permettant un aménagement complexe du désir et de l'objet *a*. Rita et Anouar, après avoir manifesté l'impossibilité de ne pas obéir et l'impossibilité d'être en *a* sans céder sur leur désir professionnel, ont pu récupérer, par leur désir, un rapport à l'objet *a* soutenant une obéissance de décision.**

L'obéissance de décision c'est de pouvoir choisir son obéissance, donc faire avec la division quand l'obéissance imaginaire amène à la soumission faisant avec un sujet se déposédant de lui-même. Il y a encore du sujet, mais il se scinde, ou il se clive, il cède sur son désir. Quand il n'est pas possible d'obéir, ni de dire oui, ni de dire non, ni de savoir à quoi dire ce oui et ce non, des manifestations symptomatiques pathologiques émergent comme dernière tentative de maintenir du sujet.

Nous pouvons avancer que l'obéissance met en jeu le nouage borroméen. Mais ce nouage est souple, mouvant. Être fixé en *a* empêche l'obéissance et met dans la soumission. Ne pas pouvoir obéir, pour des éducateurs dans un foyer pour adolescents,

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 409.

ne permet pas d'exercer la fonction qui a à faire avec le lien social. Cette impossibilité *rend dingue* (Rita). Les manifestations symptomatiques sont des issues pour le sujet de relance du désir et donc de resituer l'objet *a* dans sa corrélation au désir. Une obéissance de décision s'appuyant sur le consentement à une restriction de jouissance peut alors émerger. Elle permet un lien social faisant avec le désir.

Conclusion de la troisième partie

Le social intéresse la psychanalyse puisque le sujet en émerge. Le sujet met en jeu son organisation à partir de sa prise dans les discours qui fondent le lien social. Le social est donc constitué de ces liens avec lesquels le sujet a à faire, ces liens sont eux-mêmes constitués par la politique. Cette politique, que l'on peut nommer, là, politique du lien social, mais aussi politique du symptôme, puisque la politique est ce qui organise le lien social et donc la place du symptôme. En effet, le symptôme est cette trouvaille signifiante qui aménage notre lien au social. Il est cette interface incontournable entre le sujet et le monde dans lequel il prend place. Si la politique fonde et organise le lien social, elle le fait à partir d'institutions qui l'instituent, d'établissements qui l'établissent, de structures qui le structurent. Pour autant, selon comment ce lien social est institué, puis établi, et selon comment il structure ces liens, les symptômes et leurs diverses manifestations prendront une fonction spécifique. Ils seront, soit un aménagement fructueux permettant la mise en mouvement des processus de construction de ce lien social, soit, au contraire, des symptômes pathologiques, immobilisant, et produisant des effets de déliaison délétère.

Ce lien social s'articule à l'obéissance puisqu'elle en est un élément clé. La dimension de l'obéissance est susceptible de pouvoir prendre différentes formes dans une institution. Nous avons pu alors repérer quelques ressorts, fonctions et effets dans le lien social de ces obéissances.

Nous avons d'abord présenté le foyer pour adolescents, à partir duquel s'effectue notre recherche, institution prenant place dans une histoire de l'institution, au sens large, et dans une histoire de cet établissement au sein d'une association, laquelle prend elle-même place dans une filiation spécifique. Cette organisation institutionnelle donne une place à partir d'une fonction dans un ordonnancement. L'organisation a donc un rôle tiers entre le professionnel et le public. Elle est sensée avoir comme visée un nouage fructueux. Le symptôme peut être le paradigme de ce nouage. Il peut découler du fonctionnement d'une institution et aussi mettre en mouvement l'établissement en étant porteur d'un type de lien social et interroger la politique le soutenant. La question de l'obéissance aussi.

Nous avons vu que les quatre discours de Lacan sont des modélisations du lien social. Ils s'appuient sur un dispositif que G. Agamben nous permet de repérer comme englobant les discours. Selon ce dispositif, les discours n'ont pas les mêmes effets. **En interrogeant le dispositif en toile de fond de l'institution, nous avons considéré que le discours du capitaliste pouvait constituer ce dispositif, à ce moment-là. Mais si une direction est dans une position, non pas de dialectiser, non pas d'obéir à partir d'une décision, mais d'obéir par soumission, ce discours s'avère ne plus être seulement en toile de fond mais en place de signifiant maître au cœur du discours pris. Ce discours qui ne produit pas de lien social va influencer sur la nature du lien social en jeu. Les effets peuvent en être, dans cette obéissance de soumission, de le fixer au discours du bureaucrate. Selon l'obéissance de la direction, les discours tournent ou pas. La dialectique, la conflictualité, entre différentes références se sont avérées permettre la mise en mouvement à partir d'une obéissance décidée. L'exactitude des applications d'une direction en place d'exécutante, s'est avérée s'installer dans le discours du bureaucrate. Elle est alors en S2, avec les signifiants maîtres du discours capitaliste en commandement sous la barre. Ce discours en tant que tel, dans ce qu'il suppose de fonctionnement sans lien social est à cette place de S1. Si une direction obéit au signifiant maître et au discours de l'exécutant, elle n'obéit pas au discours du maître sensé être le discours prédominant de cette fonction. Elle obéit à la place, mais à la lettre, donc une place d'agent qui ne peut changer de position. Sa place d'agent est celle de l'exécutant dans ce discours du bureaucrate figé. L'éducateur, l'acteur de terrain, est alors en place d'objet *a*. Ce qui est produit alors est la division du sujet qui peut prendre la forme de symptôme.** Mais c'est parce qu'il n'est pas possible de faire tourner les discours et donc de 'reprendre la main', de faire du lien, que les symptômes insistent et deviennent incontournables. C'est ainsi qu'il est apparu que des manifestations symptomatiques problématiques pouvaient être reliées à l'effet du discours capitaliste associé à une immobilisation dans le discours du bureaucrate.

Dans le foyer pour adolescents placés dont nous parlons ici, le travail a été centré sur une période de crise d'une durée d'un peu plus d'un an, entre d'autres périodes durant lesquelles le foyer était considéré comme fonctionnant de façon très satisfaisante. Un changement de direction et de façon de diriger, un changement de discours et une fixité de ce discours, ont été le cadre particulier dans lequel des manifestations symptomatiques problématiques se sont fait jour. Anouar a déroulé le processus qui, selon lui, l'a amené à un

passage à l'acte pendant la période décrite. Nous avons alors tenté de déplier la complexité de ce qui pouvait être supposé s'être passé, un évitement de l'angoisse. Yacine a exprimé longuement les aménagements symptomatiques, mis en place sous la forme de délégations, suite à un avertissement dû à un endormissement, et la stabilité que cet aménagement a constituée pour lui pendant la période de crise. Nous avons fait l'hypothèse de la mise en place d'un fantasme comme symptôme dans l'institution. Rita, elle, a permis d'aborder la question de l'inhibition comme immobilisation de l'action du fait de forces contradictoires entre son élan de professionnelle en charge d'une mission éducative et la place d'objet dans laquelle elle se retrouvait, ce dont elle témoigne au travers d'éléments clés pour elle.

Ce sont trois manifestations de ce lien social figé. D'abord, un passage à l'acte après un *acting out* comme évitement de l'angoisse en incarnant l'objet *a* dans la chute de la fonction et dont la mise en scène de l'attaque physique violente d'un jeune sera une manifestation. L'effet de ces conditions a été de faire chuter l'Idéal, de mettre Anouar en butte à un surmoi archaïque mobilisable, à le livrer à la question de la jouissance non bordée d'un Autre non barré, à s'identifier alors à ce *a* dont le statut d'objet cessible a été vécu comme nié. Le ressort du passage à l'acte a alors été de manifester l'impossible de sa position et une issue à l'angoisse. La sortie de scène de la fonction a été reprise par l'être mis en scène dans le réfectoire. Le socle symbolique des interdits fondamentaux a été porté par les collègues venus le contenir. De cette production de $\$$ comme issue de cette place de *a*, aurait pu permettre le changement de discours et la mise en place de signifiants maîtres lui permettant de reprendre place dans le lien social du foyer. En l'absence de réponse, Anouar expliquera qu'il ne pouvait que démissionner, s'extraire de ce lieu où la place de sujet n'était pas possible pour lui et donc l'obéissance à quoi que ce soit était impossible. Ne pouvant ni obéir à la lettre, *a*, ni à la place figée de l'Autre, donc ne pouvant être immobilisé dans le discours du bureaucrate sans être hors du désir indispensable à la fonction, le seul moyen de sortir de la jouissance induite est de s'extraire de l'institution en démissionné. Le désir est alors retrouvé. Le discours peut changer et celui du maître réinvesti. La place d'agent peut être récupérée. La lettre d'un autre signifiant maître saisie.

Nous avons ensuite déterminé un autre aménagement d'un lien social immobilisé. Il s'agit alors d'une mise en place d'un scénario fantasmatique comme symptôme. Yacine indique la place de ses signifiants maîtres pour se soutenir et la fonction de figures de confiance pour trouver sa place professionnellement. Un épisode d'endormissement, repris

par un avertissement, vient faire basculer son positionnement. Yacine se sent réduit à un objet *a*. Il trouvera comme issue de devenir élu de plusieurs instances de l'association. En lien directement avec la Direction Générale, située hiérarchiquement au-dessus de la direction du foyer, Yacine peut inverser le mathème du fantasme, Yacine trouvera une protection à sa propre place d'objet *a* et y mettra l'Autre. Cette manifestation fantasmatique lui permettra un aménagement entre lui et le foyer, entre lui et l'association, entre lui et les collègues. De ce point de vue, cette mise en place du fantasme a une fonction de symptôme. Ce symptôme sera fructueux dans le sens où il permettra une stabilité de Yacine durant toute la période de crise. Cette construction sera coûteuse dans le sens où elle l'empêchera d'investir chaque discours du lien social avec le déroulé des trois temps logiques nécessaires à leur mouvement et à la production d'un tissage du lien social. Elle produira aussi de la souffrance par la mise en jeu de points de jouissance de la loi rencontrant ceux de la Direction Générale. Elle aura permis par contre de s'appuyer sur d'autres discours, celui de la plainte dans le discours de l'hystérique mais en dehors du foyer, et celui du maître au sein de l'établissement. Yacine pourra s'appuyer ainsi sur d'autres lettres et d'autres places en fonction.

Nous avons enfin déterminé un troisième effet du lien social réduit. Celui-ci concernait la manifestation de l'inhibition dans l'action auprès des jeunes de Rita à un moment inhabituel de sa part. Elle a pu témoigner de ce conflit entre des forces opposées entre sa place de sujet divisé faisant avec la chute de l'objet *a*, et sa place d'objet *a* dans le discours d'un Autre, la dépossédant de son savoir-faire. Sa possibilité d'agir, et sa légitimité comme levier du travail éducatif, a été mise à mal par l'introduction de normes chiffrées avec exactitude là où il y avait auparavant une marge de manœuvre pour le travail avec les jeunes. Dépossédée de son statut d'acteur de terrain, il y a débordement du non-sens. Petit à petit, la déliaison sera interrogée par l'inhibition à agir qui est un arrêt du symbolique. Elle manifeste aussi cet arrêt dans le symbolique afin d'interroger la relance nécessaire, donc le changement de discours incontournable pour reprendre à son compte la fonction. A partir de là, elle retrouvera l'obéissance à la lettre avec des signifiants dialectisés, à la place d'agent, au mouvement des discours auprès des adolescents. Elle obéit à son désir à partir du consentement à la restriction de jouissance.

Dans le nœud borroméen, inhibition, symptôme et angoisse, avec le *a* au centre, la question a donc été celle de la place du *a* dans les discours.

Les quatre discours permettent de se représenter divers fonctionnements de réunions et de liens entre les différentes fonctions d'un établissement. Nous avons exploré la ronde des quatre discours au cours d'une réunion classique, de la place de l'éducateur, puis de la direction. Parallèlement, au fur et à mesure, ont été dessinés les contours du fonctionnement ne permettant pas le changement des discours, des places, des lettres. D'être figé en *a*, est apparu directement lié aux manifestations symptomatiques au sein du foyer comme modalité d'exposition de cette place.

L'impossibilité d'obéir des trois éducateurs s'est avérée consécutive à la difficulté d'exercer le métier de travailleur social selon la lettre, la place et le discours en cours. En effet, pour transmettre l'inscription dans le lien social à des adolescents en construction, la situation abordée a démontré qu'il était nécessaire d'être soi-même dans un lien social et que ce lien social se manifeste par la possibilité du changement de discours et donc de places dans les discours. L'obéissance était donc nécessaire. Il était aussi indispensable de faire avec la division du sujet que cela suppose. Cette division est apparue comme ce qui était attaquée par le discours du capitaliste. Ce discours, qui ne fait pas lien social, favorise l'installation figée dans le discours de l'université, dans lequel le travailleur social se retrouve en place de *a*. Les symptômes manifestés ont été des modalités d'expressions et d'interrogations du lien social et du socle symbolique indispensable pour prendre place dans une obéissance faisant avec l'autorité qui autorise. Cette obéissance de décision n'est possible qu'en s'appuyant sur des signifiants maîtres dialectisés à partir desquels l'acte professionnel est possible.

L'impossibilité d'obéir, d'être au-devant d'une écoute en tant que sujet à la fois assujetti et ayant le pouvoir d'agir donc d'être en mouvement, met en place d'objet immobile. Cette place s'est révélée contaminer, non seulement les professionnels, mais aussi les adolescents accueillis. Le fort sentiment d'esseulement, dont ont témoigné la plupart des professionnels, indique l'effet de déliaison généralisée.

L'impossibilité d'obéir à un socle commun, lequel favorise un bordage symbolique du territoire des pratiques éducatives, peut être considérée comme ayant aussi pour effet la recherche d'issue par mise en place de normes claniques, donc imaginaires et induisant des rapports de domination. Ces modalités protègent momentanément des divisions subjectives mais ont semblé produire des scissions dans l'équipe.

L'obéissance apparaît ainsi comme nécessaire pour constituer un point d'appui social stable. À partir de cette nécessité, les modalités d'obéissance laissent apparaître que seule l'obéissance de décision à partir d'un socle symbolique articulé autour de signifiants maîtres mobilisables pour le sujet, peut permettre la transmission d'un lien social indispensable pour l'inscription du sujet. La transmission suppose donc du sujet, c'est à dire de la division, de la dialectique possible entre les signifiants maîtres précédant la décision. C'est donc une obéissance différente d'une obéissance imaginaire qui s'appuierait sur le fait de s'en remettre à un autre. C'est le tiers, cadre, société, qui donne une direction autorisant au pouvoir d'action ou favorisant les rapports de pouvoir sur l'autre. Néanmoins, nous avons vu que l'articulation entre ces deux dimensions de l'obéissance est toujours à l'œuvre et que le nouage entre elles peut prendre de multiples formes.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Nous en arrivons donc, à la fin de ce travail, à cette curieuse constatation qu'il n'est pas possible de ne pas obéir. Comment en est-on arrivé là ? Nous sommes partis d'un moment de bascule d'un foyer pour adolescents entre une longue période de fonctionnement de l'institution estimée par les professionnels et un temps où la fermeture de l'établissement était en jeu. L'exercice du pouvoir de la nouvelle direction ne faisait pas autorité et les éducateurs, professionnels en charge de l'accompagnement des adolescents placés, ne pouvaient ni obéir, ni ne pas obéir.

Mais d'abord, comment est venue cette notion d'obéissance. En effet, c'est un terme qui n'est finalement pas très usité. Nous pouvons même considérer que c'est un mot provoquant souvent un premier mouvement de recul. Peu nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, se retrouvent sous cette 'bannière'. Se dire aux prises avec la soumission, la contrainte, l'obligation, ou d'autres termes induisant la passivité du sujet, s'énonce sans problème, ainsi que la réaction à celle-ci comme l'opposition ou même la désobéissance. Ce constat nous amène à considérer l'obéissance comme problématique. Et pour cause. Peut-être qu'en effet, de façon contre-intuitive, ce terme ne se situe pas du côté de la passivité. Caractériserait-il une activité du sujet ?

En effet, l'obéissance contient une part active du sujet qu'indique aussi bien sa place dans la grammaire que son étymologie. Obéir est un verbe actif, transitif donc mais indirect, contenant ainsi une part active mais intégrant en elle la relation à un autre induisant un aspect « indirect » de cette activité. L'étymologie indique aussi une action puisque qu'elle amène la notion d'« aller au-devant d'une écoute » (origine grecque), et signifie aussi « en face de » à partir de *ob* mouvement actif et *audire* qui se traduit par « écouter » (origine latine). Il y a ainsi le sujet qui écoute, la voix à écouter, et entre les deux le *ob*, un face à face et un mouvement. De plus, il y a un choix du sujet sur l'objet de l'écoute. Il est possible d'écouter un ordre, ou des principes, et non une personne, et il est aussi possible d'écouter une personne quels que soient ses ordres. Mais le sujet peut aussi se retrouver dans la confusion produisant une impossibilité de choix subjectif. L'obéissance se situe ainsi à chaque instant dans le lien à

l'autre. Si la soumission, facilement nommée, ou inversement la position 'anti', semble laisser le lien dans une binarité, l'obéissance est susceptible de permettre de réintroduire une certaine complexité de la position du sujet aux prises avec le social.

Ainsi, si pour Merleau-Ponty, « Socrate a une manière d'obéir qui est une manière de résister »,⁴⁶⁰ c'est qu'il associe l'obéissance au courage. Pourtant, aujourd'hui, l'obéissance semble sous le coup d'un bannissement. Associée à une faute morale suite à la seconde guerre mondiale, considérée comme ouvrant la voie des pires horreurs comme le prouveraient certaines expériences dans le sillage de celle de Stanley Milgram, désertant même le champ éducatif dans les nouvelles modalités d'éducation, l'obéissance dérange. Alors qu'en Grèce Antique et même dans nombres d'ouvrages classiques de la littérature, l'obéissance est associée à des choix clairement posés comme tels et toujours en mouvement, à l'avènement des monastères, l'obéissance a surtout été associée à un état de soumission, c'est à dire une stabilisation du sujet dans une position passive mais sur la base d'une décision possible. Au sortir de la seconde guerre mondiale, l'obéissance est considérée comme liée à une passivité sans choix, avec un aspect énigmatique qu'il semble difficile d'assumer, concernant la part prise par chacun. Serait-ce la part active de l'obéissance qui semble difficile à assumer ? Mais alors, que rejette-t-on quand on rejette la part active de l'obéissance ? N'est-ce-pas la part de prise dans les discours, cet assujettissement à laquelle prend part le sujet, qui le met en conflit ?

Si l'obéissance apparaît alors comme ayant un intérêt pour interroger la complexité de ce par quoi est pris le sujet quand il se positionne dans le lien social, la psychanalyse est concernée. Elle est concernée par le lien social parce qu'il n'y a de sujet que dans le lien social, puisque le sujet est nécessairement aux prises avec le social duquel il émerge. Elle est concernée en tant qu'elle permet, par son écoute de l'inconscient, d'investiguer les processus psychiques à l'œuvre chez l'être humain, et leurs conceptualisations. De plus, si l'obéissance est balayée, ou réduite à ses effets possibles de soumission et que sa dimension active et responsable est à ce point éradiquée de tout propos, c'est que quelque chose concernant le sujet le met en conflit. Le conflit est ce par quoi la psychanalyse a pu déterminer que le sujet était divisé. La psychanalyse est donc le discours spécifique qui permet d'interroger les mécanismes en jeu, dans le sujet, en lien avec le social qui le fonde.

⁴⁶⁰Maurice MERLEAU-PONTY, *Éloge de la philosophie*, coll. Idées, Gallimard, p. 41-49.

La psychanalyse est donc le moyen de repérer les mécanismes du sujet, à partir de l'histoire singulière de chacun, mais aussi, plus généralement, à partir du nouage singulier de ce que le sujet fait de ce qu'il rencontre dans le social. C'est le parti pris de ce présent travail que d'interroger essentiellement ce que le sujet peut faire de sa prise dans les discours dans le social. Ces discours ont une histoire dont chacun hérite. Ils viennent à la fois fonder et mobiliser les mécanismes du sujet. Singulièrement, le sujet peut aussi indiquer la mise en mouvement de ce social par des manifestations témoignant de ce qui se joue dans la possibilité du nouage, ou dans son impossibilité.

Comment la psychanalyse va permettre d'analyser les éléments constitutifs du lien social, du côté du sujet mais aussi du côté du social, pour aborder l'articulation entre les deux ? L'obéissance semble alors pouvoir être le biais permettant d'aborder certaines articulations.

En effet, l'obéissance se situe à l'intersection du sujet et de l'autre, en référence à un Autre (champ de la totalité des représentations) ou à un Autre manquant (champ des représentations dans lequel il y a des manques). Si « l'autorité implique une obéissance dans laquelle les hommes gardent leur liberté. » (Hannah Arendt, 1961), il semble que cette autorité puisse glisser du côté de la domination et impliquer une obéissance dans laquelle les hommes soient dans la servitude, volontaire ou pas. L'obéissance pourrait être cette notion en référence aux positions prises par le sujet en fonction des mécanismes qui l'animent, en fonction de ce qui se joue pour lui, en fonction des positions de l'autre en référence à l'Autre.

Si l'obéissance est l'élément choisi permettant d'interroger ce qui se joue dans un lien social c'est parce qu'elle est susceptible de permettre d'aborder ce qui se joue dans un foyer pour adolescents pris par une crise paroxystique. De plus, le concret des institutions éducatives pouvait permettre d'éclairer cette obéissance peu conceptualisée au travers d'adultes, aux prises avec des discours et devant les reprendre à leur compte pour les transmettre, pour permettre l'inscription dans le social d'adolescents pris en charge. Et la psychanalyse pouvait permettre d'analyser, pour une part, les mécanismes en jeu dans le nouage du sujet avec ces discours, leurs ressorts et leurs effets.

Bien sûr, des écrits contemporains pouvaient éclairer les 'nouvelles' modalités du lien social. Se saisir des chaînes signifiantes psychanalytiques mises en place par de nombreux

auteurs aujourd'hui concernant ce lien social à réinterroger aurait pu être un biais par lequel mener ce travail. Mais le choix a été fait d'explorer la diversité des discours, historiques, philosophiques, sociologiques. C'était une possibilité pour nous de garder un écart avec chacun. L'obéissance, n'étant pas un concept psychanalytique, a été abordée d'abord à partir d'une position telle que la promeut la psychanalyse, c'est-à-dire en laissant de côté les théorisations en cours pour écouter les hiatus et chercher la possibilité de nouveaux signifiants.

Sonder les racines, se décoller de la contemporanéité pour mieux y revenir, tenter d'entendre dans l'écho de l'histoire, les idéaux et les représentations susceptibles d'intervenir dans le champ de l'obéissance, paraissait incontournable. Si chaque sujet obéit au surmoi, mais d'abord au surmoi des parents, et eux-mêmes au surmoi de leurs propres parents, il fallait bien aller chercher jusqu'à l'endroit où un angle de vue semblait permettre une nouvelle perspective. Ce parti pris de s'éloigner des représentations actuelles permettait un renouvellement de l'observation des modalités mises en place, dans un foyer pour adolescents, pour obtenir, dans le présent, une obéissance. La psychanalyse pouvait permettre la traversée des autres discours et une conceptualisation spécifique de l'obéissance.

Il s'agissait alors de cerner puis définir le concept d'obéissance et de repérer en quoi il pouvait permettre de penser le lien social et, plus spécifiquement, celui en jeu pour des éducateurs dans un foyer hébergeant des adolescents, à partir de la psychanalyse.

Pour commencer ce travail, dans un premier temps, il a été logique alors d'examiner l'histoire d'éléments du social, en lien avec l'obéissance, comme l'autorité, la domination, le pouvoir, et l'écho de ces éléments pour le sujet. Il a paru cohérent de commencer par explorer les concepts du social servant à penser ce qui se joue dans le lien social aujourd'hui à partir de leurs origines historiques, souvent constituées par les philosophes ou les religieux. Ces concepts, caractérisant le versant social du lien social, ont donc été interrogés à partir de leurs racines. C'est ensuite qu'il a été possible d'envisager la division du sujet et sa conflictualité interne aux prises avec ce social et ce qui aliène tout sujet. Les mécanismes psychiques mobilisés ont, à ce moment-là, été abordés. Qu'est ce qui est alors sollicité comme mécanismes chez le sujet pris dans chacune de ces conditions ? Spinoza, dont le travail sur l'obéissance a été conséquent, articule l'obéissance au « décret extérieur » à l'obéissance au

« décret intérieur ». Son travail a été un fort point d'appui. Le « décret intérieur » a été ici abordé par la psychanalyse à partir des ressorts psychiques des positionnements du sujet.

La deuxième étape de cette recherche a été, une fois délimités les bords de ce social se manifestant dans les différents exercices de direction, s'incarnant dans un foyer de la protection de l'enfance, d'interroger les mécanismes psychiques à l'œuvre et leurs ressorts. Si les positionnements des professionnels au sein de l'institution qui nous intéressent ici, amènent nécessairement à la subjectivité, il n'était pas question de la chercher dans les singularités de la construction de chacun car c'était prendre le risque d'enfermer dans un corpus théorique éloignant de l'axe choisi. Le parti pris étant que la psychanalyse, et en particulier, les concepts lacaniens, permettait la traversée des autres discours, la démarche a été celle de mettre, en face de chaque domaine exploré en première partie, les positions subjectives susceptibles d'être mobilisées. Dans le mouvement du procédé de la première partie, il a paru logique de renouveler la recherche dans l'histoire, antique et du moyen âge, des mécanismes mobilisés pour obtenir l'obéissance du côté du sujet afin de, peut-être, trouver un autre angle de vue sur les représentations actuelles.

Quand le choix logique a été de se centrer sur l'objet *a* de Lacan afin de repérer le rapport au manque du sujet, il a semblé alors intéressant d'aborder l'histoire de ce rapport au manque dans le lien social. Cela permettait d'envisager le processus social du rapport au manque. C'est ainsi que les notions antiques de « dire vrai », de « réfutation », d'« affirmation », du « délibéré libre », ont trouvé un écho décalant l'écoute sur l'obéissance active qui n'est pas une désobéissance, mais bien une obéissance telle qu'elle était conçue comme découlant de tout un processus de pensée et de positionnements réfléchis par les auteurs cités de cette époque antique. L'objet *a* est ce qui permet de repérer comment le sujet s'organise avec le manque en lien avec l'autre et l'Autre. Le processus qu'il induit permet au sujet de se positionner à partir du manque, de l'impossible de la toute-puissance, de l'impossible de la satisfaction pleine et entière, et donc de l'impossible du lien tel qu'on aurait rêvé qu'il soit. Le sujet semble alors se situer dans cet esprit hérité de l'antiquité où étaient valorisés un certain dire-vrai, la possibilité de dialectiser, de conflictualiser et d'affirmer, puis de se positionner, et de continuer ainsi. Le sujet est là dans une dimension symbolique articulée à la loi, faisant avec le tiers, correspondant à ce qui était susceptible de se situer dans le champ de l'autorité telle qu'il avait été délimité en première partie.

Il a paru ensuite logique, dans le deuxième temps de cette deuxième étape de ce travail, d'aborder le masochisme primordial, susceptible de prendre place dans une dimension plus imaginaire associable à la domination telle qu'abordée en première partie. Cette passivité première du sujet, mobilisable puisqu'enclavée au fond de chacun, se construit à partir de cette première position où le nouveau-né, devenant sujet, découvre aussi sa face objet. Il investit libidinalement cette face objet de sa personne comme issue première à la détresse qui pourrait l'attirer dans la nuit du non-être, et il investit cet autre qui le fait exister. En écho à cette passivité, cette position de s'en remettre à un autre, peut être mobilisée par des positionnements sociaux tels que le montrent les différentes dominations. Mais, avant la caractérisation de ce qui est mobilisé comme mécanismes psychiques face à chaque type de domination, le principe même de la domination était susceptible de pouvoir être éclairé par l'histoire. C'est ainsi, que les monastères, dès le IV^{ème} siècle après J.C., ancêtres de nos écoles, ont pu éclairer certains aspects de l'héritage de la passivité comme idéale. L'obéissance était là demandée comme un état permanent qui produit une soumission voulue. Elle renvoie alors à des rapports de domination. Le sujet est là dans un champ imaginaire, binaire, de soumission à la règle. Dans ce champ des dominations, pris par les affects, le sujet et son moi-idéal peuvent être séduit par le charisme, le sujet et son idéal du moi peut être pris par l'espoir proposé par l'idéologue, le sujet et son surmoi peuvent être soulagés par le despote auquel ils s'en remettent.

Reste alors la question de ce qui permet au sujet de se situer, et de se situer dans la lignée d'un héritage plutôt qu'un autre. Comment se construit son pouvoir d'action ou comment il est pris dans le champ du pouvoir sur l'autre ? Là aussi, la face sociale et la face sujet du lien social est à explorer.

Du côté du sujet, c'est par le petit Ernst que nous l'avons exploré. Surveillé par son grand-père pendant que la mère s'est absentée, l'enfant lâche son pouvoir sur l'autre, sa mère en l'occurrence, pour exercer son pouvoir d'action sur une petite bobine de fils qu'il fait disparaître et réapparaître. Il découvre, là, la complexité du rapport à l'objet *a*, sa permanence de sujet et son manque intrinsèque ainsi que la reprise possible par ses propres signifiants *for-da*. Mais ce petit sujet est autorisé et non dominé. Son grand-père, Sigmund Freud, le regarde avec intérêt, et, nous pouvons le supposer, autorise ce qui est en train de se passer. Ernst n'est pas en butte à une domination ne l'autorisant pas à ses explorations personnelles, à son dialogue singulier avec ce qui s'impose à lui, à sa créativité naissant de la conjoncture. Son

pouvoir d'action est donc lié à un espace symbolique, bordé par une autorité qui autorise aux jeux autour du manque.

Ce que porte le tiers, l'histoire, le social, n'est donc pas sans effet. Les articulations possibles entre moi-idéal, idéal du moi et surmoi, et dans le social, entre foi, croyance et savoir ont semblé paradigmatiques de ce par quoi est constitué le lien social et ce par quoi la jonction entre subjectivité et discours social pouvait s'opérer. Les parents, pris par les représentations de leurs propres parents, aliénés aux signifiants organisateurs du lien social, projettent sur leur enfant leur idéal du moi. Entrant dans les signifiants fondamentaux de ses parents, le nouveau-né se mire dans les yeux de ceux qui le regardent. Appuyé sur ce moi-idéal, l'idéal du moi qui le pousse en avant crée un écart entre lui et lui, entre son présent et son devenir. S'il cherche à s'ajuster à cet idéal, pour asseoir son narcissisme, cet idéal le met en mouvement et le déloge de son installation dans le moi-idéal. C'est là que, de chercher à colmater l'écart entre ces deux instances du moi, le sujet se met en position de s'en remettre à un autre. Le surmoi, lui, hérité de celui des parents, lui-même nourri de l'histoire, se révèle être cette instance pouvant reprendre l'impératif d'une obéissance menant à la soumission. Se profile alors un sujet qui se prend lui-même comme un objet, ou délègue cette position à un autre, afin de faire l'Unité, entre son moi-idéal et son idéal du moi, entre lui et l'injonction prise à la lettre, entre lui et l'Autre. Colmater la brèche de l'écart entre soi et l'autre, est une façon d'entrer dans un rapport de domination avec l'horizon de l'indifférenciation et de la jouissance pleine et entière. Nous sommes là dans le champ de la domination, dans l'imaginaire. Mais il a été envisagé que le surmoi pouvait aussi être cette instance qui permet un écart entre les deux autres instances du moi. Il est celui qui induit une dialectique pouvant déboucher sur un désir articulé à la loi. Nous sommes alors dans le champ symbolique de l'autorité.

Si l'environnement est en jeu, il y a bien l'effet de la prégnance du lien de domination ou d'autorité sur la position subjective de chacun. Le sujet y noue son pouvoir d'action ou sa prise dans la question du pouvoir sur l'autre. Les différentes obéissances mobilisées en sont la manifestation.

Si l'obéissance active ou l'obéissance passive, celle qui autorise à la créativité du sujet ou celle qui produit la soumission, sont ainsi clairement délimitées, le tricotage singulier entre la part active et passive de l'obéissance est complexe. Nous pouvons alors parler de nouage.

Le sujet peut exercer son pouvoir pour délimiter jusqu'où il s'en remet à un autre et jusqu'où il s'autorise de lui-même. Il peut ainsi exercer son libre arbitre à partir d'une acceptation de décisions. Il peut aussi lâcher son pouvoir d'action pour se soumettre à une conjoncture le déportant de ce qu'il veut afin de garder, à un autre niveau, son désir.

L'obéissance, ainsi complexifiée, amène à la question des points d'appuis sur lesquels le sujet peut se poser pour se positionner.

Ce sont les notions de foi, de croyance, de savoir et de vérité qui ont semblé à propos pour déplier certaines de ces combinaisons. Ces notions renvoient à ce qui constitue le lien social à partir duquel le sujet peut construire son nouage d'obéissance. Elles sont donc à l'interface du sujet et du social, prises aussi dans une histoire. Ces notions ont semblé d'autant plus à propos que le rapport à la religion qui a pris en charge la foi et la croyance a été organisé bien différemment selon les époques, avant la chrétienté ou après, ou à notre époque contemporaine. Elles sont parties prenantes de la conception de l'obéissance. Nous avons, au final, pris la foi comme une confiance, reliée à un autre et liée à un au-delà de ce qui est. Nous avons pris la croyance comme un crédit fait à un autre auquel on s'en remet. Le savoir apparaît situé sur le même axe imaginaire que la croyance quand la vérité se situe sur l'axe symbolique de la foi, tels que nous les avons envisagés à la suite de différents psychanalystes lacaniens cités dans ce travail.

C'est ainsi qu'apparaît dans le social la surqualification de ce qui est fondé objectivement au détriment de ce qui est fondé subjectivement. L'idée de s'en remettre à un Autre est alors, sur la base de la croyance, y compris sous ses oripeaux de science, ce qui dépossède le sujet de lui-même et induit un rapport de domination. La psychanalyse, qui requalifie, et même a foi, en ce qui est fondé subjectivement, est bien le discours qui permet de réinterroger ces articulations entre foi et croyance, vérité et savoir et ouvre à un nouage possible. La psychanalyse peut être considérée comme promouvant un positionnement de l'analyste constitué de foi et de croyance. L'analyste prend le risque d'avoir foi en ce qui peut émerger d'inattendu de son dispositif, et il croit en son dispositif. Il croit aussi en certaines théories, savoirs, dont il est nourri, mais situant ces théories du côté de la croyance, il ose la foi en ce qui peut émerger de vérités nouvelles. C'est cette nouveauté qui viendra remanier le corpus de savoir.

L'obéissance en est éclairée dans le sens où elle porte en elle, dans son étymologie même, cette dimension de s'en remettre à un autre par l'écoute, et de se positionner activement par le *ob*, en face de cette écoute. Dans le social, la croyance favoriserait ainsi les rapports de dominations quand la foi se situerait sur le champ de l'autorité. L'amalgame du savoir et de la vérité, de la croyance et de la foi, de la religion et de la spiritualité, est peut-être en miroir de cet amalgame de l'obéissance passive et de l'obéissance active. En miroir aussi, les articulations sont complexes et la notion de nouage permet d'envisager cette complexité. Cette complexité est constituée de certaines valeurs ou principes, d'un côté ; constituée des éléments de la conjoncture d'un autre côté ; et enfin, constituée de la façon subjective de se situer. Ces possibilités d'articulations transmises par l'histoire des pères de nos pères, ou des tiers de nos tiers, sont susceptibles d'être en jeu dans une institution de la protection de l'enfance fondée par un Père de l'Église catholique. Le positionnement d'une direction peut être en continuité des discours qui autorisent, ou pas, ces articulations.

Ce nouage d'une obéissance subjective, faisant avec l'entame du sujet, s'appuyant en confiance sur un dispositif faisant autorité, d'une autorité qui autorise à faire avec le manque, est donc soutenu, ou pas, par des discours, des places dans des discours, et la possibilité de changer de place et de discours.

La dernière étape de ce travail a été alors de faire retour à la clinique du lien social, à partir de son expression dans le foyer, pour explorer de qui se passait au cours de la période de changement de direction. Pour cela, il y avait des épisodes bien sûr, des épisodes qui ont parsemé ce travail, concernant essentiellement des éléments illustratifs des notions explorées. Mais il y avait aussi des événements plus marquants concernant les professionnels. Ces événements étaient au départ de ce travail. Il fallait bien y revenir. Des heures d'enregistrements des propos de ces professionnels de terrain et de direction ont été faites avec, non seulement une bonne volonté de la part des protagonistes mais un vrai désir de participer à ce travail de recherche sur l'obéissance. Mais que faire de tout ça. Reconstruction de toute façon. Partant de ce postulat, mais souhaitant planter le décor et l'animer de personnes de chair et de sang, de sujets auxquels on puisse s'identifier, le parti pris a été de donner quelques éléments biographiques. Puis, un découpage dans des heures d'entretiens a été fait de façon à restituer l'esprit de ces témoignages. C'est bien à partir de cette reconstitution subjective qu'il a été tenté de circonscrire des processus.

Le concept d'obéissance élaboré dans les deux premières parties, s'éclaire alors de ce qui se joue concrètement dans un lien social spécifique, celui en cours dans un foyer de la protection de l'enfance, hébergeant des adolescents, dans une période particulière, entre d'autres périodes plus habituelles. Ce lien social expérimenté dans la réalité est aussi celui auquel s'intéresse le discours psychanalytique qui va à la rencontre de la clinique en laissant de côté les théories afin de permettre ensuite un dialogue. De même, la rencontre de cette clinique a été le temps premier, pour élaborer ensuite le travail de recherche de la première et de la deuxième partie. C'était enfin le moment, dans la troisième partie, de revenir sur le terrain des réalités quotidiennes et bien concrètes du foyer pour ce dialogue entre théorie et clinique.

Au plus près des manifestations et des paroles de trois éducateurs, il y a eu l'analyse clinique du lien social. Il s'agissait de l'analyse de mécanismes psychiques à l'œuvre en tentant de ne pas entrer dans la dimension singulière de la subjectivité de chacun, de ne pas aller sur le terrain de la structure psychique ni de la construction personnelle. Il ne s'agissait pas non plus de se situer dans le général, mais de situer comment une grammaire personnelle prenait place dans la grammaire institutionnelle. Crête fine et difficile... *Pharmakon* à bien doser : un peu d'histoire des personnes, histoire d'indiquer qu'il y a toujours une histoire ; une description par les personnes elles-mêmes des événements dont il s'agit ; une analyse à partir des propos mais orientée côté positionnement trouvé dans le lien social et non côté histoire des personnes ; une utilisation enfin des quatre discours de Lacan pour formaliser chaque situation puis l'ensemble.

Pour Freud, comme pour Lacan, le lien social est ce dans quoi et ce par quoi tout sujet prend place et ne cesse de se constituer et d'aménager ses positionnements. Ni clinique des sujets, ni clinique de l'institution, il s'est agi là de la clinique du lien social que l'obéissance, que nous avons cherché à circonscrire, pouvait à ce moment-là, permettre d'explorer. Du même temps, ce concept continuait à se préciser dans l'usage que la psychanalyse pouvait en faire.

La question était : comment le sujet se positionnait passivement et activement dans un contexte spécifique ? L'obéissance paraissait bien la notion permettant de faire avancer cette question puisqu'était en jeu ce nouage singulier en lien avec l'autre et l'Autre. Se sentir soumis et obéir semblaient douloureux. Obéir à ce à quoi il était cru, les valeurs et

fonctionnements précédents, ne semblait pas possible non plus. Il s'est avéré, finalement, en cherchant à regarder à la loupe les événements du foyer, que les éducateurs étaient dans l'impossibilité d'obéir, de trouver une stabilité dans une obéissance, qu'elle soit de soumission ou de décision, qu'elle soit passive ou active, elle était impossible, quel que soit son nouage. Ce n'était pas une obéissance qui était une forme de résistance donc de décision puisque les professionnels étaient dans une impasse qui empêchait tout positionnement. Ce n'était pas non plus une obéissance de soumission puisque malgré la volonté de 'faire avec', tout partait à vau-l'eau. L'obéissance à une fonction active, telle qu'elle était prônée auparavant, n'était pas possible. L'obéissance aux références éducatives permettant d'incarner une position devenue logique n'était pas possible. L'obéissance faisant alors avec l'autorité qui autorise au désir et barre la jouissance était aussi devenue impossible. L'obéissance produisant la soumission, jouissant de la domination, nécessitant donc un nouveau nouage, semblait aussi ne pas être accessible à ce moment-là pour les professionnels. Comme dans une expérience de déterritorialisation, le sujet n'était plus dans son nouage précédent et pas non plus dans un nouveau. Nous pouvons supposer alors qu'il était sans nouage.

Cette impossibilité n'était pas dans la durée mais repérable dans ces moments clés qui avaient produits la sidération de l'ensemble de l'institution. Sur l'autre face de cette impossibilité, il s'est alors dessiné qu'il n'était pas possible de ne pas obéir. Du même temps, des symptômes surgissent à cet endroit-là. Nous avons, en effet, considéré que le passage à l'acte, l'inhibition et le symptôme ne pouvaient pas être des formes d'obéissance. Au contraire, ils ont été, dans cette institution, la manifestation de l'impossibilité d'obéir, de trouver son nouage d'obéissance, et du même temps de l'impossibilité de ne pas obéir, de ne pas avoir de nouage. Le passage à l'acte, comme l'inhibition, comme le symptôme, étaient alors les modalités de remise en route du mouvement, du sujet, de l'Autre, des signifiants maîtres, de l'objet *a*, donc des éléments constituant les quatre discours modélisant le lien social tel que Lacan les a conceptualisés. C'est là que ces quatre discours sont devenus le levier incontournable d'analyse de l'obéissance. Cet opérateur logique qui permet de décrypter ce qui se passe dans le lien social devenait le moyen de circonscrire une certaine dimension de l'obéissance et ses effets. En effet, l'obéissance est la dimension dans laquelle le sujet, aux prises avec un autre, manifeste son articulation entre les mécanismes psychiques sollicités fondant son positionnement et ce à quoi il est confronté. Les quatre discours de Lacan montrent les différents niveaux d'obéissance : à la lettre, à la place, au discours, et au mouvement des discours.

Il a été alors supposé, au travers des réunions institutionnelles ou des réunions cliniques, que les discours tournaient. Nous avons même fait l'hypothèse qu'ils tournaient à partir du moment où l'impuissance n'empêchait plus la prise en compte de l'impossible. Les professionnels obéissaient à cette logique qui leur permettait tout un circuit, dans la parole, d'où émergeaient des signifiants maîtres organisateurs à partir desquels ils allaient situer leurs actions éducatives. Ils obéissaient alors à un temps logique qui s'apparentait au temps de voir, de comprendre, puis de conclure en changeant de discours. Ils obéissaient à la nécessaire souplesse permettant le changement de discours et ils obéissaient ensuite aux signifiants décidés qui faisaient autorité, à partir desquels ils reprenaient la main, donc une place d'acteur (agent) dans l'autorité exercée auprès des adolescents accueillis.

Mais, dans cette exploration du lien social, au travers des quatre discours appliqués au terrain d'un foyer pour adolescents, apparaît la place d'un cinquième discours, celui du capitaliste, celui qui fait rêver qu'il soit possible d'éradiquer le manque. Dans le cheminement de ce travail, ce discours se manifeste comme une clé de l'impasse institutionnelle et des manifestations symptomatiques des professionnels. Si l'impuissance, puis l'impossible, permettent la ronde des discours, l'idéal de la puissance et le tout-possible semblent arrêter ce mouvement du lien social. C'est là qu'il a semblé y avoir une différence entre le discours capitaliste en toile de fond de tous les autres discours et le discours capitaliste installé au cœur des autres discours. En toile de fond, en dispositif, il semble permettre un certain écart et remaniement de ce qu'il induit, en particulier par un discours du maître gardant sa prédominance. En signifiant maître, au cœur du discours du bureaucrate, donc en place de la vérité inaccessible, il semble figer les places, empêcher de changer de discours et produire des symptômes. Ce discours du bureaucrate est celui où la direction est en place d'exécutante, qui refoule les signifiants maîtres constitués de signifiants en court dans le capitalisme, mais aussi refoule cette 'vérité' constituée du discours même du capitaliste, c'est-à-dire du mécanisme même par lequel la division du sujet est forclosée. Ce discours met l'éducateur en objet. La production de ce discours se sont avérées être les multiples manifestations remettant en jeu le sujet et sa division.

L'analyse des réalités concrètes du foyer montre ainsi, suite à la constatation de l'obéissance impossible, suite aux manifestations bruyantes de l'impasse dans laquelle se trouvaient les professionnels, que le professionnel était en place d'objet *a*. Il était en place, non pas d'objet *a* à l'endroit où il supporte la fonction de l'agent dans le discours de

l'analyste, mais l'objet *a* en place d'Autre dans le discours du bureaucrate. Cette place, satisfaisante pour un étudiant réceptacle du savoir de son professeur, un professionnel, devant border la jouissance d'adolescents débordés par ce qui les traversent, ne peut s'y installer. Et c'est bien cela qui est ressorti des paroles des éducateurs et de l'analyse de ce qui a été constaté au regard de ce qui en était dit.

Ainsi, il s'est avéré que c'est parce qu'il est figé dans le discours du bureaucrate, en place de *a*, avec une direction qui n'est pas en place de donner ses propres signifiants maîtres, laissant les signifiants maîtres agissant inaccessibles, que l'éducateur est dans l'impossibilité de constituer son nouage d'obéissance puisqu'il ne peut que se soumettre. Le passage à l'acte a été alors considéré comme la manifestation de l'impossible de cette place figée et le moyen de remettre du mouvement. Un symptôme aménageant des signifiants organisateurs, comme des engagements syndicaux, permettant de chercher les signifiants maîtres ailleurs qu'au sein de la structure, a, lui, pu permettre d'investir d'autres discours et d'autres places que celle du *a* dans le discours du bureaucrate. L'inhibition dans l'action a pu aussi être pensée comme une trouvaille pour remettre en questionnements les instances qui figent le sujet et permettre de retrouver une conflictualité interne à défaut de l'avoir au sein de l'institution.

Il restait à expliquer cette immobilisation dans ce discours malgré les tentatives de remise en mouvement opérées par les divers professionnels. Au travers des paroles de chacun se sont dégagés certains effets de ce discours capitaliste associés au discours du bureaucrate. Le fait que ce discours capitaliste soit en place de vérité dans le discours du bureaucrate induisait que le signifiant maître était que tout était possible, que l'impuissance n'existait pas. Si l'impuissance ne peut être considérée, si ensuite elle ne peut déboucher sur l'impossible, si l'idéal nouveau est le bonheur de la complétude absolue, si le surmoi soumet à l'injonction de la jouissance, si le moi-idéal ne peut se mirer qu'immobilisé dans le ravissement, le sujet est annulé. Le sujet et son désir ne peuvent alors s'exposer dans un mouvement, face à une écoute, avec la foi en la vérité qui peut surgir de l'inattendu. Au contraire, le sujet ne peut que s'en remettre à un Autre, avec le crédit qu'il lui est fait de l'accès à une jouissance dominante. Entre les deux, si le sujet veut garder un espace à son désir, ne pas être dans la servitude mais dans un consentement qui ne demande pas de trop céder sur son désir, alors le sujet se trouve dans une impasse et diverses manifestations vont s'imposer à lui comme modalités de remise en mouvement de ce qui était immobilisé.

Autrement dit, si l'impuissance ne peut déboucher sur l'impossible, si une direction demande l'exactitude chiffrée de tout, prise par l'idéal que le contrôle peut être absolu, si le professionnel n'est reconnu que dans une position de garde-à-vous ne laissant que la place à l'obéissance à la lettre, sans écart possible à la demande, si l'injonction est d'être l'objet comblant permettant un Autre non manquant, le sujet ne peut mettre en place son propre nouage d'obéissance. De ne pas nouer singulièrement, donc trouver son positionnement dans le lien social, lien social dont il a la charge au service des adolescents accueillis, son métier est impossible. Au contraire, l'éducateur ne peut que cesser de se positionner, y compris devant les adolescents, et devient celui qui 'ne sert à rien', extension de la demande de l'Autre. C'est ce que la clinique du lien social au sein de cet établissement a permis de conclure. L'éducateur ne pouvait pas constituer son nouage d'obéissance. Et il ne pouvait pas non plus exercer son métier sans pouvoir obéir.

Nous pourrions supposer aujourd'hui, qu'un nouage d'une obéissance passive, produisant de la soumission, à partir évidemment d'un choix du sujet pour pouvoir parler d'ob-éissance, ne produirait pas les mêmes symptômes. Peut-être qu'à présent nous pourrions aller jusqu'à proposer, au regard d'expériences dans une autre institution, qu'une obéissance passive devant soudainement passer à une obéissance active, amènerait une autre complexité, peut-être d'autres manifestations. C'est ce qui a pu être constaté dans une autre institution aux prises avec une domination charismatique, mettant les professionnels dans une obéissance passive avec un semblant d'action, produisant une soumission prenant l'allure du libre-arbitre, dans un univers mettant à mal toute la dimension symbolique. Les manifestations symptomatiques ont semblé alors être portées par les enfants. Mais cela serait un autre travail à effectuer pour étudier au plus près ce dont il a pu s'agir.

À la fin du parcours qui nous a mené par monts et par vaux, permettant de trouver quelques pierres blanches pendant notre cheminement, nous arrivons à la définition d'une dimension de l'obéissance à deux visages. Le troisième, en creux, serait celui de l'obéissance impossible. Cette obéissance impossible, si l'obéissance est bien un paradigme du lien social, donc un nouage possible entre un sujet et ce à quoi il a à faire du social, est bien l'impossibilité d'un lien social. Cette impossibilité prend pourtant bien place dans le social. Ce paradoxe a été éclairé par Lacan sous la formalisation du discours du capitaliste qui ne fait pas lien social tout en étant un discours du social. Nous sommes alors arrivés à l'endroit où un rapport au monde organise le désir ou la jouissance d'un sujet. C'est bien, en écho à ce qui se

constate sur le terrain d'un foyer pour adolescent, que la conceptualisation lacanienne a permis de repérer l'impossibilité de faire tourner les discours, alors qu'elle a été définie par Lacan comme une souplesse incontournable pour qu'il y ait lien social. Et c'est bien le discours capitaliste en place de vérité qui rendait le mouvement des discours impossible. Si les trois temps logiques, le temps de voir, le temps de comprendre puis le passage au temps de conclure indiquant le passage à un autre discours, sont nécessaires dans la réalité d'une institution puisqu'ils permettent le temps psychique, donc du sujet, nous avons pu supposer que quand ces temps n'étaient pas possibles le sujet était annulé. Nous avons pu montrer alors que les manifestations, l'état de l'institution tel que sa fermeture était envisagée, était consécutive à cette impossibilité d'obéissance. Nous avons repéré que l'acte de subjectivation passait, à ce moment-là, par un acte d'anéantissement. L'obéissance impossible, déliant ce qui articule le sujet au social, lien qui le constitue comme sujet, produisait bien de la désubjectivation. Les manifestations et les paroles des éducateurs ont montré qu'elles étaient des tentatives de remettre en route ce qui allait permettre une obéissance, un lien social.

Tout ce cheminement, dans l'histoire, dans les concepts, a été finalement une vue panoramique, permettant de délimiter nombre de signifiants clés, de définir leur place et ce qu'ils induisaient, dans le social qu'ils fondent et qui les mobilisent. Si un grand-père peut orienter le positionnement de son petit-fils, nos ancêtres et leurs discours sont susceptibles de nous soutenir à prendre place sur un axe symbolique ou imaginaire. Les discours sociaux vis-à-vis des directions, les directions vis-à-vis des salariés, les éducateurs vis-à-vis des adolescents, vont autoriser de même, ou pas, à ce que chacun construise son pouvoir créatif. Les différents signifiants circulant dans le social, tout au long de l'histoire, continuent à participer au mouvement du sujet, lequel le manifeste au travers de nouages toujours à renouveler, ce dont l'obéissance témoigne. Il apparaît ainsi que l'obéissance est bien associée au mouvement du sujet en lien à ce qu'il peut choisir d'écouter dans ce qu'il y a à écouter.

Il y a eu donc deux obéissances définies et l'impossibilité de ne pas obéir.

L'obéissance de soumission a été dégagée finalement comme une obéissance qui amenait le sujet à céder sur son désir. Dans ce céder, il a pu y avoir l'entame acceptée du sujet nécessairement aliéné par des signifiants organisateurs de son rapport au monde et qui le constituent tout en gardant un espace de désir et en s'articulant à une obéissance de décision ;

et il y a pu y avoir un céder sur son désir plongeant le sujet dans la jouissance de s'en remettre à un autre, d'être l'objet *a* de l'Autre.

L'obéissance de décision, elle, s'appuie sur la possibilité de consentir à une restriction de jouissance pour être du côté du désir. Il s'est avéré que le sujet aux prises avec l'autre, pouvait à la fois être dans une obéissance de soumission à certains signifiants, et à la fois dans la décision de choisir les signifiants auxquels il voulait se soumettre. Nous retrouvons là Antigone ou Socrate qui portent haut leur obéissance. Mais nous pourrions aussi penser aux vœux d'obéissance des personnes entrant dans les monastères et portant haut aussi leur obéissance. Et pourquoi pas.

L'écart entre ces deux obéissances, qui s'articulent à d'autres endroits, est bien dans la conflictualité et la division du sujet en butte à diverses chaînes signifiantes l'aliénant. Sur un territoire bordé par du symbolique, le sujet peut s'autoriser en confiance, à faire un pas sans savoir, sur l'appui de son désir, à prendre le risque du surgissement de l'inattendu. Pouvoir faire avec la chute de l'objet *a*, après s'y être agrippé, permettant l'émergence d'un nouveau sujet, représente bien cette position d'obéissance indiquant la nécessité, sans cesse, de faire le tour d'un signifiant, de le laisser pour passer à un autre, dans un cheminement où le sujet se place, dans le social.

L'obéissance impossible, elle, résulte de la confusion dans laquelle le sujet est pris. Ni dans la domination, ni dans l'autorité, il ne peut se situer dans ce lien social qui n'en est pas un. Il en résulte que le sujet qui ne peut faire face à, qui ne peut écouter, qui ne peut *ob-audire*, est annulé. Il n'a plus à faire avec la chute de l'objet *a*, il n'est pas non plus collé à l'objet *a*, à partir malgré tout d'un choix du sujet, mais il est entièrement cet objet *a*, même plus protégé par le semblant de la fonction.

Notre problématique concernant comment le concept d'obéissance, le cerner, le définir, et comment il permet alors de penser ce qui se joue dans une institution et chez les éducateurs a ainsi été clarifiée. Ce travail a amené à considérer la nécessité d'obéir du sujet, laquelle, prenant place dans le lien social, produit différents types de nouage.

Explorer les effets des collatéraux, du groupe et de la foule serait un autre chemin éclairant d'autres aspects de cette complexe obéissance.

Interroger les nouvelles expressions prédominantes dans les institutions de la protection de l'enfance comme « respecter les règles » ou « avoir le droit de » au regard de l'obéissance serait aussi une continuité de travail intéressante.

Nous en restons en l'état à l'obéissance comme une dimension permettant au sujet un nouage, résultat d'un lien social spécifique dont elle est ainsi un paradigme. Les supports de ce nouage par le choix d'obéissances sont multiples, aussi bien liés aux représentations découlant de l'Histoire, que pris dans le présent des rapports de domination ou d'autorité, que découlant des mécanismes psychiques de chaque sujet et des rapports aux pouvoirs qu'il s'octroie dans un mouvement toujours à venir. Selon, le sujet s'autorise de lui-même ou préfère ne pas, se sécurise dans le crédit fait à l'autre ou préfère ne pas, en ayant foi dans le risque pris à l'ex-sistence ou préfère ne pas, en refusant non pas l'obéissance mais l'impossibilité d'obéir ou préfère ne pas.

Bibliographie

Alain ABELHAUSER, *Un doute infini, L'obsessionnel en 40 leçons*, Seuil, 2020.

Alain ABELHAUSER, « La vérité du savoir », Rémi Brassié éd., *La Cité dans la psychanalyse. Débattre avec Pierre Bruno*, Érès, 2021, pp. 55-70.

Alain ABELHAUSER, « De la souffrance de l'être à la douleur d'exister », Jean-Luc Gaspard éd., *La souffrance de l'être*, Érès, 2014, pp. 219-228.

Alain ABELHAUSER, « Le corps est l'âme », Caroline Doucet éd., *Pratiques et usages du corps dans notre modernité*, Érès, 2009, pp. 47-56.

Alain ABELHAUSER, « Exorde », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 81, no. 1, 2010, pp. 5-10.

Alain ABELHAUSER, « L'imposture, partenaire-symptôme de la science », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 81, no. 1, 2010, pp. 125-133.

Alain ABELHAUSER, « Mission impossible », *Psychanalyse*, vol. 15, no. 2, 2009, pp. 71-77.

Alain ABELHAUSER, « Il était mort, et ne le savait pas... », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 78, no. 2, 2008, pp. 65-76.

Alain ABELHAUSER, « La psychanalyse « inévaluable » ? », *Bulletin de psychologie*, vol. 486, no. 6, 2006, pp. 571-574.

Alain ABELHAUSER, « Ripostes », *Cliniques méditerranéennes*, vol. n° 71, no. 1, 2005, pp. 5-8.

Alain ABELHAUSER, « L'imposture, partenaire-symptôme de la science », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 81, no. 1, 2010, pp. 125-133.

Alain ABELHAUSER, « Chapitre 7. La folie évaluation : l'outil et la machine », Anne Brun éd., *Évaluation clinique des psychothérapies psychanalytiques. Dispositifs individuels, groupaux et institutionnels*. Dunod, 2016, pp. 107-121.

Alain ABELHAUSER, « « Nom de Dieu » », Romuald Hamon éd., *Les fanatismes aujourd'hui. Enjeux cliniques des nouvelles radicalités*. ERES, 2018, pp. 53-68.

Alain ABELHAUSER, « Le « continent noir ». La femme, la jouissance et la mort », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 92, no. 2, 2015, pp. 73-84.

Alain ABELHAUSER, Roland GORI et Marie-Jean SAURET, « La folie Évaluation », *Les nouvelles fabriques de la servitude*, Mille et une nuits, 2011.

Bénédicte ABRAHAM, Les journaux (1933 - 1945) et LTI de Victor Klemperer (1881 - 1960) : Les possibles stratégies de résistance au langage nazi, *Textes & Contextes*, Université de Bourgogne, Centre Interlangues TIL, 2011.

Giorgio AGAMBEN, *Contrat d'exception, Homo sacer, II, 1*, Le Seuil, 2003.

Giorgio AGAMBEN, *Profanations*, Editions Payot & Rivages, 2005.

Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Editions Payot & Rivages, 1999.

Giorgio AGAMBEN, *Qu'est-ce qu'un dispositif*, Editions Payot & Rivages, 2007.

Giorgio AGAMBEN, *Qu'est-ce que le commandement ?*, Payot & Rivages, 2013.

Jean ALLOUCH, *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, EPEL, 2007.

Serge ANDRÉ, *Lacan : points de repère*, Editions Le Bord de l'Eau, Collection La Muette, 2010.

Jean ANOUILH, *Antigone*, Editions de La Table Ronde, 1946, 2007.

Pierre AREL, « Pouvoir et autorité », *La revue lacanienne*, vol. 3, no. 3, 2007, pp. 62-67.

Hannah ARENDT, *La condition de l'homme moderne*, Agora, 2002.

Hannah ARENDT, « Compréhension et politique » [1953], in *La Nature du totalitarisme*, Payot & Rivages, 1990.

Hannah ARENDT, *La vie de l'esprit*, tome 1, La Pensée, PUF, 1981.

Hannah ARENDT, *Le système totalitaire, les origines du totalitarisme*, Edition du Seuil, 1972.

Hannah ARENDT, « Qu'est-ce que l'autorité ? », in *La crise de la culture (1968)*, traduction Patrick Lévy, Gallimard, collection « folio essais », 1989.

Hannah ARENDT, *Considérations morales*, Payot & Rivages, 1996.

Jacques ARÈNES, « Les nouvelles figures de l'autorité », *Études* 2015/2 (février), p. 55-65.

Marília Etienne ARREGUY, « L'autorité contaminée », *Analyse Freudienne Presse*, vol. 26, no. 1, 2019, pp. 127-138.

Sidi ASKOFARÉ, « Croire...en la psychanalyse », *Essaim*, vol.35, no.2, 2015, pp. 53-60.

Sidi ASKOFARÉ, « L'identité au temps du discours de la science », *Champ lacanien*, vol. 6, no. 1, 2008, pp. 127-132.

Sidi ASKOFARÉ, « Le symptôme au chef de la psychanalyse », *Figures de la psychanalyse*, vol. 40, no. 2, 2020, pp. 33-39.

Sidi ASKOFARÉ, Jean-Luc GASPARD, Pascale MACARY-GARIPUY, Marie-Jean SAURET, « Clinique, structure et discours : de l'empirique au formalisable en psychanalyse », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 79, no. 1, 2009, pp. 265-277.

Paul-Laurent ASSOUN, *Lacan*, PUF, 2017, p. 36.

Paul-Laurent ASSOUN, *Leçons psychanalytiques sur Le Masochisme*, Editions ECONOMICA, 2007.

Paul-Laurent ASSOUN, Markos ZAFIROPOULOS, *Les solutions sociales de l'inconscient*, Anthropos, 2001.

Paul-Laurent ASSOUN, *Le Préjudice et l'Idéal, Pour une clinique sociale du trauma*, Anthropos, 1999.

Paul-Laurent ASSOUN, « Précarité du sujet, objet de la demande. Préjudice et précarité à l'épreuve de la psychanalyse », *Cliniques méditerranéennes*, vol. n° 72, no. 2, 2005, pp. 7-16.

Paul-Laurent ASSOUN, *L'a-politique freudienne et la passion de l'Un : sa Majesté le symptôme*, Texte réécrit d'une intervention faite aux Journées d'Espace analytique, *Politiques du symptôme, symptômes du politique*, le 16 mars 2019.

Paul-Laurent ASSOUN, *Corps et symptômes, leçons de psychanalyse, 2^{ème} édition*, Anthropos, 2004.

Etienne BALIBAR, *L'invention du surmoi Freud et Kelsen 1922*, Dans *Citoyen sujet et autres essais d'anthropologie philosophique* (2011), pages 383.

Étienne BALIBAR, « Obéir ? Désobéir ? L'enfant, l'école et le nouveau métier de citoyen », *Après-demain* 2008/1 (N ° 5, NF), p. 41-46.

Étienne BALIBAR, *Spinoza et la politique*, PUF, 1984.

Alain BEAULIEU, *Michel Foucault et le contrôle social*, Les Presses de l'université de Laval, 2005.

David BERNARD, « Du jeu au je », *Champ lacanien*, vol. 6, no. 1, 2008, pp. 181-192.

David BERNARD, « L'obéissance », *Essaim*, vol. 39, no. 2, 2017, pp. 11-22.

David BERNARD, *Lacan et la honte, De la honte à l'hontologie,...*In Progress Editions du Champ Lacanien, 2008.

Émile BENVENISTE, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes II. Pouvoir, droit, religion*, Paris, Minuit, 1969, p257.

Joel BIRMAN, « Sujet et pouvoir dans la contemporanéité. Sur la souffrance et la douleur dans les formes de subjectivation », *Recherches en psychanalyse* 2013/1 (n° 15), p. 11-22. [L] [SEP]

Joel BIRMAN, « Le dire vrai et la psychanalyse : à propos de Foucault et Lacan », *Recherches en psychanalyse* 2010/1 (n° 9), p. 63-72. [L] [SEP]

Joel BIRMAN, « Servitude volontaire et masochisme dans la modernité Freud et la responsabilité politique de la psychanalyse », *Topique*, vol. 124, no. 3, 2013, pp. 81-100.

Richard BODEÛS, *Aristote, Éthique à Nicomaque*, Paris, GF Flammarion, 2004.

Bérenghère BOUARD, *Du verbe actif au verbe transitif : transitivité et complémentation dans les grammaires françaises, 1660-1863*, Archive ouverte HAL, 2008.

Patrick BOUMARD, « Institution », In: *Recherche & Formation*, N°23, 1996, Pratiques de formation initiale et continue des enseignants, pp. 151-161.

Christopher R.BROWNING, *Des hommes ordinaires, Le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Editions Tallandier, 2007.

Pierre BRUNO, « L'équivoque de la séparation », *Psychanalyse*, 2010/1 (n° 17), p. 17-25.

Pierre BRUNO, *Lacan, passeur de Marx. L'invention du symptôme*. Érès, 2010.

Pierre BRUNO, « La dérogation capitaliste », *Lacan, passeur de Marx. L'invention du symptôme*, sous la direction de Bruno Pierre. Érès, 2010, pp. 201-224.

Gorana BULAT-MANENTI, « Clinique d'une dette imaginaire », *La clinique lacanienne*, vol. 28, no. 2, 2016, pp. 47-60.

Clément BUR, « Normes et autorité, une introduction », *Hypothèses* 2012/1 (15), p. 165-177. [L] [SEP]

Judith BUTLER, *Le récit de soi*, 2005, Traduction de Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier, PUF, 2007.

Judith BUTLER, *Le pouvoir des mots, discours de haine et politique du performatif*, 1997, Traduction Charlotte Nordmann, Édition Amsterdam, 2004.

James C. SCOTT, *La domination et les arts de la résistance, Fragments du discours subalterne*, Traduit de l'anglais par Olivier Ruchet, Editions Amsterdam, 2019.

Jacques CABASSUT, « Le langage de l'institution », *Petite grammaire lacanienne du collectif institutionnel*. Sous la direction de Cabassut Jacques. Champ social, 2009, pp. 43-52.

Alain CAILLÉ, *Pouvoir, domination, charisme et leadership*, Dans Revue du MAUSS 2016/1 (n° 47), pages 305 à 319.

Mathilde CAMBRON-GOULET, (Ir)rationalité et éducation chez Aristote, *Philosophical Inquiry in Education*, Volume 24 (2017), N°2, p123-133.

Didier CASTANET, « Fantasma et réel », *L'en-je lacanien*, vol. 9, no. 2, 2007, pp. 101-118.

Frédéric CAUMONT, « La question de l'autorité au regard de la fonction paternelle », *Dialogue*, vol. no 173, no. 3, 2006, pp. 113-124.

Jean-Daniel CAUSSE, « Le concept de création *ex nihilo* et ses enjeux cliniques », Frédéric Vinot éd., *Les médiations thérapeutiques par l'art. Le Réel en jeu*. Érès, 2014, pp. 179-197.

Jean-Paul CAVERNI et Roland GORI sous la direction de, *Le consentement, Droit nouveau du patient ou imposture ?*, Champs Libres, 2005.

Johann CHAPOUTOT, *LIBRES D'OBÉIR, Le management du nazisme à aujourd'hui*, Gallimard, 2020.

Roland CHEMAMA, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, 1995.

Gabriel CHEVALLIER, *La peur, la dilettante*, 2008.

Jean-Pierre CLÉRO, « Y a-t-il un apport spécifique de la notion de « surmoi » en éthique ? », *Essaim*, vol. 39, no. 2, 2017, pp. 59-81.

Jean-Pierre CLÉRO, « Concepts lacaniens », *Cités*, vol. 16, no. 4, 2003, pp. 145-158.

Robert C. COLIN, « Les formations archaïques d'idéal », *Topique* 2004/2 (no 87), p. 149-176. DOI 10.3917/top.087.0149.

Catherine COLLIOT-THÉLÈNE, *Le pouvoir*, dans l'Encyclopédia Universalis.

Marc CRÉPON, « Un balancier au-dessus de l'abîme » (Victor Klemperer et la langue du troisième Reich) CNRS Éditions, 2014.

Françoise DAVOINE, « La banalisation du mal », *Sud/Nord* 2017/1 (n° 27), p. 25-34.

Etienne DE LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire*, Payot, 1970.

Alain DELRIEU, *Sigmund Freud, Index thématique*, Economica, 2008.

Christian DEMOULIN, *Se passer du père ?*, Érès, 2009.

Jacques DERRIDA, *Donner la mort*, Galilée, 1999.

Jacques DERRIDA, *Voyous*, Galilée, 2003.

Jacques DERRIDA, *Etats d'âme de la psychanalyse, Adresse aux États Généraux de la Psychanalyse*, Galilée, 2000.

Jacques DERRIDA, *Force de loi*, Galilée, 1994.

Jacques DERRIDA, *Résistances de la psychanalyse*, Galilée, 1996.

Jacques DERRIDA, *L'animal que donc je suis*, Galilée, 2006.

Jacques DERRIDA, *La conférence de Heidelberg, rencontre avec Gadamer et Lacoue-Labarthe en février 1988*, Ed : Lignes, 2014, p112.

Marc DERYCKE, et François DUTRAIT, *Autorité : retour aux sources*, Le Télémaque 2009/1 (n° 35), pages 113 à 136.

Georges DIDI-HUBERMAN, *Désirer, Désobéir, Ce qui nous soulève, 1*, Les Editions de Minuit, 2019.

Alain DIDIER-WEILL, *Les trois temps de la loi*, La couleur des idées, Seuil, 1995.

Alain DIDIER-WEILL, *Un mystère plus lointain que l'inconscient*, Flammarion, Aubier, 2010.

Alain DIDIER-WEILL, *Qu'est-ce que le surmoi, recherche clinique et théorique*, Point Hors Ligne, Erès, 2016.

Yorgos DIMITRIADIS, « Aristote et les concepts psychanalytiques de « l'effet après coup » et de la répétition », *Recherches en psychanalyse*, vol. 9, no. 1, 2010, pp. 32-45.

Joel DOR, *Le père et sa fonction en psychanalyse*, 1998, Érès, 2005.

Anne DUFOURMANTELLE, Jacques DERRIDA, *De l'hospitalité*, Calmann-Lévy, 1997.

Alain EHRENBERG, « La société du malaise. Une présentation pour un dialogue entre clinique et sociologie », *Adolescence* 2011/3 (n° 77), p. 553-570.

Jacques FÉLICIAN, *Clinique de la servitude*, Edition Campagne Première, 2007.

Christian FIERENS, « Introduction. Où nous mène le retour au sens de Freud? Pour une topologie », *Lecture du sinthome*. sous la direction de Fierens Christian. Érès, 2018, pp. 19-44.

Christian FIERENS, « Refuser de savoir et tenir pour vrai », *La revue lacanienne*, vol. 20, no. 1, 2019, pp. 51-61.

Christian FIERENS, « Gesticulation, gestion, geste et gestation. Symptôme et Politique », *Figures de la psychanalyse*, vol. 40, no. 2, 2020, pp. 41-49.

Christian FIERENS, *Le principe de jouissance, Critique de la raison pratique (Kant) Kant avec Sade (Lacan)*, Editions L'Harmattan, 2020.

Christian FIERENS, *L'âme du narcissisme*, Presses universitaires du Midi, 2016.

Christian FIERENS, « Structure de l'inhibition et inhibition pour la structure. Un arrêt dans le mouvement ? », *La clinique lacanienne*, vol. 26, no. 2, 2014, pp. 59-80.

Christian FIERENS, « Se soutenir du Réel, cause insue? Ou le dernier livre d'Élie Doumit : *Le réel en psychanalyse. Entre épreuve et preuve* », *La revue lacanienne*, vol. 20, no. 1, 2019, pp. 209-212.

Christian FIERENS, « Manque d'identité. Procès de l'identification », *Essaim*, vol. 40, no. 1, 2018, pp. 59-70.

Christian FIERENS, « L'invention de la répétition et le transfert en acte. L'objection de l'objet a », *La clinique lacanienne*, vol. 18, no. 2, 2010, pp. 175-192.

Philippe FORAY, *Hannah Arendt, l'éducation et la question du monde*, Le Télémaque 2001/1 (n°19), pages 79 à 101.

Jean-Marie FORGET, *Les enjeux des pulsions, La clinique des pulsions, une clinique actuelle*, Érès, Psychanalyse et clinique, 2011.

Jean-Marie FORGET, *Agirs, outrances, errances. Figures de la psychanalyse*, 2017.

Jean-Marie FORGET, « Une pulsion pas comme les autres », *La revue lacanienne*, vol. 1, no. 1, 2008, pp. 98-102.

Michel FOUCAULT, Présentation par Didier Fassin « Pratiques de soi », in Didier Fassin *et al.*, *La question morale*, Presses Universitaires de France « Hors collection », 2013, p. 65-73.

Michel FOUCAULT, *Du gouvernement des vivants, Cours au Collège de France (1979-1980)*, Seuil/Gallimard, novembre 2012.

Michel FOUCAULT, *L'herméneutique du sujet, Cours au Collège de France (1979-1980)*, Seuil/Gallimard, février 2001.

Michel FOUCAULT, *Le gouvernement de soi et des autres, Cours au Collège de France 1982-1983*, Seuil Gallimard, 2008.

Michel FOUCAULT, *Le courage de la vérité, le gouvernement de soi et des autres, Cours au Collège de France, 1984*, Seuil Gallimard, 2009.

Michel FOUCAULT, *Subjectivité et vérité, Cours au Collège de France 1980-1981*, Seuil Gallimard 2014.

Michel FOUCAULT, *Dire vrai sur soi-même, conférences prononcées à l'Université Victoria de Toronto, 1982*, Edition Librairie Philosophique J.Vrin, 2017.

Michel FOUCAULT, *Surveiller et Punir (1975)*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1995.

Sigmund FREUD, *Histoire, symptôme, angoisse*, traduction de Michel Tort, 1951, PUF, 1986.

Sigmund FREUD, *Métapsychologie*, traduction de Jean Laplanche et JB Pontalis, Gallimard, 1968.

Sigmund FREUD, « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, (1914) PUF, Paris, 1989, p.98.

Sigmund FREUD, « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, pbp, 1985.

Sigmund FREUD, *Œuvres complètes, Psychanalyse, XII, 1913-1914*, PUF, 2005.

Sigmund FREUD, *Œuvres complètes, Psychanalyse, XIII, 1914-1915*, PUF, 1988.

Sigmund FREUD, *Œuvres complètes, Psychanalyse, XVIII, 1926-1930*, PUF, 1988.

Sigmund FREUD, Œuvres complètes, Psychanalyse, XVI, 1921-1923, PUF, 1991.

Sigmund FREUD, Œuvres complètes, Psychanalyse, XIX, 1931-1936, PUF, 1995.

Sigmund FREUD, Œuvres complètes, Psychanalyse, XX, 1937-1939, PUF, 2010.

Jean-Richard FREYMANN, « Le sujet face au totalitarisme », , *L'art de la clinique. Les fondements de la clinique psychanalytique*, sous la direction de Freymann Jean-Richard. Érès, 2013, pp. 273-295.

Hans-Geor GADAMER, Vérité et Méthode, Seuil, 1976, p118.

Manon GARCIA, *On ne naît pas soumise, on le devient*, Climats, un département des éditions Flammarion, 2018, Ouvrage composé et converti par Pixellence.

Jean-Luc GASPARD, *La souffrance de l'être*, Érès, 2014.

Hélène GODEFROY, « Genèse du masochisme », *La clinique lacanienne*, vol. 28, no. 2, 2016, pp. 31-40.

Roland GORI, *Un monde sans esprit, la fabrique des terrorismes*, Les liens qui libèrent, 2017.

Roland GORI, « L'évaluation comme « dispositif de servitude volontaire » », *Bulletin de psychologie*, vol. 511, no. 1, 2011, pp. 45-47.

Roland GORI, *La preuve par la parole*, Essai sur la causalité en psychanalyse, Érès, 2008.

Roland GORI, *Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux ?*, Les liens qui libèrent, 2013.

Roland GORI, *Peut-on vraiment se passer du secret ?* Érès, 2013.

Roland GORI, *La dignité de penser*, Les liens qui libèrent, 2011.

André GREEN, *Narcissisme de vie et narcissisme de mort*, 1983, Les Editions de Minuit, 2007.

André GREEN, *Pourquoi les pulsions de destruction ou de mort ?* Edition d'Ithaque, 2010.

Frédéric GROS, *Désobéir*, Albin Michel, 2017.

Nicolas GUEGUEN, *Autorité et soumission*, DUNOD, 2015.

Alain GUERY, « Institution histoire d'une notion et de ses utilisations dans l'histoire avant les institutionnalismes », *Cahiers d'économie Politique*, vol. 44, no. 1, 2003, pp. 7-18.

Patrick GUYOMARD, *Le désir d'éthique*, Aubier, 1998.

Patrick GUYOMARD, *La jouissance du tragique, Antigone, Lacan et le désir de l'analyste*, Flammarion, 1992.

Patrick GUYOMARD, *Lacan et le contre-transfert*, Petite bibliothèque de psychanalyse, 2011.

Pierre HADOT, *Le voile d'Isis*, Gallimard, 2004.

Jacques HASSOUN, *L'obscur objet de la haine*, AUBIER, 1997.

Eric HAZAN, *LQR, La propagande au quotidien*, Raisons d'agir éditions, 2006.

Charlotte HERFRAY, « Autorité et pouvoir », *Le Coq-héron* 2012/1 (n° 208), p. 67-76. DOI 10.3917/cohe.208.0067.

Imre HERMANN, « Sur l'obéissance », *Le Coq-héron*, vol. 199, no. 4, 2009, pp. 27-33.

Christian HOFFMANN, « Je voulais que ça s'arrête », *La clinique lacanienne*, vol. 20, no. 2, 2011, pp. 9-17.

Eva ILLOUZ, Edgar CABANAS, *Happycratie*, Premier Parallèle, 2018.

Eva ILLOUZ, *La fin de l'amour, Enquête sur un désarroi contemporain*, Seuil, 2020.

Eva ILLOUZ, *Les marchandises émotionnelles*, Premier Parallèle, 2019.

Luis IZCOVICH, « Le sens de l'insensé », *L'en-je lacanien*, vol. 17, no. 2, 2011, pp. 29-41.

Luis IZCOVICH, « L'être du symptôme », *L'en-je lacanien*, vol. 33, no. 2, 2019, pp. 83-92.

Luis IZCOVICH, « De la norme à l'exception », *Champ lacanien*, vol. 23, no. 2, 2019, pp. 35-41.

Gaëlle JEANMART, Le rôle de l'obéissance dans l'éducation antique et médiévale. *Philosophique*, (6), 61 98, 2003.

Gaëlle JEANMART, *Généalogie de la docilité, dans l'Antiquité et le Haut Moyen Âge*, Librairie Philosophique J.VRIN, 2007.

Elisabeth KAUFFMANN, « « Les trois types purs de la domination légitime » de Max Weber

: les paradoxes de la domination et de la liberté », *Sociologie* 2014/3 (Vol. 5), p. 307-317. [L.SEP]

Victor KLEMPERER, *LTI, la langue du IIIe Reich*, Albin Michel, 1996.

Alexandre KOJÈVE, *La notion d'autorité*, publié en 2004, Gallimard, à titre posthume, rédigé en 1942.

Julia KRISTEVA, *Cet incroyable besoin de croire*, Bayard Editions, 2018.

Emmanuel KØERNER, « Le surmoi et l'insensé au fond de la loi », *Essaim*, vol. 39, no. 2, 2017, pp. 23-43.

Hélène L'HEUILLET, « Florent Gabarron-Garcia, *L'Héritage politique de la psychanalyse. Pour une clinique du réel*, Paris, Éditions La Lenteur, 2018 », *Cités*, vol. 76, no. 4, 2018, pp. 171-174.

Jacques LACAN, *L'identification*, 14 mars 1962, inédit ; version ali.

Jacques LACAN, *Ecrits*, Edition du seuil, 1966

Jacques LACAN, *Autres écrits*, Seuil, 2001.

Jacques LACAN, *Le séminaire, livre I, Les écrits technique de Freud, 1953-1954*, Seuil, 1975.

Jacques LACAN, *Le séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, 1954-1955*, Seuil, 1978.

Jacques LACAN, *Le séminaire, livre III, Les psychoses, 1955-1956*, Seuil, 1981.

Jacques LACAN, *Le séminaire, livre IV, La relation d'objet, 1956-1957*, Seuil, 1994.

Jacques LACAN, *Le séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient, 1957-1958*, Seuil, 1998.

Jacques LACAN, *Le séminaire, livre VII, 1959-1960, L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, 1991.

Jacques LACAN, *Le séminaire, livre VIII, 1960-1961, Le transfert*, Seuil, 2001.

Jacques LACAN, *Le séminaire, livre X, L'angoisse, 1962-1963*, Seuil, 2004.

Jacques LACAN, *L'angoisse, séminaire 1962-1963*, Publication hors commerce et document interne à l'Association Freudienne Internationale.

Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, 1963-1964*, Seuil, 1973.

Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XIV, La logique du fantasme, 1966-1967*, Seuil, 2017

Jacques LACAN, *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, 1968-1969*, éd. Seuil, 2006.

Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse, 1969-1970*, Seuil, 1991.

Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant 1970-1971*, Seuil, 2006.

Jacques LACAN, *Le Séminaire, livre XIX, ... ou pire, 1971-1972*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 123.

Jacques LACAN, *Je parle aux murs, 1971*, Edition du seuil, 2011.

Jacques LACAN, « De la structure comme immixtion d'une altérité préalable à un sujet quelconque. Conférence à Baltimore, 1966 », *La Cause du Désir*, vol. 94, no. 3, 2016, pp. 7-17.

Simon LAKS, *Mémoires d'Auschwitz*, 1979, Traduction de Laurence Dyèvre, Paris, Les éditions du Cerf, 1991.

Claude LANDMAN, « Le nœud du fantasme », *La revue lacanienne*, vol. 6, no. 1, 2010, pp. 27-35.

Jean-Pierre LEBRUN, *Clinique de l'institution, ce que peut la psychanalyse pour la vie collective*, Erès, 2008.

Clotilde LEGUIL, *De l'être à l'existence. L'au-delà du désir de reconnaissance chez Lacan*, revue *Consecutio Temporum*, n°4, année 2, 2013.

Clotilde LEGUIL, *Céder n'est pas consentir*, PUF, 2021.

Laurent LEMOINE, « La vérité guérit-elle ? La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Un itinéraire pour laisser parler », *Revue d'éthique et de théologie morale* 2008/2 (n°249), p. 53-69.^[1]

Laurent LEMOINE, « Psychanalyse et théologie. D'une rencontre historiquement ratée au malaise actuel de la culture », *Études* 2016/5 (Mai), p. 63-74.

Ghyslain LÉVY, *Le don de l'ombre*, Editions Campagne Première, 2014.

Silvia LIPPI, « Conatus et/ou pulsion de mort », *La clinique lacanienne* 2005/1 (n° 8), p. 221-234.

Silvia LIPPI, « Soi-même » comme objet du désir, et d'amour, Dans *La décision du désir* (2013).

Silvia LIPPI, *La décision du désir*. Érès, 2013.

Silvia LIPPI, « Pratique de la structure : le diagnostic différentiel selon l'enseignement de Jacques Lacan », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 90, no. 2, 2014, pp. 201-216.

Marc MAESSCHALK, *L'imaginaire théologico-politique. Ou de l'obéissance comme source de puissance*, Presses Universitaires de France, « Les Etudes philosophiques, 2015/2 n° 113, p. 283 à 308.

Éric MACÉ, « Chapitre 13. Paradigme du pouvoir vs paradigme de la domination », in Hervé Oulc'Hen, *Usages de Foucault*, Presses Universitaires de France « Pratiques théoriques », 2014.

Pierre MACHEREY, *Spinoza et la simple obéissance*, OpenEdition, 2019.

Jacques MARBLE, « La douleur dénomme », *Psychanalyse* 2012/3 (n° 25), p. 87-100.

Daniel MARCELLI, *Il est permis d'obéir, L'obéissance n'est pas la soumission*, Albin Michel, 2009.

Pierre MARIE, *Une morale du renoncement*, La Clinique Lacanienne 2016/2(n°28).

Patrick MARTIN-MATTERA, et Alexandre LEVY. « Le « concept » de *lathouse* dans l'œuvre de Jacques Lacan. Implications psychologiques, cliniques et sociales », *Bulletin de psychologie*, vol. 550, no. 4, 2017, pp. 311-319.

Herman MELVILLE, *Bartleby*, trad. M. Causse, Paris, Flammarion, 1989.

Maurice MERLEAU-PONTY, *Éloge de la philosophie*, coll. Idées, Gallimard, p. 41-49.

Sophie de MIJOLLA-MELLOR, « Pour un ordre mobile », *Topique*, vol. 140, no. 3, 2017, pp. 7-22.

Sophie de MIJOLLA-MELLOR, « Les idéaux, les idéologies et leur subversion », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, vol. 67, no. 2, 2016, pp. 27-40.

Sophie de MIJOLLA-MELLOR, « Le conformisme en politique, dans l'éducation et en psychanalyse », *Topique*, vol. 136, no. 3, 2016, pp. 7-20.

Sophie de MIJOLLA-MELLOR, « Le doute et la croyance », *Nouvelle revue de psychosociologie*, vol. 16, no. 2, 2013, pp. 95-104.

Sophie de MIJOLLA-MELLOR, « Amour du leader et autorité du politique », *Topique*, vol. 133, no. 4, 2015, pp. 7-22.

Stanley MILGRAM, *Soumission à l'autorité*, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, 2017.

Stanley MILGRAM, *Expérience sur l'obéissance et la désobéissance à l'autorité* (1965), traduction de C. Richard, Paris, Éd. La Découverte, coll. « zones », 2013.

Jacques-Alain MILLER, « Une lecture du Séminaire *D'un Autre à l'autre* », *La Cause freudienne*, vol. 65, no. 1, 2007, pp. 87-124.

Jean-Claude MILNER, *Les noms indistincts*, Paris, Verdier/Le Seuil, coll. « Poche », 1981.

Bibiana MORALES et Marie-Jean SAURET, « Présentation d'ouvrages », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 83, no. 1, 2011, pp. 289-295.

Alberto MORAVIA, *Le conformiste*, Flammarion, 1985.

Alberto MORAVIA, *La désobéissance*, Denoël, 1949.

Jean-Luc NANCY, *Les fins de l'homme - A partir du travail de Jacques Derrida*, Ed : Hermann, 2013, p167

Blaise PASCAL, *Trois discours sur la condition des Grands*, Fayard, 2009.

Daniel PENDANX, « Le management et les associations de la protection de l'enfance », *Le sociographe* 2017/5 (N° Hors série 10), p. 85-102. ^[11] _[SEP]

Jean PEUCH-LESTRADE, « L'autorité des psychanalystes en question ? », *Le Coq-héron* 2012/1 (n° 208).

Claude-Noële PICKMANN, « S'appartenir à l'Autre. Remarques sur le masochisme érogène », *La clinique lacanienne*, vol. 28, no. 2, 2016, pp. 137-154.

PLATON, *Apologie de Socrate*, in Platon, Œuvres complètes, Tome I, traduction de M. Croiset, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

Gérard POMMIER, *Les corps angéliques de la postmodernité*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.

Gérard POMMIER, « Passage à l'acte, acte et « résolution du complexe d'Édipe » », *La clinique lacanienne*, vol. 23, no. 1, 2013, pp. 109-123.

Gérard POMMIER, « Pour une métapsychologie des masochismes », *La clinique lacanienne*, vol. 28, no. 2, 2016, pp. 17-30.

Erik PORGE, *Comment Lacan transforme le schéma de Freud*, Dans *Transmettre la clinique psychanalytique*, 2005.

Erik PORGE, *Les Noms du Père chez Jacques Lacan, Ponctuations et problématiques*, Erès, 1997.

Massimo RECALCATI, *Ce qui reste du père : la paternité à l'époque hypermoderne*, Eres, 2014.

Christian REY, « Qu'entend-on par autorité ? », in Christian Rey et al, *Quelle autorité pour nos enfants ?*, ERES « Psychanalyse et clinique », 2014 (), p. 9-20.

Dir. Alain REY, *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaire LE ROBERT, 1998.

Myriam REVAULT D'ALLONNES, *Le pouvoir des commencements, Essai sur l'autorité*, Le Seuil, 2006.

Myriam REVAULT D'ALLONNES, « L'impensable banalité du mal », *Cités*, vol. 36, no. 4, 2008, pp. 17-25.

Christian REY, « Qu'entend-on par autorité ? », in Christian Rey et al, *Quelle autorité pour nos enfants ?*, ERES « Psychanalyse et clinique », 2014, p. 9-20.

Pierre RICHE, *Ecoles et enseignement dans le Haut Moyen Âge*, Paris, Picard, 3e éd., 1999.

Paul RICOEUR, *Les catégories fondamentales de Max Weber*, Le juste 2, Esprit, 2001.

Paul RICOEUR, *Soi-même comme une autre*, Seuil, 1990.

Paul RICOEUR, *Croyance*, Encyclopédie Universalis.

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Du contrat social* (1762), Paris, Flammarion, 1992.

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), Paris, Flammarion, 1992.

Mustapha SAFOUAN, « *la ventriloquie transcendante* », dans *Dix conférences*, Fayard, 2001.

Mustapha SAFOUAN, *Lacania*, *-1953-1963, Fayard, 2001, Tome 1.

Mustapha SAFOUAN, *Lacanania, **-1964-1979*, Fayard, 2005, Tome 2.

Marie-Jean SAURET, « L'identification : entre aliénation et séparation. Petite contribution à l'analyse du pouvoir », *Psychanalyse YETU*, vol. 42, no. 2, 2018, pp. 99-112.

Marie-Jean SAURET, « Sujet, lien social, seconde modernité et psychanalyse », *Essaim*, vol. 25, no. 2, 2010, pp. 43-56.

Marie-Jean SAURET, « Perversion de l'avenir, au-delà de la perversion », *Psychanalyse*, vol. 31, no. 3, 2014, pp. 7-16.

Marie-Jean SAURET et Pierre Bruno. *Du divin au divan. Recherches en psychanalyse*. Érès, 2014.

Marie-Jean SAURET, *Psychanalyse et Politique, huit questions de la psychanalyse au politique*, Presse Universitaire du Mirail, 2000.

Jacques SEDAT, Pulsions d'emprise, Introduction à la perversion freudienne, Dans *Che vuoi ?* 2009/2 (N° 32), pages 11 à 25.

Jacques SEDAT, « De l'Autre préhistorique au grand homme », *Figures de la psychanalyse*, vol. 40, no. 2, 2020, pp. 87-99.

Jacques SEDAT, « Le déclin de l'image du père », *Figures de la psychanalyse*, vol. 31, no. 1, 2016, pp. 185-200.

Monique SCHNEIDER, *La détresse aux sources de l'éthique*, Seuil, 2011.

Yves SINTOMER, Jérémie GAUTHIER « Les types purs de la domination légitime : forces et limites d'une trilogie », *Sociologie* 2014/3 (Vol. 5), p. 319-333. [L] [SEP]

Michel SILVESTRE, *Demain la psychanalyse*, Seuil, 1993.

Thomas SKORUCAK, *Le courage des gouvernés : une éthique de la vérité et de la désobéissance - à partir de Michel Foucault et Hannah Arendt*. Philosophie. Université Paris-Est, 2015.

Colette SOLER, *Qu'est-ce qui fait lien ? Cours 2011-2012*, Editions du Champ lacanien.

Colette SOLER, *L'objet a de Lacan, ses usages*, Dans *Champ lacanien*, 2007/1 (N° 5).

SOPHOCLE, *Antigone*, Traduction Paul Mazon, LE LIVRE DE POCHE Classique, 1991.

Pierre SOREL, L'analyste, objet dans la cure, la question de l'agalma, dans « *Analyse Freudienne Presse* », Eres, 2005/2, n°12, p41-42.

Baruch SPINOZA, *Traité Théologico-Politique*, 1670, Traduit par Emile Saisset en 1842, Editions Arvensa.

Baruch SPINOZA, *Traité Théologico-Politique*, Traduit par Charles Appuhn, Flammarion, 1965.

Baruch SPINOZA, *Éthique* (1677), traduction de B. Pautrat, Paris, Seuil, 1999.

Baruch SPINOZA, *Traité Politique* (1677), *Lettres*, traduction de C. Appuhn, Paris, Flammarion, 1966.

François SUREAU, « Obéissance à la loi ? », *Pouvoirs* 2015/4 (N° 155), p. 73-80.

Bernard TOBOUL, « 17. Le sujet et la différence de la psychanalyse », Marcel Drach éd., *L'anthropologie de Lévi-Strauss et la psychanalyse*. La Découverte, 2008, pp. 277-322.

Bernard VANDERMERSH, « L'inhibition est-elle un concept psychanalytique ? », *La clinique lacanienne*, vol. 26, no. 2, 2014, pp. 101-114.

Alain VANIER, « À propos de l'objet a », *Figures de la psychanalyse*, vol. 18, no. 2, 2009, pp. 39-48.

Lina VELEZ, « De la violence à la subjectivité », *Psychologie Clinique* 2010/2.

Hent de VRIES, Brigitte WELTMAN-ARON « Levinas, Spinoza, et le sens théologico-politique de l'écriture », *Pardès* 2007/1 (N° 42), p. 79-94.

Claude WACJMAN, Olivier DOUVILLE « Présentation », *Psychologie Clinique* 2010.

Max WEBER, *Economie et Société*, chapitre III, tome I, Editions Pocket, 2007.

Max WEBER, *Le savant et le politique*, 1919, Plon, 1963.

Max WEBER, *Les trois types purs de la domination légitime* (Traduction d'Elisabeth Kauffmann), , Dans *Sociologie* 2014/3 (Vol. 5).

WOLOSKO, Philippe. « La haine ne s'oppose pas à l'amour mais au symbolique », *Analyse Freudienne Presse*, vol. 27, no. 1, 2020, pp. 29-41.

Alfredo ZENONI, « L'autorité selon Kojève », *La Cause freudienne* 2004/3 (N° 58), p. 220-222.

Alfredo ZENONI, « L'autorité entre semblant et responsabilité », *La Cause freudienne*, vol. 73, no. 3, 2009, pp. 199-219.

Slavoj ZIZEK, *Ils ne savent pas ce qu'ils font*. Presses Universitaires de France, 2016.

Slavoj ZIZEK. « L'homo sacer comme objet du discours de l'Université », *Cités*, vol. 16, no. 4, 2003, pp. 25-41.

Slavoj ZIZEK « « Tu peux ! ». Sur le surmoi postmoderne », *Psychanalyse*, vol. no 1, no. 1, 2004, pp. 101-110.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	4
SOMMAIRE	7
<u>INTRODUCTION GÉNÉRALE</u>	12
<u>PREMIERE PARTIE – DES ELEMENTS ORGANISATEURS DU CHAMP SOCIAL</u>	20
1.1. L'OBEISSANCE A L'AUTORITE	21
1.1.1. L'AUTORITE DANS L'ESPACE	23
<i>L'origine grecque, une autorité conjoncturelle</i>	23
<i>L'ancrage de cette autorité dans le social</i>	26
<i>Réel, Imaginaire et Symbolique comme organisation de l'espace psychique</i>	28
<i>L'obéissance à l'ordonnement dans le social</i>	30
1.1.2. L'AUTORITE DANS LE TEMPS	34
<i>L'origine romaine, une autorité de la tradition au service de l'avenir</i>	34
<i>Une autorité temporelle ancrée dans le social</i>	36
<i>L'obéissance et le temps dans l'institution</i>	44
1.1.3. LA PERSONNIFICATION DE L'AUTORITE	46
<i>Auguste : une autorité incarnée</i>	46
<i>La circulation de l'autorité dans une institution</i>	47
<i>La fonction du père en psychanalyse</i>	49
<i>L'obéissance à une figure symbolique</i>	52
1.1.4. LA RECONNAISSANCE, UN ELEMENT INDISPENSABLE A L'AUTORITE	54
<i>La reconnaissance comme fondement de l'autorité</i>	54
<i>La construction de la reconnaissance selon Lacan</i>	56
<i>L'enjeu de la reconnaissance pour l'éducateur</i>	59
<i>Une obéisSENS ?</i>	60
FINALEMENT	63
1.2. L'OBEISSANCE A LA DOMINATION	66
1.2.1. LES DOMINATIONS DANS L'HISTOIRE	67
<i>Des définitions de la domination</i>	67
<i>Les dominations dans le monde contemporain</i>	71
1.2.2. LA DOMINATION ET LE GRAND AUTRE	75
<i>La domination du bureaucrate et le champ du grand Autre</i>	75
<i>L'aliénation du sujet comme ressort de l'obéissance</i>	77
1.2.3. LA DOMINATION ET LE SURMOI	80
<i>La domination du despote et le surmoi</i>	80
	454

<i>Le surmoi et l'obéissance dans le social</i>	81
1.2.4 LA DOMINATION ET LES INSTANCES DU MOI	85
<i>La domination du parrain et le moi-idéal</i>	85
<i>La domination de l'idéologue et l'idéal du moi</i>	87
<i>Le surmoi, l'idéal du moi et le moi idéal</i>	91
1.2.5. LA DOMINATION ET LES AFFECTS	94
<i>Trois types de légitimité dans le social</i>	94
<i>La peur et l'espoir</i>	97
FINALEMENT	100
1.3. LE POUVOIR COMME PRAXIS	103
1.3.1. UNE DIVERSITE DE DEFINITIONS	104
1.3.2. L'EXERCICE DU POUVOIR	108
<i>L'obéissance comme position de pouvoir face aux pouvoirs</i>	108
<i>Complexité du pouvoir dans une institution</i>	110
1.3.3. LA PULSION ET LE POUVOIR	113
<i>La pulsion : une origine au désir de pouvoir</i>	113
<i>L'obéissance comme répétition du circuit de la pulsion</i>	115
1.3.4. DESIR, TRANSFERT ET OBEISSANCES : LES RESSORTS DU POUVOIR	119
<i>Le dédoublement spéculaire et le transfert</i>	119
<i>Le transfert et l'objet a</i>	123
<i>Dans une institution</i>	129
1.3.5. DEUX POUVOIRS ET DEUX OBEISSANCES	131
<i>L'obéissance en tension : le Tractatus de Spinoza</i>	131
<i>Deux formes de pouvoir qui s'articulent</i>	137
FINALEMENT	141
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE	143
<u>DEUXIEME PARTIE - DES ELEMENTS ORGANISATEURS DU CHAMP SUBJECTIF</u>	145
2.1. LES POSITIONS SUBJECTIVES FACE A L'AUTORITE	147
2.1.1. L'ENJEU DE L'OBJET A	148
<i>L'objet a et le rapport au manque</i>	148
<i>L'héritage grec de l'objet a</i>	153
2.1.2. LES PHILOSOPHES GRECS ET LA DIALECTIQUE	158
<i>Socrate : la parrhèsia et l'elenchos</i>	159
<i>Platon : au-delà de l'elenchos, l'affirmation</i>	160
<i>Aristote et la politique : bien délibérer sur le bien librement</i>	160
2.1.3. OBEISSANCE ACTIVE ET POSITION DANS LE SOCIAL	164
<i>Obéissance au dispositif</i>	164
<i>L'obéissance et le temps dans l'institution</i>	167
<i>L'obéissance à une figure symbolique</i>	169
	455

2.2. LES POSITIONS SUBJECTIVES FACE A LA DOMINATION	172
2.2.1. LE SUJET ET LA DEMANDE DE L'AUTRE	174
<i>Le masochisme primordial</i>	174
<i>Accorder son ouïr</i>	178
2.2.2. LES PROCESSUS DE MOBILISATION DU SUJET	181
<i>L'obéissance à la domination charismatique</i>	181
<i>L'obéissance à la domination du bureaucrate</i>	182
<i>L'obéissance à la domination du despote</i>	185
2.2.3. LE MONACHISME ET L'ETAT D'OBEISSANCE	190
<i>Les monastères comme moyen de l'unité</i>	190
<i>Un nouveau modèle d'homme non politique</i>	192
<i>L'obéissance comme un état permanent</i>	193
2.2.4. UNE OBEISSANCE PASSIVE	197
<i>L'exemple d'un adolescent en institution</i>	197
<i>Finalelement</i>	199
2.3. LES POSITIONS SUBJECTIVES FACE AU POUVOIR	201
2.3.1. DELIMITATIONS DE LA NOTION DE POUVOIR	203
2.3.2. LE POUVOIR SUR L'AUTRE ET LE POUVOIR D'ACTION	205
<i>Le Fort-Da ou l'expérimentation symbolique</i>	205
<i>Le narcissisme : une articulation du moi-idéal, de l'idéal du moi et du surmoi</i>	208
<i>Le surmoi : un élément d'immobilisation ou de mise en mouvement</i>	212
2.3.3. DES POSITIONS PAR LA CROYANCE OU LA FOI, LE SAVOIR OU LA VERITE	217
<i>Délimitations de la foi et la croyance</i>	217
<i>Le besoin et le désir de croire et de savoir</i>	219
<i>La nécessité structurelle de la croyance selon Lacan</i>	220
<i>La foi et la position subjective</i>	222
<i>Le refus de savoir et le tenir pour vrai</i>	226
<i>Articulations au pouvoir</i>	228
2.3.4. LES RESSORTS DES CONCEPTS DE SPIRITUALITE ET DE RELIGION	230
2.3.5. L'EXPERIENCE DE MILGRAM ET LA QUESTION DU POUVOIR	237
FINALEMENT	244
CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE	245
<u>TROISIEME PARTIE - LES ELEMENTS ORGANISATEURS DES POSITIONNEMENTS</u>	
<u>PROFESSIONNELS DANS UN FOYER</u>	252
3.1. UN FOYER POUR ADOLESCENTS, UNE INSTITUTION DANS UN LIEN SOCIAL	254
3.1.1. PRESENTATION D'UN FOYER POUR ADOLESCENTS	256
<i>La mission de l'institution</i>	256
<i>Une association d'origine catholique animée par la philanthropie...</i>	257
	456

...En butte à la question de l'obéissance	258
3.1.2. SOCIAL, POLITIQUE ET INSTITUTION, DES NOTIONS CLES A CLARIFIER	261
<i>Le social est une notion floue qui peut se référer à une identité de travailleur social, mais aussi à des définitions plus larges et à une acception spécifique dans le champ de la psychanalyse.</i>	
<i>L'institution est aussi un terme recouvrant plusieurs champs. Elle peut être un terme générique, un établissement spécifique, et le moyen d'une politique.</i>	261
<i>La question du social comme identité</i>	261
<i>Une histoire chrétienne toujours actuelle</i>	263
<i>L'institution comme moyen d'une politique</i>	264
3.1.3. TROIS AXES DE REFLEXION SUR L'INSTITUTION : FORMES, DYNAMIQUE, PROCESSUS	266
<i>L'ordonnancement nécessaire à toute collectivité</i>	266
<i>Une dynamique de l'institution</i>	268
<i>Processus et politique</i>	272
3.1.4. LES DISPOSITIFS ET LES DISCOURS MOBILISES, QUELLES ARTICULATIONS ?	276
<i>Histoire et fonctions du dispositif</i>	276
<i>Les dispositifs comme inhérents à l'être humain</i>	280
<i>Les quatre discours : modélisation du lien social</i>	282
<i>Places dans les discours dans le champ de l'autorité</i>	288
<i>Places dans les discours dans le champ de la domination</i>	289
3.2. ANOUAR ET LE PASSAGE A L'ACTE	292
3.2.1. UN PROCESSUS A L'ŒUVRE CHEZ UN EDUCATEUR	293
<i>Un éducateur engagé</i>	293
<i>Son rapport à l'institution : une obéissance complexe</i>	295
3.2.2. PERTE D'IDENTITE	299
<i>Un processus de déliaison</i>	299
<i>Arrêt de l'identification</i>	302
<i>Rabattement du symbolique sur l'imaginaire</i>	305
3.2.3. ACTING OUT ET PASSAGE A L'ACTE DANS L'INSTITUTION	308
<i>Scène du passage à l'acte</i>	308
<i>Analyse globale</i>	311
<i>Le temps de l'acting out</i>	313
<i>Le temps du passage à l'acte</i>	315
<i>Le temps de la (non) prise en compte de l'acte</i>	320
3.2.4. SYMPTOME ET ANGOISSE	322
<i>L'angoisse et l'objet a</i>	322
<i>Objet a et discours de l'université (bureaucrate)</i>	324
3.3. YACINE ET LE SCENARIO FANTASMATIQUE : UN SYMPTOME	326
3.3.1. ÊTRE EDUCATEUR : UN ENJEU	327
	457

<i>Le choix de la transmission</i>	327
<i>Prendre place dans une institution</i>	329
<i>La prise dans une image</i>	330
<i>Le retournement actif de ce qui est vécu passivement</i>	332
3.3.2. ÉPISODE DE L'ENDORMISSEMENT	335
<i>L'endormissement</i>	335
<i>La convocation</i>	336
3.3.3. INVERSION DU FANTASME	338
<i>Le temps de voir, de comprendre et de conclure</i>	338
<i>L'objet a et la fonction du fantasme</i>	339
3.3.4. FANTASME, IDENTIFICATION, SYMPTÔME	342
<i>Fantasme et symptôme : des trouvailles qui peuvent s'articuler</i>	342
<i>L'identité et l'identification</i>	344
<i>La fonction du symptôme</i>	350
<i>Yacine face à la situation de crise du foyer</i>	355
<i>Yacine face au passage à l'acte d'Anouar</i>	356
3.4. RITA ET L'INHIBITION	360
3.4.1. UNE POSITION PROFESSIONNELLE INSTALLEE	361
<i>Position vis-à-vis des jeunes</i>	361
<i>Position vis-à-vis des collègues</i>	362
<i>Position d'obéissance</i>	365
<i>Position face au passage à l'acte d'Anouar</i>	366
3.4.2. UN CHANGEMENT DE MODALITES DE FONCTIONNEMENT ET SES EFFETS	368
<i>Un changement de modalités</i>	368
<i>Positions face à ces modalités</i>	370
3.4.3. L'INHIBITION	374
3.4.4. L'OBEISSANCE AU SURMOI	379
3.5. LIEN SOCIAL DANS L'INSTITUTION : L'OBEISSANCE ET LES DISCOURS	384
3.5.1. LA RONDE DES QUATRE DISCOURS DANS L'INSTITUTION	385
<i>Discours du capitaliste</i>	386
<i>La jouissance favorisée</i>	389
<i>La ronde des discours dans une réunion éducative classique</i>	390
<i>Les impasses de position de direction</i>	393
<i>Les effets de nouvelles modalités de direction</i>	395
3.5.2. INHIBITION, SYMPTÔME ET ANGOISSE DANS LES QUATRE DISCOURS	397
3.5.3. L'OBEISSANCE AUX DISCOURS	402
<i>L'obéissance à la lettre et à la place</i>	402
<i>L'obéissance à la ronde des discours</i>	405
<i>L'obéissance au désir</i>	409
	458

CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE	413
<u>CONCLUSION GÉNÉRALE</u>	419
BIBLIOGRAPHIE	436
TABLE DES MATIERES	454
INDEX DES NOMS PROPRES	460
INDEX DES CONCEPTS	462

Index des noms propres

A

ABELHAUSER, 19, 99, 259, 269,
319, 331, 343, 372, 436, 437
ABRAHAM, 437
AGAMBEN, 13, 17, 47, 276, 277,
278, 279, 280, 281, 282, 291,
385, 388, 414, 437
ALLOUCH, 230, 231, 232, 233,
437
ANDRÉ, 437
ANOUILH, 437
AREL, 437
ARENDT, 17, 30, 31, 35, 36, 37,
38, 39, 40, 41, 44, 54, 55, 96,
103, 104, 105, 106, 132, 137,
165, 190, 203, 237, 421, 437,
442, 451
ARÈNES, 437
ARISTOTE, 17, 158, 160, 161,
162, 163, 167, 439, 440, 441
ARREGUY, 69, 438
ASKOFARE, 4, 220, 254, 262,
264, 271, 272, 273, 283, 306,
351, 438
ASSOUN, 119, 120, 127, 175,
177, 271, 438

B

BALIBAR, 80, 81, 82, 83, 84, 212,
438
BEAULIEU, 439
BENVENISTE, 23, 24, 439
BIRMAN, 439
BODEÛS, 439
BOUARD, 439
BOUMARD, 266, 267, 439
BRUNO, 271, 300, 351, 352,
387, 395, 396, 398, 436, 439,
440, 451
BULAT-MANENTI, 439
BUR, 439
BUTLER, 440

C

C. COLIN, 91, 440
C. SCOTT, 440
CABASSUT, 266, 267, 268, 440
CAILLE, 66, 67, 71, 72, 73, 75,
76, 80, 85, 87, 97, 101, 104,
106, 108, 109, 185, 440
CAMBRON-GOULET, 440
CASTANET, 340, 343, 440
CAUMONT, 51, 440
CAUSSE, 440
CAVERNI, 440
Chapoutot, 15

CHAPOUTOT, 15, 440
CHEMAMA, 318, 323, 379, 440
CHEVALLIER, 440
CLÉRO, 440
COLLIOT-THÉLÈNE, 105, 440
CRÉPON, 441

D

DAVOINE, 441
DE LA BOETIE, 441
DELRIEU, 80, 441
DEMOULIN, 441
DERRIDA, 17, 223, 233, 274,
441, 442, 449
DERYCKE, 23, 25, 46, 441
DIDIER-WEILL, 214, 379, 381,
382, 441
DIDI-HUBERMAN, 441
DIMITRIADIS, 441
DOR, 441
DOUVILLE, 452
DUFOURMANTELLE, 274, 442

E

EHRENBERG, 442
EICHMANN, 14, 237

F

FÉLICIAN, 442
FIERENS, 209, 223, 274, 302,
340, 341, 343, 347, 360, 376,
442
FORAY, 36, 37, 39, 442
FORGET, 113, 116, 117, 186,
314, 315, 321, 442, 443
FOULCAULT, 68, 103, 106, 138,
159, 172, 190, 193, 194, 195,
196, 203, 230, 231, 232, 233,
234, 281, 437, 439, 443, 448,
451
FREUD, 32, 43, 50, 56, 57, 64,
78, 79, 80, 81, 82, 83, 85, 86,
88, 91, 100, 113, 126, 128,
129, 148, 166, 174, 175, 176,
183, 184, 205, 207, 208, 209,
212, 213, 219, 220, 222, 228,
230, 232, 233, 234, 248, 254,
270, 272, 291, 332, 343, 375,
376, 379, 424, 428, 438, 439,
441, 442, 443, 444, 446, 450
FREYMANN, 444

G

GADAMER, 54, 55, 441, 444
GARCIA, 13, 67, 446, 444

GASPARD, 4, 19, 283, 436, 438,
444
GAUTHIER, 451
GODEFROY, 444
GORI, 260, 269, 320, 378, 437,
440, 444
GREEN, 444
GROS, 444
GUEGUEN, 444
GUERY, 263, 445
GUYOMARD, 76, 445

H

HADOT, 445
HASSOUN, 445
HAZAN, 445
HERFRAY, 445
HERMANN, 445
HOFFMANN, 445

I

ILLOUZ, 387, 445
IZCOVICH, 170, 445

J

JEANMART, 159, 191, 192, 193,
445

K

KAUFFMANN, 68, 181, 445,
452
KLEMPERER, 446
KØRNER, 446
KOJÈVE, 446
KRISTEVA, 446

L

L'HEUILLET, 446
LACAN, 14, 18, 28, 29, 30, 32,
42, 43, 50, 51, 54, 55, 56, 57,
58, 59, 64, 66, 72, 75, 76, 77,
78, 80, 84, 85, 86, 87, 88, 89,
90, 91, 92, 99, 103, 113, 115,
116, 117, 119, 120, 121, 124,
125, 126, 127, 128, 129, 140,
148, 149, 150, 151, 153, 154,
155, 156, 157, 161, 166, 174,
175, 176, 177, 178, 182, 183,
184, 185, 186, 187, 205, 206,
207, 208, 209, 220, 222, 223,
225, 227, 232, 233, 245, 246,
252, 253, 254, 255, 266, 267,
271, 272, 276, 279, 282, 283,
286, 287, 291, 300, 301, 302,

308, 313, 314, 317, 318, 320,
324, 332, 340, 341, 342, 345,
351, 354, 373, 375, 379, 384,
385, 386, 387, 393, 398, 402,
409, 410, 414, 423, 428, 429,
432, 437, 438, 439, 442, 445,
447, 448, 450, 451
LAKS, 447
LANDMAN, 447
LEBRUN, 447
LEGUIL, 13, 56, 57, 447
LEMOINE, 447
LÉVY, 447
LIPPI, 119, 121, 122, 123, 448

M

MACÉ, 448
MACHEREY, 448
MAESSCHALK, 448
MARBLE, 448
MARCELLI, 15, 448
MARIE, 175, 448
MARTIN-MATTERA, 448
MELVILLE, 448
MERLEAU-PONTY, 15, 195,
420
MIJOLLA-MELLOR, 448, 449
MILGRAM, 15, 213, 235, 236,
237, 238, 239, 240, 420, 449
MILLER, 449
MILNER, 449
MORALES, 449
MORAVIA, 449

N

NANCY, 449

P

PASCAL, 449
PENDANX, 449
PEUCH-LESTRADE, 449
PICKMANN, 449
PLATON, 15, 31, 153, 158, 160,
162, 163, 165, 449
POMMIER, 85, 315, 449, 450
PORGE, 129, 450

R

R.BROWNING, 14, 439
RECALCATI, 450
REVAULT D'ALLONNES, 34, 55,
65, 95, 98, 450
REY, 23, 68, 106, 192, 218, 262,
272, 450
RICHE, 191, 450
RICOEUR, 96, 97, 450
ROUSSEAU, 96, 450

S

SAFOUAN, 50, 124, 153, 450,
451
SAURET, 255, 269, 270, 283,
398, 437, 438, 449, 451
SCHNEIDER, 451
SEDAT, 113, 114, 451
SILVESTRE, 451
SINTOMER, 451
SKORUCAK, 190, 194, 195, 451
SOCRATE, 15, 153, 156, 157,
158, 159, 160, 162, 163, 200,
235, 245, 246, 420, 434, 449
SOLER, 124, 128, 148, 451
SOPHOCLE, 15, 451

SOREL, 5, 153, 154, 451
SPINOZA, 17, 103, 131, 132,
133, 134, 135, 136, 137, 140,
143, 228, 422, 438, 448, 452
SUREAU, 452

T

TOBOUL, 452

V

VANDERMERSH, 452
VANIER, 452
VELEZ, 452
VRIES, 452

W

WACJMAN, 452
WEBER, 66, 67, 68, 69, 70, 71,
73, 94, 95, 96, 97, 98, 103,
104, 106, 108, 138, 172, 181,
182, 218, 445, 450, 452
WELTMAN-ARON, 452
WOLOSKO, 452

Z

ZENONI, 452
ZIZEK, 453

INDEX DES CONCEPTS

- acting out*, 292, 308, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 321, 323, 324, 399, 415
- affect, 28, 66, 68, 70, 73, 85, 87, 94, 95, 96, 109, 138, 172, 246, 266, 293, 310, 312, 336, 337, 338, 355, 364, 372, 394, 424
- agressivité, 80, 111, 328, 333, 337, 370, 375
- angoisse, 18, 57, 58, 59, 83, 96, 117, 121, 149, 150, 170, 187, 252, 253, 308, 313, 314, 317, 318, 322, 323, 324, 325, 373, 376, 377, 380, 381, 387, 388, 397, 398, 401, 405, 409, 415, 443
- avoir foi, 226, 242, 426
- charismatique, 69, 94, 97, 98, 100, 108, 109, 143, 172, 181, 182, 218, 247, 432
- circuit de la pulsion, 103, 112, 113, 114, 115, 116, 118, 119, 120, 124, 129, 130, 131, 142, 145, 156, 177, 186, 187, 245
- croire, 31, 98, 157, 165, 180, 182, 215, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 227, 235, 241, 242, 250, 298, 348, 352, 371
- despote, 73, 80, 81, 83, 84, 97, 185, 187, 424
- discours de l'analyste, 276, 284, 290, 389, 391, 393, 394, 399, 403, 404, 430, 431
- discours de l'hystérique, 284, 286, 353, 389, 391, 394, 404, 416
- discours de l'université, 77, 279, 284, 289, 290, 322, 324, 353, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 403, 404, 406, 407, 410, 417, 453
- discours du bureaucrate, 18, 69, 73, 75, 76, 77, 97, 182, 253, 322, 324, 325, 390, 395, 396, 397, 405, 406, 407, 414, 415, 430, 431
- discours du capitaliste, 253, 322, 324, 325, 352, 355, 385, 386, 388, 389, 390, 396, 397, 399, 410, 414, 417, 432
- discours du maître, 276, 284, 287, 290, 324, 325, 351, 352, 353, 355, 389, 390, 392, 393, 394, 396, 400, 402, 403, 406, 407, 414, 430
- elenchos*, 159, 160, 245
- estimation narcissique, 201, 211, 212, 248, 249
- expérience de Milgram, 213, 235, 237
- fonction du père, 46, 49, 51, 52, 169
- idéal du moi, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 100, 102, 120, 122, 123, 142, 201, 202, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 215, 217, 219, 236, 241, 248, 251, 252, 265, 270, 366, 330, 348, 364, 424
- inhibition, 18, 252, 253, 280, 321, 360, 374, 376, 377, 378, 380, 385, 397, 398, 401, 405, 410, 415, 416, 429, 431
- masochisme primordial, 145, 146, 172, 174, 175, 176, 178, 179, 180, 181, 197, 199, 213, 221, 242, 246, 424
- moi idéal, 85, 86, 89, 90, 91, 122, 123, 142, 201, 202, 208, 209, 210, 212, 219, 236, 270, 348
- monachisme, 146, 190, 191, 193, 247
- parrhèsia*, 158, 159, 162, 171, 231, 245, 246, 250
- passage à l'acte, 122, 252, 253, 282, 292, 308, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 321, 322, 323, 324, 325, 327, 356, 357, 366, 367, 373, 374, 376, 381, 382, 399, 411, 429, 431
- pouvoir d'action, 64, 103, 104, 110, 111, 118, 131, 137, 138, 139, 141, 142, 143, 146, 198, 201, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 211, 212, 213, 215, 217, 219, 222, 230, 234, 236, 241, 244, 248, 249, 250, 325, 364, 368, 370, 372, 403, 418, 424, 425, 426
- pouvoir sur l'autre, 49, 104, 109, 110, 123, 131, 133, 137, 138, 139, 141, 143, 146, 201, 203, 204, 205, 206, 211, 215, 217, 218, 221, 226, 230, 234, 235, 236, 239, 241, 244, 248, 249, 250, 349, 352, 364, 418, 425
- pulsion, 39, 57, 82, 100, 101, 103, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 123, 124, 128, 129, 130, 131, 133, 142, 145, 148, 151, 152, 155, 156, 177, 178, 180, 186, 187, 188, 206, 208, 209, 214, 242, 245, 247, 274, 374, 386
- reconnaissance, 18, 27, 35, 40, 43, 52, 54, 56, 57, 58, 61, 63, 72, 86, 87, 92, 93, 109, 141, 142, 143, 150, 197, 207, 208, 212, 219, 223, 224, 232, 245, 259, 289, 302, 305, 307, 310, 314, 325, 328, 333, 349, 394, 395
- réfutation, 159, 160, 164, 171, 245, 423
- religion, 24, 25, 35, 36, 135, 137, 146, 225, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 250, 258, 281, 426, 427
- spiritualité, 146, 193, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 250, 263, 427
- symptôme, 18, 122, 227, 228, 252, 253, 262, 266, 268, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 282, 286, 291, 299, 321, 322, 323, 326, 330, 333, 340, 342, 343, 350, 351, 352, 353, 354, 359, 376, 377, 381, 387, 389, 396, 397, 398, 399, 401, 402, 405, 408, 410, 413, 414, 415, 416, 417, 429, 430, 431, 432
- tenir pour vrai, 223, 224, 225, 226, 249
- transfert, 83, 89, 90, 103, 119, 123, 124, 125, 126, 129, 130, 131, 133, 136, 140, 148, 153, 154, 156, 268, 273, 318, 323

Titre : Pas sans l'obéissance – Nouages du sujet dans le lien social

Mots clés : Obéissance, lien social, autorité, domination, pouvoir éducatif, soumission.

Résumé : L'obéissance rebute. Associée au courage dans la Grèce antique, recherchée comme un état à l'époque des monastères, moralement soupçonnée suite aux exactions de la Seconde Guerre mondiale, l'obéissance apparaît complexe. Souvent associée au champ de la passivité, elle relève pourtant d'une action du sujet aux prises avec le social. L'obéissance apparaît comme caractéristique d'un positionnement général du sujet dans le lien social, en butte à des énoncés formulés avec autorité ou domination dans un certain rapport au pouvoir. Elle se manifeste de façon spécifique pour des éducateurs ayant en charge des adolescents dans un foyer de la protection de l'enfance. Elle se dessine donc comme une notion ambiguë, que nous tenterons de conceptualiser grâce à la traversée, par le discours psychanalytique, des discours historiques, philosophiques et sociologiques en

cours de l'antiquité à nos jours. Elle pourra alors être un élément d'exploration de la complexité de positionnements de professionnels au travers des quatre discours de Lacan. Paradigme du lien social, la dimension de l'obéissance nous introduit aux nouages possibles du sujet entre sa position subjective, la conjoncture qu'il trouve dans le monde et le rapport au pouvoir qu'il s'octroie. Ce nouage d'obéissance peut déboucher soit sur une soumission, soit sur une décision. Et quand il n'est pas possible, des manifestations symptomatiques tentent de remettre en route le sujet. Il n'est donc pas possible de ne pas obéir comme il n'est pas possible d'être hors lien social. Il est en revanche nécessaire de faire choix de l'un des modes de nouage d'obéissance, choix incontournable, complexe et dynamique s'il en est.

Title : Not without obedience - Subjective knottings in social rapport

Keywords : obedience, social rapport, authority, domination, educative power, submission.

Abstract : Obedience puts us off. Associated with courage in Ancient Greece, sought as a permanent frame of mind in the age of monasteries, and morally suspicious since the atrocities of World War II, obedience is, to say the least, infinitely complex. Although often likened to passivity, obedience veritably is an action on the part of the subject in its dealings with the social. It is one aspect of the subject's general positioning within the social and the various utterances it involves, with the latter coming from a place of authority or domination in certain power dynamics. However, obedience works in specific ways for the educators responsible for teenagers in a children's care home. It reveals itself as an ambiguous notion that this thesis attempts to conceptualise through a psychoanalytic exploration of the historical, philosophical, and sociological, discourses, from Antiquity to this day. I mobilise the notion of

obedience to investigate the complex positionings of social education professionals. Being the paradigm of social relations, obedience brings us face to face with the question of the individual's knotting together of its subjective position, the contingencies of the outside world, and the relationships the subject creates with authority and power. As at once a knotting in itself and that with which the subject has to negotiate, obedience either leads to a position of submission or to a choice, a decision. When this knotting does not happen, symptoms irrupt and set the subject in motion again, putting it to work. We could therefore say that it is as impossible not to obey as it is to be outside of any social rapport. It is, however, necessary to choose from the various subjective knottings of, and with, obedience; an inescapable, complex, and dynamic, choice, if ever there was one.